UNIVERSAL
LIBRARY

RENÉ GROUSSET

HISTOIRE DE L'ASIE

II

L'INDE ET LA CHINE

L'INDE ANCIENNE
LA CHINE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE
LES CIVILISATIONS DE L'INDO-CHINE



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
MCMXXII
1922
3e édition

HISTOIRE DE L'ASIE

TOME II., Page 15

NOTE

Le plan de l'ouvrage ne permettant de consacrer qu'une place restreinte à l'histoire des systèmes philosophiques indiens, l'auteur s'était contenté de les énumérer en rappelant leurs analogies avec les divers systèmes occidentaux. Au moment de livrer l'ouvrage au public, il s'est convaincu des dangers d'une telle méthode qui, étant donné les différences profondes entre les conceptions métaphysiques de l'Inde et celles de l'Occident, risquerait d'entraîner de graves confusions. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que le mot « âme », appliqué au Jiva, *à l'âme empirique du Sankhya, peut prêter à confusion avec le mot « Esprit » (Purusha), sujet spirituel du Moi conscient. De même la qualification de « subjectiviste » appliquée dans le sens d'égocentrique à certaines parties de la doctrine Sankhya, peut provoquer des interprétations incorrectes. Pour éviter ces inconvénients, l'auteur prie le lecteur de vouloir bien substituer au texte de la page 15 le texte, plus détaillé, suivant :*

pas. Cette essence divine, c'est l'âme de l'univers, c'est la réalité véritable, c'est l'unique vivant. » — Cet admirable système ne reçut sa forme définitive qu'assez tard, au VIIIe siècle de notre ère, des mains du théologien Sankara Acharya dont il sera reparlé plus loin. Mais on peut dire que toute la philosophie Védanta était déjà contenue dans les plus anciennes Oupanichads, car elle représentait l'esprit même du Brahmanisme dont elle devait rester la seule interprétation philosophique orthodoxe (1).

Comme les premiers penseurs brahmaniques, comme les auteurs des Oupanichads, la philosophie *Védanta* explique l'univers par l'action de deux principes : l'Ame Universelle *(Brahma)* et le Moi individuel *(Atman)*, identiques en leur

(1) Cf. la traduction du *Védanta-soutra* par M. Thibaut, *Sacred Books of the East*, t. XXXIV. — P. Oltramare, *Histoire des idées théosophiques dans l'Inde. La Théosophie brahmanique,* Paris 1906, p. 152-219. et : V. S. Gathe, *Le Védanta,* Paris-Tours 1918

essence. Brahma, on le sait déjà, est l'Être absolu, éternel, immuable, omniprésent, dépouillé de tout attribut, de toute détermination, mais néanmoins essentiellement spirituel. Le Moi véritable de l'homme, d'autre part, n'est pas le moi phénoménal, faisceau de sensations, de perceptions, de concepts et de volitions éphémères, mais le substratum permanent de ces phénomènes, qui n'est autre que Brahma lui-même. Brahma est donc le substratum spirituel et de l'univers objectif et du moi subjectif. Comment arrive-t-il à créer, à engendrer d'une part le monde extérieur, d'autre part, l'âme humaine? Il crée le monde extérieur, depuis « le Dieu manifesté » des religions *(Iswara)* jusqu'à la matière brute, par l'action de la *Maya*, l'Illusion Universelle. La Maya fait naitre dans la pensée de l'Absolu le monde du relatif, du qualifié, du contingent, du transitoire : Le monde est le rêve de Dieu. A ce titre, et bien que cohérent comme un rêve bien lié, il reste, au fond, illusoire, si bien que le Védanta a pu être qualifié de système « acosmique. » En même temps c'est un système d'idéalisme absolu ou de subjectivisme absolu. Si, en effet, le monde est le rêve de Dieu, la vision du monde est le rêve de l'esprit humain. De même que Brahma, par sa Maya, pense et extériorise le monde, de même l'esprit projette au dehors et objective le phénomène de représentation, sous l'action de sa Maya à lui, l'*Avidya*, la nescience ou mieux la fausse science humaine. Avidya nous fait prendre pour le réel ce qui n'est que le produit des *Oupadhis*, c'est-à-dire des conditions subjectives de notre pensée (corps, sens, instruments de perception, catégories de l'entendement, espace, temps, causalité, etc.) (1). Mais de même, encore, que Brahma, après avoir rêvé le monde, l'absorbe en lui et retombe dans sa bienheureuse inertie, de même l'esprit humain s'aperçoit que la vision qu'il avait de ce monde, n'était, elle aussi, qu'une apparence, et la dissipe. Mais l'esprit ne s'arrête pas dans cette voie : En même temps qu'il discernait le caractère illusoire du monde extérieur, l'esprit humain s'est aperçu que la conscience individuelle, c'est-à-dire la croyance à son existence en tant que personnalité distincte, n'était, également qu'une illusion, un produit des Oupadhis. Délivrée du Moi phénoménal, de l'illusion de la personnalité en même temps que de l'illusion du monde extérieur, l'Ame découvre son Moi véritable, le Brahma intérieur. Et alors, le Brahma

(1) Il est bien entendu que lorsqu'au début du présent volume l'auteur a dénié au peupe indien pris dans sa masse les facultés critiques, il s'agissait du point de vue historique, scientifique et social. Au contraire au point de vue spéculatif, l'Inde du Védanta et du Sankhya a fondé 25 siècles avant Kant, la critique de la connaissance. Mais le pays de Kapila et de Sankara est aussi le pays du Char de Jaggernauth.

intérieur, resté seul en présence du Brahma total, reconnaît son identité radicale avec celui-ci et se fond en lui dans une béatitude sans fin. « Le Saint qui a su, dit Sankara, parvenir à la contemplation parfaite de Dieu, voit en Dieu l'univers entier. Il voit le Tout comme une Ame unique, et son âme se perd en cette Ame, ainsi que l'eau se dissout dans l'eau, ainsi que le feu s'unit au feu, ainsi que l'air s'unit à l'air. »

Ce système semble donc bien l'équivalent des systèmes connus en Europe sous le nom d'idéalisme absolu ou de monisme spiritualiste : le système de Spinoza, pensé par des cerveaux indiens, c'est à dire revêtu du plus beau manteau de poésie et de rêve. Mais peut être convient-il de se défier de ces rapprochements trop faciles. Comme l'a démontré *M. René Guénon* dans son magistral ouvrage (1), aucun des termes philosophiques indiens ne correspond exactement à la terminologie occidentale : Bien que substance du monde, Brahma reste distinct du monde qui se perd en lui mais dans lequel lui-même ne saurait se perdre. Cette « irréciprocité de relation » a permis d'affirmer que le système Védanta ne saurait être proprement qualifié de panthéiste (2).

Comme le Védanta, le système *Sankhya* sortit directement des Oupanichads : Kapila son fondateur aurait vécu dans la vallée du Gange au VIIe siècle avant notre ère. Mais il interpréta les Oupanichads dans un sens tout différent du Védanta, avec lequel il devait rester en opposition constante. Tandis que le Vedanta était moniste, idéaliste et spiritualiste, le Sankhya fut pluraliste, réaliste et mécaniste et, sinon, comme on l'a dit, proprement athée, du moins muet sur la question de Brahma. Au lieu de placer, comme le Védanta, à la base de son système, l'Etre absolu, parfait, purement spirituel, le Sankhya pose à l'origine des choses deux principes opposés, la *Prakriti*, la Nature, et le *Pourousha*. l'Esprit. Sous l'action de la loi d'individualisation ou *Ahamkara*, la *Prakriti*, la Nature produit la matière et tous ses composés, c'est-à-dire l'ensemble du Cosmos, y compris, chez l'homme, les organes des sens et les actes de perception. Quant à l'Esprit ou *Pourousha*, il s'est divisé en même temps en un nombre infini d'âmes particulières. Le monde matériel et le monde des âmes sont radicalement opposés et irréductibles l'un à l'autre. Le monde matériel obéit aux lois d'un rigoureux déterminisme : Rien ne naît de rien, toute production n'est que la manifestation de ce qui existait en puissance. Le Sankhya affirme l'éternité

(1) René Guénon, *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Paris, Rivière, 1921.

(2) Guénon, *op. laud.*, p. 208.

de la matière, ou du moins du faisceau de phénomènes réunis sous ce nom. Il ne voît même dans le phénomène de représentation et dans les états psychiques (sensations, perceptions, sentiments) que des changements mécaniques produits à la surface de l'âme par le mirage du monde matériel. Chaque âme en effet, ou plutôt chaque esprit, est une monade close, immobile qui réfléchit en son cristal le spectacle changeant de l'univers matériel. Dupe de ce mirage l'âme se laisse troubler par l'agitation de l'univers. « Mais si le miroir dit aux objets qu'il mire : Je ne suis pas eux, cela n'est pas moi, il cesse d'être le miroir, il est affranchi de l'obsession des formes. » En d'autres termes, la pensée peut se dérober au mirage de l'univers et le monde sensible se retire d'elle et la laisse en repos, « comme la danseuse se retire de la danse lorsqu'elle s'est montrée à la foule » : Le sujet a exorcisé l'objet et le sortilège de la représentation s'est évanoui. Si le système Sankhya n'a pas influé directement sur la formation du Boudhisme, il s'en rapproche curieusement, ce qui n'a rien d'étonnant quand on se rappelle que les deux doctrines ont été constituées à la même époque, dans un milieu commun (1).

La doctrine Yoga, dont la fondation est attribuée à Patanjali (IIe siècle avant J.-C.) part des mêmes postulats que le système Sankhya. Aussi bien a-t-elle été considérée comme un compromis entre le rationalisme du Sankhya et la théologie orthodoxe. Aux données générales du Sankhya elle ajoute en effet un Dieu tout puissant, *Isvara*, qui aide l'âme à se délivrer de l'emprise du monde. Cette délivrance que le Sankhya poursuivait par la méthode rationaliste, le Yoga l'obtient par la voie mystique. Les Yogis pratiquaient les macérations, la vie érémétique, l'extase conduisant à l'abolition de la personnalité, au retour de l'âme individuelle au Pourousha, à l'Esprit pur et universel.

Ainsi les trois grandes écoles indiennes, parties des mêmes principes, au temps des dernières Oupanichads, aboutissaient par des voies diverses aux mêmes conclusions. Toutes trois, la doctrine orthodoxe et spiritualiste du Védanta, la doctrine rationaliste du Sankhya, et la doctrine ascétique du Yoga, délivraient l'esprit de la double emprise du monde extérieur et de sa propre personnalité. « Comme les rivières s'écoulent dans la mer et y perdent leur nom et

(Cf. suite du texte page 16 du volume).

(1) Cf. R. Garbe, *Die Samkhya Philosophie*, Leipzig, 1894. — Oldenberg, *Le Bouddhisme et le système Sânkhya*, in : *Le Bouddha*, trad. Foucher, 2e éd., p. 377. — Oltramare, *La Théosophie brahmanique*, p. 219-291.

HISTOIRE DE L'ASIE

II

L'INDE ET LA CHINE

RENÉ GROUSSET

HISTOIRE DE L'ASIE

II

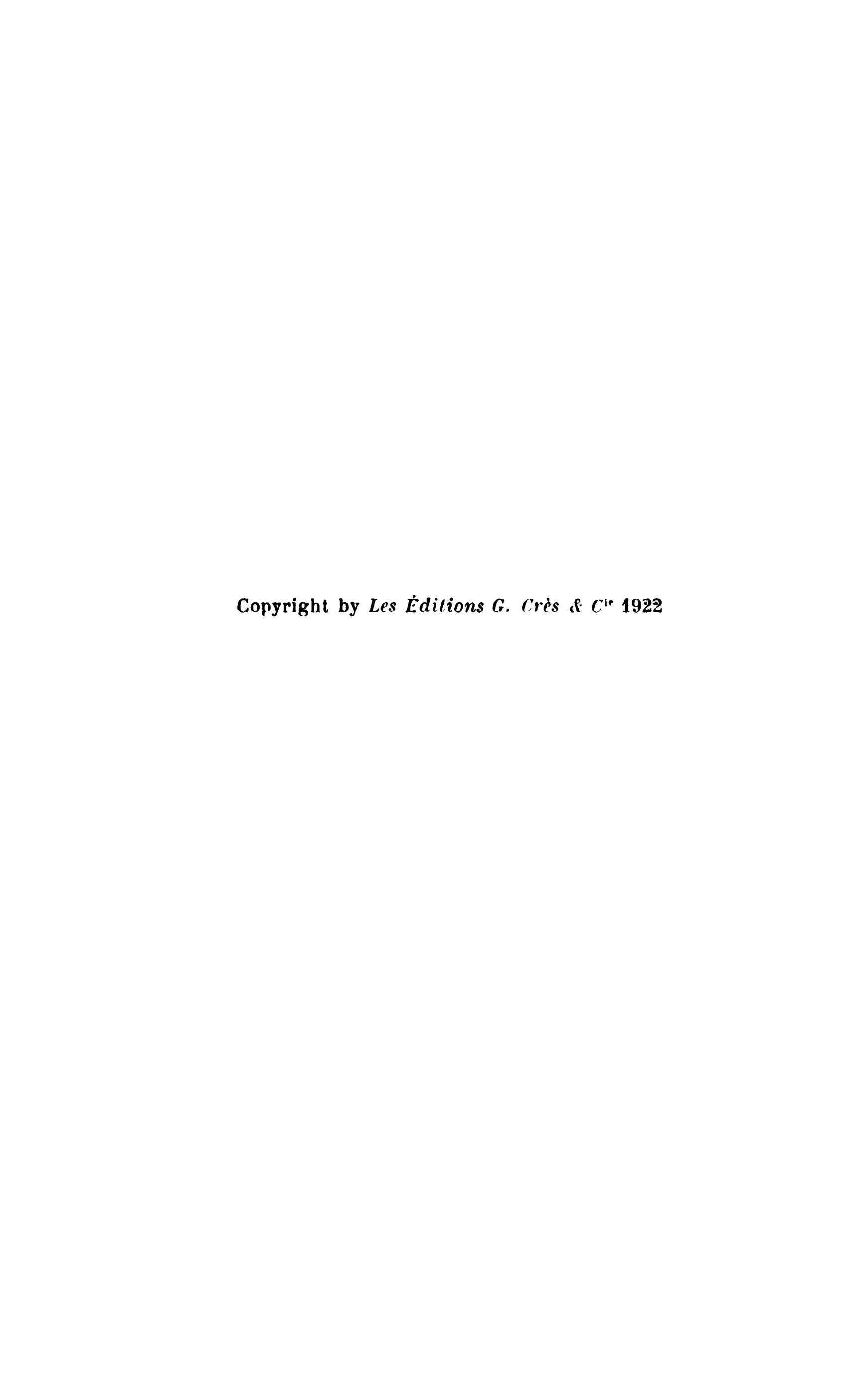
L'INDE ET LA CHINE

L'Inde ancienne
La Chine
jusqu'à la conquête mongole
Les civilisations
de l'Indo-Chine



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, rue Hautefeuille, 21

1922



SOMMAIRE

CHAPITRE PREMIER

L'INDE

§ 1. — *Le Brahmanisme et le Bouddhisme.*

Le sol de l'Inde. — Le milieu indien. — Les races de l'Inde ancienne. Aryas et Dravidiens. — Le Brahmanisme. — La philosophie brahmanique. — Le Bouddhisme. — Le Djaïnisme. — L'Inde à l'arrivée d'Alexandre. L'Empire du Magadha.

§ 2. — *L'époque gréco-bouddhique.*

Expédition d'Alexandre dans l'Inde. — L'Empire du Magadha sous la dynastie Maurya. Sandrocottus. — Règne d'Açoka. Triomphe du Bouddhisme. — Chute de l'Empire du Magadha. — Les colonies grecques de Bactriane. — Le Royaume grec de Bactriane. — Le Royaume indo-grec : Ménandre. — Origine des Yuetchi. Leur invasion en Bactriane. — Les Saces et les Indo-Parthes. — Empire des Yuetchi. — Règne de Kanichka. — Les rois Yuetchi et l'Hellénisme. — Relations commerciales de l'Inde et de la Bactriane avec l'Empire romain à l'époque des Yuetchi. — L'art indien et l'influence hellénique. — L'école hellénistique du Gandhara. — L'iconographie gréco-bouddhique. — Les fresques d'Adjanta. — Le schisme du Bouddhisme indien. — Le Mahayana et l'Hinayana. — Les missions bouddhiques en Extrême-Orient.

§ 3. — *Les empires de l'Inde aryenne au haut Moyen Age.*

L'Andhra et le Surashtra. — Restauration de l'Empire du Magadha. Les Gouptas. — Le Bouddhisme à l'époque des Gouptas. Pèlerinage de Fa Hien. — Invasion des Huns dans l'Inde. — Le dernier des Aryas : Siladitya de Thaneswar. — Pèlerinage de Hiouen Tsang dans l'Inde. — La fin de l'Inde aryenne.

l'Empire Tang. Désastres et révoltes. — La monarchie tibétaine et l'Eglise bouddhique. — Les Oïgour, leur rôle dans l'histoire de l'Asie centrale. — Introduction de l'Islam dans le monde turc. — Chute de la dynastie des Tang. L'anarchie militaire.

§ 3. — *La civilisation chinoise à l'époque des Tobas et des Tang.*

Le Bouddhisme sous les premiers Tang. Pèlerinages des Chinois dans l'Inde. — Le monachisme bouddhique sous les derniers Tang et la réaction confucianiste. — Le Manichéisme en Chine à l'époque des Tang. — Le Nestorianisme en Chine sous les Tang. — Caractères généraux de l'art bouddhique en Extrême-Orient. — L'art au Turkestan chinois. Toumchouk et Touen-houang. — L'art des Tobas et des Tang : Ta-tong et Long-men. — La sculpture religieuse des Tobas et des Tang. — La Chine et l'influence gréco-bouddhique. — L'art des Tang. La sculpture laïque. — La peinture chinoise. Les Primitifs. — La peinture sous les Tang. L'Ecole du Nord et l'Ecole du Sud. — La poésie chinoise sous les Tang. Les auteurs du VIIe siècle. — Le poète Li Taï-pé. — Le poète Thou Fou. — Les poètes secondaires de l'époque des Tang. — La philosophie à l'époque des Tang. — Fin de l'époque des Tang.

§ 4. — *La Chine à l'époque des Soung.*

La Chine à l'avènement des Soung. — La dynastie des Soung à l'époque de Caï-fong. Reconstitution de l'unité chinoise. — Le socialisme en Chine. Les réformes de Wang Ngan-chi. — Invasion des Niutchi. Le Royaume d'Or. — L'époque de Hang-tchéou. — La pensée chinoise à l'époque des Soung. Philosophie de Tchou Hi. — La poésie sous les Soung. — La peinture sous la dynastie des Soung. L'époque de Caï-fong. — La peinture sous la dynastie des Soung. L'epoque de Hang-tchéou.

CHAPITRE III

L'INDO-CHINE

§ 1. — *L'influence indienne en Indo-Chine : Khmers et Tchams.*

Géographie de l'Indo-Chine. — Ethnographie de l'Indo-Chine. — Diffusion de la civilisation indienne à travers l'Indo-Chine. — Histoire du Royaume de Tchampa. — Histoire de l'Empire Khmer. — Caractères de l'Art Khmer. — Histoire du Siam et de la Birmanie.

NOTE

SUR L'ORIGINE DES MAHRATTES

Le problème de l'origine des Mahrattes est assez complexe (1). A s'en tenir au point de vue philologique, les Mahrattes sont des Aryens. Leur parler actuel, le *mahratti*, est indo-européen au même titre que le pendjabi ou le bengali (2). L'ancienne langue du Maharashtra, le *Maharachtri*, était devenue la langue de la poésie savante prâcrite : C'est dans cette langue qu'ont été composées les *Stances du roi Hala* et l'épopée du *Setoubandha*. Les Mahrattes n'ont d'ailleurs d'autres traditions que celles du Brahmanisme orthodoxe et ils se regardent eux-mêmes comme de purs Hindous.

Cependant, leurs caractères physiques les rapprochent plutôt des Dravidiens que des Indo-Aryens. Leur organisation politique et sociale présente aussi des différences sensibles avec celle du monde indo-gangétique. Enfin, — signe révélateur d'une ancienne sujétion du Maharashtra aux conquérants venus du Nord, — la Société brahmanique classe théoriquement les Mahrattes au dernier rang de l'échelle des castes. Il semble donc qu'il s'agisse là d'une population dravidienne très anciennement soumise par les Aryens et assimilée par eux au point d'avoir intégralement adopté leur langue, leurs cultes et leur culture.

---

(1) Cf. *Supra*, p. 134, l. 27.

(2) Cf. J. Bloch, *Formation de la langue mahratte*, 1920.

NOTE

SUR L'ORIGINE DES INDO-EUROPÉENS

Au cours du présent ouvrage (page 5 et suivantes), l'auteur a fait état de l'hypothèse qui recherche dans la région Baltique (Lithuanie, Pologne) le « berceau » des races indo-européennes (ou, si l'on préfère, « *des peuples parlant des langues indo-européennes* »). Il convient de mentionner aussi une autre hypothèse, soutenue par plusieurs philologues et préhistoriens éminents, qui situe le berceau indo-européen dans les plaines de la Russie Méridionale, au nord de la Mer Noire, sur les bords du Dniéper, entre le Danube et la Volga. C'est dans cette région, vers l'an 2500, que les tribus indo-européennes seraient passées de la civilisation néolithique à l'âge du cuivre, et de l'état nomade à l'état agricole. De là l'avant-garde orientale des Indo-Européens serait partie vers l'Asie en deux groupes : les Indo-Iraniens par le Don, la basse Volga et le Caucase, et les Hittites (adorateurs, comme les Indo-Iraniens, de Mithra et de Varouna dont les noms figurent sur les inscriptions de Boghaz-Keui) par la Thrace et le Bosphore. Le reste des tribus indo-européennes se serait dirigé par la plaine de Hongrie vers l'Europe méridionale et occidentale, les Grecs vers les Balkans, les Italiotes vers les Apennins, les Celtes vers l'Allemagne et la Gaule (Cf. Albert Carnoy, *Les Indo-Européens*, Bruxelles 1921).

L'INDE

CHAPITRE PREMIER

§ 1. — *LE BRAHMANISME ET LE BOUDDHISME*

Le sol de l'Inde.

A l'abri de sa barrière de montagnes, l'Inde est *un continent à part,* en marge de l'Asie. L'arc de cercle des chaînes afghanes, de l'Hindou-Kouch, du Karakoroum, de l'Himalaya et des Alpes Birmanes, confère au « continent indien » un véritable caractère d'insularité. Cet écran montagneux n'isole pas seulement la terre de Brahma du reste de l'Eurasie. En faisant sentir avec plus de brutalité le changement de latitude (au pied de l'Himalaya on passe brusquement des hauts plateaux glacés à la jungle tropicale), il contribue encore à différencier profondément le pays indien, à l'opposer aux contrées environnantes : Au point de vue du climat et de la végétation, l'Inde est un lambeau d'Afrique Centrale rattaché à la masse de l'Eurasie.

Mais si l'Inde est aussi nettement différenciée de l'Asie, elle n'en est pas moins constituée par deux parties bien distinctes, d'époque géologique très diverse : le *Dékan* et *la plaine indo-gangétique*. La plate-forme du Dékan, massif archéen connu des géologues sous le nom de « Terre de Gondwana, » est un débris du vaste continent austral qui, à l'ère secondaire, embrassait aussi Ceylan et Madagascar. Plus tard, pendant l'ère tertiaire, à l'époque miocène, d'énormes plissements montagneux, rattachés à l'ensemble des

plissements alpins, dressèrent dans le nord, les chaines de l'Hindou-Kouch et de l'Himalaya.

Entre le Dékan et l'Himalaya s'étendit longtemps une Manche, un bras de mer dont les bassins de l'Indus et du Gange occupent aujourd'hui l'emplacement. Ces deux fleuves, sortis des glaciers himalayens, finirent, à l'ère quaternaire, par combler de leurs alluvions le lit de la Manche indienne, soudant ainsi « l'île du Dékan » au continent asiatique : La péninsule indienne était créée. Toutefois la diversité de leur origine géologique a maintenu entre la plaine indo-gangétique et le Dékan des différences géographiques profondes. Ce sont bien deux terres distinctes. Nivelé, usé, appauvri par les siècles, et présentant en cela de curieuses affinités avec les autres pénéplaines australes, Cap, Brésil, Australie, le Dékan contraste, par son caractère archaïque, avec la vallée de l'Indus et du Gange dont le sol, encore jeune, a, sous la double influence du puissant réseau hydrographique subhimalayen et du climat tropical, donné naissance à une vie végétale et animale d'une incomparable richesse.

Le Milieu Indien.

Le milieu indien est un de ceux qui ont le plus influé sur l'évolution humaine. « Un morceau d'Afrique Centrale rattaché à l'Eurasie », a-t-on dit de l'Inde. Comme l'évolution historique de l'Angleterre et du Japon s'explique par l'insularité des deux pays, l'histoire de l'Inde trouve son explication dans le fait que cette contrée est, avec son prolongement naturel l'Indo-Chine, la seule terre tropicale de l'Eurasie. Or dans les régions tropicales, les rapports entre l'homme et la nature sont renversés. Partout ailleurs l'homme domine la nature, lui impose son activité, projette sur elle ses conceptions, ses philosophies, souvent d'autant plus transcendantes que le milieu extérieur est plus pauvre : « Le désert, a dit Renan, est monothéiste. » Au contraire sous le climat tropical, la nature domine l'homme, il se sent perdu en elle, elle l'écrase et l'absorbe. La jungle, pourrait-

on dire en reprenant la formule renanienne, est panthéiste. Elle limite l'énergie humaine, la décourage d'avance en lui donnant la notion d'une puissance supérieure. Devant l'exubérance de la vie prodiguant sans se lasser les essences et les espèces, mais indifférente au sort de l'individu, tout effort paraît vain. Une philosophie panthéiste, une morale de renoncement sont pour l'homme les seules attitudes possibles. Que d'autres conséquences encore ! Dans la poussée incessante des sèves, au milieu de la sylve où de l'humus des végétations défuntes sortent sans cesse des végétations nouvelles, le sentiment de l'éternité de la vie s'impose à l'homme, de la vie s'engendrant elle-même à travers le cycle sans fin des renaissances et des métempsycoses, — de la vie monstrueuse et mauvaise, avec ses flores vénéneuses et ses faunes féroces, et conçue dès lors non plus comme un bienfait, mais comme une force d'oppression à la destruction de laquelle l'homme aspire comme à une délivrance. C'est ainsi qu'une nature trop riche, en viciant le sang des races, engendre chez elles un pessimisme sans retour.

Ce milieu redoutable, les Occidentaux devaient le retrouver de nos jours dans leurs colonies du Centre africain, dans l'Amazonie, à Java, en Indo-Chine,— et l'on sait quelle peine ils ont, malgré l'outillage de la science moderne, à se défendre de son emprise. Que l'on imagine, plongées brusquement dans cette même nature, des races neuves et sans défense, douées de toute la malléabilité de l'humanité primitive. Quelque actives, quelque progressistes qu'elles aient pu être, le milieu tropical devait, au bout de quelques générations, les rendre incapables d'effort dans le domaine de l'action, incapables d'esprit critique dans le domaine de la pensée, indifférentes aux notions positives, à la recherche scientifique, aux précisions historiques, au progrès social. En revanche, le milieu indien devait développer chez elles l'illusion que la Vie est illimitée dans le temps et dans l'espace, que notre planète, pourtant si perdue et si misérable, est le centre et l'âme de l'univers. Privé du contrepoids salutaire de l'action, l'esprit de ces races devait bientôt sombrer dans une religiosité confuse et touffue comme la jungle elle-

même, dans une sorte de vertige métaphysique, aboutissant à ce qu'on a justement appelé « l'hallucination de l'Absolu ».

Ainsi, parce que l'Inde est une terre tropicale, en marge des terres tempérées de l'Eurasie, son histoire est restée, à bien des égards, en marge de l'histoire générale et presque « hors du temps ».

Les Races de l'Inde ancienne : Aryas et Dravidiens.

Dans l'Inde plus que partout ailleurs, l'ethnographie s'est modelée sur la géographie physique. La division de la péninsule entre la plaine indo-gangétique et le Dékan s'est traduite dans la distribution des races humaines. Terre archaïque, dernier témoin des vieux continents disparus, le Dékan a servi de refuge aux *Négritos* et aux *Dravidiens*, races primitives qui couvraient jadis l'Inde entière. Terre plus jeune, plus fertile, plus riche, la plaine indo-gangétique est devenue le domaine de peuples nouveaux, plus élevés dans l'échelle ethnographique —, le domaine des *Aryens*.

Les *Negritos* furent les premiers habitants de l'Inde. A une date indéterminée mais certainement fort lointaine, ils furent refoulés par l'arrivée des Dravidiens dans les régions les plus sauvages du Dékan central, où leurs derniers descendants, au nombre de quelques milliers seulement, subsistent encore.

Les *Dravidiens*, qualifiés souvent de Mélano-Indiens, ne sont cependant pas des noirs. Brunis par le climat et peut-être aussi par d'anciens croisements avec les nègres autochtones, ils semblent se rattacher au groupe des races jaunes. Ils sont venus du Nord, — peut-être du Tibet —, et ont possédé un moment l'Inde entière. Un témoignage de l'ancienne extension de leur race est la présence d'une de leurs tribus, celle des Brahouis, au Nord-Ouest de l'Inde, dans les montagnes du Béloutchistan. Chassés de la plaine indo-gangétique par la conquête aryenne, les Dravidiens se réfugièrent dans la péninsule du Dékan qui est restée leur

domaine et où leurs diverses tribus ou nations, — Télougous, Kanaras, Tamouls (1) — comptent aujourd'hui plus de 50 millions de représentants. Bien que moins élevés que les Aryens dans l'échelle ethnographique, les Dravidiens ne doivent nullement être considérés en eux-mêmes comme une race inférieure. Leur génie propre, stimulé par le voisinage de la civilisation aryenne, sut produire au Moyen Age une brillante floraison artistique dont nous parlerons plus loin.

Les *Aryas* ou *Aryens* de l'Inde, qui occupent aujourd'hui au nombre de 200 millions la région indo-gangétique appartiennent à la grande race indo-européenne dont le rameau oriental comprend aussi les Iraniens et dont le rameau occidental comprend les Grecs, les Latins, les Celtes, les Germains et les Slaves. Une hypothèse longtemps en faveur situait le berceau commun des divers peuples indo-européens aux confins de l'Inde et de l'Iran, au pied du Pamir, dans l'ancienne Bactriane. Cette hypothèse qui faisait des Indo-Iraniens les frères aînés des peuples de l'Europe, tendait à reculer jusqu'à l'aube de l'histoire la période védique.

L'hypothèse inverse tend aujourd'hui à prévaloir (2). Bien loin que les Indo-Européens soient venus du Pamir ou de toute autre région de l'Asie Centrale, leur patrie d'origine semble être l'Europe Orientale ou l'Europe Septentrionale — Moscovie, Lituanie ou région baltique —. De plus, loin de se perdre dans la nuit des temps, leur migration vers l'Asie n'aurait eu lieu qu'à une date relativement récente. D'après ce système qui identifie la race aryenne des philologues et la race nordique (dolichocéphale-blonde) des anthropologistes, voici comment il faudrait se représenter les premières migrations aryennes :

Vers la fin du « Moyen Empire » égyptien, une partie des

(1) Les Mahrattes sont aussi d'origine dravidienne, mais comme ils ont depuis longtemps adopté la civilisation et la langue des Aryens, on les range d'ordinaire parmi ces derniers. Cf. *Addenda*.

(2) C'est l'hypothèse à laquelle la plus haute autorité en ces matières, M. Salomon Reinach, après être resté longtemps dans l'expectative (*L'Origine des Aryens*, 1892), a fini par se rallier (*Orpheus*, 6e éd. p. 68).

tribus indo-européennes, c'est-à-dire des populations de race nordique blonde et de langue aryenne, quitta la région baltique pour descendre dans les plaines de la Mer Noire (1). Après un séjour plus ou moins prolongé en Russie Méridionale, ces tribus, aïeules des Indo-Iraniens, s'engagèrent, en descendant le cours du Don, dans la direction du Caucase. Elles laissèrent au Nord des montagnes, quelques-uns de leurs clans, les « Scythes d'Europe », proches parents des Mèdes, et qui continuèrent à nomadiser entre le Danube et l'Oural. Le reste des Indo-Iraniens franchit le Caucase, au Sud duquel il fit halte entre la Koura et l'Araxe, dans les fertiles plaines de Mogan et d'Arran, où l'on croit reconnaître l'*Aryanem Vaedjo,* le berceau des Aryens dont parlent les légendes achéménides.

La persistance de ce souvenir semble attester que le séjour des Indo-Iraniens en Transcaucasie se prolongea longtemps, peut-être plusieurs siècles. Puis ils reprirent leur migration, à la recherche de nouveaux pâturages pour leurs troupeaux. La présence du puissant empire assyro-babylonien en Mésopotamie les amena à éviter la route du Sud et à infléchir leur marche vers le Sud-Est. Ils longèrent le rivage méridional de la Caspienne et, par le Mazendéran, gagnèrent le plateau iranien, qu'ils occupèrent et où ils se fixèrent (1400 ou 1300 avant Jésus-Christ). Longtemps, trois siècles environ, les Iraniens et les Indiens vécurent côte à côte en Iran. Vers 1100 avant Jésus-Christ, les seconds se séparèrent des premiers et, reprenant leur marche vers l'Orient, se dirigèrent vers l'Inde. La route qu'ils empruntèrent dut être celle de toutes les invasions postérieures, la grande route historique de l'Afghanistan au Pendjab par la vallée du Caboul.

Les Indiens firent au Pendjab un séjour prolongé sans essayer de pousser plus avant. Pour ces pâtres du Nord, qui avaient si longtemps séjourné dans l'Est Iranien, le Pendjab, c'était encore l'Iran, la région tempérée. Au contraire, la

(1) La communauté d'origine entre les Indiens et les populations baltiques est attestée par les affinités qui existent entre le lituanien moderne et le sanscrit.

vallée du Gange, avec sa végétation tropicale, sa faune monstrueuse, devait leur sembler un monde mystérieux, terrible. Tous les envahisseurs descendus de l'Iran dans l'Inde, — Achéménides, Macédoniens, Arabes, Turcs, Afghans — après avoir conquis le Pendjab, ont longtemps hésité à s'aventurer dans la jungle gangétique et quelques-uns n'ont jamais pu s'y résoudre. Les premiers d'entre eux, les Aryens, hésitèrent aussi, sans doute pendant plusieurs siècles. Enfin, quand ils furent définitivement acclimatés au milieu indien et peut-être sous la pression de nouvelles tribus aryennes descendues du Caboul, ils se décidèrent à reprendre leur marche et, franchissant la rivière Sarasvati, qui leur avait jusque-là servi de limite vers l'Est, ils se répandirent du bassin de l'Indus dans celui du Gange. Leur entrée dans ce nouveau domaine peut être considéré comme marquant la fin de la *Période Védique*, — période d'élaboration de l'âme indienne, — et le commencement de la *Période Brahmanique*, durant laquelle le peuple indien acheva de s'individualiser en se différenciant des peuples congénères, Mèdes, Perses, Bactriens et Sogdiens (1).

A l'arrivée des Aryens, l'Inde était, comme on l'a vu, habitée par un peuple de couleur, d'ailleurs assez élevé dans l'échelle anthropologique, les Dravidiens. Sur cette race indigène, les nouveaux venus durent conquérir pied à pied le sol de l'Inde. Mais s'ils réussirent à imposer leur domination ou leur influence du Caboul à l'Assam et du Cachemire à Ceylan, ils ne purent éliminer partout les anciennes populations. Les Aryens ne s'établirent en masse compacte que dans le bassin du Moyen Indus (*Pendjâb*), entre la Djoumna et le Gange supérieur (*Doab*), dans l'Oude, au Béhar et au Bengale. Ils dominèrent seulement à l'état d'aristocratie clairsemée le triangle du Dékan où les Dravidiens restèrent toujours en énorme majorité. Il y eut donc bien deux Indes distinctes : *l'Inde aryenne* dans la plaine

(1) Cf. Bergaigne, *La religion védique*, P. 1878-1897. — Regnaud, *Le Rig Véda*, P. 1900. — Oldenberg, trad. V. Henry. *La religion du Véda*, P. 1903. — Deussen, *La philosophie du Véda*, P. 1895. — De Milloué, *Le Brahmanisme*, P. 1905. — Macdonell, *Vedic Mythology*, Strasb. 1897.

indo-gangétique, *l'Inde dravidienne* au Dékan. La civilisation indienne est sortie de l'action réciproque du monde dravidien sur l'âme aryenne et de l'âme aryenne sur le monde dravidien.

Une double influence explique l'histoire postérieure de l'Inde : celle du climat et celle des races anaryennes. « Dans cette terre tropicale du Gange, étouffante, moite, comblée des dons de la nature, ce peuple, façonné à vivre dans des régions plus froides, eut vite fait de perdre cette fraîcheur de jeunesse qu'il apportait du Nord. Les hommes et les peuples mûrissent vite en ce pays, pareils aux plantes des tropiques, pour s'amollir ensuite de corps et d'âme (1). » Précocement développée, la pensée indienne aperçut, dès le VIIIe siècle avant notre ère des horizons métaphysiques que la philosophie allemande n'a découverts que de nos jours. Elle formula dès le VIe siècle avant J.-C. un évangile dont la réplique ne fut prêchée aux Méditerranéens que cinq cents ans plus tard. Mais en même temps, le milieu gangétique anémia la race. Il la détourna de l'effort, mental ou physique, de la vie active comme du raisonnement positif, pour la plonger indéfiniment dans la rêverie religieuse et l'inertie sociale. L'Inde tropicale a créé le délire panthéiste, la folie mystique et la rigidité des castes, l'oppression sacerdotale des sociétés et l'oppression religieuse des cerveaux.

Puis, l'influence du fonds anaryen. Les envahisseurs aryens, ont, au témoignage même des légendes indiennes, conquis la plaine indo-gangétique sur des barbares à peau basanée, à face plate qu'ils appelaient simplement les *Dasyus*, « les ennemis », et qui n'étaient autres que les ancêtres des Dravidiens modernes. Le Dékan tout entier resta d'ailleurs au pouvoir de ces Dravidiens. C'est à ces peuples qu'il faut sans doute attribuer la déformation du génie aryen vers le monstrueux, le grimaçant et l'obscène. Culte du Lingam, de Siva et de Kâli, pratiques idolâtres, métempsycose animale, peut-être dérivée du totémisme nègre, — autant d'emprunts aux indigènes. D'instinct pourtant, les conquérants

(1) Oldenberg.

nordiques établirent entre eux et l'Inde noire l'infranchissable fossé de la Caste. « Mais en dépit du régime des castes commença entre la race blanche, cette aristocratie, et la tourbe des races inférieures une lutte sourde, où le nombre tôt ou tard devait l'emporter sur le choix. Les Aryas, à bon droit, voulurent contre l'impureté de ces races, protéger la pureté de la leur... Et quand nous verrons, malgré l'organisation sociale la plus restrictive qui ait jamais été, l'envahissement du Brahmanisme des derniers temps védiques, de cette religion idéaliste et quelquefois si haute, par tous les cultes populaires de Krichna, de Siva, du Lingam, peut-être approuverons-nous cette création des castes et cette tyrannie terrible qui demeurèrent insuffisantes. » (1).

Le Brahmanisme.

Comme sa race, l'Arya voulut conserver intactes ses croyances et ses divinités. Les dieux qu'il apportait avec lui de Bactriane, étaient pour la plupart des divinités athmosphériques. C'étaient Indra, le dieu du ciel, de l'air azuré et de la foudre ; Agni, le feu ; Sourya ou Mithra, le soleil; Varouna, la voûte céleste; Ushas, l'aurore; les Aswins, ou les deux crépuscules du matin et du soir; Roudra, l'ouragan; les Apsaras ou les nuées célestes et les innombrables divinités secondaires dérivées de ces divinités primitives dont elles n'étaient souvent que le doublet. Il est d'ailleurs naturel que les clans indo-iraniens, dans leur longue migration à travers les steppes de la Russie et de l'Iran, aient été avant tout sensibles aux phénomènes athmosphériques qui ont une si grande importance pour la vie pastorale.

Mais les dieux védiques avaient encore une autre origine. Pour les pâtres indo-iraniens « le vulgaire allumage du feu, si difficile à obtenir et à conserver », était un acte d'utilité sociale, de salut domestique, donc un acte religieux. (N'oublions pas que l'Iranien est resté adorateur du feu). Cet allumage sacré fut l'origine du sacrifice. On adora la flamme

(1) Jean Lahor, *Littérature hindoue* 92-93.

des tisons, le feu du sacrifice sous le nom d'Agni, l'eau du sacrifice sous les noms d'Apsara et de Sarasvati, la libation alcoolique pour activer le feu du sacrifice sous le nom de Sôma, la parole magique du sacrifice, qui aide l'étincelle à jaillir de la percussion sous le nom de Brahma. « Les dieux, dit Milloué, représentent originellement les éléments du sacrifice igné. » D'où la nécessité d'une caste sacerdotale, celle des *brahmanes* qui conservait héréditairement les secrets du rituel sacrificatoire, et l'importance des Livres Saints ou *Védas* qui contenaient le détail de ces secrets.

Les *Védas* sont de valeur très inégale (1). Le plus ancien, le *Rig-Véda*, n'est qu'un rituel liturgique du sacrifice. Le *Sama* et le *Yadjour*, qui viennent ensuite, représentent des recueils d'hymnes pour les cérémonies religieuses. L'*Atharva-Véda*, plus récent, est un répertoire de magie. — Bien après l'époque des hymnes incantatoires ou *Mantras*, vint dans la littérature védique l'âge des commentaires en prose, théologiques avec les *Brahmanas*, ou philosophiques avec les *Oupanichads* (2). C'est un monde nouveau. « Certains Oupanichads, dit Milloué, sont conçus avec une ampleur d'idées et une audace de pensée qui va parfois jusqu'à la négation de l'existence des dieux. » C'est que, fondée toute entière sur un répertoire liturgique, la Religion du Véda comportait un ensemble de rites, non de dogmes : Le système philosophique de l'Ecole Sankhya put être nihiliste, athée, — et rester orthodoxe. Les penseurs succédant aux sorciers, le Brahmanisme fut une libre spéculation de métaphysiciens, greffée sur une magie de primitifs.

A côté d'un rébus de sorciers, on lit dans le Rig Véda : « Il n'y avait à l'origine ni l'Etre ni le Non-Etre. Il n'y avait ni l'athmosphère, ni le ciel qui est au-dessus... Qu'est-ce

(1) « Les Védas, dit Salomon Reinach, sont de la poésie savante sacerdotale, compliquée et obscure à dessein, parce que les prêtres qui vivaient de l'autel, entendaient s'en réserver le monopole. Les trois quarts et demi du Rig Véda sont du galimatias ». (*Orpheus*, p. 78). Quant à la date de la *rédaction* des Védas, il est possible qu'ils n'aient pas été écrits avant le III[e] siècle de notre ère. Jusque là, ils étaient conservés par tradition orale dans les familles brahmaniques.

(2) Les Oupanichads, en effet, sont relativement récents. Les plus anciens ne datent que du VII[e] et du VI[e] siècles avant notre ère.

qui se meut ? En quel sens? Sous la garde de qui ? Ni la mort n'était alors, ni non plus l'immortalité. Le Jour n'était pas séparé de la Nuit. Seul l'Un respirait, sans souffle étranger à lui-même. Et il n'y avait rien d'autre que lui. Alors s'éveilla en lui pour la première fois le Désir. Ce fut le germe de l'Esprit... Le lien de l'Etre, les sages le découvrirent dans le Non-Etre... Qui sait d'où vient la Création ? et si les dieux ne sont nés qu'après elle ? Si cette création est créée ou non créée, Celui dont l'œil veille sur elle du haut du ciel, seul le sait, — et encore, le sait-il? » Tous les problèmes qui tourmentent encore la pensée des hommes sont posés dans ces antiques formules. Et toute l'angoisse de leur cœur depuis trois millénaires tient dans cet appel védique : « Lui qui donne la vie, la force, dont tous les dieux révèrent les commandements, dont l'ombre est l'immortalité, dont l'ombre est la mort, qui est ce dieu, que nous l'honorions par des sacrifices ? Lui par qui existent les montagnes de neige et la mer, lui qui a pour bras les régions du ciel, qui est ce dieu, que nous l'honorions par des sacrifices ? Lui par qui l'espace est brillant et la terre solide, par qui fut établi le ciel le plus haut, qui a mesuré les espaces de l'éther, qui est ce dieu, que nous l'honorions par des sacrifices ? »

Avec le temps, le Panthéon védique se modifia. Indra occupa d'abord la première place ; plus tard, il dut la partager avec Agni jusqu'au jour où ces deux divinités primitives cédèrent le pas à Brahma, dieu nouveau venu. En même temps Vichnou se sépara d'Agni et ne cessa de grandir, tandis qu'Agni lui-même tombait dans l'oubli, ainsi que Varouna. Le Sourya solaire subsista, mais sans atteindre aux hautes destinées de ses doublets iranien et hellénique, Mithra et Apollon. Enfin, une divinité secondaire, Roudra l'ouragan, se préparait à devenir, avec l'hindouisme médiéval, le tout puissant Siva. Les Brahmanes du VIII[e] siècle avant J.-C., aboutissaient d'ailleurs à la notion de l'Etre un et universel qui repose, bienheureux et immuable, derrière ce monde d'instabilité et de misère. Les Oupanichads dégagèrent les notions du Moi sujet, l'*Atman*, et de l'Ame universelle, *Pradjapati*, le *Paramatman*, indentiques en leur

essence : L'Atman est le Tout, l'Ame humaine se confond avec celle de l'Univers (1).

De ce Dieu panthéiste, les Brahmanes se faisaient une idée d'une singulière élévation. « L'Etre unique, dit Jean Lahor résumant leurs doctrines, le premier Etre est loin et près de toute chose. Il remplit tout cet univers et le dépasse infiniment encore. L'homme qui sait voir tous les êtres dans ce suprême esprit et ce suprême esprit dans tous les êtres, ne peut, dès lors, dédaigner nulle chose. L'homme qui a compris que tous les êtres n'existent que dans cet Etre Unique et reconnu leur identité avec lui, quel trouble et quelle douleur peuvent désormais l'atteindre ? Les êtres lui apparaissent ce qu'ils furent de toute éternité : constamment semblables à eux-mêmes... — L'Etre antique, inaccessible à tous les sens, l'Etre enfoncé dans l'inconnu, enveloppé d'ombres, habitant de l'abîme, l'*Atman* un au cœur de toutes choses, n'est pas atteint par la souffrance du monde, car, bien qu'en elles, il en demeure distinct. Il existe un Penseur éternel, mais les pensées qu'il pense ne sont pas éternelles. Aux sages qui le perçoivent dans leur propre *Atman*, à eux seuls appartient l'éternel repos. Le monde entier, tout ce qui est, sort de Lui et tremble dans son souffle. Ni la parole, ni les yeux, ni l'esprit ne peuvent l'atteindre. Il n'est saisi que par celui qui prononce ce seul mot : Il Est. »

Ce panthéisme grandiose permit aux brahmanes de faire admettre sans trop de répugnance le dogme de la transmigration (2) auquel ils tenaient particulièrement parce que ce dogme consolidait le système des *Castes* (3). Avec la croyance à la transmigration, il fallut à un laïc des milliers de renaissances avant de devenir brahmane. Le sacerdoce brahmanique découvrit là la formule d'un conservatisme

(1) Cf. Deussen, *Philosophie der Upanishad.* — Gough, *Philosophy of Upanishads*, L. 1882.

(2) Plusieurs orientalistes ont voulu voir dans la croyance à la transmigration, un emprunt fait aux races anaryennes. M. A.-M. Boyer pense au contraire que la théorie de la transmigration a son origine dans les plus vieilles croyances védiques. Cf. M. A.-M. Boyer, *L'origine de la doctrine du Samsara*, Journal asiatique, 1901, II, 451.

(3) Cf. Sénart, *Les castes dans l'Inde*, P. 1896.

social tel qu'aucune théocratie n'en a pu imaginer de semblable : L'inégalité des castes et la hiérarchie sociale projetées de ce monde dans l'éternité. On conçoit que les brahmanes durent livrer de longues luttes avant de faire triompher une doctrine qui leur subordonnait si complètement toute la société. La classe des guerriers ou *kchatryas* leur opposa longtemps une résistance acharnée. Les brahmanes finirent par avoir le dessus, grâce à l'appui du peuple et firent prévaloir leur système politico-religieux. Depuis lors, et de par les dieux, garants de cette classification, les trois castes laïques — *kchatryas* ou guerriers, *vaiçyas* ou agriculteurs, *çoudras* ou esclaves —, ne vécurent que pour les brahmanes devenus les intermédiaires entre le règne humain et Brahma.

Ce fut, en effet, à ce moment que *Brahma* prit une importance de premier ordre. Ce dieu avait représenté jadis la Parole consacrée, la formule liturgique, le Verbe divin du sacrifice. Mais « dans les rythmes du chant sacré, l'Indien entendit résonner l'écho de l'univers ». Le Brahma devint donc le doublet de l'Ame Universelle, Brahma-Pradjapati, le Tout identique au moi subjectif. Les prêtres le proclamèrent en termes magnifiques « Celui qui habite dans la terre, que la terre ne connaît pas, dont le corps est la terre, qui mène intérieurement la terre, l'Ame, le meneur intérieur, l'Immortel » : Le panthéisme védique était devenu le Brahmanisme.

La logique de ce système engendra le pessimisme : Quand l'âme humaine voulut se fondre dans l'âme divine qu'on affirmait de même nature qu'elle, elle se heurta au dogme de la transmigration, — et la Délivrance recula à l'infini.

La Philosophie Brahmanique.

La Délivrance, c'est-à-dire l'absorption en Dieu, c'est le mot qui revient le plus souvent dans la bouche des sages indiens ! C'est l'objectif final de toutes les écoles de philosophie indienne. Parties toutes du védisme originel et poursuivant également la délivrance de la personnalité et le

retour à Brahma, elles ont parcouru les routes les plus diverses. Au cours de leur longue recherche, elles ont reconnu les principales positions que l'esprit humain a occupées depuis lors avec la sagesse hellénique, la théologie médiévale ou la philosophie moderne. C'est dire que ces Ecoles indiennes — les *Darsanas* — sont loin de présenter toutes le même intérêt (1). Le système Niaya, par exemple, œuvre d'un certain Gotama, ne nous semble qu'une sèche scolastique. Le système Vaiséchika, dont le principal auteur fut le brahmane Kanada, est une théorie atomique qui explique l'univers par des combinaisons de molécules libérées de toute intervention divine : c'est le pendant du mécanisme cartésien.

La plus célèbre des doctrines philosophiques de l'Inde est *l'Ecole Védanta*. Elle professe un « monisme spiritualiste », un panthéisme d'une majestueuse beauté (2). « De même que des milliers d'étincelles jaillissent d'un feu brûlant dont elles ont la nature, de même les âmes individuelles sortent de l'Etre immuable et y retournent. Comme les gouttes de pluie viennent individuellement des mers et y rentrent, les âmes rentrent en Toi une à une à la dissolution des mondes. Ecumes, vagues, tous les aspects, toutes les apparences de la mer ne diffèrent pas de la mer. Nulle différence non plus entre l'univers et Brahma. » — Victor Henry a donné du Védanta ces formules saisissantes : « Tout est Brahma, océan dont les êtres ne sont que les vagues.-Il est l'Un absolu et l'esprit ne peut l'atteindre qu'en niant résolument toutes les qualités qui constituent l'apparence du monde. Rien ne le limite. Rien ne le contient. Il est toi, il est moi. Rien ne naît ni ne meurt, parce que rien n'est que la vie et que la vie ne peut mourir. Jamais ne fut le temps où je n'existais pas et jamais ne sera le temps où nous n'existerons plus. Tout ce qui s'imprègne de vie meurt, mais la vie ne meurt

(1) Cf. Max Muller, *Six systems of Indian Philosophy*, L. 1900.

(2) Cf. Deussen, *Das System des Vedanta*, 1883. — Max Muller, trad. Sorg. *introduction à la philosophie Védanta*, P. 1899. — Deussen, *On the philosophy of Vedanta in its relations to occidental Metaphysic*, Kiel, 1904. Pour le complément de cette bibliographie, cf. infra, p. 122.

pas. Cette essence divine, c'est l'âme de l'univers, c'est la réalité véritable, c'est l'unique vivant. » Cet admirable système ne reçut sa forme définitive qu'assez tard, au VIII[e] siècle de notre ère, des mains du théologien Sankara Acharya qui s'en fit une arme contre le Bouddhisme. C'est, à certains égards, le système de Spinoza mais pensé par des cerveaux indiens, c'est-à-dire revêtu du plus somptueux manteau de poésie et de rêve (1).

Schopenhauer, lui-même, avait été frappé des analogies qui existaient entre ses idées et le système *Sankhya* (2), dont le principal représentant, un certain Kapila, aurait vécu dans la vallée du Gange au VII[e] siècle avant notre ère. L'école Sankhya professe en effet le plus pur subjectivisme. Elle s'affirme, en ses postulats, réaliste, pluraliste et résolument athée : Rien ne naît de rien. Toute production n'est que la manifestation de ce qui existait en puissance. Le Sankhya affirme l'éternité de la matière ou du moins du faisceau de phénomènes réuni sous ce nom. Il ne voit dans l'âme qu'une suite de changements mécaniques, produisant, par leur jeu, « le mensonge sans fin des apparences vaines ». Mais la pensée peut se dérober à ce douloureux mirage « comme la danseuse se retire de la danse lorsqu'elle s'est montrée à la foule ». Chaque moi est une monade close qui réfléchit le mirage universel. « Mais si le miroir dit aux objets qu'il mire : Je ne suis pas eux, cela n'est pas moi, il cesse d'être le miroir. Il est affranchi de l'illusion vitale. » Autrement dit, le sujet peut exorciser l'objet, et l'illusion du monde s'évanouit. Si le système Sankhya n'a pas influé directement sur la formation du Bouddhisme, il s'en rapproche curieusement. Même subjectivisme radical, même pessimisme désenchanté.

La doctrine *Yoga*, est une théorie mystique. Les *Yogis* pratiquaient les macérations, la vie érémétique, l'extase, le retour de l'âme individuelle à l'Inconscient divin : « Comme les rivières s'écoulent dans la mer et y perdent leur nom et

(1) Cf. Chevrillon, *Sanctuaires et paysages d'Asie*, p. 133-171.

(2) Cf. R. Garbe, *Das Sankhya Philosophie*, 1894. -- Hecker, *Schopenhauer und die indische Philosophien*, Cologne, 1897.

leur forme, le sage disparaît dans l'Esprit suprême et devient cet esprit même. Les rivières sortent de l'Océan pour retourner à l'Océan et elles redeviennent l'Océan, n'ayant plus conscience en son sein d'être telle ou telle rivière. Car c'est un même Etre qui est dans le feu, dans le cœur de l'homme ou dans le soleil, et le sage, obtenant l'union avec Celui qui est un, devient identique à l'Univers. »

Enfin, aux cinq écoles philosophiques que nous venons de citer, il convient d'en ajouter une sixième qui n'est autre que le Bouddhisme lui-même. Le Bouddhisme, en effet, ne fut, à bien des égards qu'un système hétérodoxe, une sorte de Protestantisme indien, jailli du vieux fond brahmanique primitif. Si, sur le terrain politique et social, le Bouddha arriva à se trouver en opposition complète avec la caste sacerdotale, il n'en avait pas moins puisé dans les enseignements de cette caste toutes les données de son système. De même que le Luthérianisme suppose le Catholicisme, de même que le Christianisme implique la croyance au Monothéisme juif, de même le pessimisme et le renoncement bouddhiques ne peuvent s'expliquer qu'en admettant comme points de départ du raisonnement, comme postulats tacitement acceptés, le panthéisme et la transmigration brahmaniques.

Le Bouddhisme.

Le Bouddha Çakyamouni (557-477) naquit dans une famille noble de Kapilavastou, en pays Çakya. Le fief de son père était situé sur les frontières du Népal et de l'Oude, à 150 kilomètres environ au Nord de Bénarès. Nature méditative et grave, le Bouddha, dès sa jeunesse, ne trouvait que peu d'attraits aux plaisirs de la vie de cour. Au spectacle de la douleur universelle, un désenchantement profond s'empara bientôt de lui. A l'âge de 29 ans, il renonça au monde, abandonna sa maison et vint au Magadha pour y mener la vie monastique. Vainement il se mit à l'école des plus illustres brahmanes. Leur enseignement n'apaisait pas le trouble de son cœur. Il se voua alors à la solitude et chercha un

ermitage. Parvenu à Ourouvéla (Ourel, au Sud de Patna), « voici un agréable coin de terre et une belle forêt, dit-il. La rivière coule limpide, et présente de jolies places pour le bain. Tout autour sont de charmants villages. Il fait bon être ici pour un cœur qui aspire au salut (1) ». Paroles remarquables qui révèlent chez le Bouddha historique un sens de la mesure, une communion délicate avec la beauté des choses, plus proches de la mentalité d'un Socrate ou d'un Platon que des conceptions farouches de la sagesse brahmanique. Dans le paysage souriant d'Ourouvéla, le Maître comprit définitivement la folie de l'ascétisme et renonça aux macérations. Une nuit qu'il rêvait dans les bois, assis au pied d'un figuier, sur les bords de la rivière Nairandjana, il reçut « *l'Illumination Intérieure* » et son âme fut délivrée de l'attachement aux choses terrestres (2). Après avoir jeûné et repoussé la tentation de Mâra, le Malin, il dit les mots qui ouvrirent la voie du Salut : « Qu'elles soient ouvertes à tous, les portes de l'Eternité. Que celui qui a des oreilles, entende la parole et croie. » De ce jour, data la prédication du Bienheureux.

C'est dans le Sermon de Bénarès qu'eut lieu « l'annonciation de l'ordre moral » ou la « fondation de la justice éternelle ». Le Bouddha disait : « La délivrance de la mort est trouvée. Dès cette vie, vous connaîtrez la vérité. Frères, voici la vérité sur la Douleur : La naissance est douleur, la vieillesse, la maladie, la mort, le désir sont douleurs. L'existence comme individualité est douleur par sa nature même. L'origine de la douleur est la soif de l'existence, la soif du plaisir; la suppression de la douleur est l'extinction de cette soif, l'anéantissement du désir... La cause de toute souffrance vient du désir d'une félicité individuelle. Il faut détruire en soi le désir d'exister. Quel est le chemin qui mène au repos ? C'est le sublime sentier de la conscience pure et du recueil-

(1) Les traductions sont empruntées à Oldenberg, *Le Bouddha*, traduction Foucher, 2e *édition, Alcan éditeur.*

(2) Le lieu où le Bouddha reçut l'illumination intérieure, devint le célèbre pélerinage de Gaya. Le figuier sous lequel il était assis, est *l'Arbre de la Connaissance* ou *Bodhi*, objet de vénération pour les fidèles durant les siècles suivants. Cf. Cunninghan, *Mahabodhi* (*Buddha Gaya*), L. 1892.

lement. Il y a deux extrêmes, frères, dont il faut pour cela s'éloigner : une vie adonnée aux plaisirs, cela est bas et vain, et une vie de mortifications, cela est indigne et vain. Seul le chemin intermédiaire éclaire l'intelligence, conduit à la paix, à la sagesse, à la Lumière et au Nirvana. » Le Nirvana que prêchait le Maître est « un état d'esprit dans lequel toute volonté de vivre, tout désir d'exister et de jouir est complètement éteint ; où toute passion, toute aspiration, tout désir, toute crainte, toute malveillance et toute douleur ont disparu, état de paix ineffable de l'âme... »

Le Bouddha disait encore : « Je suis venu pour satisfaire les ignorants avec la sagesse. L'aumône, la science et la vertu, voilà les biens qui ne se dissipent pas. Faire un peu de bien vaut mieux que d'accomplir des œuvres difficiles. Si l'on voulait comprendre combien est grand le fruit des aumônes, on ne mangerait pas sa dernière bouchée de nourriture sans en avoir donné. L'homme parfait n'est rien, s'il ne se répand en bienfaits sur les créatures, s'il ne console pas les abandonnés. Ma doctrine est une doctrine de miséricorde, c'est pourquoi les heureux du monde la trouvent difficile. La voie du salut est ouverte à tous. Le brahmane est né d'une matrice de femme, tout comme le paria, le dernier des humains auquel il ferme la voie du salut... Anéantissez vos passions comme l'éléphant renverse une hutte de roseaux, mais sachez que celui-là se trompe qui croit pouvoir fuir ses passions en s'établissant dans l'asile des ermitages. Le meilleur refuge contre le mal, c'est la saine réalité. »

L'aristocratie laïque des kchatryas fut séduite par cette prédication qui sapait le pouvoir de la théocratie. Le bouddhisme se répandit dans la noblesse cultivée, tandis que les masses restaient fidèles aux brahmanes. Il ne représenta donc point, comme on pourrait le croire, la revanche de l'Inde noire contre la race supérieure. Incapables d'en comprendre la beauté, les populations dravidiennes continuèrent à vénérer le clergé qui les opprimait. Ce furent les radjahs, les princes, l'élite conquérante qui s'éprirent de cette doctrine égalitaire. A Radjagriha, le roi de Magadha lui-même

Bimbisara, et son héritier Ajattasattou devinrent membres laïques de la Communauté. A leur exemple, plusieurs nobles, appartenant au même clan que le Bouddha, prirent l'habit : Parmi eux, il faut citer Oupâli et le doux Ananda, le disciple préféré, qui, avec Kaçyapa, le métaphysicien de l'Eglise naissante, consacrèrent leur vie à la propagation du nouvel évangile.

Alors eut lieu la « dispersion des Frères ». Le Maître, jugeant leur instruction suffisante, les réunit autour de lui et leur commanda d'aller répandre par le monde la doctrine libératrice. « Mettez-vous en route, ô disciples, pour le salut de beaucoup, pour le bonheur de beaucoup, par compassion pour le monde. Beaucoup ont le cœur pur et sont de bonne volonté qui se perdraient cependant s'ils n'entendaient la parole libératrice... » Mais déjà la plèbe fanatique et le monde clérical s'agitaient. Les textes sacrés en portent témoignage : « En ce temps-là, beaucoup de jeunes gens distingués et nobles mettaient leur espérance dans le Bienheureux afin de vivre en sainteté. Le peuple murmurait : Le Bouddha est venu apporter l'absence des enfants, le veuvage, l'extinction des familles. »

Malgré cette opposition, les élites se sentaient invinciblement attirées vers le Bienheureux. Les souverains se disputèrent l'honneur de sa présence. Il résidait le plus souvent dans les provinces actuelles de Béhar et d'Oude. Au Béhar, le radjah Bimbisara lui offrit près de Radjagriha le parc des anciens princes de Magadha. Dans l'Oude où l'attirait Pasénadi, roi de Koçala, le riche marchand Anathapindika lui avait donné un autre parc célèbre, aux portes de Sravasti. Le Maître fréquentait aussi volontiers la ville sainte de Bénarès, où il avait prononcé le discours qu'on a appelé « le discours sur la montagne du Bouddhisme », et les antiques cités de Koçambi en Vamsa et Vaiçali en Vidêha, où ses disciples reçurent de pieux laïcs des bosquets, des jardins et des ermitages.

Ces bosquets et ces parcs ont joué un rôle considérable dans l'histoire de la Primitive Eglise. « Dans ces jardins, dit M. Oldenberg, s'étendaient les habitations des Frères, gale-

ries couvertes, grandes salles : tout autour, les étangs se couvraient de lotus, les manguiers répandaient au loin leur parfum, d'élégants palmiers-éventails se dressaient au-dessus des masses de feuillage : le nyagroda ouvrait ses profondeurs de verdure, et ses racines aériennes, descendant s'enfoncer en terre, devenaient de nouveaux arbres et formaient des berceaux et des allées de feuillage dont l'ombre et la faîcheur semblaient inviter aux calmes méditations. » Les disciples se retiraient dans ces parcs à la saison des pluies. Ils se remettaient en route à la saison sèche. Le charme de ces retraites « ni trop près, ni trop loin de la ville, pas trop animées le jour, silencieuses la nuit, facilement accessibles à tous » attirait les âmes élevées. Une nuit de pleine lune d'octobre, « époque où les lotus fleurissent », Ajattasattou, roi de Magadha, rêvait sur sa terrasse : « En vérité, cette nuit est belle, en vérité cette nuit est délicieuse. » Il fit seller ses éléphants de parade, et avec la reine, à la lueur des flambeaux, il se rendit à la Communauté voisine où il se convertit. Les princes de Kouçinara, la noblesse de Vaiçali étaient aussi touchés par la grâce. Et, répandant sa mansuétude sur toutes les créatures, le Maître vers qui, du fond des nuits d'Orient s'acheminait le cortège des radjahs et des ranies, accordait son pardon à la Madeleine hindoue, Ambapâli, la bonne bayadère.

L'Ordre portait la robe jaune et la tonsure. Il comportait les vœux de pauvreté et de chasteté. Il se recrutait dans toutes les classes. Si un esclave venait à lui, le Bouddha s'inclinait devant lui, l'invitait à s'asseoir et lui offrait vêtements, nourriture et conseil. « Une bonté paisible, une joie calme et sûre d'elle-même » animaient ces cœurs purs. Le maître hésita longtemps à recevoir des religieuses. Il céda aux instances de sa tante Mahadjapati et du doux Ananda. La reine Khêma de Magadha, la sainte femme Visakha de Vaiçali et la courtisane Vimala furent les premières à couper leur chevelure.

Les religieux devaient pratiquer la patience et la gaieté au milieu des pires injures : Si des méchants injurient un moine, il doit dire : « Ils sont bons, ils sont très bons, puis-

qu'ils ne me frappent point. » — S'ils le frappent : « Ils sont bons, ils sont très bons puisqu'ils ne me tuent point. » Et s'ils le tuent : « Ils sont bons, ils sont très bons, puisqu'ils ne font que me délivrer de cette vie périssable, sans nuire à mon salut. » (1)

La jeune Eglise fut naturellement très attaquée. Les ascètes djaïns traitaient les fidèles bouddhistes d'épicuriens, de gens portés sur leur bouche : « La nuit reposer sur un lit moelleux, au matin prendre une bonne rasade; à midi manger, à la nuit boire encore, s'endormir la bouche pleine de sucreries —, et le Paradis au bout : voilà la doctrine de Çakyamouni ! » Nous retrouverons ces attaques en Chine, sous le pinceau des lettrés confucianistes du Moyen Age. D'ailleurs, le Maître, à son tour, n'épargnait ni les ascètes djaïns ni le clergé brahmanique : il leur coupait les vivres. « Il y a un sacrifice plus aisé que le lait, l'huile ou le miel : c'est l'aumône. Au lieu d'immoler des victimes, laissez aller ces animaux. Puissent-ils trouver des gazons, de l'eau, des brises fraîches. » C'est que la pitié bouddhique embrasse l'univers. Elle se penche sur toutes les douleurs, car elle sait que la vie toute entière est douleur : « Il a été versé plus de larmes qu'il n'y a d'eau dans le grand océan. » Mais d'une telle commisération, peut-on dire que l'orgueil monastique soit absent ? « Celui dont les sens sont en repos comme des chevaux bien dressés, les dieux l'envient. En parfaite joie, nous vivons, sans ennemis dans le monde de l'inimitié, sains parmi les malades. Nous à qui rien n'appartient, la gaîté est notre nourriture. » Ce détachement supérieur est fortifié par un subjectivisme absolu. Comme les philosophes de l'Ecole Sankhya, le Bouddha a exorcisé le phénomène de représentation ; le jeu des apparences s'est évanoui — et la Délivrance a été obtenue. « Comme la grande mer, ô disciples, n'est pénétrée que d'une seule saveur, celle du sel, cette doctrine n'est pénétrée que de la saveur de la délivrance. »

La nouvelle religion était sans dieux. Pas de prières, —

(1) Cf. Burnouf, *Introduction à l'étude du Bouddhisme indien*, p. 253.

des méditations. « Il est doux, dit un texte ancien, de demeurer seul en la forêt charmante, en la forêt fleurie, dans une fraîche grotte de la montagne, seul, sans compagnon en la forêt vaste et charmante. Quand au ciel gronde l'orage, que les torrents de pluie emplissent les chemins de l'air, et que le moine dans un creux de la montagne s'abandonne à la méditation, il ne peut y avoir de joie plus haute ! Sur les bords de la rivière parée de fleurs et que couronne la guirlande des forêts, le sage est assis joyeux, plongé dans la méditation : il ne peut y avoir de joie plus haute. » Et le Bienheureux contait à ses disciples les paraboles délicieuses du temps où il vivait dans la forêt, sur le penchant de la montagne, assis sur les herbes et les feuilles... « J'étais un jeune lièvre, je me nourrissais d'herbes, de plantes, de feuilles et de fruits. Un singe, un chacal, une jeune loutre et moi nous habitions ensemble et je ne faisais de mal à aucun être. »

Après le Bouddha, l'Eglise embrassa l'Inde entière. Elle eut ses communautés de moines (ou *Bhikkous*), de nonnes et de novices, son Tiers-Ordre, ses diocèses, ses pèlerinages, ses synodes, ses conciles, ses Pères et ses Patriarches. Mais toujours, comme au temps de la petite Communauté primitive, les Fidèles recherchèrent pour méditer « les rochers où bruit la pluie, les montagnes où errent les sages, où résonne le cri du paon ». A l'heure des mâtines, avant la tournée d'aumônes, les parcs des couvents s'éveillaient à la psalmodie des versets et des répons. « Il n'y a pas beaucoup d'endroits de la terre, dit Oldenberg, où les joies de la vie contemplative aient été goûtées aussi pleinement que dans ces forêts aux bords du Gange ou aux pentes de l'Himalaya, sous la robe jaune des moines bouddhistes. »

Le maître qui voulait « que les cordes du luth ne fussent ni trop lâches, ni trop tendues », mourut doucement. Sentant venir sa fin, il avait quitté Radjagriha, pour revoir les paysages de sa jeunesse. Il visita Vaiçali où il avait renoncé au monde, et y fit sa quête accoutumée. Mais avant d'arriver à Sravasti, sa ville et son vihara préférés, il dut s'arrêter à Kousinâra, d'épuisement et de souffrance. « Soyez-

vous à vous-mêmes, dit-il aux disciples désolés, votre propre flambeau et votre propre secours. Le terme de ma vie est proche. Je m'en vais et vous demeurez. Veillez sans relâche et demeurez en sainteté. » Doucement il railla leurs pensées déjà idolâtres : « De tout ce que l'homme aime, il faut se séparer. Se pourrait-il que ce qui est né, sujet à l'instabilité, ne passe pas? En vérité, ô disciples, tout ce qui est né, est périssable... » — Ce furent, les dernières paroles du Bouddha (1). Son esprit s'enfonça dans les profondeurs de l'absorption mystique et lorsqu'il eût atteint ce degré où toute pensée, toute notion s'éteint, où la conscience de l'individualité cesse, il entra dans le suprême Nirvana... Devant la porte de Kousinara qui s'ouvre vers l'Orient, les nobles des Mallas brûlèrent le corps du Bouddha avec des honneurs royaux » (2).

L'année même de la mort du Maître (477), un premier concile bouddhique se réunit à Radjagriha sous la protection d'Ajattasattou, roi de Magadha. A ce concile, les disciples du maître disparu, se partagèrent la tâche de codifier sa doctrine : Kaçyapa, qui y fut nommé Patriarche, avec la mission « de maintenir et de répandre », se chargea de la Métaphysique, Oupali de la discipline, et Ananda de la biographie du Bienheureux. Le deuxième Concile bouddhique se tint en 377 à Vaiçali, sous les auspices du roi de Magadha

(1) Soubhadra Bhikshou, *Catéchisme bouddhique*, p. 51, P. 1889.

(2) La vie du Bouddha, telle que nous venons de la résumer, est conforme aux données de l'école qui voit dans Çakyamouni un personnage historique dont la biographie peut être dégagée avec assez de précision, d'après les textes de l'Eglise singhalaise. Le chef de cette école est aujourd'hui Oldenberg qui a essayé de restituer la physionomie historique du réformateur indien, comme Renan avait essayé de reconstituer la physionomie du Christ. (Cf. Oldenberg, *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*, traduction Foucher, 2e éd., Paris, Alcan, 1903). — Au contraire, toute une école d'indianistes ne voit dans le Bouddha, comme Strauss dans le Christ, qu'un personnage purement mythique, sans réalité historique (Cf. Kern, *Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*, traduction Huet, tome I, Paris 1901). Enfin, M. Sénart, dans son remarquable *Essai sur la légende du Bouddha* (Paris 1882), se place à mi-chemin entre ces deux positions extrêmes : Sans nier l'existence du personnage historique du Bouddha, il constate que la figure de ce personnage a été tellement déformée par les légendes de création antérieure ou postérieure, qu'il devient presque impossible de lui rendre son aspect véritable.

Kalaçoka et sous la direction des saints moines Révata et Yasas (1).

Le Djaïnisme.

A côté du Bouddhisme et parallèlement à lui naquit et se développa dans l'Inde une autre religion sortie également du vieux fond brahmanique et en révolte ouverte contre la doctrine des brahmanes : le *Djaïnisme* (2). Le fondateur du Djaïnisme, Mahavira ou Nattapoutha, docteur originaire de Véçali au Béhar (539-467), fut le contemporain, l'émule et le rival du Bouddha Çakyamouni (3). La doctrine de Mahavira ressemblait sur plus d'un point à celle des bouddhistes. Comme cette dernière, elle était athée ou tout au moins agnostique, rompait avec la foi aux Védas et ne reconnaissait pas la suprématie de la caste sacerdotale. Comme les bouddhistes et plus scrupuleusement encore, les Djaïns professaient le respect de la vie animale, mais contrairement aux préceptes de Çakyamouni, ils se livraient à l'ascétisme et rejoignaient sur ce terrain les Yogis eux-mêmes.

Somme toute, il semble bien que, tout en se combattant, le Bouddhisme et le Djaïnisme primitifs échangèrent souvent leurs idées et parfois leur personnel. Oupali, un des premiers diciples du Bouddha, avait été d'abord un des fidèles de Mahavira. Ce dernier l'ayant envoyé argumenter contre Çakyamouni, Oupali fut converti par son contradicteur et se fit bouddhiste (4). Il y a donc lieu de considérer le Bouddhisme et le Djaïnisme comme deux frères ennemis, nés dans le même milieu, ayant puisé aux mêmes sources et

(1) Cf. La Vallee Poussin, *Les Conciles bouddhiques*, P. 1905.

(2) Sur le Djaïnisme, consulter : Buhler, *The Jaïns*, L. 1881. — Sylvain Lévi, article *Djaïnisme*, Grande Encyclopédie. — De Milloué, *Essai sur le Jaïnisme*, 1895. — Guérinot, *Essai de bibliographie jaïna*, Musée Guimet, 1906. — Barodia, *History and literature of Jainism*, Bombay, 1909.

(3) La plupart des Orientalistes proposent, en effet, d'identifier Mahavira, que les Djaïns regardent comme le fondateur de leur religion, et Nattapoutha que les traditions bouddhiques considèrent comme le chef d'une secte, rivale du Bouddha. Cette identification a été admise notamment par L. Feer, *Etudes bouddhiques, Nattaputta et les Niganthas*, Journal asiatique, 1888, II, 209.

(4) Cf. L. Feer, *Le sutra d'Upali*, Journal asiatique, 1887, I, 309.

repondant aux mêmes besoins. La différence entre eux vint d'abord de ce que le fondateur du Djaïnisme, doué d'une personnalité moins puissante que le Bouddha, ne marqua pas sa doctrine d'une empreinte aussi forte. Puis de ce que le Djaïnisme resta comme le Brahmanisme une religion purement indienne, tandis que les Bouddhistes allaient entreprendre l'évangélisation de l'univers.

L Inde à l'arrivée d'Alexandre. L'Empire de Magadha.

L'histoire de l'Inde ne sort de l'obscurité qu'à l'époque bouddhique (1). C'est alors qu'une tendance à l'unité commença à se faire sentir parmi les innombrables royaumes indiens.

Au moment de la naissance du Bouddha, les princes les plus puissants de la région gangétique étaient les rois de Koçala, l'Oude actuel. Celui de ces rois qui vivait à la fin du ve siècle, Pasénadi, fut le protecteur du Bouddha et de l'Eglise naissante. Après lui, cet ancien royaume d'Oude ne cessa de décliner au profit du Magadha ou Béhar. Le radjah Bimbisara qui régna sur le Magadha de 519 à 491, ne fut pas seulement, comme Pasénadi, l'ami du Bouddha et le bienfaiteur de ses disciples. Il fonda aussi la grandeur politique de sa maison. Son fils Ajattasattou (491-459) vainquit Pasénadi et acquit l'hégémonie dans la vallée du Gange. Il transporta sa capitale de Radjagriha (Radjgir) à Patalipouthra, la Palibothra des géographes grecs, la Patna moderne.

En 361 monta sur le trône du Magadha une dynastie nouvelle, celle des Nandas dont la domination s'étendit, en plus du Béhar, au Bengale et à l'Oude, et dont l'influence se fit sentir dans toute la plaine gangétique. Au moment où apparaissait ainsi dans l'Inde un principe d'unité politique et tandis qu'une religion vraiment universelle s'y élaborait,

(1) Sur l'histoire de l'Inde ancienne, consulter Vincent Smith, *Early history of India, from 600 B. C. to the muhammedan conquest*, 3e éd. Oxford 1914. — E. J. Rapson, *Ancient history of India, Cambridge* 1914. — Sylvain Lévi, *L'histoire ancienne de l'Inde*, Journal des Savants, 1905.

l'Hellénisme, renversant les barrières de ce monde fermé, l'entraîna dans le courant de l'histoire générale : Alexandre le Grand, après avoir soumis l'empire des Perses, entreprit la conquête de l'Inde.

§ 2. — *L'EPOQUE GRECO-BOUDDHIQUE*

Expédition d'Alexandre dans l'Inde.

Alexandre préluda à la conquête de l'Inde en occupant les avenues de ce pays. Il fonda dans l'Est-Iranien tout un système de villes si admirablement situées qu'elles ont servi depuis lors de point de départ à tous les conquérants successifs de l'Inde. Ce sont Alexandreia Eskhaté ou Khodjend, Alexandrie de l'Oxus près de Balkh, Alexandrie de Margiane ou Merv, Alexandrie d'Arie ou Hérat et Alexandrie d'Arachosie ou Kandahar. Pendant l'hiver de l'année 327, Alexandre soumit le Caboul et y fonda une Alexandrie du Caucase, c'est-à-dire de l'Hindou-Kouch, que les Indiens appelèrent Alassada. Au printemps de 326, il franchit l'Indus et entra au Pendjab.

Le bassin supérieur de l'Indus était alors partagé entre plusieurs princes dont les querelles facilitèrent la marche du conquérant. Les principaux étaient : Ambhi ou Ambi-(Omphi), roi du Nord-Ouest, que les Grecs appelèrent Taxile du nom de Taxila, sa capitale ; Abichara ou Abisarès, radjah du Cachemire, et le maharadjah du Pendjab que les Grecs appelèrent Porus, du nom de sa dynastie, la dynastie Paurava. (1)

Le radjah de Taxila accueillit les Macédoniens en amis et les reçut dans sa capitale. Mais le Paurava du Pendjab et le radjah de Cachemire voulurent arrêter l'invasion. Leurs Malgré leur bravoure, les Indiens furent vaincus. Leurs

(1) Sylvain Lévi, *Notes sur l'Inde à l'époque d'Alexandre*, Journal Asiatique, 1890, I, p. 234.

50.000 soldats et leurs 200 éléphants de guerre furent culbutés sur le Djéloum par les 20.000 Macédoniens (mai 326). Alexandre, après avoir fait le Paurava prisonnier, lui laissa ses Etats en fief. Il en usa de même avec les radjahs de Taxila et de Cachemire, inaugurant dans l'Inde une politique gréco-indienne, comme il avait créé une politique gréco-pharaonique en Egypte et une politique gréco-iranienne en Perse. Et sur l'Indus comme sur le Nil ou l'Iaxartes, il implanta la colonisation hellénique. C'est ainsi qu'il fonda sur le Djéloum une Bucéphalie et une Nicée, sur le Tchénab une Alexandrie.

Alexandre avait dépassé Lahore. Le Pendjab était soumis. Devant les Grecs s'ouvrait l'Empire du Magadha, toute l'Inde des grandes palmes. C'était un monde nouveau, presque une autre planète. Sur ces immensités mystérieuses régnait à Patalipouthra dans les décors fabuleux du Bengale, le dernier des souverains Nandas, le maître de la plaine gangétique. Alexandre songea un moment à attaquer ce prince et à descendre le Gange pour marcher sur Patalipouthra. Il reçut même la visite d'un aventurier indigène chassé du Magadha, l'Indien Tchandragoupta, nommé par les Grecs Sandracottus, qui vint lui offrir son concours pour cette expédition. Si Alexandre avait été obéi, peut-être l'Hellénisme eût-il soumis l'Inde entière comme il avait soumis l'Asie Mineure, l'Egypte et l'Iran. Et qui sait, en ce cas, quelle aurait été par la suite la forme de la civilisation en Extrême Asie ? Mais l'indiscipline des Macédoniens arrêta le conquérant. Après avoir établi des colons grecs au Pendjab, il longea l'Indus jusqu'à la mer, tandis que la flotte de Néarque descendait le fleuve. Il subjugua au passage les peuplades riveraines jusqu'au Sind, et atteignit enfin Pattala, près de l'actuelle Hydérabad (juillet 325). Il laissait sur le bas Indus une Alexandrie des Çoudras et une Alexandrie maritime qui est la ville moderne de Kourratchi. La croisière de Néarque à travers le golfe Persique, de Kourratchi au Chattel-Arab, compléta les résultats de l'expédition : *Par l'Océan Indien comme par les Portes Afghanes, l'Inde était rattachée au monde méditerranéen.*

Faut-il regretter que l'expédition d'Alexandre dans l'Inde se soit arrêtée à mi-chemin ? Si l'Inde entière avait été subjuguée par les Grecs, il est à présumer que l'originalité puissante de la civilisation indienne eût été détruite ou du moins atténuée, — et un des aspects de l'esprit humain nous aurait fait défaut. Inversement, sans la présence des Grecs au Pendjab, le génie indien eût manqué du stimulant qui suscita son développement ultérieur (1). Il semble donc réellement que l'expédition d'Alexandre se produisit dans les limites mêmes où elle devait concourir de la manière la plus efficace à la formation d'une civilisation indienne à la fois originale et accessible aux influences helléniques.

L'Empire du Magadha sous la Dynastie Maurya : Sandracottus.

L'Inde gangétique avait échappé à l'emprise directe des Macédoniens. Elle n'en subit pas moins le contre-coup de leur invasion.

La démarche de Tchandragoupta auprès d'Alexandre ne devait pas rester à tous égards stérile : Au jeune Bengali qui, dans le bouleversement général, vint au Pendjab entretenir Alexandre de la conquête du Gange, s'était révélé tout un monde d'idées dont l'Inde ne soupçonnait même pas l'existence. Cet aventurier de basse caste, étranger aux habitudes mentales des classes dirigeantes, conçut brusquement la possibilité d'un empire militaire indien, à la façon macédonienne : on ne côtoyait pas impunément Perdiccas ou Séleucos. Alexandre refusant d'entrer dans les plans de Tchandragoupta, celui-ci les réalisa seul. Au spectacle des aventuriers balkaniques conquérant le monde iranien,

(1) Il est d'ailleurs possible que l'Inde ait reçu certaines influences occidentales avant même l'invasion d'Alexandre, grâce à la conquête du Gandhara et de plusieurs cantons du Pendjab par les Perses Achéménides. Les orientalistes discutent pour savoir si l'écriture indienne du Nord, ou *kharosthi*, qui est d'origine araméenne, fut introduite dans l'Inde à l'époque achéménide, vers 500 (thèse de Bühler), ou à l'époque macédonienne en 325 av. J.-C. (thèse d'Halévy).

Tchandragoupta eut l'idée de devenir l'Alexandre du continent indien. Un empereur des Indes, se subordonnant radjahs, peuples et races sur l'Indus, sur le Gange, au Dékan, et restant en rapports suivis avec le monde méditerranéen, — voilà un personnage que, sans la présence des Grecs sur le Satledj, n'eussent jamais imaginé des cerveaux hindous : C'était là, en effet, une conception toute hellénique. Et à cet égard, l'empire qu'allait fonder Tchandragoupta, était encore un empire hellénistique.

Tchandragoupta profita du désordre où l'invasion macédonienne avait plongé la société indienne, pour renverser la dynastie Nanda et s'emparer du trône de Magadha (315). Puis à la faveur des discordes des successeurs d'Alexandre, il chassa les Grecs du Pendjab et régna dès lors du Caboul au Delta du Gange, ce qui n'était arrivé à aucun monarque avant lui. Les Séleucides, devenus les principaux héritiers d'Alexandre en Asie, essayèrent vainement de détruire ce nouvel Empire indien. En 298, Séleucos Nicator pénétra jusqu'à la vallée du Gange, mais ne put vaincre Tchandragoupta et se résigna de guerre lasse à lui reconnaître la possession de l'Inde. Il s'en fallait d'ailleurs que Tchandragoupta fut hostile à l'Hellénisme. La paix une fois conclue avec Séleucos, il resta jusqu'à sa mort en relations d'amitié avec lui. On sait qu'il reçut à sa cour de Patalipouthra un ambassadeur séleucide, le célèbre Mégasthènes (1).

La dynastie fondée par Tchandragoupta, ou *Dynastie Maurya*, régna sur l'Empire du Magadha de 315 à 231. Le deuxième prince de cette maison, Bindousara Amitraghata (291-275), fils de Tchandragoupta, conquit le Dékan jusqu'à une ligne Madras-Mangalore. A l'exemple de son père, il reçut à sa cour des ambassades des rois macédoniens, Ptolémée Philadelphe et Antiochos Ier : Séleucides et Lagides admettaient dans le concert des puissances hellénistiques les nouveaux empereurs de l'Inde, héritiers comme eux d'Alexandre.

(1) Cf. Mac Crindle, *Ancient India, as described by Megasthenes and Arrian*, 1877.

Règne d'Açoka.
Triomphe du Bouddhisme.

Açoka Piyadasi (272-231), fils et successeur de Bindousara, fut un des plus grands souverains de l'histoire indienne et un des plus curieux représentants de la pensée orientale (1).

L'empire d'Açoka englobait presque toute l'Inde, y compris les glacis extérieurs de ce pays du côté de l'Asie Centrale : il dominait au nord le Sind, le Pendjab, le Cachemire et le Népal. A l'est, Açoka posséda tout le Bengale. Au sud, ses possessions directes du côté du Dékan s'étendaient jusqu'au Godavéry. Entre le Godavéry et la Krichna, il exerçait sa suzeraineté sur le pays d'Andhra, qui correspond au royaume actuel d'Haïdérabad. On a retrouvé des inscriptions d'Açoka sur les points les plus éloignés du territoire indien : à Shabaz-Garhi près de Péchaver, à Manséra dans le Pendjab, sur plusieurs points du Doab et du Goudjerate, à Sotpara près de Bombay, à Bhuwaneswar dans l'Orissa, près de Madras et jusqu'au Maïssore (2). Mais l'empire d'Açoka, malgré son extension vers les Pamirs et au Dékan, gardait son centre dans la plaine indo-gangétique, — au Béhar, dans l'Oude, au Doab et au Pendjab : cet empire resta un Empire Aryen.

Quelle qu'ait été la puissance politique d'Açoka, c'est dans le domaine religieux que son action fut la plus durable. Tchandragoupta, son aïeul, avait apporté sur le trône ses croyances d'homme du peuple. Fervent brahmaniste, comme on l'était dans les basses classes, il avait enlevé à l'Eglise bouddhique la faveur officielle dont elle jouissait sous les Nandas. Bindousara qui régna ensuite, entretint jusqu'à 16.000 brahmanes. A l'exemple de tous les siens, Açoka fut donc élevé dans le brahmanisme traditionnel. Mais en 264, à l'instigation de son conseiller Oupagoupta, il se convertit au

(1) Cf. E. Sénart, *Etude sur les inscriptions de Piyadasi*, Paris 1881-1886. — Vincent Smith, *Açoka*, Oxford, 1901. — Sylvain Lévi, *Les grands hommes dans l'histoire de l'Inde*, Conf. du Musée Guimet en 1913, p. 182. — E. Hardy, *Asoka*, Mayence, 1913

(2) Jouveau Dubreuil, *Hist. anc. du Deccan*, p. 9.

Bouddhisme, peut-être par suite des remords que lui causa la sanglante conquête du Kalinga (1). Sa conversation devint définitive vers 259, treize ans environ après son sacre. En 249, il accomplit un pèlerinage aux lieux de la naissance du Bouddha et vers 240, il revêtit même la robe monastique.

Depuis le jour de sa conversion, Açoka ne cessa de protéger activement le Bouddhisme. La légende lui attribue la fondation de 80.000 *stoupas* ou *viharas*. Les Brahmanes, sous son règne, perdirent la faveur officielle. Ceux d'entre eux qui étaient entretenus jusque-là aux frais de la Cour, furent, par ordre du prince, remplacés par autant de moines bouddhistes. Une inscription d'Açoka se vante d'avoir ainsi abaissé l'orgueil brahmanique : « Les hommes qui étaient comme des dieux, dit-il, ont été dépossédés de leur rang (2).« Le Bouddhisme devint religion d'Etat et toute la puissance de l'Etat fut mise à son service. C'est pour prêcher la morale bouddhique qu'Açoka fit graver aux quatre coins de son empire les nombreux édits sur roc ou sur colonnes qui sont parvenus jusqu'à nous. Ces édits ont été retrouvés un peu partout, sur les colonnes de Mirât, d'Allahabad et de Delhi, sur les rochers de Kapur-di-Giri près de Péchawer, de Khalsi aux sources de la Djoumna, de Girnar au Goudjerate, de Jangada et de Dhauli dans l'Orissa et jusqu'aux environs de Bellary, au Maïssore (3). Tous ces édits ont pour objet l'accroissement de la Religion, le salut des âmes. Ils recommandent aux religieux et aux fidèles bouddhistes de se réunir en conciles régionaux tous les trois ans ou tous les cinq ans, de veiller à l'observation et à la diffusion de la *Loi*. C'est un ensemble d'exortations pieuses, de citations édifiantes.

Cependant, quel que fut le zèle d'Açoka, le Bouddhisme était loin d'être la seule religion de l'Inde. D'innombrables sectes se partageaient avec lui l'empire des âmes. Aussi

(1) Sénart, *Les inscriptions de Piyadasi*, Journal asiatique, 1880, I, 140, 1885, I, 272, 389.

(2) *Ibid.*, Journal Asiatique 1884, I, 438, 1885, I, 389.

(3) Cf. Sénart, *Notes d'épigraphie indienne*, Journal Asiatique, 1892, I, 472.

Açoka, tout en appuyant de tout son pouvoir la propagande bouddhique, eut-il soin de ne pas heurter de front les autres cultes. Ce moine couronné fût le moins intolérant des hommes. Il mit sa coquetterie à travailler au rapprochement des sectes et les protégea toutes, leur demandant seulement de concourir avec lui à l'amélioration de la moralité publique. S'il supprima les honneurs quasi divins rendus aux Brahmanes, il leur continua ses aumônes. Il créa pour chaque secte, y compris les sectes brahmaniques, des sortes de surveillants ou fonctionnaires religieux, pris dans cette secte et qui étaient chargés de veiller à la moralité publique, d'exhorter les pêcheurs à se convertir, de pacifier les querelles, de faire régner partout l'amour du prochain et la bonne harmonie (1). « Toutes les sectes, dit-il, dans une de ses inscriptions, reçoivent de moi des honneurs de divers genres (2). » Il s'ingénia donc à ce que ses édits (ceux du moins qui s'adressaient à l'ensemble de ses sujets), tout en s'inspirant étroitement de la morale bouddhique, fussent conçus en termes assez généraux pour s'appliquer aux autres religions. La distinction est très nette : Lorsque ses édits s'adressent seulement à ses coréligionnaires, Açoka leur parle le langage du Bouddhisme pur. Mais quand il prêche à tous ses sujets, il se contente d'extraire du Bouddhisme une morale universelle, acceptable pour tous. Son Bouddhisme se traduisit ainsi en actes de charité, en établissements d'utilité publique, en recommandations morales d'une admirable hauteur de vues. Il multiplia les fondations d'hôpitaux, planta des rideaux de banians, creusa des citernes et bâtit des caravansérails le long des routes « pour le soulagement des voyageurs » ; il supprima les sacrifices sanglants, interdit de tuer ou de faire souffrir sans utilité les animaux, voulut qu'avant d'exécuter les malfaiteurs, on essayât de les ramener au bien, etc.

A cette hauteur, le Bouddhisme rejoint la sagesse grecque. Les considérants des édits d'Açoka sont dignes de Marc-

(1) Sénart, *Les inscriptions de Piyadasi*, Journal Asiatique, 1885, I, 369.
(2) *Ibid*, Journal Asiatique. 1882, II, 109.

Aurèle : « Tout homme, dit-il dans l'un d'eux, est mon enfant. De même que je désire pour mes enfants qu'ils jouissent de toute sorte de prospérités en ce monde et dans l'autre j'ai le même désir pour tous les hommes... J'ai planté des nyagrodhas sur les routes pour qu'ils donnent de l'ombre aux hommes et aux animaux, j'ai planté des jardins de manguiers, j'ai fait creuser des piscines et, en une foule d'endroits, élever des caravansérails pour la jouissance des hommes et des animaux. J'ai créé aussi des surveillants des religions pour qu'ils s'occupent en tout genre des affaires de charité, qu'ils s'occupent aussi de toutes les sectes, sectes de moines ou de gens vivant dans le monde. J'ai eu en vue l'intérêt du clergé bouddhique dont les fonctionnaires s'occuperont, de même que l'intérêt des brahmanes, des religieux mendiants, des sectes diverses, dont ils s'occuperont également, ainsi que de la distribution de mes aumônes (1). » Et plus loin cette maxime, où se résume toute sa législation : « Il faut être doux envers les êtres vivants. »

La conversion d'Açoka fut un événement capital dans l'histoire de l'Inde et de l'Asie. Car la protection que le souverain Maurya pouvait accorder au Bouddhisme, ne se bornait plus, comme celles Nandas, au Gange inférieur. Elle embrassait tout l'Hindoustan soumis ou vassal et s'étendait bien au delà des frontières de l'Inde. En 242, Açoka réunit à Patalipouthra, sa capitale, un concile général, compté comme le 3e concile bouddhique, auquel figurèrent mille abbés de premier rang, et où l'évangélisation du monde fut décidée. Les plus illustres missionnaires se partagèrent la tâche : Maharakkhita fut chargé d'aller prêcher la Foi chez les Grecs de Bactriane ; — Madhyantika au Cachemire et au Gandhara ; — Mahadjimma et Sahadêva dans les principautés himalayennes ; — Mahadamma chez les Mahrattes ; — Mahadêva au Maïssore — Sôna et Outtara en Birmanie (Pégou). — Enfin, le fils et la fille d'Açoka, Mahindra et Sanghamitra, allèrent évangéliser l'île de Ceylan. Quelques-unes des régions parcourues par les envoyés d'Açoka — notam-

(1) Sénart, *op. cit.*, Journal Asiatique, 1882, II, 132.

ment l'extrême-sud de l'Inde —, n'étaient pas soumises à la domination politique de ce prince. Mais le saint roi exerçait sur elles, grâce à son prestige personnel, une sorte de suzeraineté morale, analogue à celle que notre Louis IX devait exercer sur toute la Chrétienté.

Les missions suscitées par Açoka, eurent une influence considérable sur le développement ultérieur des diverses régions de l'Inde. Les missionnaires envoyés au Dékan, notamment, contribuèrent, en civilisant ce pays jusque-là à demi-sauvage, à jeter les fondements du Royaume d'*Andhra* qui devait jouer un rôle si brillant à l'époque suivante. Mais les deux missions qui eurent le plus d'importance pour l'évolution ultérieure du Bouddhisme et sa diffusion dans le monde, furent celles de Ceylan et du Cachemire.

C'est en 230 avant J.-C., d'après les traditions cinghalaises, que le fils et la fille d'Açoka, Mahindra et Sanghamitra, auraient converti au Bouddhisme le roi de Ceylan, Dêvanampriya Tishya. La légende veut que Mahindra et Sanghamitra aient apporté avec eux, de Bouddha Gaya à Ceylan, un rejeton du Figuier Sacré : L'arbre mystique, transplanté du Béhar au milieu de l'Océan Indien, allait produire sur ce sol nouveau une floraison merveilleuse. L'Eglise cinghalaise, en effet, devait à son tour envoyer des missionnaires en Birmanie, à Java, sur toutes les côtes de l'Indo-Chine, de l'Insulinde et jusqu'en Chine : de sorte que la moitié du monde bouddhique fut bientôt « *en fonction de Ceylan* ». Et lorsque plus tard, vers l'an 140 après J.-C., les deux confessions bouddhiques se différencièrent, c'est à Ceylan que celle du Sud, l'*Hinayana*, conserva les notions positives de la vie et de la doctrine de Cakyamouni, dont les fidèles du Nord ou *Mahayanistes* défiguraient le caractère à force de merveilleux. Enfin, quand le bouddhisme fut chassé du continent par les persécutions du Moyen Age, Ceylan fut son refuge. Açoka peut donc être considéré comme le créateur de ce grand foyer religieux sud-indien qui rayonne encore de nos jours de Ceylan au Siam.

La conversion du Cachemire et du Gandhara ne fut pas moins importante. D'après la tradition locale, le Cachemire

fut évangélisé à l'époque d'Açoka par Madhyantika et 500 religieux qui contribuèrent puissamment à le civiliser : comme les évêques chrétiens du haut Moyen Age, ils adoucirent les mœurs des habitants, élevèrent des villes, régularisèrent les cours d'eau et desséchèrent les marais. Aussi le Bouddhisme prit-il au Cachemire un développement non moins considérable qu'à Ceylan. « De même que la conversion de l'île de Ceylan a été à l'origine du Bouddhisme du Sud, celle de la vallée du Cachemire a été le point de départ du Bouddhisme du Nord. C'est par cette voie que le Bouddhisme a été porté au Tibet... Aussi, peut-on dire que sauf la conversion de Ceylan, il n'y eût pas dans l'histoire du Bouddhisme depuis Çakyamouni, d'événement aussi fécond en résultats que l'introduction du Bouddhisme dans le Cachemire (1). »

Ces conquêtes eurent leur répercussion sur l'évolution intérieure du Bouddhisme. Naturellement, celui-ci, après sa diffusion sur d'aussi vastes territoires, ne pouvait conserver aussi facilement que par le passé, son unité et sa pureté premières. Le jour où l'Eglise des Catacombes eut conquis l'Empire Romain, elle se divisa en Eglises romaine, grecque, syriaque, arménienne, nestorienne et copte, sans compter les Eglises russe, germanique et anglo-saxonne à venir. De même, quand l'Eglise bouddhique, jusque-là limitée au bassin du Gange, eut conquis l'Inde entière, des tendances à la diversité se firent jour. En s'adaptant au génie des différentes contrées qui l'embrassèrent, la religion de Çakyamouni subit mille déformations locales. « Le mouvement de propagande inauguré par Açoka ne s'arrêta plus, et l'établissement du Bouddhisme à Ceylan devint, par la suite, l'origine de la séparation et du schisme. »

Enfin, Açoka ne se contenta point de propager le Bouddhisme à travers l'Inde entière. Il voulut encore associer le Bouddhisme et l'Hellénisme. Il mit au service de sa foi ses relations avec les Etats hellénistiques qui, depuis Tchandra-

(1) L. Feer, *Introduction du Bouddhisme dans le Kashmir*, J. A., 1865, II, 479.

goupta, traitaient l'Empire des Mauryas en puissance amie. Il envoya ses missionnaires prêcher l'Evangile bouddhique non seulement aux Grecs du Gandhara et du Caboul qui étaient ses vassaux, mais encore chez les « *radjahs Javanas* », c'est-à-dire chez les rois macédoniens de l'Occident. Une de ses inscriptions nous énumère les noms des princes dont les sujets reçurent par ses soins la Bonne Loi : Ce sont Antiyaka (Antiochos II Théos, roi de Syrie), Touroumaya (Ptolémée II Philadelphe, roi d'Egypte), Antikéna (Antigone Gonatas, roi de Macédoine), Alikasandaro (Alexandre d'Epire) et Maka (Magas, roi de Cyrène). C'est ainsi que des *viharas* ou monastères bouddhiques furent créés à travers l'Empire Séleucide, et que la Société judéo-alexandrine, alors en plein essor philosophique, put entendre un écho des paroles de Çakyamouni. Il est donc permis de considérer à certains égards Açoka comme un précurseur de la civilisation gréco-bouddhique.

Ce moine couronné eut toutes les vertus d'un saint. Il en eut aussi quelques défauts. Un saint n'est pas nécessairement un grand homme d'Etat. Les historiens, les plus favorables, doivent convenir que Marc-Aurèle montra d'étranges faiblesses, notamment envers sa famille. Açoka, dans son universelle bienveillance, fit preuve de faiblesses plus étranges encore. L'âge aidant, il tomba dans la monomanie religieuse et parut le jouet de ses pères spirituels. Rien de pitoyable comme le ton contrit dont il semble s'accuser de ses victoires dans la campagne de Kaḷinga : les triomphes de la Foi comptent seuls (1) ! Ailleurs, il se confesse publiquement de son goût pour le chevreuil et le faisan, et fait vœu d'y renoncer. Il fit mieux : il légua à la Congrégation bouddhique toute l'étendue de ses Etats. On comprend qu'après ce coup, il soit mort en odeur de sainteté. Seulement, la légende ajoute que les bons pères prirent la donation au sérieux et qu'il fallut les désintéresser moyennant une partie du Trésor (2).

(1) Sénart, *Les inscriptions de Piyadasi*, Journal Asiatique, 1885, I, 298.
(2) Kern, *Le Bouddhisme dans l'Inde*, trad. Huet, II, 350.

Ce ne sont là que les petits côtés d'un règne singulièrement fécond. Et la personnalité, pourtant si curieuse, d'Açoka disparaît devant l'immensité de son œuvre. La fondation, — de l'Assam au Béloutchistan, du Bérar aux Pamirs —, d'un grand Empire Indien de moule macédonien, et resté en rapports avec les Grecs d'Iran (qui finirent par s'en emparer), coïncidait avec l'épanouissement d'une religion largement humaine, s'adressant à toutes les races, la première en date des religions universelles. Quel moyen de propagande pour le Bouddhisme, qu'une telle monarchie ! Une fois lancé par Açoka, le mouvement d'évangélisation ne devait plus s'arrêter qu'au bout de dix siècles, quand les trois quarts de l'Asie confessèrent le Bienheureux. Et, comme c'est à un art hellénique que, dans l'Inde d'Açoka et de Ménandre, le Bouddhisme allait s'associer, c'est cet art qu'il devait véhiculer, de proche en proche, de siècle en siècle, jusqu'aux cryptes de Long-men et aux temples de Nara. L'expansion du Bouddhisme, possible du jour où Tchandragoupta laissa à son petit-fils une Inde unifiée, fut encore favorisée par la création d'un grand empire jaune sur le Hoang-ho. A cette Chine des Han, les maîtres de l'Inde allaient sans se lasser envoyer leurs missionnaires et leurs docteurs. Pendant des siècles elle les éconduisit. Un jour elle devait être touchée par la Grâce, et ce jour-là, les apôtres du Bouddha allaient transmettre au monde sino-japonais le meilleur de la pensée indo-européenne.

Chute de l'Empire de Magadha.

Après Açoka, six princes continuèrent dans l'Inde sa dynastie et son action religieuse. Mais ils laissèrent péricliter son Empire. Le roi de Syrie, Antiochos III profita de cette décadence pour rétablir dans l'Inde le prestige de l'Hellénisme. Il venait, au cours d'une marche triomphale à travers l'Iran, de vaincre les Parthes et les Bactriens. Marchant sur les traces d'Alexandre le Grand, dont il prétendait restaurer l'œuvre, il envahit le Pendjâb en 208 et força le radjah

régnant, à lui céder les principaux défilés de la frontière. La voie des invasions fut ainsi rouverte aux Grecs dont une colonie importante occupait toujours, aux portes même de l'Inde, la Sogdiane, la Bactriane et l'Arachosie. De 208 à 30 avant notre ère. les Grecs ne devaient plus quitter le sol indien.

La famille des Mauryas ne survécut guère à l'invasion syrienne. En 184, le dernier d'entre eux fut assassiné par son général, Poushyamitra qui fut le fondateur de la dynastie *Sounga*. Les Soungas qui régnèrent à Patalipouthra pendant plus d'un siècle, n'exercèrent un pouvoir incontesté que sur le Bengale, le Béhar, le Boundelkhand, l'Oude et le Doab (1). Poushyamitra, rompant avec les traditions de la dynastie précédente, se fit le champion du Brahmanisme, ce qui déchaîna une guerre de religion. L'Empire Indien se morcela suivant les cultes. Les bouddhistes attribuent à leur ennemi les plus odieuses violences. A les en croire, Poushyamitra aurait incendié un grand nombre de viharas, dont le célèbre couvent du Jardin du Coq, à Patna. Il aurait même mis à prix la tête des plus saints religieux. Evidemment, il y eut là une réaction contre les richesses exagérées que le clergé bouddhique avait acquises depuis Açoka. C'est alors que le Bouddhisme trouva un champion inattendu dans le roi grec de Bactriane, Ménandre.

Les Grecs de Bactriane venaient en effet d'envahir à nouveau le Pendjab. En 155, leur roi Ménandre les conduisit dans la plaine gangétique, pénétra dans l'Oude et menaça Patalipouthra, la capitale indienne.

Poushyamitra réussit cependant à repousser les attaques des Grecs et sa dynastie conserva le trône du Magadha jusqu'en 72 avant J.-C., date où elle fut remplacée par la dynastie *Kanva*. Mais sous les Kanvas (72-27), comme sous les Soungas, l'Empire du Magadha ne dépassa plus le bassin du Gange. Le Pendjab resta aux Grecs de Bactriane, puis aux héritiers des Grecs, les Yuetchi. C'est là, en Bactriane

(1) C'est à l'époque de la dynastie Sounga que fut construit le célèbre stoupa de Barhout, au Boundelkhand (v. 150 av. J.-C.).

et au Pendjab que fut conclue entre le Bouddhisme et l'Hellénisme, une association durable dont l'influence devait se faire sentir dans toute l'Asie Centrale et jusqu'en Extrême-Orient.

Il faut ici revenir en arrière pour rappeler l'histoire de la Bactriane depuis la conquête macédonienne (1).

Les Colonies grecques de Bactriane.

La Bactriane ancienne, comme l'Afghanistan actuel, avait par sa situation géographique, une importance militaire et commerciale de premier ordre : Cette haute région est le carrefour des routes qui vont de l'Iran vers l'Inde et vers l'Extrême-Orient. C'est le vestibule commun de la Perse, du Pendjab et du Turkestan chinois. Par là sont passées toutes les invasions qu'attirait la fertilité de la plaine indo-gangétique.

A l'aube de l'histoire, c'est de la Bactriane que les Aryâs partirent à la conquête du sol indien. Après leur passage, elle resta peuplée d'une race très pure, rameau de la famille iranienne que n'avait pas corrompu l'influence d'Assour et de Babylone. Quand Alexandre le Grand eut soumis ces régions, il comprit vite la valeur exceptionnelle de sa conquête : Il fit de la Bactriane le pivot de la colonisation hellénique dans l'Iran Oriental. Les fondations macédoniennes en Sogdiane, en Arie, en Margiane, en Drangiane, en Arachosie et au Gandhara eurent comme centre l'établissement de Bactres. Il convient de passer en revue ces diverses fondations pous saisir l'importance qu'allait prendre le « Royaume Grec de Bactriane ».

Dans le bassin de l'Héri-Roud, en Arie, Alexandre avait fondé, à la jonction des pistes de l'Asie Antérieure, de l'Asie Centrale et du Haut Indus, Alexandreia Ariôn, la ville mo-

(1) Cf. Lassen, *Geschichte der indo-griechischen und indo-skythischen Könige*, Leipzig, 1838. — Von Sallet, *Die Nachfolger Alexanders in Bactrien und Indien* 1879. — E. Drouin, Art. *Bactriane*, Grande Encyclopédie. — Rawlinson, *Bactria, history of a forgotten empire*, Londres 1912.

derne de Hérat. De Hérat on monte le guet au seuil de toutes les passes de l'Iran, du Touran et de l'Inde. C'est véritablement la ville des Marches. Qui tient Hérat peut à son gré lancer ses soldats et ses caravanes vers Balkh, l'Amou-Darya et le Turkestan — vers les Paropamisades, Caboul et le Pendjab — vers le Seïstan, Kandahar et le Sind. Les Seleucides continuèrent en Arie, l'œuvre d'Alexandre : Antiochos Ier, comprenant l'importance stratégique d'un tel observatoire, en renforça les avenues par la colonisation d'Articoana et de Soteira. Séleucos II y fonda une Achaïs.

Dans la vallée du Mourghab, l'ancien Margus, Antiochos Ier fit d'Alexandrie-de-Margiane une Antioche-des-Eaux. Grâce à ses travaux d'irrigation, cette ville, qui est l'actuelle cité de Merv et qu'une haute muraille défendait alors contre les nomades, devint une des oasis les plus fertiles de l'Asie Centrale. Dans la Drangiane, qu'une invasion touranienne n'avait pas encore transformée en Seïstan, Alexandrie Prophtasie marquait une étape entre Hérat et Kandahar. Dans le bassin de l'Hilmend, l'ancien Erymanthe, en Arachosie, chez ces montagnards afghans qui servent de trait-d'union entre les Aryas de l'Iran et ceux de l'Inde, Alexandre avait établi un poste stratégique qui est aujourd'hui Kandahar. Les Macédoniens se saisirent d'une autre des clés de l'Asie Centrale, la vallée du Caboul, l'ancien Gandhara. De là, le Pas de Khaïber ouvre l'Inde, la passe de Hadjikak mène à Balkh et la rivière de Ghazna à Kandahar. Les textes bouddhiques attachent à cette vallée la mémoire d' « Alassandrâ, radjah des *Javanas* », c'est-à-dire d'Alexandre, Roi des Grecs. Une Grèce inconnue vécut en effet au Caboul, autour des colonies de Nicéa, Astérousia (cité fondée par des Crétois), et Alexandrie du Caucase (c'est-à-dire de l'Hindou-Kouch).

Dans la Bactriane et la Sogdiane qui correspondent respectivement à l'Afghanistan septentrional et à la Boukharie, au seuil de ces Marches historiques où s'éternisait le duel du monde aryen et du monde jaune, Alexandre, soucieux de ses devoirs de « Roi des Rois » d'Iran, établit contre les nomades du Touran une population grecque compacte : 20.000 fantassins et 3.000 cavaliers, répartis en 12 colonies mili-

taires. La colonie de Bactres ou Zariaspa (la ville actuelle de Balkh), surveillait les avenues du Caboul, de Hérat et l'horizon de la steppe turque. Trois siècles durant, le maître grec de Bactres put à son gré déchaîner les invasions helléniques dans l'Inde. A Maracanda (aujourd'hui Samarkande, capitale de la Sogdiane, et à Alexandreia Eskhaté (Khodjend), avant-poste sur le Syr-Daria, en plein Ferghana, l'Hellénisme touchait aux civilisations de l'Extrême-Orient. Par les passes de l'Hindou-Kouch, l'Asie Macédonienne recevait les marchandises indiennes. Par le marché grec du Ferghâna, elle pouvait trafiquer avec le monde jaune : A quelques journées de là, dans les Monts des Comèdes (Tianchan et Pamirs), les négociants d'Alexandrie ou d'Antioche pouvaient rencontrer près de la *Tour-de-pierre* les caravanes venues, par Issédon Serica (Khotan) et par Issédon Scythica (Kachgar), de la lointaine Si-ngan-fou.

Les colonies hellénistiques se composaient de colons grecs, macédoniens et iraniens. Alexandreia Eskhaté renfermait des mercenaires grecs établis par force, des volontaires Iraniens et des vétérans macédoniens. Alexandrie du Caucase eut 7.000 Iraniens, 3.000 valets d'armée et des mercenaires grecs. La persistance de l'élément hellénique sur ces confins est attestée par les textes bouddhiques qui parlent toujours de l'Alexandrie du Caucase comme d'une cité des *Javanas*. Les colons grecs d'Afghanistan appartenaient aux races où se recrutaient alors tous les soldats de fortune : Crétois, Arcadiens, Etoliens, Thessaliens, que renforçaient des auxiliaires illyriens et thraces. Maintenant qu'avec la frontière macédonienne, le nœud de la question d'Orient se déplaçait du Bosphore aux Pamirs, c'était aux plus vigoureux montagnards balkaniques que l'Hellénisme, aux prises avec le monde indien et avec le monde turc sur les hauts plateaux d'Asie, confiait ses destinées. Rien ne ressemblait moins à l'hellénisme levantin d'Antioche ou d'Alexandrie que cet Hellénisme d'épopée, campé aux Marches du Turkestan.

Le Royaume Grec de Bactriane.

Les colonies de Bactriane et surtout les éléments originaires de l'Hellade et du Peloponèse devinrent rapidement hostiles à la domination macédonienne. Quant Antiochos Ier s'absorba dans les questions méditerranéennes et que Ptolémée Evergète poussa son avant-garde jusqu'en Médie, les Grecs de la Haute-Asie se sentirent oubliés par la monarchie séleucide. Le satrape de Bactriane et de Sogdiane, Diodote ou Théodote Ier profita de ces circonstances. Devenu son maître par la force des choses, il détacha facilement ses sujets de la Cour d'Antioche (250 avant J.-C.). Pour ces garnisons grecques d'Afghanistan coupées du monde méditerranéen par la révolte parthe, livrées à elles-mêmes en face du monde jaune toujours menaçant, l'indépendance était sans doute une nécessité. Au milieu de l'anarchie des Trente Tyrans, au IIIe siècle de notre ère, la Gaule devait, pour défendre la frontière du Rhin, s'organiser en latinité autonome. Le même instinct de conservation fit surgir sur les Marches turques le *Royaume gréco-bactrien*. En assumant la couronne royale, Diodote Ier sauva peut-être la domination grecque en Haute-Asie. Il se posa en champion de l'Hellénisme et, à ce titre, il alla vers la fin de sa vie jusqu'à s'entendre contre les Parthes avec son ancien maître, le roi de Syrie Séleucos II. Mais Diodote mourut sur ces entrefaites. Son fils Diodote II (245-230) abandonnant sa politique, prit peur de la restauration séleucide qui ne manquerait pas de l'atteindre à son tour : Il garantit aux Parthes la possession de l'Hyrcanie et de la Parthie. La reconquête macédonienne fut enrayée. La Grèce d'Afghanistan resta séparée de la Méditerranée natale par la horde arsacide.

En 225 avant J. C. Diodote II fut renversé par le satrape de Sogdiane, Euthydème de Magnésie, qui opéra une concentration des forces helléniques en Extrême-Orient. Euthydème régna en effet (225-200) sur la Sogdiane, la Bactriane, la Margiane et l'Arie. Il était à l'apogée de sa puissance

quand eut lieu l'expédition du roi de Syrie Antiochos III dans la Bactriane et l'Inde. Antiochos III qui venait de ramener les Parthes sous le joug, entendait restaurer dans son intégrité l'empire de son aïeul Séleucos : il marcha donc contre la Bactriane. Euthydème, à la tête de la cavalerie gréco-bactrienne, essaya de lui disputer le passage de l'Arios, l'Héri-Roud actuel. Mais les Syriens franchirent nuitamment le fleuve et Euthydème courut s'enfermer dans la citadelle de Bactres, où le vainqueur l'assiégea. Cependant, en ces postes extrêmes de la civilisation méditerranéenne, en présence de l'immensité du monde jaune et du monde hindou, les deux adversaires comprenaient malgré tout leur solidarité hellénique. Le basileus de l'Asie Centrale était un Ionien de Magnésie. Un autre aventurier de Magnésie, Téléas, était le confident d'Antiochos. Par cet intermédiaire, Euthydème exposa sans doute au Séleucide la vocation de l'Etat Bactrien, sentinelle de l'Hellénisme sur les rives du Syr-Daria, au seuil du Pendjab et des Marches turques. Il lui montra les hordes innombrables des nomades tourbillonnant sur ces confins de deux humanités. Il lui fit voir les routes de l'Inde où marquaient encore les pas d'Alexandre. C'était un appel à la vocation des Séleucides : Le roi de Syrie n'y fut pas sourd. Sur cette frontière du Touran, où Alexandre n'avait pas cru que l'union étroite de l'Hellène et de l'Iranien fût de trop contre le monde jaune, la Grèce levantine et celle des montagnes afghanes se réconcilièrent. Euthydème reconnut la suzeraineté d'Antiochos et ce dernier lui garantit avec le titre royal la possession de la Bactriane et de la Sogdiane. Une princesse séleucide fut donnée au fils du Magnésien, Démétrios, le futur conquérant de l'Inde. Antiochos franchit alors l'Hindou-Kouch et descendit au Pendjab où il leva une contribution sur les radjahs indiens. Quand il quitta la Haute-Asie pour retourner à Babylone, il remit le Caboul aux mains d'Euthydème. Ce dernier se trouva donc le bénéficiaire réel de l'expédition d'Antiochos III dans l'Inde.

Le fils d'Euthydème, Démétrios Anikétos (200-187) s'empara de l'Arachosie et y fonda une Démétriade. Puis il enva-

hit le Pendjab, prit la ville de Sangala (aujourd'hui Sialkot), au Nord-Ouest de Lahore, entre les rivières Tchénab et Ravi et en fit, en souvenir de son père, une Euthydémia. Il descendit ensuite le cours de l'Indus, conquit la Pattalène (Sind actuel) où il fonda une Démétriade, et le Surashtra (presqu'île de Kathiawar et Goudjerate). A ce moment Démétrios se trouvait donc à la tête d'un immense empire qui embrassait tout l'Iran oriental, de la Parthie à l'Iaxartes, et tout le bassin de l'Indus, du Cachemire à la Mer d'Oman.

La fortune de Démétrios s'effondra brusquement. Tandis qu'il s'attardait dans l'Inde, son patrimoine iranien lui échappa. Un de ses lieutenants, nommé Eucratidas, se révolta en Arachosie et marcha sur Bactres. A cette nouvelle, Démétrios rentra précipitamment en Iran, mais il eut le dessous et dut abandonner à Eucratidas la Bactriane et la Sogdiane qui constituaient la meilleure partie des possessions grecques en ces régions (187). En même temps l'Arie, le Caboul et le Gandhara formèrent une principauté particulière où se succédèrent d'éphémères souverains : Lysias Anikétos, Théophilos, Dikaios, puis Antalcidas Nicéphoros. Les monnaies de ce dernier portent l'éléphant hindou, la trompe levée, rendant hommage à Zeus. C'est sous son règne que l'Eurasien Héliodore, natif de Taxila, éleva le célèbre pilier inscrit de Vidisa.

Vers l'an 180, Eucratidas joignit à son royaume de Bactriane et de Sogdiane, toutes les autres possessions helléniques de l'Iran oriental et de l'Inde : Arie, Drangiane, Arachosie, Gandhara et Pendjab. Il fut dès lors le seul roi grec de l'Extrême-Orient. Ce prince, qui a laissé d'admirables médailles d'or, poussa plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs à l'intérieur de l'Inde. Il régna bientôt des Tian-chan au golfe de Cambaye et du Khorassan au bassin du Gange qu'il entama peut-être. Mais avec lui, le centre de la domination grecque en Extrême-Orient se déplaça. Démétrios avait été surtout un roi bactrien et n'avait vu dans l'Inde qu'un beau champ de bataille et de butin. Eucratidas fut le premier des princes grecs qui s'abandonna à l'attraction de l'Inde. Il en arriva à négliger la Haute-Asie et finit par y perdre pied.

Séduction dangereuse, car c'est de la Haute-Asie où ils s'étaient si bien acclimatés, que les Grecs tiraient les forces avec lesquelles ils dominaient le Pendjab et le Doab. C'est en Haute-Asie qu'il leur fallait monter la garde contre le flot grossissant des hordes de l'Extrême-Orient. La Transoxiane et l'Afghanistan une fois abandonnés aux Nomades, ceux-ci eurent tôt fait de courir au Caboul sur les pas des Grecs et de descendre au Pendjab. Pour commencer, les Yuetchi, peuple venu des oasis du Kansou et de la Kachgarie, arrachèrent la Sogdiane à Eucratidas (1). Celui-ci ne réussit qu'avec peine à sauver la Bactriane. Il fut réduit à implorer le secours de son dangereux voisin, le roi des Parthes Mithridate Ier. Mithridate arrêta bien les Yuetchi, mais, comme prix de son intervention, il se fit céder par Eucratidas les oasis du Tedjen et de l'Héri-Roud (vers 165 avant Jésus-Christ).

A la suite de ce désastre, Eucratidas fut assassiné par un de ses fils. L'instabilité dynastique était le fléau de la principauté gréco-bactrienne. Fondée à la limite du monde connu par le génie d'une poignée d'aventuriers, elle resta la proie de tous les aventuriers postérieurs, le prix de la révolte et du crime. Il faut nous représenter cette Grèce d'Extrême-Orient dans un état de révolution permanente, analogue à ce que fut la situation de la Macédoine et de l'Hellade entre la mort d'Alexandre le Grand et l'avènement d'Antigone Gonatas. Telle était, d'ailleurs, l'impression produite par les conquérants grecs sur leurs sujets indigènes : L'auteur indien de la *Gargi Samhita* représente les *Javanas* comme une race inquiète qui, n'ayant plus personne à pourfendre, s'entre-détruisait elle-même.

L'Empire grec d'Extrême-Orient, un moment unifié par Eucratidas, se morcela après lui. Le fils cadet de ce prince, Héliociès Dikaios, eut la Bactriane. L'aîné, Appollodote, eut le Pendjab. Une telle dispersion de forces, à l'heure où les nomades de l'Asie Centrale se préparaient à traverser l'Oxus, devait être fatale à l'Hellénisme. A peine Héliociès était-il sur le trône, que les Yuetchi envahirent la Bactriane. Ils

(1) M. Drouin qui fait régner Eucratidas de 190 à 155, place en l'an 175 la conquête de la Sogdiane par les Yuetchi.

durent, à cette première tentative, se contenter de piller le pays, mais leurs incursions se répétèrent pendant les années suivantes, et en 129, ils finirent par détrôner Hélioclès. Ils annexèrent alors la Bactriane comme ils avaient déjà, une quarantaine d'années auparavant, annexé la Sogdiane. Ils se trouvèrent ainsi maîtres de tout l'Iran Oriental.

L'Hellénisme, chassé de la Haute-Asie, se réfugia dans l'Inde où il fournit une seconde carrière.

Le Royaume Indo-Grec.
Ménandre.

Après la mort d'Eucratidas, la plupart des territoires indiens qui lui avaient appartenu au Pendjab et dans le Sind, échurent à son fils aîné Apollodote (165-158). Il semble qu'à l'exemple de son père, ce prince ait fait de grandes conquêtes dans l'Inde, dépassé le Goudjerate et pénétré jusqu'à la côte du Konkan. Deux siècles après sa mort, ses monnaies avaient encore cours à Barygaza, le port actuel de Barotchi.

Du vivant d'Apollodote, le Caboul, Péchawer et Taxila formèrent une principauté grecque distincte. Vers 150, le dernier souverain de cette principauté, Ménandre, détrôna le dernier successeur d'Apollodote et annexa ses Etats. Toutes les possessions grecques de l'Inde se trouvèrent ainsi réunies sous le même sceptre, à l'heure où les invasions des Yuetchi ruinaient l'Etat grec de Bactriane.

Dans le naufrage de leur royaume iranien, les Grecs comprirent-ils la nécessité d'une politique nouvelle? La Bactriane une fois perdue par eux, il leur fallait se tailler un grand empire indien et s'y adapter entièrement, — ou disparaître. C'est ce que semble avoir deviné Ménandre. Ayant rallié les Gréco-Bactriens dans les cantons-frontières respectés par les nomades, il mit sa capitale dans la région de Lahore, à Sangala (1), ville dont un de ses prédécesseurs avaient fait une Euthydémia. Il établit solidement sa domi-

(1) Sialkot.

nation sur le Pendjab, le Sind et le Goudjerate, pays où l'œuvre d'hellénisation était déjà relativement avancée — puis il poussa résolument au cœur de la plaine indo-gangétique, en des contrées où nul homme de sa race n'avait posé le pied.

Sa destinée était étrange. Isolé sans retour du monde méditerranéen par l'invasion Yuetchi, il était condamné, avec sa poignée de soldats, à s'enfoncer toujours plus loin de sa patrie, dans les profondeurs de cette Inde des grandes palmes où ses Grecs devaient se croire transportés sur une autre planète. Il voulut du moins y renouveler, en les dépassant, les exploits d'Alexandre. Il commença par annexer le Delta de l'Indus, la presqu'île de Kathiawar (Surashtra), et plusieurs districts de la côte du Konkan; puis il envahit le Radjpoutana et se présenta devant la principale ville de cette région, Madhyamika, aujourd'hui Nagari près de Tchitor. Les légendes indiennes devaient parler longtemps du siège de cette place, un de ces nids d'aigle comme la terre radjpoute en compte encore tant de nos jours. Dans la vallée du Gange, Ménandre occupa les principales agglomérations du Doab, notamment l'antique cité de Mathoura sur la Djoumna ; il entra ensuite dans l'Oude (le Koçala des anciens), prit ou investit les villes saintes de Sakéta et d'Ayodhia (1), et, s'engageant hardiment au Béhar, il menaça Patalipouthra, la capitale des anciens maharadjahs bouddhistes, la Patna moderne. Le maître de la grande cité était alors un usurpateur, ce Poushyamitra qui avait acquis la couronne de l'Inde gangétique en renversant les derniers descendants du saint empereur Açoka. A cette époque, Poushyamitra était aux prises avec la révolte de ses sujets bouddhistes, qu'il persécutait. Après des combats acharnés, il finit cependant par repousser l'invasion des Grecs. Nous savons notamment qu'il célébra comme un triomphe un succès remporté sur un détachement grec près de la rivière Sindhou, aux frontières du Radjpoutana et du Boundelkhand. Mais si Ménandre ne réussit pas à soumettre l'Oude et le Béhar, il n'en avait

(1) M. Sylvain Lévi (*Journal Asiatique* 1915, I, 98), pense que ces deux villes n'en formaient qu'une, la ville actuelle d'Ayodhia.

pas moins porté la terreur du nom grec en des régions jusque là inviolées. De tels exploits eurent dans le monde indien un retentissement bien plus considérable que les victoires des premiers Macédoniens. Alexandre s'était borné à l'occupation du Pendjab qui, pour les Bengalis, est encore l'Iran. Ménandre, lui, pénétrait jusque dans la région interdite, — jusqu'aux capitales historiques du Brahmanisme et du Bouddhisme.

Pour l'histoire, Ménandre n'est pas seulement le vainqueur du Radjpoutana et de l'Oude. C'est surtout le fondateur de la civilisation gréco-bouddhique. Les Grecs du Pendjab, exilés dans leur conquête, devaient s'y créer des attaches solides. Ces attaches, Ménandre les trouva dans son alliance avec le Bouddhisme dont il se fit le champion. Politique habile, qui associait les destinées de l'Hellénisme et celles de l'Eglise de Çakyamouni, c'est-à-dire les deux grandes forces cosmopolites de cette époque. Prosélytisme et esprit d'aventure se complétaient : les missionnaires qui partaient pour la Chine et le Cambodge et les enfants perdus jetés par l'Hellade dans les jungles de l'Oude, étaient bien faits pour se comprendre. Au reste, Ménandre connaissait à fond le monde indien, étant né lui-même sur le haut Indus, à Kalasi, près de la colonie macédonienne d'Alassadda (Alexandrie de l'Hindou-Kouch). Ses belles monnaies (1) nous le montrent casqué ou ceint du diadème, avec la double légende grecque : *Basileus Soter*, et sanscrite : *Maharadjah Tradata*. C'est un Hellène : Il règne à Sangala, entouré de cinq cents nobles Grecs qui s'appellent Démétrios, Antiochos, Antigone, Hermagoras, etc. Et c'est un Indien. Les livres sacrés du Bouddhisme font de lui, sous le nom de Milinda, un des saints de leur religion. « Les rues de Sangala résonnaient des paroles de bienvenue adressées aux apôtres de tous les cultes, et les docteurs de toutes les sectes y trouvaient asile. » Ménandre, lui-même fréquentait les communautés bouddhiques et était devenu l'ami du patriarche Nagasêna.

Bien curieuses, ces rencontres entre Grecs beaux parleurs

(1) Les monnaies de Ménandre ont été retrouvées près de Caboul, de Djélalabad, de Péchawer et de Lahore.

et moines à la subtile casuistique. « La nuit est belle, fait dire au prince le *Milindapanha;* quel est le maître pélerin ou le brahmane que nous pourrions visiter ce soir pour converser avec lui et résoudre nos doutes (1) ? » Mais cet Hellène exilé loin de la terre d'Athêna, avait parfois la nostalgie de sa patrie et de ses dieux. Lui qui pouvait évoquer la rêverie ailée de Platon, la rigueur scientifique d'Aristote, il était trop souvent découragé par la scolastique touffue des écoles indiennes. Bien ingénument les bons moines qui prônèrent sa sainteté, lui font dire : « L'Inde est vide... En vérité, tout n'y est que verbiage. » Douloureux désenchantement d'un des meilleurs esprits de la civilisation hellénistique, en présence de cet étrange monde oriental, où les vérités les plus profondes se voilaient toujours d'un mystère décevant.

Cependant, l'Eglise bouddhique a canonisé Ménandre. C'est que l'Eglise avait trop besoin de lui, comme il avait trop besoin de l'Eglise. Celle-ci sortait à peine de la persécution de Poushyamitra qui, pour complaire aux brahmanes, avait molesté les plus fidèles disciples de Çakyamouni. Ce qui devait causer la plus vive douleur aux Bouddhistes, c'est que les lieux saints de leur religion, et le berceau même de leur foi, restaient au pouvoir de leur persécuteur. La protection d'un vainqueur tel que Ménandre était inestimable pour un clergé proscrit. Mais Ménandre luimême n'avait pas un moindre besoin des Bouddhistes. Qu'était-il pour le brahmanisme traditionnel ? Pis qu'un paria, un damné qui eut vainement cherché sa place dans la hiérarchie des castes et des renaissances. La religion universelle du Bouddha s'ouvrait, au contraire, à ce Grec cosmopolite. Ménandre rétablit donc l'Eglise bouddhique dans tous ses honneurs et privilèges. Il est bien possible que sa marche sur Patalipouthra ait paru aux Fidèles une revanche du Ciel. « Le Bouddhisme et l'Hellénisme, dit Sylvain Lévi, se donnèrent une aide réciproque pour conquérir l'Inde. Le succès de l'un explique le succès de l'autre. L'Hellénisme demandait à son auxiliaire des lettres de naturalisation, le Boud-

(1) Cf. Goblet d'Alviella, *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, p. 32 (P. 1898 — et Rhys David, *Questions of King Milinda*, Oxford, 1890-1894.

dhisme recherchait en retour un appui et des subsides. »

Le roi Ménandre mourut en odeur de sainteté vers l'an 130 avant notre ère (1). Les Bouddhistes le pleurèrent et se disputèrent ses reliques. Son œuvre religieuse, l'association intime du Bouddhisme et de l'Hellénisme, dura des siècles. Mais l'empire qu'il avait constitué ne lui survécut pas. Après sa mort, les possessions indo-grecques se divisèrent en plusieurs petites principautés. Ces principautés furent réunies une dernière fois par un prince grec nommé Hermaios qui les gouverna pendant un quart de siècle. Vers l'an 30 avant Jésus-Christ, Hermaios fut renversé par les Yuetchi de Bactriane et son royaume fut conquis par ces barbares.

Jusqu'à la catastrophe finale, la langue et le style des médailles permettent de deviner l'évolution de cette étrange Grèce d'épopée, perdue sur les hauts plateaux d'Asie, aux portes de la Chine, puis oubliée un siècle encore au fond du Pendjab (2). Les Diodote eurent des monnaies purement grecques, avec images de Zeus, Héraclès, Artémis, etc. Lorsque les Démétrios et les Eucratidas s'absorbèrent dans les affaires du Pendjab, les caractères indiens apparurent sur les légendes à côté du grec. Le *Basileus Basiléôn* devint un *Maharadjah radjadiradjah ;* Demetrios fut Demetréya ou Dattamitra ; Eucratidas Eukratida ; Hélioclès Héliakréya. Les surnoms hellénistiques, — Soter, Nicator, Epiphane, Dikaios, Philopator —, reçurent des équivalents indigènes. « Les emblèmes indiens, dit M. Sylvain Lévi, remplacèrent les insignes helléniques. A la place de la *causia* et du diadème, le front royal se décora des dépouilles d'éléphant. Le buffle et le lion du Pendjab se substituèrent au cheval de Poseidon et au char d'Hélios. Les reliques, la roue et la cloche sacrée du Bouddhisme ornèrent les monnaies de Mé-

(1) D'après le système de M. Drouin, Ménandre aurait régné de 120 à 95 avant Jésus-Christ.

(2) Cf. Sylvain Lévi, *La Grèce et l'Inde, d'après les monuments indiens*, Rev. des études grecques, 1891, 24-45. — Sylvain Lévi, *Le Bouddhisme et les Grecs*, Rev. de l'Hist. des religions, 1891. — Albrecht Weber, *Die Griechen in India*, Berlin 1890. — *Goblet d'Alviella, Ce que l'Inde doit à la Grèce*, Paris 1897.

nandre : Les souverains grecs établis au Caboul et au Pendjab avaient acquis leur naturalisation indienne. »

Origine des Yuetchi, leur invasion en Bactriane.

La destruction de l'Etat Gréco-Bactrien, puis la chute de l'Etat indo-grec furent les conséquences des premières migrations turco-mongoles. Depuis la fondation d'un empire chinois unitaire, vers 220 avant J.-C., toute l'Asie Centrale était en mouvement. Les premiers empereurs chinois des dynasties Ts'in et Han préludaient à la conquête de cette région en repoussant de leur frontière les hordes nomades de race jaune, aïeules des Turcs et des Mongols modernes, et que l'on désignait alors sous le nom générique de Huns. Réduits à la maigre région de l'Altaï et de la Mongolie, les Huns avaient espéré un moment conquérir la Chine. Refoulés par les Chinois, ils se rejetèrent sur les oasis du Gobi méridional et du Turkestan Oriental, en chassèrent le peuple des Yuetchi et forcèrent ce peuple à émigrer vers l'Iran.

Les *Yuetchi* ou *Youé-tchi*, que nous désignons ainsi d'après leur appellation chinoise, mais que les Grecs connurent par la suite sous le nom de Tokhares et d'Indo-Scythes, habitaient depuis plusieurs siècles le Turkestan Oriental depuis Koutcha jusqu'au Kan-sou. Leur origine est fort obscure. La langue qu'on suppose avoir été la leur (1), la langue *tokharienne* qui continua à servir après eux dans tout le Turkestan Oriental, à Touen-houang, à Tourfan et à Koutcha, était une langue aryenne, voisine des dialectes européens. Se basant sur les caractères de cette langue, plusieurs orientalistes proposent de voir dans les Yuetchi une tribu indo-européenne égarée au sein du monde mongol. Voici, d'après cette hypothèse, les origines du peuple yuetchi :

Au temps des grandes migrations indo-européennes, quelques clans aryens, appartenant à la nation des Scythes

(1) Le *Tokharien* est du moins présenté comme la langue des Yuetchi par Sieg et Siegling et F. W. K. Muller.

d'Europe, et, comme tels, frères de nos races occidentales et cousins des Indo-Iraniens (1), quittèrent les plaines de la Russie Méridionale, passèrent l'Oural, traversèrent la steppe des Khirgizes, remontèrent le cours du Syr Daria et du Tchou, franchirent les Monts Tianchan et atteignirent la Kachgarie, qu'ils occupèrent. De la Kachgarie, ces tribus, aïeules du peuple yuetchi ou tokhare, se répandirent à travers tout le Turkestan oriental, dans les oasis de Koutcha, de Karachar et de Touen-houang et jusqu'au Kan-sou, où elles se heurtèrent à la frontière chinoise. Les Yuetchi dominèrent longtemps dans cette contrée, sur toute la région du Tarim, du Youldouz, du Barkoul et du Boulounghir. Les Annales chinoises qui attestent leur extension de ce côté, semblent fournir des arguments en faveur de l'aryanisme de ce peuple, puisqu'elles parlent de guerriers blancs, aux yeux bleus et aux cheveux roux, qui, à l'époque archaïque, auraient habité sur les frontières occidentales du Céleste Empire (2). A la longue, les éléments aryens purent, chez le peuple yuetchi, se fondre plus ou moins dans le gros des populations touraniennes qui les entouraient, mais la langue qu'ils avaient apportée, le *tokharien*, devait se perpétuer longtemps encore, survivre aux Yuetchi eux-mêmes et devenir, au haut Moyen Age, la langue littéraire de l'Asie Centrale, — curieux témoin de ces antiques influences indo-européennes au fond de l'Extrême-Orient (3).

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses ethnographiques, l'apogée de la puissance des Yuetchi à Koutcha, à Tourfan et

(1) Il convient en effet de remarquer que le *Tokharien* présente plus d'affinités avec les langues proprement européennes qu'avec le zend et le sanscrit. Les Yuetchi — ou, si l'on préfère, les peuples de langue tokharienne, — ne peuvent donc être considérés comme un rameau de la famille indo-iranienne qui aurait passé de Sogdiane en Kachgarie. C'est un groupe distinct, sorti directement du foyer européen et venu en Asie Centrale par une migration et suivant une voie différentes de celles des Indo-Iraniens. Tandis que ces derniers étaient venus en Asie par le Caucase et la côte méridionale de la Caspienne, les peuples tokhariens s'y rendirent par l'Oural et le nord de la Caspienne. — Cette hypothèse a le mérite d'expliquer l'identité des Yuetchi et des Scythes d'Europe (Scythes aryens) proposée notamment par Von Le Coq

(2) Un autre peuple de l'Asie Centrale, les Ousoun de l'Ili, était également indo-européen.

(3) Cf. E. Smith, *Tocharisch, die neuentdeckte Sprache Mittelasiens.*

à Touen-houang, se place entre le IVe et le IIIe siècles avant notre ère. A la fin du IIIe siècle, les Huns, peuples touraniens, ancêtres, comme on l'a dit, des Turco-Mongols, et qui habitaient le versant méridional de l'Altaï et la Mongolie actuelle, commencèrent à croître en puissance, juste au moment où la fondation d'un grand empire chinois unitaire et militaire, leur barrait la route des fertiles plaines du Fleuve Jaune. Rejetés de ce fait du côté de l'Asie Centrale, les Huns s'y heurtèrent aux Yuetchi, les battirent vers l'an 200 avant J.C., les forcèrent à quitter le Kan-sou, la région de Touen-houang, et les relancèrent jusque dans la vallée de l'Ili (1). Les Yuetchi, refaisant alors en sens inverse la route jadis suivie par leurs ancêtres indo-européens, reprirent la direction de l'Occident (175). Ils abandonnèrent successivement Koutcha et Kachgar, franchirent les Tianchan et pénétrèrent dans le bassin supérieur de l'Iaxartes (2).

La région de Kachgar, au pied des Tianchan, le Ferghana et la rive droite de l'Iaxartes jusqu'au lac d'Aral avaient été jusqu'alors occupés par les *Sakas* ou Saces, peuple qu'on a longtemps cru, comme les Yuetchi, de race touranienne ou turque et qui était peut-être indo-européen comme eux. (Peut-être même le peuple sace, qui d'ailleurs, à l'époque de Darius, avait été jadis vassal des Perses, représentait-il une fraction des Sogdiens ou Iraniens du Nord-Est, répandue jusqu'aux Tian-chan). Les Yuetchi, en tout cas, dans leur migration vers l'Ouest, bousculèrent ces Saces et les obligèrent à s'enfuir en Iran. C'est alors que, se frayant un passage à travers les colonies grecques de Sogdiane et de

(1) Au cours de cette guerre, le roi des Yuetchi fut tué par les Huns qui firent une coupe de son crâne. Après cette catastrophe, la royauté fut abolie chez les Yuetchi dont les cinq tribus conservèrent leur indépendance ; elle ne devait être rétablie qu'en l'an 30 avant notre ère, au profit de la dynastie kanerque. Cf. Specht, *Etude sur l'Asie Centrale d'après les historiens chinois ; Indo-Scythes et Ephtalites*, Journal Asiatique, 1883, II, 316-334.

(2) D'après les historiens chinois, la migration des Yuetchi se fit en deux étapes. Chassés de la région de Touenhouang par les Huns, ils se rejetèrent sur les vallées de l'Ili et du Tarim et subjuguèrent les *Ousoun*, autre peuple indo-européen qui habitait l'Ili. Quelques années après, les *Ousoun*, avec l'aide des Huns, se révoltèrent contre les Yuetchi ; c'est alors que ces derniers émigrèrent vers la Transoxiane.

Bactriane, le long du versant occidental des Pamirs et de l'Hindou-Kouch, les Saces pénétrèrent en Arachosie et en Drangiane et conquirent cette dernière province sur les rois gréco-bactriens : le bassin marécageux du bas Hilmend devint le pays sace, la *Sakastène*, d'où vient le nom actuel de *Seïstan* (165-163 av. J.-C.).

Quant aux Yuetchi, ils continuèrent eux aussi et presque sur les pas des Saces, leur migration vers l'Iran. Vers l'an 165 avant Jésus-Christ, ils pénétrèrent au Ferghana sur la trace des Saces et s'emparèrent de la Sogdiane. La Sogdiane ou Transoxiane faisait partie du Royaume gréco-bactrien gouverné alors par Eucratidas. Ce prince était occupé au Pendjab quand les Yuetchi la lui enlevèrent, de l'Iaxarte à l'Oxus : les colonies grecques de Khodjend et de Samarkande tombèrent pour toujours entre leurs mains. Mis en goût, ils franchirent ensuite l'Oxus et attaquèrent la Bactriane : C'était la dernière province qu'Eucratidas possédât encore en Iran. Pour la sauver, il appela le roi parthe Mithridate Ier qui dégagea bien la Bactriane, mais se fit céder en retour par les Grecs le pays de Merv. Mais si les Yuetchi durent attendre la mort d'Eucratidas pour conquérir la Bactriane, leur puissance ne cessait de croître. Arrêtés quelques années par la coalition gréco-parthe, ils finirent, en 129 avant Jésus-Christ, par avoir raison d'Héliociès, successeur d'Eucratidas, le détrônèrent et annexèrent définitivement la Bactriane et l'Arie. Qui tient Balkh et Hérat est maître de tout l'Iran oriental. De fait, les Yuetchi, après s'être emparés du Royaume gréco-bactrien, apparurent comme les arbitres du monde parthe, bientôt du monde indien, et virent leur alliance sollicitée par les Romains et les Chinois.

En Extrême-Orient, les Fils du Ciel de la dynastie Han suivaient attentivement ces révolutions qui faisaient rentrer l'Iran grec et parthe dans la sphère d'influence chinoise. L'empereur chinois Wou Ti (140-87) qui voulait enlever aux Huns la domination du Turkestan oriental, voyait dans les Yuetchi des alliés tout indiqués. Il leur envoya en ambassade le célèbre Tchang Kien dont la mission en Asie Centrale dura 13 ans, de 139 à 126 avant notre ère. Après avoir été

capturé par les Huns, qui le gardèrent dix ans prisonnier (139-129), Tchang Kien parvint à s'échapper et atteignit le pays des Yuetchi. Il conclut une alliance avec ces derniers, les accompagna dans l'expédition au cours de laquelle ils conquirent définitivement la Bactriane (129) et rentra en Chine, sa mission accomplie, en l'an 126.

Comme les Chinois, les Romains cherchèrent à entrer en relations avec les Yuetchi. Romains et Yuetchi avaient d'ailleurs le même ennemi, le peuple parthe. On a vu plus haut qu'à diverses reprises, les « Scythes » — en l'espèce des Yuetchi —, envahirent l'empire parthe et intervinrent dans les affaires de la dynastie arsacide. Aussi le triumvir Antoine, au moment d'attaquer les Parthes, envoya une ambassade à Bactres, capitale d'une des tribus yuetchi. Inversement des ambassadeurs « bactriens » et « indo-scythes », c'est-à-dire encore Yuetchi, vinrent trouver Auguste, Trajan et Hadrien.

Les Saces et les Indo-Parthes.

On a vu qu'en même temps que les Yuetchi ou Tokhares, un autre peuple de l'Asie Centrale, le peuple des Sakas ou Saces, s'était établi vers l'an 165 avant notre ère, en Iran, dans le bassin de l'Hilmend, où l'ancienne Drangiane devint une « Sakastène », — le « Seïstan » actuel. Dans ce pays, encore plein de colonies grecques, les Saces subirent, comme les Yuetchi en Bactriane, l'influence de la civilisation hellénique. Naturellement, ils subirent aussi l'influence du milieu iranien. Enfin la proximité de l'Inde se fit également sentir sur eux. Les noms des rois saces de forme tour à tour grecque, iranienne ou indienne, traduisent cette triple influence : L'un d'eux qui portait le nom iranien d'Azès (115-100), a laissé des médailles où il s'intitule en grec « basileus basiléôn » et qui présentent des attributs hindous.

Une fois établis au Seïstan, les Saces étendirent leurs conquêtes à travers le Béloutchistan jusqu'à l'Indus. Leur roi, Mauès (125-115) fonda sur la rive droite du fleuve le grand port de Minnagara. Un des successeurs de Mauès, Soter Mégas (70-60) profita de la décadence du royaume indo-grec

pour soumettre, sur la rive gauche de l'Indus le Sind, le Kathiawar et le Goudjerate. Vers l'an 60 avant. J.-C., les Yuetchi, déjà maîtres de la Bactriane, du Caboul et de l'Arie, enlevèrent aux Saces le Seïstan et le pays de Kandahar, ne leur laissant que le Béloutchistan et leurs possessions indiennes.

Les Saces prirent alors si solidement racine dans le Sind, le Kathiawar et le Goudjerate, qu'ils firent de ce pays une nouvelle « Sakastène » ou « Scythie de l'Indus ». Vers l'an 30 de notre ère, ils furent réduits au Kathiawar par un aventurier parthe, nommé Gondopharès, qui conquit le Béloutchistan et le Sind et eut pour capitale la ville de Minnagara. D'après une ancienne tradition chrétienne, ce serait à Minnagara, sous le règne de ce Gondopharès, que l'apôtre saint Thomas aurait subi le martyre (1). Après Gondopharès, d'autre princes parthes (Arsacès Dikaïos, Pakoros, etc.) régnèrent sur l'Indus inférieur jusque vers l'an 130 de notre ère. Le développement de l'empire yuetchi au Pendjab et le réveil de la puissance sace au Kathiawar finirent par étouffer cette principauté indo-parthe, dont l'importance historique reste, au demeurant, assez médiocre. — Au contraire, les Yuetchi, devenus sous la dynastie kanerque les héritiers conscients de l'Hellénisme en Asie Centrale, allaient jouer un rôle de premier ordre dans la formation et la propagation de la culture gréco-bouddhique.

Empire des Yuetchi. Règne de Kanichka.

Après la conquête de la Sogdiane et de la Bactriane, les *Yuetchi* restèrent pendant un siècle partagés entre cinq tribus indépendantes. Vers l'époque de la bataille d'Actium, une de ces tribus, la tribu des *Kouchans*, imposa son autorité aux quatre autres. Le chef des Kouchans, Kadphisès Ier, fut le fondateur d'une puissante dynastie, qui régna sur tout l'Empire Yuetchi pendant plus de deux siècles. Les

(1) Cf. Sylvain Lévi, *Gondopharès et Mazdéo*, J. A. 1897, I, 27.

rois Yuetchi de la dynastie kouchane, reconstituèrent intégralement l'ancienne domination des rois grecs de Bactriane. Comme ces derniers, ils entreprirent la conquête du Nord-Ouest de l'Inde. Comme eux, ils se convertirent au bouddhisme, travaillèrent à son expansion dans le monde et à son union intime avec l'Hellénisme. Comme les rois gréco-bactriens, les rois Yuetchi délaissèrent progressivement leur domaine iranien pour leurs possessions indiennes. Ils adoptèrent eux aussi la nationalité indienne et la culture hellénique. De sorte qu'à bien des égards, tout se passa comme si la double catastrophe de l'Hellénisme en Bactriane et au Pendjab n'avait pas eu lieu. Les rois Yuetchi se conduisirent en héritiers conscients des Gréco-Bactriens et des Indo-Grecs. Kanichka, le plus célèbre de ces princes, acheva l'œuvre entreprise deux siècles auparavant par Ménandre, c'est-à-dire, la constitution et la diffusion de la culture gréco-bouddhique. Le rôle des Yuetchi à cet égard devait être d'autant plus considérable que leur situation géographique était vraiment exceptionnelle. Etablis dans un ancien centre de colonisation hellénique, au carrefour du monde iranien, du monde indien et du monde jaune, ils furent les contemporains de Trajan et de Pan Tchao. La « Paix Romaine » des Césars et la « Paix Chinoise » des Han travaillaient également pour eux. Ils portaient aux affaires de l'Extrême-Orient le même intérêt que jadis Açoka, l'empereur indien qui avait voulu envoyer des missionnaires en Chine et en Indo-Chine. Ils avaient pour la civilisation méditerranéenne le même goût qu'autrefois Ménandre. Et ils ressentaient pour la sagesse bouddhique la même vénération que ces deux grands esprits.

Kadphisès Ier, le fondateur de la Dynastie Yuetchi, régna vraisemblablement entre l'an 30 avant J.-C. et l'an 10 de notre ère (1). A son avènement, le Royaume Yuetchi com-

(1) Ce serait donc au règne de Kadphisès Ier que se rapporterait l'épisode (si controversé) du seigneur Yuetchi Itsoen remettant, en l'an 2 avant J.-C., à l'envoyé chinois King-lou, les premiers livres bouddhiques parvenus en Extrême-Orient (Cf. Sylvain Lévi, *Journal Asiatique*, 1900, I, 468). — Aucune question n'est plus discutée que celle de la chronologie des Kanerques. Voir à ce sujet : E. Specht, *Notes sur les Yuet-*

prenait seulement la Sogdiane, la Bactriane et l'Arie. Kadphisès ajouta à ce territoire une partie du Pendjab qu'il conquit sur Hermaios, le dernier roi indo-grec. Il est possible qu'après avoir vaincu Hermaios, il lui ait, jusqu'à sa mort, laissé son royaume sous la condition de l'hommage, car nous possédons des monnaies où les noms de Kadphisès et d'Hermaios sont associés (1). En Iran, Kadphisès vainquit les Parthes auxquels il imposa comme roi son protégé, Phraate IV (27). Ainsi que nous le verrons, il fut en relations d'ambassades avec Auguste. Son successeur Kadaphès (10-40 de notre ère) acheva en l'an 25 la conquête du Pendjab jusqu'à la Djoumna. Les monnaies de ces princes, imitées de celles d'Auguste, attestent l'influence de la civilisation romaine sur les Yuetchi. Kadphisès II qui vint ensuite (40-70), soumit le Doab et l'Oude jusqu'à Bénarès (2).

Le quatrième roi Yuetchi, *Kanichka*, fut le plus grand souverain de sa race (70-102) (3) Son empire était immense. Il possédait en Iran la Sogdiane, la Bactriane, l'Arie et Kandahar ; dans l'Inde, le Gandhara, le Cachemire, le Pendjab, le Doab et l'Oude. A l'intérieur de l'Inde, il porta ses armes jusqu'à Patalipouthra. Sa capitale fut Porushapoura ou Péchawer, dans cette région gandharienne où le séjour des Grecs avait laissé une si profonde empreinte et où s'élaborait, par la collaboration du bouddhisme et de l'hellénisme, un art nouveau, destiné à rénover la civilisation de l'Extrême-Orient. Mais quelle qu'ait été la puissance mili-

chi, J. A., 1890, I, 180. — E. Specht, *Etudes sur l'Asie Centrale d'après les historiens chinois*, J. A., 1883, II, 316. — Sylvain Lévi, *Notes sur les Indo-Scythes*, J. A. 1896, II, 444, et 1897, I, 5. — Specht, *Les Indo-Scythes à l'époque de Kanichka*. J. A. 1897, II, 152. — A. M. Boyer, *L'époque de Kanishka*, J. A. 1900, I, 526. — Rapson, Fleet, Kennedy, V. Smith, Barnett, Waddell, Dames, Hoey and Thomas, *The date of Kanishka, a discussion*, J. R. A. S., 1913. — J. H. Marshall, *The date of Kanishka*, J. R. A. S., 1914.

(1) Cf. Sénart, *Notes d'épigraphie indienne*, Journal Asiatique, 1889, II, 368.

(2) M. Vincent Smith propose un système chronologique différent : Il fait régner Kadphisès Ier de 45 à 85 de notre ère, et Kadphisès II de 85 à 125. Il supprime, comme on le voit, le règne de Kadaphès.

(3) D'après M. Vincent Smith, Kanichka aurait régné de 125 à 153.

taire de Kanichka, l'intérêt principal de son règne porte sur sa politique religieuse.

La question religieuse est la pierre de touche de toutes les dominations qui se sont succédé sur le sol de l'Inde. L'Inde qui ne possède ni la notion de la patrie ni même la notion de la cité, ne connaît qu'un seul principe social : le lien religieux. Pour asseoir leur dynastie, les rois *Yuetchi* employèrent donc le même moyen qu'avant eux les princes grecs : ils recherchèrent l'appui d'une des grandes religions indiennes. Kadphisès et Kadaphès se rapprochèrent du brahmanisme, comme l'attestent leurs monnaies frappées à l'effigie de Siva ou de l'Héraclès hindou. Kanichka, au contraire, adopta le Bouddhisme avec autant d'ardeur que jadis Açoka ou Ménandre. Comme Açoka et Ménandre, il fut un saint sur le trône, une sorte de pontife laïque, mettant toutes les ressources de l'Etat au service de la propagande religieuse, présidant des conciles, organisant des missions à l'étranger, etc. Il fit mettre le nom du Bouddha sur les monnaies. Il éleva dans toutes les provinces soumises à sa domination, — à Balkh, au Caboul, au Gandhara, au Cachemire, au Pendjab, — des stoupas, des piliers inscrits, des chapelles, des monastères sans nombre.

En l'an 78 de notre ère, l'Eglise bouddhique le sacra à Mathoura empereur de l'Inde septentrionale. Quelques années après, il réunit à Péchawer un concile général où furent définis les points controversés de la doctrine bouddhique. Ce concile, qui est considéré comme le dernier des conciles œcuméniques du Bouddhisme, fixa la foi des Bouddhistes du Nord, comme le concile tenu à Patalipouthra sous le règne d'Açoka avait fixé la foi des Bouddhistes du Sud.

Il y avait quelque temps, en effet, que deux doctrines se disputaient l'Eglise de Çakyamouni : la doctrine du Nord (et particulièrement du Cachemire), appelée le *Mahayana* ou Grand Véhicule du Salut, et celle du Midi appelée l'*Hinayana* ou Petit Véhicule. Le Concile de Péchawer, présidé par le patriarche Vasoumitra, donna gain de cause au Mahayana. Les canons furent revisés et l'orthodoxie codifiée dans ce

sens. Les docteurs du Sud refusèrent de s'incliner, déclarèrent nulle l'œuvre du concile et rayèrent Vasoumitra de la liste des patriarches. Depuis ce jour, les deux tendances opposées se transformèrent en deux rites distincts et plus tard en deux Eglises rivales. Comme le Mahayana l'emporta finalement dans la plupart des pays bouddhiques, Kanichka qui avait aidé au triomphe de cette doctrine, fut considéré comme le Constantin de l'Extrême-Orient. Au VIIe siècle, à l'époque où Hiouen Tsang visita l'Inde du Nord, le nom de Kanichka était encore associé à toute l'histoire du Bouddhisme en ces régions. Les successeurs de ce prince, Houvichka (102-132) et Vasoudêva (132-172) (1), continuèrent fidèlement sa politique religieuse. Le second fonda à Mathoura un des monastères les plus célèbres du rite mahayaniste.

L'adoption du Bouddhisme par les souverains Yuetchi s'explique par les mêmes raisons profondes que, deux siècles plus tôt, son adoption par les Grecs de Ménandre. Religion cosmopolite, indifférente aux questions de caste, de race et de nationalité, le Bouddhisme devait se montrer autrement accueillant que le Brahmanisme aux conquérants étrangers. Inversement la conversoin de Kanichka avait pour l'Eglise bouddhique la même importance que jadis la conversion de Ménandre. « On sent, dit Sylvain Lévi (2), quel prix l'Eglise attachait à la conquête de ce barbare. La conversion de Kanichka, c'est le baptème de Clovis. L'apostolat bouddhique, longtemps arrêté dans son élan vers le Nord, voit tout à coup s'ouvrir un domaine immense qu'il pourra sillonner à l'aise sous le patronage d'un souverain puissant. Depuis le règne inoubliable d'Açoka, l'Eglise n'avait pas joui d'un triomphe si riche de promesses. » (2)

Les conséquences de la conversion des Yuetchi devaient dépasser de beaucoup les limites de l'Inde : Grâce à la si-

(1) Chronologie incertaine. M. Vincent Smith fait régner Houvichka de 153 à 185 et Vasoudêva de 185 à 225

(2) Sylvain Lévi, *Notes sur les Indo-Scythes*, Journal Asiatique, 1897, I, p. 21.

tuation mondiale de l'Empire Yuetchi, le Bouddhisme allait pour la première fois se trouver en contact avec la Chine.

La Chine, à l'époque qui nous occupe, était devenue limitrophe de l'Inde. C'est pendant le règne des Yuetchi que le conquérant chinois Pan Tchao soumit les oasis du Turkestan oriental : Karachar, Koutcha, Kachgar, Yarkand et Khotan (73-97). Les Yuetchi en la circonstance se montrèrent d'abord fidèles à l'alliance conclue deux siècles auparavant par l'ambassadeur Tchang Kien. Sans doute, gardaient-ils de leur long séjour au Kan-sou le respect de la civilisation chinoise. Ils s'affirmèrent en tous cas les auxiliaires dévoués de Pan Tchao et se reconnurent vassaux de la Chine. En 90 le monarque yuetchi demanda même la main d'une infante chinoise. Mais cette demande fut l'occasion d'un conflit, car la Cour de Chine ayant refusé d'accorder la princesse, les Yuetchi, mécontents, résolurent de se venger. Ils envoyèrent une armée qui, par les hautes vallées du Cachemire et les cols du Pamir, entra en Kachgarie pour y renverser la domination chinoise (90). Pan Tchao surprit cette armée à la sortie des défilés, et la tailla en pièces (1). A la suite de leur défaite, les Yuetchi demandèrent la paix et les gens de Koutcha qui comptaient sur eux pour secouer le joug de la Chine, durent se soumettre à Pan Tchao. Le Turkestan Oriental resta donc aux Chinois. Toutefois après le départ de Pan Tchao, les Yuetchi profitèrent de la faiblesse de son successeur pour reprendre pied dans ce pays. En l'an 115, ils reçurent l'hommage des rois de Khotan, de Yarkand et placèrent un prince de leur choix sur le trône de Kachgar. Par la suite les Chinois soumirent de nouveau la Kachgarie et les Yuetchi se réconcilièrent avec eux, sans doute afin de tenir tête aux Huns dont les hordes menaçaient à la fois les Yuetchi en Sogdiane et les Chinois dans le Gobi.

(1) D'après Vincent Smith, c'est sous le règne de Kadphisès II que les Yuetchi furent vaincus de la sorte par Pan-tchao. Quant à Kanichka ce fut lui, d'après Smith, qui vengea cette défaite de Kadphisès II en enlevant aux Chinois la suzeraineté de Kachgar, de Yarkand et de Khotan. Au contraire, d'après le système de chronologie adopté ci-dessus, les Yuetchi auraient été vaincus par Pan-tchao (90) sous le règne de Kanichka et ils auraient pris leur revanche (115) sous le règne d'Houvichka.

Devant le péril des invasions hunniques, les deux peuples devaient se sentir solidaires dans la défense de la civilisation.

L'établissement de rapports suivis entre les Yuetchi et la Chine (car la brouille de l'an 90 fut momentanée), fut d'une importance considérable pour la diffusion du bouddhisme en Extrême-Orient. La conversion des Yuetchi au bouddhisme avait fait triompher cette religion dans les parties de l'Asie Centrale soumises à leur domination comme la Bactriane et la Transoxiane, ou à leur influence comme la Kachgarie. Lorsque grâce aux conquêtes de Pantchao l'Empire Chinois engloba la Kachgarie et toucha à la Transoxiane, il s'y trouva en contact avec la grande religion indienne. En rentrant dans leur patrie, les armées chinoises rapportèrent de la Kachgarie, ou, comme disaient les Grecs, de la *Sérinde* (1) des images bouddhiques. D'après une ancienne tradition, Ming Ti, l'empereur qui régnait alors en Chine (58-75), eut la curiosité de connaître cette religion étrangère. Il ordonna qu'on fît venir des missionnaires de l'Inde. Les Yuetchi lui envoyèrent les religieux Matanga et Gobharana avec le recueil des livres sacrés, dit *Soutra des XLII articles*. A la suite de la prédication de ces deux personnages, Ming Ti se serait converti au bouddhisme (64). A partir de cette époque, nous voyons les missions des moines indiens se multiplier dans tout l'Extrême-Orient et nous constatons qu'un très grand nombre d'entre eux venaient justement du pays yuetchi par excellence, de Péchawer, du Gandhara et du Cachemire. Il est invraisemblable que le pieux bouddhiste qu'était Kanichka n'ait pas secondé de tout son pouvoir cette grande œuvre d'évangélisation.

Les Yuetchi furent en relations avec l'Empire Romain comme avec l'Empire Chinois. Le triumvir Antoine s'entendit avec eux avant d'entreprendre sa campagne contre les Parthes. Kadphisès Ier envoya à l'empereur Auguste une ambassade que celui-ci reçut à Samos. Kanichka envoya

(1) Littéralement, l'*Indo-Chine*. La Kachgarie était, en effet, le point de rencontre des influences indiennes et des influences chinoises.

aux Romains une autre ambassade qui parvint en Italie en l'an 99, sous le règne de Trajan. A cette époque Romains et Yuetchi avaient toujours le même adversaire : les Parthes. Les Yuetchi étant maîtres de la Bactriane, Trajan dut rechercher leur alliance pour faire prendre les Parthes à revers avant sa campagne de Mésopotamie. On constate en effet que les Yuetchi firent, en l'an 110, une expédition contre les Parthes au Khorassan. Il est permis de supposer que cette diversion fut opérée à la demande de Trajan qui préparait alors sa marche sur Ctésiphon (1).

Les Rois Yuetchi et l'Hellénisme.

En même temps qu'ils travaillaient à convertir la Chine et à maintenir des relations d'amitié avec le monde romain, Kanichka et les princes de sa famille achevèrent de sceller l'alliance de l'Eglise Bouddhique et de l'Hellénisme dont ils se déclaraient également les protecteurs. Singulières figures que celles de ces souverains cosmopolites. Chacun d'eux se dit pour ses sujets grecs *Basileus Basileôn, Maharadjah* pour ses sujets indiens, sans compter ses titres de dignitaire chinois. Ce n'est pas pour rien que leurs médailles font alterner Héraclès et Siva, Hélios et Mithra, Séléné et Mao, Sérapis et le Bouddha Cakyamouni, — ce dernier vêtu du khiton et de l'himation et appelé en caractères grecs *Boddo* et *Sakama*. Certaines médailles de cette époque portent même des caractères chinois à côté d'effigies helléniques. Il y eut là un croisement d'influences unique dans l'histoire de l'art et comme un curieux embryon de culture gréco-chinoise (2). C'est que l'épopée grecque dans ces régions avait pris fin, mais non pas l'hellénisme. Nul peuple d'ailleurs n'était mieux doué que les Yuetchi pour apprécier

(1) On a trouvé à Ahin-Posh, près de Jellelabad, des monnaies de Kanichka associées à des monnaies de Trajan.

(2) Cf. E. Blanc, *Documents relatifs à l'expansion de la civilisation gréco-bactrienne au-delà des Pamirs et à son contact avec la civilisation chinoise dans l'antiquité*. P. 1899.

le trésor de la civilisation classique qu'ils avaient trouvé dans l'héritage de Ménandre. Frottés de civilisation chinoise mais ayant eux-mêmes du sang indo-européen dans les veines, et en possession d'une langue littéraire voisine du sanscrit, ils se mirent à l'école de leurs sujets grecs et leur empruntèrent bientôt leur culture.

Les débris de la colonisation grecque, dit M. Sylvain Lévi, s'absorbèrent lentement dans l'élément yuetchi qui en fut tout transformé. Une population mixte se forma et les Indiens ne distinguèrent plus entre les conquérants venus de l'Hellade et ceux émigrés du Kansou. « L'Extrême-Orient entra ainsi dans l'orbite du monde hellénique. » Bientôt l'hellénisme n'eut pas en Asie Centrale et au Pendjab de plus zélés défenseurs que les Rois Yuetchi. Et l'on eut ce spectacle curieux : « Quatre cent vingt ans après Alexandre, des souverains complètement étrangers à l'Hellade, venant du Nord, et, à coup sûr n'attachant aucune valeur officielle au maintien de la langue grecque, se croyaient cependant obligés d'en maintenir l'usage sur leurs monnaies. Le grec était devenu en Sogdiane, en Bactriane, au Caboul et dans l'Inde du Nord, ce qu'est aujourd'hui l'hindoustani dans le Sud. »

Le premier roi yuetchi, Kadphisès Ier, se contenta de remplacer sur ses monnaies l'image de Zeus, en usage sous les derniers Indo-Grecs, par celle d'Héraclès. Son successeur, Kadaphès frappa ses monnaies à l'effigie de son contemporain, l'empereur Auguste. Le règne de Kadphisès II sembla correspondre à une éclipse de l'Hellénisme : Siva remplace Héraclès. Avec Kanichka, les influences classiques reparaissent. Les inscriptions bilingues sont alors abandonnées, et le grec reste seul en vigueur. Mais Héraclès, Hélios, Héphaistos, Séléné, Niké voisinent toujours avec les dieux du Bouddhisme et du Brahmanisme, Çakyamouni ou Siva, ou avec ceux du Parsisme iranien, comme Mithra. Ajoutons que, pour la beauté de la frappe, les médailles des rois kanerques sont généralement supérieures aux pièces parthes de la même époque.

La conquête du Gandhara et du Pendjab par un peuple

aussi remarquable que les Yuetchi ne pouvait donc que servir l'Hellénisme dans ces régions. Loin de ressembler à une irruption de barbares, cette conquête renoua entre l'Inde et le monde gréco-romain, au double point de vue commercial et artistique, les relations momentanément interrompues.

Relations commerciales de l'Inde et de la Bactriane avec l'Empire Romain à l'Époque des Yuetchi.

Les ruines bouddhiques de l'époque Yuetchi ont livré des monnaies romaines d'Auguste à Caracalla. C'est que les relations étaient alors fréquentes entre l'Inde et l'Empire Romain. Strabon fait mention d'une flotte de 120 navires destinée au commerce de l'Inde, qui, de son temps, sortit du port de Myos Hormos sur la Mer Rouge, et Pline affirme que l'Empire Romain achetait chaque année dans l'Inde pour 50 millions de sesterces de marchandises. Les négociants alexandrins étaient nombreux sur les marchés du Goudjerate et du Konkan. Ils savaient gagner leur clientèle en affichant la plus grande piété bouddhique : On a retrouvé les donations de plusieurs d'entre eux aux couvents de Nasik, de Junnar et de Karli. Grâce à ces comptoirs, la côte du Konkan subit un commencement d'hellénisation. Depuis la découverte de la mousson par Hippalos en l'an 45 de notre ère, la traversée de l'Océan Indien n'avait plus de mystère pour les Occidentaux. Un affranchi de l'empereur Claude, Annius Plocanus, visita même l'île de Taprobane ou de Ceylan.

Plus curieuse est la tentative de Maes Titianus pour ouvrir une route de commerce terrestre entre la Méditerranée et la Bactriane. Maes Titianus, négociant macédonien établi en Syrie, voulut mettre les grands centres de tissage et de teinture des soieries, — Antioche, Béryte, Sidon et Tyr — en rapports directs avec le marché de la soie. La coexistence des grands empires civilisés des Han et des Yuetchi qui faisaient régner en Haute-Asie une « Paix Chinoise » et une

« Paix Scythique » analogues à la Paix Romaine, favorisait cette tentative. Le principal emporium de la soie était justement situé près de leur commune frontière, à Issédon Scythica (Kachgar) et à Issédon Sérica (Khotan), dans ce Turkestan Oriental que les géographes alexandrins appelaient avec raison la *Serinde* parce que, s'il faisait depuis les conquêtes de Pan Tchao partie de l'Empire des Chinois ou *Sères*, il était devenu pour la civilisation une véritable dépendance de l'Inde. D'innombrables communautés bouddhiques y obéissaient aux ordres de missionnaires du Gandhara et du Cachemire et il commençait à s'y développer en langue *tokharienne* toute une féconde littérature indo-européenne, sœur des littératures sanscrite, pâlie et pracrite. Ce centre intellectuel si remarquable où les Chinois se mirent à l'école de l'Inde, était aussi un centre commercial fort actif.. « A Kachgar et à Khotan, dit Vidal Lablache, on trouvait la soie grège, les fils et les bourres de soie que transformaient chez les Parthes les manufacturiers de la Babylonie, chez les Romains ceux de Tyr, Béryte et Alexandrie. »

Les agents de Maes Titianus cherchèrent donc à pénétrer jusqu'à ce marché de premier ordre (1).

Ils reconnurent la route qui, à travers l'Empire Parthe et la Bactriane, conduisait d'Hiérapolis (sur l'Euphrate) au seuil des Pamirs et des Tianchan. A sa sortie de Syrie, cette route traversait la Mésopotamie septentrionale, par Edesse et Nisibe, et la Médie par Ecbatane et Rhagès (Hamadan et Reï). Elle franchissait ensuite les Pyles Caspiennes (col de Sirdara en Mazendéran), et, d'Hécatompylos (Chahroud), filait entre Merv et Hérat jusqu'à Bactres (Balkh). De Bactres les pistes remontaient la vallée du Wakch ou du Sourchab jusqu'aux

(1) Cf. Reinaud, *Mémoires sur les relations... de l'Empire Romain avec l'Asie Orientale*, J. A. 1861, I, 93. — Reinaud, *Mémoire sur le royaume de Mésène...*, Acad. des Inscriptions, XIV, 1867, p. 155. — Reinaud, *Mémoire sur le Périple de la Mer Erythrée*, Acad. des Inscriptions, t. XIV, 1861, p. 225. — Vidal Lablache, *Les voies de commerce dans la géographie de Ptolémée*, C. R. de l'Acad. des Inscriptions, t. XXIV, p. 456 (nov. 1896). — Vidal Lablache, *Note sur les origines du commerce de la soie par voie de mer* (*ibid.*, oct. 1897). — Mac Crindle, *Ancient India, as described in classical literature (Greek and Latin texts)*. L. 1901. — Pelliot, *Notes sur un ancien itinéraire chinois dans l'Orient romain*, J A. 1921, I, 139.

hauts pâturages des monts Alaï appelés dans l'antiquité Monts des Comèdes. Les passes du Kizil Art (le mont-rouge) et du Térek Davane (le port-aux-peupliers), donnaient ensuite accès dans la haute vallée du Kizil-Sou qui descend vers Kachgar et le Tarim. C'était au pied des Monts des Comèdes, entre les cantons actuels du Rochan et du Ferghana, au lieu dit « *La Tour de pierre* », Lithinos Pyrgos, que s'opéraient les échanges entre Chinois et Levantins. Les Chinois — les *Sères*, comme on les appelait à Rome — apportaient leurs ballots de soie à la *Tour de pierre*, après un voyage qui empruntait les pistes encore suivies de nos jours par les caravanes mongoles. Depuis la ville chinoise de Si-ngan-fou, que les géographes alexandrins appelaient *Sera Metropolis* jusqu'à Kachgar, il y avait alors sept mois de voyage, à travers les postes militaires du Kan-sou, la Marche de Touen-houang, les oasis de Hami, de Tourfan et d'Aksou. Par les cols qui séparent le Kouenlun et le Moustagh, une deuxième voie d'exportation de la soie, partie de Kachgar, franchissait les monts Karakoroum, pénétrait dans le Cachemire, au cœur de l'Etat Yuetchi et descendait la rive gauche de l'Indus à travers le Pendjab, pour aboutir au port de Minnagara où se rendaient par mer ceux des négociants alexandrins qu'effrayait la traversée de l'Iran.

Du seul fait de sa situation géographique l'Empire Yuetchi acquit donc, aux deux premiers siècles de notre ère une importance commerciale de premier ordre. Par la Bactriane, la Sogdiane et le Ferghâna d'un côté, par le Cachemire et le Pendjab de l'autre, toutes les grandes voies du trafic mondial traversaient les Etats des rois Yuetchi. Les Yuetchi bénéficiaient en outre de tout un concours de circonstances économiques qui ne devait plus se reproduire après eux : « essor de l'industrie et du commerce dû à une longue période de paix ; — circulation de la monnaie romaine que sa beauté et son titre faisaient rechercher dans l'Inde aussi bien qu'en Germanie — ; apparition, sur les marchés de l'Asie Centrale, des Chinois, peuple très civilisé, essentiellement commerçant, qui possédait dans le monopole des soieries un objet d'échanges apprécié sous les tentes des Huns,

aussi bien que dans les villes de l'Empire Parthe et de l'Empire Romain » (1) —, toutes conditions éminemment favorables à l'essor du trafic entre l'Empire Romain et l'Inde, entre l'Empire Romain et la Sérique, entre l'Inde et la Sérique, c'est-à-dire dans tous les cas éminemment favorables à l'intermédiaire yuetchi.

Cette prospérité déclina à la fin du IIe siècle. En 162, les Guerres Parthiques recommencèrent. Les maîtres de la Perse, Arsacides puis Sassanides, arrêtèrent les caravanes romaines qui cherchaient à gagner la Bactriane. D'autre part, les Huns se révoltèrent contre la Chine, détruisirent ses postes du Turkestan et firent rétrograder ses frontières du Ferghâna et l'Oasis de Hami. Du coup, les routes de l'Asie Centrale se fermèrent. L'Empire Romain ne communiqua plus avec l'Extrême-Orient que par la route maritime et les escales indiennes. Cette orientation nouvelle profita aux Saces du bas Indus, comme la situation précédente avait profité aux Yuetchi de la Bactriane et du Pendjab.

Le Royaume Sace du Sind et du Kathiawar ou, en langue indienne, le « *Royaume Saka du Surashtra* » devint alors un des grands marchés du monde. Il renfermait les deux meilleurs ports de l'Inde : Minnagara (Haïdérabad) dans le Delta de l'Indus et Barygaza (Barotchi) à l'embouchure de la Nerboudda. On a vu qu'une première route drainant le commerce du Pendjab, longeait l'Indus, du Cachemire à Minnagara. Par le Caboul et le Gandhara, cette route desservait aussi la Bactriane et la Sogdiane. Enfin, Minnagara et Barygaza étaient les points terminaux d'une longue piste terrestre qu'empruntait le commerce de la soie depuis la fermeture de l'Asie Centrale. Cette piste partait de la province chinoise du Se-tchouen, traversait le pays des Bautœ ou Tibétains, les monts Emodes (Himalaya oriental), descendait dans la vallée du Gange, passait par Patalipouthra (Patna) et, à travers le plateau du Malwa, atteignait les bords de la Mer d'Oman.

La fermeture des routes de l'Iran et de la Mongolie qui

(1) D'après Vidal Lablache.

ne devaient plus s'ouvrir qu'à l'époque de Tchinkkiz Khan, accrut donc l'importance du trafic indien. Les navires d'Alexandrie mettaient trente jours pour faire la traversée de la Mer Rouge, de Bérénice (Ras Bénas) à Océlis (près de Périm) ; et quarante jours pour la traversée de l'Océan Indien d'Océlis à Musiris (Mangalore) sur la côte de Malabar. Les côtes du Sind, du Kathiawar, du Konkan, du Kanara et du Malabar devinrent le rendez-vous des commerçants gréco-romains. Les ports que ceux-ci fréquentaient de préférence, étaient ceux de Minnagara (Haïdérabad), Barygaza (Barotchi) et Musiris (Mangalore). C'est là que de hardis navigateurs venaient chercher tous les produits de l'Asie Centrale, de l'Inde et de l'Extrême-Orient : jade et soieries de la Sérinde (Turkestan oriental), laines et or du Caboul, du Gandhara et du Cachemire, costus du Pendjab, gomme résine de la Pattalène (Sind), coton du Malwa, sucre de canne, laques et nard du pays de Patalipouthra (Patna au Béhar), aromates, indigo, onyx, saphirs et diamants du Konkan ; bois de santal du Malabar ; malabathrum ou cannelle, poivre, perles et mousselines des Pandyas et des Cholas (Travancore et Carnate) ; gingembre, écailles de tortue et pierres précieuses de l'île de Taprobane (Ceylan) ; épices de l'Ile d'Or (Java) ; soieries du pays des Sines (Chine du Sud) et du pays des Sères (Chine du Nord) etc. Des découvertes numismatiques sont venues confirmer l'importance de ce commerce déjà attesté par les géographes anciens. On a trouvé notamment à Cannanore et à Koïmbatore toute une collection de pièces d'or de la dynastie julio-claudienne.

Mais les négociants romains ne se contentaient plus de venir chercher dans l'Inde les produits de l'Extrême-Orient. Ils voulurent se mettre en rapports directs avec la Sérique elle-même. « Il y eut dans les dernières années de Marc-Aurèle, dit Vidal-Lablache, une sorte de syndicat organisé par les maisons de commerce syriennes pour ouvrir une voie directe par mer au commerce de la soie. » En l'an 166 de notre ère on vit débarquer dans le golfe du Tonkin, au port de Cattigara près de Haïphong, un personnage qui, au témoignage des annalistes chinois, se déclarait envoyé par

« l'empereur *An-toun* roi de Ta-tsin », c'est-à-dire par l'empereur romain Marc-Aurèle Antonin. Du Tonkin, cet audacieux navigateur, traversant la Chine presque entière, se fit conduire à la capitale chinoise, qui était alors Lo-yang ou Ho-nan-fou, sur les bords du Fleuve Jaune. Il offrit au Fils du Ciel régnant, l'empereur Houou Ti, de la dynastie des *Han*, des marchandises indiennes acquises à Ceylan. En l'an 226 d'autres négociants romains arrivèrent à Sinœ (Canton). Il ne faut donc nullement s'étonner qu'on ait découvert au Chen-si, dans la Chine du Nord, une collection de monnaies romaines allant d'Auguste à Aurélien. Mais il convient de se rappeler qu'à la fin de cette époque, au temps d'Aurélien, l'Inde était l'intermédiaire ou l'escale indispensable pour toutes ces relations entre le monde romain et le monde chinois.

L'Art Indien et l'influence Hellénique.

L'alliance de l'Hellénisme et de l'Eglise bouddhique ; la longue domination grecque au Caboul et au Pendjab ; le philhellénisme des rois Yuetchi ; les relations commerciales entre l'Inde et l'Empire Romain ; toutes ces circonstances devaient avoir leur répercussion dans le domaine de l'art. De fait, l'art indien en fut transformé.

Il avait existé dans l'Inde Centrale, dès le milieu du IIIe siècle avant notre ère, une école indigène d'architecture et de sculpture bouddhiques qui avait produit des chefs-d'œuvre. On lui doit notamment le *Stoupa de Barhout* ou Boundelkhand (150 avant J.-C.) (1) ; le *Temple de Bouddha Gaya*, au Béhar (Ier siècle avant J.-C.) ; le *Temple souterrain de Karli*, près de Pouna, dans les Ghats occidentales (78 avant J.-C.) ; le célèbre *Stoupa de Santchi* ou Sanchi, près de Bhopal, au Malwa (an 20 de notre ère) (2) ; le *Stoupa*

(1) Cf. Gunningham, *The Stupa of Barhut*, 1879.

(2) Foucher, *Conférence (au Musée du Guimet) sur le Stoupa de Sanchi* (1910) (*Annales du Musée Guimet, Biblioth. de Vulgarisation*, t. XXXIV

d'Amravati, près du delta de la Krichna (première moitié du IIe siècle de notre ère) (1) ; les premières *Caves d'Adjanta* près d'Aurengabad (du Ier au VIe siècle de notre ère) ; le *Stoupa de Sarnath*, près de Bénarès, et le *Temple bouddhique du Wiswakarma d'Ellora*, près de Nasik (VIe siècle de notre ère). Cet art, très nettement indigène d'inspiration et de technique, n'est pourtant pas sans trahir de discrètes influences gréco-perses qui se manifestent par la variété et la liberté de la statuaire. « Dans les quatre portes de Santchi, remarque Le Bon, les personnages bouddhiques ne sont nulle part représentés dans les attitudes conventionnelles, debout ou les jambes croisées, qui devinrent universelles plus tard. » — « Le magnifique stoupa d'Amravati, dit de même M. Sylvain Lévi, montre l'art classique de l'Occident combiné dans une fusion harmonieuse avec l'art de l'Inde (2). » A Bouddha Gaya, certains médaillons reproduisent des motifs grecs curieusement indianisés (harpies, néréides, etc.). En somme, cet art représente l'éveil d'une esthétique indienne originale sous l'action lente et indirecte des Grecs et des Iraniens. On ne se pose qu'en opposant. Ce premier art bouddhique est la forme sous laquelle, au contact mais non à l'école de l'art occidental, l'Inde a pris conscience d'elle-même. Sans doute, il est probable que, sans les conquêtes d'Alexandre et des Gréco-Bactriens au Pendjab, il ne se serait pas dégagé de si tôt un art indien (2). Mais il est infiniment heureux que la rencontre des Grecs et de l'Inde ait révélé à cette dernière

p. 158-230). D'autre part, M. Jouveau Dubreuil estime que la balustrade de Santchi fut commencée vers 70 av. J. C.

(1) Cf. Sewel, *Amravati tope*, Journal of the Asiatic Society, New Séries, XIII, 38. — Burgess, *Buddhist stupas of Amaravati*, L. 1887.

(2) A la suite de Fergusson, de nombreux orientalistes pensent que ce sont les Grecs qui, au IIIe siècle, ont appris aux Indiens l'architecture de pierre, tous les édifices de l'Inde antérieurs à l'invasion d'Alexandre ayant été construits en bois. (Cf. Foucher, *Les débuts de l'Art bouddhique*, Journal Asiatique, 1911, I, 55.) De même, ce sont les Grecs — et en particulier les Grecs du Gandhara, — qui ont appris aux Indiens à figurer l'image du Bouddha. Les sculptures de Santchi et de Barhout et toutes celles de l'Ecole proprement indigène dont nous venons de parler, offraient en effet, dit Foucher, cette caractéristique, de « représenter la vie du Bouddha sans le Bouddha lui-même ». Certaines

son génie propre ; que, de cet ébranlement qui arrachait l'Inde à son isolement millénaire, soit sortie non pas une école hellénistique de plus, mais une esthétique curieuse, inattendue, entièrement neuve. Barbare à certains égards, souvent trop riche, trop touffue et trop lourde, mais parfois infiniment délicate, gracieuse, subtile et même maniérée, cette esthétique offre les mêmes qualités et les mêmes défauts que la littérature indienne. L'une et l'autre représentent un des aspects de l'esprit humain et quelque chose manquerait à celui-ci, si elles n'étaient point parvenues jusqu'à nous.

Mais à côté de cette influence générale, lente et diffuse, que le monde méditerranéen a exercée sur l'Inde, une influence hellénique directe et exclusive s'est produite en un point particulier du sol indien, — le Nord-Ouest du Pendjab —, pendant une période historique déterminée, l'époque des princes indo-grecs et des rois Yuetchi. Alexandre n'avait fait que passer, visiteur éphémère et presque fabuleux. Sa brève apparition n'avait eu le temps que de provoquer une réaction indienne, — dans le domaine politique par la fondation du premier Empire national indien avec Tchandragoupta, — dans le domaine artistique par la création de la première école indigène. Au contraire, les princes indo-grecs, puis les Yuetchi hellénisés s'établirent à demeure dans l'Inde : Depuis l'arrivée au Caboul du premier Indo-Grec jusqu'à la disparition du dernier Yuetchi, il y a plus de six siècles. L'art gréco-bouddhique du Gandhara et du Pendjab répond à cette nouvelle vague d'hellénisation (1).

Cette fois l'imitation de la Grèce est franche et directe.

découvertes archéologiques récentes tendent cependant à remettre en discussion non l'origine hellénique de l'iconographie indienne, mais la date où l'hellénisme se fit sentir pour la première fois dans l'Inde (peut-être au V[e] siècle avant notre ère, par l'intermédiaire des Perses achéménides). — Cf. Salomon Reinach, *Statues indoues attribuées au V[e] siècle avant J. C.*, Rev. Archéologique, mai-juin 1919, p. 403.

(1) Cf. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhara*, Leroux, T. I, 1905, II, 1919. — Foucher, *Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*. P. 1900-1905. — Cunningham, *Buddhist sculpture of Gandhara*, 1893. — Gruenwedel, *Handbuch der buddistischen Kunst*, 2[e] édition, 1960. — Foucher, *The beginnings of Buddhist Art*. L. 1917.

« L'originalité des œuvres du Gandhara, dit M. Foucher, consiste dans l'intime union du génie antique et de l'âme orientale, dans la fusion de la légende bouddhique coulée à même les moules importés d'Occident. Comme les médailles bilingues des rois indo-grecs, ce sont des monnaies asiatiques frappées en style européen. C'est une page nouvelle de l'art grec qui s'ouvre, écrite en sanscrit. »

Indépendamment de sa valeur intrinsèque, cet art présente un intérêt capital par l'influence qu'il a exercée en Asie. — L'art proprement indien de Barhout, de Sanchi et d'Amravati n'a inspiré que le Dékan et l'Inde Extérieure : Ceylan, Java et le Cambodge : Il ne présente d'intérêt qu'en fonction de l'Inde et de ses colonies. Au contraire l'art gréco-bouddhique a eu une importance panasiatique et mondiale. Du Gandhara, il a rayonné sur le Pendjab, le Cachemire, l'Afghanistan, le Turkestan Oriental, les oasis de l'Asie Centrale, et de là sur tout le monde sino-japonais. Cet art qui fut proprement celui du Royaume Indo-Grec, puis de l'Empire des Yuetchi, bénéficia des relations commerciales, politiques et religieuses de ces derniers. Les caravanes le firent pénétrer de proche en proche, de siècle en siècle, jusqu'à Khotan et à Koutcha, d'où il gagna la Chine du Nord vers le ve siècle de notre ère, à l'époque où ce pays était gouverné par les Tartares Tobas de la Dynastie Weï : les sculptures de Ta-tong au Chan-si et de Long-men au Ho-nan sont là pour attester cette prodigieuse pénétration. « La région, dit M. Foucher, à laquelle s'étendit l'influence de l'art gréco-bouddhique, n'embrasse rien moins que l'Extrême-Orient tout entier. C'est grâce à lui que s'est propagé jusqu'au Japon avec les images du Bouddha et des Bodhisattvas, le sentiment classique des proportions et de la draperie. » *C'est par lui que la Chine a connu la Grèce et s'est mise à son école.*

La création de l'art gréco-bouddhique répondait à un besoin religieux de l'époque. A mesure que le Mahayana prenait les allures d'une religion pour les masses, avec une hagiographie et une liturgie développées, une iconographie en rapport lui devenait indispensable. La propagande que l'Eglise faisait dans l'Inde et en Asie Centrale, avait tout

intérêt à s'associer à une belle plastique qui rendit parlantes les scènes de la vie des saints. Or, au Gandhara et dans le canton de Taxila, où le passage des Grecs avait laissé une si profonde empreinte, la ferveur bouddhique semble avoir été plus ardente que partout ailleurs. Dans cette vallée du Gandhara où l'hellénisme régna en maître du IIe siècle avant Jésus-Christ au VIe siècle de notre ère, il dut, pour y acquérir droit de cité, s'associer étroitement à la religion dominante. Le bouddhisme s'imposa aux rois Gréco-Bactriens qui possédèrent le pays de la conquête de Démétrios à la chute d'Hermaïos, puis aux souverains philhellènes de race yuetchi qui continuèrent fidèlement l'œuvre de leurs prédécesseurs jusqu'à l'invasion des Huns Ephtalites. Il est d'ailleurs à remarquer que la plus longue période de l'art du Gandhara est postérieure à la chute des rois hellènes : Elle s'étend du Ier au Ve siècle de notre ère et dénote une inspiration plutôt gréco-romaine que proprement hellénique (1). Quand le pèlerin chinois Hiouen-Tsang visita le pays en 630, la civilisation du Gandhara, ruinée par les invasions des Huns, avait disparu depuis peu. Des survivances classiques se révélaient en Bactriane et on voyait encore des monuments gréco-bouddhiques dans les couvents détruits du Gandhara, ainsi qu'à Péchaver, à Ghazna, à Bamian, à Khotan et à Koutcha. L'art hellénistique du Gandhara suivit donc les destinées du Bouddhisme, rayonna avec lui et s'éteignit avec lui. Surtout, il profita de la situation géographique exceptionnelle du Gandhara, « véritable vestibule de l'Inde du côté de l'Iran et du Turkestan Chinois », et qui, d'autre part, selon la remarque de M. Foucher, « n'était guère plus loin, à vol d'oiseau, des bouches de l'Euphrate hellénisé que de celles du Gange bouddhique ». Il était naturel qu'au cours de cinq siècles d'hellénisation continue, un art grec et bouddhique soit né dans cet important centre religieux, — mais il n'était pas indifférent que ce centre fût situé au croisement de toutes les

(1) La création d'une école d'art grec dans le Nord-Ouest de l'Inde (*Ecole du Gandhara*), doit se placer dans les 150 premières années de l'ère chrétienne. (Sénart, *Notes d'épigraphie indienne*, Journal Asiatique, 1890, I, 150.)

routes continentales, au carrefour du monde iranien, du monde indien et du monde jaune.

L'École Hellénistique du Gandhara.

L'alliance du Bouddhisme et de l'Hellénisme dans le domaine de l'art leur était aussi profitable que jadis, au temps de Ménandre, leur entente politique. Si la belle iconographie gréco-bouddhique concourut à la conversion de l'Extrême-Orient, en revanche, grâce au Bouddha, Eros et Pallas-Athéné eurent la surprise de parvenir jusqu'à Khotan où on a retrouvé leurs statues.

L'art grec tout entier, tel qu'il se présentait à l'époque alexandrine et à l'époque romaine, s'installa sur les rives de l'Indus. L'acanthe corinthien fleurit au Caboul et au Gandhara —, notamment à Loriyan-Tangaï. Taxila eut des colonnes ioniques, sœurs de celles de l'Erechtéion, et le Cachemire connut la sévère harmonie de l'ordre dorique. Une statuette de Yavanî de o m. 83, dite la pseudo-Athéné du Musée de Lahore, pourrait avoir été découverte sous l'Acropole aussi bien qu'au Pendjab (1). On a exhumé au Gandhara la Pallas du Musée de Lahore, des copies du Ganymède de Léocharès, des Gigantomachies inspirées de la frise de Pergame, plusieurs scènes bacchiques, des faunes jouant avec des nymphes dévêtues, un Dionysos monté sur son léopard (2), etc. Les fouilles de Shabaz Garhi, près de Péchawer ont livré un groupe de tritons ailés d'une musculature puissante (3). Sur un bas-relief gandharien rapporté au Louvre, « un jeune faune vêtu d'une tunique ouverte sur la jambe, fait boire une bacchante qu'il tient amoureusement enlacée par le cou (4) » et un Pan hirsute rit à des joueurs de cymbale qui le suivent en dansant. Le British Museum pos-

(1) Reproduite par Foucher, dans les *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, 1913, p. 127.

(2) Goblet d'Aviella, *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, p. 55.

(3) Foucher, *L'Art gréco-bouddhique*, I, p. 233.

(4) *Ibid.*, p. 245.

sède, dans le même style, une belle frise de dieux marins athlétiques et barbus, avec leurs conques, leurs ancres, leur massue et leur trident. Enfin, le Musée de Lahore renferme une très belle statue d'Atlante barbu, figurant Yaska et découverte à Sikri (0 m. 24) (1). Toutes ces œuvres pourraient avoir été exécutées à la cour des Attales ou des Lagides.

Certains bas-reliefs de Lahore nous montrent les Ménades menant parmi les pampres un lion que chevauche Silène, tandis que le vin jaillit du pressoir et que de jeunes faunes forcent une panthère à boire au crater. Ne sommes-nous pas au pays de Nysa, au royaume fabuleux d'Iacchos ? Ces Grecs perdus au bout du monde, prenaient la vie par son bon côté. Sur un de leurs bas-reliefs « une jeune femme souriante, évente de sa main gauche un homme à la barbe fleurie qui l'invite à partager sa coupe. Une autre est assise sur les genoux d'un adolescent imberbe qui écarte ses voiles. La draperie a glissé jusqu'au bas des reins et le bras est allongé sur l'épaule de l'amant (2). » Peu à peu, ces bacchanales grecques revêtent des costumes hindous. Un Eros inattendu porte des bracelets aux chevilles. Sur tel bas-relief de Kafir-Kot, un radjah et une dame de son harem paraîtraient déjà purement indigènes si le cratère qu'ils portent à leurs lèvres ne dénotait l'intention bachique (3).

L'Iconographie Gréco-Bouddhique.

Si l'Ecole du Gandhara s'était bornée à importer et à célébrer ainsi les dieux de l'Olympe, ce serait une des nombreuses écoles de la décadence hellénique et rien de plus. Son intérêt vient de ce qu'elle fit servir sa technique classique, sa science des poses harmonieuses et des nobles draperies à la traduction des sujets de la vie indigène et des légendes de l'hagiographie mahayaniste.

(1) Foucher. *L'Art gréco-bouddhique*, II, 45.
(2) *Ibid.*, I, 248.
(3) *Ibid.*, I, 253.

Avec l'étonnante faculté d'adaptation qui caractérisait leur race, les artistes grecs établis dans l'Inde ne tardèrent pas à prendre leurs modèles dans le milieu où ils se trouvaient. Chaque jour les fouilles du Nord-Ouest nous livrent quelques nouvelles statues gandhariennes, au type directement emprunté au milieu indien. Quelques-unes d'entre ces œuvres sont saisissantes de vérité. Quel peintre orientaliste a jamais laissé portrait de radjah ou de guerrier radjpoute plus parlant que, par exemple, telle statue debout de grand seigneur laïque, provenant de Sari Bahlol et aujourd'hui au Musée de Péchaver (1), — ou encore que telle statue assise de Pançika, génie des richesses, provenant de Takhral et aujourd'hui au Musée de Lahore (2) ? La première de ces œuvres représente un Kchatriya dans la force de l'âge. Le nu de la poitrine a le modelé d'un buste de César romain. Le vêtement est purement hindou, mais l'écharpe qui passe sur l'épaule gauche et que soulève la main droite, garde le mouvement d'une belle draperie hellénique. Quant à la tête, c'est celle d'un jeune héros, non plus fade et amollie comme tant d'autres statues gandhariennes, mais d'une mâle beauté. Ici, la moustache n'étonne plus sur le visage apollinien. Ce n'est plus un Apollon coiffé et costumé à l'indienne. C'est vraiment un Indien de haute race, dont la séduction est faite de fierté virile, autant que d'élégance. On songe, en le voyant, au Porus de Quinte Curce ou de Racine. Quant au Pançika de Takhral, c'est aussi avec son turban, ses moustaches et ses parures habituelles, un guerrier indien pris sur le vif, mais d'expression toute différente. Le front impérieux, le torse massif, la physionomie altière et brutale, le profil magnifique disent le génie passionné et sombre de l'Orient.

La sculpture du Gandhara a donc mis sa technique au service du monde indien, auquel elle a demandé ses modèles. Elle a fait plus : elle a créé l'iconographie religieuse de l'Inde.

(1) Hauteur 0 m. 80. Foucher, *L'art gréco-bouddhique*, II, 179 et 183.
(2) Foucher, *ibid.*, II, 109.

Dans l'art indo-bouddhique de l'époque d'Açoka, et à plus forte raison auparavant, la figure du Bouddha n'était jamais représentée. Rien d'étonnant à cela : l'Islam ignore encore aujourd'hui la figure d'Allah ou de Mahomet et Israël celle de Iaveh.

Les sculpteurs de Bharhout ou de Santchi représentaient les scènes de la vie du Bouddha sans savoir ou sans oser figurer le Maître lui-même. *Ce furent les Grecs du Pendjab, qui créèrent de toutes pièces, vers le Ier siècle de notre ère, le type iconographique du Bouddha* : pour cela, ils n'eurent qu'à prêter au sage indien les traits d'un de leurs dieux — généralement les traits d'Apollon. Les artistes des Catacombes ne procédaient pas autrement : C'est ainsi que la délicieuse statuette du *Bon Pasteur* ramenant la brebis égarée, qu'on admire au Musée de Latran, n'est autre que l'image, baptisée et adaptée, d'un Hermès Criophore. Il en fut de même pour la figure de Çakyamouni : « Au Ier siècle avant notre ère, dit M. Foucher, dut naître, sous les doigts industrieux de quelque Grœculus de race plus ou moins métissée, et peut être sur la commande d'un Grec ou d'un Eurasien converti au Bouddhisme, la première en date des images du Bouddha. » (1) Ce « *premier Bouddha* » dut être de tous points pareil à l'admirable profil imberbe, sculpté sur schiste, de o m. 16, trouvé à *Ound*, près d'Attock et qui est un des joyaux de la collection de Mme Michel (2), ou encore au Bouddha de la Salle des Guides, à *Hoti Mardan*, beau jeune homme à l'élégance rêveuse et un peu efféminée et chez lequel « la coupe classique des yeux, la rectitude de profil, l'arc sinueux de la bouche, les plis souples des draperies » disent assez l'origine hellénique (3).

Le type des premiers Bodhisattvas gandhariens nous est aujourd'hui connu par un grand nombre de pièces. Mais toutes ces pièces se ramènent à quelques caractères com-

(1) Foucher, *L'origine grecque de l'image de Bouddha*, p. 28, P. 1913.

(2) D'Ardenne de Tizac, *L'Art bouddhique au Musée Cernuschi*, figure 2. (L'Art Décoratif n° 192, juin 1913, page 247).

(3) Foucher, *L'origine grecque de l'image du Bouddha*, planche II, p. 14 et *L'Art gréco-bouddhique du Gandara*, II, p. 291.

muns. « Drapé et coiffé à la grecque, on prendrait le Bouddha pour un philosophe échappé du Portique ou de l'Académie, et, là où sa statue s'entoure du nimbe, pour un Apollon à peine modifié. Même là où on le représente accroupi à l'orientale, l'attitude des mains, le traitement de la chevelure, la forme et les plis du vêtement, la pureté du profil, l'expression du visage rayonnant d'intelligence, de douceur et de sérénité, font songer aux plus beaux types de l'art alexandrin (1). » Peu à peu, cependant, ce type évolua sous l'influence indigène. Ce n'est plus un Hermès ou un Apollon qui nous apparaît, c'est un jeune Asiatique au sourire incertain, un adolescent au charme énigmatique et un peu barbare, pareil aux dieux nouveaux qui conquéraient alors l'Occident, Mithra, Adonis ou Sérapis. Dans une statue du *Bodhisattva Siddharta* de 0 m. 75, trouvée à *Sahri-Bahlol* et aujourd'hui au Musée de Péchawer (2), la physionomie imberbe, aux yeux à demi fermés, est d'une suavité inexprimable ; le corps, assis à l'orientale, est d'une beauté parfaite, mais déjà la forme compliquée de la coiffure nous transporte en pleine Asie. Le célèbre Bouddha accroupi de *Takt-i-Bahaï* (3) est encore classique par la pureté du visage apollinien, par la gravité recueillie de l'expression, par l'étude ample du vêtement, tandis que les mains croisées sur les genoux, le chignon et les boucles d'oreille révèlent nettement l'Inde.

Avec la tête de Bodhisattva de 0 m. 32, provenant de *Bounér* et aujourd'hui au Louvre (4), un pas de plus est fait dans la voie de l'indianisation ; l'expression d'une dignité et d'une eurythmie admirables est entièrement transformée par le chignon haut, les lourds pendants d'oreille, et surtout par la légère moustache qui se joue sur la lèvre supérieure. L'effet produit est celui d'un prince charmant

(1) Goblet d'Alviella, *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, p. 56.

(2) Foucher, *L'Art gréco-bouddhique du Gandhara*, tome II (1919), page 217.

(3) Foucher, *L'Art gréco-bouddhique*, I, 270.

(4) Foucher, *Sculptures gréco-bouddhiques du Louvre*, figure 3, page 16 et *L'Art gréco-bouddhique*, II, 185

à la grâce un peu molle. Un des exemples les plus curieux de cette évolution est la grande statue de Bodhisattva debout, trouvée à *Schabaz-Garhi*, près de Péchawer, que M. Foucher a rapportée au Louvre, et qu'il a reproduite en tête de son magistral ouvrage (1). A ne considérer que la beauté calme et pleine de la tête et du buste, que la sérénité heureuse de l'expression et la noblesse des draperies, c'est un Olympien, né près des rives de la Mer Egée et que la consécration bouddhique a seulement nimbé de l'auréole indienne. Mais plusieurs détails de toilette — le turban, les fines moustaches, les lourds pendants d'oreille, les bracelets, — changent tout de suite la physionomie du personnage, lui prêtent une grâce exotique. C'est, la figure étrange, attirante et mystérieuse d'un Apollon qui serait un jeune radjah. Quant à la date de cette œuvre, M. Foucher estime que « le mouvement exagéré et roide des plis sur la jambe droite et les chutes savantes à gauche, semblent traitées dans le goût archaïsant de l'époque d'Hadrien (2) ». Malheureusement, certains traits fâcheux décèlent ici l'abâtardissement progressif du canon grec : le ventre est trop accusé, les jambes sont sensiblement trop courtes, l'aspect trapu du corps évoque les plus lourds bas-reliefs du Bas-Empire. — L'Inde agissait encore dans un autre sens, celui du réalisme : *Le Bouddha-ascète de Sikri*, (aujourd'hui au Musée de Lahore) (3), à la maigreur squelettique, constitue à cet égard une étude d'anatomie d'un puissant effet (4).

Quand l'Eglise bouddhique eut consacré le type divin créé par les sculpteurs grecs, la piété des fidèles demanda la représentation des principales scènes de l'Ecriture Sainte.

(1) Foucher, *L'Art gréco-bouddhique*, tome I. Cf. Perrot, *L'art gréco-bouddhique*, Journal des Savants, 1906, 466.

(2) Fouchér, *La sculpture gréco-bouddhique*, page 13.

(3) Cf. Sénart, *Notes d'épigraphie indienne*. Journal Asiatique, 1890, I, 141, et Foucher, *L'art gréco-bouddhique*, II, 269. M. Sénart estime que cette statue est postérieure au Ier siècle de notre ère.

(4) A côté du Bouddha-ascète, on a découvert à Sikri une statue d'un caractère tout opposé, une déesse portant trois petits enfants ; cette déesse a une coiffure classique, et si ses bracelets sont hindous, la draperie de son vêtement est purement grecque. Ses formes sont pleines et molles, son visage heureux et souriant. Autant le Bouddha ascète incarne le génie indien, autant sa voisine respire le génie hellénique.

Les *Jatakas* « cette Légende Dorée du Bouddhisme », prêtèrent une ample matière à l'imagination des artistes. Les motifs que ceux-ci inventèrent, devaient servir de thème à toutes les productions postérieures de l'art sino-japonais : Cycle de la Nativité et des Sept Pas, où les Grecs créèrent le type délicieux de l'enfant divin; — scènes de la jeunesse du Maître, où dans telle « présentation de la fiancée », on croit voir des personnages du Bas-Empire; — vocation religieuse de Çakyamouni, — pénitences du Bienheureux, dans lesquelles le décharnement ascétique de celui-ci est parfois traité avec un réalisme impressionnant, — scène célèbre de l'Illumination (une des plus classiques est l'Illumination de *Loriyan Tangi*), — Conversion de Kaçyapa, — Entrée à Rajagriha, — Frayeur d'Ananda, — Scènes diverses de la vie de couvent, — Départ de Sravasti, — Nirvana du Bienheureux... Partout, s'affirme ce caractère de sérénité, de détachement, d'illumination intérieure que Chinois et Japonais devaient donner à la figure de Çakyamouni. Il faut signaler entre autres la scène de la Visite d'Indra reproduite par M. Foucher (1) : « Le Bouddha est assis dans une niche. Ses mains reposent sur son giron. Les yeux mi-clos, il s'absorbe en extase. Telle est la brûlante ferveur de sa méditation que les flammes lèchent la paroi de sa grotte. Le lion qu'on aperçoit, les pattes croisées et couché dans le voisinage d'une paisible antilope, nous avertit que, sous l'influence du grand compatissant, la jungle s'est changée en paradis terrestre. Au-dessus de sa tête un paon fait la roue, et, disciples inattendus, deux singes s'exercent à prendre à son image la pose de la méditation. »

Une fois que les artistes grecs eurent créé le type du Bouddha et l'ordonnance des principales scènes sacrées, leurs élèves indigènes les répétèrent indéfiniment, bien après que l'Ecole du Gandhara eut disparu. La variété toute hellénique des poses, des ornements et des groupements fit alors place au procédé. Sous la main d'imitateurs routiniers, à mesure que les modèles gréco-romains s'oubliaient, les attitudes les

(1) *L'art gréco-bouddhique*, I, 493.

plus eurythmiques se figèrent, les plus nobles figures perdirent leur expression ou l'exagérèrent fâcheusement. En même temps, sur les bas-reliefs, le nombre des personnages se multipliait sans mesure et créait de la confusion : une absence de proportions de plus en plus sensible les faisait apparaître tous petits autour de l'énorme figure du Bodhisattva. Il n'y avait d'ailleurs là qu'une manifestation locale de la dégénérescence générale de la sculpture antique à partir du milieu du IIe siècle (1).

Mais à côté de cette dégénérescence, commune à l'art gréco-romain tout entier, l'art gandharien subit une évolution particulière : il s'indianisa de plus en plus à mesure qu'il vieillissait, et aussi à mesure qu'il s'éloignait de son berceau pour s'enfoncer à l'intérieur du monde gangétique. Les types extrêmes de cette évolution sont le style de Péchawer et le style du Bengale. A Mathoura, dans le Doab, on assiste à la transition entre ces deux styles. « Déjà, à Mathoura, dit M. Foucher, les cheveux du Bouddha sont plus crépus, et la robe plus étroitement ajustée, bien que tout souci de la draperie n'ait pas encore disparu (2). » On arrive, par ces intermédiaires, au Bouddha bengali, dont le type est le Bouddha de Vajrasana, et qui est, cette fois, un pur indigène, presque un Mélano-Indien. « C'est le type qui a passé du Népal au Tibet, qui a conquis Ceylan, l'Indo-Chine, les îles de la Sonde, et, par ces deux voies, a gagné la Chine, en même temps que le type du Gandhara y arrivait plus pur par la route du Nord-Ouest. Mais si Hindous ou Chinois soient-ils, tous ces bouddhas, à travers tous ces intermédiaires, semblent toujours pouvoir se ramener au prototype du Gandhara (3). »

(1) L'art du Gandhara suivit en effet une évolution entièrement parallèle à celle de l'art romain. Comme l'art romain, il fleurit pendant les trois derniers siècles de notre ère. M. Foucher estime que les plus belles œuvres de l'art gandharien sont contemporaines d'Auguste et de Trajan. Ensuite vinrent des œuvres médiocres et lourdes qui s'apparentent aux bas reliefs des premiers sarcophages chrétiens.

(2) Un très beau Bouddha de Mathoura (Ve siècle de notre ère), est reproduit par Le Bon, *Civilisations de l'Inde*, page 255.

(3) Foucher. *L'art bouddhique dans l'Inde. Revue de l'histoire des religions, année* 1895, page 25. — Remarquons d'ailleurs que l'Inde Méridio-

L'histoire de l'art gandharien témoigne donc d'une indianisation progressive, — mais toujours de l'indianisation de modèles helléniques (1). Toujours et partout, non seulement au Bengale et en Indo-Chine, mais à Khotan et à Koutcha, à Ta-tong et à Long-men, « quel que soit le style des détails, l'attitude fixée par les vieux maîtres du Gandhara a été fidèlement reproduite » : elle s'est identifiée au canon orthodoxe. L'art du Japon dérive en grande partie de cette école indo-grecque dont l'influence a pénétré à travers les oasis de l'Asie Centrale et la Chine du Nord jusqu'au détroit de Tsoushima. Les premières statues japonaises de Bouddhas et de Bodhisattvas ont d'incontestables affinités gandhariennes. Le Bouddha colossal de Nara, fondu en 739, et dont la pureté classique est frappante, témoigne de ces lointaines origines helléniques.

C'est donc la Grèce qui a révélé à l'Asie la physionomie du *Bienheureux*. Et comme les dieux n'ont de vie que celle que leur prêtent les hommes, c'est un ascète du Népal qui a conquis l'Extrême-Orient, mais c'est aussi un éphèbe grec. Le culte du cœur ne va pas sans celui des sens. Ce qui, depuis deux mille ans, tient l'Asie en extase, ce n'est pas seulement la sérénité un peu froide des paraboles bouddhiques ; c'est cette figure divine et si profondément humaine où l'harmonie classique se voile de tout le mystère oriental. Ce qui console chaque jour des millions de créatures jaunes, c'est, avec la pitié indienne, un reflet de la beauté grecque, — et le sourire mystérieux du Bouddha sino-japonais n'est, en définitive, que le sourire d'Hellas...

Les Fresques d'Adjanta.

On retrouve la même inspiration, bien que moins apparente au premier abord, dans les différentes écoles indiennes

nale n'a pas été sans recevoir, elle aussi l'influence classique. « Au point de vue de la sculpture, le *Deccan*, comme le Nord, s'est inspiré de l'art grec et romain : les marbres d'Amaravati peuvent être comparés aux sculptures du Gandhara ». (Jouveau-Dubreuil, *Histoire ancienne du Deccan*, p. 7 (Pondichéry 1920).

(1) Cf. Foucher, *Les bas-reliefs du Stupa de Sikri*, Journal Asiatique 1903, II, 320.

de peinture. La plus remarquable de ces écoles fleurit au ve, au vi^e siècles et dans la première moitié du viie siècle de notre ère, à Adjanta ou Ajanta, dans les catacombes des Ghâts Occidentales (extrémité nord-ouest du royaume du Nizam, sur la frontière du Kandech (1). « Les caves d'Adjanta, dit M. Sylvain Lévi, nous ont conservé une collection de fresques étonnantes de vérité et de vie. Les attitudes, les mouvements, les groupes, les foules ont été saisis et notés avec des yeux affinés. C'est surtout aux Bouddhistes que la peinture, comme la sculpture, dut son plus vif éclat. On distinguait plusieurs écoles d'art, celles du Doab, de l'Ouest, de l'Est, du Cachemire (2)... Le souvenir de ces grandes œuvres survit dans les miniatures des manuscrits indiens, surtout dans les dessins et peintures du Tibet, de la Chine et du Japon où on retrouve aisément jusqu'aux traces indirectes de l'influence grecque. »

A Adjanta même, l'influence grecque se révèle, sinon dans les ensembles, du moins dans certains détails de composition, d'inspiration incontestablement classique. « Comment expliquer, par exemple, dit M. Goloubew, la présence de cette femme au corps de marbre, appuyée dans un mouvement d'abandon, à l'épaule d'un personnage qui nous semble un silène bruni par le soleil des Indes ? Parmi les autres figures, celles-là paraissent étrangères. Nul doute qu'elles viennent du Nord, de la Bactriane bouddhique, de plus loin peut-être... Et puisque nous avons évoqué le génie grec, examinons de plus près le visage du prince : Ses traits ne sont-ils pas d'une rectitude, d'une beauté apolliniennes (3) ? »

(1) Cf. La Mazelière, *Moines et ascètes indiens*, p. 134, P. 1898. — Goloubew, *Les temples d'Ajanta*, *J. A.* X sér., t. VIII, p. 192. — Goloubew, *Peintures bouddhiques aux Indes*, in : *Conférences du Musée Guimet en* 1913, P. 1914. — Griffiths, *Paintings of the buddhist Cave-temples of Ajanta*, L. 1902-1907. — Foucher, *Lettre d'Ajanta*, J. A., avril-juin 1921, p.201.

(2) Il y eut de même à Ceylan une école de peinture à laquelle nous devons notamment les délicieuses fresques de Sigériya (seconde moitié du Ve siècle). Cf. Note de M. Sénart dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIV, 17 janvier 1896, p. 21.

(3) Goloubew, *Peintures bouddhiques aux Indes*, p. 16. (*Conférences du Musée Guimet*, année 1913.)

La pénétration de l'art gréco-romain à Adjanta peut s'expliquer par la présence des commerçants levantins à Barygaza et à Musiris. D'autre part, une influence perse-sassanide s'y fit aussi sentir, comme le prouve une remarquable fresque représentant le roi Khosroès Parviz et la belle Shirin. Mais perse ou romain d'origine, l'art d'Adjanta est proprement indien de caractère. C'est la société hindoue du haut Moyen Age qu'il nous dépeint, et ses œuvres sont à ce point de vue d'un intérêt inappréciable. Une des fresques d'Adjanta représente la cour du radjah de Ceylan avec des scènes charmantes de la vie de gynécée. Ailleurs, la vie du prince Siddharta (1), son éducation de jeune noble, sa conversion, sa tentation par les démons femelles revêtues des formes les plus séduisantes. Les couleurs le plus volontiers employées par l'artiste sont le rouge, le bleu, le blanc et le brun, avec le rouge clair pour les nus.

Plusieurs de ces peintures datent du premier quart du VIIe siècle. A la fin du VIIe siècle, les moines bouddhistes qui habitaient Adjanta, en furent expulsés. Un grand nombre d'entre eux se réfugièrent en Extrême-Orient où ils apportèrent leurs précieuses traditions. Ces circonstances expliquent qu'on retrouve dans la province chinoise du Kansou, au fond des grottes de Touenhouang, des fresques bouddhiques qui rappellent Adjanta et qui, par delà l'Inde elle-même, s'apparentent parfois aux fresques de Pompeï.

Le Schisme du Bouddhisme Indien Le Mahayana et l'Hinayana.

Tandis que le Bouddhisme, en s'inspirant des modèles grecs, créait pour son usage une esthétique nouvelle, il subissait au point de vue dogmatique une transformation profonde. La création d'une iconographie religieuse complète n'était que le symbole de l'évolution intérieure qui, de l'austère philosophie du Bouddha Çakyamouni, était en

(1) Nom de naissance de Bouddha Çakyamouni.

train de faire une religion positive, avec des dogmes métaphysiques, une mystique raffinée, des miracles, un paradis, un enfer, toute une hiérarchie de divinités et de saints. Ainsi que nous l'avons vu, cette évolution avait pour interprète, l'Ecole du *Mahayana* ou du *Grand Véhicule*, professée d'abord principalement au Gandhara et au Cachemire. Mais la tendance du Mahayana fut loin de l'emporter d'un seul coup. Pendant des siècles, et jusqu'à nos jours, l'esprit de la primitive Eglise bouddhique se maintint dans l'Ecole de l'*Hinayana* ou du *Petit Véhicule*, qui eut son centre à Ceylan (1).

Les Hinayanistes conservaient au Bouddhisme le caractère qu'avait voulu lui donner son fondateur. Sans doute, ils avaient admis, eux aussi, la divinité du Bouddha. Mais la Doctrine gardait chez eux un caractère de haute intellectualité, — le stoïcisme avec la douceur franciscaine. La confession était pratiquée entre religieux, mais à titre de discipline librement consentie. La méditation avait encore le pas sur la prière. Enfin, les Hinayanistes restreignirent plus longtemps le culte des saints et les exagérations du surnaturel dans la vie individuelle. C'étaient en somme, autant que nous pouvons en juger, les dépositaires les moins infidèles de la pensée du Maître.

En opposition avec cette doctrine un peu sèche, il fallait aux foules, — surtout à des foules orientales —, une religion populaire avec des mystères, du merveilleux, des pompes liturgiques, une iconographie qui parlassent à l'imagination et aux sens. De là, le triomphe de l'art gréco-bouddhique et du dogme mahayaniste, étroitement liés entre eux. Quelles que fussent les aptitudes spéculatives de l'intelligence indienne, le Bouddha Çakyamouni, ce frère désenchanté de Socrate et de Confucius, ne pouvait suffire à alimenter l'imagination orientale et la passion asiatique. Aussi fut-il bientôt relégué au second plan par le culte des *Bodhisattvas* et des

(1) « Il faut se garder, dit cependant Sylvain Lévi, d'opposer dans un contraste brutal les deux *Véhicules*, comme on l'a fait trop souvent. Petit et Grand Véhicule tenaient l'un à l'autre par des liens nombreux et subtils. » (Sylvain Lévi et Chavannes, *Les Seize Arhats protecteurs de la Loi*, Journal Asiatique, 1916, II, 28.

saints. Grâce au Mahayana, ceux-ci envahirent l'Eglise. Toute une mythologie s'échafauda, que le Maître n'avait certes pas prévue, mais qu'il ne faut nullement regretter, car elle fournit au génie oriental des thèmes adorables, des motifs d'amour et de consolation, tout un monde de rêves d'une valeur esthétique insoupçonnée, de nouvelles sources de vie intérieure, un aliment mystique pour les âmes les plus hautes. Une immense espérance traversa la terre indienne, puis les terres d'Extrême-Orient : non plus la doctrine négative et désespérée de Çakyamouni, mais la certitude des au-delà lumineux, *Paradis d'Occident* et *Paradis de Pureté* où, après la mort, les cœurs purs jouiront de la vision béatifique. Ce ne fut plus la sagesse triste et lasse du Bouddha, ce fut, sous le même nom, un rêve de l'Angélico. Des images tendres et merveilleuses apparurent dans une irradiation d'or fin, par delà la muraille du réel, figures qui nous émeuvent encore quand nous songeons à tout ce qu'elles ont représenté de rêve humain et d'invincible espérance. Pour des centaines de millions d'hommes, ces dieux bouddhiques restent encore la plus noble manifestation du Divin. Partout où le Mahayana a triomphé, au Népal, au Tibet, en Chine, au Japon, on adore *Maitréya*, le Bouddha de l'Amour; *Amitabha*, le créateur des Paradis d'Occident; *Avalokiteçvara*, le Maître de la Pitié, dont les Chinois firent Kouan-yin et les Japonais Kwannon, la bonne déesse qui se penche pour écouter les plaintes de l'humanité souffrante; *Maya*, enfin, la mère de Çakyamouni dont la tendre figure est souvent associée à celle de son fils. Toute cette mythologie aurait pu faire dégénérer le Mahayana en un véritable paganisme sans la création d'un dieu suprême, *l'Adi-Bouddha*, divinité unique dont toutes les autres divinités émanent et dont la présence ramène la doctrine à un théisme philosophique très élevé.

Cette doctrine — entièrement nouvelle, puisqu'elle n'avait que le nom de commun avec le Bouddhisme primitif —, fut constituée entre le Iᵉʳ et le VIᵉ siècle de notre ère, par plusieurs écoles indiennes dont il importe de citer les principaux docteurs :

Le premier d'entre eux, *Vasoumitra*, qui était originaire

de la région gandharienne, est compté par certaines sectes comme le septième patriarche bouddhique. Il présida, aux côtés du roi Yuetchi Kanichka, le concile de Péchawer, où furent rédigés les premiers traités du Mahayana (78 de notre ère). Les sectateurs de l'Hinayana refusèrent de s'incliner devant les décisions du concile et se séparèrent du siège patriarcal. A partir de ce jour, l'autorité des Patriarches ne fut plus reconnue que par l'Eglise du Nord (1). *Açvagosha*, né à Sakéta dans l'Oude, et que plusieurs listes donnent comme le onzième patriarche, vécut également à l'époque des Yuetchi. D'après une tradition indigène, Kanichka aurait entrepris une expédition contre le roi de Magadha, uniquement pour se faire céder la personne d'Açvagosha, avec la relique des reliques, l'écuelle de Çakyamouni (2). S'étant avancé jusqu'à Sakéta, il ramena avec lui l'illustre patriarche. Açvagosha devint alors un des conseillers spirituels de Kanichka. Il profita de sa faveur pour combattre le Djaïnisme et répandre le culte d'Avalokiteçvara, en l'honneur duquel il composa un recueil d'hymnes et de sermons. Il écrivit également sur la vie du Bouddha un poème célèbre, le *Bouddhacarita*, qui fut plus tard traduit en chinois, vers 420, par Dharmaraksa (3).

Nagarjouna ou *Nagardjouna*, religieux célèbre, qui succéda peut-être à Açvagosha sur le siège patriarcal (XIII[e] Patriarche), était né au Bérar (4). On lui attribue le *Milindapanha*, dialogue philosophique qui met en scène le

(1) Il convient toutefois de remarquer que le Mahayana et l'Hinayana ne rompirent jamais entièrement l'un avec l'autre. La séparation entre eux ne fut jamais aussi catégorique qu'entre le catholicisme et le protestantisme par exemple. Cf. Sylvain Lévi, art. cit., J. A. 1916, II, 28.

(2) Sylvain Lévi, *Notes sur les Indo-Scythes*, J. A. 1896, II, 449.

(3) Cf. Sylvain Lévi, *Le Bouddhacaritra d'Açragosha*, J. A. 1892, I, 201. et : *Acvaghosa, le Sutralamkara et ses sources*, J. A. 1908, II, 57. — Formichi, *Acvaghosa, poeta del Buddhismo*, 1912. — *Buddha Carita*, éd. Cowel, Oxford, 1892.

(4) La date de Nagarjouna, comme celle de tous les patriarches bouddhistes, est très incertaine. Il est possible qu'il ait été le contemporain du roi d'Andhra Hala qu'il appelle quelque part son bienfaiteur. Dans ce cas, il aurait vécu vers l'an 70 de notre ère. Cf. Sylvain Lévi, *Notes de chronologie indienne*, Journal Asiatique, 1890, II, 547.

roi indo-grec Ménandre. Ce docteur qui exerça une influence décisive sur la formation de la scolastique mahayaniste, fut un des fondateurs du célèbre système du Madhyamika. Sa doctrine, comme celle de Kant, reposait sur la Critique de la Connaissance. Il récusait le témoignage de la perception et montrait que la pensée toute entière, reposant sur une série d'antinomies fondamentales analogues aux antinomies kantiennes, est un instrument faussé dont les expériences sont dépourvues de valeur objective. Pour Nagarjouna « tous les phénomènes n'étaient donc que des illusions. Rien n'existait que le Nirvana ». Mais le Nirvana qu'il entrevoyait, loin de ressembler au Non-Etre de certains hinayanistes, était l'Etre pur, l'Etre absolu. Si la vérité échappait à l'intelligence, à la raison raisonnante, elle pouvait être saisie par l'intuition directe de la Bodhi. Le subjectivisme radical de Nagarjouna conduisait donc à l'Idéalisme absolu, doctrine que l'Ecole suivante, celle des Vijnanavadins, devait proclamer formellement. En vertu des mêmes principes, il admettait aussi l'absorption de l'âme individuelle dans la Divinité, théorie qui n'était autre que celle des théologiens brahmanistes, notamment des docteurs védantistes. Aussi bien Nagarjouna tenta-t-il de concilier le Brahmanisme et le Bouddhisme en introduisant dans le Panthéon mahayaniste les divinités des brahmanes.

Nagarjouna avait parmi ses disciples un religieux de Ceylan, nommé *Dêva* qui lui succéda comme quatorzième (?) patriarche. Dêva professait le mysticisme le plus pur. Il enseignait le dogme de la Communion des saints : « Nos prières, affirmait-il, peuvent nous mettre en rapport avec les trépassés. » Il répandit dans l'Inde le culte d'Amitabha et des « Paradis d'Occident » qui devaient prendre un développement si considérable en Chine et au Japon. — *Koumaralabdha*, l'auteur de l'Ecole des *Sautrantikas*, est donné par certains auteurs comme un contemporain de Nagarjouna et de Dêva, bien que d'autres reportent son existence jusqu'au VI[e] siècle.

La constitution de la doctrine mahayaniste fut achevée

au IVe siècle (1) par les moines *Asangha*, *Vasoubandhou* et *Bouddhasimha*. Asangha et son frère Vasoubandhou étaient originaires de Péchaver dans la région gandharienne. Dans leur jeunesse, ils étaient tous deux hinayanistes. Asangha se convertit le premier au Mahayana. Vasoubandhou, au contraire, défendit longtemps encore l'Hinayana. Un jour, Asangha lui donna rendez-vous dans un couvent des environs d'Ayodhya. « Le supérieur l'accueillit avec bonté, ne lui parla que de choses indifférentes et, le repas terminé, le conduisit dans une cellule au haut d'un pavillon qui dominait le Gange. Il faisait une belle nuit d'automne ; le ciel était sans nuages. Sous les branches des banians et des palmiers, l'on voyait les marais, couverts de nénuphars, le fleuve débordé où la lune se reflétait. Vasoubandhou s'assit dans l'embrasure d'une fenêtre et se mit à méditer... Un moine se tenait au pied de la fenêtre. Il feignit de ne pas remarquer la présence de l'étranger et commença de réciter un traité mystique. Vasoubandhou fut étonné, puis ravi ; les larmes coulaient de ses yeux. Comme la philosophie de l'Hinayana lui paraissait aride auprès des doctrines nouvelles ! Il avait cru que l'homme ne peut espérer aucun secours surnaturel et que la seule récompense de la vertu est le néant. Voilà qu'on lui parlait de la pitié du Bouddha, toujours présent au milieu de ses fidèles et de leur devoir de s'unir mystiquement à lui... Le moine avait achevé sa lecture. Vasoubandhou prit un roseau pour couper sa langue qui avait blasphémé de pareilles doctrines. Asangha se tenait caché derrière la porte. Il saisit la main de son frère et lui dit : « Ne coupe pas ta langue, car désormais elle proclamera la vérité. » (2)

Vasoubandhou embrassa alors avec ardeur les doctrines du

(1) Plusieurs indianistes placent Vasoubandhou et Asangha au Ve et même au VIe siècle : soit pour Asangha 405-480 ou 485-560. (Cf. Wogihara, *Asangha's Bodhisattvabouni*, p. 14). M. Péri a prouvé, contrairement à cette opinion, qu'Asangha et Vasoubandhou vécurent au milieu du IVe siècle. Sa thèse est conforme à la tradition indienne qui fait de Vasoubandhou le protégé du prince Goupta Tchandragoupta Ier (mort en 326), et le précepteur de Samoudrogoupta Ier (mort en 375).

(2) La Mazelière, *Moines et ascètes indiens*, p. 189.

Mahayana le plus mystique. Il aboutit à une sorte d'idéalisme absolu que l'on a pu comparer à celui de Berkeley. Après une longue carrière consacrée à la prédication au Cachemire, au Népal et à Nalanda, dans le Béhar, il fut choisi comme vingtième patriarche. Il mourut à Ayodhia, dans l'Oude, dans un âge avancé. Lui, son frère Asangha et leur disciple Bouddhasimha s'étaient fait le serment que le premier d'entre eux qui décéderait, viendrait révéler aux autres les mystères du Paradis. Or, après les funérailles de Vasoubandhou, une nuit qu'Asangha méditait avec ses disciples, une lumière céleste emplit la salle et l'ombre du défunt, étant apparue, proféra ces mots : « J'ai vu Maitreya. Son visage est si beau que les yeux ne se lassent pas de le contempler. Une lumière divine se dégage de son corps. Les saints et les anges l'accompagnent en jetant des fleurs, en brûlant des parfums et en chantant des cantiques. » (1)

Les Missions Bouddhiques en Extrême Orient.

A partir du IVe siècle, le Bouddhisme ne fit plus de progrès sensibles dans l'Inde. Mahayana, Hinayana et Brahmanisme restaient sur leurs positions respectives. Les Bouddhistes des deux rites cherchèrent ailleurs un terrain de prosélytisme et c'est alors qu'ils se consacrèrent tout entiers à l'évangélisation de l'Extrême-Orient — Turkestan, Chine, Corée, Indo-Chine et Japon.

A vrai dire, la première tentative sérieuse pour convertir la Chine, remonte au milieu du IIe siècle. Elle fut l'œuvre d'un premier groupe de missionnaires dont les plus connus furent Tchou Chou-fô, surnommé le *Bodhisattva hindou*, et Tché-

(1) Sur la chronologie, très discutée, des Pères bouddhistes, consulter : Sylvain Lévi, *La date de Vasubandhu*, J. A., 1890, II, 552. — Schlégel, *Liste chronologique des patriarches bouddhistes*, Toung-pao, 1897, 342. — Sylvain Lévi, *La date de Çandragomin*, B. E. F. E. O., 1903, 38. — Takakusu, *Life of Vasubandhu*, Toung-pao, 1904, 269 et B. E. F. E. O., 1904, 40. — Péri, *A propos de la date de Vasubandhu*, B. E. F. E. O. 1911, 339.

Tchan, surnommé le *Bodhisattva yuetchi* qui arrivèrent de l'Inde en Chine vers 160. Ils furent rejoints vers 190 par un troisième missionnaire indien, le premier Dharmaraksa. Enfin, un certain Tché-Kien, fils d'un ambassadeur yuetchi qui s'était rendu en Chine vers 180, participa à leurs travaux. Cette première mission bouddhique, eut pour siège Lo-yang, au Ho-nan, où elle fonda plusieurs monastères. Au siècle suivant, arriva en Chine un nouveau groupe de missionnaires indiens parmi lesquels on cite : Seng Houeï, qui était le fils d'un marchand gandharien établi en Indo-Chine et qui se rendit en 247 à Nankin, où il traduisit de nombreux ouvrages bouddhiques (+ 280) (1); Dharmakala qui publia le premier règlement monastique en chinois (vers 256) ; le second Dharmaraksa, né d'un père yuetchi établi au Kan-sou (florissait vers 266) et son disciple Tchou Chou-lan, qui était également le fils d'un émigré yuetchi (florissait vers 302). Ces deux derniers missionnaires s'établirent à Si-ngan au Chen-si, où la dynastie impériale chinoise des Tçin, gagnée par la prédication de leurs disciples, fonda dans les premières années du IVe siècle, un grand nombre de couvents (2). En 335, le pas décisif fut enfin franchi : Un édit impérial reconnut solennellement la grande religion indienne.

Quelques années après eut lieu la prédication de Koumarajiva (344-413). Ce personnage était le fils d'un Indien établi à Koutcha, dans le Turkestan Oriental, et qui avait épousé la fille d'un roi de ce pays. Comme la plupart des Bouddhistes de Koutcha, Koumarajiva appartenait à la foi hinayaniste qu'il était allé approfondir au Cachemire, auprès d'un saint religieux nommé Bandhuadetta. (Ce Bandhuadetta se trouvait le frère du roi de Kipin-Gandhara.) Une fois retourné au Turkestan, Koumarajiva y fut converti au Mahayana par le moine Suryasoma, fils du roi de Kachgar. Apres avoir longtemps enseigné dans les couvents de Koutcha, il fut fait prisonnier par les Chinois lors d'une expédi-

(1) Cf. Chavannes, *Seng-houeï*, Toung-pao, 1909, 199-212.

(2) Cf. H. Maspéro, *Communautés et moines... chinois aux IIe et IIIe siècles*. B. E. F. E. O., 1910, 222.

tion de ceux-ci au Turkestan, et conduit dans leur pays. Il se prêta, semble-t-il, volontiers à ce changement de fortune qui allait donner un plus vaste théâtre à son apostolat. S'étant fixé près de Si-ngan, dans la province du Chen-si, il y traduisit 98 traités religieux, — notamment plusieurs œuvres de Vasoubandhou. Ce fut, dit Sylvain Lévi « le plus grand, peut-être, de tous les traducteurs qui firent passer en Chine le génie et les œuvres du Bouddhisme indien » (1).

A l'exemple de Koumarajiva, deux religieux du Cachemire ou du Gandhara, Vimalaksa et Dharmamitra, vinrent se fixer en Chine. Le premier rejoignit Koumarajiva à Si-ngan, en 406. Le second, après un long séjour dans les monastères de Koutcha et de Touen-houang, vint s'établir en Chine en 424. C'est encore de la région gandharienne qu'était originaire le moine Gunavarman (367-431), qui descendait de la famille des radjahs de Kapiça (2). Après avoir refusé la couronne, Gunavarman visita l'île de Ceylan, puis se rendit à Java, terre encore brahmanique et qu'il évangélisa. Il eut le bonheur de convertir un des souverains javanais. En 424, l'empereur chinois Liéou Yu, de la dynastie des Soung, ayant entendu parler de la sainteté de Gunavarman, voulut le connaître. Le gouverneur chinois du Tonkin fut chargé d'attirer en Chine le célèbre missionnaire. Gunavarman débarqua à Canton et arriva à Nankin en 431. Liéou Yu lui fit don d'un monastère magnifique, le Jétavana Vihara, situé près du Palais Impérial, et où le moine indien consacra le reste de ses jours à traduire en chinois les Ecritures indiennes. Citons enfin les moines indiens Bouddhayaças, Bouddhadjiva et Bouddhabadra, venus en Chine au commencement du ve siècle, les deux premiers du Caboul, le troisième de Kapilavastou, et qui laissèrent de nombreuses traductions des Livres bouddhiques.

Comme on le voit par ces exemples, les religieux bouddhistes se transportaient avec une étonnante facilité d'une

(1) Sylvain Lévi, *Journal Asiatique*, 1913, I, 333. — Koumarajiva introduisit notamment en Chine le vinaya des *Sarvastivadins*. (Cf. Chavannes et Sylvain Lévi, *Les seize Arhats protecteurs de la Loi*, Journal Asiatique, 1916, II, 223.)

(2) Cf. Chavannes, *Gunavarman*, Toung-pao, 1904, 193-206.

extrémité à l'autre de l'Extrême-Orient. Et les Hinayanistes n'étaient guère en retard sur les fidèles du Mahayana. Au milieu du ve siècle, le plus grand docteur de l'Hinayana, Bouddhagosha, après être passé du Magadha à Ceylan en 420, se rendit de là en Birmanie et au Siam, où il fit adopter les dogmes du Petit Véhicule.

Au vi^e siècle, les voyages des missionnaires indiens vers la Chine furent encore plus fréquents. En 525, plus de 3.000 moines, fuyant devant l'invasion des Huns, quittèrent l'Inde et cherchèrent un refuge au Turkestan Oriental, au Tibet, à Ceylan, en Birmanie et en Chine. Le vingt-huitième patriarche de l'Eglise du Nord, Bodhidharma (en chinois Ta-mo), s'embarqua lui-même pour l'Extrême-Orient. Il aborda à Canton en 526 et se rendit de là à Nankin, où l'empereur de la Chine Méridionale, Léang Wou-ti, le reçut comme un envoyé du ciel. De Nankin, Bodhidharma alla dans la Chine du Nord où régnait une dynastie particulière, la dynastie Toba des Weï. Il établit le Saint-Siège mahayaniste dans ce pays, à Lo-yang, aujourd'hui Honan-fou. La Chine n'avait connu jusque-là que l'Hinayana et les formes primitives du Mahayana. Bodhidharma lui révéla les formules du mysticisme ésotérique ou *Tsungmen* (1), qui devaient avoir une influence capitale sur l'évolution de la pensée et de l'esthétique sino-japonaises. Quand le saint vieillard eut été enterré dans cette province du Honan qui est le cœur même de la Chine, ce fut un Chinois, son disciple Houeï Ko, qui devint vingt-neuvième patriarche. Seng Tsan, le trentième patriarche, fut également un Chinois, et ainsi de suite jusqu'au trente-troisième patriarche, Houeï Neng, dans la personne duquel s'éteignit, en 703, la papauté bouddhique.

Peu après la mort de Bodhidharma, la Chine reçut la visite de deux autres saints religieux, Paramartha et Narendrayasas. Paramartha était originaire d'Oudjeïn, au Malwa. Il débarqua à Canton en 546 et arriva à Nankin en 548. Il

(1) Appelée dans l'Inde *l'Ecole du Dyana* ou de la méditation, et au Japon l'Ecole *Zen*.

traduisit en chinois de nombreux ouvrages canoniques, notamment, vers 560, la *Vie de Vasoubandhou*. Narendrayasas était originaire de l'Oudyana, dans la région gandharienne. Il avait déjà exercé son apostolat à Ceylan et en Mongolie quand il se rendit en Chine. Il arriva en 556 à Tchang-té au Ho-nan, capitale d'un des royaumes chinois. La dynastie chinoise des Pe-Tsi, qui régnait dans ce pays, le chargea de traduire les Livres sacrés du Bouddhisme indien. Mais une nouvelle dynastie, celle des Héou-Tchéou décréta contre les Bouddhistes une violente persécution. Narendrayasas dut quitter ses vêtements religieux et se cacher dans la campagne (575). L'avènement de la dynastie des Soueï lui rendit la liberté de l'apostolat. Il fut de nouveau chargé de la traduction officielle des Ecritures bouddhiques par l'empereur chinois Yan Kien (584). Il mourut en 589, au comble de la faveur.

Jinagoupta, contemporain de Narendrayasas, eut une carrière analogue (528-605) (1). Ce religieux né à Péchawer, au Gandhara, se rendit en Chine en 559 par la route de Khotan, du Lobnor et du Koukounor. Il fut reçu à Si-ngan par l'empereur Ming Ti, de la dynastie chinoise des Héou Tchéou, qui fit construire un couvent pour lui. Puis il se fixa au Setchouen où il fonda un monastère important à Tching-tou. La persécution déchaînée contre le Bouddhisme en 575 l'obligea à fuir la Chine. Jinagoupta se réfugia alors en Mongolie auprès du khan turc Dobo-khan qu'il convertit. Il séjourna chez les Turcs de 575 à 585. L'avènement de la dynastie des Soueï le rappela en Chine en 585. L'empereur Yang Kien le reçut avec de grands honneurs à Lo-yang, et, après la mort de Narendrayasas, le mit à la tête du bureau chargé de traduire en chinois les Livres sacrés du Bouddhisme indien (589). Jinagoupta remplit ces fonctions avec zèle et intelligence jusqu'à sa mort survenue en 605. Il fut un de ceux qui firent le plus pour la conversion de la Chine, notamment par sa traduction de la vie du Bouddha appelée la *Bouddhacaritra*. Nous terminerons la liste de ces mission-

(1) Cf. Chavannes. *Jinagoupta*, Toung-pao, 1905, 332-356.

naires par le nom de Prabhakara Mitra qui, après avoir évangélisé les Turcs, passa en Chine et s'établit à Si-ngan vers l'an 630.

Ajoutons que le mouvement inverse se produisit. Tandis que les moines indiens allaient porter la bonne parole en Chine, leurs disciples chinois venaient la chercher dans l'Inde : Nous reparlerons plus loin des voyages accomplis aux Lieux Saints du Bouddhisme par les pèlerins chinois Fa Hien (399-413), Soung Yun (518-521), Pao Sien, Tao Tsoueï et Seng Tan (575-581), Hiouen Tsang (629-646), I Tsing (671-695) et Wou Kong (753-789).

Comme on le voit par ces exemples, durant quatre cents ans, du IVe au VIIe siècle, le mouvement qui conduisait les moines indiens vers le Turkestan Oriental et vers la Chine, et les pèlerins chinois vers l'Inde ne cessa point. Ce fut un va-et-vient continu *qui fit de l'Extrême-Orient l'élève de la sagesse aryenne et aussi de l'art hellénistique.*

Les moines indiens, en effet, apportaient avec eux les principes de l'art gréco-bouddhique. Au Ve et au VIe siècle, ils introduisirent notamment cet art dans les provinces de la Chine du Nord, au Chan-si et au Ho-nan, où la protection de la dynastie des *Tobas* leur permit de se fixer. C'est là un point sur lequel on ne saurait trop insister. Nous avons vu que dans l'Inde du Nord le canon grec était lié aux dogmes bouddhiques. On le conservait précieusement au fond des monastères du Kapiça et du Gandhara, de l'Oudyana et du Cachemire, comme on le conservait là-bas en Occident, dans les couvents de Rome et de l'Athos. A cet égard, les grands moines bouddhistes ont joué en Asie, au Moyen Age, pour la conservation de la culture antique, le même rôle qu'en Europe les moines d'Occident et de Byzance. Il n'était pas d'abbé qui, suivant d'immuables formules remontant aux maîtres du Gandhara, ne sut enluminer la vie des saints ou sculpter la figure d'un bodhisattva. Avec l'arrivée de ces grands moines, c'était l'héritage d'un monde qui parvenait aux Chinois. L'art gandharien suivit la route que, le long des pistes du Turkestan, les missionnaires bouddhistes lui avaient tracée : par Khotan, Toumchouk, Koutcha et Touen-

houang. La magnifique floraison artistique qui se produisit en Extrême-Orient, au VIe et au VIIe siècle, fut le résultat de cette révélation. Les fresques du Turkestan Oriental, les bas-reliefs de Ta-tong et de Long-men, l'art chinois des Tobas et des Tang et, par lui, l'art japonais primitif dérivent ainsi directement de l'art gandharien. De même l'art de Ceylan, celui de Java (Borobodour) et celui d'Angkor dérivent de l'art de l'Inde Méridionale. Et dans les deux cas, cette diffusion artistique qui produisit une floraison merveilleuse, fut l'œuvre des missionnaires bouddhistes.

§ 3. — *LES EMPIRES DE L'INDE ARYENNE AU HAUT MOYEN AGE*

L'Andhra et le Surashtra.

Après le règne de Kanichka et de ses deux premiers successeurs (dernier quart du IIe siècle de notre ère), les rois Yuetchi de la dynastie kanerque ne conservèrent, semble-t-il, dans l'Inde que la région gandharienne et le Cachemire, — qui avaient d'ailleurs été le siège principal de la puissance de Kanichka, — plus, en Iran, la Bactriane et la Transoxiane. Vers 425, ils furent dépouillés de leurs provinces iraniennes et vers 450 du Cachemire par les Huns Ephtalites, horde turque sortie de la steppe des Khirgizes. Les derniers Kanerques se trouvèrent ainsi réduits au Gandhara où leur domination paraît s'être maintenue jusqu'au commencement du Xe siècle.

Tandis que l'empire Yuetchi du Nord-Ouest tombait en décadence, la première place dans l'Inde était passée aux Etats du Dékan et de la presqu'île de Kathiawar, l'Andhra et le Surashtra (1).

Le plateau du Dékan proprement dit, entre le Godavéri et

(1) Cf. Jouveau-Dubreuil, *Histoire ancienne du Deccan*, 12-55 (Pondichéry, 1920).

la Krichna, portait aux premiers siècles de notre ere, le nom de pays d'Andhra. Cette vieille terre dravidienne, qui correspond au royaume actuel d'Haïdérabad, fut soumise vers l'an 280 avant notre ère, par le roi de Magadha, Bindousara. Il est probable que ce fut là la première conquête aryenne du Dékan. Le fils de Bindousara, le grand empereur Açoka, travailla à convertir cette vaste région au bouddhisme. Après sa mort, le gouverneur qu'il y avait placé, Simouka ou Sisouka, se rendit indépendant et fonda le royaume d'Andhra historique (220 avant J.-C.).

Le royaume d'Andhra s'étendit depuis les monts Vindhya au Nord jusqu'à la Krichna au Sud. Il eut pour capitales Amaravati, sur la Krichna inférieure, puis Pratitchtana ou Paithana, sur le Godavéri supérieur. La dynastie régnante, appelée dynastie des Satakarnis, se maintint de 220 avant J.-C. à 235 de notre ère (1). Sous le règne de ces princes, l'évangélisation du Dékan, entreprise par Açoka, fut poursuivie avec succès, et le pays se couvrit de stoupas et de stèles. C'est d'ailleurs de cette époque que datent la plupart des fondations bouddhiques de Nasik, de Santchi et d'Amaravati (2) dont il a été parlé plus haut. Cependant plusieurs souverains Satakarnis sont célébrés pour leur orthodoxie brahmanique. Il semble donc que, comme la plupart des princes de l'Inde à cette époque, les rois d'Andhra aient favorisé également ou alternativement les deux cultes. L'apogée du Royaume d'Andhra se place au Ier siècle de notre ère. Le roi Hala (3) qui régna de 69 à 74, fut un des plus grands poètes de l'Inde. Il passe pour être l'auteur du *Gathasaptaçati*, délicieuse anthologie galante qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature pracrite.

Les rois d'Andhra eurent pour rivaux les rois de Surashtra d'origine sace. On se rappelle que les Sakas au Saces, après avoir été chassés par les Yuetchi et les Parthes du Seïstan

(1) Plusieurs indianistes distinguent deux dynasties successives de Satakarnis : 1° Les Satavahanas ; 2° Les Andhrabhrityas.

(2) Le stoupa d'Amaravati aurait été construit sous le roi d'Andhra Pouloumayi II (177 p. C.

(3) Cf. Sylvain Lévi, *Notes de chronologie indienne*, J. A. 1890, II, 547.

et du Sind, s'étaient, aux environs de l'ère chrétienne, retirés dans la presqu'île de Kathiawar et la plaine du Goudjerate, pays appelés dans l'antiquité le Surashtra. Cette région renfermait le port de Barygaza (Barotchi), qui était une des principales échelles du commerce alexandrin. D'autre part, les Saces, ayant longtemps séjourné parmi les colonies grecques de l'Iran Oriental, avaient dû subir jusqu'à un certain point l'influence de l'Hellénisme, puisque, sous le nom de Sakas-Javanas, les Indiens les confondaient avec les Grecs. Aussi leur établissement dans le Surashtra correspondit à un accroissement considérable des relations commerciales entre l'Inde et le monde gréco-romain. C'est la belle époque du trafic, mentionné par Pline, entre Barygaza et les ports romains de la Mer Rouge.

Au IIe siècle de notre ère, une longue suite de guerres commença entre le royaume saka du Surashtra et le royaume d'Andhra. On a voulu voir dans ces guerres des guerres de religion entre Bouddhistes et Brahmanistes. Malheureusement on n'est pas d'accord sur la position prise à cet égard par les deux partis. Tandis que M. Sylvain Lévi, par exemple, voit dans les Sakas des partisans du Bouddhisme, et dans les rois d'Andhra les défenseurs de l'orthodoxie brahmanique (1), plusieurs indianistes anglais soutiennent l'hypothèse inverse. En réalité, il est vraisemblable que les Sakas, comme les rois d'Andhra, protégeaient également ou tour à tour les deux cultes et que les causes de leur rivalité doivent être cherchées ailleurs. Peut-être s'agissait-il avant tout d'une querelle pour la possession des ports du Konkan ; c'est-à-dire pour le partage des bénéfices du commerce avec l'Empire Romain.

L'Andhra eut d'abord le dessus. En l'an 126 de notre ère, le roi d'Andhra, Gautamipoutra, vainquit et tua le roi de Surashtra Nahapana (2) et soumit les Etats de ce prince. Il

(1) Cf. Sylvain Lévi. *Sur quelques termes... des inscriptions kshâtrappas*, J. A., 1902, I. 116.

(2) Sur la date, très discutée, de Nahapana, cf. *Sylvain Lévi, Notes de chronologie indienne*, J. A. 1890, II, 363 — et A. M. Boyer, *Nahapana et l'ère caka*, J. A. 1897, II, 130. — La date donnée par nous est celle de V. Smith.

confia le gouvernement de sa conquête, avec le titre de « kshatrapa » ou satrape, à un prince sace, nommé Chasthana. Sous l'administration réparatrice de Chasthana, le royaume Saka du Surashtra ne tarda point à se relever et s'agrandit même du Malwa ou pays d'Oudjeïn. Le petit-fils de Chasthana, le « kshatrapa » Roudradarman, s'affranchit de la suzeraineté de l'Andhra. Il vainquit en 145 le roi d'Andhra, Pouloumayi II, et acquit l'hégémonie dans le Nord-Ouest de l'Inde péninsulaire (1).

Le royaume d'Andhra, désormais limité au Dékan proprement dit, y prolongea son existence pendant un siècle encore, jusqu'en 235, époque où il fut renversé par les Pallavas, peuple énigmatique qu'on a supposé être une tribu parthe ayant passé de l'Iran dans l'Inde vers la fin du IIe siècle. Quant aux Sakas, leur victoire de l'an 145 leur avait assuré la paisible possession non seulement du Surashtra, leur ancien domaine (Goudjerate et Kathiawar), mais encore du Sind, du Malwa et d'une partie de la côte du Konkan. Leur dynastie, connue sous le nom de dynastie des *Kshatrapas*, d'après le titre qu'avait porté son fondateur, dura de 127 à 410. Elle eut pour capitale l'ancienne ville d'Oudjeïn, au Malwa, l'Ozène des géographes gréco-romains. En 410, les kshatrapas furent dépossédés par une nouvelle maison qui venait de s'élever dans la vallée du Gange, celle des Gouptas.

Restauration de l'Empire du Magadha : Les Gouptas.

Depuis la mort d'Açoka jusqu'à la fin de l'Antiquité, la plaine gangétique, qui avait jadis exercé une action prépondérante sur l'évolution de la civilisation indienne, ne joua qu'un rôle politique insignifiant. Cette vieille terre aryenne, patrie du brahmanisme et du bouddhisme et berceau du premier Empire Indien, celui de Sandrocottus et d'Açoka, avait

(1) On retrouve un écho de ces événements chez le géographe grec Ptolémée qui connaît Chasthana et Pouloumayi sous les noms de Tiastanès, roi d'Ozônê (Oudjeïn) et de Polemaios, roi de Baithana (Paithana).

laissé l'hégémonie passer à d'autres régions, au Pendjab, siège de l'Empire Yuetchi, au Goudjerate, siège du Royaume Sace, au Dékan, siège du Royaume d'Andhra. Au commencement du IVe siècle, elle recouvra la primauté avec la dynastie Goupta.

Sri Goupta, le fondateur de la nouvelle maison royale, était un prince du Magadha (Béhar actuel), qui secoua la suzeraineté des derniers Yuetchi du Pendjab (290-305). Son petit-fils, Tchandragoupta Ier (308-326), régnait déjà sur le Bengale, le Béhar et l'Oude. Ayant restauré l'ancien Empire du Magadha, il mit sa capitale à Patalipouthra (Patna), l'antique métropole d'Açoka et de Sandrocottus, et soumit le Doab. Le fils de Tchandragoupta Ier, Samoudragoupta (326-375), exécuta dans le Dékan une expédition au cours de laquelle il rendit tributaires tous les peuples de la Péninsule, de la Nerboudda à la Cavéri, notamment les Pallavas du Carnate. Tchandragoupta II qui régna ensuite (375-413), annexa en 410 le dernier grand Etat indépendant de l'Inde, le Royaume Saka des Kshatrapas qui comprenait le Malwa, le Goudjerate, le Kathiawar et le Sind. L'Empire des Gouptas s'étendit alors de l'Indus au Brahmapoutre et de l'Himalaya à la Cavéri.

Pour qui régnait sur l'Inde entière, Patalipouthra était trop excentrique. Tchandragoupta II abandonna le séjour du Béhar pour transporter sa cour à Koçambi sur la Djoumna, point central entre le Sind et le Bengale et d'où l'on surveillait plus facilement le Malwa et le Dékan. Après Koçambi, les villes principales des Gouptas étaient Varanasi ou Bénarès, Prayag ou Allahabad, Kanaudje, Agra, Gwalior, Oudjeïn, Chédi et Santchi. L'Empire Goupta atteignit son apogée dans la première moitié du Ve siècle, sous le long règne de Koumaragoupta Ier (414-452). La décadence ne devait commencer qu'à la fin du règne de Skandagoupta (452-480) qui vit les premières invasions des Huns.

Ce fut une époque brillante pour l'art et la littérature. Les monnaies et les inscriptions qui nous restent des Gouptas sont fort belles. On possède notamment d'admirables statères d'or de Samoudragoupta et de Tchandragoupta II, et

le second de ces princes a laissé en l'honneur du premier la célèbre inscription d'Allahabad (380), précieux document pour la géographie politique de l'Inde Médiévale. Cependant, si les Gouptas ont fait beaucoup pour la civilisation indienne en reconstituant l'union du Nord et du Dékan et en rendant l'hégémonie aux vieilles provinces gangétiques où l'élément aryen était resté le plus pur, leur règne n'en marque pas moins, à certains égards, une rupture profonde avec les traditions historiques. Eux qui avaient voulu recommencer Açoka et rétablir son empire, ils s'écartèrent sur un point capital de son exemple : ils furent tous hindouistes et particulièrement attachés au culte de Vichnou. Avec eux, le bouddhisme, bien que toujours florissant, perdit la faveur officielle qui fut réservée aux Brahmanes.

Le Bouddhisme à l'Époque des Gouptas. Pélérinage de Fa Hien.

Nous possédons un excellent tableau de la situation dans l'Inde à l'époque des Gouptas : c'est le récit du voyage de Fa Hien (1).

Fa Hien était un religieux chinois qui fit le voyage de l'Inde en 399, pour se procurer des copies des Ecritures bouddhiques. Il se rendit dans l'Inde par Touen-houang et la Kachgarie, et visita les principaux sanctuaires de la vallée du Gange sous le règne de Tchandragoupta II (399-412). Il trouva le Bouddhisme encore florissant, bien que déchu de la faveur officielle. Il visita longuement les lieux sanctifiés par la vie du Bouddha. Le temps avait fait son œuvre et la plupart des villes de l'Inde ancienne tombaient en ruines. Sravasti, l'ancienne capitale du Koçala (Oude), qui avait été à l'époque bouddhique une des plus florissantes cités de l'Inde, était presque déserte. Kapilavastou, où le Bouddha était né, était un lieu de désolation. Kousinagara, où il était mort, n'était plus habité que par quelques moines. A Pata-

(1) Chy Fa Hian, *Foe Koué Ki, ou relation des royaumes bouddhiques*, traduction Abel Rémusat, édition Klaproth et Landresse, 1836.

lipouthra, Fa Hien admira les ruines du palais d'Açoka et fut frappé de la majesté qu'elles conservaient encore. Près de ces ruines, s'élevait un beau monastère bouddhique qui renfermait six cents moines. Fa Hien vit à Patalipouthra une des grandes processions de la liturgie bouddhique : vingt chars recouverts de sortes de pagodes aux couleurs éclatantes, promenaient au milieu de la foule des statues du Bouddha, enrichies d'or, d'argent et de pierreries. Cette procession fut suivie de réjouissances publiques, de jeux, de festins et de danses en plein air.

En quittant Patalipouthra, Fa Hien alla visiter Radjagriha et y vit les catacombes où avait été tenu le premier concile bouddhique. Puis il accomplit un pèlerinage à Gaya, auprès du figuier sous lequel Çakyamouni avait reçu l'Illumination Intérieure. L'endroit était désert, mais l'arbre sacré était toujours là. A Bénarès, il vit le « Parc aux Antilopes », où le Bouddha avait prêché son premier sermon et où s'élevaient maintenant deux grands monastères bouddhiques. Il retourna ensuite à Patalipouthra et put s'y procurer les copies des Livres saints du Bouddhisme. Après être resté quatorze ans dans l'Inde, Fa Hien s'embarqua à Ceylan pour regagner sa patrie par mer. Il fit escale dans l'île de Java, où les Brahmanes faillirent le faire périr (412), et aborda à Nankin en 413.

Comme on le voit par le récit du voyage de Fa Hien, si le Bouddhisme n'était pas la religion officielle des souverains Gouptas, il n'en conservait pas moins une situation considérable dans leur empire. Bien loin d'être persécuté par eux, il disputait librement au Brahmanisme la faveur des foules. Les persécutions ne devaient venir pour le Bouddhisme qu'après la chute des Gouptas, au moment de l'invasion des Huns.

Invasion des Huns dans l'Inde.

L'Empire Indien des Gouptas était parvenu à son apogée quand il succomba, comme l'Empire Romain, sous l'in-

vasion des Barbares, en l'espèce sous l'attaque des Huns Ephtalites.

Les *Huns Ephtalites*, appelés aussi *Huns Blancs* ou Turcs Téléché (1), étaient une horde hunnique qui nomadisait dans la steppe des Khirgiz, entre la Mer d'Aral, le Balkach et l'Irtych. Dans le premier quart du ve siècle, ces Huns passèrent le Syr et l'Amou Daria et enlevèrent aux Yuetchi la Sogdiane et la Bactriane (1). Solidement installés dans ces deux provinces, ils déchaînèrent à leur gré, pendant tout le temps où ils en restèrent maîtres, de 425 à 550, leurs sauvages escadrons sur l'Empire Perse des Sassanides et sur l'Empire Indien des Gouptas.

C'est vers 452 que les *Huns Ephtalites* forcèrent les passes de l'Hindou-Kouch et firent leurs premières incursions au Pendjab, sous le règne de l'empereur indien Skandagoupta. Celui-ci parvint à les repousser, mais ils revinrent après sa mort et, de 495 à 525, ils ne quittèrent plus le sol du Pendjab. Leur chef, Toraman, vint camper à plusieurs reprises au cœur du Malwa. Impuissants à arrêter l'invasion comme à empêcher le morcellement de leurs territoires, les empereurs gouptas, Pouragoupta (480-485) et Narasinha Baladitya (485-535) furent réduits à la vallée du Gange. En 495, Toraman, dont les volontés faisaient loi dans l'Inde comme celles de son contemporain Attila en Europe, détrôna Baladitya. En 510, un prince de Valabhi au Goudjerate, nommé Bhatarka, qui s'était fait le champion de la résistance indienne, remporta enfin sur les Huns un succès sérieux à la suite duquel il rétablit Baladitya dans sa capitale dépeuplée. Mais Toraman qui s'était retiré au Cachemire, continuait d'y faire peser sur l'Inde la menace de nouvelles invasions. Comme les Gouptas restaurés ne firent rien pour conjurer le péril, leur prestige sombra rapidement et ils furent réduits à leurs possessions héréditaires du Magadha, c'est-à-dire au Béhar actuel, qu'ils conservèrent jusqu'au VIIIe siècle.

(1) Cf. Drouin, *Remarques sur les monnaies frappées aux premiers siècles par les princes touraniens*, J. A. 1891, I, 147.

Les invasions hunniques, arrêtées un moment par la bataille de l'an 510, reprirent bientôt après. Au Cachemire, où il s'était retiré, le roi des Huns, Toraman, avait réorganisé sa horde. Son successeur Mihirakula (515-530), recommenca dans l'Inde ses dévastations périodiques (1). Le radjah de Valabhi qui avait jadis repoussé Toraman, voulut arrêter de nouveau les Barbares. Cette fois il fut écrasé, et rien dès lors ne s'opposa plus à leurs invasions. Les Huns se montrèrent dans l'Inde les mêmes qu'en Occident ou en Chine. Mihirakula fut comme Attila, son congénère, « le fléau de Dieu » et « l'effroi de l'Eglise ». De Lahore, dont il avait fait sa capitale, il inaugura contre les diverses sectes indiennes et en particulier contre le Bouddhisme une persécution en règle. Il brûla les couvents du Pendjab, martyrisa les moines et fit même périr le vingt-quatrième patriarche bouddhiste, Simha.

L'Eglise bouddhique ne se releva jamais complètement de cette persécution. Les moines s'enfuirent à Ceylan, en Birmanie, à Java, au Turkestan Oriental, au Tibet et en Chine. Quittant sa patrie devant l'invasion, Bodhidharma, le vingt-huitième patriarche, s'embarqua pour l'Extrême-Orient. Il aborda à Canton en 526 et se rendit de là à la cour de Nankin, où l'empereur de la Chine Méridionale, Léang-Wou Ti, le reçut magnifiquement. Cependant le saint vieillard ne s'arrêta que peu de temps sur les bords du Fleuve Bleu. C'est à Lo-yang, aujourd'hui Honan-fou, qu'il fixa le Saint-Siège bouddhique, dans le Royaume des Weï ou Tartares Tobas qui gouvernaient à cette époque la Chine du Nord.

On ne sait pas jusqu'où s'étendirent dans l'Inde les ravages de Mihirakula et de ses Huns. En 525, ils furent enfin arrêtés par Yasodharman, roi du Malwa ou d'*Oudjeïn*, un des héros les plus brillants de l'histoire indienne. Yasodharman remporta sur Mihirakula une victoire décisive à Kahror (2), victoire qui mit fin aux invasions hunniques

(1) Cf. Drouin, *J. A.*, 1890, II, 363.

(2) Entre Moultan et le Château de Loni.

dans l'Inde, comme y avait mis fin en Europe la victoire des Champs Catalauniques. Aussi Yasodharman recueillit-il en Asie la même gloire que les vainqueurs d'Attila en Gaule. Le tueur de Huns vit l'Inde à ses pieds. La légende qui s'est emparée de ce prince, a fait de lui, sous le nom de *Vikramaditya*, le type du héros indien. Elle a idéalisé ses actes, l'a transformé en paladin de chansons de gestes, à la manière de Roland ou du roi Arthur, et a rassemblé autour de lui, à Oudjeïn, les auteurs les plus fameux de la littérature indienne.

Cependant l'Empire d'Oudjeïn ne survécut pas à son fondateur. Après lui, l'Inde du Nord se partagea en une multitude d'Etats dont un seul, *le Royaume de Valabhi*, mérite une mention particulière.

Le royaume de Valabhi occupait l'emplacement de l'ancien royaume sace du Surashtra, c'est-à-dire le Kathiawar et le Goudjerate. Il fut fondé par un ancien dignitaire de la cour des Gouptas, le prince Bhatarka (495-520), qui, au moment de l'invasion des Huns, se fit le champion de la résistance indienne. L'apogée de cet Etat se place dans la première moitié du VIIe siècle, sous une succession de princes fastueux qui portèrent presque tous les noms de Dharaséna, Dhruvaséna ou Karagraha. L'un d'eux, Dharaséna IV (641-651) augmenta la prospérité de son royaume en occupant le grand port de Barygaza ou Barotchi, qui était le principal marché de l'Océan Indien et le rendez-vous des commerçants levantins ou perses. Cet Etat goudjerati dura de 495 à 766, date où il fut renversé par les Chaloukyas, tribus mahrattes venues du Dékan.

Le dernier des Aryas
Siladitya de Thaneswar.

La petite ville de Thaneswar, sur la rive droite de la Djoumna, doit à sa position centrale entre le Doab et le Pendjab, le rôle qu'elle a joué dans l'histoire. En face des hordes hunniques, campées à demeure au Pendjab, le fief

de Thaneswar devint au VIIe siècle une marche-frontière, chargée de la défense du Doab et du Malwa. A ce poste de combat, les princes de Thaneswar s'aguerrirent. L'un d'eux Prabhakara (+ 605), vainqueur des Huns en plusieurs rencontres, fit de son modeste fief un puissant royaume. Son fils aîné, Radjavardhan ayant été tué dans un guet-apens par un roi du Bengale (1), le cadet Harshavardhan, plus connu sous le nom de Siladitya, lui succéda sur le trône et, en un règne de près d'un demi-siècle (606-648), étendit sa domination sur toute l'Inde du Nord (2).

Siladitya alla d'abord tirer vengeance du roi de Bengale, meurtrier de son frère. A ses griefs domestiques devaient se mêler des griefs religieux car, tandis que Siladitya était un adepte fervent du Bouddhisme, le roi de Bengale se montrait l'adversaire déclaré de cette religion, au point d'avoir porté une main sacrilège sur l'arbre de la Bodhi, à Gaya. Une nouvelle vengeance de famille rappela Siladitya au Doab. Son beau-frère, le roi de Kanaudje, avait été dépouillé et tué par le roi de Malwa. Siladitya châtia l'agresseur, fit une campagne victorieuse au Malwa et annexa Kanaudje où il transporta sa capitale. Cette annexion, qui entraîna celle de tout le Doab, fut si bien acceptée par les populations, que le voyageur chinois Hiouen Tsang, visitant l'Inde quelques années plus tard, ne connut Siladitya que sous le nom de Roi de Kanaudje.

Les divers souverains de l'Inde septentrionale reconnurent successivement la suprématie de Siladitya, les uns de leur plein gré comme les derniers Gouptas du Béhar et le roi d'Assam, les autres par la force des armes comme les Huns du Pendjab et le roi de Cachemire. Au Goudjerate, le roi de Valabhi, Dhruvaséna II, trop faible pour résister à Siladitya, prit la fuite devant lui et se réfugia au Dékan. Par la suite Siladitya lui rendit son royaume, sous condition, semble-t-il, que la dynastie de Valabhi, jusque-là brahmaniste, se convertirait à Bouddhisme.

En 612, Siladitya obtint la consécration de ses conquêtes

(1) Ou peut-être du Tchotta Nagpour.
(2) Cf. Ettinghausen, *Harsha Vardhana*, P. 1906.

en se faisant reconnaître par les rois clients ou vassaux empereur de l'Inde septentrionale. Il régnait maintenant de l'Himalaya à la Nerboudda sur toute la plaine indo-gangétique, le vieux pays aryen. Il ne lui restait plus, pour être le maître de l'Inde entière, qu'à faire, comme jadis les Gouptas, la conquête du Dékan.

Mais depuis les Gouptas, un grand empire militaire s'était fondé au Dékan, l'empire des Chaloukyas, constitué en pays mahratte par une dynastie d'origine radjpoute et qui aspirait à la domination du monde dravidien. Quand Siladitya voulut envahir le Dékan, le roi Chaloukya Poulikéçim II lui infligea un échec complet (620). Ce fut là un événement capital dans l'histoire de l'Inde : Les peuples dravidiens, ayant accepté la culture brahmanique, avaient, à ce contact, pris conscience de leur génie propre. Il y avait désormais dans l'Inde un empire aryen et un empire dravidien, égaux en forces, en civilisation et en prestige dans le monde. Chacun des deux chercha contre son rival des appuis au dehors. Poulikéçim envoya une ambassade au roi de Perse Khosroès Parviz. L'entente des deux cours est attestée par une fresque d'Adjanta représentant le monarque sassanide et sa favorite, la belle Shirin. De son côté, Siladitya obtint l'alliance de la Chine, alors en pleine ferveur bouddhique. Cette alliance était fort précieuse. C'était en effet l'époque où l'empereur de Chine Taï Tsong le Grand, deuxième souverain de la Dynastie Tang, (626-650) soumettait l'Asie Centrale et étendait sa domination jusqu'à l'Himalaya et aux Pamirs. Comme aux siècles des Han et des Yuetchi, l'Empire Chinois touchait à la frontière des Indes. Aussi les relations entre les deux pays ne furent-elles jamais plus actives que pendant le règne de Siladitya. L'empereur Taï Tsong envoya à deux reprises à ce prince des ambassades officielles conduites par Léang Hoaï-king et Wang Hiuan-tsé. Une alliance formelle fut conclue entre les deux empires (1). Les missions religieuses marchaient de pair, des deux côtés, avec les missions politiques : De 630 à 645, le bouddhiste chinois Hiouen

(1) Cf. Sylvain Lévi, *Les missions de Wang Hiuen tsé dans l'Inde*, J. A. 1900, I.

Tsang accomplit dans l'Inde le célèbre pèlerinage, dont il nous a laissé une si curieuse relation (1).

Pèlerinage de Hiouen Tsang dans l'Inde.

Hiouen Tsang arriva dans l'Inde en 630 par la voie du Caboul. Il visita au passage les monastères bouddhiques de la région gandharienne, encore tous pleins du grand souvenir de Kanichka, et resta deux ans auprès des moines du Cachemire, pour copier les textes sacrés de l'Eglise du Nord. Il visita ensuite les grandes villes du Doab, Kanaudje, Koçambi, Prayag (Allahabad) où les populations abandonnaient de plus en plus le Bouddhisme pour retourner aux cultes brahmaniques. Il constata le même fait dans l'Oude où Bénarès, la ville que le Bouddha avait choisie pour faire entendre ses premières prédications, était redevenue la citadelle des Brahmanes. Après avoir fait ses dévotions à Kapilavastou, lieu de la nativité du Bienheureux, et à Kousinagara, lieu de sa mort, le pèlerin chinois parvint à la Terre Sainte du Bouddhisme, au Béhar. Il visita longuement le sanctuaire de Gaya et y vénéra l'Arbre de la Bodhi au pied duquel Çakyamouni avait reçu l'Illumination Intérieure. Au Nord-Est de Gaya, Hiouen Tsang visita l'emplacement de Radjagriha, l'ancienne capitale du Magadha au temps de Çakyamouni. Il vit le vihara du *Bois des Bambous*, où le Bouddha avait habité, et les lieux où s'était tenu, au lendemain de sa mort, le premier concile bouddhique.

Au Nord de Gaya et de Radjagriha, était la célèbre université bouddhique de Nalanda.

C'était une ville savante, « sorte d'Oxford indien », pleine de collèges, de chapelles, d'hôtelleries pour les étudiants et les docteurs de passage. Toute la vie intellectuelle du Bouddhisme y était concentrée. Dix mille moines y étudiaient la théologie bouddhique. Dans chaque couvent, des docteurs en renom discutaient sur les mérites respectifs du Mahayana

(1) Stan. Julien, *Vie et voyages du pélerin Hiouen Tsang*, P. 1853-1858.

et de l'Hinayana, du Bouddhisme et de l'Hindouisme. Autant de doctrines que de chaires. L'âge des grands élans populaires était passé. On était à la période de la scolastique. Quand la nouvelle se répandit qu'un docteur venu de Chine approchait de Nalanda, ce fut dans cette ruche studieuse un vif mouvement de curiosité. Hiouen Tsang fut accueilli avec de grands honneurs et escorté jusqu'à sa demeure par deux cents moines. Une assemblée fut réunie pour lui souhaiter la bienvenue.

Le vénérable Silabhadra, le doyen centenaire des maîtres de Nalanda, et Jayasêna, son émule en science et en sainteté, ouvrirent à Hiouen Tsang les trésors de leurs bibliothèques et les trésors, plus précieux encore, de leurs souvenirs. Par eux, il connut l'enseignement de deux autres docteurs fameux, qui avaient vécu au milieu du VIe siècle : Dharmapala, le maître de Silabhadra, et Shtiramati, le maître de Jayasêna. Et par Dharmapala et Shtiramati, c'était la tradition même de Vasoubandhou et d'Asangha, les grands mystiques du IVe siècle, qui parvenait jusqu'à lui (1). Hiouen Tsang passa à Nalanda, cinq années qu'il employa à copier les Saintes Ecritures et à se perfectionner dans la connaissance des dialectes indiens.

Hiouen Tsang fit plusieurs séjours à Nalanda. A la fin de son premier séjour, il alla visiter le Dékan où il poussa jusqu'à Kantchi (Conjévéram) au Carnate et d'où il revint en traversant les terres du roi de Maharashtra, Poulikéçim II. Les notes qu'il nous a transmises sur les différentes régions parcourues, sont d'une scrupuleuse exactitude. Il remarque par exemple le caractère du peuple mahratte, peuple de soldats fiers et emportés, aux vendettas terribles. Il parle de Poulikéçim comme d'un puissant monarque, personnelle-

(1) M. Sylvain Lévi (*La date de Çandragomin*, B. E. F. E. O., 1903, 38) donne, pour la filiation intellectuelle des Pères bouddhistes de cette époque, le tableau suivant, étant entendu que les maîtres et les disciples sont séparés parfois par l'intervalle de plusieurs générations : Asangha eut pour disciple Bouddhadana. Vasoubandhou eut pour disciple Shtiramati et Dinnaga. A Shtiramati se rattachent d'une part Jayasêna, contemporain de Hiouen-tsang, d'autre part Çandragomin qui vivait encore en 673. Enfin Dinnaga eut pour disciple Dharmapala, qui fut lui-même le maître de Silabhadra.

ment brahmaniste, mais venant, pour les grandes fêtes, faire des présents aux monastères bouddhiques (à Adjanta, par exemple). Il décrit Oudjeïn, la capitale du Malwa, l'Athènes de l'Inde, comme la ville la plus policée du pays avec Kanaudje. Il note que le Royaume de Valabhi, au Goudjerate où la population était brahmaniste et la dynastie bouddhiste, était un des plus riches de l'Inde, ce qui s'explique par le commerce des ports de la région avec le monde sassanide et byzantin.

Après ce long voyage dans le Dékan, Hiouen Tsang revint à Nalanda, auprès du vénérable Silabhadra. Cependant la réputation qu'il s'était acquise, ne lui permit pas de goûter longtemps l'hospitalité des moines de Nalanda. Le roi de Kamaroupa ou d'Assam, qui protégeait le Bouddhisme bien que presque tous ses sujets restassent hindouistes, invita le pèlerin à se rendre à sa cour. A peine Hiouen Tsang était-il en Assam, que le roi de Kanaudje, Siladitya, empereur de l'Inde du Nord et suzerain du roi d'Assam, voulut avoir le pèlerin chinois auprès de lui. Le roi d'Assam, sommé d'amener Hiouen Tsang à Kanaudje, remonta le Gange sur une flotille de bateaux, tandis que ses éléphants suivaient la rive gauche du fleuve. Siladitya vint à la rencontre du cortège. Les deux escortes se rejoignirent au coucher du soleil. Dans sa ferveur, Siladitya ne voulut pas attendre le jour pour se faire présenter le docteur chinois. Au milieu de la nuit, monté sur son éléphant, il se rendit à la lueur des torches à la tente de Hiouen Tsang et baisa les pieds de celui-ci. Il l'interrogea longuement sur l'état du Bouddhisme en Chine, ravi de retrouver chez ce missionnaire lointain ses propres convictions mahayanistes. Puis il l'invita à assister au grand concile qu'il avait convoqué dans sa capitale de Kanaudje.

Siladitya était alors en lutte presque ouverte non seulement avec les Brahmanes, mais aussi avec les partisans de l'Hinayana. Il était heureux de montrer aux infidèles et aux hérétiques le missionnaire chinois venu de si loin pour recueillir les textes de la foi orthodoxe. Fidèle à ses projets d'alliance avec la Chine, il voyait en Hiouen Tsang, à la fois

un coreligionnaire plein de savoir et l'ambassadeur officieux du grand empire jaune dont l'appui pouvait lui être nécessaire contre ses ennemis. Le concile de Kanaudje, réuni dans ce dessein, fut une immense apothéose de l'orthodoxie mahayaniste et de la puissance de Siladitya. Hiouen Tsang y vit figurer à la suite de Siladitya dix-huit rois vassaux avec toute leur cour montée sur 300 éléphants; il y avait mille docteurs bouddhistes, venus tout exprès de Nalanda, et 500 brahmanes. Siladitya avait fait fondre pour cette cérémonie une magnifique statue du Bouddha en or massif. Pendant plusieurs jours cette statue, portée sous un dais magnifique par un éléphant gigantesque, fut promenée à travers les rues de Kanaudje. A droite de la statue marchait Siladitya, tenant un chasse-mouches blanc et costumé en dieu Indra; à gauche, le roi d'Assam, abrité sous un parasol d'étoffe précieuse et costumé en dieu Brahma. Tous deux étaient coiffés de tiares merveilleuses, enrichies de diamants et d'escarboucles, et répandaient sur leurs pas des guirlandes de fleurs rares, des perles, des lotus d'argent et d'or. Puis venaient les autres rois, puis les moines en tête desquels Hiouen Tsang, monté sur un éléphant. Cinq cents éléphants revêtus d'armures de luxe suivaient chacun des rois et cent autres précédaient la statue avec des musiciens et des tambours. Le sol était jonché de fleurs, des nuages d'encens flottaient dans l'air et toute la ville retentissait du fracas des tambours, de l'appel des conques marines, du son des flûtes et des guitares. Un immense banquet suivit cette procession; toute la multitude venue pour contempler le concile était nourrie aux frais de Siladitya. Le pèlerin chinois dont la présence rehaussait l'éclat de la fête, fut servi dans de la vaisselle d'or.

Après les fêtes eut lieu le concile de Kanaudje. Hiouen Tsang y prit une part importante en prononçant devant l'assemblée l'éloge du Mahayana. Tous les articles du Mahayana furent solennellement approuvés ou confirmés. Sans doute, il y avait là des Hinayanistes et même des Brahmanes, mais l'intransigeance de Siladitya ferma toutes les bouches. Le puissant empereur sembla cependant solliciter la contra-

diction en déclarant qu'il donnerait sa tête à couper à quiconque parviendrait à réfuter la doctrine mahayaniste. Bien entendu, nul ne se hasarda à relever le défi. Peu après, Siladitya s'emporta en menaces contre les hérétiques et les infidèles. Il fit publiquement état de l'exemple de la Chine, convertie aux dogmes orthodoxes, et de l'appui qu'elle lui prêterait. Plusieurs brahmanes jugèrent prudent de disparaître. Mais leur opposition ne désarmait pas. Le dernier jour du concile, Siladitya inaugurait une tour destinée à en perpétuer le souvenir, quand une main mystérieuse mit le feu à ce monument. Les brahmanes ne reculaient même pas devant l'assassinat. En plein concile, un fanatique se jeta sur Siladitya pour le massacrer. Saisi et ligoté, il avoua que les brahmanes avaient armé son bras. A la suite de cette tentative, Siladitya exila cinq cents brahmanes aux frontières de son empire. Quant à Hiouen Tsang, il reçut pour son apologie du Mahayana 10.000 pièces d'or, 30.000 pièces d'argent et l'éléphant qu'il avait monté (1).

Après le concile de Kanaudje, Siladitya, suivi des dix-huit rois vassaux et toujours accompagné par Hiouen Tsang, se rendit à Prayag (Allahabad), où il procéda à la *distribution de la Délivrance*. C'était une distribution générale d'aumônes que Siladitya renouvelait tous les cinq ans et qui n'allait à rien moins qu'à abandonner au peuple tout le contenu du Trésor. On avait construit pour la durée de cette assemblée d'immenses réfectoires où Siladitya nourrissait les multitudes accourues de l'Inde entière. Durant deux jours pleins, on distribuait des aumônes aux moines bouddhistes, durant vingt jours aux brahmanes, durant dix jours aux hérétiques, puis aux veuves, et aux orphelins, puis aux vieillards, puis aux pauvres, et finalement à tous ceux qui se présentaient. La distribution durait des semaines. Or, argent, diamants, soieries, cotonnades, tout le Trésor royal y passait. Quand il

(1) Hiouen Tsang ajoute que chaque année Siladitya réunissait auprès de lui des théologiens de toutes les sectes et les mettait aux prises. Il présidait lui-même leurs discussions, et appelait ensuite les meilleurs orateurs à prendre place près de son trône. Mais ce que Hiouen Tsang rapporte par ailleurs du Concile de Kanaudje, laisse supposer que devant Siladitya ce devait être toujours le Mahayana qui l'emportait.

était vide, Siladitya donnait ses bracelets, ses colliers, ses pendants d'oreilles, l'escarboucle de ses cheveux et jusqu'à son vêtement de satin et de mousseline. Quand il n'avait plus rien, il se couvrait d'une bure grossière, et rendait grâce au Bouddha. Il rentrait dans sa capitale, n'ayant gardé, dit Hiouen Tsang, que ses éléphants, ses chevaux de guerre et les armes de ses soldats.

On ne saurait s'étonner qu'avec de pareilles pratiques, l'Empire de Siladitya n'ait pas survécu à son fondateur. Tout à sa dévotion et à ses goûts littéraires, le vieux monarque menait une étrange vie d'insouciance et de rêve dans sa capitale de Kanaudje, au milieu des grands poètes, ses amis et ses émules. Suprême représentant d'une civilisation en voie de disparaître, le dernier empereur national de l'Inde, pénétré de piété bouddhique et de renoncement djaïn, fut à coup sûr une des plus curieuses figures de l'antique Orient. Dans cette Inde du haut Moyen Age où le Védisme originel et le Bouddhisme primitif sombraient lentement au milieu des conceptions nouvelles du monde dravidien, à la veille de la réaction hindouiste et de la conquête radjpoute, cet héritier des princes de Thameswar auquel on ne connaît point de successeur, nous apparaît vraiment comme le dernier des Aryens, des hommes de notre race en un monde devenu étranger.

La fin de l'Inde Aryenne. L'Hégémonie Radjpoute.

Siladitya mourut trois ans après le départ de Hiouen Tsang, en 648, et tout de suite, comme si sa mort marquait la fin d'une période de l'histoire du monde, après lui, dans l'Inde du Nord, ce fut le chaos. Un de ses lieutenants, nommé Ardjouna, usurpa le trône de Kanaudje. Pour inaugurer son règne, le nouveau monarque tendit un guet-apens à l'escorte de l'ambassadeur chinois, Wang Hiuan-tsé, qui se rendait à la cour de l'empereur défunt (1). La caravane chinoise fut

(1) Cf. Sylvain Lévi, *Les missions de Wang Hiuan tsé dans l'Inde*, Journal Asiatique, 1900, I, 297.

pillée, mais Wang Hiuan-tsé résolut de tirer vengeance de cet affront. La Cour de Chine considérait en effet le successeur de Siladitya comme un vassal rebelle et le Royaume de Kanaudje comme une dépendance naturelle du Céleste Empire. Il ne fut pas nécessaire, pour châtier les Indiens, d'aller chercher une armée en Chine. Aux portes de l'Inde se trouvaient deux peuples vassaux de la Chine et qui ne demandaient qu'à venger cette dernière en allant piller les trésors des radjahs : C'étaient les Tibétains, unifiés depuis peu et qui représentaient, sous leur roi Srong-btsan-sganpo, une force militaire de premier ordre, et les Népalais, alors gouvernés par le roi bouddhiste Narendradêva (1). Wang Hiuan-tsé reparut bientôt dans la vallée du Gange à la tête des vieilles bandes tibétaines et népalaises. Il dispersa l'armée indienne sur les bords de la rivière Gandak, pénétra jusqu'au Gange et ne reprit la route de l'Extrême-Orient qu'après s'être emparé de la personne d'Ardjouna. Le monarque indien fut emmené captif en Chine. L'Empire de Kanaudje ne survécut pas à cette défaite. L'hégémonie passa aux montagnards du Cachemire, puis aux Radjpoutes, en attendant l'heure de la conquête musulmane dont la menace apparaissait déjà aux portes de l'Inde un demi-siècle après Siladitya.

Dès la chute de la Maison de Thaneswar, les rois de *Cachemire* tentèrent de lui succéder dans la domination de la plaine indo-gangétique. C'étaient des princes bouddhistes à qui leur situation d'intermédiaires entre l'Inde et la Chine valait des avantages considérables. Comme autrefois Siladitya, ils recherchaient l'amitié de la Cour de Chine dont ils reçurent à diverses reprises des brevets d'investiture. Le roi de Cachemire, Lalitaditya, qui reçut en 732 l'un de ces brevets, conclut avec les Chinois un traité d'alliance pour protéger contre leurs ennemis communs, les Tibétains, les routes du commerce asiatique. En même temps il intervint en maître dans l'Inde du Nord, vainquit le roi de Kanaudje, successeur de Siladitya et pilla cette ville (740). Mais au

(1) Sylvain Lévi, *Note sur la chronologie du Népal* Journal Asiatique 1894, II, 60. Cf. S. Lévi, *Le Népal*, P. 1905-1908.

IXᵉ siècle, la décadence de l'Empire Chinois et les conquêtes des Tibétains et des Arabes qui coupèrent les anciennes communications entre l'Inde et l'Extrême-Orient, provoquèrent le déclin du Royaume de Cachemire.

Le rôle que les rois de Cachemire ne purent jouer que par intermittence, les *Radjpoutes* l'assumèrent pendant deux siècles. C'est une noble race que celle de ces Radjpoutes. Ils descendaient peut-être des conquérants Yuetchi qui avaient pénétré, à titre d'aristocratie dominante, du Pendjab au Doab et au Malwa. Depuis l'époque kanerque, ils s'étaient entièrement hindouisés, et, au xᵉ siècle, la société brahmanique ne comptait pas de caste plus dévouée au traditionalisme indigène. Car, à cette époque, les Radjpoutes ne constituaient pas à proprement parler une nation, mais une caste militaire, une sorte de chevalerie hindoue aux manières raffinées, au luxe éblouissant, très fière de sa bravoure et de la pureté de son sang. Avec cette aristocratie guerrière, en quête d'aventures romanesques et de belles passes d'armes, un véritable régime féodal, analogue à celui de l'Occident, s'établit en terre aryenne. Retranché derrière les murs de son château-fort et entouré de ses fidèles, le baron radjpoute du XIᵉ siècle, avec sa courtoisie et son mépris de la mort, son point d'honneur et ses instincts pillards, son code chevaleresque et sa brutalité, est, à bien des égards, semblable aux barons français, ses contemporains.

Les richesses de l'Inde étaient à prendre. Dans ce milieu de féerie, les cavaliers radjpoutes, au galop de leurs coursiers se taillèrent des royaumes : *Tomaras* ou *Chohans* à Delhi, *Rathors* à Kanaudje, *Paramaras* à Oudjeïn, *Chandellas* à Kalindjar, *Chaloukyas* en pays mahratte, chacun de leurs clans s'installa dans quelque magnifique héritage. Leur triomphe, qui coïncida avec les premières invasions musulmanes, vint à son heure dans un monde vieilli. Sans eux, l'Inde se fut trouvée vide de défenseurs en face de l'Islam.

Ce fut en effet, au début du XIᵉ siècle que les premières bandes turques, établies dans les montagnes de l'Afghanistan, à Ghazna et à Ghor, entreprirent la conquête de l'Inde. Le sultan Mahmoud le Ghaznévide conquit le Pendjab et

pilla à plusieurs reprises les métropoles du Doab et du Boundelkhand, Mathoura, Kanaudje et Kalindjar (1004-1030). Après sa mort, le Pendjab resta au pouvoir de ses descendants qui mirent leur capitale à Lahore. C'en était fait de l'Inde, si, en face de l'ennemi héréditaire installé à demeure sur l'Indus, il ne se constituait pas dans l'intérieur du pays un centre de résistance solide : Telle fut la mission historique des souverains radjpoutes de Kanaudje, de Delhi, de Kalindjar et du Malwa.

Kanaudje avait été pillé par Mahmoud le Ghaznévide, et le roi de cette ville avait dû se reconnaître vassal des Musulmans (1018). Quand la puissance des Ghaznévides s'affaiblit, les radjahs de *Kanaudje* et de Bénarès qui appartenaient à l'illustre famille des *Rathors*, recouvrèrent leur indépendance. Djay Chandra qui occupa le trône de Kanaudje dans le dernier quart du XIIe siècle, tenta d'établir son hégémonie dans le Nord-Est de l'Inde. Il se heurta à un autre prince radjpoute, Pritwi Radjah, roi de Delhi et d'Adjmir, qui aspirait, lui aussi, à l'empire du monde hindou.

La grandeur de *Delhi* date du prince radjpoute Anangpal, de la dynastie des *Tomaras*, qui, en 1052, construisit dans cette ville la citadelle appelée le Fort Rouge. En 1151, les Tomaras furent remplacés à Delhi par une autre dynastie radjpoute, celle des *Chohans*. Le deuxième roi de cette maison, Prithwi Radjah, souverain de Delhi et d'Adjmir de 1175 à 1193, provoqua une guerre terrible en enlevant l'épouse favorite du roi de Kanaudje Djay Chandra. Il était engagé à fond dans cette lutte, quand il reçut le choc d'une nouvelle invasion musulmane : De nouvelles tribus musulmanes, les Afghans Ghourides venaient de se substituer aux Turcs Ghaznévides dans la possession du Pendjab ; leur chef, Mohammed de Ghôr, à peine installé sur le trône de Lahore (1186), se lançait à la conquête de la plaine gangétique.

La chevalerie radjpoute, rassemblée à l'appel de Prithwi Radjah, fit bravement face à l'envahisseur. Dans les champs de Narain, près de Karnal, les reîtres turcs plièrent sous les charges des Radjpoutes, et l'Islam repassa le Satledj (1191).

Mais l'année suivante, Mohammed de Ghor reparut avec 120.000 guerriers turco-afghans. Cette fois, Prithwi Radjah fut battu près de Thaneswar et capturé dans sa fuite (1192-1193). Djay Chandra, le roi de Kanaudje, avait refusé d'aider contre les envahisseurs Prithwi Radjah son ennemi. Après la défaite de ce dernier, il voulut à lui seul arrêter les Musulmans, mais il subit à son tour un désastre complet à Etawah sur la Djoumna : En deux batailles l'Islam avait conquis la vallée du Gange.

Ce fut la fin d'un monde. Le sultan ghouride annexa pour toujours Delhi, Kanaudje et Bénarès (1194). La Terre Sainte du Doab et de l'Oude, à laquelle se rattachaient les plus vénérables traditions védiques, et qui était véritablement le cœur de l'Inde aryenne, obéit dès lors à des maîtres musulmans. C'est à cette époque que la tribu radjpoute des Rathors, fuyant devant la conquête afghane, émigra de Kanaudje au Marwar, où elle fonda autour de Djodhpour un nouveau royaume. La conquête de la plaine indo-gangétique par les Musulmans eut ainsi pour conséquence de faire refluer la chevalerie radjpoute du Doab vers les imprenables châteaux-forts du pays qui s'appela depuis le *Radjpoutana*.

Une autre tribu radjpoute, celle des *Chandellas*, avait fondé au Boundelkhand le royaume de *Kalindjar*. C'est un des membres de la Dynastie Chandella, le roi Dhanga (950-999), qui construisit près de Kalindjar le célèbre temple brahmanique de Khadjurao. Son successeur, Ganda (999-1025) prit part à la coalition des princes indigènes qui essaya d'arrêter Mahmoud le Ghaznévide sur la route du Doab. Après la victoire de Mahmoud, Ganda voulut lui disputer la possession de Kanaudje. Il s'attira ainsi les représailles des terribles bandes turques qui envahirent le Boundelkhand et vinrent assiéger Kalindjar (1020). La ville résista à tous les assauts, mais Ganda effrayé se reconnut vassal des Ghaznévides.

Le royaume de Kalindjar se maintient deux siècles encore. En 1203, il fut détruit par les Musulmans Ghourides.

Dans l'Inde Centrale, au Malwa, s'était établie dans les premières années du IXe siècle, une quatrième dynastie radj-

poute, celle des *Paramara* qui joua un rôle considérable dans l'histoire littéraire de l'Inde. Un des princes de cette maison, Radjah Bhodja (+ 1053) attira à sa cour (1) les plus illustres poètes de son temps. La tradition lui attribue comme favori Kalidaça, l'auteur de l'*Anneau de Çakountala*. Bhodja lui-même était poète. Il aimait à convier ses hôtes sur les terrasses de son palais à l'heure du coucher du soleil ou durant les nuits de clair de lune, et à improviser avec eux des vers d'amour, passionnés et mélancoliques : « A la vue du bienheureux roi Bhadja, dit un auteur de l'époque, trois choses fondent à l'instant même : l'arme de l'ennemi, la peine du poète et la ceinture de celles qui ont des yeux de gazelle. » Le nom de ce prince, le Mécène le plus brillant de la littérature indienne, devint bientôt légendaire et son règne laissa chez les littérateurs des âges suivants, le souvenir d'une époque de « vie inimitable », d'un âge d'or à jamais disparu (2). Après lui, le Royaume de Malwa tomba en décadence, et fut définitivement soumis par le sultan Altamsh vers 1220.

A l'extrémité orientale de l'Inde, *le Bengale* resta longtemps à l'abri des révolutions du Nord-Ouest. Non seulement ce pays ignora jusqu'au XIIIe siècle l'invasion musulmane, mais il resta fidèle au Bouddhisme à une époque où le reste de l'Inde avait embrassé l'Hindouisme. De 815 à 1060, le Bengale fut gouverné par la Dynastie *Pala*, dont tous les princes restèrent attachés au Bouddhisme, toujours vivace dans cette région de l'ancien Magadha qui était la Terre Sainte de l'Eglise de Çakyamouni. A ce titre, ils furent en relations avec le Tibet devenu un des principaux foyers du Bouddhisme dans le monde. La dynastie Pala fut remplacée par la Dynastie Sêna qui régna au Bengale de 1060 à 1202. Sous les Sênas, le Bengale subit à son tour la même évolution religieuse que les pays voisins : Le bouddhisme, d'ail-

(1) La résidence des rois de Malwa à l'époque de Bhodja n'était plus Oudjeïn, l'ancienne capitale du pays, mais Dhar, à l'ouest d'Indore.

(2) Cf. Th. Pavie, *Le Bhodjaprabandha, histoire de Bhodja, roi de Malwa et des pandits de son temps* ; Journal Asiatique, 1854, I, 185 ; 1854, II, 385 ; 1855, I, 77.

leurs altéré par les doctrines tantriques, commença à décliner. S'il se maintint là plus longtemps qu'ailleurs, il dut faire une large place à l'Hindouisme redevenu la religion des foules. Puis, là aussi vint l'Islam. En 1202, les Afghans-Ghourides conquirent le Béhar et le Bengale, et leur chef, Baktyar, y fonda un royaume musulman.

Disparition du Bouddhisme dans l'Inde. Triomphe de l'Hindouisme.

Le déclin, puis la disparition générale du Bouddhisme dans l'Inde furent le résultat d'une évolution morale qui remontait au commencement du Moyen Age. Depuis plusieurs siècles déjà, un mouvement profond, irrésistible, ramenait l'âme indienne au Brahmanisme originel. Le meilleur témoignage sur ce mouvement nous est fourni par l'évolution qui, au sein du Bouddhisme lui-même, emportait l'Eglise Mahayaniste vers les conceptions du Tantrisme.

Le *Tantrisme* était sorti du Mahayanisme primitif, dont il apparaissait comme le couronnement, de même que le Mahayana était sorti de la Primitive Eglise. En réalité, les doctrines tantriques faussaient entièrement le dogme mahayaniste. Elles remplaçaient l'idéalisme et le mysticisme du Grand Véhicule par une théosophie ésotérique doublée d'un véritable code de magie (1). Par des formules magiques, l'initié pouvait échapper à la série des renaissances, « brûler les étapes de la sanctification » et atteindre, dès cette vie, au Nirvana. Cette doctrine qui aboutit rapidement à un quiétisme érotique assez trouble et à un polythéïsme grossier, n'était, selon l'expression de L. Wieger, que « le mélange de bien peu de Bouddhisme avec beaucoup de Yogisme et de Sivaïsme ». C'était, en somme, le retour mal dissimulé du Bouddhisme au vieux paganisme indigène.

(1) Cf. La Vallée Poussin, *Bouddhisme*, p. 343 et s. et : *Etudes Tantriques*.

Il est un fait politique qui accéléra cette évolution : Ce fut la conquête radjpoute. Les Radjpoutes étaient toujours restés brahmanistes. Partout où ils imposèrent leur domination, ils firent triompher le Brahmanisme. Le Bouddhisme ne se perpétua que dans les régions restées en dehors de leur conquête : au Cachemire, au Népal, au Bengale, à Ceylan. La relation du voyage de Hiouen Tsang nous apprend que déjà au commencement du VIIe siècle, la religion de Çakyamouni, soutenue encore par plusieurs dynasties indiennes, était abandonnée par la masse du peuple. Quand à cette désaffection des masses se joignit l'hostilité des rois, le Bouddhisme ne put presque nulle part résister. Le mouvement qui le balaya du sol indien, commença à la fin du VIIe siècle. Dès 680, les abbés d'Adjanta durent fuir leurs cellules. Vers l'an 700, les Vichnouites, les Sivaïtes et les Djaïns prirent possession des catacombes d'Ellora, près de Bombay. Il semble, en effet, que tous les ennemis du Bouddhisme se soient entendus contre lui. *L'Hindouisme* fut le résultat de cette collaboration.

L'Hindouisme est la synthèse de toutes les croyances, — doctrines philosophiques ou superstitions populaires —, qui couvraient le sol de l'Inde. Pour faire pièce au Bouddhisme, les brahmanes enrôlèrent non seulement les Radjpoutes et les autres races nobles du Nord, mais aussi tous les éléments anaryens de la péninsule, Mahrattes, Télougous, Tamouls, Maïssoriens, Bhils et Ghonds. Les dieux védiques qu'à l'aube de l'histoire les Aryens avaient apportés avec eux, firent place à une Trinité nouvelle ou *Trimourti*. La Trimourti comprenait les dieux Brahma, Siva et Vichnou. *Brahma*, le dieu par excellence de la caste sacerdotale, avait remplacé à la tête de l'Olympe Indra, le dieu des pâtres indo-européens. A côté de Brahma, dieu métaphysique et trop immense pour parler à l'imagination des foules, *Vichnou*, cet ancien doublet d'Agni, devenu peu à peu un dieu distinct, permit aux brahmanes de créer un culte populaire, capable de rivaliser avec les cultes bouddhiques. Vichnou fut un dieu personnel, anthropomorphe, un de ces dieux-héros comme les peuples les aiment. Ses incarnations suc-

cessives (1), ses exploits sur terre et dans l'Olympe, fournirent à la théologie et à la littérature des thèmes infinis. En reconnaissant dans les héros de la légende, dans les divinités locales et même dans les dieux des religions adverses autant d'incarnations de Vichnou, les brahmanes réussirent à s'annexer la plupart des cultes voisins. Il n'est pas jusqu'au Bouddhisme qui n'ait fait l'objet d'une tentative de ce genre. Certains docteurs hindous déclarèrent que le Bouddha n'était qu'un des avatars de Vichnou et cherchèrent à ramener ainsi la grande religion ennemie dans le sein de l'orthodoxie brahmanique. Quant à *Siva*, ce n'était pas un dieu aryen. Bien que les Brahmanes l'aient identifié au Roudra védique, Siva était le fétiche des Dravidiens, l'idole assoiffée de sang et de stupre, ornée de têtes de morts et entourée de ses femelles Dourga et Kali. L'Inde savante et raffinée, le pays de Çakyamouni, d'Açoka et de Ménandre, assit aux côtés de Brahma et de Vichnou cette monstrueuse divinité dont le culte, sadique jusqu'au goût des tortures, comportait l'adoration du Lingam et du Yôni.

La Pensée Hindoue : Sankara Acharya.

La constitution de l'Hindouisme, dans sa forme philosophique actuelle fut achevée au VIII[e] siècle. Parmi les théologiens qui y travaillèrent, il faut citer tout d'abord les Brahmanes Koumarila Bhatta (vers 700) et Sankara Acharya (788-818 ou 820). Ce dernier surtout eut sur l'évolution de la pensée hindoue une action décisive (2).

(1) Les principales incarnations ou *avatars* de Vichnou sont *Rama* le héros de Ramayana, et *Krichna* un des héros du Mahabarata.

(2) Cf. Thibaut, Traduction et Commentaire des *Brahmasoutras* de Sankara (*Sacred book of the East*, vol. XXXIV et XXXVIII). — F. Nève, *Atmabodha ou de la connaissance de l'esprit, poème védantique de Çankara Acharya*, Journal Asiatique, 1866, I, 5-97. — Deussen, *Das System des Vedanta*, Leipzig 1883. — Max Muller, *Introduction à la philosophie védanta*, traduction Sorg., Paris 1899. — Barnett, *Brahma knowledge, outline of the philosophy of Védanta*, Londres 1907. — La Vallée Poussin, *Le Brahmanisme*, suivi de : *Sommaire de la philosophie moniste de Çamkara*, Paris 1910. — Shantaram Anant Desai, *The Vedanta of Shankara*, Londres et Bombay, 1913. — V. S. Ghate, *Le Védanta*, Paris-Tours, 1918.

Sankara Acharya naquit à Condjévéram, dans le Carnate. Il appartenait, comme la plupart des indigènes du Dékan, à la secte sivaïte, mais il s'éleva bientôt au-dessus des conceptions particulières de cette secte jusqu'au syncrétisme brahmanique le plus large. Tout jeune encore, il se consacra à la restauration du Brahmanisme dans l'esprit des élites cultivées. Il parcourut ainsi l'Inde entière, combattant partout le Bouddhisme et le Djaïnisme. S'il contribua plus que tout autre au triomphe de ses idées, c'est qu'il sut recouvrir les éléments disparates appelés à constituer l'Hindouisme, de l'ample manteau d'une philosophie vraiment éblouissante, la philosophie *néo-védanta*. Le système néo-védanta, tel qu'il le conçut, prêta au système politico-religieux des brahmanes une métaphysique digne de Spinoza. Au reste, spinozisme, idéalisme transcendental, monisme spiritualiste, évolutionnisme ou subjectivisme, Hégel ou Spencer, Fichte ou Schopenhauer, on peut retrouver tout ce qu'on veut chez Sankara, tant est compréhensif son effort de synthèse universelle. Chez lui, en effet, de même que chez les anciens Védantistes, mais avec une vigueur de dialectique bien supérieure à la leur, l'*Atman*, le Moi, ou pour parler comme les Indiens, le Soi individuel, est représenté comme identique au Soi divin tout entier, au *Paramatman*. « De même que le Feu unique devient semblable à chaque forme qu'il prend, l'Etre unique devient différent selon les choses dans lesquelles il entre... L'immortalité est acquise par la découverte de l'Immortel au fond du cœur. Quand l'homme, ayant affranchi son esprit des passions, est délivré de son esprit, il a atteint le but suprême. L'eau dans l'eau, le feu dans le feu, nul ne peut les distinguer. » Autrement dit, par la conscience de porter en lui le Maître Intérieur, l'homme retourne à sa nature divine. Pour comprendre le Védanta, il faut donc admettre que le moi phénoménal, — pensées, sentiments, volitions —, ne constitue pas notre essence, notre moi réel. Du moi véritable, caché derrière le voile du moi phénoménal et sujet de la représentation, nous ne pouvons rien dire si ce n'est qu'il est, qu'il est Etre pur, Etre absolu : « Le moi individuel, une fois dépouillé de son caractère phé-

noménal, devient le Moi du Seigneur. L'univers phénoménal est le rêve de Dieu. Je suis toi, ô sainte Divinité, et tu es moi. » L'être conditionné et l'être inconditionné n'en font qu'un : l'Etre absolu qui n'a ni dedans ni dehors, l'Ame des âmes et des mondes.

Qu'est-ce qui, dans la vie réelle, sépare donc l'Atman du Paramatman, l'âme de son dieu? Les oupadhis, les « obstacles de la pensée », répond Sankara, désignant sous ce vocable quelque chose d'analogue aux catégories kantiennes : matière, corps, instruments de perception, concepts, etc. Ce sont eux qui, déguisant l'Atman à ses propres yeux, l'empêchent de découvrir au fond de son cœur le pur Noumène qui n'est autre que Brahma. Ce sont eux encore qui entraînent l'Atman dans le cycle des renaissances individuelles, prolongeant ainsi son rêve, son illusion vitale. Mais si, par la Connaissance de sa nature divine, l'Atman exorcise ce monde illusoire, il est délivré de la série des renaissances en même temps qu'affranchi du rêve universel et il se trouve réuni à Dieu. Il y a là une métaphysique et une morale qui se complètent et se corroborent. La métaphysique, qui est, comme on l'a reconnu, un monisme spiritualiste radical, pose qu'une fois débarrassé du mirage des catégories et des phénomènes, l'esprit découvre en lui le pur noumène, l'Etre inconditionné. Et la morale de Sankara, morale ascétique par définition, ordonne à l'homme de détruire radicalement les passions qui troublent son cœur et l'attachent au monde, afin que dans sa conscience apaisée il puisse retrouver son Dieu.

Chez les âmes élevées, cette séduisante et profonde doctrine pouvait rivaliser avec la mystique du Mahayana. Mais Sankara comprit que le Bouddhisme possédait encore une autre force : l'institution d'Ordres monastiques qui attiraient vers la paix du cloître tous les désenchantés du siècle. Le docteur védantiste voulut que l'Hindouisme, lui aussi, eut ses Ordres religieux. C'est de cette époque que datent les premières fondations monastiques des Vichnouites. Sankara lui-même se fit père-abbé et donna sa règle aux couvents de Badrinath (Himalaya) Dvarika (Goudjerate), Jaggernauth

Pouri (Orissa) et Sringéri (Maïssore). Le couvent de Sringéri devint le centre de sa prédication.

Théologie mystique et fondation d'Ordres religieux suffirent-ils aux Brahmanes pour triompher du Bouddhisme ? En l'absence de textes positifs toute une école semble le supposer. D'après cette hypothèse, le Bouddhisme aurait péri de sa belle mort, succombant en partie devant l'indifférence générale, en partie absorbé par les nouveaux cultes hindous. Cependant il n'est pas dans l'histoire d'exemple d'une pareille et totale disparition. Pour détruire une croyance, rien ne vaut le bras séculier. C'est sans doute au bras séculier que les Brahmanes firent appel quand ils voulurent extirper de l'Inde les communautés bouddhiques. Les mémoires de Hiouen Tsang nous apprennent que, pour triompher de leurs rivaux, ils ne reculaient ni devant l'émeute ni devant le crime. La tradition veut que le docteur védantiste Koumarila Bhatta ait dirigé en 680 une persécution générale contre les Bouddhistes. On répugne à penser qu'un génie comme Sankara ait pu s'associer à de telles violences. Mais il semble que la ruine du Bouddhisme fut obtenue par plusieurs moyens. Tandis que les classes instruites abandonnaient le Mahayana pour la mystique émouvante du Védantisme, les classes inférieures, excitées par le clergé brahmanique, se jetaient sur les monastères bouddhiques, incendiaient les sanctuaires, brisaient les statues, dispersaient les moines. La religion de Çakyamouni ne se maintint que dans quelques provinces éloignées comme le Népal, le Bengale ou Ceylan.

La pensée hindoue après Sankara.

Parmi les continuateurs les plus fidèles de l'œuvre de Sankara, il faut citer tout d'abord Madhava Acharya, auteur d'un ouvrage de scolastique védantiste, le *Sarva Darkana Sangraha* ou Somme des seize systèmes de philosophie indienne. En 1331, Madhava Acharya fut élu père-abbé du couvent de Sringéri, au Maïssore, fondé jadis par Sankara lui-même. Il passe pour avoir été le conseiller spirituel du

premier roi de Vijayanagar, Harihara Ier (1336). Son frère cadet Sayana Acharya (+ 1387) fut ministre de plusieurs princes de Vijayanagar.

Après Sankara, et à côté des religieux de Sringéri, toute une pléiade de métaphysiciens se consacra à la philosophie védantiste, mais sans suivre aveuglément toutes les doctrines de l'illustre penseur. Sankara avait imprimé à l'enseignement du Védanta les tendances panthéistes qui étaient celles du milieu sivaïte où il avait grandi. Au contraire, ses successeurs, sortis pour la plupart de la secte vichnouite, cherchèrent à donner au Védanta une interprétation conforme aux tendances déistes de cette secte. Le premier en date de ces docteurs, Ramanoudja (+ 1137), était un Brahmane vichnouite du pays de Condjévéram, près de Madras. Il enseigna à Sriringam, près de Trichinopoly (Carnate), où il fonda un nouvel Ordre religieux et une Eglise particulière. A la place de l'Etre unique de Sankara, il admettait trois principes métaphysiques distincts : Dieu (Brahma), l'âme humaine et le monde matériel. Pour lui, l'âme et le monde ne sont pas « essentiellement » identiques à Brahma et ont une existence réelle en dehors de lui, bien que ne pouvant exister sans lui et constituant ses attributs : « Ce que le corps individuel est à l'esprit humain, le monde de la pensée et le monde matériel le sont à l'Esprit Suprême. » De même que le Monisme de Sankara avait opéré la synthèse des diverses doctrines brahmaniques antérieures, la théosophie de Ramanoudja tentait de réunir dans une synthèse supérieure le polythéïsme hindou et les doctrines monothéistes qui, à la suite de l'Islam, commençaient à pénétrer dans l'Inde.

Nimbarka (+ 1162), Brahmane télougou qui vint enseigner à Mathoura, au Doab, admettait comme Ramanoudja trois principes distincts, Dieu, l'esprit humain et la matière. Un autre docteur védantiste, Madhva (1197-1276) qui était originaire de Kalyani sur la côte du Malabar, distinguait de son côté deux principes distincts : Dieu et le monde, ou Dieu et les âmes, celles-ci « différant de Dieu comme l'esclave du maître ». Il admettait donc une diffé-

rence « absolue et éternelle » entre Dieu et le monde et niait que Dieu, cause créatrice de l'univers, en soit la cause matérielle. Seul parmi ces docteurs, le Brahmane télougou Vallabha (né en 1479) qui enseigna à Mathoura au début du XVIe siècle, revint aux théories monistes de Sankara en admettant l'identité radicale de l'âme et de la matière avec Brahma.

Un des successeurs de Ramanoudja à la tête de l'Ordre de Sriringam, l'illustre Ramanand, qui vécut au XIVe siècle, accentua encore les tendances de l'Hindouisme vichnouite vers le Monothéisme. De Bénarès, où il avait établi son siège, il prêcha à l'Inde entière l'existence d'un Dieu unique, l'égalité des castes et la nécessité de la vie monastique. Ses disciples, Pipa, Ravi-dâs et Kabir continuèrent son apostolat. Le plus original de ces réformateurs, Kabir, dit le Voyant (1380-1420), était un simple tisserand de Bénarès auquel le monothéisme musulman semble avoir inspiré une partie de ses idées. Il mit en doute l'autorité des Védas, s'attaqua à la théocratie brahmanique, condamna l'idolâtrie et repoussa toute distinction de caste, de secte et même de religion. « La Cité Sainte de l'Hindou, disait-il, se trouve à Bénarès, celle du Musulman à La Mecque. Mais cherchez dans votre cœur : vous y trouverez Celui qui est à la fois le Dieu du Musulman et de l'Hindou... Tous ceux qui aiment Dieu et font le bien sont frères, qu'ils soient Hindous ou Musulmans. » Ce qui fait la supériorité de Kabir comme moraliste, « c'est qu'il exige avant tout la pureté du cœur, sans l'attacher à un genre de vie ou à des pratiques spéciales. Il prêche la bonté pour tous les êtres, l'esprit de sacrifice (1) ». Rencontre curieuse : cette synthèse de l'Hindouisme et de l'Islam en arrivait, sans le savoir, à retrouver les positions morales du Bouddhisme.

L'Art Hindou.

Le Bouddhisme était découronné jusque dans le domaine de l'art. Depuis la fin du VIIe siècle, ce n'étaient plus les

(1) G. Bonet-Maury, *L'Unité morale des religions*, p. 51.

récits du *Lalita Vistara* mais les légendes du néo-brahmanisme qui inspiraient l'architecture et la sculpture. Ce nouvel art de l'Inde septentrionale qu'on appelle *l'Art Hindou* ou *Indo-Aryen*, produisit une floraison de chefs-d'œuvre. Citons entre autres *le Grand Temple de Bhouwaneswar*, dans l'Orissa, qui remonte à la fin du VIe siècle ; le *Temple Radjaran*, toujours à Bhouwaneswar (Xe siècle) ; le *Temple de Khadjurao* au Boundelkhand (Xe siècle); le *Temple de Shas Bao* à Gwalior (fin du XIe siècle) ; le *Grand Temple de Jaggernauth-Pouri* dans l'Orissa (1200) ; enfin la plupart des monuments de Djeypore, la ville de marbre blanc élevée par les génies pour l'orgueil des seigneurs radjpoutes.

L'art bouddhique cependant n'avait pas péri tout entier : son héritage avait été recueilli par les architectes djaïns. Le délicieux *style djaïna* a produit au Kathiawar les temples *de Palithana et de Girnar* (1), et au Bengade celui de *Parisnath*, qui comptent parmi les plus purs chefs-d'œuvre de l'architecture indienne. Il atteignit son apogée au Radjpoutana, dans les sanctuaires du *Mont Abou*, *Vimala Sah* (1030) et *Vreypal Djeypal* (1197-1247), groupes harmonieux de marbre blanc, forêt de piliers élancés, de kiosques légers et délicatement fouillés en dentelle, où la sobriété des lignes extérieures contraste avec la richesse intérieure du décor. Cet art djaïna « original et précieux, et dont la caractéristique est l'élégance », devait inspirer un jour toute l'architecture de l'Inde musulmane. Par lui s'établit un lien de continuité entre les œuvres bouddhiques des premiers siècles de notre ère, et les palais de marbre des Grands Mogols. Il est infiniment heureux que, dans leur triomphe total, les Brahmanes aient toléré à côté d'eux cette secte djaïna, sœur et rivale du Bouddhisme dont elle a conservé, en les démarquant à peine, les plus précieuses traditions artistiques et les plus purs enseignements moraux.

(1) Cf. D. Ménant, *Pélerinage aux temples jaïnas de Girnar*, Conf. du Mus. Guimet, 1913.

La Civilisation Hindoue.

Pour être entièrement distincte de la civilisation de l'Inde antique, la civilisation hindoue du Moyen Age n'en fut pas moins remarquable (1). Ayant progressivement éliminé ou rendu méconnaissables les influences helléniques, l'Inde redevint elle-même. Libre de toute discipline rationnelle, elle put rêver, donner libre cours à son imagination prodigieuse, à sa fantaisie énorme et délicate. Ce fut l'âge d'or de *l'Inde des radjahs*. Jamais société ne fut plus brillante que la société féodale d'Oudjeïn et de Gwalior, surtout lorsque la chevalerie radjpoute lui eut donné sa constitution définitive. Le véritable héros de la courtoisie médiévale c'est le baron radjpoute de l'An Mille. C'est cette société raffinée jusqu'à la morbidité, ses plaisirs élégants, ses amours passionnées, sa générosité et sa folie, la richesse inouïe de son décor, tout le vieil Hindoustan de féerie et de songe, que chantent les chefs-d'œuvre de la littérature indienne, poèmes épiques, dramatiques ou religieux. Et rien ne nous renseigne mieux que ces poèmes sur les profondeurs de l'âme indienne. Presque toute l'histoire de l'Inde lui est venue du dehors. Le Bouddhisme lui-même est, à certains égards, une conception étrangère que la terre de Brahma a finalement rejetée. Les plus sûrs documents sur la conscience de l'Inde doivent être recherchés non chez ses moralistes ou ses annalistes (elle n'en a pour ainsi dire pas possédé), mais chez ses poètes.

Les deux poèmes épiques de l'Inde, le *Ramayana* et le *Mahabarata* (2) ne datent pas, comme on l'a cru, de l'époque archaïque, mais des commencements de l'Hindouisme. Leur réputation d'ancienneté provient de leur sujet qui se rapporte aux premiers temps de la conquête aryenne dans

(1) Cf. De La Mazelière, *Essai sur l'évolution de la civilisation indienne* t. I, P. 1903 (Plon éd.).

(2) *Le Ramayana*, trad. Fauche, P. 1854-1858. — *Le Mahabarata*, trad Fauche et Ballin, P. 1863 et s. — A. Roussel, *Le Ramayana*, P. 1908 et s. Holtzmann, *Der Mahabarata*, Kiel, 1892-1895. — Hopkins, *The Ancient epic of India*, N. Y. 1902.

l'Inde. Le *Mahabarata* raconte la grande guerre des Kourous et des Pantchalas pour la possession du Doab ; le *Ramayana*, la conquête de Ceylan par Rama, roi d'Ayodhia. En réalité le *Ramayana* a dû être rédigé aux environs du premier siècle de notre ère (1); quant au *Mahabarata*, sa rédaction actuelle n'est peut-être pas antérieure au IIIe siècle de notre ère (2). Ces deux épopées, pleines de beautés admirables mais aussi de longueurs décourageantes (3), sont toutes consacrées à la gloire des dieux brahmaniques, à l'apothéose de la force, de la guerre et de l'amour. Elles ne purent avoir leur plein succès que quand l'idéal bouddhique de renoncement et de chasteté eut été entièrement vaincu. Ecrites pour une société féodale et théocratique, elles participèrent à la victoire de l'Hindouisme et de la chevalerie radjpoute. Elles jouirent dès lors d'une popularité prodigieuse, infiniment plus considérable que celle de l'*Iliade* dans la Grèce antique ou de nos Chansons de Gestes en Occident. En effet, le *Mahabarata* et le *Ramayana* n'étaient pas seulement des œuvres littéraires. Sur cette terre de l'Inde où tout, jusqu'à l'athéisme, revêt une forme religieuse, l'épopée fut comme une annexe de la religion. Elle prit naturellement place dans la mythologie brahmanique et reçut de ce fait une consécration nouvelle. Partout où pénétra le Brahmanisme et tant que dura son influence, au Dékan comme en pays aryen, dans l'Inde Extérieure comme dans la péninsule, les épisodes du *Ramayana* et du *Mahabarata* fournirent le thème principal des poètes et des artistes. Durant les nuits d'Orient, sur les terrasses de clair de lune, à Oudjeïn et à Vijayanagar, radjahs et ramines se faisaient

(1) Le Ramayana contient, en effet, des indications géographiques (allusions au Parthes, aux Tokhares, aux Sakas, aux Grecs) qui ne peuvent se placer qu'entre le IIe siècle avant J. C. et le Ier siècle de notre ère (Sylvain Lévi, *Pour l'histoire du Ramayana*, J. A. 1918, I, 149).

(2) M. Sylvain Lévi conclut du rapprochement des noms géographiques dans le *Mahabarata* et dans la *Mahamayri* (Yavanas, Sakas, Toukharas, etc.) que la date définitive du Mahabarata doit être recherchée dans les trois ou quatre premiers siècles de notre ère. — Cf. Sylvain Lévi, *Le Catalogue géographique des Yaksas dans le Mahamayri*, J. A., 1915, I, 121.

(3) Le *Ramayana* a 50.000 vers et le *Mahabarata* 200.000

redire sans se lasser les exploits fabuleux d'Ardjouna, les larmes et les périls de Sita, le dévouement d'Hanumat, le triomphe de Rama sur Ravan. Et jusqu'au fond des forêts du Cambodge, ce sont ces mêmes thèmes, éternels comme Brahma, que les sculpteurs d'Angkor gravaient sur les murs de leurs palais et de leurs temples.

Après l'épopée, la société hindoue du Moyen Age créa le drame (1). Trois pièces de théâtre de cette époque sont de véritables chefs-d'œuvre : *le Chariot de terre cuite* (2), *l'Anneau de Çakountala* (3), et le *Malati et Madhava* (4). *Le Chariot de terre cuite*, attribué à Çoudraka (1er siècle de notre ère), met en scène les amours d'un Brahmane et d'un bayadère, amours traversées par la jalousie d'un puissant prince La bayadère résistant aux désirs du prince, celui-ci la fait périr, accuse le Brahmane de ce crime et le livre au bourreau. Le dénouement est obtenu grâce à l'intervention d'un thaumaturge qui rappelle l'héroïne à la vie, tandis qu'une révolution chasse le prince de son trône. Les amants sont réunis et le Brahmane pardonne à son persécuteur. — *L'Anneau de Çakountala* est dû à Kalidaça, le plus grand poète de l'Inde, qui vécut, semble-t-il, à Oudjeïn, au VIe siècle de notre ère. Le sujet de cette pièce est également une idylle longtemps malheureuse. Au cours d'une partie de chasse, un roi s'éprend de la fille d'un ermite. Il lui donne comme gage de sa foi son anneau d'or, et rentre dans sa capitale où il est entendu que la jeune femme viendra le rejoindre. Mais un moine que celle-ci a offensé, lui jette un sort : son amant ne pourra plus la reconnaître.Et c'est ce qui arrive. Lorsqu'elle se présente au palais du roi, elle y est traitée comme une étrangère et honteusement chassée. Il faut l'intervention des dieux et une suite de péripéties compliquées, pour que la mémoire revienne au roi et qu'il retrouve sa

(1) Cf. Sylvain Lévi, *Le Théâtre indien*, P. 1890.

(2) Cudraka, *Le chariot de terre cuite*, trad. Regnaud.

(3) Kalidasa, *La Reconnaissance de Sakountala*, trad. Bergaigne, P. 1884 et : *L'anneau de Çakuntala*, trad. F. Hérold, P. 1896. — Mary Summer, *Les Héroïnes de Kalidasa*, P. 1879.

(4) Bhavabouti, *Madhava et Malatï*, trad. Bergaigne, P. 1885.

bien-aimée. — *Le Malati et Madhava* dont l'auteur est un certain Bhavabhouti, et la tragédie tirée du *Ramayana* par le même poète, renferment des scènes de passion d'un lyrisme puissant intercalées dans un drame romanesque.

Les *Pouranas* appartiennent à la même époque. Ce sont des poèmes religieux qui ont été composés entre le ve et le xiie siècle de notre ère. La plupart sont des hymnes vichnouites en l'honneur de Krichna, étrange divinité d'un érotisme inlassé, dont le culte mystique se revêt d'un constant symbolisme charnel. Le plus célèbre des poèmes pouraniques est le *Gita Govinda*, dont l'auteur, Jayadêva, vivait au xiie siècle (1). C'est le *Cantique des Cantiques* de l'Hindouisme. Il faut lire dans ce beau poème le récit des amours de Krichna et de Râdha pour comprendre dans quelle ivresse lourde et d'ailleurs somptueuse, la volupté mystique plongeait l'Hindouisme. L'âme aryenne que le Bouddhisme ne défendait plus contre la torpeur du climat et le sensualisme indigène, sombrait dans un panthéisme troublant.

Que nous sommes loin, avec de telles œuvres, de l'Inde antique et de ses premiers sages ! La parole du Bouddha, si pure qu'elle avait pu s'associer à la beauté grecque, si rationnelle et si sereine qu'un moment, avec Ménandre, la philosophie hellénique avait cru s'y reconnaître, cette parole n'éveillait plus aucun écho dans les âmes. La société indienne que nous avons désormais sous les yeux, n'a plus aucun rapport avec la culture gréco-bouddhique. Au reste, les invasions musulmanes l'ont coupée pour toujours de l'Occident d'où lui venait jadis la vie. L'Inde aryenne regarde désormais vers le pays dravidien, vers le Dékan mystérieux, plein de forces originales et d'énergies inconnues : c'est là un monde nouveau qu'il nous reste à étudier.

(1) Jayadêva, *Le Gita Govinda*, trad. Courtillier, P. 1904.

§ 4. — *LE MONDE DRAVIDIEN*

Les Régions et les Races du Dékan.

L'Inde péninsulaire est une plate-forme de granit, de gneiss et de schiste, aplanie par l'érosion et que flanquent à l'Ouest, le long des Ghâts Occidentales, de récents épanchements volcaniques. C'est la partie la plus ancienne du sol indien, un des débris du vaste continent austral qui, à l'époque secondaire, embrassait aussi Ceylan et Madagascar. Les peuples de cette région, les *Dravidiens*, représentent, comme le sol qu'ils habitent, une époque disparue. Ce sont les descendants des anciens maîtres de l'Inde Septentrionale, refoulés vers le Sud par la conquête aryenne, plus de mille ans avant Jésus-Christ (1). Parmi ces Dravidiens, les uns, comme les Mahrattes, ont adopté presque intégralement la civilisation des envahisseurs aryens, les autres comme les Télougous, les Tamouls et les Kanaras (2) ont conservé leur langue et leur culture originales.

L'Inde péninsulaire se subdivise du Nord au Sud en quatre pénéplaines d'inégale étendue, qui constituent autant de régions naturelles distinctes : les plateaux de Malwa, de Gondwana, de Dékan et de Maïssore.

Le plateau de *Malwa* entre la Djoumna et les monts Vindhya et Aravalli, est un socle de roches cristallines que sur-

(1) Au point de vue ethnographique, les Dravidiens appartiennent comme les Malais à la race jaune et se rattachent au rameau tibétain. Avant l'arrivée des Aryens, ils possédèrent toute l'Inde qu'ils avaient conquise sur des populations noires primitives, apparentées aux sauvages de l'Australie, et dont les derniers descendants sont les Ghonds du Dékan et les Weddas de Ceylan. L'ancienne domination des Dravidiens dans l'Inde septentrionale est attestée par la présence d'un peuple dravidien, les Brahouis, dans le nord-est du Bélouchistan.

(2) Sur la région Dravidienne dans l'Antiquité et au Moyen-Age, voir Bhandarkar, *Early history of Dekkan*. — Jouveau Dubreuil, *Histoire ancienne du Deccan*, Pondichery, 1920.

montent des tours de grès couronnées de laves où se sont juchées les citadelles féodales de la région : Oudjeïn, Gwalior, Indore. Bien que faisant géographiquement partie de l'Inde péninsulaire, le Malwa se rattache par son histoire à la plaine gangétique.

Le pays de *Gondwana*, au Sud de la Nerboudda et de la Sone, est une plate-forme presque entièrement arrasée que relèvent au Nord les Monts Satpoura et Mahadéo et qui a fléchi dans sa partie occidentale pour former la dépression du Godavéry. L'Est de cette sauvage région a servi de refuge aux Ghonds, peuple de couleur resté de nos jours à demi nomade et qui se rattache à la race noire.

Le plateau de *Dékan* proprement dit (1), est une succession monotone de collines tabulaires et de plaines inclinées uniformément du contrefort des Ghâts occidentales vers le delta commun du Godavéry et de la Krichna. A l'Ouest, les plateaux de Gondwana et du Dékan tombent dans la Mer d'Oman par les rampes escarpées des Ghâts. Cette région, pleine de repaires inaccessibles et de nids d'aigles, — Nasik, Pouna, Satara, — est le cœur du pays mahratte ou *Maharashtra*. La vigoureuse population montagnarde qui l'habite, lança à diverses reprises à la conquête de la péninsule ses dynasties et ses bandes guerrières, — Chaloukyas au VIIe siècle, compagnons de Sivadji au XVIIIe, — qui se taillèrent des royaumes d'épopée dans la dépouille des empires finissants.

Les *Mahrattes* sont d'origine dravidienne, mais ils ont adopté depuis longtemps la civilisation aryenne. Le dialecte qu'ils parlent est dérivé du sanscrit, et leur littérature est entièrement empruntée à celle du monde indo-gangétique. La race mahratte ne peuple pas seulement le pays de Pouna et de Bombay qui est le centre du « Maharashtra », mais aussi la plateau de Malwa, une partie du plateau de Gondwana (Bérar) et la partie occidentale du plateau du Dékan (Nord-Ouest du royaume actuel d'Haïdérabad). Sur le littoral de la Mer d'Oman, elle occupe la côte du Konkan jusqu'à Goa.

(1) Le nom de Dékan est donné par extension à toute l'Inde péninsulaire, des Monts Vindhya au Cap Comorin.

La partie orientale du plateau du Dékan est le domaine des *Télougous*. Les Télougous, qui sont de race et de langue dravidiennes, peuplent la majeure partie du Royaume d'Haïdérabad entre le Godavéry et la Krichna, ainsi que la côte de Coromandel depuis Paliacate (au Nord de Madras) jusqu'à Chicacole (au Nord de Vizagapatam). Ce peuple a eu son heure de gloire à l'époque du Royaume de Warangal. L'idiome télougou, littéraire, harmonieux et riche, a été appelé « l'italien de l'Inde ».

Le plateau de *Maïssore* est une des régions les plus accidentées de la péninsule. Les derniers contreforts des Ghâts Occidentales s'y terminent en un chaos de blocs granitiques et de monolithes gigantesques que les chefs locaux ont transformés souvent en châteaux-forts inexpugnables. Jamais avant la conquête anglaise les maîtres du Gange et du Dékan ne purent réduire ces forteresses naturelles. Contre les Anglais eux-mêmes, Haïder-Ali et Tipou-Sahib devaient y prolonger longtemps la résistance indigène. Ce plateau et la côte voisine du Malabar sont habités par un rameau de la race dravidienne, le peuple *maïssorien* ou *kanara*, auquel se sont mêlés au Nord-Est des éléments télougous, et au Sud-Est des éléments tamouls.

Du plateau de Maïssore sort la Cavéri, « le Gange méridional », dont les canaux bienfaisants fécondent la basse plaine du *Carnate*. Les dernières ramifications des Ghâts Occidentales donnent naissance aux Collines du Travancore qui viennent mourir au Cap Comorin. Toute la côte du Carnate, depuis le Cap Comorin jusqu'à Paliacate (au Nord de Madras), appartient à la nation tamoule. Les *Tamouls* sont un des peuples les mieux doués de la race dravidienne. Agriculteurs patients, artistes ingénieux, ils parlent une langue remarquable par la richesse de son vocabulaire et l'antiquité de ses œuvres classiques : Les religieux Djaïns choisirent le tamoul comme langue littéraire. Au xe siècle, la littérature tamoule produisit un grand poète, Tirou Vallouvar, qui composa le célèbre poème gnomique du *Koural* (1). Le

(1) Cf. Ariel, *Les Kur'al de Tiruvalluvar*, J. A., 1848, II, 416 et 1852, I, 381.

XIe siècle vit paraître au Carnate l'épopée nationale du *Chintamani*. Enfin au XIIe siècle, le *Ramayana* fut traduit en vers tamouls. Les peuples tamouls excellèrent aussi dans le commerce et leurs colonies couvrirent au haut Moyen Age l'Indo-Chine et l'Insulinde.

Le Royaume du Maharashtra sous les Chaloukya.

Jusqu'au VIIe siècle de notre ère, le Dékan resta à l'égard du monde gangétique dans un état d'infériorité manifeste. A cette époque, il prit conscience de sa force et se posa en égal des peuples du Nord. C'est aux rois de Maharashtra qu'il dut ce relèvement.

Le Royaume de Maharashtra ou Royaume des Mahrattes comprenait au haut Moyen Age la côte du Konkan, c'est-à-dire le pays qui constitue de nos jours le cœur de la Présidence de Bombay, depuis l'embouchure de la Nerboudda jusqu'au littoral du Maïssore. C'est la contrée qui devait former plus tard le domaine héréditaire des Peshwas de Pouna. Aussi bien l'épopée chaloukya, qui, au VIIe siècle, fit des radjahs de Maharashtra les arbitres de l'anarchie hindoue, n'est que le prototype de la grande aventure qui, au XVIIIe siècle, fit asseoir les chefs de ce même pays mahratte sur tous les trônes du continent indien. Il faut d'ailleurs se garder de considérer comme une race inférieure par rapport à la race nord-indienne les éléments méridionaux du type mahratte. Rien de plus injuste que le préjugé (1), qui, sous le nom d' « Inde noire », relègue tous les Dékanais sur le même plan que les Ghonds. C'est un procédé qui rappelle le ton sur lequel, vers le milieu du XIXe siècle, on parlait encore des Japonais comme d'un peuple « barbare ». En réalité Mahrattes, Télougous et Tamouls eurent, comme on va le voir, une histoire, un art et une littérature qui soutiennent la comparaison avec l'histoire, l'art et la littérature de l'Inde gangétique (2).

(1) Fréquent surtout chez les auteurs anglais.
(2) Cf. Jouveau Dubreuil, *Hist. du Deccan*, p. 7 et 10.

La première dynastie historique du Royaume de Maharashtra fut la *Dynastie Chaloukya.* Cette dynastie qui eut pour capitale la ville de Vatapi ou Badami près de Bidjapour, fut fondée dans la seconde moitié du VIe siècle par un seigneur radjpoute, nommé Poulikéçim Ier, dont la famille était venue de l'Inde du Nord se tailler un fief en pays mahratte. Poulikéçim Ier unifia par une série de guerres heureuses les divers clans mahrattes. Un des successeurs de ce prince, Poulikéçim II (609-640), fit du royaume chaloukya un vaste empire qui embrassa tout le Dékan. Les adversaires les plus sérieux qu'il rencontra dans la péninsule, furent les Pallavas, peuple énigmatique dans lequel on a voulu voir une tribu parthe qui, de migration en migration, serait venue s'établir au Carnate. Il vainquit ces Pallavas, et leur enleva le pays de Vengi près de Masulipatam où il établit une branche cadette de sa dynastie, connue sous le nom de branche des Chaloukyas Orientaux. On a vu qu'en 620 il repoussa une attaque de l'empereur indo-aryen Siladitya et qu'il obtint contre l'éventualité d'une nouvelle agression l'alliance du roi de Perse Khosroès Parviz, dont une fresque d'Adjanta reproduit les traits (1). Vers la fin de son règne, il subit un échec : les Pallavas du Carnate recommencèrent la guerre et défirent son armée. Mais son successeur Vikramaditya Ier reprit l'avantage et pilla la capitale des Pallavas, Kantchi ou Condjévéram, près de Madras.

En 742, la dynastie des Chaloukyas de Vatapi fut renversée par une maison mahratte, celle des Rashtrakoutas (2) qui régna sur le Maharashtra jusqu'en 973. Le deuxième souverain de cette famille, Krichnaradjah Ier, construisit vers 760 le temple monolithe du Kailaça, à Ellora, un des monuments les plus grandioses de l'Inde (3). Les souverains Rashtrakoutas écrasèrent définitivement les Pallavas, puis, après la disparition de ce peuple, guerroyèrent contre la nation

(1) Cf. Ettinghausen, *Harsa Vardhana*, p. 52.

(2) La capitale de cette dynastie fut d'abord Nasik, près de Bombay puis, après l'an 800, Manyakhéta ou Malkhed.

(3) Cf. Goloubew, *Le Kailasa d'Ellora*, Conférences du Musée Guimet, 1914, 89-115.

tamoule des Cholas qui avait succédé aux Pallavas dans la domination du Carnate. En 949, le rashtrakouta Krichnaradjah III vainquit les Cholas et fit une expédition à travers leur territoire, jusqu'à Tandjore.

En 973, les Chaloukyas furent restaurés sur le trône du Maharashtra. Ces « seconds Chaloukyas » sont connus sous l'appellation de Chaloukyas de Kalyani, d'après le nom de leur capitale, Kalyani, près de Bombay (973-1130). Ils continuèrent la guerre nationale des Mahrattes contre les peuples Tamouls. Guerre mêlée de succès et de revers. Aux environs de l'An Mille, les Tamouls du Royaume Chola remportèrent de grandes victoires sur les Chaloukyas. Cinquante ans après, ce fut au tour de ces derniers de faire subir un désastre aux Cholas (1059).

Lorsque les Chaloukyas de Kalyani tombèrent en décadence, à la fin du XIIe siècle, leur place fut prise par leurs principaux feudataires, les Yadavas. Sous la dynastie Yadava (XIIIe siècle) que l'on peut considérer comme la quatrième dynastie mahratte, le royaume de Maharashtra fut réduit à ses limites propres, le long des Ghâts Occidentales. Les Yadavas qui eurent leur capitale à Dévagiri, aujourd'hui Daulatabad près de Pouna, furent en guerre perpétuelle contre leurs voisins du Sud, les rois de Maïssore.

En 1294, les Musulmans envahirent le Maharashtra, surprirent Dévagiri et réduisirent en vassalité le souverain yadava, Rama Dèva. Ils revinrent en 1308, en 1312 et en 1318. Lors de cette dernière expédition, ils clouèrent la tête du successeur de Rama Dèva à la porte de sa capitale et annexèrent le pays. Les Mahrattes ne recouvrèrent leur indépendance qu'au XVIIIe siècle.

Les États Tamouls.
Le Royaume Chola.
Le Maïssore et le Télingana.

La basse plaine du Carnate, fertilisée par les alluvions de la Cavéri, « le Gange méridional », est le domaine de la race *tamoule* qui y constitua, aux premiers siècles de notre

ère, deux Etats jumeaux, celui des Cholas et celui des Pandyas, déjà connus des géographes alexandrins. Les Pandyas étaient groupés autour de Madoura, les Cholas autour de Trichinopoly et de Tandjore. Cette région était en relations commerciales constantes avec l'Empire Romain, notamment par le port de Musiris ou Mangalore, qui expédiait en Egypte les produits du Carnate et de Ceylan.

Au IIIe siècle de notre ère, le Carnate tomba au pouvoir des Pallavas, peuple d'origine encore incertaine. Plusieurs orientalistes ont voulu voir dans les Pallavas une tribu parthe, descendue de l'Iran Oriental, et qui, de migration en migration, après avoir traversé tout le Dékan, serait venue s'établir sur la côte de Coromandel. D'autres, avec M. Jouveau-Dubreuil (1), estiment que les Pallavas étaient simplement une famille de seigneurs indigènes, longtemps vassaux des rois d'Andhra, et qui, s'étant affranchis du joug de ces derniers, se substituèrent à eux dans la domination du Carnate. Quoi qu'il en soit, les Pallavas régnèrent pendant plusieurs siècles depuis l'embouchure du Godavéri, au Nord, jusqu'à Madras, au Sud. Leurs empire s'étendit donc principalement sur le pays télougou. Cependant le peuple tamoul subi aussi très profondément leur influence (2). Ce ne fut qu'après la chute de ces Pallavas, au VIIIe siècle, que les Etats tamouls purent prendre librement leur essor. Ce fut alors seulement que le principal royaume tamoul, celui des Cholas, atteignit son apogée.

Ce ne furent pas, il est vrai, les Tamouls qui portèrent les premiers coups aux Pallavas, mais, comme on l'a vu, les rois de Maharasthtra de la dynastie chaloukya. Quand ces derniers eurent détruit la puissance des Pallavas, la population indigène s'affranchit du joug de ses anciens maîtres, puis les subjugua à son tour. Parantaka Ier, roi des Cholas de 907 à 947, soumit au Nord le pays pallava jusqu'à

(1) Cf. Jouveau Dubreuil, *Pallavas*, Pondichéry, 1917 et : *Histoire ancienne du Deccan*, Pondichéry, 1920.

(2) M. Jouveau Dubreuil qui prouve « les origines romaines de l'art des Pallavas », a montré l'action considérable de ce peuple sur l'évolution de l'esthétique tamoule.

Arcate et Chinglepet et envahit même l'île de Ceylan (943). Mais les rois de Maharashtra qui avaient détruit l'ancienne puissance des Pallavas, n'entendaient point laisser s'élever au Carnate une monarchie tamoule plus redoutable encore. En 949, le roi de Maharashtra, Krichnaradjah III, de la dynastie rashtrakouta, envahit le Carnate et infligea aux Cholas une défaite retentissante. Le royaume chola subit de ce fait une éclipse d'un quart de siècle. Il se releva et prit une revanche éclatante sous le règne de Radjaradjah le Grand (985-1011).

Radjaradjah assura à la race tamoule l'hégémonie qui avait si longtemps appartenu dans le Dékan aux rois de Maharashtra. Il soumit d'abord les Pandyas du Carnate méridional, peuple congénère qu'une ancienne rivalité locale et des dissentiments religieux séparaient des Cholas : Les Cholas étaient sivaïtes et les Pandyas étaient djaïns. Radjaradjah subjugua ensuite le Travancore et une partie du Maïssore et de la côte de Malabar. Sur la côté de Coromandel, il imposa sa domination aux derniers Pallavas de Condjévéram et aux Chaloukyas Orientaux de Vengi près de Masulipatam. Il s'engagea ensuite sur la côte des Circars et se rendit maître du Telingana et du Kalinga jusqu'à l'embouchure de la Mahanaddi. Les rois de Maharashtra (c'étaient alors les Chaloukyas de Kalyani) voulurent arrêter le développement de ce nouvel empire. Mais Radjaradjah les repoussa et resta maître de l'ensemble des territoires compris aujourd'hui dans la Présidence de Madras. Radjaradjah passa même la mer et soumit l'île de Ceylan, les Maldives et les Laquedives (1005). Aussi grand dans la paix que dans la guerre, il embellit Tandjore, sa capitale, d'un grand nombre de monuments. C'est de cette époque que date, en effet, *la Grande Pagode de Tandjore*, qui est un des plus admirables chefs-d'œuvres de l'art dravidien.

Le royaume chola se maintint à un haut degré de puissance sous le roi Radjendra Choladêva 1er (1011-1052) (1). Au cours de son long règne, ce prince soumit les côtes de

(1) Ou 1012-1042 ou 1013-1044.

l'Orissa, força le radjah du Bengale à entrer dans sa clientèle, et envoya même au Pégou (Basse Birmanie) une escadre qui obligea ce pays à reconnaître sa suzeraineté. Ses flottes furent maîtresses du Golfe du Bengale depuis Ceylan jusqu'à la presqu'île de Malacca. Une inscription de Tandjore nous apprend qu'en 1030, « ayant envoyé de nombreux navires sur la mer mouvante », il subjugua les îles Nicobar, la presqu'île de Malacca, et le royaume de Palembang, à Sumatra (1). Cette curieuse thalassocratie tamoule eut une influence considérable sur l'évolution des civilisations de l'Inde Extérieure, notamment sur la civilisation javanaise et la civilisation khmère.

Cependant les rois de Maharashtra ne se résignaient point à voir l'hégémonie du Dékan passer à la race tamoule. Au milieu du XIe siècle, ils firent un dernier effort pour reconquérir la première place et, en 1059, vainquirent à la bataille de Koppam, dans le Maïssore, le roi chola Radjadiradjah qui périt dans sa défaite. Ce désastre fut fatal à la dynastie chola. Peu après, en 1070, elle fut remplacée par le prince Radjendra Choladêva II, qui appartenait à la famille des Chaloukyas Orientaux de Vengi et qui fonda la Dynastie *Chola-Chaloukya*. Sous cette nouvelle dynastie, le Royaume Chola s'étendit de nouveau sur tout le Carnate, du Cap Comorin à l'embouchure du Godavéri.

Après une longue et brillante histoire, le Royaume Chola — ou, comme on l'a appelé, l'*Empire Tamoul du Carnate* —, tomba en décadence au XIIIe siècle de notre ère. Les Pandyas de Madoura s'affranchirent et disputèrent le Carnate à leurs anciens maîtres. L'hégémonie dans le Sud de l'Inde passa aux rois de Dorasamoudra ou de Maïssore.

Le plateau de Maïssore, entre le Carnate et la côte de Malabar, était habité par la race *kanara*, mélangée au Nord-Est d'éléments tamouls (2). Ce pays ne commença à jouer un rôle historique considérable qu'au XIIe siècle. Sous la direc-

(1) Cf. Ferrand, *Le Kouen-louen et les anciennes navigations*, Journal Asiatique, 1919, II, 172.

(2) Le domaine de la race *kanara* s'étend depuis le nord du district de Bidjapour jusqu'au sud du Maïssore.

tion d'une dynastie énergique, la Dynastie *Hoysala*, il forma alors un puissant royaume appelé le Royaume de *Dorasamoudra* ou *Dwarasamoudra*, qui eut pour capitale la ville d'Halébid.

Le roi Vichnou Ier qui monta sur le trône de Dorasamoudra en 1117, remporta sur les Cholas une victoire décisive qui affranchit son pays de la prépondérance des peuples tamouls. Vichnou Ier se trouva alors le plus puissant souverain des pays au Sud de la Krichna. Il couvrit Halébid de monuments et favorisa le Djaïnisme.

Les rois de Dorasamoudra occupèrent dans le Dékan méridional la place qui avait si longtemps appartenu aux Cholas. Comme les Cholas, ils entrèrent en lutte avec les Mahrattes. Pendant tout le XIIIe siècle, ils se livrèrent avec la dynastie mahratte des Yadavas à un duel ininterrompu, qui épuisa les deux peuples à la veille de l'invasion musulmane. En 1310, le général musulman Mélik-Kafour, après avoir détrôné la dynastie mahratte, envahit le royaume de Dorasamoudra, s'empara d'Halébid et détrôna également la dynastie Hoysala.

Le royaume de *Warangal* ou Ouarangal, maintint plus longtemps son indépendance. Cet Etat indigène fondé en territoire télougou et appelé souvent pour cela Royaume de *Télingana*, occupait, au cœur du Dékan, la vallée du Mounyer, entre les cours moyens du Godavéri et de la Krichna. Le conquérant musulman Mélik-Kafour, dans sa marche victorieuse à travers la péninsule, soumit une première fois Warangal (1309). Mais au milieu du XIVe siècle, les Télougous s'affranchirent du joug musulman et restaurèrent l'Etat de Warangal. La vie de ce royaume ne fut dès lors qu'une longue lutte contre l'empire musulman des Bahmanides qui venait de s'établir au Sud-Ouest de Warangal, à Koulbarga et à Golconde. Cette lutte se prolongea pendant plus d'un siècle. En 1424, le sultan bahmanide Ahmed Chah s'empara enfin de Warangal et la détruisit.

Le dernier Empire Dravidien Vijayanagar.

Dans la ruine de tous les Etats indigènes du haut Moyen Age, il était réservé à un nouveau royaume, — celui de Vijayanagar —, de sauver et de prolonger pendant deux siècles encore l'indépendance de l'Hindouisme dravidien (1).

Au moment de la première invasion des Musulmans dans le royaume de Warangal, deux seigneurs télougous, Harihara et son frère Boukka Raï se réfugièrent dans la vallée de la Toungabhadra, sur la frontière du Maïssore. C'est là qu'en 1335, Harihara fonda Vijayanagar ou Bisnagar, la Ville de la Victoire. L'invasion musulmane avait détruit les anciens royaumes indigènes — notamment le Dorasamoudra et l'Etat Chola —, sans rien mettre à leur place. D'autre part, les Musulmans qui ne regardaient le Dékan que comme un terrain de chasse et de pillage et qui se trouvaient d'ailleurs absorbés au Nord par leurs guerres civiles, négligèrent d'occuper les territoires situés au Sud de la Toungabhadra. Harihara, devenu le radjah Harihara Ier (1336-1343) et son successeur Boukka Raï (1343-1379) purent donc, en se faisant les champions de l'hindouisme en ces contrées, faire reconnaître leur pouvoir par toutes les populations situées entre la Krichna et la Cavéri, de Kurnoul à Trichinopoly et de Mangalore à Madras. Leur empire comprit les vallées de la Toungabhadra et du Panar, le Maïssore tout entier et le Nord du Carnate. Sous leurs héritiers, il engloba en outre le reste du Carnate et atteignit les côtes du Travancore. La population appartenait en majorité à la race kanara ou maïssorienne et pour le reste, aux races télougou et tamoule.

Les radjahs de Vijayanagar luttèrent constamment contre les sultans musulmans de la dynastie Bahmanide, dont les possessions n'étaient séparées des leurs que par la ligne de la Krichna et de la Toungabhadra (2). Le principal enjeu de

(1) Cf. R. Sewel, *A forgotten empire, Vijayanagar*, Londres, 1900.

(2) La frontière entre le royaume de Vijayanagar et l'empire bahmanide suivait le cours de la Krichna jusqu'au confluent de la Toungabadra, puis

ces luttes était le pays situé dans le triangle de la Krichna et de la Toungabhadra, où les deux forteresses de Moukdal et de Raichour passèrent plus de dix fois de mains en mains. Ces villes ayant fini par rester aux Bahmanides, le roi de Vijayanagar Dêvaradjah Ier (1406-1412) provoqua une nouvelle guerre en enlevant sur leur territoire une jeune Indienne d'une grande beauté nommée Pertal. Ce fut une autre Guerre de Troie. Les Bahmanides vinrent rançonner Vijayanagar et forcèrent le radjah à leur rendre l'Hélène hindoue.

A la fin du xve siècle, les radjahs de Vijayanagar eurent la bonne fortune de voir leur grand ennemi, l'Empire Bahmanide, se morceler en plusieurs sultanats rivaux. Les radjahs Narasimha (1490) et Krichnadêva (1506-1530) profitèrent de cette situation pour reprendre l'avantage sur les Musulmans, et le second de ces princes remporta en 1520 une grande victoire sur le Sultan de Bidjapour. Ramaradjah qui leur succéda sur le trône de Vijayanagar (1542-1565), sut s'immiscer avec une habileté consommée dans les démêlés des Etats musulmans du Dékan, les affaiblir les uns par les autres et devenir l'arbitre indispensable de leurs affaires. Cette politique qui ne tendait à rien moins qu'à rendre à l'élément dravidien l'empire de l'Inde péninsulaire, finit à la longue par attirer sur le roi de Vijayanagar les forces de tous les princes musulmans réconciliés et coalisés contre lui. Ramaradjah fut vaincu par eux à Talikot, et la ville de Vijayanagar fut rasée de fond en comble (1565).

Les merveilleux monuments de Vijayanagar, *la Grande Pagode de Siva*, le chef-d'œuvre du xve siècle dravidien, le *Vitoba* qui était à peine achevé, quand se produisit la catastrophe (il avait été commencé en 1529) subirent le sort des monuments de Ninive et de Palmyre, d'Angkor et d'Anouradhapoura. C'était le dernier témoin du vieil hindouisme dravidien qui s'en allait. Le nom même de Vijayanagar devint légendaire, la brousse envahit les ruines de l'orgueil-

le cours de la Toungabhadra et aboutissant à la côte de Malabar, à la hauteur de Koumta.

leuse cité et aujourd'hui, dit Maurice Maindron, « le voyageur étonné se promène avec admiration dans ces avenues désertes, bordées de statues, — plus vastes que les rues d'une ville et où se dressent les piliers monolithes du *Vitoba*, évidés comme une dentelle de pierre, catégorie de chefs-d'œuvres que l'humanité, occupée à d'autres travaux ne recommencera plus ».

L'Art Dravidien.

Le monde dravidien avait reçu de l'Inde aryenne ses religions et les éléments de sa culture. Mais il modifia ces données suivant son génie propre et élabora avec elles une civilisation particulière, égale en richesse et en puissance aux civilisations du Nord (1).

Le chef-d'œuvre de cette civilisation est son architecture. C'est là qu'éclate avec le plus de force l'originalité profonde du génie dravidien.

Le contraste est saisissant entre le style d'architecture dravidien et les différents styles du Nord. Contraste, tout d'abord, avec le style bouddhique : « Si les constructions bouddhiques, dit M. Sylvain Lévi, trahissent une influence grecque et perse, peut-être même assyrienne, les temples dravidiens rappellent étrangement l'Egypte : Le *Gopoura*, ou fronton monumental qui surmonte chaque porte de l'enceinte, répond au pylône égyptien; les grands *Mandapas* et les salles aux mille colonnes reproduisent jusque dans le détail les salles hypostyles. Tout jusqu'au mode d'agrégation, jusqu'à l'impression de labeur gigantesque, est commun aux deux architectures. » Le contraste est aussi frappant entre le style dravidien et le style indo-aryen du temps de l'Hindouisme. « Ce contraste est si complet qu'il paraît voulu et cherché. La différence de langue entre les deux régions n'est pas plus profonde que la différence d'architecture. L'une élève la pyramide du temple en étages ; l'au-

(1) Cf. G. Le Bon, *Les monuments de l'Inde*, P. 1893. — M. Maindron, *Dans l'Inde du Sud*. — Jouveau-Dubreuil, *Archéologie du Sud de l'Inde*, P. 1914. — Rea, *Chalukyan architecture* et *Pallava architecture*, 1896-1909.

tre lui donne une forme curviligne. Le dôme, régulier dans l'une, manque régulièrement à l'autre. Le temple dravidien a son porche à piliers fouillés et sa salle aux mille colonnes. Le temple indo-aryen n'a pas de colonnes. Le premier comporte un vaste développement de constructions, le second est réduit au sanctuaire. » (1).

C'est au VI[e] siècle de notre ère que commença la prodigieuse floraison architecturale qui couvrit le Dékan de merveilles. Cet art du Dékan, se divise en deux styles principaux : *le style dravidien* proprement dit (auquel se rattache le style tamoul) et *le style chaloukya.*

Le style dravidien se développa du VII[e] au XII[e] siècle, principalement dans la région au Nord de la Krichna. L'origine des pagodes dravidiennes peut être recherchée dans les monuments de *Badami,* près de Bombay (2) et dans les célèbres temples d'*Ellora,* près d'Aurengabad (Etats du Nizam). Le plus beau des temples d'Ellora, *le Kailaça,* évidé dans le roc et peuplé d'un monde de statues et de bas-reliefs, fut commencé en 760 par le deuxième prince de la Dynastie Rashtrakouta. « Le temple monolithe du *Kailaça,* dit Le Bon, est placé dans une cour rectangulaire dont les côtés sont formés par les parois de la montagne elle-même. Dans ces parois sont creusées de nombreuses salles souterraines ornées de sculptures. Le temple, situé au centre de la cour, est formé d'un seul bloc. Il a 30 mètres environ de hauteur. On pénètre dans la cour par un portique orné de pilastres. L'intérieur du temple forme une grande salle supportée par des piliers et des pilastres et entourée de chapelles. L'édifice entier est entouré de lions, d'éléphants et d'animaux fantastiques. Sur les flancs du précipice qu'il a fallu créer pour isoler ce bloc gigantesque, des mains d'artiste, appartenant à un monde bien différent du nôtre, ont creusé une série de temples qui se perdent dans les flancs de la montagne. Toutes ces constructions sont recouvertes de statues de dieux, de déesses, de monstres et d'animaux dans toutes les

(1) Sylvain Lévi.

(2) Les Temples de Badami ont été construits entre 500 et 750 de notre ère.

attitudes que l'imagination la plus délirante puisse rêver. On finit par avoir le vertige et par se croire transporté dans le monde des enchantements... Ces temples et ces monastères où tant de générations d'hommes ont vécu, et qui rappellent les œuvres les plus colossales des anciens Egyptiens, sont silencieux aujourd'hui et leur merveilleuse splendeur n'est animée que par les quelques mendiants qui suivent les pas du voyageur (1). » Aucun monument peut-être n'est plus représentatif de l'Inde que le Kailaça : aussi bien constitue-t-il comme une synthèse des divers aspects du génie hindou, et c'est ce qui fait que certains archéologues, comme M. Jouveau-Dubreuil (2) croient devoir le rattacher au style Nord-Indien, tandis que d'autres, avec M. Goloubew, le rapprochent des styles dravidiens, notamment du style Pallava (3).

Quant à la sculpture du Kailaça, c'est une des plus riches de l'Inde. Dès l'entrée du monument, à la base, se présentent une formidable frise d'éléphants au repos, et derrière elle une seconde frise d'éléphants en fureur exterminant des dragons et des chimères. Cette « gigantomachie » qui vaut bien celle de Pergame et dont la masse semble soutenir le temple, est une des œuvres les plus prodigieuses qui soient sorties d'un cerveau humain. A côté de cette vision terrible, à côté des divinités farouches du culte sivaïte, voici quelques pas plus loin, une délicieuse *Lakshmi*, — Lakshmi, l'Aphrodite indienne, sortie des ondes comme sa sœur grecque, mais dont les seins trop gonflés, les hanches trop cambrées et presque déboîtées, la taille trop mince, les bras trop longs constituent « l'idéal féminin d'une race voluptueuse et hiératique » : et ce contraste de grâce affinée et de terreur massive est bien la marque la plus saisissante du génie dravidien.

Les caves sculptées de l'île d'*Eléphanta*, près de Bombay, sont contemporaines du Kailaça (VII[e] siècle) et représentent

(1) G. Le Bon, *Les civilisations de l'Inde*, p. 523.

(2) Jouveau-Dubreuil, *Archéologie du Sud de l'Inde*, Paris Geuthner 1914.

(3) Goloubew, *Le Kailasa d'Ellora*, Conférences du Musée Guimet, 1914, p. 89-115. Cf. Burgess, *Report on Ellora cave temple*, 1883.

aussi les débuts de l'art dravidien. « On y accède par de hauts escaliers taillés dans le grès et où l'on compte jusqu'à 400 gradins menant à une terrasse où donnent les portes d'entrée, circonscrites par de massifs piliers au-dessus desquels la roche de la montagne, taillée à pic, forme un entablement en surplomb. Les salles souterraines se succèdent avec leurs rangées de doubles parois, leurs plafonds chargés de sculptures, dans une demi-obscurité où les figures des bas-reliefs semblent animées d'un mystérieux mouvement. La salle principale présente encore 36 colonnes reliant les caissons sculptés du plafond au sol. Des salles accessoires s'ouvrent sur ce hall avec des cours, des étangs profonds, des chapelles recevant le jour par des puits et des vérandas (1).

Une des œuvres les plus connues de l'architecture dravidienne est *la Grande Pagode de Tandjore* « avec son vimana qui dresse sur une pyramide de treize étages son dôme monolithe, à une hauteur de 63 mètres (2) ». Cette pagode qui séduit l'œil européen par sa régularité et son élégance, fut commencée dans les premières années du XI[e] siècle, par les conquérants cholas Radjaradjah et Choladêva. « Le caractère particulier de cette pagode est dans la masse énorme de la pyramide centrale qui, contrairement à ce qui s'observe habituellement, est la plus grande. Dans les autres monuments du style dravidien, les gopouras vont toujours en augmentant de hauteur du centre à la périphérie, celui du centre étant le moins haut. Le gopoura de Tandjore a 25 mètres de largeur à sa base sur 63 de hauteur. » (3).

La Pagode de Madoura, qui rivalise avec celle de Tandjore, a neuf gopouras dont le plus élevé atteint 43 mètres. « Les pylônes bariolés de l'enceinte mènent par des portiques grandioses aux enchantements de l'étang sacré, endormi dans la ceinture harmonieuse de sa colonnade (4). » Le chef-d'œuvre de cette pagode est son sanctuaire : « Je ne

(1) M. Maindron, *L'Art Indien*, p. 77. Cf. Burgess, *Temples of Elephanta*.
(2) Sylvain Lévi.
(3) Maindron, *L'Art indien*, p. 77.
(4) E. Sénart.

connais, dit Le Bon, aucun sanctuaire au monde, en y comprenant nos vieilles églises gothiques, qui produise un effet si imposant que celui de Madoura. Les statues de pierres émergeant de la demi-obscurité de l'enceinte, ont des poses tellement vivantes qu'on ne peut croire tout à fait à leur immobilité (1). »

Dans l'île de *Sriringam*, près de Trichinopoly, se dressent deux pagodes fameuses : le *Temple de Vichnou* et le *Yambuishuar* qui fut commencé au XIe siècle et dont la construction se poursuivit jusqu'au XIVe siècle. Le chef-d'œuvre de Sriringam est la célèbre *colonnade des cavaliers* (vers 1590). « Les piliers se succèdent à l'infini avec leurs chevaux, cabrés sur un monde de statues. » A côté de Sriringam, il faudrait citer tous les monuments de *Chillambaram* et de *Vijayanagar*. « A *Chillambaram*, l'enceinte se développe sur une longueur de 400 mètres et une largeur de 300, et contient des temples dont certains ont l'importance de nos cathédrales. A *Tiruvalour*, à *Cambacanam*, à *Tinnevelly*, à *Villanour*, à *Vellore*, à *Pérur*, l'enchantement continue. » (2).

De l'architecture dravidienne est dérivé *le style chaloukya* dont la floraison va du Xe au XIVe siècle. « Les temples chaloukyas, dit Sylvain Lévi, sont élevés sur une plate-forme où ils s'étendent suivant un plan qui affecte la forme d'une étoile. Jamais la pierre ne se prêta avec une aussi étonnante souplesse aux caprices et aux débauches d'une imagination luxuriante, émancipée de la froide raison. » Tels se présentent aux yeux du voyageur charmé les temples ruinés d'*Halébid, de Warangal*, de *Somnathpour*, de *Baillour*, avec leurs toits coniques montant par divisions étagées. C'est à *Halébid*, ancienne capitale des Maïssore que l'on trouve le plus bel exemple de cet art chaloukya. « Le temple d'Halébid est double. Autour de sa terrasse, haute de six pieds, courent des frises sculptées. D'abord 2.000 éléphants marchent à la file, suivant toutes les sinuosités du plan fondamental en étoile. Au-dessus de cette frise, une autre avec des lions, puis une

(1) G. Le Bon, *Monuments de l'Inde*, p. 153.
(2) Maindron, p. 69.

autre chargée de rinceaux, puis une frise avec des cavaliers, puis encore une frise ornée de volutes, puis enfin une dernière frise à rinceaux. L'ensemble est surmonté par une frise représentant les exploits de Rama, le conquérant de Ceylan. Entre cette frise et la corniche dont la balustrade est formée de panneaux chargés de figures sculptées, s'étagent deux bandes où sont ciselées des bêtes fantastiques. Des fenêtres s'ouvrent au-dessus des dalles en créneaux réguliers de la corniche, séparées par des pilastres saillants, hauts de six pieds, avec des figures humaines, dieux, déesses et apsaras du Panthéon pouranique. » (1).

Le Bouddhisme à Ceylan.

L'île de *Ceylan*, rattachée à l'Inde par le Pont-de-Rama, est formée par un noyau montagneux, atteignant en ses sommets 2.500 mètres, et qu'entoure jusqu'à la mer une ceinture de plaines basses. C'est le type même de la contrée tropicale. Sous le régime des moussons, dans une atmosphère de chaude humidité qui favorise la montée permanente des sèves, la forêt vierge déploie avec une prodigieuse magnificence ses fourrés de teks, d'acajous et de figuiers des Banians, rendus impénétrables par l'enchêtrement des lianes et la végétation arborescente du sous-bois.

Deux caractères dominent l'histoire de Ceylan : sa proximité de l'Inde et son insularité. A sa proximité de l'Inde, elle doit sa population —, un rameau de la race tamoule venu du Carnate, — et sa civilisation, brahmanique d'abord, bouddhique ensuite. Son insularité, en la préservant des révolutions de l'Asie, lui a permis de conserver l'héritage des siècles passés. Loin des remous de peuples du VII[e] et du XII[e] siècles, l'île bienheureuse a sauvé le précieux trésor de la sérénité et de la douceur bouddhiques. Les religions brutales du Moyen Age, l'Hindouisme et l'Islam, n'ont pas eu de prise sur elle. Dans sa forêt tropicale, véritable Eden au sein des flots, elle a continué jusqu'à nos jours son rêve mystique. Un coin de terre indienne resté intact depuis Açoka et où la

(1) Maindron, p. 88.

sagesse antique s'est perpétuée en plein Moyen Age, — voilà Ceylan (1).

C'est sous les auspices d'Açoka qu'eut lieu, vers 240 avant notre ère, l'évangélisation de l'île. Le pieux empereur chargea de cette mission son propre fils Mahindra qui réussit à convertir le roi de Ceylan, Dévanampriya Tishya, et tout le peuple cinghalais. On montre encore au couvent de Mihintale, près d'Anouradhapoura (2), la cellule du prince Mahindra. La sœur de Mahindra, la princesse Sanghamittra, vint, elle aussi, du Béhar à Ceylan, pour y fonder un couvent de religieuses. Elle apporta avec elle un rejeton du Figuier Sacré de Bouddha Gaya : L'arbre mystique, transplanté du Béhar au milieu de l'Océan Indien, y produisit une floraison merveilleuse. L'île se couvrit de monastères. Le roi Tishya fonda lui-même ceux du *Jardin de Tishya*, du *Couvent du Mont Cétiya et du Grand Stoupa*. Le pâli, langue de l'Empire d'Açoka, devint la langue du Bouddhisme cinghalais. Il s'associa à l'écriture cinghalaise et se répandit avec elle, grâce aux missionnaires hinayanistes, sur tout les rivages de l'Inde Extérieure. Ceylan joua alors, pour la conversion de l'Indo-Chine et de l'Insulinde à la foi bouddhique, le même rôle que l'Irlande joua dans le Christianisme, envers les Anglo-Saxons, les Francs et les Germains.

Toute l'activité de Ceylan, depuis le jour de sa conversion, s'absorba dans sa vie religieuse. Elle fut, comme l'Irlande, l'île des saints. Ses rois ne se considérèrent que comme les serviteurs et les défenseurs de l'Eglise, et les plus grands d'entre eux furent ceux qui la comblèrent le plus d'honneurs et de dons. Le roi Abhaya Doushta (vers 114 avant J.-C.), construisit le sanctuaire du Lohaprasada. Vatta Gamani, qui

(1) Cf. *Le Mahavana ou Grande Chronique de Ceylan*, traduction anglaise de W. Geiger et Bode, nouv. éd. Londres 1912.

(2) *Anouradhapoura*, dans l'antiquité, était la résidence des rois de Ceylan. Au VIII siècle de notre ère, elle fut remplacée comme capitale par *Pollanaroua* et dès le XIIe siècle ce n'était plus qu'une ville morte envahie par la jungle. Mais les souvenirs bouddhiques qui s'attachaient à ses ruines, en firent un lieu de pèlerinage pour les fidèles. Cf. J. Capper, *The dagobas of Anuradhapura*, Journal of R. As. Soc. 1898, t. XX, p. 165. — Ananda Coomaraswamy. *Mediæval Sinhalese Art*, Londres 1908. — Cave, *The ruined cities of Ceylon*, L. 1897-1904.

régna entre 88 et 40 avant notre ère, fonda le célèbre *couvent d'Abhayagiri* en face duquel s'éleva une maison rivale, *le Grand Monastère* ou *Maha Vihara*. L'antagonisme de ces deux couvents, simple querelle de moines au début, finit par s'étendre à l'île entière. Des dissentiments dogmatiques l'envenimèrent bientôt : Les religieux d'Abhayagiri montraient des sympathies pour les doctrines « hérétiques » du continent, tandis que ceux du Grand Monastère s'en tenaient au strict Hinayana, seul orthodoxe à Ceylan.

Dans ce pays que son isolement préservait des complications extérieures, la religion devenait la grande affaire. Pour conformer les lois de l'Etat aux enseignements du Bienheureux, un roi du premier siècle, Amanda Gamani, interdit de tuer aucun être vivant dans toute l'étendue de l'île. Mais ce n'est pas impunément qu'on veut transformer la société civile en une vaste communauté religieuse. Les discussions théologiques qui, à Ceylan comme à Byzance, passionnaient la cour et le peuple, créèrent des factions acharnées. Sous le règne de Tishya II (209), le pays fut divisé par l'hérésie *Vétulya*, motivée, comme tant d'hérésies byzantines, par de futiles dissentiments de rite et de pratique, et qui provoqua d'interminables controverses. Cependant tout n'était pas verbiage dans les querelles des moines. La dispute entre les Pères d'Abhayagiri et ceux du Grand Monastère, qui devint plus vive vers le milieu du IIIe siècle, posait les plus graves problèmes. Il s'agissait de savoir si l'Eglise de Ceylan se rallierait aux dogmes nouveaux de l'Inde septentrionale, ou si elle resterait le foyer du protestantisme hinayaniste. C'était une question qui dépassait les étroites frontières de Ceylan pour intéresser le sort du Bouddhisme dans l'Inde et même dans l'Extrême-Orient tout entier (1).

Un foyer religieux aussi actif ne pouvait manquer d'attirer à lui les plus saints personnages des régions voisines et de rayonner à son tour sur celles-ci. Le haut Moyen Age, on l'a vu, fut l'époque des invasions hunniques dans l'Inde.

(1) Sur les relations de Ceylan avec l'Extrême-Orient, à la fin de l'Antiquité et au commencement du Moyen Age, voir Sylvain Lévi, *Ceylan et la Chine*, J. A. 1900, I, 411.

Fuyant devant les hordes barbares, un grand nombre de religieux passèrent du continent dans l'île. Le plus célèbre d'entre eux, Bouddhagosha vint du Magadha à Ceylan en 420, sous le règne de Mahanaman et se fixa au Grand Monastère. C'est là qu'il traduisit du dialecte de Ceylan en langue pâlie, un nombre considérable de textes sacrés ; il composa aussi sur le Canon Pâli un commentaire qui devint à son tour canonique, et laissa un traité mystique, la *Voie de Pureté*, qui eut une influence considérable sur l'évolution de l'Eglise méridionale. De Ceylan, il passa en Birmanie. Après lui, les moines de Ceylan conservèrent des relations suivies avec la Birmanie, le Pégou et le Siam. Grâce à eux, ces contrées prirent parti pour l'Hinayana, tandis que, plus à l'Est, c'était le Mahayana qui, à cette époque, prévalait encore au Cambodge.

Les luttes des sectes et les grandes manifestations de la foi bouddhique emplirent tout le v° siècle. Le moindre événement ecclésiastique avait plus d'importance pour les insulaires que toutes les révolutions des empires voisins. — Ceylan était alors une grande communauté religieuse, séjour de silence et de méditation, véritable patrie des âmes. Heureuse époque où l'Ile Sainte, toute à ses préoccupations mystiques, pouvait oublier le monde extérieur ! Son insularité ne devait pourtant pas la défendre toujours. Le Pont de Rama établit entre elle et la côte de Coromandel un passage qu'utilisèrent à plusieurs reprises les envahisseurs venus du Dékan. Ce furent les peuples tamouls du Carnate qui troublèrent les premiers la rêverie millénaire de l'île. De même race que la population cinghalaise, ils étaient séparés d'elle par la religion. Ils professaient l'hindouisme (1) et le djaïnisme (2) et, à ce titre, persécutèrent cruellement l'Eglise bouddhique. Au milieu du IX° siècle se produisit une invasion des Pandyas de Madoura. Au début du XI° siècle, le conquérant chola Radjaradjah soumit au tribut Ceylan, les Maldives et les Laquedives (1005). Pendant la majeure partie du

(1) Comme les Cholas, sivaïtes.
(2) Comme les Pandyas.

XIe siècle (1005-1080), la thalassocratie chola se maintint dans ces régions.

L'invasion étrangère semble avoir fait cesser les luttes de sectes. Le roi Parakrama Bahou Ier qui régna de 1153 à 1184, présida à cette réconciliation. En 1161, il convoqua à Anouradhapoura un synode insulaire qui ordonna l'union des Ordres rivaux et la fusion d'Abhayagiri avec le Grand Monastère. Une Eglise cinghalaise unie put alors se constituer sur les bases du pur Hinayana. Parakrama Bahou, le promoteur de cette mesure, fut lui-même un saint. Il fonda plusieurs hôpitaux, où il soignait les malades de ses propres mains. Il éleva un grand nombre de stoupas, de pagodes et de couvents où il entretenait des milliers de moines. Sous son administration, les biens d'Eglise s'accrurent dans des proportions extraordinaires. A l'extérieur Parakrama Bahou se vengea des précédentes invasions tamoules en opérant lui-même une descente au Carnate (1175). Contre les Tamouls, il conclut une alliance avec les rois de Birmanie, bouddhistes comme lui.

Au XIIIe siècle, Ceylan subit une nouvelle invasion plus désastreuse que les précédentes. En 1230, des pirates venus de la côte des Circars ravagèrent l'île. Comme ils étaient hindouistes, ils persécutèrent violemment l'Eglise bouddhique, dispersant les moines, détruisant les stoupas et les monastères. Après leur départ, le roi Vijaya Bahou (1250) répara de son mieux les ruines qu'ils avaient faites et rebâtit les églises. C'est à cette époque que fut fondé le Grand Monastère de Kandy. Le fils de Vijaya, Parakrama Bahou III (1267-1301), eut un des règnes les plus importants de l'histoire cinghalaise. Durant sa minorité, Ceylan fut envahie par des pirates malais de Sumatra, auxquels se joignirent des Cholas du Carnate. Plusieurs districts de l'île furent pillés, mais les envahisseurs furent finalement repoussés (1277) (1). Devenu majeur, Parakrama Bahou III se reconnut vassal de l'empereur mongol Koubilaï qui était, comme lui, un bouddhiste fervent, et à qui il fit cadeau d'une relique du Bouddha. Le

(1) Cf. Ferrand, *J. A.*, 1919, II, 167.

voyageur vénitien Marco Polo fit partie d'une des ambassades envoyées par Koubilaï au monarque cinghalais. Dans le *Livre de Marco Polo*, Parakrama Bahou est désigné sous le nom de *Sendemain*, ce qui est la traduction littérale du titre cinghalais de Soudhamma. C'est à Ceylan que Marco Polo apprit à connaître le Bouddha qu'il appelle *Sagamouni borcam* et dont il nous a laissé une biographie très fidèle (1).

Parakrama Bahou III se signala par la fondation de Çri-Wardhanapoura, par la construction de nombreux ponts et routes et par la protection qu'il accorda au grand saint bouddhiste Dharmakirti. Ce fut un des plus pieux souverains dont les annales cinghalaises aient gardé le souvenir. Par respect pour les enseignements du Bouddha, il abolit la peine capitale. Peu après sa mort, en 1314, Ceylan fut envahie par les Tamouls du Carnate. Les ravages qu'exercèrent ces dangereux voisins, mirent fin à la prospérité de l'île paradisiaque et du bouddhisme cinghalais. Tout le Nord de Ceylan finit par rester aux Tamouls tandis que les Cinghalais ne conservaient que le Sud de leur patrie morcelée et ruinée.

L'île ne garda comme souvenir de sa grandeur passée que ses monuments envahis peu à peu par la forêt. « Le temps n'a pas réduit encore en poudre les édifices, les sculptures et les statues de *Pollanaroua*, la capitale du grand Parakrama ; au milieu des bois aux lianes infinies, *Anuradhapoura*, près de son figuier vieux de deux mille ans, montre toujours l'immense temple souterrain de Mihintale et les ruines d'une pagode en briques tellement colossale qu'on pourrait en faire une muraille de dix pieds de haut, de Londres à Edimbourg. »

L'Hindouisme et le Bouddhisme à Java : Borobodour

L'*Insulinde* ou Archipel de la Sonde fait partie intégrante de l'Asie Méridionale. Les deux Arcs Malais qui en forment

(1) Cf. *Le Livre de Marco Polo*, édition Pauthier, p. 587.

l'ossature, ne sont que le prolongement de la Cordilière Annamitique et des plissements japonais. Au point de vue anthropologique, l'Insulinde fut peuplée par les *Malais* ou Mongols insulaires qui présentent des affinités à la fois avec les nations dravidiennes et avec les races de l'Extrême-Orient. Enfin la civilisation de cet archipel fut presque entièrement empruntée à l'Inde, à l'Inde brahmanique d'abord, puis à l'Inde bouddhique, enfin à l'Inde musulmane.

Ce fut au premier siècle de notre ère, vers l'an 78, qu'arrivèrent à Java les premiers colons indiens, conduits selon certaines légendes, par le brahmane Tritresta, selon d'autres par le radjah Praboé Djadjah Badja. Les Indiens appelaient Java *Jawa Dwipa*, « l'île au millet », et Sumatra *Soewarna Dwipa* « l'île d'or ». Ils apportèrent avec eux le culte de la Trimourti : Brahma, Siva et Vichnou, leur littérature et leur art. C'est alors que se forma, du mélange du sanscrit avec la langue malaise, le dialecte *kawi* « idiome bâtard, malais par la syntaxe et par l'allure, sanscrit par les racines », et qui a servi de langue littéraire aux Javanais (1). A la période hindouiste de Java se rattachent les ruines sivaïtes de Matjan Poutih, les temples de *Samarang*, les grottes de Sélo Magélang, les sanctuaires brahmaniques du Massif de Djeng, de Tjandi Werkodoro, de Sélo Gridjo, d'Ardjoéno, d'Adjang et de Kédiri.

En l'an 423 de notre ère, l'île de Java fut convertie au Bouddhisme par le moine Gunavarman qui était originaire du Gandhara (2). C'est là une indication précieuse : La civilisation gréco-bouddhique du Haut Pendjab n'a pas rayonné seulement sur l'Asie Centrale et l'Extrême-Orient. Ce sont des religieux gandhariens qui ont prêché le Bouddhisme dans l'Archipel de la Sonde. Faut-il expliquer par ce fait certaines constatations assez curieuses ? Il est certain que l'art de Borobodour et l'art khmer qui en est peut-être dérivé, sont pour des yeux européens, infiniment plus réguliers, plus sobres et plus classiques que l'art du Gange ou du

(1) Cf. Rodet, *Essai sur la littérature javanaise*, J. A. 1858, II, 271.
(2) Cf. Chavannes, *Gunavarman*, Toung-pao, 1904, 191.

Dékan. Les proportions sont mieux gardées, l'ensemble est moins chargé et moins lourd. Il convient d'ailleurs d'en attribuer en grande partie le mérite aux qualités propres de la race malaise, cette race de marins aventureux, infiniment plus alerte et active que les races de l'Inde (n'a-t-elle pas essaimé de Madagascar au Japon ?) Ces divers facteurs —, inspiration gandharienne au v° siècle, influences cinghalaises à l'époque suivante, tempérament original de la race malaise —, ont également concouru à la formation d'un art propre, *l'art bouddhique javanais* qui atteignit son apogée aux environs de l'An Mille. Les œuvres les plus célèbres de cet art sont *les temples de Borobodour* (seconde moitié du IX° siècle) et de *Prambanan* (XI° siècle) (1). Citons encore les sanctuaires de *Tjandi Panataran*, de *Kéling* (*Kédiri*), de *Singosauri* et de *Koempang*. La sculpture de cette période a laissé de beaux spécimens représentés en Europe par les statues des collections Alphonse Kann et Stoclet. Les têtes de Bodhisattvas rapportées de Borobodour, notamment, sont remarquables par leur masse puissante et sobre et leur justesse de volumes : « Ce qui caractérise ces œuvres, dit M. d'Ardenne de Tizac, c'est la franchise et la décision de leur accent, leur aspect solide, énergique et définitif. »

L'influence indienne bouddhique domina sans concurrence à Java jusqu'au XV° siècle. En 1293, les Mongols, alors maîtres de la Chine, envoyèrent une expédition dans l'île, mais ils furent repoussés par un héros javanais nommé Radem Vijaya qui, après leur départ, fonda l'Empire de Madjapahit. Ce puissant Etat, de culture indienne et de culte bouddhique, dura de 1294 à 1478 et exerça son hégémonie non seulement sur Java, mais sur la Malaisie entière (2). Cependant l'Islam, ayant pris pied dans l'Inde, finit par pénétrer à Java. En 1478, un prince javanais converti au

(1) Cf. Foucher, *Le Stoupa de Borobodour*. — *L'iconographie bouddhique à Java*, B. E. F. E. O. 1909, 1-50. Et sur Prambanan : Barth, *Bulletin de l'Acad. des Inscriptions*, 1893, 158-167. — Consulter aussi : Leemans, *Boro-Boudour*, Leyde, 1874. — Jurynboll, *Javanische Altertümer*, Leipzig 1909. — Scheltema, *Monumental Java*, Londres 1912.

(2) Sur l'Empire de Madjapahit, cf. Dulaurier, *Des pays qui relevaient de l'Empire de Madjapahit*, J. A. 1846, I, 544. —

mahométisme, Radem Pratah, détruisit l'Empire de Madjapahit et fonda sur ses ruines le sultanat de Démak, auquel succéda au milieu du XVI[e] siècle, un autre royaume musulman, le Sultanat de Mataram (1).

Expansion de la Civilisation Indienne : L'Inde Extérieure

Nous compléterons plus loin cette histoire en parlant des Etats indiens ou indianisés de l'Indo-Chine, Empire Khmer et Royaume de Tchampa. Mais nous pouvons déjà nous faire une idée de l'œuvre immense accomplie par les pionniers indiens sur tous les rivages de l'Océan qui a reçu d'eux son nom. Nous conclurons que, en dépit d'un injuste préjugé, *le peuple indien mérite d'être placé au premier rang des peuples navigateurs et colonisateurs,* — à côté des Phéniciens, des Grecs et des Malais, — *au premier rang aussi des peuples civilisateurs.* « Le peuple, dit Sylvain Lévi (2), qui a porté par mer la civilisation en Birmanie, au Siam, au Cambodge, au Tchampa, à Java, et, par Java réagi sur Madagascar (3), était bien un peuple de navigateurs.... A l'époque de Ptolémée, dans la première moitié du II[e] siècle de notre ère, l'expansion indienne avait déjà atteint le voisinage immédiat de la Chine. »

Il a existé au haut Moyen Age une *Inde Extérieure,* un immense empire indien. Politiquement aussi peu organisé que jadis l'empire hellénique de la « Grèce Extérieure », cet empire indien était moralement et ethniquement aussi homogène. Au IX[e] siècle de notre ère, Ceylan et la Birmanie, le Cambodge et Java, faisaient aussi intimement partie de l'Inde que Chypre et la Sicile avaient un jour fait partie de l'Hellade. Angkor et Borobodour étaient aussi unis à Kanaudje et à Oudjeïn qu'avaient pu l'être à Corinthe ou à

(1) Cf. Raffles, *History of Java,* Londres, 1830.

(2) Sylvain Lévi, *L'histoire du Ramayana,* Journal Asiatique 1918, I, 147, Cf. Rhadakumud Mookerji, *Indian Shipping,* Londres 1912.

(3) Sur la colonisation javanaise à Madagascar au X[e] siècle, cf. Ferrand, *J. A.,* 1910, I, 281.

Milet, Syracuse ou Corcyre, Naucratis ou Sinope. L'homme du Béhar ou du Carnate s'y sentait aussi bien chez lui que dans sa patrie d'origine. L'Océan Indien méritait alors vraiment son nom : C'était une *mer indienne*, au même titre que la Méditerranée du v° siècle avait été une mer hellénique.

Mais il y a plus. De même que le rayonnement de l'Hellénisme avait de beaucoup dépassé le territoire des colonies grecques, l'influence indienne allait se faire sentir bien au delà de l'Inde Extérieure. La Grèce n'avait pas seulement colonisé l'Ionie et le Pont Euxin, Chypre et la Sicile, le Delta du Nil et celui du Rhône. Elle avait encore imposé sa littérature, son art, sa philosophie, sa civilisation à l'Empire Romain tout entier. De même l'Inde ne réussit pas seulement à peupler de ses guerriers et de ses colons toutes les côtes de l'Indo-Chine et de l'Insulinde. Elle exerça aussi une influence décisive dans tout l'Extrême-Orient. Autant que le monde romain a été l'élève de la Grèce, autant que l'Occident médiéval est resté à l'école de Rome, le monde jaune a suivi les leçons du génie indien. Le sanscrit et le pâli ont été le grec et le latin du Tibet, de l'Indo-Chine, du Turkestan, de la Chine et du Japon. A Khotan, à Koutcha, à Touen-houang, à Ta-tong, à Honan-fou, à Nara, les Maîtres venus du Gandhara ou du Béhar étaient écoutés avec autant de respect qu'autrefois à Rome les grammairiens de Rhodes ou d'Athènes. L'œuvre de large éducation humaine que l'Hellénisme avait accomplie dans l'Asie Occidentale, l'Indianisme la réalisa dans l'Asie Centrale et Orientale. Il fut comme « l'Hellénisme des Jaunes ». Bien mieux. Grâce a l'union, dans les ateliers gandhariens, de la foi bouddhique et de l'esthétique grecque, c'était bien réellement un peu de l'Hellénisme lui-même que l'Indianisme apportait au monde jaune.

L'histoire de l'Inde antique est la préface nécessaire de l'histoire chinoise, comme l'histoire grecque est l'introduction indispensable à toute étude d'histoire romaine.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE PREMIER

ORIGINES INDO-EUROPÉENNES

Pictet, *Les origines indo-européennes*, P. 1877. — Bopp, *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad. Bréal, P. 1885. — S. Reinach, *L'origine des Aryens*, P. 1892 — Sylvain Lévi, Article *Aryens*, Grande Encyclopédie. — De Lapouge, *L'Aryen*, P. 1899. — H. A. Hirt, *Die Indo-Germanen*, Strasbourg 1905-1907. — Meillet, *Les dialectes indo-européens*, P. 1908. — Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, P. 1911. — S. Feist, *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indo-Germanen*, B. 1913. — Much, *Heimat der Indo-Germanen*, Iena 1904. — *Grundriss der Indo-Arischen Philologie und Altertumskunde*, begründet von G. Bühler, T. I-III, en 23 fasc. Strasbourg 1896-1920. — *Grundriss der Iranischen Philologie*, herausgegeben von W. Geiger und E. Kuhn, T. I-II, en 5 vol. 1895-1904.

HISTOIRE DE L'INDE

Lassen, *Indische Alterthumskunde*, Leipzig 1858-1874. — Sylvain Lévi, Article *Inde*, Grande Encyclopédie. — La Mazelière, *Essai sur l'évolution de la civilisation indienne*, Paris 1903. — Vincent Smith, *Early history of India from 600 B. C. to the Muhammedan conquest*, 3ᵉ éd., Oxford 1914. — Vincent Smith, *Oxford history of India, from the earliest times to* 1911, Oxford 1919. — E.-J. Rapson, *Ancient history of India*, Cambridge 1914. — E.-B. Havell, *History of Aryan rule in India, from the earliest times to the death of Akbar*, Londres 1918. — Pargiter, *Ancient India, genealogies and chronology*, Journal of Asiatic Society, 1910, 1-57. — Vincent Smith, *Açoka*, Oxford 1901. — E. Hardy, *Açoka*, Mayence 1913. — Sénart, *Etude sur les inscriptions de Piyadasi*, Paris 1881-1886. — Drouin, Article *Bactriane*, Grande Encyclopédie. . — Rawlinson, *Bactria, a forgotten empire*, Londres 1912. — Lassen, *Geschichte der indo-griechischen und indo-skytischen Kœnig*. Leipzig 1838. — Von Sallet, *Die Nachfolger Alexanders in Baktrien und Indien* 1879. — Sylvain Lévi, *Quid de Grecis veterum Indorum monumenta tradiderint*, Paris 1890. — Sylvain Lévi, *La Grèce et l'Inde d'après les documents indiens*, Revue des études grecques 1891. — Sylvain Lévi, *L'histoire ancienne de l'Inde*, Journal des Savants, 1905. — Albrecht We-

ber, *Die Griechen in India*, Berlin 1890. — Percy Gardner, *Indias coins of the British Museum, Greek and Scythian Coins*, Londres 1886. — Goblet d'Alviella, *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, Paris 1898. — Ettinghausen, *Harsa Vardhana*, Paris et Leyde 1906. — Sylvain Lévi, *Le Népal*, P. 1905-1908. — Jouveau-Dubreuil, *Histoire ancienne du Deccan*, Pondichéry, 1920. — Sewel, *A forgotten empire, Vijayanagar*, Londres 1900. — *Le Mahavana ou Grande Chronique de Ceylan*, traduction anglaise de W. Geiger et Bode, Londres 1912. — G. Le Bon, *Les civilisations de l'Inde*, Paris 1887. — Sénart, *Les castes dans l'Inde, Paris* 1896. — Baines, *Ethnography ; Tribes and castes* Strasbourg 1912. — Romesh Chunder Dutt, *History of civilization in ancient India*, Calcutta 1889-1890. — Mookerji, *Indian shipping*, Londres 1912. — *Mookerji*, *Fondamental unity of India*, Londres 1914. — Banerjee, *India as known to the ancient world*, 1921. — Keene, *History of India*, L. 1915.

LES RELIGIONS DE L'INDE.

A. Barth, *Les religions de l'Inde*, Paris 1879. — Bergaigne, *La religion védique*, Paris 1878-1897. — Regnaud, *Le Rig-Véda*, Paris 1900. — Oldenberg, trad. V. Henry, *La Religion du Véda*, Paris 1903. — De Milloué, *Le Brahmanisme*, Paris 1905. — P. Salet, *Les Upanishads*, Paris 1920. — Max Muller, trad. Sorg, *Introduction à la philosophie védanta*, Paris 1899. — V.-S. Ghate, *Le Védanta*, Tours 1918. — Oltramare, *L'Histoire des idées théosophiques dans l'Inde. T. I, La Théosophie brahmanique*, Paris 1906. — Garbe, *Samkhya and Yoga*, Strasbourg 1896. — Sylvain Lévi, Article *Hinduisme*, Grande Encyclopédie. — Guénon, *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, P. 1921. — E. Burnouf, *Le Lotus de la bonne loi*, P. 1852. — Barthélemy Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion*, P. 1866. — E. Burnouf, *Introduction à l'étude du Bouddhisme indien*, P. 1876. — E. Sénart, *Essai sur la légende du Bouddha*, P. 1882. — Soubhadra Bhikshou, *Catéchisme bouddhique*, P. 1889. — De Milloué, *Le Bouddhisme dans le monde*, P. 1893. — Rhys David, *Buddhism, is history and literature*, New-York 1896. — De La Mazelière, *Moines et ascètes indiens*, P. 1898. — La Vallée Poussin, *Bouddhisme*, P. 1898-1919. — Oldenberg, *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*, traduction Foucher, 2e éd., P. 1903. — Kern, trad. Huet, *Le Bouddhisme dans l'Inde*, P. 1901-1903. — Ed. Hardy, *Buddha*, Berlin 1903. — Rhys David, *Buddhist India*, Londres 1903. — La Vallée Poussin, *Les conciles bouddhiques*, P. 1905. — De Milloué, *Le Bouddhisme*, P. 1907. — Rhys David, *Early Buddhism*, L. 1908. — Alexandra David, *Le modernisme bouddhiste*, P. 1911. — Chy Fa Hian, *Foe-koué-ki ou Relation des royaumes bouddhiques*, trad. Abel Remusat, revue par Klaproth et Landresse, P. 1836. — Stanislas Julien, *Vie et voyages du pèlerin Hiouen Thsang*, P. 1853-1858. — G. Schlégel, *Chronologie des patriarches bouddhistes*, Toung pao 1897, p. 342.

— Guérinot, *Essai de bibliographie jaïna*, P. 1906. — Bhandarkar, *Vaisnavism and minor religious system*, Strasbourg 1913. — L. Feer, Articles *Bouddha* et *Bouddhisme*, Grande Encyclopédie. — Collection Max Muller, *Sacred books of the East*, 49 vol. Oxford 1879-1910. — Asanga, *Exposé du Grand Véhicule*, trad. S. Lévi, 1907-1911.

LITTÉRATURE INDIENNE.

A. Weber, *Histoire de la littérature indienne*, trad. Sadous, P. 1859. — Max Muller, *History of the ancient sanskrit literature*, L. 1859. — J. Lahor, *Histoire de la littérature hindoue*, P. 1888. — Oldenberg, *Die literatur der alten Indien*, Deutsche Rundschau, 1899-1901. — A. Macdonell. *A history of sanskrit literature*, L. 1900. — Victor Henry, *Les littératures de l'Inde*, P. 1904. — Winternitz, *Geschichte der indischen Literatur*, Leipzig 1908. — A. Weber, *History of indian Literature*, nouv. éd., Londres 1914. — Holtzmann, *Geschichte und Kritik des Mahababarata*, Kiel 1892. — Schoebel, *Le Ramayana au point de vue religieux, philosophique et moral*. — Sylvain Lévi, *Le Théâtre indien*, P. 1892. — Hopkins, *The ancient epic of India*, N.-Y. 1902. — Frilley, *L'Inde. La littérature sanscrite*, P. s. d. — W. Geiger, *Pali literature*, Strasbourg 1916. — W. Geiger, *Literatur und Sprache der Singhalesen*, Strasb. 1900. — *Bibliotheca indica*, Calcutta 1849-1912. — Frazer, *Literary history of India*, L. 1898.

L'ART INDIEN

G. Fergusson, *Archeology of India*, L. 1884. — M. Maindron, *L'art indien*, P. 1899. — Havell, *Handbook of Indian Art*, L. 1920. — G. Le Bon, *Les monuments de l'Inde*, P. 1893. — Burgess, *Ancient monuments, temples and sculptures of India*, L. 1897. — Fergusson, *History of Indian and oriental architecture*, L. 1910. — Foucher, *Etudes sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*, P. 1900-1905. — Foucher, *L'Art gréco-bouddhique du Gandhara*, 2 vol. P. 1905-1919. — Foucher, *L'origine grecque de l'image du Bouddha* (Conférences du Musée Guimet en 1912), P. 1913. — Grünwedel, *Buddhistische Kunst in Indien*, B. 1900. — Jouveau Dubreuil, *Archéologie du Sud de l'Inde*, P. 1914. — W. Cohn, *Indische Plastik*, Berlin 1921. — Focillon, *L'Art Bouddhique*, P. 1921. — Rapson, *Indian Coins*, Strasbourg 1897. — V. Smith, *Catalogue of the coins in the Indian Museum Calcutta*, Oxford 1906. — E. W. Smith, *History of fine art in India and Ceylon*, Oxford 1911. — Cave, *Ruined cities of Ceylon*, L. 1897. — Parker, *Ancient Ceylon*, L. 1909. — Mitton, *The lost cities of Ceylon*, L. 1916.

VOYAGES

Loti, *L'Inde (sans les Anglais)*. — A. Chevrillon, *Dans l'Inde*. — A. Chevrillon, *Sanctuaires et paysages d'Asie*. — M. Maindron, *Dans l'Inde du Sud*.

CHAPITRE II

LA CHINE

§ 1. — *LA CHINE ANCIENNE*

Le Sol Chinois.

Le sol en Chine, plus que partout ailleurs, explique l'évolution de l'homme (1).

A la fin de l'ère primaire et au commencement de l'ère secondaire, le sol chinois était représenté par un socle ancien, le bouclier sino-sibérien de l'Angara, qui englobait tout le Nord du pays. Le pourtour méridional de ce continent était baigné par une Méditerranée Centrale, la Thétys des géologues. A l'époque tertiaire, le lit de cette mer fut comblé par un immense plissement montagneux, contemporain des plissements alp-himalayens, qui dressa de l'Ouest à l'Est les plateaux du Pamir et du Tibet, les Tian-chan et le Kouen-lun, les Monts Tsing-ling, les Alpes du Se-tchouen, les Cordilières de la Chine Méridionale et de l'Indo-Chine, les Arcs

(1) Cf. Richtofen, *China*, Berlin, 1877 et sq. — Elisée et Onésime Reclus, *L'Empire du Milieu*, P. 1902. — Sur l'histoire de la Chine en général consulter : De Mailla, *Histoire Générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou*, Paris 1777-1785. — *Mémoires concernant les Chinois par les Missionnaires de Pékin*, Paris, 1776-1814. — Li-Ung-Bing, *Outlines of chinese history*, Changhaï, 1914. — G. Maspéro, *La Chine*, 2ᵉ éd., P. 1918. — E. Hovelaque, *La Chine*, P. 1920. — Giles, *Chinese biographical dictionary*, Londres 1898. — H. Cordier, *Histoire générale de la Chine*, P. 1920-1921.

Japonais et les Arcs Malais. Plus au Nord, en bordure du bouclier de l'Angara, le même plissement dressa les arcs de l'Altaï en liaison avec le massif hercynien des Monts Saïansk et Iablonovoï.

Cette puissante armature orographique a donné naissance à deux grands fleuves, le *Hoang-ho* et le *Yang-tsé*, qui, par l'accumulation de leurs limons soudés au lœss éolien du Nord-Ouest, ont créé la plaine chinoise. Nés tout près l'un de l'autre sur les hauts plateaux tibétains, les deux fleuves chinois sont bientôt séparés par la chaîne des Tsing-ling ou Montagnes Bleues et par les Alpes du Se-tchouen. Ils s'infléchissent et s'écartent alors, le premier vers le Nord-Est, le second vers le Sud-Est, puis ils décrivent l'un et l'autre un nouveau coude qui les rapproche entre Si-ngan-fou et Yi-tchang. Ils suivent ensuite un tracé à peu près parallèle, de l'Ouest à l'Est, en enserrant une plaine basse, coupée de canaux et de lacs, véritable *Mésopotamie chinoise*, d'une fertilité et d'une richesse inouïes. Ils se rejoignent à leurs cours inférieurs et confondent leur embouchure à la hauteur de Yang-tchéou (1).

Ces deux fleuves ont « déterminé » la civilisation chinoise. Elle a suivi leurs cours et particulièrement celui du Hoang-ho depuis le Kan-sou jusqu'à la mer. La race chinoise, née en Asie Centrale, a progressé de l'Ouest à l'Est, suivant la direction de ses fleuves historiques. Sa première étape fut la Mésopotamie jaune du Chen-si et du Ho-nan, du Hou-pé et du Kiang-nan (2). Plus tard, de ces grasses vallées de lœss et d'alluvions, la race chinoise s'élança à la conquête des terres montagneuses de la Chine Méridionale. En même temps elle s'aventura vers les steppes du Pe-tchi-li septentrional. Mais le Pe-tchi-li et la Chine Méridionale devaient rester longtemps des Marches-frontières, mal conquises ou mal assimilées. Même lorsque la conquête fut achevée, les différences restèrent profondes entre Chinois du Nord et Chi-

(1) Tel était du moins leur ancien cours avant l'inondation de 1853 qui a détourné l'embouchure du Hoang-ho de la Mer Jaune vers le Golfe du Pe-tchi-li.

(2) Le Kiang-nan, ancienne province chinoise qui comprenait les deux provinces actuelles de Ngan-hoeï et du Kiang-sou.

nois du Sud, comme les différences géographiques restaient frappantes entre les plaines de lœss et d'alluvions du Chen-si, du Ho-nan et du Kiang-nan, et les étroites vallées alpestres du Sé-tchouen ou de la Cordillère cantonaise. L'histoire chinoire témoigne d'une opposition qui alla parfois jusqu'à l'antagonisme entre les plaines du Nord-Est et les montagnes du Midi.

Enfin les conditions d'habitat déterminèrent le génie du peuple chinois. La plaine chinoise du Nord et du Centre, la *Terre Jaune*, formée par le lœss éolien et par les alluvions quaternaires, est la terre la plus riche du monde. Le millet, le sorgho et le maïs dans la vallée du Hoang-ho, le riz dans la vallée du Yang-tsé, poussent presque sans culture. Sur ce sol béni, le Chinois est resté essentiellement agriculteur. Nul peuple ne s'est plus fortement attaché au sol, plus puissamment enraciné. L'agriculture est devenue pour lui un véritable jardinage. « Suppléant à l'imperfection de l'outillage par une habileté et une patience merveilleuses, brisant les mottes avec les mains, arrachant à la main les mauvaises herbes », il vit penché sur cette féconde glèbe maternelle, à laquelle il offre des sacrifices, avec laquelle il semble se confondre et qui voit passer depuis des milliers d'années les générations innombrables et immuables qu'elle reçoit dans son sein. Agriculteur avant tout, le peuple chinois se distingue comme toutes les races agricoles par sa patience tenace, sa résignation et sa vaillance devant les cataclysmes de la nature, son respect de la tradition. Positif parce que laborieux, il ignore la rêverie négative, le pessimisme déprimant de l'Hindou. Comme l'Egyptien pharaonique, comme le peuple romain primitif, il a conservé le sentiment de la solidarité des générations, le culte des aïeux qui ont défriché le champ et préparé les moissons futures. La forte constitution de la famille qui, dans la fourmilière chinoise, remplace la patrie, le respect de l'autorité paternelle, le respect du passé sont restés les fondements de cette société patriarcale. Les révolutions politiques peuvent passer sur elle sans ébranler son organisation millénaire. C'est que cette organisation est liée aux conditions mêmes de l'agriculture

chinoise, aux nécessités permanentes de la glèbe : La *Terre Jaune* a façonné l'homme jaune pour l'éternité (1).

La Chine Archaïque.

Les Chinois sont venus en conquérants sur le sol qu'ils habitent. Leur première patrie doit être recherchée dans la direction de l'Ouest, soit en Sibérie, soit dans la région de l'Aral, soit, plus vraisemblablement, en Kachgarie. Certains savants, comme Terrien de Lacouperie, se sont efforcés d'établir que la race chinoise venait de plus loin encore, de l'Iran où elle aurait subi l'influence de la civilisation chaldéo-élamite (2). Rien jusqu'ici n'est venu confirmer cette hypothèse. A supposer que la civilisation de la Chine archaïque et celle de la Chaldée sumérienne aient présenté des éléments communs, il suffirait pour expliquer ce fait, de se rappeler que les Sumériens comme les Chinois étaient peut-être originaires du Turkestan. Les découvertes d'Anau ont prouvé qu'il a existé sur les confins du Khorassan et du Turkestan un puissant foyer de civilisation préhistorique et protohistorique dont on situe la phase néolithique entre 8000 et 6000, la phase œnéolithique entre 6000 et 5000 et l'âge du cuivre entre 5000 et 2000 avant notre ère. Le rayonnement de cette civilisation d'Anau a pu s'exercer également sur les ancêtres des Sumériens et sur ceux des Chinois, avant que les uns et les autres n'aient quitté le Turkestan pour émigrer les premiers vers la Mésopotamie sémitique, les seconds vers la Mésopotamie jaune du Hoang-ho.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, les Chinois en quittant la Kachgarie, leur patrie d'origine, durent suivre la piste de caravanes qui va de cette région dans la Chine du Nord à travers le Kan-sou. Les premières provinces qu'ils occupèrent en Chine furent sans doute le Chan-si et le Pe-

(1) Cf. F. Farjenel, *Le peuple chinois*, P. 1904. — H. Cordier, *La piété filiale et le culte des ancêtres en Chine*, P. 1910.

(2) Cf. Terrien de Lacouperie, *Western origin of the chinese civilization* et : *Early history of the chinese civilization*. — C. J. Ball, *Chinese and Sumerian*, Oxford 1913. — H. Cordier, *Origine des Chinois*, Toung pao, 1915, 576.

tchi-li meridional. Plus tard, ils ajoutèrent à ce territoire la partie du Chen-si, du Ho-nan et du Chan-toung qui est située au Nord du Hoang-ho. Enfin dans une troisième phase d'expansion, ils franchirent le Hoang-ho et se répandirent dans la Mésopotamie comprise entre ce fleuve et le Yang-tsé. Dans ces fertiles plaines de lœss et d'alluvions qui devaient a leur sortie du désert leur paraître un Eden, les Chinois se fixèrent et s'adaptèrent. De pasteurs et nomades, leurs clans devinrent agriculteurs et sédentaires. Mais pendant de longs siècles, ils durent défendre le territoire où ils venaient de s'établir contre les retours offensifs des indigènes.

Les Chinois, en effet, en pénétrant dans le pays auquel ils donnèrent leur nom, ne trouvaient pas une terre sans maître. Le sol qu'ils occupèrent, ils durent le conquérir pied à pied sur des populations primitives dont ils ne triomphèrent qu'après des siècles de luttes. Ces tribus aborigènes appartenaient pour la plupart aux races, d'origine tibétaine, qui ont depuis peuplé l'Indo-Chine, Môn ou Birmans, Thaï et Shans d'où sont sortis les Siamois, Giaotchi ou Annamites (1). Les provinces du Nord-Ouest étaient occupées par les Djoung, « les guerriers aux longues lances », barbares d'affinités birmano-dravidiennes, auxquels les immigrants chinois enlevèrent le Chen-si, mais qui restèrent longtemps de terribles voisins, car en 770 avant J.-C., ils forçaient encore la Chine à transporter sa capitale du Chen-si au Honan, à l'abri de leurs atteintes. Le pays entre les deux fleuves, notamment la riche province du Hou-pé, était habité par d'autres tribus de race môn-thaï dont les débris subsistent encore parmi les Miao-tsé actuels. Rejetés sur la rive droite du Yang-tsé, au Hou-nan et au Kiang-si, ces barbares y maintinrent leur indépendance jusqu'aux premiers siècles avant notre ère. Les Thaï conservèrent plus longtemps encore le Yun-nan : en plein Moyen Age ils y formaient une puissante monarchie militaire (le royaume de Nan-tchao) dont il sera souvent parlé au cours de cette histoire. Enfin la côte cantonaise appartenait, au moment de l'invasion chi-

(1) Cf. Terrien de Lacouperie, *Les langues de la Chine avant les Chinois*, P. 1888.

noise, à la race annamite qui en resta maîtresse jusqu'en 111 avant Jésus-Christ (1).

La vie des premiers immigrants chinois fut une lutte quotidienne contre ces barbares. Lutte implacable, conduite des deux côtés avec une férocité inouïe. Les Chinois du Nord-Ouest payaient une prime pour chaque tête d'aborigène. Malgré cette férocité, malgré la ténacité proverbiale de la race chinoise, la conquête n'avança que lentement. A en croire certains auteurs, l'exode des Chinois de la Kachgarie au Kan-sou, sous la conduite du mythique Hoang Ti, se serait produit vers le milieu du IIIe millénaire ; leur établissement au Chan-si, sous la conduite du patriarche Yao, aurait eu lieu vers 2350, la conquête du Ho-nan par le patriarche Chun aurait été achevée vers 2250 et c'est vers 2200 que le héros chinois Yu le Grand aurait commencé la conquête des autres provinces au Sud du Fleuve Jaune. Toutes ces dates sont hypothétiques, mais nous sommes mieux renseignés sur la chronologie de la période suivante. Nous savons par exemple que ce ne fut qu'au XIIe siècle avant Jésus-Christ que les Chinois traversèrent le Yang-tsé inférieur pour soumettre la région de Chang-haï (1122), et que ce ne fut que plus tard encore, au VIIe siècle, qu'ils franchirent le cours moyen du même fleuve pour conquérir le Hou-nan septentrional. Longtemps après cette double extension, la rive droite du Yang-tsé resta pour eux une marche, un terrain de guerre et de chasse. Quant à la Chine Méridionale proprement dite, c'était un pays étranger, une contrée « barbare » où ils ne devaient pénétrer qu'à la fin du IIe siècle avant notre ère.

Sur les premiers temps de la conquête, sur les débuts de leur Empire, les Chinois n'ont conservé que des traditions sans valeur. En Chine comme en Chaldée, les légendes locales placent à l'origine un certain nombre de personnages mythiques, moitié dieux, moitié héros, auxquels elles attribuent tous les progrès réalisés par la race au cours de sa

(1) De 204 à 111, la région cantonaise forma, avec le Tonkin, un Etat mixte, l'Etat de Nan-youeh ou Nam-viêt, annamite de race, mais gouverné par une dynastie d'origine chinoise.

lente évolution. Tels en Chaldée Oannès et Gilgamès. Tels en Chine les demi-dieux : Fou Hi, l'inventeur de l'écriture, Chin Noung, l'inventeur de la charrue, le génie qui apprit à l'homme à cultiver le blé et Hoang Ti, le créateur de l'astronomie. Tels aussi les héros que nous avons déjà nommés, Yao, Chun et enfin Yu qui fut le fondateur de la première dynastie historique.

L'histoire des deux premières dynasties chinoises, — dynastie des Hia (2205-1766) et dynastie des Chang (1766-1122) — est presque aussi légendaire que l'histoire de la période patriarcale. On n'arrive à la certitude historique qu'avec la dynastie des Tchéou (1122-255) (1). Cette maison était originaire du Chen-si, où elle eut d'abord sa résidence. En 770, à la suite d'un raid de barbares, elle transporta sa capitale au Ho-nan, dans l'antique cité de Lo-yang (aujourd'hui Ho-nan-fou). La société chinoise à cette époque était une société féodale, analogue à la société chaldéenne du temps du patésiat. Le pouvoir politique appartenait aux princes ou rois féodaux, qui avaient fondé partout de vivaces dynasties locales. Quant aux empereurs Tchéou, ils n'exerçaient qu'une sorte de magistrature religieuse, un pontificat patriarcal, semblable à celui des empereurs japonais du XVIII[e] siècle. L'intérêt de l'histoire chinoise, durant cette période, ne réside pas dans les faits et gestes des souverains, mais dans l'enseignement des philosophes et des moralistes : c'est l'époque de Confucius.

Confucius et Mencius.

K'ong Tseu ou *Confucius* (2) que l'on peut regarder comme le fondateur de la philosophie chinoise, naquit en 551 avant Jésus-Christ, dans un petit village du Chan-toung, qui dépendait alors du royaume de Lou. Le roi de Tsi (région de

(1) Cf. Hirth, *The ancient history of China*, New-York, 1908.

(2) Cf. *Mémoires concernant les Chinois*, t. XII et XIII. — Pauthier, *Confucius et Mencius*, P. 1846. — De Lanessan, *La morale des philosophes chinois*, P. 1896. — P. L. Couchoud, *Sages et poètes d'Asie*, P. 1916. — Stübe, *Zeitalter v. Confucius*, Tubingue 1913. — Suzuki, *Brief history of the early chinese philosophy*, Londres 1914.

Tsi-nan), ayant entendu parler de sa sagesse, le fit venir à sa cour, l'admira beaucoup, mais ne tint nul compte de ses enseignements. Confucius alla ensuite visiter la cour des empereurs Tchéou, à Lo-yang (Honan-fou) et les diverses principautés de la Chine du Nord. De retour de ses voyages, il devint ministre du roi de Lou (500). Mais nul n'est prophète dans sa propre patrie, et Confucius eut la douleur de voir son maître retomber dans les errements du siècle. Désabusé, le philosophe se retira comme simple particulier dans la Principauté de Weï, où il acheva la constitution de son système (495). Après dix ans d'exil volontaire, il revint dans sa patrie à l'âge de 68 ans pour y mourir.

La doctrine de Confucius est moins une religion qu'une morale pratique. « Avant Confucius, dit M. Couchoud, on ne savait pas combien la raison suffisante et le simple bon sens sont délicieux. » Le Confucianisme primitif, comme l'enseignement socratique, n'est pas autre chose qu'une leçon supérieure de sagesse souriante, de pitié humaine, de bon sens et de bon goût. Une exquise délicatesse de sentiments, dont la politesse confucianiste n'est que l'expression, une étrange fraîcheur de sensibilité, font du vieux sage chinois un personnage profondément humain et voisin de nous. Sa douleur inconsolable à la mort de son disciple Yen, nous touche encore à travers le style archaïque des biographes. Sa conception sociale, singulièrement large et noble, faisait de lui comme de Marc-Aurèle un citoyen du monde en même temps qu'un bon citoyen. A la différence des penseurs indiens, si complètement détachés du siècle, Confucius n'a jamais cessé d'envisager l'homme comme un animal social. Il n'a jamais oublié ce que demande la Cité. L'homme, il l'a toujours replacé dans le double cadre de la famille patriarcale et de la Cité antique en dehors duquel il ne voyait qu'abstractions. Et c'est pourtant Confucius qui, le premier, a formulé le principe de la morale universelle, la pitié basée sur la solidarité : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. Aimez les autres comme vous-même. » Il y a dans la compilation de ses enseignements où,

forcément, tant de passages nous échappent, des observations d'une psychologie profonde : « Le sage ne s'afflige pas d'être méconnu des hommes; il s'afflige de ne pas connaître les hommes. » Parfois, des nuances d'une malice légère et toute socratique : un jour, le Maître était particulièrement découragé par le spectacle de l'incommensurable bêtise humaine. « Si je m'enfuyais de ce monde en pleine mer sur une simple jonque, qui me suivrait ? Mon disciple Yen, sans doute ? » L'honnête Yen fut ravi et se déclara prêt à s'embarquer avec le Maître. Mais celui-ci sourit : « Yen est plus crâne que moi, mais il lui manque encore un peu de malice. »

Le plus curieux, chez un sage d'une antiquité si reculée, c'est l'attitude qu'il adopta délibérément envers les problèmes métaphysiques. Cinq siècles avant notre ère, dans une société toute pleine des rêves et des terreurs de l'humanité primitive, Confucius fut agnostique. Certes il rendit au *Tien*, au Ciel bienfaisant et à la Terre nourricière, aux Mânes des Aïeux et au Foyer familial, aux génies de la race et de la cité un culte qui n'était qu'un acte de civisme et de bonne éducation. Ainsi, un Cicéron et un Marc-Aurèle accomplissant de bonne grâce les sacrifices domestiques. Mais jamais la ferme raison du sage Chinois ne consentit à s'égarer dans les profondeurs de l'Inconnaissable : « Ce que l'on sait, disait-il un jour, savoir qu'on le sait ; ce que l'on ne sait pas, savoir qu'on ne le sait pas : c'est savoir véritablement. » Et une autre fois : « Comment savoir quelque chose du Ciel, quand il est si difficile de savoir ce qui se passe sur la terre ? » Le jour de sa mort, comme on lui demandait s'il fallait adresser une prière aux Esprits, il refusa doucement : « Ma vie entière est une prière », dit-il. Et il expira (473 av. J.-C.) (1).

Cet honnête homme, ce bon citoyen mérita par sa sagesse aimable et sa haute raison de devenir le guide de la société

(1) Ajoutons d'ailleurs, que si Confucius fut agnostique, ce serait une grave erreur de le représenter comme athée. Cf. Hervey Saint Denys, *Mémoire sur les doctrines religieuses de Confucius et de l'Ecole des Lettrés*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 32, année 1891, p. 57-79.

chinoise et par elle de l'Extrême-Orient tout entier. Un siècle après lui, sa doctrine fut complétée par un autre moraliste que l'on peut considérer comme son disciple, Meng Tseu ou Mencius.

Mencius naquit en 372 avant Jésus-Christ dans le Royaume de Lou (Sud-Ouest du Chan-toung), non loin de la patrie de Confucius. Il eut pour maître le petit-fils de ce philosophe. Comme Confucius, il fut appelé dans les conseils des souverains : en 336, le roi de Weï le fit venir à sa cour et peu après le roi de Tsi le nomma ministre. Il mourut en 289. Son enseignement resta pénétré de la doctrine confucianiste, mais à la différence de celle-ci, « fut plus poitique et social que moral ». Une telle conception était d'ailleurs conforme à la tendance générale de la philosophie chinoise qui est moins une philosophie qu'une morale, moins une morale qu'un enseignement civique.

Lao Tseu et le Taoïsme.

Toutefois en même temps que cette doctrine positiviste et sans doute en réaction contre elle, la Chine archaïque vit naître un système métaphysique au sens européen du mot, et même plus religieux encore que métaphysique et plus mystique que religieux. Ce système, le *Taoïsme* (1) eut pour auteur Lao Tseu (ou Lao Tsé), énigmatique personnage qui naquit en 604 près de Koei-té, au Ho-nan, et qui disparut mystérieusement au cours d'un voyage dans les contrées occidentales (2). Le Taoïsme qui semble avoir eu pour base un spiritualisme assez confus, est susceptible des interprétations les plus diverses. Le « Tao » qu'il place à l'origine des choses, est-il un Dieu suprême créant le monde au moyen d'une trinité primordiale dont Lao Tseu lui-même finit par faire partie? Ou n'est-il que le chaos originel engendrant la matière par l'opposition et la combinaison du Non-Etre et de l'Etre ? Quoi qu'il en soit, et quelle qu'ait été la pensée véri-

(1) Cf. De Rosny, *Le Taoïsme*, P. 1892. — L. Wieger, *Taoïsme*, Ho-kien-fou, 1911-1913.
(2) Cf. H. Cordier, *Lao Tseu*, Confér. du Mus. Guimet, 1911.

table de Lao Tseu, son système dégénéra rapidement chez les initiés en une doctrine de magie, de sorcellerie et de spiritisme. Chez le peuple il se confondit avec l'antique croyance naturaliste aux génies du sol, aux fées des eaux et des montagnes, aux déités de la mer et des étoiles.

Au demeurant, malgré la profonde opposition de leurs doctrines, le traditionalisme confucianiste et le spiritisme taoïste se rencontraient pour renforcer dans la société chinoise la pratique du vieux culte domestique, aussi ancien que celui des dieux Lares à Rome, *le Culte des Ancêtres, qui était et qui est resté la véritable religion de cette société patriarcale.*

Fondation de l'Unité Chinoise. Dynastie des Ts'in.

Tandis que les sages constituaient pour l'éternité les assises de la société et de la morale chinoises, les Etats féodaux qui se partageaient le pays, se livraient de furieux combats. Ces Etats étaient aussi nombreux, aussi enchevêtrés et de frontières aussi instables que les grands fiefs français du XIe siècle. Mais peu à peu les plus forts absorbèrent les plus faibles, de sorte que le damier féodal alla sans cesse en se simplifiant. Finalement deux des fiefs de la Chine archaïque parvinrent à distancer tous les autres, le Royaume de Ts'in et le Royaume de Tsou (1).

Le Ts'in et le Tsou n'étaient primitivement que des Marches extérieures, chargées de la défense des frontières contre les Barbares. Le Ts'in, au Chen-si, à l'entrée des steppes, face à l'Alachan et au Gobi, barrait la route aux nomades de l'Asie Centrale, aux Djoung d'abord, plus tard aux Huns. Le Tsou, au Hou-pé, refoulait toujours plus au Sud les populations aborigènes du Midi. A ce rude métier, les deux prin-

(1) Cf. A. Tschepe, *Histoire du Royaume de Ts'in*, Changhaï 1909 — et : *Histoire du Royaume de Tsu* (ibid.).

cipautés-frontières s'aguerrirent, tels, dans l'Allemagne médiévale, les deux Marquisats des Marches slaves ou magyares, le Brandebourg et l'Autriche. Bientôt, Tsou « la bête féroce de Tsou », se sentit assez fort pour absorber les autres principautés méridionales, notamment le Youeh, au Tché-kiang et au Kiang-sou (334) et le Soung au Ngan-hoeï (286). De même, au Nord, le roi de Ts'in, Tchao Siang-wang (305-250) vainquit les deux principaux royaumes voisins, le Han et le Tchao (Chan-si et Ho-nan). Le petit-fils de ce prince, Wang Tching (246) annexa les uns après les autres tous les Etats de la vallée du Hoang-ho. Alors le Ts'in et le Tsou se trouvèrent face à face. C'était, à l'aube de l'histoire chinoise, le grand duel entre le Nord et le Midi qui commençait, et déjà ce fut le Nord qui l'emporta. En 224, Wang Tching détruisit et annexa le royaume rival. L'unité de la Chine était faite, et comme depuis vingt ans la dynastie des Tchéou s'était éteinte, le vainqueur put monter sur le trône impérial sans causer de nouvelle révolution (221). Il prit le nom de règne de Hoang Ti, qui correspond à peu près au titre romain d'Auguste, et donna à sa dynastie le nom de Dynastie des *Ts'in* (1). La capitale du nouvel Empereur resta celle des aïeux de sa famille, Hien-yang, à l'Ouest de Si-ngan, au Chen-si.

Dans la personne de Hoang Ti la dignité impériale avait une toute autre valeur que chez les anciens souverains Tchéou. Ceux-ci, on l'a vu, n'avaient guère été que des chefs religieux, pontifes du culte patriarcal qui constituait le lien de la société chinoise archaïque. Hoang Ti, lui, fonda l'empire militaire et unitaire. Ce fut le premier César de l'Extrême-Orient (246-210).

Ce jeune Empire était un très vieux pays. Depuis deux siècles et demi, le Confucianisme avait poli les mœurs et façonné les âmes, et sa doctrine semblait liée au sort de la société féodale qui l'avait vu naître. Hoang Ti voulait, pour asseoir l'unité chinoise, faire table rase du passé. Il ne vit en Confucius et dans tous les autres auteurs de l'époque

(1) Sur la Dynastie des Ts'in, voir Chavannes, *Les mémoires historiques de Ssé-ma-Tsien*, II, 1-247.

archaïque, que les théoriciens de la féodalité, et, pour détruire jusqu'au souvenir du régime déchu, proscrivit leurs œuvres (1). Mais sa volonté fut impuissante. A l'heure où l'Etat chinois unitaire se constituait sous la rude main des princes de *Ts'in*, l'âme chinoise, sous l'influence de ses sages, avait achevé de se définir et de se poser pour l'éternité. Entre les lettrés, dépositaires de la doctrine confucéenne et les impérieux parvenus qui venaient de fonder le Césarisme chinois, la lutte était sans issue. Les uns et les autres le comprirent et, malgré les violences de Hoang Ti, transigèrent. L'accord se fit aussitôt après la mort de ce prince, entre la sagesse chinoise et la force chinoise. Bientôt même le Confucianisme devint le meilleur appui du trône impérial et de la politique unitaire. De leur union intime naquit le traditionalisme millénaire de l'Extrême-Orient, fait de bonté patriarcale et de loyalisme monarchique (2).

Tandis que la Chine sédentaire et policée s'organisait sur ses terrasses de terre jaune et dans ses fertiles plaines de lœss, les Huns, peuples nomades de la Mongolie, réunissaient en un seul faisceau toutes les hordes de la steppe. A l'époque de Hoang Ti, ces Huns, — les Hioung-nou, comme les appelaient les Chinois, — dominaient de la Mer du Japon à l'Oural. Hoang Ti repoussa plusieurs fois leurs attaques et, pour protéger contre eux les campagnes du Pe-tchi-li et du Chan-si, construisit la Grande Muraille (214). Mais après sa mort, les ravages des Huns recommençèrent, particulièrement du côté du Chan-si —. En même temps, du côté de l'Asie Centrale, ces barbares chassèrent du Kan-sou et du pays de Touen-houang (200), puis de la Kachgarie (175-165), les Yuetchi ou Tokhares, peuple indo-européen (3) établi au cœur du monde jaune et qui reprit alors le chemin de l'Occident —. C'est à la suite de ces circonstances que les Yuetchi allèrent se fixer en Transoxiane et en Bactriane où

(1) Cf. Pauthier, *Histoire et civilisation chinoises*, J. A. 1867, II, 200.

(2) Cf. Farjenel, *Le culte impérial*, J. A. 1906, II, 491.

(3) Les Yuetchi étaient vraisemblablement des « Scythes d'Europe », c'est-à-dire des nomades aryens, venus de la Russie méridionale au Turkestan Oriental à l'époque des grandes migrations indo-européennes.

une éclatante fortune leur était réservée. Leur départ laissa les Huns maîtres incontestés de la Mongolie (1).

Dynastie des Han.

La dynastie des Ts'in ne survécut guère à son fondateur. Aussitôt après la mort de Hoang Ti, les guerres civiles recommencèrent et les Huns reparurent sur la frontière du Nord-Ouest, jusqu'au jour où un soldat de fortune nommé Liéou Pang refit l'unité de la Chine et éloigna les Barbares.

Avant de parvenir au trône, Liéou Pang eut à se mesurer avec un redoutable compétiteur, chef de guerre comme lui, le farouche Hiang Yu qui s'était emparé de la capitale et avait massacré la famille impériale des Ts'in. Les annalistes chinois se sont plu à accuser le contraste existant entre les deux rivaux. Hiang Yu était un soudard d'une force herculéenne, brutal et cruel. Liéou Pang, au contraire, « vrai type du Chinois rusé », se montrait modéré et humain, autant par calcul que par inclination. En pleine guerre civile, il sut soulager le peuple sans mécontenter le soldat, et se rallier les partisans de la dynastie des Ts'in qu'il avait contribué, autant que quiconque, à détrôner. Assez médiocre général comme Octave-Auguste (à qui il ressemble d'ailleurs par plusieurs traits de caractère), il triompha comme lui des plus illustres capitaines. « Hiang Yu me surpasse de beaucoup, disait-il en souriant. Cependant je pense l'emporter sur lui. » De fait, après des alternatives de succès et de revers, il le vainquit près de Ou-kiang, dans le Kiangnan et le réduisit à se donner la mort (201). A peine débarrassé de son rival, il dut courir défendre le Chan-si contre une invasion des Huns. Mais il se laissa cerner par ces barbares dans la forteresse de Ping-tching et sa situation semblait désespérée, lorsqu'il s'avisa d'envoyer au chef hun la plus belle femme de son harem. Le barbare séduit leva le siège et la Chine fut sauvée (200). Là encore l'adresse du

(1) Cf. Specht. *Etudes sur l'Asie Centrale, d'après les historiens chinois*, J. A. 1883, II, 317. Cf. supra, p. 54.

monarque chinois avait triomphé d'un ennemi supérieur en force. Aussi bien Liéou Pang est-il à cet égard le héros-type de sa race. Après lui et à son exemple, combien de fondateurs de dynasties ou de prétendants, depuis Li Che-min le Tang au VIIe siècle jusqu'à Youan Chi-kaï, l'empereur avorté du XXe siècle, prouvèrent de même que chez les plus grands hommes de l'Extrême-Orient, chez les plus énergiques, la force reste toujours voilée d'astuce !

Vainqueur de ses rivaux et ayant écarté le péril hunnique, Liéou Pang se proclama empereur de Chine. Sa dynastie, la *Dynastie des Han*, conserva le trône pendant quatre siècles, de 201 avant J.-C. à 220 de notre ère. Durant cette longue période, la capitale de l'Empire fut d'abord Si-ngan (ou Tchang-ngan) au Chen-si (de 201 av. J.-C. à l'an 6 de notre ère), puis Lo-yang ou Ho-nan-fou au Ho-nan (de l'an 23 à l'an 220 de notre ère).

Un des successeurs de Liéou Pang, l'empereur Wou Ti (140-87), doubla le territoire de son peuple en annexant les principautés allogènes de la Chine Méridionale et en entreprenant la conquête du Turkestan Oriental (1).

Au milieu du IIe siècle avant notre ère, la vallée du Si-kiang et toute la côte cantonaise formaient avec le Tonkin un Etat indigène, le Royaume de Nan-youeh, annamite de race, mais gouverné par une dynastie d'origine chinoise. En 111 avant Jésus-Christ, les Chinois attaquèrent cet Etat, occupèrent Canton, sa capitale, et l'annexèrent. Trois ans après, ils annexèrent de même le Se-tchouen (108). Toute la Chine Méridionale, à l'exception de la province du Yunnan, entra dans le domaine propre de la race chinoise.

L'époque où Canton et le Sé-tchouen devinrent terres chinoises marque une date capitale dans l'histoire de l'Extrême-Orient. Ce qu'entreprenait la dynastie des Han, ce n'était rien moins que la création d'une Chine nouvelle, formée aux dépens des aborigènes, entre le Fleuve Bleu, le Tibet et le Tonkin. C'était là une œuvre de colonisation méthodique qui ne se trouva achevée que très tard au Moyen Age, à une

(1) Pour l'histoire de cette époque, voir Chavannes, *Les mémoires... de Ssé-ma-Tsien*, t. I, p. LXII à CVIII.

époque où la Chine primitive, celle du Chen-si et du Ho-nan, allait être conquise par les Tartares. Mais quand se produisit cette catastrophe, l'indépendance chinoise put renaître dans la Chine Méridionale, naguère barbare, aujourd'hui le centre de la culture nationale. Comparez le domaine, si réduit, de la race chinoise au IIe siècle avant notre ère, et son immense extension actuelle : Dans les bassins du Yang-tsé et du Si-kiang, un travail d'assimilation vraiment colossal a été accompli, qui a exigé des siècles. Il y eut là une progression irrésistible et lente, analogue à la tache d'huile moscovite. L'expansion des *Fils de Han* est comme une des forces de la nature. Point n'est besoin pour s'en convaincre, de considérer l'émigration actuelle des Célestes sur toutes les côtes du Pacifique ou de l'Océan Indien. La colonisation intérieure de la Chine, à peine achevée de nos jours, reste un des phénomènes les plus passionnants de l'histoire.

En même temps qu'il jetait les fondements d'une Chine nouvelle au Sud du Yang-tsé, l'empereur Wou Ti délimita en Asie Centrale le domaine historique de l'impérialisme chinois.

L'Asie Centrale subissait la domination des Huns, depuis que ces barbares, sortis des gorges de l'Altaï et du Khangaï, avaient chassé les Yuetchi indo-européens des oasis du Gobi. Pour mettre un terme aux ravages de ces Huns, dont les hordes attaquaient périodiquement la Grande Muraille, l'empereur Wou Ti résolut de porter la guerre chez eux. Il envoya d'abord un émissaire nommé Tchang Kien reconnaître le pays (139). Tchang Kien explora la Mongolie jusqu'au Baïkal, la Kachgarie et le Turkestan jusqu'à l'Aral. Au cours de son voyage il tomba aux mains des Huns qui le retinrent dix ans prisonnier. Il put enfin s'échapper et arriva en Transoxiane, chez les Yuetchi. Il conclut une alliance avec ces derniers et les accompagna dans la campagne qu'ils dirigèrent contre les Grecs pour conquérir la Bactriane. Il rentra en Chine par le Tibet après une absence de quatorze ans (125). Le terrain étant ainsi préparé, Wou Ti commença la grande guerre.

Empruntant aux Huns leur tactique et mettant à profit

les renseignements rapportés par Tchang Kien, un héros chinois nommé Ho Kiu-ping conduisit en 121, à travers le Turkestan Oriental, une reconnaissance de cavalerie qui poussa d'une seule traite du Kan-sou au Tian-chan, et revint chargée de butin. En 119, deux armées chinoises, fortes de 100.000 hommes, sous le commandement de Ho Kiu-ping et de Weï Tsing, traversèrent le Gobi, surprirent plusieurs campements de Huns et massacrèrent des milliers de barbares (1). Les Chinois profitèrent de ce succès pour fortifier au Kan-sou Kan-tchéou, Sou-tchéou (115) et Touen-houang (111), et pour établir des garnisons dans les principales oasis du Gobi Central, à Hami, Barkoul, Goutchen et Tourfan, pays qu'ils appelaient le Pé-lou, c'est-à-dire les Marches du Nord, par opposition à la Kachgarie qui était le Nan-lou, la Marche du Sud. « En 112 avant J.-C., dit Cahun, les Chinois avaient dépassé les Marches du Nord. Ils tenaient la vallée de l'Ili et les débouchés du Syr Daria. En 108, ils étaient maîtres des Marches du Sud, c'est-à-dire du bassin du Tarim. » En 102, le capitaine chinois Li Kouang-li poussa plus loin encore dans cette direction. Au cours d'un raid d'une audace inouïe, il pénétra jusqu'en Ferghana, aux portes de la Bactriane. Au retour, pour faire échec à l'hostilité du puissant royaume de Koutcha, qui dominait la région du Youldouz, il colonisa la ville de Bougour, entre Koutcha et Karachar. Du côté du Nord-Est, les Chinois, à la même époque, rendirent tributaires le Liao-toung et la Corée (109). Partout, les armées de l'empereur Wou Ti faisaient reculer les barbares ou les obligeaient à se soumettre, et annexaient au domaine chinois d'immenses territoires.

Ce règne glorieux se termina comme celui d'Auguste à Rome, par un désastre de Varus. En 90, le meilleur général de l'Empire, Li Kouang-li, cerné par les Huns dans la steppe du Barkoul, dut se rendre avec ses légions. Pendant quelques

(1) Ho Kiu-ping étant mort au retour de cette campagne, l'empereur Vou-ti fit élever sur sa tombe, dans la vallée de la Weï un magnifique cheval de pierre écrasant un guerrier Hun. Cf. *Résultats archéologiques obtenus dans la Chine Occidentale par la Mission de Voisins, Lartigue et Ségalen en* 1914, J. A. 1915, I, 470.

années, la conquête chinoise dans le Gobi parut arrêtée, sinon définitivement compromise.

Sous l'empereur Siouan Ti (73-49), la suzeraineté de la Chine sur le Turkestan Oriental fut rétablie par une campagne du général Tchang Hoeï qui poussa jusqu'à la vallée de l'Ili où il vainquit les Ousoun (1). De l'Ili, Tchang Hoeï passa dans la vallée du Youldouz et y reçut la soumission du principal royaume du Turkestan, celui de Koutcha. En 65 av. J.-C., le roi de Koutcha vint à Si-ngan faire sa cour à l'empereur Siouan Ti. La soumission de ce puissant royaume amena celle des autres principautés du Turkestan. En 59, la *Marche du Nord*, c'est-à-dire la région du Barkoul, de Goutchen et de Koutcha, fut érigée en gouvernement chinois. Les Huns eux-mêmes parurent renoncer à la lutte. En 51, leur roi ou *tchen-yu* vint à Si-ngan « battre du front » devant Celui qui, pour toutes les races de l'Asie Centrale, était déjà le *Saint Empereur* et le *Fils du Ciel*.

Ces lointaines campagnes avaient leur répercussion dans le monde des idées. Par leurs conquêtes au Turkestan, les Chinois redevenaient voisins d'un peuple qui avait autrefois habité sur leurs frontières : les Yuetchi. Devenus maîtres de la Bactriane et d'une partie de l'Inde et convertis désormais au Bouddhisme, les Yuetchi cherchèrent à gagner le peuple chinois à leur nouvelle religion. D'après un texte assez obscur, il semble qu'en l'an 6 avant notre ère, un ambassadeur yuetchi nommé Itsoen ait fait connaître aux Chinois les premiers ouvrages bouddhiques (2).

L'œuvre administrative des Han compléta leur œuvre militaire. Ils créèrent au dehors l'impérialisme chinois. Ils fondèrent au dedans la monarchie centralisée. L'empereur Wou Ti déposséda à lui seul cent grands vassaux et pour les hautes charges remplaça les nobles par des fonctionnaires

(1) Les *Ousoun* étaient un peuple apparenté aux Yuetchi, qui habitait la région de Kouldja, de l'Issik-Koul et du Balkach. Au témoignage des chroniqueurs chinois, ces Ousoun avaient les cheveux blonds et les yeux bleus. Comme les Yuetchi, c'était donc un peuple indo-européen, sans doute de même race que les Scythes d'Europe et les Sarmates. Cf. Klaproth, *Tableaux historiques*, 163 et sq.

(2) Cf. S. Lévi, *Notes sur les Indo-Scythès*, J. A., 1897, I, et Specht, *Les Indo-Scythes*, ibid., 1897, II.

pris dans le peuple. Lui et tous les princes de sa race s'appliquèrent à faire disparaître les dernières traces de la féodalité, à niveler brutalement la société chinoise. Fini de la Chine archaïque, déjà vieillotte à force de conservatisme, fini de la tradition confucianiste, cérémonieuse et timorée. Un jour que l'empereur Siouan Ti avait fait décapiter quelques mandarins indociles et qu'on s'en étonnait : « Nous ne sommes plus, déclara-t-il, au temps du gouvernement par la vertu et par l'éducation. Les Han ont leur code à eux qui est un code de conquérants ! »

Cependant, à ce régime, la dynastie finit par perdre sa popularité. Un ministre ambitieux, nommé Wang Mang, la détrôna et s'empara de la couronne (an 9 de notre ère). Mais il se montra incapable de maîtriser l'anarchie qu'avait déchaînée son usurpation. Une terrible jacquerie, celle des « Sourcils Rouges », éclata au Chan-toung et ne put être réprimée. Les partisans de la dynastie détrônée reprirent courage ; le descendant d'une branche cadette des Han, le prince Liéou Siéou, se mit à leur tête, et, après de rudes combats, vainquit l'usurpateur et le fit prisonnier dans la citadelle de Si-ngan (23). La dynastie des Han fut alors restaurée dans la personne de Liéou Siéou qui monta sur le trône en prenant le nom de règne de Kouang Wou Ti (25).

Les Han étaient restaurés, mais tout l'Empire était à reconquérir. L'empereur Kouang Wou Ti (25-57) commença par transporter sa capitale de Si-ngan à Lo-yang (Ho-nan-fou), ville plus centrale et moins exposée aux coups de main. Et la pacification des provinces commença. Les « Sourcils Rouges », cernés par une habile manœuvre, mirent bas les armes en l'an 27 de notre ère. En 36, la dernière province révoltée, le Se-tchouen, fut ramenée dans l'obéissance. Puis les Chinois reprirent la conquête des pays voisins, interrompue pendant la guerre civile. Un vaillant capitaine, Ma Yuan qui gagna à cette occasion le titre de « Pacificateur des Flots », soumit le Tonkin et l'île de Haï-nan (42) (1). Du

(1) Ma Yuan soumit le Tonkin en 42-43 et le Thanh-hoa en 45. Cf. H. Maspéro, *L'expédition de Ma Yuan*, B. E. F. E. O., 1918, n° 3, p. 11-28.

coté du Gobi, les ennemis héréditaires des Chinois, les Huns venaient de se diviser en deux hordes rivales : les Huns Orientaux ou Septentrionaux qui habitaient le bassin de l'Orkhon et du Kéroulène, en Mongolie, et les Huns Occidentaux qui habitaient à l'Ouest de l'Altaï, en Dzoungarie et sur l'Ili. Pour les surveiller — et les séparer —, la Chine créa ou rétablit tout un système de colonies militaires au seuil du Gobi, dans le Pe-tchi-li septentrional, à Ta-tong, à Lan-tchéou, à Touen-houang, à Hami. Ma Yuan, chargé de l'établissement de la colonie de Lan-tchéou, au Kan-sou, donna l'exemple de cette politique en entreprenant une œuvre de défrichement et de draînage des eaux. Grâce à ses soldats-laboureurs, qui rappellent ceux de la Rome impériale, la Chine des Han se trouva couverte sur sa frontière septentrionale par une ligne de colonies militaires qu'on ne peut comparer qu'aux colonies analogues des Légions du Rhin (1). Ce furent les *Marches*, les confins militaires de la Chine qui, par l'épée du soldat et la charrue du colon, gagnèrent de proche en proche, du Hoang-ho au Barkoul.

Cette politique, aussi méthodique et tenace que celle de l'Empire Romain, porta bientôt ses fruits : « En 46, dit Cahun, la politique chinoise obtint un résultat décisif : les Huns orientaux, séparés des occidentaux par la conquête des Marches, furent à leur tour rompus en deux tronçons. Leur *tchen-yu* était en compétition avec son frère aîné. Celui-ci réunit ses bandes et vint demander l'adoption à l'Illustre Empereur. Les Chinois, qui avaient eu la main dans l'intrigue, cantonnèrent leurs nouveaux sujets dans les Marches du Nord, le long de la Grande Muraille (2) ».

Les Royaumes Tokhariens du Turkestan Oriental.

La Chine eut plus de difficulté à rétablir sa domination sur le Turkestan et sur les Huns occidentaux.

(1) Cf. Ed. Biot, *Mémoire sur les colonies militaires et agricoles des Chinois*, J. A., 1850, I, p. 348.

(2) Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, p. 92.

Le Turkestan Oriental, — la *Sérinde*, comme l'appelaient les Romains —, en ce temps là moins desséché, mieux arrosé, plus fertile et bien plus peuplé qu'aujourd'hui, était capable de disputer à la Chine l'hégémonie de l'Asie Centrale. Les oasis de Khotan (1) et de Kachgar, l'Issédon Sérica et l'Issédon Scythica des géographes grecs, étaient célèbres pour leurs vergers, leurs vignobles, leurs tissus de soie et leurs précieux gisements de jade. A mi-chemin entre Khotan et Kachgar, Yarkand, parmi ses jardins et ses bouquets d'arbres, regardait, derrière son mur d'enceinte, un horizon de cultures et de canaux d'irrigation que traversait le ruban scintillant du Tarim. Enfin, plus au Nord, du côté du Youldouz, les deux villes jumelles de Koutcha et de Karachar étaient encore plus riches, plus prospères et plus policées.

Entre toutes les cités de l'antique Sérinde, *Koutcha* est caractérisée par une culture originale puissante. Durant toute l'antiquité et jusqu'au milieu du Moyen Age, cette ville resta, en plein Turkestan, un foyer de civilisation indo-européenne. La langue de ses habitants était un des dialectes (2) de cette langue *tokharienne* récemment déchiffrée (3) et qui, parmi les langues indo-européennes, se range non, comme on pourrait s'y attendre, dans le groupe indo-iranien (langues du *çatam*), mais dans le groupe européen

(1) Cf. Aurel Stein, *Sandburied Ruins of Khotan* L. 1903. — *Ancient Khotan*. Oxford 1907. — *Ruins of desert Cathay*, L. 1912. — Grünwedel, *Archeol. Arbeit. in Idikutschari*, Munich, 1906.

(2) Cf. Sylvain Lévi, *Le Tokharien B*, *langue de Koutcha*, J. A. 1913, I, 311.

(3) Sur le *Tokharien*, voir : Sieg et Siegling, *Tocharisch, die Sprache der Indo-Skythen*, Sitzungsber. Akad. d. Wiss. Berlin, 1908 (Sieg et Siegling sont très affirmatifs : ils donnent le tokharien comme la langue des Indo-Scythes, c'est-à-dire des Yuetchi). — E. Smith, *Tocharisch, die neuendeckte indo-germanische Sprache Mittelasiens*, Christiania 1911 (pour cet auteur le tokharien est une langue du groupe proprement européen, intermédiaire entre le grec et l'arménien). — Sylvain Lévi, *Le Tokharien B* (cf. supra) et : *Note préliminaire sur les documents tokhariens de la Mission Pelliot*, Journal Asiatique, 1911, I, 138. — Meillet, *Remarques linguistiques sur le Tokharien*, Journal Asiatique 1911, I, 443. (Sylvain Lévi et Meillet sont beaucoup plus réservés dans leurs hypothèses que les savants allemands cités plus haut. Ils donnent seulement comme acquis que le tokharien est une langue indo-européenne n'appartenant pas au groupe indo-iranien.)

proprement dit (langues du *centum*). D'autres dialectes tokhariens (1) se parlaient à Khotan, à Tourfan et jusqu'à Touen-houang sur la frontière chinoise. Mais il semble que l'Aryanisme ait été plus vivace à Koutcha que partout ailleurs (2). Comment une tribu aryenne avait-elle pu se glisser ainsi au cœur du monde jaune ? Sans doute les Koutchéens étaient-ils une arrière-garde du peuple Yuetchi, cet énigmatique peuple asiatique mêlé d'éléments indo-européens, qui, au IIIe siècle avant notre ère, avait dominé sur les bords du Boulounghir, du Youldouz et du Tarim, depuis Touen-houang jusqu'à Kachgar. En émigrant vers la Bactriane et l'Inde, au début du IIe siècle avant notre ère, les Yuetchi durent laisser sur les bords du Youldouz un élément qui donna naissance au Royaume de Koutcha (3). Du IIe siècle avant Jésus-Christ au IXe siècle de notre ère, Koutcha maintint en plein pays tartare, malgré toutes les invasions hunniques, turques et chinoises, sa nationalité, sa langue et sa culture aryennes. Il y a là un phénomène de persistance ethnique qui paraîtrait incroyable si les découvertes récentes ne l'attestaient irréfutablement.

Mais il y a plus. Koutcha et les autres cités aryennes du Turkestan Oriental entrèrent, par l'intermédiaire du Boud-

(1) Sylvain Lévi (*Journal Asiatique*, 1911, I, 138), propose de classer ainsi les dialectes tokhariens : *Tokharien A*, parlé à Tourfan, au nord du Turkestan chinois ; *Tokharien B* parlé à Koutcha, Douldour Agour, Khotan et Touenhouang, au centre et au sud du Turkestan. — M. Pelliot (*Journal Asiatique* 1911, II, 635) propose de distinguer le *Tokharien I* parlé au nord du Lobnor, à Koutcha et à Tourfan, et le *Tokharien II*, parlé au sud, de Khotan à Touenhouang.

(2) « Il faut, dit Von Le Coq, se figurer aux IVe et Ve siècles, les habitants de Koutcha comme un peuple bouddhiste possédant une civilisation sassano-persane. » ,

(3) D'après Von Le Coq, la population du Turkestan Oriental, au IIIe siècle avant notre ère, se composait de trois éléments : 1° dans les villes du Tarim, un élément *Sogdien* analogue à l'élément Tadjik actuel, et qui, comme celui-ci, appartenait à la race iranienne ; 2° au sud-est, à Touen-houang, un élément *Yuetchi*, composé d'archers et de pâtres nomades, aux cheveux roux, aux yeux bleus, et qu'il faut rattacher aux Scythes d'Europe, c'est à dire aux nomades de race blanche qui habitaient la Russie méridionale et qui ont donné naissance aux Sarmates et aux Slaves ; 3° dans les vallées septentrionales des Tianchan, un élément Sace ou Saka que Von Le Coq voudrait rattacher aux Sogdiens, bien qu'on en ait fait jusqu'ici des Scythes d'Asie, c'est à dire des Touraniens. Cf. Von Le Coq, *Exploration archéologique à Tourfan*, J. A., 1909, II, 321.

dhisme, en rapports intellectuels avec l'Inde. Elles créèrent par les traductions et les commentaires des livres indiens bouddhiques, une littérature nationale, *la littérature tokharienne*, dont nous commençons à peine à découvrir l'importance. Avec le Bouddhisme, elles empruntèrent aussi à l'Inde l'art religieux que celle-ci venait de recevoir des Grecs, cet *Art Gandharien* qui commença dans les monastères de la Sérinde une seconde carrière. Du premier au VIIIe siècle de notre ère, tous les couvents du pays tokharien, de Koutcha à Touen-houang, de Karachar à Khotan, se peuplèrent de statues et de fresques gréco-bouddhiques dont la Chine et le Japon n'allaient cesser de s'inspirer. A ce titre, le Turkestan Oriental partage avec la Chine la gloire d'avoir créé la civilisation de l'Extrême-Orient. Cette civilisation eut deux foyers d'égale importance : Si-ngan et Koutcha, le « foyer sère » et le « foyer tokharien ».

Tous les petits royaumes tokhariens du Turkestan Oriental avaient, au premier siècle avant notre ère, reconnu la suzeraineté des Chinois. Mais pendant la guerre civile que traversa la Chine de l'an 8 à l'an 25, ils s'affranchirent de sa tutelle et l'empereur Kouang Wou Ti, après sa restauration, ne parvint pas à les ramener dans le devoir. Deux de ces royaumes, celui de Koutcha au Nord, celui de Khotan au Sud, réussirent avec l'aide des Huns à se partager la Kachgarie. Ainsi l'influence des Huns tendait à remplacer en ces parages l'influence de la Chine. Les Huns avaient un intérêt vital à s'agrandir de ce côté. Ne possédant en propre que les maigres pâturages de l'Altaï, la triste steppe des Khirgizes, les Sables du Gobi, ils trouvaient dans les fertiles oasis du Tarim un véritable grenier d'abondance. En outre, ils contrôlaient par là la Route de la Soie, la piste de caravanes qui mettait l'Extrême-Orient en communication avec l'Empire Parthe et l'Empire Romain. « Laisser le Turkestan aux Huns, disait un capitaine chinois de cette époque, c'est leur recoller un bras coupé ! » Le personnage qui s'exprimait ainsi se nommait Pan Tchao. Son avis ayant prévalu, il entreprit une guerre de trente ans pour donner à son pays le Turkestan tout entier.

Conquêtes de Pan Tchao.

Pan Tchao appartenait à une famille célèbre dans la littérature chinoise. Son frère aîné, Pan Kou, historiographe de l'empereur Ming Ti, acheva les *Mémoires de Sséma Tsien*. Sa sœur Pan Hoeï-pan, fut une des premières femmes de lettres de l'Extrême-Orient. Quant à lui, il ne manifestait qu'un goût médiocre pour les triomphes du pinceau. Son élément, c'était la vie de guerre au fond du Grand Ouest tartare, les marches de trois mois, sans eau et sans vivres, à travers les sables du Gobi, les âpres batailles dans la steppe du Lobnor et de l'Ili, où les escadrons barbares surgissaient de tous les points de l'horizon devant les piquiers chinois, et les longues nuits de veille au pied des Pamirs, dans la neige des hauts plateaux. Jusque-là les généraux chinois hésitaient à s'aventurer si loin de leurs pays. Pan Tchao mit fin à ces hésitations. « Celui, disait-il, qui ne pénètre pas dans l'antre du tigre, ne prend pas les petits du tigre ! » L'antre du tigre hunnique, pendant trente ans il s'y aventura, poussant toujours plus avant, jusqu'à ce qu'il eut muselé ou chassé tous les fauves (1).

En l'an 73, Pan Tchao et un autre général chinois, nommé Téou Kou, remportèrent sur les Huns dans la région du Barkoul une grande victoire qui rétablit l'autorité de la Chine en ces régions. Tandis que Téou Kou subjuguait au Nord les oasis de Louktchan et de Tourfan-Dsimsa, dans la province actuelle d'Ouroumtsi, Pan Tchao pénétra en Kachgarie et força les royaumes de Khotan et de Kachgar à reconnaître la suzeraineté de l'Empire (74). Le Turkestan semblait soumis, lorsqu'en 75, à la nouvelle de la mort de l'empereur Ming Ti, tout le pays tokharien se souleva. Les rois de Koutcha et de Tourfan-Dsimsa, ayant obtenu l'aide des Huns, pri-

(1) Cf. Chavannes, *Trois généraux chinois de la Dynastie des Han*, Toung-pao, 1906, page 210. — Chavannes, *Les pays d'Occident, d'après le Héou-Han-Chou*, Toung-pao, page 153. — Chavannes, *Dix inscriptions chinoises de l'Asie Centrale*. Mémoires de l'Acad. des Inscript., T. XI, 2e partie, p. 271 (1904).

rent la direction du mouvement, se jetèrent sur les colonies chinoises et massacrèrent les résidents impériaux. Le châtiment ne se fit pas attendre. Une armée chinoise marcha au Nord sur Tourfan, vainquit les coalisés à Yarkhoto et, pour faire un exemple, coupa 4.000 têtes. Les Huns terrifiés regagnèrent leurs solitudes, abandonnant les cités tokhariennes à la vengeance des Chinois. Pendant ce temps, plus au Sud, en Kachgarie, les gens de Koutcha tenaient assiégée dans Kachgar l'armée de Pan Tchao et, durant une absence momentanée de son chef, la firent capituler. Aussitôt de retour, le héros chinois reprit la ville. En 78, avec des mercenaires levés à Kachgar, à Khotan et jusqu'en Sogdiane, il s'empara de deux importantes cités rebelles, Aksou et Ouch Tourfan —. A l'exception de Koutcha et de Karachar au Nord et de Yarkand au Sud, tout le Turkestan Oriental était pacifié. Les Ousoun de l'Ili et les Yuetchi eux-mêmes, alors maîtres de l'Iran oriental et d'une partie de l'Inde, reconnurent la suprématie du Céleste Empire.

Ces conquêtes ne coûtaient presque rien à la Chine. Si Pan Tchao recevait de temps en temps quelques troupes de renfort tirées des dix-huit provinces, c'étaient là des aventuriers, gens de sac et de corde, qui venaient avec joie chercher fortune dans la vie mouvementée des Marches. Aux réguliers Chinois, Pan Tchao préférait d'ailleurs les mercenaires locaux, recrues tokhariennes, contingents transoxianais ou reîtres tartares. « Se servir des Barbares pour attaquer les Barbares, c'est, disait-il, la meilleure tactique à suivre. A Yarkand, à Kachgar, le sol cultivé est fertile et étendu. Les pâturages y sont luxuriants et vastes. Les soldats qu'on y cantonnera ne coûteront rien à l'Empire. » L'habile capitaine savait manier avec une habileté consommée tous ces mercenaires, les employer les uns contre les autres, attiser et utiliser les haines locales . En 87, avec l'aide des gens de Khotan, il décapita le roi de Kachgar, devenu rebelle. En 88, avec le concours des gens de Kachgar, il s'empara de la ville de Yarkand.

Pan Tchao était sans illusion sur la valeur des soumissions ainsi obtenues : « Les Barbares, disait-il, sont versatiles. »

Le roi des Yuetchi — qui peut-être n'était autre que le grand Kanerque Kanichka — s'était reconnu vassal de l'Empire. Pendant quelque temps, les relations furent excellentes entre ce prince et le héros chinois. Si bien qu'un beau jour, le Yuetchi demanda la main d'une princesse du sang des Han. La cour de Lo-yang refusa, et les Yuetchi, furieux de cette offense, déclarèrent la guerre à leurs anciens alliés. En 90, sous un chef nommé Sahi, ils franchirent les Pamirs pour donner la main au roi de Koutcha qui tenait toujours la campagne contre les Impériaux. Pan Tchao laissa les envahisseurs épuiser leurs provisions dans les solitudes des Hauts Plateaux et ferma derrière eux les passages de la montagne : L'expédition échoua misérablement. Depuis ce jour, le grand maharajah de l'Inde fut un voisin aussi tranquille que le plus chétif capitaine de horde. Privées de tout secours, les villes qui tenaient encore, — Koutcha, Aksou et Outch-Tourfan —, ouvrirent leurs portes aux Chinois. Pan Tchao se fixa à Koutcha comme Gouverneur Général du Turkestan et établit un de ses lieutenants comme résident à Kachgar. Restait un seul rebelle, le roi de Karachar. En 94, Pan Tchao, aidé des Koutchéens et des tribus de Lobnor, se retourna contre ce prince, le vainquit et le tua. A Karachar, les légionnaires chinois, « lâchés au pillage, coupèrent plus de 5.000 têtes, prirent vivantes 15.000 personnes, et s'emparèrent de 300.000 têtes de bétail, chevaux, bœufs et moutons ».

Cette fois, le Turkestan était bien dompté. Dans tout le bassin du Tarim et du Youldouz, il n'était roi, bandit ou manant qui ne reconnut l'invincibilité de la Grande Chine suzeraine. L'empereur Ho Ti, le Fils du Ciel qui régnait alors à Lo-yang (89-105), se trouva plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'avait jamais été. Quant à Pan Tchao, arrivé aux « *Passages Suspendus* », — les Pamirs —, il envoya un de ses lieutenants, Kan Y-in reconnaître les pays d'Occident (97). Le vaînqueur des Yuetchi, le tueur de Huns, songeait-il, comme on l'a dit, à attaquer les Parthes et les Romains ou seulement les premiers avec l'aide des seconds ? Quels qu'aient été alors ses secrets desseins, il ne

dut pas se sentir assez soutenu par son gouvèrnement pour les réaliser. En 102, se contentant de la conquête des « Cinquante Royaumes » du Turkestan, il revint triompher à Lo-yang et prit sa retraite.

Tandis que l'illustre guerrier soumettait les populations sédentaires du Tarim et du Youldouz, d'autres capitaines chinois avaient, eux aussi. besogné ferme contre les nomades de la Mongolie. En 89, Téou Hien, le compagnon de gloire de Pan Tchao, écrasa les Huns du Nord et les relança dans leurs âpres solitudes. Les Impériaux, vainqueurs au Kilou-chan, forcèrent le tchen-you du Nord à s'enfuir dans la steppe, tandis que 200.000 des siens se soumettaient à la Chine (93). Téou Hien pacifia la région du Barkoul et établit des colonies de vétérans à Tourfan et à Dsimsa. Une armée chinoise ferma l'issue du Pé-lou dans le Tarbagataï, aux sources de l'Irtych, refoula les Huns vers l'Ouest et les accula aux gorges de l'Altaï. Ceux d'entre eux qui réussirent à s'échapper s'enfuirent au galop de leurs chevaux dans la steppe aralo-caspienne, entre l'Altaï et l'Oural. Plus tard, sous une nouvelle pression, celle des Avares ou Géou-gèn, ces tribus errantes de Huns devaient se remettre en marche vers l'Occident, conduites par la famille d'Attila, et déclancher, en se jetant sur le monde germanique, l'invasion des Barbares dans l'Empire romain : Les *Grandes Invasions* d'Europe ne furent donc que le contre-coup des immenses remous de l'Asie Centrale. Mais le gros des clans hunniques rompus par les soldats de Pan Tchao, se réfugia dans les gorges de l'Altaï, l'*Erkéné-Koun* légendaire. Au ve siècle, sous la conduite du « *Loup Gris* », ces vieux clans hunniques devaient redescendre de l'Altaï et du Khangaï vers l'Ili et l'Iaxarte à l'Ouest, vers le Hoang-ho à l'Est, sous le nom nouveau de *Tou-Kioue* ou *Turcs*.

Pan Tchao, en quittant le théâtre de ses exploits, avait bien recommandé qu'on se gardât d'appliquer aux populations soumises, aussi bien hunniques que tokhariennes, la centralisation chinoise. C'était compter sans la bureaucratie impériale qui n'eût rien de plus pressé que de vouloir réglementer les Barbares. Alors, dans tout le Turkestan Oriental,

ce fut la révolte. Dix ans ne s'étaient pas écoulés depuis le départ de Pan Tchao, que la domination chinoise ne dépassait plus à l'Ouest l'oasis de Hami et le marais du Lobnor (108).

Cependant, la race des grands capitaines chinois n'était pas éteinte. Le propre fils de Pan Tchao, Pan Yong, refit le grand empire. En 124, il ramena dans l'obéissance les rois du Lobnor, de Koutcha et d'Aksou. En 126, il soumit le royaume de Tourfan-Dsimsa et vainquit les Huns du Barkoul. Les districts du Barkoul, du Manas et de l'Ebinor, les royaumes de Koutcha, de Khotan, de Yarkand, de Kachgar et du Ferghana, redevinrent, comme par le passé, autant de protectorats chinois. Le dernier des royaumes tokhariens, celui de Karachar, se soumit à son tour en 127.

Relations de la Chine avec l'Empire Romain.

L'époque des Han marque à tous égards un grand effort du monde chinois pour sortir de son isolement séculaire et entrer en communications avec l'Occident. Les Chinois, en effet, ne se contentèrent pas d'étendre leurs conquêtes jusqu'au Ferghana. A la suite de leurs légionnaires, leurs marchands se répandirent au Turkestan Oriental et s'y mirent en relations non seulement avec les gens du pays, Huns ou Tokhariens, mais encore avec les négociants indiens venus par le Cachemire et avec les négociants romains venus à travers l'Empire Parthe vers le « Pays de la Soie ». Ce pays de la Soie, cette « *Sérique* » quasi fabuleuse, les Romains, pendant longtemps, ne purent l'atteindre. Mais ils en connaissaient bien le vestibule, le pays qu'ils appelaient la « Sérinde » et qui n'était autre que la Kachgarie avec les villes d'Issédon Scythica (Kachgar) et d'Issédon Sérica (Khotan). C'est aux portes de la Kachgarie, en Ferghana, qu'aboutissait la route terrestre de la soie, la piste de caravanes qui partait d'Antioche, dans la province romaine de Syrie, traversait l'Empire Parthe et, par la province yuetchi de Bactriane, montait vers les Tian-chan. Les échanges entre caravaniers

chinois et négociants romains, avaient lieu en un point du Ferghana que les géographes classiques appelaient la Tour de pierre (Lithinos Pyrgos) et qui était le grand marché intercontinental de la Soie (1).

Au milieu du IIe siècle de notre ère, les guerres parthiques interdirent aux Romains l'accès de l'Iran. D'autre part, la domination chinoise au Turkestan Oriental fut ébranlée par la révolte des Huns du Barkoul (151) et du royaume tokharien de Khotan (152). Les Romains, se voyant couper la route continentale de l'Extrême-Orient, tentèrent de s'ouvrir une route maritime vers ces contrées. Sous le règne de l'empereur de Chine Houon Ti, un personnage qui, d'après les textes chinois, se disait envoyé par « *An-toun* roi de Ta-Thsin », c'est-à-dire par l'empereur Marc-Aurèle *Antonin*, aborda sur les côtes du Tonkin ; de là, l'étranger se fit conduire à Loyang (Ho-nan), à la cour de Houon Ti, à qui il offrit des marchandises précieuses. Il est peu probable que cet audacieux navigateur ait été réellement un ambassadeur de Marc-Aurèle, mais on peut supposer qu'il agissait pour les négociants d'une des villes syriennes où l'industrie de la soie était alors florissante et qui cherchaient à s'approvisionner de matière première sans passer par l'onéreux intermédiaire des Parthes. En 226, de nouveaux commerçants occidentaux abordèrent sur la côte du Tonkin, d'où ils se rendirent par terre à Nankin. Ptolémée et les autres géographes de l'époque impériale attestent d'ailleurs que les Romains n'étaient pas dépourvus de connaissances sur la route maritime de l'Extrême-Orient. Ils signalent qu'après avoir fait relâche à Taprobane (Ceylan), et doublé la Chersonèse d'Or (presqu'île de Malacca), les navigateurs qui se hasardaient en ces régions, abordaient au port de *Calligara*, que nous devons

(1) Cf. Reinaud, *Relations de l'Empire Romain avec l'Asie Orientale*, J. A. 1863, I, 93. — Richtofen, *Die Centralasiatischen Seidenstrassen, bis zum IIe Jahrhund, nach Chr.*, Berlin 1877. — Hirth, *China and the Roman Orient*, Leipzig 1885. — Vidal Lablache, *Les voies de commerce dans la Géographie de Ptolémée*. C. R. de l'Acad. des Inscriptions, nov. 1896 (t. XXIV, p.456). — Vidal Lablache, *Note sur les origines du commerce de la soie par voie de mer* (*ibid.*, oct. 1897). — Cœdès, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*, P. 1910. — Pelliot, *Note sur les anciens itinéraires chinois de l'Orient Romain*, J. A. 1921, I, 139.

chercher sur la côté du Tonkin, dans le Delta du Fleuve Rouge, près d'Hanoï et d'Haïphong. De Cattigara, ils remontaient le long des côtes du Kouang-toung jusqu'à la ville de *Sinæ* (Canton), qui était un des grands marchés de la soie. Les plus audacieux poussaient ensuite par voie de terre jusqu'à *Sera Metropolis* (Si-ngan-fou). Les Romains savaient en outre que les Chinois du Nord et les Chinois du Sud formaient deux populations profondément distinctes. Ils désignaient les premiers sous le nom de *Sères* et les seconds sous le nom de *Sines*.

La route maritime de l'Extrême-Orient fut abandonnee par les Occidentaux à l'époque du Bas-Empire. Le commerce de la soie se fit de nouveau uniquement par la route de caravanes de l'Asie Centrale. Le grand marché de la soie fut alors le Royaume de Khotan, — l'*Issédon Sérica* des Romains, — qui prit, à partir du IIIe siècle une importance politique considérable. On sait que ce fut par Khotan que les premiers vers à soie furent importés en Occident sous le règne de Justinien.

Le Bouddhisme en Chine à l'époque des Han.

L'époque des derniers Han vit l'introduction et les premiers progrès du Bouddhisme en Chine.

Les conquêtes des Chinois du côté de la *Sérinde*, leurs relations avec les Yuetchi du Pendjab et du Gandhara, les avaient mis d'assez bonne heure en contact avec le Bouddhisme. Une légende populaire attribue l'introduction de la grande religion indienne à l'empereur Ming Ti : Vers l'an 61 de notre ère, Ming Ti aurait vu en songe le Bouddha. A la suite de ce songe, il aurait envoyé dans l'Inde, chez les Yuetchi, des ambassadeurs qui auraient ramené vers l'an 64 les moine indien Kaçyapa Matanga. Ce saint personnage se serait établi à Lo-yang, auprès de l'empereur, et c'est à lui qu'on devrait la traduction chinoise d'un des textes sacrés

les plus connus du Bouddhisme, le *Soutra des* XLII *Articles* (1).

Ce n'est là qu'une légende, mais qui prouve bien l'importance attachée par les historiens du bouddhisme à l'époque des Han de Lo-yang. Ce qui est certain, c'est que, dès le milieu du IIe siècle, un grand nombre de missionnaires bouddhistes entreprirent l'évangélisation méthodique de la Chine du Nord (2). Vers l'an 160, sous le règne de l'empereur Houon Ti, arrivèrent en Chine deux moines célèbres : Tchou Cho-fo, surnommé le Bodhisattva Hindou, et Tché Tchan, surnommé le Bodhisattva Yuetchi, qui fondèrent une communauté à Lo-yang. Vers l'an 200, cette petite troupe fut rejointe par un autre missionnaire, le premier Dharmaraksa, qui laissa un grand nombre de traductions. Mentionnons encore un certain Tché Kien, fils d'un ambassadeur yuetchi qui avait été reçu en 170 par l'empereur Ling Ti. Ce Tché Kien, né en Chine durant l'ambassade de son père, y passa sa vie à Lo-yang où il se signala également comme fondateur de monastères et traducteur. Comme on le voit par ses exemples, le rôle des missionnaires Yuetchi dans la fondation des premières communautés bouddhiques de Lo-yang fut très considérable, — ce qui n'a rien d'étonnant, si l'on songe à la ferveur des princes Yuetchi depuis l'époque de Kanichka.

Un siècle plus tard, arriva en Chine un nouveau groupe de missionnaires Yuetchi, conduits par le second Dharmaraksa, surnommé le Bodhisattva de Touen-houang parce qu'il appartenait à une famille yuetchi établie dans cette ville, et par son disciple Tchou Chou-lan, dont le père était également un Yuetchi venu de l'Inde en Extrême-Orient vers le milieu de IIIe siècle. Ces deux personnages s'établirent à Si-ngan-fou, où ils firent de nombreuses traductions, le premier vers 266, le second vers 302. Un membre du même

(1) M. H. Maspéro a prouvé le caractère légendaire de cette tradition : Maspéro, *Le songe et l'ambassade de l'empereur Ming*, Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 1910, p. 95.

(2) Cf. H. Maspéro, *Communautés et moines bouddhistes chinois aux IIe et IIIe siècles*, Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême Orient, 1910, p. 222-232.

groupe, Dharmakala, publia en 256 le premier règlement monastique traduit en chinois (1).

La période des Trois Royaumes.

Dans la seconde moitié du IIe siècle, de notre ère, la dynastie des Han tomba en décadence. En 184, un soulèvement populaire, terrible, celui des « Bonnets Jaunes », éclata au Pe-tchi-li et gagna le Ho-nan. Comme tous les mouvements analogues de l'histoire chinoise, comme la révolte des Boxers, c'était à la fois une jacquerie de paysans affamés et un complot d'illuminés taoïstes (2). Les révoltés furent écrasés par l'armée ; mais la dynastie n'avait échappé à leur fureur que pour tomber sous la tutelle des chefs militaires. Le plus énergique de ces derniers, le général Tsao Tsao qui s'était signalé dans la répression de la jacquerie, s'installa à Lo-yang, auprès de l'empereur Hien Ti, comme dictateur ou maire du palais (194). Agissant au nom du monarque, qui n'était qu'un jouet entre ses mains, il étendit son autorité personnelle sur toute la Chine du Nord. Pendant ce temps, un autre général également illustré par ses victoires sur les Bonnets Jaunes, Sun Kiuen, se rendit maître des provinces situées au Sud du Fleuve Bleu. Tous les efforts de Tsao Tsao pour écraser son rival échouèrent (208) et bientôt une troisième principauté militaire apparut, celle de Liéou Peï.

Liéou Peï était un prince d'une branche cadette de la famille impériale des Han, qui profita de l'usurpation simultanée de Tsao Tsao et de Sun Kiuen, ainsi que de la querelle qui divisait ces deux généraux, pour se tailler lui-même un Etat particulier au Se-tchouen (214). Il réussit à grouper autour de lui toute une pleïade de paladins fameux comme

(1) De Chine, le Bouddhisme passa en Corée à la fin du IVe siècle. Il fut introduit dans le Royaume de Koraï (nord-ouest de la Corée) en 372 (prédication de Choen-tao), et dans le Royaume de Pektché (sud-ouest de la Corée) en 384 (Cf. Courant, *Stèle chinoise de Ko kou rye*, Journal Asiatique 1898, I, 210).

(2) Cf. Imbault-Huart, *La légende du premier pape des Taoïstes*, J. A., 1884, II, 391.

Chang Feï et Koan Yu (— ce dernier canonisé plus tard sous le nom de Kouon Ti, dieu de la guerre —) et entreprit à leur tête de reconquérir la Chine du Nord sur Tsao Tsao (220), puis la Chine Méridionale sur Sun Kiuen. Malgré sa vaillance, il échoua dans cette double tentative, parce que les deux chefs menacés se réconcilièrent pour lui faire obstacle.

Le fils de Tsao Tsao, Tsao Pi, renonçant aux fictions qu'avait conservées son père, déposa la dynastie des Han (220). Il se proclama lui-même empereur et donna à sa dynastie le nom de Dynastie des Weï ou des Oueï. A cette nouvelle, Sun Kiuen et Liéou Peï prirent, eux aussi, le titre impérial, le premier comme fondateur d'une dynastie de Wou, le second, comme continuateur de la dynastie des Han. La Chine se trouva ainsi partagée entre trois royaumes : le Royaume de Weï au Nord, sur le Hoang-ho, avec capitale à Lo-yang (Ho-nan) ; le Royaume de Wou au Sud, sur le Yang-tsé, et dans la région cantonaise, avec capitale à Ou-tchang (Hou-pé), puis à Nankin ; et le Royaume Han du Se-tchouen, avec capitale à Tching-tou.

Ce partage n'était pas le seul fait du hasard. La colonisation, par les Han, des pays au Sud du Yang-tsé avait eu pour conséquence de créer une Chine Méridionale en opposition permanente avec la Chine du Chen-si et du Ho-nan : La fondation des royaumes de Weï et de Wou traduisait cette différenciation régionale qui ne fit que s'accentuer par la suite. Enfin, le Se-tchouen, également colonisé par les Han, gardait dans ses Alpes une physionomie trop particulière pour ne pas aspirer à l'autonomie. Individualisation et dissociation d'une Chine du Nord et d'une Chine du Sud, et particularisme du Se-tchouen, telles avaient été les conséquences immédiates de la conquête de la Chine entière par les Chinois, telles devaient rester au cours de l'histoire les lignes directrices de l'évolution intérieure de ce pays.

Mais sous le régime des Trois Royaumes, le souvenir de l'Empire unitaire des Han restait vivace. Tout prince, tout aventurier n'eut désormais qu'un rêve : restaurer le grand Empire. De là, d'abord, d'interminables guerres entre les

trois dynasties régnantes. Ces luttes tiennent une grande place dans l'historiographie chinoise parce qu'elles virent les prouesses de guerriers célèbres comme le héros Tchu Ko-léang, régent du Se-tchouen après la mort de Liéou Peï, et qui guerroya toute sa vie pour la cause de la légitimité (1). En réalité, ce furent des luttes stériles, aucun des Trois Royaumes n'ayant réussi à entamer les deux autres. Aussi bien n'était-il réservé à aucune des trois dynasties rivales de refaire l'unité de l'Empire. Cette œuvre, but commun de leur ambition, ce fut une maison nouvelle qui l'accomplit : la maison des Sséma.

Avant de parvenir au trône, la famille Sséma en occupa longtemps les avenues. Ses membres furent de père en fils, maires du palais des souverains Weï de la Chine du Nord. En 263, l'un d'eux, Sséma Tchao détruisit le Royaume des Han du Se-tchouen et réunit cette province au Royaume du Nord. Ce succès consacra le prestige des ambitieux maires du palais, si bien que, deux ans après, Sséma Yen, fils de Sséma Tchao, put, sans rencontrer d'opposition, déposer la dynastie des Weï et monter sur le trône comme fondateur d'une nouvelle maison impériale, appelée dynastie des Tçin (265). En 280, Sséma Yen couronna son œuvre en annexant le troisième royaume chinois, l'Etat de Wou (prise de Nankin) : L'unité de la Chine était reconstituée.

Décadence de la Chine ancienne.
Invasion des Barbares.

La dynastie des Tçin, ayant rétabli l'unité chinoise, parut appelée à renouveler en Asie les exploits des anciens empereurs Han (2). Mais ce n'était là qu'une apparence. Pas plus que les empereurs de la dynastie constantinienne ne purent ramener à Rome l'âge des Antonins, les Tçin ne réussirent à rendre à l'Extrême-Orient le glorieux siècle des Han.

(1) Cf. *San-koué-tchy*, *Histoire des Trois Royaumes*, trad. Pavie, P. 1845-1851.

(2) Cf. Rémusat, *Extension de l'Empire Chinois du côté de l'Occident*, Acad. des Inscriptions, t. VIII, p. 110 (1827).

Aussi bien l'histoire de la Chine à cette époque présente-t-elle de curieuses analogies avec l'histoire de la décadence romaine. Même corruption des mœurs, même engouement pour la vie monastique, même affaiblissement de l'esprit militaire et, finalement, mêmes invasions barbares, mettant la civilisation et la société en péril.

Depuis le début du IIIe siècle, le gouvernement chinois avait autorisé certains clans de Huns à s'établir, comme clients et auxiliaires de l'Empire, à l'intérieur de la Grande Muraille, sur le *limes* du Kan-sou, du Chan-si et du Pe-tchi-li qu'ils reçurent mission de défendre. Ainsi les empereurs romains de l'époque théodosienne cantonnant les Francs sur la rive gauche du Rhin et les Goths en Mésie. Quand la force militaire de la Chine s'affaiblit, à la fin du IIIe siècle, ces Barbares sujets de l'Empire se révoltèrent, sortirent de leurs cantonnements et se mirent à empiéter sur les provinces voisines. Au commencement du IVe siècle, un de leurs clans, celui des Huns Tchao, se rendit maître de la province du Chan-si (305). Le chef de ce clan, Liéou Tsong, dont la carrière en Extrême Asie rappelle celle de son congénère Attila en Europe, se jeta en 311 sur la province de Ho-nan, apparut à l'improviste devant la capitale chinoise, Lo-yang ou Ho-nan-fou, et l'enleva. L'empereur Hoaï Ti, qui s'était enfui sous un déguisement, fut rejoint et capturé. Après avoir pillé Lo-yang, Liéou Tsong rentra au Chan-si en traînant à sa suite l'impérial prisonnier. D'une cruauté raffinée comme tant de Barbares pervertis par cette civilisation décadente, il fit son jouet de son captif, l'obligeant à lui servir d'échanson dans ses orgies, jusqu'au jour où, dans un accès de fureur, il le tua (313(. En 316 Liéou Tsong exécuta dans l'Empire une nouvelle razzia, au cours de laquelle, il surprit Si-ngan, ville où l'empereur Min Ti, successeur de Hoaï Ti, avait, après le sac de Lo-yang, transféré sa capitale. Bloqué dans la citadelle, Min Ti, pour éviter un massacre inutile, vint se jeter aux pieds du roi hun. Celui-ci le reçut assis sur son trône et lui fit « battre du front » dans la poussière (317).

Epouvantée par cette série de catastrophes, la dynastie des

Tçin quitta les anciennes capitales chinoises, Si-ngan et Lo-yang, et vint s'établir à Nankin, à l'abri du Yang-tsé (317). Tels les Romains de la décadence abandonnant à l'invasion Rome et l'Italie pour se fixer à Constantinople. En se réfugiant ainsi dans les provinces méridionales, le gouvernement chinois, lui aussi, abandonnait aux Barbares la moitié de l'Empire. Le morcellement de la Chine reparut, mais cette fois du fait de l'étranger. Il y eut, dès lors, une Chine tartare au Nord et une Chine indigène au Midi, séparées moins par le fossé du Hoang-ho, puis du Yang-tsé, que par de profondes dissemblances ethniques et morales.

Dans cet Extrême-Orient où la décadence de Lo-yang avait rappelé celle de Rome et où Nankin allait jouer le rôle de Constantinople, l'invasion du roi hun Liéou Tsong eut les mêmes conséquences qu'en Europe les invasions d'Alaric, de Genséric et d'Attila. Ce fut, en Chine comme en Occident, la fin de l'Antiquité et le commencement du Moyen Age.

Le Bas Empire Chinois. Caractère du Moyen-Age en Extrême-Orient.

Réfugiée dans la Chine Méridionale, derrière la double ligne du Fleuve Jaune et du Fleuve Bleu, la dynastie des Tçin s'y perpétua un siècle encore (317-420) (1). Ce furent de pâles figures que celles de ces souverains du Bas Empire chinois, princes de décadence, raffinés, pervertis et faibles, vivant enfermés dans leur palais de Nankin parmi leurs femmes et leurs eunuques, passionnés pour les controverses religieuses et curieux de toutes les subtilités bouddhiques ou taoïstes, d'ailleurs insensibles à la perte de la Chine du Nord et ne sachant que ruser avec les Barbares. Tels, malgré leur faiblesse, ils eurent du moins le souci de maintenir à tra-

(1) En 420, le dernier empereur Tçin fut détrôné par son général Liéou-Yu qui fonda une nouvelle dynastie, dite Dynastie des Soung. Les Soung occupèrent le trône de Nankin de 420 à 479. Comme les Tçin, ils ne régnèrent que sur la Chine Méridionale. Il en fut de même pour les trois dynasties qui leur succédèrent, savoir les Tsi (480-502), les Léang (502-557), et les Tchin (557-589).

vers toutes les misères, la continuité de l'Empire et de la civilisation célestes ; ils surent garder au milieu de toutes les hontes le sentiment de la dignité impériale. Ce furent bien, en cela aussi, les Byzantins de l'Extrême-Orient.

Ce fut un bonheur inappréciable pour la civilisation, menacée ou compromise sur les bords du Hoang-ho, de pouvoir se perpétuer sur ceux du Yang-tsé. Grâce à ce grand fait historique, il n'y eut pas en Chine comme dans l'Occident latin rupture entre l'Antiquité et le Moyen Age et triomphe total de la Barbarie. Lorsque, à la fin du VIe siècle, les maîtres tartares des provinces du Nord, conquirent enfin la Chine du Sud, ils avaient eu le temps de se civiliser entièrement et étaient devenus de véritables Chinois. Que fût-il arrivé, au contraire si les Huns et les Mandchous avaient réussi, dès le début du IVe siècle, à soumettre Nankin comme Lo-yang ?

Le grand mérite des souverains du Bas Empire chinois, à Nankin, c'est qu'ils demeurèrent, tandis que leurs ennemis, les rois barbares du Nord, passaient.

Dans la Chine du Nord, en effet, c'était maintenant un défilé de hordes qui se pressaient, se bousculaient, se détruisaient, se remplaçaient (1). La prise de Lo-yang et de Si-ngan par les Huns en 311 et en 317 n'avait été que le signal des grandes invasions. Là comme en Occident, le monde barbare, longtemps contenu par la force impériale, se jetait en masse sur les anciennes civilisations. Et tandis qu'une partie du vieux monde, — ici l'Orient byzantin, là les provinces du Yang-tsé —, conservait à Constantinople ou à Nankin le trésor de la culture antique, des royaumes barbares se fondaient partout dans les anciennes provinces impériales.

La comme ici, pendant que Nankin et Byzance se perpétuaient, orgueilleuses et décadentes, figées dans leur hiératisme impressionnant, les Barbares du Nord s'adaptaient, s'assimilaient, se civilisaient, se convertissaient avec une ferveur de néophytes aux deux grandes religions universelles, le Bouddhisme et le Christianisme. La plus souple des tribus germaniques, celle des Francs, allait recevoir le bap-

(1) Cf. Des Michels, *Géographie historique des Seize Royaumes fondés en Chine par des chefs tartares* (302-433). P. 1891.

tême à Reims, puis la naturalisation romaine et la consacration impériale en Italie. De même, la tribu mandchoue des *Tobas* de Weï devait accepter la foi bouddhique à Ta-tong et recevoir ses grandes lettres de naturalisation chinoise dans les vieilles capitales impériales de Si-ngan et de Lo-yang.

Mais en Extrême-Orient comme dans l'Europe méditerranéenne, pour une tribu qui réussit, il y en eut vingt qui disparurent au sein de la tourmente qu'elles avaient causée. En Occident, Goths et Lombards échouèrent là où les Francs devaient réussir. Sur les bords du Hoang-ho, Huns Tchao et Mandchous Mouyong passèrent avant que les Tobas établissent un Etat durable. Et de même que toute la Latinité postérieure est sortie de la monarchie franque et que ce sont des Etats francs qui ont sauvé la culture latine et créé plus tard la Renaissance néo-classique, — de même la Chine si cultivée des Tang et des Soung sortit du Royaume Mandchou des *Tobas* (1). On peut dire que le baptême bouddhique conféra aux Tobas leur naturalisation chinoise et leurs droits à l'Empire. La dynastie mandchoue des *Tobas* est même, dans toutes les Annales Célestes, la seule dynastie étrangère que la vieille Chine originelle n'ait pas finalement éliminée. Khitaï, Niutchis, Mongols, Mandchous, tous ces maîtres barbares, la race chinoise, la plus souple, la plus patiente, mais la plus irréductible qui soit au monde, devait les rejeter tour à tour, parfois au bout de trois siècles d'apparente résignation. Seuls, les Tobas d'Extrême-Orient, comme les Francs de la Chrétienté, devaient survivre. Nul n'a renversé l'Empire Toba. C'est d'un Etat Toba que sont sorties au VIe siècle la dynastie des Soueï, puis au VIIe siècle, celle des Tang qui devaient restaurer la gloire de l'Empire Han. Tels, les Charlemagne et les Otton ressuscitant César Auguste à travers Clovis. Mais les débuts de cette renaissance de la civilisation furent laborieux et un moment on put douter à Nankin comme à Byzance, de l'avenir de la culture humaine.

(1) Nous sommes obligés, pour donner une idée générale du Haut Moyen Age en Extrême-Orient, d'anticiper ici sur l'ordre des faits. Voir pages suivantes.

Fondation de Royaumes Barbares. Les Tobas : Leur rôle dans l'Histoire de l'Extrême-Orient.

La première tribu barbare qui s'établit en terre d'Empire, fut, comme on l'a vu, la horde des Huns Tchao. Le chef de cette horde, Liéou Tsong, l'Attila de l'Extrême-Orient, saccagea les capitales chinoises Lo-yang et Si-ngan et fit deux empereurs prisonniers (311 et 317). Après lui, d'autres hordes de Huns Tchao se succédèrent pendant un demi-siècle au Pe-tchi-li, au Chan-si, au Chen-si et dans toute la Chine du Nord. La domination de ces Huns fut détruite au milieu du IV[e] siècle par les Sienpi, peuple de race mandchoue ou toungouse, qui était originaire de la région de Moukden. Trois grandes tribus sienpi, les Mouyong, les Géougen et les Tobas jouèrent un rôle de premier ordre en Extrême-Orient (1).

Les Mouyong, après avoir détruit en 352 le royaume des Huns Tchao, possédèrent pendant un quart de siècle la Chine septentrionale. En 375, ils furent vaincus par un ancien officier des Tchao, nommé Fou Kien, qui fonda au Chen-si un nouvel Etat barbare (le royaume de Tsin) avec Si-ngan pour capitale. Les Mouyong se trouvèrent alors réduits au Petchi-li et au Chan-toung, où leurs chefs, connus sous le nom de rois de Yen, se maintinrent jusqu'au commencement du V[e] siècle.

Les Géougen, Jéoujan ou Jouan-jouan, qui furent plus tard connus des Occidentaux sous le nom d'Avares, fondèrent en Mongolie, au V[e] siècle, un vaste empire qui dura de 402 à 552. Ce fut peut-être sous la poussée de ce peuple que les Huns de l'Ouest, quittant la région aralo-caspienne, émigrèrent en Europe où leur chef Attila (434-453) joua le rôle que l'on sait. Tandis qu'Attila régnait de l'Oural

(1) Cf. Des Michels, *Géographie historique des XVII Royaumes fondés en Chine par les chefs tartares* (302-433). P. 1891-1892.

au Rhin, les Géougen s'étendaient de la Caspienne à la Corée. En face de ces deux immenses dominations, quelle figure faisaient Byzance et Nankin qui avaient remplacé Rome et Lo- yang ! Le ve siècle fut d'ailleurs pour toute l'Eurasie le siècle des « Fléaux de Dieu » et des Empires barbares. En 425, une autre tribu hunnique, celle des Ephtalites ou Huns Blancs, sortit de la steppe aralo-caspienne et enleva aux derniers Yuetchi la Sogdiane et la Bactriane. De là les Ephtalites firent de périodiques invasions dans l'Empire Perse Sassanide et aussi dans l'Inde où leurs chefs Toraman (495) et Mihirakoula (515-530) poussèrent leurs ravages jusqu'à la vallée du Gange et au Goudjerate.

Les Tobas étaient un peuple de race mandchoue ou toungouse, qui occupa au IVe siècle le Nord de la province chinoise du Chan-si. Leurs rois qui prirent le nom chinois de Rois de Weï (ou de Oueï), eurent leurs premières capitales dans la région de Ta-tong. Aucun peuple barbare ne subit plus profondément l'empreinte chinoise. En face des autres tribus mandchoues ou hunniques, les Tobas se firent les défenseurs de l'antique civilisation céleste. Ils s'identifièrent si bien au peuple chinois que leurs victoires sur les hordes voisines furent autant d'étapes vers l'expulsion des Barbares et la reconstitution de l'unité chinoise. A Nankin, la cour impériale se débattait dans de misérables révolutions de palais. En face de ces Chinois du Bas-Empire, ce fut la royauté toba du Nord qui répresenta bientôt la tradition nationale. Ainsi les Francs se constituant au VIIIe siècle les représentants de la Latinité qu'ils gouvernaient et défendaient alors que l'Empire Byzantin ne faisait rien pour elle. Le Toba ne règnait-il pas sur les vieilles provinces du Hoang-ho dont les recrues, au siècle des Han, avaient conquis l'Extrême-Orient tout entier ? Ne faisait-il pas œuvre chinoise en barrant la route aux autres tribus de la steppe ? Son rôle était bien le même que celui du Franc romanisé faisant un bouclier à la civilisation contre l'arrière-ban germanique.

Du roi Toba Koueï (386-409), le premier en date des grands souverains tobas, les annalistes chinois nous parlent comme les évêques gallo-romains parlaient de Clovis. Ils

disent que « quoique barbare, il était d'un génie vaste et d'une rare prudence. Content de ce qu'il avait conquis en Chine, il tourna ses armes contre les Tartares, ses voisins, qu'il voulut mettre hors d'état de nuire par la suite » (1). Chef de la « Tartarie sédentaire», il s'attaqua aux Géougen, maîtres de la « Tartarie vagabonde » et, suivant la sage politique préventive de l'ancien gouvernement chinois, il alla à diverses reprises relancer ces Barbares au fond des steppes mongoles. Du côté de l'Est, il détruisit un autre Etat Barbare, celui des Mouyong, au Pe-tchi-li, et annexa leur territoire. Toba Ssé (409-423), successeur de Toba Koueï, poursuivit la même politique. Du côté de la Mongolie, il vainquit et tua le grand khan des Géougèn. En Chine il enleva aux empereurs de Nankin Lo-yang et la province du Ho-nan. Toba Tao qui régna ensuite (424-452), conquit le Chen-si sur les hordes tangoutes qui s'en étaient emparées. A la suite de ces conquêtes, toute la Chine du Nord appartint aux Tobas. En 495, leur roi Toba Hong transporta sa capitale de Ping-tching (Chan-si) à Lo-yang, l'ancienne capitale des empereurs chinois, au Ho-nan.

Les invasions barbares en Chine et l'établissement de la horde des Géougen en Mongolie avaient provoqué la fermeture des anciennes routes entre l'Extrême-Orient et les Pamirs. Là comme ailleurs, les souverains tobas réparèrent les dommages de l'invasion. En 448, Toba Tao, après une campagne victorieuse contre les Géougen, fit reconnaître sa suzeraineté par les petits royaumes tokhariens de la Sérinde, Tourfan, Karachar, Koutcha et Kachgar. Et par la Sérinde, c'étaient les communications avec le Gandhara et l'Inde du Nord rétablies. Evénement de première importance à cette date pour la diffusion du Bouddhisme et de l'art gréco-bouddhique en Extrême-Orient.

Le mouvement Bouddhique en Chine à l'époque Toba.

Durant tout le haut Moyen Age, un mouvement religieux aussi puissant que celui dont l'Europe était alors le siège,

(1) Mailla, IV, 509.

domina l'histoire de l'Extrême-Orient. En Chine comme en Europe, peuples nouveaux et anciens maîtres du pays, Barbares à demi-civilisés par leur conquête ou civilisés redevenus des demi-Barbares, tous étaient également passionnés pour les questions théologiques. Il n'était guerrier toba ou courtisan de Nankin qui ne dissertât sur les mérites respectifs du Bouddha, de Confucius et de Lao Tseu. Pour le moment, c'était le Bouddha qui l'emportait. En 335, la Cour impériale (Chine du Sud) publia un édit en faveur de la grande religion indienne. En 381, l'empereur Tçin Hiao Wou Ti consacra au Bouddha une pagode dans son palais de Nankin. Sous le règne de son successeur Tçin Ngan-ti, le célèbre moine bouddhiste Fa Hien partit pour accomplir son pèlerinage dans l'Inde (399) (1). C'est sous le même règne que le patriarche bouddhiste Houeï Youen (+ 416) fonda le monastère de Lou-chan qui devint un des principaux foyers du culte d'Avalokiteçvara et d'Amitaba.

L'engouement pour la vie monastique devint tel, au ve siècle (2), que l'énergique roi de la Chine du Nord, Toba Tao, en fut effrayé. Lui qui passa son règne à monter la garde au seuil du Gobi, face à toutes les hordes barbares, il goûtait mal une religion qui prêchait la non-résistance et le célibat. Les lettrés, restés fidèles au traditionalisme confucianiste, n'eurent aucune peine à le convaincre. On perquisitionna chez les moines bouddhistes. On y trouva, — au dire de leurs ennemis —, du vin, des armes et des femmes. Toba Tao n'hésita plus. En 444, il dirigea contre l'Eglise bouddhique une persécution générale. Il y eut destruction de pagodes et de monastères, auto-da-fé de Livres Saints et d'icônes, voire massacre de bonzes. L'avènement d'un nouveau roi, Toba Tsoun (452-465), amena le triomphe de l'Eglise. En 452, un édit de ce prince fit cesser la persécution et peu de temps après le Bouddhisme devint religion

(1) Fa Hien partit de Si-ngan en 399. Il se rendit dans l'Inde par Touenhouang et Khotan. (Cf. carte de Chavannes, in : Madrolle, *Chine du Sud et de l'Est*, P. 1904.

(2) Cf. Bazin, *Recherches sur l'origine... des ordres religieux chinois*, J. A. 1856, II, 140.

d'Etat du Royaume Toba, c'est-à-dire de toute la Chine du Nord. Toba Tsoun se montra si fervent Bouddhiste qu'il se fit raser la tête et finit par se retirer dans une pagode. Ce fut sous son règne que furent sculptées les plus belles statues des célèbres Grottes bouddhiques de Yun-kang, près de Ta-tong. Le roi Toba Hong qui régna ensuite, entra lui aussi dans un couvent (470). Le roi suivant Toba Ko (500-515) fit creuser à Long-men trois temples dans le roc (1). La reine Hou Chi qui succéda à ces princes (516-528) montra plus de ferveur encore. Presque chaque année de son règne fut marquée par une fondation ou une donation. En 516, elle construisit le Temple Yong-ning, à Lo-yang, sa capitale, et à la fin de sa vie il y eut, rien que dans cette ville, jusqu'à 500 pagodes bouddhiques. En 517, elle accomplit avec toute sa cour un pèlerinage officiel aux catacombes de Long-men. En 518, elle envoya dans l'Inde le pèlerin Song Yun qui visita la région gandharienne et en rapporta 170 manuscrits religieux (2). Le parti des lettrés, le vieux parti confucianiste, adversaire irréductible de la grande religion indienne, protesta vainement contre l'engouement dont celle-ci était l'objet à la cour. Les lettrés aidèrent les ennemis de Hou Chi à détrôner cette princesse, mais le Bouddhisme n'en resta pas moins en faveur auprès des nouveaux maîtres de la Chine du Nord.

Peu à peu, les différences s'effaçaient entre les Tobas de Lo-yang et les Chinois de Nankin. Toutes les tentatives des premiers pour conquérir les provinces du Yang-tsé, tous les efforts des seconds pour recouvrer le Ho-nan avaient échoué. Un *statu quo* politique s'établit entre les deux Etats. Ils subissaient les mêmes influences morales, les mêmes courants d'idées les traversaient et il n'était pas d'événements religieux ou artistiques qui n'eut sa répercussion d'une rive du

(1) Cf. Chavannes, *Le défilé de Long-men*, J. A., 1902, II, 133.

(2) Chavannes, *Voyage de Song-Yun*, B. E. F. E. O., 1903, 374 4 1. — Pour les itinéraires de Fa Hien, Song Yun et Houen Tsang, consulter la carte de Chavannes, jointe à son article « *Les voyageurs chinois* » in : Madrolle, *Chine du Sud et de l'Est*.

Yang-tsé à l'autre. L'empereur Léang Wou Ti qui occupa le trône de Nankin de 502 à 549, fut un Bouddhiste aussi fervent que sa contemporaine, la princesse toba Hou Chi (1). C'est un bien curieux personnage que ce monarque, — prince de décadence, raffiné et brutal, violent et faible, agité de préoccupations mystiques et parvenu au pouvoir par un crime, — bref un vrai *basileus* chinois du haut Moyen Age. Fidèle aux préceptes de Çakyamouni, il abolit la peine de mort. A la fin de sa vie, il s'abstenait de toute viande, jeûnait et ne se vêtait que d'étoffes grossières. Il finit même par s'enfuir dans un couvent et y prononça ses vœux. Ses ministres découvrirent sa retraite et exigèrent qu'il reprît le pouvoir. Refus des moines qui tenaient le malheureux par la peur de l'enfer. Finalement l'Etat racheta — et fort cher —, son souverain au clergé. Cette dévotion absorbante eut cependant d'heureux effets dans le domaine de l'art. C'est ainsi que Léang Wou Ti commanda au peintre Tchang Seng-yu, pour les temples qu'il fit construire, des fresques bouddhiques qui devaient appartenir à la même école que celles d'Adjanta, dans l'Inde.

Il existe en chaque pays et à chaque époque des courants généraux qui sont irrésistibles. Au haut Moyen Age, les foules indiennes, malgré l'exemple des radjahs, abandonnaient le bouddhisme. Au contraire malgré les persécutions des princes, les foules chinoises et sino-tartares se portaient vers lui. C'est l'époque des grands pèlerinages chinois vers la Terre Sainte du Gange. Du ve au viiie siècle, ce courant de pèlerinages ne s'arrêta pas. — C'est aussi l'époque où les grands moines indiens, chassés de leur pays par la réaction brahmanique, cherchaient un refuge sur les rives du Hoang-ho et du Yang-tsé. Vers 525, le vingt-huitième patriarche, *Bodhidharma* (2), fuyant les persécutions qui accablaient l'Eglise dans l'Inde, aborda à Canton. De là, il gagna avec ses disciples la cour de l'Empereur de Nankin qui se trouvait justement être Léang Wou Ti. On a vu que, subjugué par la

(1) Cf. *Mémoires concernant les Chinois*, III, 135.

(2) Connu des Chinois sous le nom de *To-mo*.

prédication de tels conseillers, Léang Wou Ti finit ses jours en moine couronné. Il couvrit le pays de pagodes, interdit l'immolation des victimes et ordonna des auto-da-fé d'ouvrages taoïstes (1).

Les Taoïstes étaient les grands ennemis du Bouddhisme (2), car le Confucianisme subissait alors une curieuse éclipse. A la fin du VI[e] siècle, on comptait un ouvrage confucianiste pour mille livres taoïstes ou bouddhistes. Dans la Chine redevenue barbare, Confucius n'était que l'auteur favori de quelques suprêmes lettrés. Entre gens du peuple, il s'agissait d'autre chose : Le Bouddha était-il un disciple de Lao Tsé ? Lao Tsé n'était-il qu'un disciple du Bouddha ? Léang Wou Ti se prononça pour cette dernière formule. Pour une fois, la vérité en deçà du Yang-tsé fut vérité au-delà, car les Tobas du Nord étaient, si possible, plus fervents bouddhistes que les Léang du Midi. Malgré toute sa bonne volonté, Léang Wou Ti ne dut pas paraître assez détaché du siècle à Bodhidharma qui quitta Nankin et vint établir le Saint-Siège à Lo-yang, capitale des Tobas. Après la mort de Bodhidharma (535), les patriarches du Mahayana furent tous Chinois. Avant de mourir, Bodhidharma avait, en effet, choisi pour successeur son disciple chinois Houeï Ko. Houeï Ko désigna de même pour occuper le patriarcat après lui son disciple Seng-Tsan qui le remplaça en 593. A la mort de Seng-Tsan (606), trois autres Chinois furent successivement patriarches. Ce furent Tao-Sing, Hung-Jên et Houeï-Neng. Avec ce dernier s'éteignit en 703 le patriarcat bouddhique.

Il convient d'ailleurs de faire toutes réserves sur le caractère du Bouddhisme chinois. Houeï Ko mérita de devenir le coadjuteur, puis le successeur de Bodhidharma, pour s'être amputé d'un bras dans un accès de folie mystique. Quel rapport existe-t-il entre ces excentricités qu'on dirait inspirées du Sivaïsme, et la doctrine souriante et sensée du Bouddha primitif ? On conçoit que dans la patrie de Confu-

(1) Deux ans après l'arrivée de Bodhidharma, Léang Wou Ti reçut à Nankin une autre mission bouddhique, envoyée par le roi de Ceylan (527).

(2) En 554, l'empereur Hiao Wen Ti réunit un concile pour essayer de fondre le Bouddhisme et le Taoïsme. Il échoua.

cius, les critiques n'aient pas manqué aux adeptes du Tsung-men. « Vivant en Chine, dit un pamphlet du temps, les Bouddhistes suivent une loi exotique. Ils renoncent au service militaire, ne paient point d'impôts, quittent leurs parents pour entrer au couvent, éteignent la société par le célibat et la retraite, détruisent leur corps par des austérités ou bien flânent et mangent sans travailler : ce sont les vers rongeurs du peuple. » — De fait, il est curieux que les Thébaïdes se soient peuplées aux époques où la société civile avait le plus besoin de bras pour se défendre contre les Barbares. En 452, le gouvernement chinois avait autorisé 50 moines par ville. Un demi-siècle plus tard, on comptait en Chine 13.000 couvents ou chapelles bouddhiques, obéissant à 3.000 abbés indiens ou sérindiens et peuplés par des légions de bonzes et de nonnes. Pour dévots que fussent les souverains, il fallut restreindre les prises de voile.

Les Tobas étaient maintenant trop chinoisés pour ne pas tomber à leur tour en décadence. En 534, leur famille royale se partagea en deux dynasties : les Weï Occidentaux qui eurent pour capitale Si-ngan au Chen-si, et les Weï Orientaux qui eurent pour capitale Tchang-té au Ho-nan.

Le premier Empire Turc. Extension des Tou-kioue au VIe Siècle.

La décadence des Tobas permit la fondation du premier empire turc en Asie Centrale (1).

On a vu que les Turcs, — les Tou-kioue, comme les appelaient les Chinois —, étaient des peuples de race hunnique qui eurent pour premier séjour au haut Moyen Age, le versant méridional des Monts Altaï et Khangaï. A la fin du ve siècle, ils redescendirent vers les plaines du Sud, dans la

(1) Cf. Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-kioue*, P. 1877. — Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) Occidentaux*, Pétersbourg, 1903. — Chavannes, *Notes additionnelles sur les Tou-kiue Occidendaux* Toung-pao, 1904, 1-110.

direction du Tarim et du Hoang-ho sous la conduite d'un chef légendaire, Burté Tchéné, le Loup Gris. A cette époque les Turcs étaient encore vassaux des Géougèn, ce peuple de race mandchoue qui dominait en Mongolie depuis les premières années du v[e] siècle. En 546, le roi turc Toumèn (Boumin-khan), se révolta contre les Géougèn, les vainquit et les força à s'enfuir en Europe où, sous le nom nouveau d'Avares, ils allèrent guerroyer pendant deux siècles contre l'Empire Byzantin. Leur départ laissa le champ libre aux Turcs qui occupèrent toute la Mongolie et, de 546 à 581, dominèrent sans rivaux en Asie Centrale, de la Muraille de Chine aux rives du Syr Daria. Mais après la mort du khan Toumen, cet immense Empire Turc fut partagé entre le fils et le frère du défunt. Le fils de Toumèn, Mokan (553-572) eut la Mongolie actuelle (régions de la Sélinga, de l'Orkhon, de la Toula, de l'Onon et du Kéroulène) (1). Le frère de Toumèn, Istami Sin Jabgou eut la région du Manas, de l'Ili, du Tchou et du Tarim, depuis le Tarbagataï et le lac Balkach jusqu'au Pamir. Cette division se perpétua à travers l'histoire. Le peuple turc resta partagé en deux khanats distincts, parfois alliés, plus souvent rivaux : le Khanat des Turcs Orientaux sur l'Orkhon, le Khanat des Turcs Occidentaux sur l'Ili.

Le premier khan des Turcs Occidentaux, Istami, doubla ses possessions en détruisant en 566 le royaume des Ephtalites, horde de Huns établie en Bactriane et en Sogdiane. Pour celà il s'entendit avec les Perses, ennemis héréditaires des Ephtalites. Dans le partage du Royaume Ephtalite, les Turcs prirent pour eux la Sogdiane (Samarkande et Boukhara) et le roi de Perse — c'était alors Khosroès Anoschirvan —, annexa la Bactriane. L'Oxus marqua la frontière entre l'Empire Perse et l'Empire Turc. Toutefois, les Turcs ne tardèrent pas à empiéter sur la Bactriane elle-même qu'ils finirent par enlever aux Perses.

L'Empire Turc, par ses deux khanats jumeaux, touchait à la fois à la Perse et à la Chine. C'était là, au point de vue

(1) Mokan eut pour successeur son frère Dobo-khan (572-581) qui se convertit au Bouddhisme.

commercial, une situation exceptionnelle dont les Turcs cherchèrent à profiter. Le khan des Turcs Occidentaux, Istami, envoya en 568 une ambassade demander au roi de Perse Khosroès Anoschirvan, le libre passage à travers l'Iran des soieries de Chine et de Kachgarie à destination de Constantinople. Les Perses, qui tenaient à conserver le monopole du commerce entre l'Extrême-Orient et le monde méditerranéen, refusèrent. « Alors, dit Cahun, le khan imagina de nouer des relations avec Byzance... Ce barbare de l'Altaï conçut le projet de former une alliance entre les deux grands Etats civilisés, entre la Chine et l'Empire Romain, lui avec ses Turcs, servant d'intermédiaire... Garantir les communications entre la Chine et Constantinople, se poser en arbitre au service de l'une et de l'autre, tel fut le plan colossal de ce Turc, plan que n'ont jamais oublié ses successeurs. (1) » Dans ce dessein, Istami envoya en ambassade, à l'empereur d'Orient Justin II, le sogdien Maniakh qui proposa aux Byzantins une alliance commerciale et militaire dirigée contre les Perses en Asie et contre les Avares en Europe, ennemis communs de Byzance et des Turcs. Justin II envoya à son tour aux Turcs une ambassade conduite par un certain Zémarque qui se rendit en Asie Centrale par la Crimée et l'Oural. Zémarque fut reçu par Istami au mont Akhtag, dans la région de l'Ili, un peu au Nord de Koutcha. Comme il n'avait pas reçu de la Cour de Constantinople les pouvoirs nécessaires, il ne put conclure d'alliance ferme avec le khan. En 576, le gouvernement byzantin comprenant enfin la valeur de l'alliance offerte, envoya chez les Turcs un nouvel ambassadeur, Valentinos. Mais dans l'intervalle, Istami était mort. Son successeur, Tardou-khan, accueillit mal la mission byzantine et le grand projet gréco-turc contre la Perse ne fut jamais exécuté (2).

Du côté de l'Est, les Turcs Occidentaux se brouillèrent, après la mort d'Istami, avec leurs frères, les Turcs Orientaux. Turcs de l'Ili et Turcs de l'Orkhon s'engagèrent alors

(1) Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie*, p. 111.
(2) Cf. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue Occidentaux*, p. 223.

dans une rivalité sans issue. Or, au moment où l'Empire Turc se morcelait de la sorte, la Chine recouvrait son unité et reprenait aussitôt son programme d'expansion en Asie Centrale.

§ 2. — *L'EPOPÉE CHINOISE AU MOYEN AGE : DYNASTIE DES TANG*

Reconstitution de l'Unité Chinoise : Les Soueï. Grandeur et catastrophe de Yang Ti.

Les deux royaumes Tobas — celui de Si-ngan et celui de Tchang-té —, furent réunis en 577, de sorte que la Chine du Nord forma de nouveau un grand Etat militaire auquel l'avènement d'une nouvelle dynastie, celle des Soueï, apporta en 581 un regain d'activité. Yang Kien, le premier souverain de cette maison, attaqua en 588 l'Empire Chinois Sudiste, qui, sous des dynasties différentes se perpétuait depuis deux cent soixante-dix ans à Nankin, à l'abri de la ligne du Fleuve Bleu. Il s'empara de Nankin en 589 et fit prisonnier le dernier empereur sudiste. Des sables du Gobi au Golfe du Tonkin, la Chine, sous le sceptre des Soueï, se trouva unifiée comme à l'époque glorieuse de la Dynastie des Han (1).

La restauration de l'unité chinoise eut un retentissement immédiat dans le monde. Yang Ti (605-617), le second empereur de la Dynastie Soueï, commença la reconquête de l'Asie Centrale. Etrange nature orientale, violente et voluptueuse, sorte de Xerxès chinois, grisé par sa toute-puissance, avec des caprices de despote, des sursauts d'énergie et d'incroyables défaillances, il fit tout de même figure de grand

(1) La capitale des Soueï fut d'abord Si-ngan au Chen-si, puis Lo-yang (Ho-nan-fou) au Ho-nan.

roi. En Indo-Chine, au Turkestan, en Corée, partout il fit valoir les droits impériaux de la race chinoise. En Indo-Chine, le pays annamite — le Tonkin actuel — qui, depuis le premier siècle de notre ère, faisait partie du Céleste Empire, venait de se révolter contre la Chine. Yang Ti y envoya en 605 une expédition qui annexa définitivement l'Annam et vainquit, plus au Sud, le roi de Tchampa. En 606, une flotte chinoise visita Formose et les îles Riou-kiou (1). En 607, Yang Ti chargea le voyageur Tchang Tsoun d'explorer le Cambodge et le Siam. Du côté de l'Asie Centrale, le monarque chinois châtia en 609 les Toukouhoen, horde barbare d'origine toungouse établie dans la région du Koukounor. Enfin il profita des querelles qui mettaient aux prises les divers clans turcs pour annihiler complètement la puissance de ces peuples. Chez les Occidentaux, il y avait maintenant un khan sur l'Ili et un autre à Tachkend, en Transoxiane, tandis que chez les Orientaux, deux autres khans ennemis se disputaïent le pouvoir. Yang Ti aida chez les premiers le khan de Tachkend à triompher de celui de l'Ili, puis reçut ce dernier à sa cour et lui octroya un fief. Il donna de même des terres à un des khans de l'Orkhon chassé par un autre prétendant (607). L'affaiblissement des Turcs permit à la Chine de reprendre dans le Gobi la vieille politique des empereurs Han. En 609, les rois de Hami et de Tourfan firent hommage à Yang Ti et une commanderie impériale fut établie à Hami.

Un seul Etat en Extrême Orient osait encore braver le Fils du Ciel : le royaume de Koraï ou de Kaoli, qui s'étendait sur le Nord-Ouest de la péninsule de Corée et sur le Liao-toung. Yang Ti envahit ce pays en 611 (2). Il ne put enlever Liao-yang, la principale forteresse du Liao-toung, mais n'en traversa pas moins le Yalou pour marcher sur Hpieng-yang, capitale du Koraï. Il échoua de nouveau devant cette place, et dut se décider à la retraite, — retraite pénible, harcelée par les Coréens et qui tourna au désastre quand il fallut

(1) Cf. Hervey de Saint-Denys, *Sur Formose*, J. A., 1874, II, 108.

(2) Cf. Longford, *History of Korea*, p. 71 (Londres, 1911) et Scherzer, *Mémoire sur la Corée*, J. A., 1886, I.

repasser le Yalou sous les flèches de l'ennemi. Des 300.000 hommes qui l'avaient suivi en Corée, Yang Ti n'en ramena que 3.000 au Pe-tchi-li. Le Xerxès chinois s'obstina néanmoins dans son dessein. En 612, il envahit de nouveau le Koraï avec une armée plus formidable que la précédente, mais cette fois encore, il éprouva un échec complet devant la forteresse de Liao-yang, et dut rentrer en Chine pour faire face à d'autres périls. A la nouvelle du désastre chinois en Corée, les Turcs de l'Orkhon avaient relevé la tête. Pour les intimider, Yang Ti exécute une promenade militaire le long de la Grande Muraille, mais il se laissa cerner par les Barbares dans la forteresse de Cho-ping ou Yen-men, au Nord-Ouest du Chan-si (1), et ne réussit à se tirer de ce mauvais pas que grâce à l'adresse d'un adolescent de génie nommé Li Che-min qui fit ainsi ses débuts dans l'histoire où son nom devait briller bientôt d'un si prodigieux éclat (615).

Le prestige de la dynastie des Soueï ne résista pas à ce double désastre. En outre, le peuple était las de subir les caprices de Yang Ti. Jamais le poids de la corvée n'avait pesé aussi lourd que sous le règne de ce potentat fastueux et prodigue. La construction du *Canal Impérial*, notamment, avait coûté presque autant de vies humaines que l'expédition de Corée. Bientôt la révolte éclata dans toutes les provinces. Aussi vite abattu dans l'infortune que présomptueux dans le succès, Yang Ti abandonna aux rebelles sa capitale, Lo-yang et la Chine du Nord, pour aller s'établir à Kiang-tou, la ville actuelle de Yang-tchéou, près de l'estuaire du Fleuve Bleu, où il chercha à oublier dans les plaisirs le souvenir de son désastre (616).

Cette fuite était une abdication. De toutes parts surgirent des chefs militaires qui, dans le désordre général, jugeant le trône vacant, essayèrent d'y parvenir. Deux d'entre eux seulement y réussirent : Li Yuen, duc de Tang (2) et son fils Li Che-min.

(1) Stan. Julien, *Documents sur les Tou-kioue*, J. A., 1864, I, 540.

(2) Le fief de *Tang* était situé dans la région de Taï-yuan, au Chan si.

Dynastie des Tang.
Taï Tsong le Grand.

C'est une figure d'un puissant relief que celle de *Li Che-min* (1). Malin comme un page, brave comme un vieux soldat, ce jeune homme de vingt-deux ans pousse à l'action son père, le noble dignitaire, une nature molle dont il désespère de faire quelque chose. L'occasion est bonne pourtant : Yang Ti est déconsidéré par sa tyrannie, par son désastre de Corée, par sa lâcheté. Tout le monde se tourne vers le Tang. Mais celui-ci hésite encore. Li Che-min agit alors au nom de son père, le plus souvent sans l'en prévenir. Aidé par sa sœur, une jeune héroïne qui lui amène à cheval un contingent de troupes, il réunit en hâte une armée. Il recrute des reîtres chez les Turcs et enrôle un de leurs principaux chefs, le bon condottière Asséna-Tanaï, du clan des Asséna (les Loups), qui a donné tour à tour tant de serviteurs et d'ennemis à la Chine. Une fois le coup préparé, Li Che-min apprend à son père que l'heure est venue de se révolter, et l'autre se révolte (2). A l'appel des deux Tang, les gens du Chan-si proclament la déchéance de Yang Ti et de sa maison. Li Yuen et Li Che-min marchent sur Si-ngan et s'en emparent (décembre 617). Le plus correctement du monde, ils relèguent Yang Ti dans les fonctions de souverain honoraire, à Yang-tchéou, où il achève de se déshonorer dans le vin et la débauche. Reste à se débarrasser des autres aventuriers militaires qui, au Ho-nan, au Chan-toung, au Petchi-li, jouent le même jeu que les Tang. L'un de ces aventuriers, assassine Yang Ti dans sa retraite (3). Li Che-min

(1) Cf. *Mémoires concernant les Chinois*, V, 125.

(2) Les Tang levèrent l'étendard de la révolte dans leur gouvernement de Taï-yuan, au Chan si, le 23 juin 617.

(3) La chute dramatique de Yang Ti a inspiré au poète Louis Bouilhet les beaux vers suivants :

« *La révolte, de sang et de larmes suivie,*
A brisé du talon le pouvoir qu'on envie,
Et Yangti Fils du Ciel, en cette nuit d'horreur,

qui, dès lors n'a plus personne à ménager, écarte les derniers Soueï, et proclame son père empereur sous le nom de Kao Tsou (618). La dynastie des Tang était fondée.

Avant d'être les maîtres de l'Empire, Li Che-min et son père durent triompher des autres chefs militaires qui avaient profité de la chute de Yang Ti pour se rendre indépendants. Au début, l'autorité des deux Tang n'était reconnue qu'au Chan-si, fief de leur famille et au Chen-si où ils avaient établi leur capitale à Si-ngan-fou. La conquête des autres provinces leur demanda plus de six années. En 621, Li Che-min enleva au plus redoutable de ses compétiteurs la province du Ho-nan avec la forte place de Lo-yang, et en 623 il écrasa les derniers rebelles au Pe-tchi-li. Cependant le vieux Li Yuen devenu l'Empereur Kao Tsou, n'était pas à la hauteur de sa fortune. Il se prenait aux intrigues de cour, se laissait berner par ses flatteurs. De lui aussi on fit avec toutes sortes d'égards, un Empereur honoraire, et Li Che-min monta sur le trône. Sous le nom de *Taï Tsong*, le nouveau Fils du Ciel allait fournir un des plus grands règnes de l'histoire chinoise (627-649). Né en Occident, ce monarque, au lieu d'inspirer quelques méticuleux annalistes, fût devenu le héros d'un cycle de Chansons de Gestes. Toujours à cheval, il lui arrivait dans la steppe, de passer un jour sans manger et trois jours sans quitter son armure. Passionné pour la chasse, il manqua d'être tué par un fauve en fureur. Il se plaisait au milieu de ses chevaux de guerre, six superbes bêtes de race mongole qu'il fit sculpter sur les dalles de sa tombe avec une inscription indiquant les états de service et les blessures de chacune. Sur ce précieux bas-relief, retrouvé récemment à Li-tsiuan, la main d'un guerrier arrache une flèche du poitrail d'un des coursiers. Un autre cheval de guerre, « Rosée d'Automne », est célébré comme le bon compagnon qui porta son maître à la conquête du

Gît au pied de son trône, un couteau dans le cœur.
Son héritier, qu'attend une même agonie,
Prend un flacon fatal dont nul ne se défie,
Le vide, et dit tourné vers le dieu Fô : « Seigneur,
Fais que dans les hasards d'une seconde vie,
Je ne renaisse point au corps d'un empereur ! »

Ho-nan (1). Li Che-min se plaisait surtout au milieu de ses vétérans et de ses reîtres tartares à qui il savait parler le langage qui leur convenait. Car ce meneur d'hommes connaissait admirablement le monde turc. Les khans turcs, il les maniait à sa guise, ayant leurs goûts et leurs façons, mais avec l'immense supériorité de la culture chinoise et de la majesté impériale.

Elle était enfin apparue, la dynastie qui devait donner à l'ancienne Sérique la domination de l'Asie et laisser dans l'histoire le souvenir des plus prodigieux conquérants qu'ait produits le sol des Vingt-Huit Provinces —. Comme au siècle des Ts'in et des Han, la dynastie nationale était issue de ce Chen-si et de ce Ho-nan « où a toujours battu, vivace, le cœur de la Chine ». L'histoire des Han allait recommencer, mais plus glorieuse encore et plus triomphale. L'âge des Tang est vraiment celui de l'*Epopée chinoise en Asie*. La Grande Chine, débordant partout de ses frontières, mûrie par la pensée bouddhique et par la force toba qui l'avaient renouvelée et transformée, plus riche d'idées par l'appoint de la culture gréco-bouddhique, plus robuste et plus virile de tout l'apport des hordes tartares qu'elle avait assimilées et dont elle avait absorbé l'énergie, — la Grande Chine allait connaître deux siècles d'une prospérité qu'elle n'a jamais retrouvée depuis lors (2).

Guerres de l'Empereur Taï Tsong contre les Turcs.

Cependant les débuts de la dynastie des Tang furent difficiles. Le monde turc, un moment intimidé par les Soueï, restait à l'affût au seuil de la steppe, guettant le moindre signe de faiblesse des nouveaux Fils du Ciel. En 624, les

(1) Cf. Chavannes, *Voyage archéologique dans la Mandchourie et la Chine septentrionale*, Journal Asiatique, série II, vol. IX, 1908, p. 526.

(2) Cf. *Abrégé de l'Histoire de la grande dynastie des Tang*, par le Père Gaubil, in : *Mémoires concernant les Chinois*, t. XV, 411-516 et XVI, 1-395 (1814).

Turcs Orientaux envahirent le Chen-si et marchèrent sur Si-ngan-fou.

Toutes les bannières à queue de vache, groupant toutes les hordes sauvages de l'Altaï, de l'Orkhon et du Kéroulène, s'étaient donné rendez-vous sous les murs de la capitale chinoise. Le vieux Li Yuen s'affolait, parlait d'abandonner Si-ngan, de porter la capitale derrière le Yang-tsé. Li Che-min le laissa dire, et partit à la rencontre des Barbares. Arrivé à Pin-tchéou, sur le King-ho, au Nord-Ouest de Si-ngan, il vit arriver sur lui, bride abattue, les deux khans turcs, Kiéli et Touli avec l'élite de leur cavalerie. Son armée, se jugeant surprise, était saisie d'effroi. Alors, il fut admirable, aussi grand comme soldat que comme politique. Le récit suivant, d'un vieil annaliste chinois, évoque cette scène digne d'une Chanson de Geste : « Li Che-min s'avança avec cent cavaliers, fendant les rangs ennemis et s'écria à haute voix : « La famille impériale ne doit rien aux Turcs ! Pourquoi envahissez-vous mes Etats ? Je suis roi de Ts'in et je suis venu exprès pour me battre avec le Khan et décider lequel sera vainqueur ! Si vous persistez à vouloir livrer bataille, vous voyez que je n'ai que cent cavaliers ! Quel avantage y a-t-il à vouloir tuer des hommes sans motifs ? (1). » Kiéli se contenta de sourire et ne répondit point. Alors Li Che-min s'adresse à Touli sur lequel il se sent plus d'ascendant, il évoque leur ancienne amitié, le trouble et éveille le remords dans cette âme mobile de Barbare : « Li-Che-min s'approcha de Touli et lui parla en ces termes : « Autrefois, vous aviez fait une alliance avec moi, et lorsque vous étiez en péril, je suis venu à votre secours. Avez-vous oublié aujourd'hui les serments que vous avez faits devant l'autel ? Pouvez-vous décider la victoire dans un combat singulier ? » Touli baissa la tête et interdit à ses soldats de combattre. Kiéli, réduit à ses seules forces, ne se jugea pas en mesure de vaincre. Il fit dire à Li Che-min : « Prince, ne vous inquiétez pas, je suis décidé à ne pas combattre. Je désirerais seulement me mettre d'accord avec vous. » Il

(1) Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-kioue*, J. A. 1864, II, 213.

dit, rallia les siens et tourna bride. Quelques jours après, Li-Chemin par une marche hardie surprit son camp et le força à une retraite précipitée (625). Grâce à la bravoure et à l'adresse du héros chinois, la formidable invasion qui menaçait l'Empire, se dissipa de l'autre côté des sables. Li Chemin compléta son œuvre en recevant à la cour le khan Touli qu'il traita comme un frère et dont il attisa la jalousie contre le khan Kiéli.

Le péril, cependant n'était pas encore écarté. En 626, Kiéli envahit de nouveau le Kan-sou avec 100.000 cavaliers. Il vainquit une armée chinoise à King-yang, et courut jusqu'au Weï-ho, aux portes mêmes de Si-ngan. Li Che-min, devenu dans l'intervalle l'Empereur Taï Tsong, comprit que s'il n'intimidait pas les Turcs, il était perdu. Ses conseillers le suppliaient de s'enfermer dans Si-ngan. Il refusa : « Si je m'enferme dans la ville, ils dévasteront les provinces. Je dois sortir seul pour leur montrer que je ne crains rien. » — « Il sortit par la porte Youen-wou-men et s'approcha de la rivière Weï-ho ; il parla au khan qui se trouvait sur la rive opposée et lui reprocha la manière dont il avait violé le traité. A la vue de l'Empereur, tous les chefs turcs furent remplis d'effroi. Ils mirent pied à terre et le saluèrent avec respect. Tout à coup, l'armée chinoise arriva, faisant briller au soleil ses armures et ses étendards. Tous les soldats gardaient une attitude calme et sévère... Les Turcs furent saisis de crainte.» L'Empereur, tenant son cheval par la bride, fit signe à l'armée de rester en arrière en ordre de bataille, et s'avança seul sur le *Pont-de-Pien*, à la rencontre de Kiéli. Le chef barbare, intimidé par tant de bravoure, subjugué par tant de majesté, n'osa accepter le combat. Il demanda la paix. Ses lieutenants, fascinés comme lui par le courage tranquille de l'Empereur, vinrent rendre hommage à celui-ci. — Le monde turc avait trouvé son maître (1).

A la suite de cette alerte, comme on conseillait à Taï Tsong de réparer la Grande Muraille, il refusa énergiquement : « La défense de la Chine n'était pas dans la solidité de ses rem-

(1) Stan. Julien, *Documents*, J. A. 1864, II, 219.

parts, mais dans la mobilité de ses armées. » Cependant avant d'entreprendre la lutte décisive contre l'ennemi héréditaire, avant d'en finir avec le monde turc, il fallait le diviser. Pendant les quatre années de répit que les Barbares lui laissèrent, le nouvel empereur s'attacha à envenimer toutes leurs querelles, à faire renaître leurs vieilles divisions régionales. Le propre vassal de Kiéli, Touli-khan, qui partageait avec lui le commandement des Turcs de l'Orkhon, travaillé par les agents chinois, se brouilla avec Kiéli et rendit hommage à Taï Tsong. Contre les Turcs de l'Orkhon, Taï Tsong obtint d'ailleurs l'alliance du khan des Turcs de l'Ili et du roi des Oïgour du Barkoul qui prirent à revers l'ennemi commun. Briser les Barbares de l'Est avec l'aide de ceux de l'Ouest, — quitte à se retourner ensuite contre ces derniers, — c'était de la bonne politique chinoise dans la grande tradition de Pan Tchao.

Le terrain était ainsi miné sous les pas du khan Kiéli, lorsque celui-ci voulut, en 630, recommencer ses razzias en terre chinoise. C'était l'occasion qu'attendait Taï Tsong : « Jadis, s'écria-t-il, considérant que l'Empire n'était pas encore pacifié, je me montrais généreux envers les Barbares. Mais aujourd'hui, puisqu'ils viennent de violer à nouveau les traités, je veux les attaquer et les exterminer. Le temps de l'indulgence est passé ! » Kiéli vint camper sur la frontière du Chan-si, du côté de Ta-tong. Prévenu de son arrivée, le général chinois Li Tsing l'attaqua avec 3.000 cavaliers d'élite et le mit en déroute, tandis qu'une autre colonne chinoise prenait les Turcs à revers. Le khan, décontenancé par cette réception imprévue, recula à travers la Mongolie, cherchant à attirer l'armée chinoise au fond des steppes, selon l'éternelle tactique des nomades. Le général chinois évita le piège et, acceptant le défi des Turcs, les relança jusque dans leurs solitudes. Une grande bataille se livra en Mongolie entre Kiéli et Li Tsing. Ce fut un désastre pour les Turcs qui eurent 10.000 soldats tués et ne purent plus se reformer. Les Chinois capturèrent plus de 100.000 ennemis, hommes, femmes et enfants. Le pays de l'Orkhon, de la Toula, de l'Onon et du Kéroulène, le vieux pays tartare

qui, des Huns aux Turcs, avait si souvent fait trembler la Chine, connut à son tour la défaite et l'invasion. Kiéli-khan qui, le soir du désastre, s'était enfui seul sur un cheval, fut livré aux Chinois par un de ses vassaux et envoyé chargé de chaînes à Si-ngan-fou.

A la suite de cette campagne, les Turcs Orientaux furent pour un demi-siècle, rayés de la liste des nations. Leur pays, — la Mongolie Orientale et la Mongolie Centrale —, fut divisé en départements chinois, administrés par des gouverneurs célestes. Les principaux officiers turcs reçurent des titres de mandarins et durent entrer dans la hiérarchie chinoise. « En ce temps-là, dit l'inscription turque de Kocho Tsaïdam, les fils des nobles Turcs devinrent esclaves du peuple chinois, leurs pures filles devinrent ses serves. Les nobles des Turcs abandonnèrent leurs titres turcs et reçurent des titres de dignitaires chinois. Ils se soumirent au *Khan chinois* et lui vouèrent pendant cinquante ans leur travail et leur force. » (1) En Mandchourie, les Khitaï ou Turcs du Liao-toung, jusque-là vassaux des Turcs de l'Orkhon, s'empressèrent de faire leur soumission à la Chine (630).

Taï Tsong eut alors une idée de génie. Toutes les promesses des Turcs tenaient juste l'espace d'une saison. Au fond, ils ne respectaient qu'une chose : le serment militaire. Soit. Ce ne serait pas à un monarque chinois qu'ils obéiraient, mais à un souverain de leur bord. Les ayant copieusement battus, Taï Tsong s'était acquis des titres à leur respect. Il se fit conférer par les princes turcs la dignité de *Tien-khan* (2), c'est-à-dire Khan Céleste, Empereur tartare, chef suprême de tous les Turcs, à peu près comme Charlemagne à quelque temps de là, se fit roi des Lombards, des Bavarois et des Saxons. De leurs princes nationaux, le nouveau Tien-khan fit ses grands officiers. Dès lors, l'honneur turc était

(1) Cf. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 99 (*Mémoires de la Société finno-ougrienne*, t. V), Helsingfors, 1896. — Du même : *Turcica*, *ibid.*, t. XXXVII, 1916.

(2) Gaubil, *Histoire de la dynastie des Tang* (*Mémoires concernant les Chinois*, t. XV, p. 441).

sauf. Les plus farouches capitaines de hordes vinrent faire leur cour à Si-ngan. Plusieurs d'entre eux furent cantonnés au seuil du Gobi, dans la Marche de Ta-tong, la Steppe des Ordos, l'Alachan et la Marche de Touen-houang, avec licence d'y paître leurs troupeaux et mission d'y monter la garde pour le compte de l'Empereur. D'ailleurs, découragés, affamés, divisés entre eux, les Turcs de l'Orkhon n'étaient plus redoutables. A chaque instant, ils priaient le Tang d'intervenir dans leurs querelles et le Tang attisait leurs querelles à plaisir.

Une fois débarrassé des Turcs de Mongolie, Taï Tsong put s'occuper des Turcs Occidentaux. (1) Ce peuple, alors à l'apogée de sa puissance, possédait les provinces du Tarbagataï, du Manas, de l'Ili, et la Transoxiane, avec pour capitales, Akhtag, au Nord de Koutcha, et Tachkend. Dans le premier quart du VIIe siècle, il avait dépassé l'Oxus et sous le règne du roi sassanide Khosroès Parviz, enlevé à la Perse la province de Bactriane. Taï Tsong qui pensait « qu'il devait s'unir à ceux qui sont éloignés pour combattre ceux qui sont proches », soutint d'abord les Turcs Occidentaux qui l'aidèrent à écraser leurs frères ennemis, les clans de l'Orkhon. Mais les Turcs de Mongolie une fois domptés, la politique chinoise n'avait aucune raison de ménager ceux du Turkestan. En 641 les Turcs Occidentaux ayant attaqué la garnison chinoise de Hami, Taï Tsong envoya contre eux une armée qui les écrasa à Katoun Bogdo, au Sud-Ouest d'Ouroumtsi. Cette victoire mit fin au khanat de l'Ouest, comme onze ans auparavant un fait d'armes semblable avait détruit le khanat de l'Est. La politique impériale acheva son œuvre, en provoquant la révolte des Oïgour, puissante tribu du Barkoul, qui se détacha du gros de la nation turque et reconnut le protectorat de la Chine. Pendant deux siècles, le peuple oïgour, le plus civilisé des peuples turcs, allait être le meilleur auxiliaire de la Chine en Asie Centrale. Bon gré mal gré tous les autres clans occidentaux, dans la région

(1) Cf. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) Occidentaux* p. 263.

de l'Ili comme en Transoxiane, durent, suivant le même exemple, accepter le protectorat chinois (1).

Conquête de l'Asie Centrale par l'Empereur Taï Tsong.

La destruction des deux Khanats turcs permit à la Chine de rétablir sa domination sur les oasis du Barkoul, du Youldouz et du Tarim, le vieux pays tokharien de la « Sérinde. »

L'oasis de Tourfan fut soumise la première. Ce pays alors connu sous le nom de Royaume de Kaotchang et dont la capitale était à Yarkhoto, avait au commencement du VIIe siècle accepté le protectorat chinois. Mais le roi de Tourfan s'étant révolté contre la Chine pour des raisons d'intérêt commercial, l'Empereur Taï Tsong le détrôna en 640 et annexa le pays (2).

Si Tourfan avant son annexion, était déja acquise à la civilisation chinoise, Koutcha et Karachar restaient encore à l'époque Tang, deux foyers de civilisation tokharienne, c'est-à-dire *deux foyers indo-européens en plein Turkestan.* Koutcha, au commencement du VIIe siècle, appartenait à une vieille dynastie aryenne, dont les princes, fervents bouddhistes, servaient volontiers d'intermédiaires entre l'Inde et la Chine. En 630, le roi de Koutcha Soufa-tié, dont M. Sylvain Lévi a reconstitué le nom tokharien de Swarnate (3), et en 632 le roi de Karachar se reconnurent vassaux de la Chine. Mais quelques années après, le roi de Karachar et un nouveau roi de Koutcha, appelé par les Chinois Holi Pouchépi (en sanscrit Haripuspa) secouèrent la suzeraineté chinoise et entraînèrent dans leur rébellion plusieurs autres princes de la Sérinde. L'Empereur Taï Tsong envoya contre eux une armée qui fit prisonniers les deux princes tokhariens, détrôna leur dynastie et annexa leurs villes. Un gou-

(1) Chavannes, *Ibid.*, p. 279.

(2) Cf. Chavannes, *Documents*, p. 106, et *Toung-pao*, 1904, p. 7.

(3) Sylvain Lévi, *Le tokharien B, langue de Koutcha*, Journal Asiatique, 1913, I, 311 et sq. Voir aussi Chavannes, *Documents*..., p. 114-121.

verneur impérial fut installé à Koutcha et tout le pays devint une simple préfecture chinoise (648).

La Kachgarie se montra plus docile aux volontés de la Chine. Les princes de cette région se reconnurent vassaux et tributaires de l'Empire, le roi de Khotan en 632, ceux de Kachgar et de Yarkand en 635. Des garnisons chinoises furent établies dans ces trois villes. L'influence de la Chine dépassa même les Tian-chan et s'étendit jusqu'à la Transoxiane et au Caboul. Les princes de Boukhara et de Samarkande en 631 et le roi du Gandhara en 642 reconnurent la suzeraineté de l'Empereur Taï Tsong.

La conquête de l'Asie Centrale fut complétée par des expéditions contre les Toukouhoen et les Tibétains. Les Toukouhoen, horde toungouse du Koukounor, ne cessaient de piller les frontières chinoises. Taï Tsong envoya contre eux une expédition qui les châtia sévèrement. Quant aux Tibétains, jusque là restés à demi-sauvages, une dynastie énergique était en train de réunir leurs tribus éparses et de guider leurs premiers pas vers la civilisation. Le deuxième prince de cette maison, Srong-btsan-sgampo (630-650) introduisit le bouddhisme dans ses Etats. Ce barbare de génie qui fit des moines indiens les éducateurs de son peuple, voulut dans le même but, pour achever de civiliser ses sujets et de policer sa maison, obtenir la main d'une infante chinoise. La cour de Si-ngan l'éconduisit. (1). Il déclara la guerre et fut battu, mais il avait, la pique en main, fait si ferme contenance que l'Empereur Taï Tsong jugea politique de se le concilier. Il eut sa Chinoise, l'infante Wen Tcheng qui ne contribua pas médiocrement à implanter au Tibet le Bouddhisme et l'influence céleste. Devenue régente du Tibet après la mort de son époux, Wen Tcheng maintint avec soin la liberté des routes entre la Chine et l'Inde et ce fut grâce à

(1) Les princesses chinoises éprouvaient en général une grande répugnance à quitter la Cour raffinée de Si-ngan pour partager la couche des rois vassaux, la plupart encore à demi-barbares. Un charmant poème de Li Taï-pé nous fait connaître leurs sentiments à ce sujet sous l'allusion transparente d'une perdrix exilée auprès d'un vautour de Tartarie « là haut, bien loin au delà des frontières, dans la montagne glacée ».

elle que les grands pèlerins chinois du VII[e] siècle purent accomplir avec tant de facilité leur voyage vers la Terre Sainte du Gange (1).

Par le Tibet, les Chinois prirent pied dans l'Inde. L'Empereur de l'Inde du Nord, le célèbre Siladitya dont nous avons plus haut raconté l'histoire, reçut à sa cour, en 643, deux ambassadeurs chinois, Li I-pao et Wang Hiuan-tsé, qui négocièrent avec lui un traité d'alliance. En 646 Wang Hiuan-tsé fut de nouveau envoyé dans l'Inde, mais quand il parvint sur les bords du Gange, Siladitya venait de mourir et le successeur de ce prince, l'usurpateur Ardjouna, rompant l'alliance conclue, se jeta sur la mission chinoise et la pilla. Wang Hiuan-tsé, échappé à ce guet-apens, alla demander des troupes au roi de Tibet Srong-btsan-sgampo et au roi du Népal, tous deux clients du Céleste Empire. Avec les contingents qu'il reçut d'eux il descendit au Béhar, défit les Indiens près du confluent du Gandak et du Gange et fit prisonnier le radjah Ardjouna qu'il ramena chargé de chaines à Si-ngan-fou (648) (2).

L'Œuvre de l'Empereur Taï Tsong.

A la fin de son règne, Taï Tsong jouissait d'un prestige incomparable dans l'Asie entière. « Ceux qui ont jadis soumis les Barbares, s'écriait-il un jour, ce sont seulement Ts'in Hoang Ti et Han Wou Ti. Mais en prenant mon épée de trois pieds de long, j'ai subjugé les Deux Cents Royaumes, imposé silence aux Quatre Mers et les Barbares lointains sont venus se soumettre tous les uns après les autres ! ». Chez les Turcs surtout, son autorité était immense. Entre lui et ses condottieri tartares s'était établi un véritable lien de fidélité personnelle, à la mode turque, le même qui fit plus tard la cohésion de la Compagnie Seldjoucide ou de la Grande Armée des Bordjiguènes, le *Yassak*, la consigne mili-

(1) Cf. Sylvain Lévi, *Notes sur la chronologie du Népal*, J. A., 1894, II, 64.

(2) Sylvain Lévi, *Les missions de Wang Hiuen-tsé dans l'Inde*, J. A. 1900, I, 297.

taire. A cet égard la biographie d'Asséna Chéheul éclaire d'un jour singulier l'histoire de ce règne. (1)

Asséna Chéheul appartenait au clan royal turc qui avait comme insigne héraldique le loup des prairies. C'était le frère cadet de Kiéli qui fut khan de l'Orkhon au commencement du VIIe siècle et qui devait plus tard être vaincu par Taï Tsong. Dépouillé de son patrimoine par Kiéli, Chéheul alla prendre du service en Chine (636). Taï Tsong l'accueillit à bras ouverts et lui fit épouser une infante. De ce jour l'exilé turc devint le meilleur soldat de l'Empire. Ce fut lui qui, en 640, pacifia la Marche de Tourfan. Désintéressé au milieu du pillage, sobre dans la victoire, il s'attira bientôt l'affection fraternelle de Taï Tsong. Il accompagna ce dernier en Corée et y fut blessé. En 647 il organisa l'expédition qui conquit Karachar et Koutcha. Il rattacha ensuite à l'Empire d'un lien plus étroit que par le passé la Kachgarie et la Transoxiane et fit plus qu'aucun des généraux de cette époque pour établir l'hégémonie chinoise en Asie Centrale. Tel était le dévouement d'Asséna Chéheul pour son maître qu'à la mort de Taï Tsong le vieux condottiere voulut se tuer sur sa tombe, à la mode des Turcs « pour garder la couche funèbre de l'Empereur ! ». Le nouveau souverain chinois, Kao Tsong, eut toutes les peines du monde à l'en empêcher. Du reste, Chéheul ne survécut que peu d'années à son maître. Il mourut comblé d'honneurs en 655. Son fils fut aussi un fidèle serviteur de l'Empire.

Mais ce n'étaient pas seulement les auxiliaires turcs qui faisaient la force du nouvel Empire. Taï Tsong avait trouvé en Chine même un instrument de guerre admirable, ses vétérans des campagnes de l'Asie Centrale dont le poète Li Taï-pé a immortalisé la physionomie dans sa pièce sur *l'Homme des frontières* : « L'homme des frontières, de toute sa vie, n'ouvre pas même un livre. Mais il sait courir à la chasse, il est adroit, fort et hardi. A l'automne son cheval est gras, car l'herbe de la steppe lui convient à merveille. Quand il galope, quel air superbe et dédaigneux ! Son fouet

(1) Chavannes, *Turcs Occidentaux*, p. 174.

sonore frappe la neige ou résonne dans l'étui doré. Animé par un vin généreux, il appelle son faucon et sort au loin dans la campagne. Son arc arrondi par un effort puissant, ne se détend jamais en vain. Les oiseaux tombent souvent abattus à plusieurs par ses flèches sifflantes. Les gens se rangent pour lui faire place, car sa vaillance et son humeur guerrière sont bien connues dans le Gobi. Combien nos lettrés diffèrent de ces promeneurs intrépides, eux qui blanchissent sur des livres derrière un rideau tiré ! » — De la Chine oisive, décadente et fatiguée du VIe siècle, le génie de Taï Tsong avait réussi à faire sortir une Chine nouvelle une Chine guerrière, rude, hargneuse, toujours à cheval pour la chasse ou la bataille, et qui opposait aux Tartares leurs armes, leur tactique et leurs mœurs.

Taï Tsong mourut en 649. Il fut enterré sur une colline isolée du Chen-si, à 40 li au Nord-Ouest de Li-tsiuan-hien. Il voulut dormir son dernier sommeil entouré des statues des rois étrangers qu'il avait subjugués et, avec, sculptée sur les dalles de son sépulcre, l'image de ses six chevaux de guerre.

Règne de Kao Tsong (650-683). Soumission de la Corée et du Tarbagataï.

Kao Tsong, fils et successeur de Taï Tsong, qui monta sur le trône impérial en 650, était loin d'avoir les qualités personnelles de son père. Du rude soldat qui avait conquis l'empire par sa bravoure, au prince élevé dans l'étiquette du Palais, la différence était grande. Kao Tsong resta toute sa vie livré à son entourage, et fut le jouet des femmes qui eurent sur lui une influence déplorable. Cependant la machine politique construite par Taï Tsong était si solide qu'après la mort de ce prince, elle continua à marcher pour ainsi dire toute seule. Les vétérans du grand Empereur restèrent fidèles à ses enseignements et, en Corée comme au Tarbagataï, achevèrent son œuvre.

Taï Tsong était mort sans avoir réglé la question de Corée. La péninsule coréenne était, à cette époque, partagée en trois royaumes : le Koraï ou Kaoli qui comprenait le Nord-Ouest du pays avec le Liao-toung ; le Pektché au Sud-Ouest et le Sinra au Sud-Est. En 645, Taï Tsong en personne avait essayé de soumettre le principal de ces royaumes, le Koraï qui avait déjà résisté à tous les efforts de ses prédécesseurs. Le grand empereur s'était emparé de Liao-yang, mais il n'avait pu prendre la ville forte d'Antsiou et avait dû renoncer à son entreprise. La rivalité des trois royaumes coréens permit enfin à la politique chinoise d'atteindre son but. En 660, le Sinra, menacé par la coalition du Koraï et du Pektché, fit appel à l'Empereur Kao Tsong. Celui-ci envoya en Corée le général Sou Ting-fang qui jeta à la mer une armée de secours japonaise et annexa le Pektché (663). Le Koraï fut plus difficile à soumettre. Ce ne fut qu'en 668 que les Chinois s'emparèrent de Hpieng-yang, capitale du royaume et détrônèrent la dynastie régnante. Ils administrèrent alors directement pendant quelques années le Pektché et le Koraï. Puis ils abandonnèrent ces deux pays à leurs clients, les princes de Sinra, au profit desquels se trouva ainsi réalisée, sous la suzeraineté de la Chine, l'unité de la péninsule coréenne (677) (1).

A l'autre extrémité de l'Empire, le royaume des Turcs Occidentaux, détruit par l'adroite politique de Taï Tsong, était en train de se reconstituer au profit des Karluk, tribu turque qui habitait la région de l'Irtych Noir et de l'Imil, au Tarbagataï. S'étant mis en révolte contre la suzeraineté de l'Empire, les Karluk attaquèrent les garnisons chinoises de Goutchen et de Tourfan. L'Empereur Kao Tsong envoya contre eux son meilleur général, Sou Ting-fang, qui rallia au passage les auxiliaires Oïgour et s'engagea dans les âpres solitudes du Tarbagataï. L'hiver approchait, le sol était couvert de deux pieds de neige. « Le brouillard, disait le géné-

(1) La dynastie de Sinra gouverna la Corée de 677 à 935. A cette dernière date, elle fut renversée par un descendant de l'ancienne dynastie de Koraï. C'est depuis lors que le pays coréen porte son nom actuel. (Corée-Koraï). Cf. Longford, *Story of Korea*, Londres 1911, p. 84 et s. q

ral chinois à ses troupes, fait partout l'obscurité, le vent est glacial ; les Barbares se disent que nous ne pouvons faire campagne en cette saison. Hâtons-nous de les surprendre ! » Son calcul réussit. Il tomba à l'improviste sur les Karluk et les écrasa dans une grande bataille près de la rivière Borotala, à l'Ouest de l'Ebinor (657). Le chef ennemi ayant pris la fuite vers l'Ouest, Sou Ting-fang se lança à sa poursuite, lui infligea un nouveau désastre près de Tokmak, aux sources du Tchou, et le força à se réfugier en Transoxiane, chez le roi de Tachkend qui le livra aux Chinois (658). Les villes de Koutcha, Kachgar et Yarkand qui s'étaient associées à la révolte des Karluk, furent châtiées et rentrèrent dans l'obéissance (662) (1).

Le Turkestan fut alors annexé à la Grande Chine et forma deux gouvernements nouveaux : le gouvernement de Pé-ting (nom chinois de la ville de Bichbalik près de Goutchen), et celui du Ngan-si. Le premier comprenait tout le pays appelé par les Chinois « Pé-lou » ou Marche du Nord, c'est-à-dire la région du Barkoul, l'Ili et le Tarbagataï. Le gouvernement du Ngan-si, dont le siège fut à Koutcha, embrassait le « Nan-lou » ou Marche du Sud, c'est-à-dire la Kachgarie toute entière, ou, comme disaient encore les Chinois, « les Quatre Garnisons » : Koutcha, Tokmak, Kachgar et Khotan. Au Gouvernement du Ngan-si se rattachait en outre le protectorat des Pamirs, de la Sogdiane, de la Bactriane et du Caboul. Toutes ces provinces des confins indo-iraniens reconnaissaient en effet la suzeraineté chinoise : On vit l'Empereur Kao Tsong délivrer des diplômes d'investiture aux rois de Samarkande (650), de Boukhara (656), du Ferghana (658) et du Gandhara (660). En 662, Kao Tsong songea même à replacer sur le trône de Perse le dernier Sassanide, Firouz, chassé par les Arabes et qui s'était réfugié à sa cour.

Parvenu à ce degré de puissance, l'Empire des Tang subit tout à coup une série de graves revers. Un nouvel adversaire venait de surgir sur ses flancs : le Tibet. Devenus depuis la

(1) Cf. Chavannes, *Documents*, pp. 37, 65, 267 et *Toung-pao*, 1904, 20-21.

mort de Taï Tsong une puissance militaire de premier ordre, les Tibétains chassèrent du Koukou-nor les tribus toungouses, vassales de la Chine (663), exterminèrent une armée chinoise dans la vallée du Boukaïn Gol et, se jetant sur la Kachgarie, enlevèrent à l'Empire les places de cette région, Khotan, Yarkand, Kachgar et Koutcha, qui restèrent pendant plus de vingt ans en leur pouvoir (670-692). En même temps les Turcs de l'Ili se révoltèrent contre l'Empire, de sorte que le Turkestan tout entier se trouva perdu pour les Chinois (682). — Les désordres dont la cour impériale était le théâtre, détournèrent la Chine de tout effort sérieux pour recouvrer ses provinces.

Une Agrippine Chinoise. Gouvernement de l'Impératrice Wou Héou (684-705).

Lorsque Kao Tsong n'était encore que prince héritier, il avait aperçu la belle Wou Héou qui était la favorite de son père, l'Empereur Taï Tsong. Depuis ce jour, le jeune homme, frappé de sa grâce, l'aima en silence. Après la mort de Taï Tsong, toutes les dames du harem durent, suivant la coutume en pareil cas, couper leur chevelure et entrer au couvent. Dès que le deuil officiel fut terminé, Kao Tsong, devenu Fils du Ciel, fit sortir Wou Héou de sa retraite et la rappela à la Cour. Elle vint — dit l'annaliste chinois —, « avec une perruque de faux cheveux en attendant que les siens eussent repoussé ». Quelques jours après, elle était la maîtresse officielle du nouvel Empereur. Mais ce rôle subalterne ne suffisait pas à l'ambitieuse jeune femme. Pour parvenir à son but, elle commit le crime le plus monstrueux de la nature. Elle étrangla de ses mains l'enfant qu'elle avait eu de l'Empereur et accusa du forfait l'impératrice légitime. Kao Tsong, abusé, répudia cette dernière et éleva Wou Héou au trône. Malgré l'opposition des vieux compagnons d'armes de Taï Tsong, il tomba dès lors sous le joug de sa nouvelle épouse. Comme il continuait à visiter en secret l'impératrice répudiée, Wou Héou fit couper à cette malheureuse les pieds

et les mains sans que le Fils du Ciel osât se plaindre. Elle fit ensuite destituer le prince héritier, nommer à sa place son fils à elle, et obligea Kao Tsong à faire périr les grands qui s'étaient opposés à sa fortune.

A partir de 660, ce fut Wou Héou qui, au nom de Kao Tsong, dirigea toutes les affaires de l'Etat. C'était d'ailleurs une femme supérieure et les chroniqueurs, qui ne la ménagent pas, avouent « qu'elle jugeait mieux les affaires que l'Empereur lui-même ». Sous sa ferme direction, la machine administrative de Taï Tsong continua à fonctionner et, malgré les tragédies du sérail, les vétérans continrent partout les Barbares. Mais si l'Empire ne se ressentit guère des caprices de la jeune femme, la Cour subit de son fait la plus odieuse tyrannie. Après avoir fait périr les mandarins qui lui résistaient, elle obligea leurs veuves et leurs filles à lui servir d'esclaves. Le timide empereur connaissait l'innocence de ces victimes et il n'osait réagir, — seulement le remords rongeait sa santé. Il mourut de chagrin en 683, après avoir vu son fils préféré empoisonné par Wou Héou.

Le jeune Empereur Tchong Tsong, fils de Kao Tsong et de Wou Héou, monta alors sur le trône de Chine. Mais lui aussi avait une femme intrigante et ambitieuse, Weï Chi, qui comptait bien gouverner à son tour. Naturellement, Weï Chi ne put s'entendre avec l'impératrice douairière, et celle-ci trancha la difficulté en déclarant son propre fils déchu du trône. Au bout d'un an de retraite, Wou Héou reprit donc le pouvoir, cette fois sans contrainte aucune (684). Les princes du sang, honteux de voir la race de Li Che-min bafouée par une ancienne concubine, se révoltèrent. Ils furent vaincus et leurs têtes apportées à l'impératrice.

Maîtresse absolue du pouvoir, Wou Héou satisfit tous ses caprices. Elle prit pour favori un jeune bonze, le nomma supérieur du plus grand couvent de Lo-yang et « lui donna licence d'entrer au Palais et d'en sortir à toute heure du jour et de la nuit ». Les exécutions capitales se multiplièrent, motivées par de simples dénonciations anonymes. Puis la tête tourna à l'impératrice. Elle revêtit le costume des Fils du Ciel et prétendit fonder une dynastie nouvelle,

donner l'Empire a ses neveux. Cette fois, c'en était trop. Les vétérans protestèrent et la grande ombre de Taï Tsong se dressa pour empêcher l'usurpation. Le khan des Turcs de l'Orkhon, le redoutable Metchouo, déclara que, si on touchait à la descendance du grand empereur, il envahirait la Chine avec toutes ses hordes. Wou Héou chercha à se le concilier en mariant son neveu, à elle, à la fille du roi turc. Mais ce dernier refusa avec hauteur, ne jugeant digne de sa race que la race de Taï Tsong : — il offrit sa fille non pas au neveu de Wou Héou, mais à Tchong Tsong, l'empereur légitime que Wou Héou avait détrôné. Il alla jusqu'à demander compte à la souveraine des crimes qu'elle avait commis, et se déclara le vengeur des Tang opprimés.

En apprenant la réponse du roi turc, l'orgueilleuse impératrice eut un accès de rage. Dans sa colère, elle alla jusqu'à mettre à prix la tête de Metchouo. Celui-ci qui n'affectait de défendre la dynastie légitime que pour pouvoir intervenir dans les affaires chinoises, envahit aussitôt l'Empire et, dans une razzia terrible, captura 90.000 personnes, hommes, femmes et enfants, qu'il fit ensuite égorger.

Le sentiment du péril l'emporta chez Wou Héou sur l'orgueil blessé et sur l'ambition familiale. Elle obtint la paix des Turcs en offrant à Metchouo un important subside. Elle rétablit l'empereur Tchong Tsong sur le trône et, tout en gouvernant toujours seule, affecta désormais de tenir de lui tout le pouvoir. D'ailleurs, elle vieillissait, négligeait la politique et laissait les affaires de l'Etat à ses nouveaux favoris, les frères Tchang. Mais telle était la terreur qu'elle inspirait encore que les grands attendirent presque son agonie pour l'abattre.

Une nuit de l'an 705, les seigneurs de la Cour envahirent en armes le Palais sacré. Ils rencontrèrent le timide Tchong Tsong, l'empereur sans pouvoir, l'acclamèrent, l'entraînèrent de force et firent irruption dans les appartements de Wou Heou. La vieille impératrice, réveillée dans son sommeil, seule et sans défenseurs, tint tête à l'orage. Elle essaya une dernière fois d'intimider Tchong Tsong et peut-être y eût-elle réussi si les conjurés lui en avaient laissé le temps. Mais

ils lui mirent le poignard sur la gorge, la forcèrent à abdiquer et massacrèrent sous ses yeux les frères Tchang. Quelques jours après, elle mourut de dépit à l'âge de 81 ans.

Une Messaline Chinoise. L'Impératrice Weï Chi (705-710).

La race des Tang semblait épuisée, destinée à se laisser mener par des femmes sans scrupules. L'Empereur Tchong Tsong, à peine délivré de la tutelle de sa terrible mère, tomba sous le joug, plus honteux encore, de sa femme Weï Chi.

La nouvelle souveraine avait jadis partagé la disgrâce de son époux. Elle l'avait consolé dans sa prison et s'était acquis alors toute sa tendresse. En souvenir des épreuves communes, il lui abandonna, une fois sur le trône, un pouvoir absolu. En vain un sage mandarin rappelait-il au jeune empereur le proverbe confucéen que « quand la poule chante trop matin, les affaires de la ferme courent grand danger ». Tchong Tsong, follement épris, ne voulait que ce que voulait l'Impératrice. Elle voulut prendre un amant, qui fut le beau Wou Ssan-ssé. L'indolent Tchong Tsong fit exécuter les fâcheux qui tentaient de le renseigner : « Il craignait, dit naïvement le chroniqueur, qu'on ne découvrit, par une enquête, des choses qui auraient pu lui faire de la peine. » Wou Ssan-ssé fit donc condamner ses ennemis personnels « pour les punir de répandre des calomnies sur la vertu de la souveraine ». Ainsi périrent les hommes d'Etat auxquels Tchong Tsong devait le trône et qui l'avaient délivré de la tyrannie de Wou Héou.

Le gouvernement de Weï Chi fit regretter celui de l'impératrice précédente Malgré ses vices et ses crimes, Wou Héou avait du moins eu le sens du gouvernement. Sa main, terriblement dure à ses ennemis, avait contenu aussi les ennemis de l'Etat. Weï Chi, au contraire, avait les vices et la perversité de la défunte souveraine, sans en avoir les solides qualités. Elle ne voyait dans le pouvoir qu'un moyen de satisfaire sa luxure et laissait le Roi des Turcs, Metchouo,

ravager tout le Kan-sou (706). Tant de honte suscita un vengeur. Le prince impérial, exaspéré par les défaites militaires et par les turpitudes de la cour, poignarda le favori de l'impératrice, le tout-puissant Wou Ssan-ssé (707). Mais il avait compté sans la stupidité de l'Empereur. Tchong Tsong, dérangé dans sa quiétude par ce drame imprévu, y mit ordre en faisant exécuter séance tenante son héritier. Cependant toute la Cour ne parlait que des débordements de Weï Chi. L'Empereur seul semblait les ignorer. Sur un scandale plus retentissant que les autres, il sortit enfin de sa sécurité. Alors la Messaline chinoise l'empoisonna (710).

Weï Chi, pour avoir le temps de s'assurer le pouvoir, essaya de tenir secrète la mort de Tchong Tsong. Elle redoutait avec raison le loyalisme dynastique des vétérans. Mais les princes du sang, notamment le jeune Ming Houang, neveu de l'Empereur assassiné, avaient percé le mystère de sa mort. Quand ils révélèrent le crime aux gardes du palais, vieux soldats blanchis sous le harnois et qu'on appelait les « peaux de tigre », ceux-ci leur ouvrirent les portes du sérail. Les conjurés y entrèrent la nuit, en armes, conduits par Ming Houang ; ils surprirent Weï Chi au fond des appartements secrets et l'abbatirent à coups de flèches : sa tête plantée sur une pique fut promenée en triomphe. Toutes les femmes de l'entourage de Weï Chi furent massacrées sur son corps. Puis les conjurés portèrent au trône l'héritier légitime de l'Empire, le prince Joueï Tsong, dont le fils, Ming Houang, avait, plus que tout autre, contribué à la révolution qui venait de s'accomplir (710).

Mais Joueï Tsong n'avait pas l'énergie nécessaire à cette terrible époque. Après toutes ces tragédies et en présence de la révolte tibétaine, oïgoure et cathaïque, il fallait à l'Empire un chef de guerre en qui se retrouvât quelque chose du génie de Li Che-min. En 712, Joueï Tsong abdiqua spontanément en faveur de son fils Ming Houang ou Hiouen Tsong à la valeur duquel il devait le trône. Ming Houang inaugura aussitôt une vigoureuse politique militaire qui rétablit l'ordre à l'intérieur et le prestige de la Chine en Asie.

Règne de l'Empereur Ming Houang (712-756). La Vie de Cour à Si-Ngan. La favorite Yang Feï.

Telle était la situation de la Chine à l'intérieur, quand l'Empereur Hiouen Tsong, plus connu sous le nom de Ming Houang, « l'Illustre Empereur », monta sur le trône (712).

Ming Houang fut un des plus brillants souverains de l'histoire chinoise. Comme Léon X et Louis XIV, il domina son siècle par ses défauts autant que par ses qualités. Au dehors, par les campagnes longtemps victorieuses de ses armées, il doubla le territoire de l'Empire avant de l'épuiser par des guerres sans fin. A l'intérieur, il donna à la civilisation chinoise un éclat prodigieux avant d'exaspérer le peuple par le luxe ruineux de sa cour et les prodigalités de ses favorites. Surtout, il eut conscience de son métier de roi ; aucun souverain ne joignit à une telle majesté des dons naturels aussi heureux. Son avènement se traduisit par une éclatante renaissance littéraire. Il sut encourager les talents, les grouper autour de lui, les provoquer. En 723, il fonda, dans son palais, une bibliothèque incomparable, ouverte à tous les lettrés. En 725, il institua l'*Académie des Han-lin*, vénérable société savante restée jusqu'à nos jours la dépositaire de la sagesse confucéenne (1). Philosophe, artiste et poète lui-même, Ming Houang se piquait de tout comprendre et de tout goûter. Il avait inauguré son règne par un pèlerinage au tombeau de Confucius, mais en même temps, il montrait un vif penchant pour la mystique bouddhique et le spiritualisme taoïste. Il réunit autour de lui une pléiade de poètes de génie, comme Li Taï-pé et Thou Fou, qui étaient moins ses sujets que ses amis. La favorite de Ming Houang, la belle Yang Feï (2), la Pompadour chinoise,

(1) Cf. Bazin, *Recherches sur l'histoire de l'Académie de Pékin*, J. A., 1858, I, 1-105.

(2) Appelée aussi Yang Koueï-feï ou Taï Tsun.

protégeait et encourageait ces grands hommes en faveur desquels le Fils du Ciel savait faire fléchir la rigueur de l'étiquette millénaire. On avait déjà vu, à la génération précédente, l'Empereur Tchong Tsong, donner au poète Song Tchi-wen son propre manteau de soie brodée. Ming Houang fit mieux encore : Un jour que le poète Li Taï-pé, ayant bu plus que de raison, se trouvait malade, le souverain vint lui rendre visite à son chevet et prépara, de ses mains royales, une tasse de thé pour le guérir. Enfin, Ming Houang institua dans son palais une véritable Académie de musique, qui fut placée sous le patronage de la favorite Yang Feï, et où entrèrent les jeunes filles les mieux douées de la noblesse. Lui-même composa, pour cette Académie des sortes d'opéras mêlés de danses et de chants.

Sous ce règne brillant et glorieux, la vie, à la Cour de Si-ngan, fut une féérie perpétuelle, — *la « vie inimitable »* des Annales Célestes —. Les poésies du temps font revivre pour nous cette époque, unique dans l'histoire de la civilisation orientale (1). Voici une fête au palais de Ming Houang, d'après Li Taï-pé, l'ami et le compagnon de plaisirs de ce prince : « Dans l'immense palais dont les pavillons percent l'azur du ciel, dont les colonnes éclatantes sont entourées de dragons d'or, derrière les stores qui se soulèvent, de belles jeunes filles, pour fêter le soleil, font parler sous leurs mains délicates l'harmonie des pierres sonores. L'air qu'elles jouent, le souffle du printemps le porte aux oreilles du prince, cet air, c'est celui de la chanson : Hâtons-nous de jouir ! On sort, on s'embarque sur le grand lac pour aller visiter ses îles verdoyantes. L'eau jaillit à la proue des barques rapides, couvertes de tentes multicolores. Trois mille jeunes filles d'une beauté parfaite, offrent le tribut de leurs jeux et de leurs rires. Elles frappent des cloches, elles battent du gong, elles font un bruit à croire que le palais s'écroule. Le peuple aussi se réjouit au dehors. Il danse, il

(1) Toutes les citations qui suivent sont empruntées à d'Hervey Saint Denys, *Poésies chinoises de l'époque des Thang*, ouvrage aussi remarquable par son charme littéraire que par sa science, et que nous résumons ici quand nous ne pouvons le citer intégralement.

chante l'hymne de la paix, cet hymne, qui dit : Le maître contemple son ouvrage, le calme et le bonheur de tous! »

Li Taï-pé revient plus loin sur ces *fêtes du printemps* où la Cour de Si-ngan déployait tous sa magnificence : « La neige ne charge plus les branches de l'abricotier. Le souffle du printemps renaît parmi les rameaux du saule. Les chants amoureux des oiseaux portent l'ivresse dans les sens. L'hirondelle est de retour et voltige autour des toits en poussant son petit cri. C'est le temps des longs jours, c'est le temps où le soleil éclaire la natte des joyeux convives, le temps où fleurs nouvellement écloses et danseuses élégamment parées se font mutuellement valoir. Quand vient le soir, on éloigne les gardes aux brillantes cuirasses, et les plaisirs de toute sorte se prolongent bien avant dans la nuit. Un vent tiède et parfumé pénètre au plus profond du palais où les stores blanchissent de grand matin sous les frais rayons de l'aurore. Les fleurs du palais rivalisent d'éclat en souriant au soleil, tandis que le printemps reçoit des plantes aquatiques le mystérieux hommage de leur floraison. Dans les arbres du parc impérial, on entend s'égosiller les oiseaux. Dans les kiosques de couleur azur, on voit danser les femmes du souverain. Voici le mois où fleurissent pêchers et pruniers. On prendrait le feuillage délicat du saule-pleureur pour de l'or fin et la blanche floraison du poirier pour une neige odorante. L'hirondelle a fait son nid au faîte du pavillon de jade. Sous les serrures de cette illustre demeure, un auguste couple est abrité. Là, sous les rideaux de soie brodée, on ne songe qu'à s'enivrer d'amour. Les plus belles filles sont choisies pour suivre à la promenade le char impérial et leur essaim joyeux sort en chantant des appartements secrets, mais une seule femme règne sur le cœur du souverain... »

Les descriptions du poète Thou Fou concordent avec celles de Li Taï-pé pour célébrer « *les délices de Si-ngan* ». Thou Fou, comme Li Taï-pé, avait été l'ami et le confident de Ming Houang et plus tard, dans son exil, après la mort de ce prince, il évoquait longuement le souvenir de ces merveilles qu'on ne devait plus revoir. Ainsi, les émigrés vieillis,

se rappelant avec mélancolie les derniers Trianons, l'époque où l'on connaissait encore *la douceur de vivre* : « Dans les jardins de Si-ngan où flottait l'étendard du souverain, tout ce que produit la nature se paraît à l'envi des plus belles couleurs. Là résidait celle que l'amour du premier des hommes avait faite la première des femmes, celle qui, aux beaux jours, prenait place sur le char impérial, à côté du souverain. Devant le char se tenait un gracieuse escorte de jeunes filles armées d'arcs et de flèches et montées sur des chevaux blancs qui piaffaient en rongeant leur frein d'or ; elles retournaient gaîment la tête et lançaient jusqu'aux nues des flèches multicolores en poussant des cris joyeux quand quelque oiseau tombait victime de leur adresse... On voyait s'agiter devant l'Empereur les éventails en plumes de faisan, s'avancer son visage majestueux et resplendir les écailles d'or de sa cuirasse. Le cortège impérial s'avançait au milieu des tentes brodées de perles, des colonnes délicatement sculptées, des volières où étaient conservés les oiseaux les plus rares, puis on s'embarquait sur des jonques au mât d'ivoire, aux voiles de satin qui, sur l'eau transparente des lacs, faisaient lever les bleus oiseaux ; de belles jeunes filles venaient au printemps rire et jouer avec nous sur la rive ; nous passions nos journées en promenades sur l'eau et nos soirées à d'autres plaisirs. »

L'âme de toutes ces fêtes était Yang Feï —. Cette femme d'élite exerçait un empire absolu sur le cœur de Ming Houang, moins par sa beauté que par la séduction de son esprit. Protectrice des artistes et des poètes, elle était digne de vivre dans leur intimité. Nul ne goûtait mieux qu'elle l'harmonie d'un beau vers. Dans les œuvres du temps passe sans cesse l'élégante silhouette de celle qui devait être à la fois la Pompadour et la Marie-Antoinette chinoise. Le plus souvent quelqu'un des grands poètes du VIIIe siècle est alors associé au couple impérial — : Un soir que l'Empereur se trouvait dans un pavillon, sur le bord d'une pièce d'eau avec Yang Feï « qui contemplait la beauté de pivoines en fleurs, il fit appeler le poète Li Taï-pé et lui tendit « trois feuilles de papier impérial à fleur d'or ». Li Taï-pé qui avait

deviné sans mot dire le désir du prince, improvisa aussitôt trois poèmes qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de la littérature chinoise et qui commencent ainsi : « S'Il voit des nuages qui se meuvent légèrement, Il songe aux mouvements gracieux de sa bien-aimée. S'Il voit des fleurs, elles Lui rappellent aussitôt les nuances délicates de son visage... Ce soir la plus céleste des fleurs et la plus exquise des femmes s'unissent pour charmer Son regard... » Lorsque le poète donna lecture de ces vers, l'Empereur l'accompagna sur sa flûte de jade « et Yang Feï souriait, *ayant compris la beauté du poème* ».

Comme Li Taï-pé, Thou Fou a célébré dans ses vers la séduction de la favorite. Un de ses meilleurs poèmes fut composé « *en écoutant chanter la princesse Yang Feï* ». — « La plus belle des femmes vient de chanter une mélodie. Elle est seule, debout. Sa bouche encore entr'ouverte laisse voir ses dents éclatantes. La salle entière est troublée de mélancolie. Les sons purs se sont élevés jusqu'aux nuages. Dans le silence revenu chacun regarde monter la nuit transparente. Les vieillards songent avec amertume à leurs années déclinantes. Les jeunes guerriers, bouleversés, pleurent... Depuis longtemps, les tasses de jade ont été délaissées. Le son prolongé des flûtes d'or affole encore le palais entier. Il me semble que mon cœur va mourir. »

Guerres de l'Empereur Ming Houang contre les Turcs et les Tibétains.

A l'avènement de Ming Houang, les désastres qui avaient marqué la fin du règne de Kao Tsong, étaient en partie réparés. Le mérite de ce relèvement revient à l'impératrice Wou Héou. En 692, l'énergique souveraine envoya une expédition qui reprit aux Tibétains toutes les places de la Kachgarie jusques et y compris Koutcha et Tokmak. Les Tougacn, tribu turque de l'Ili, ayant voulu disputer Koutcha à la Chine, celle-ci suscita contre eux le chef des Turcs de l'Or-

khon, Metchouo-khan, qui les tailla pièces (710). Cependant, Metchouo-khan devenait à son tour pour la Chine un voisin dangereux. Appelé par les Chinois contre les Khitaï, autre tribu turque du Liao-toung, il avait pillé lui-même les campagnes du Pe-tchi-li et du Chan-si (696), puis en 706, détruit une armée chinoise dans la région de Toueuhouang et ravagé le Kan-sou (1).

Telle était la situation lorsque Ming Houang monta sur le trône impérial. Le premier soin du nouveau Fils du Ciel fut d'ameuter contre les Turcs de l'Orkhon les autres tribus turques de l'Asie Centrale, Nouchépi du Talas, Tourgach de l'Ili, Karluk du Tarbagataï, Oïgour du Barkoul, Khitaï du Liao-toung. Metchouo-khan succomba devant cette coalition. Il fut tué et sa tête envoyée à la Cour de Chine (716). Son fils Mékilien qui régna après lui sur les Turcs de l'Orkhon, se reconnut vassal de l'Empire dont ils devint même un client si dévoué qu'à sa mort Ming Houang fit graver sur sa tombe à Kocho-Tsaïdam près de Karakoroum, en Mongolie, une inscription à son éloge (732) (2). En 745, le khanat des Turcs de l'Orkhon fut définitivement détruit, à l'instigation de la politique chinoise, par les Oïgour et les Karluk. Sur ses ruines s'éleva un puissant royaume oïgour qui eut Karakoroum pour capitale et qui resta longtemps vassal fidèle de la Chine.

Le péril turc était définitivement écarté ; restaient pour la Chine le péril tibétain et le péril arabe. Les Tibétains revendiquaient toujours la Kachgarie. Quant aux Arabes, qui, dans les premières années du VIIe siècle, s'étaient établis en Transoxiane, ils se heurtaient aux possessions chinoises du côté du Ferghana. Tibétains et Arabes unirent bientôt leurs forces contre l'Empire Chinois. En 717, ils provoquèrent parmi les Turcs, sujets de la Chine, une révolte fort grave, celle des Tourgach de l'Ili. Les Tourgach chassèrent

(1) Cf. Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-kioue*, J. A. 1864, II, 413-458.

(2) Cf. Blochet, *Les inscriptions turques de l'Orkhon*, Rev. Archéologique, 1898. — Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, Helsingfors, 1896. — Radloff, *Alttürkischen Inschriften der Mongolei*, Petersb. 1894.

la garnison chinoise de Tokmak et vinrent assiéger celle de Koutcha, tandis que les bandes tibétaines attaquaient le Kan-sou. Mais les Chinois réagirent énergiquement. Ils repoussèrent tout d'abord du Kan-sou les Tibétains et les forcèrent à signer la paix (730). Puis ils s'occupèrent des Tourgach. Le général chinois Kai Kia-yun, renforcé des auxiliaires de la Kachgarie, pénétra dans la région de l'Issik-koul et écrasa les Tourgach dans une grande bataille près de Tokmak (739). L'armée chinoise poussa jusqu'à Talas, aux portes de la Transoxiane. Tout le Turkestan Oriental se soumit alors à l'Empire.

Politique de l'Empereur Ming Houang en Iran et dans l'Inde.

Après la reconquête du Turkestan Oriental, une des grandes idées politiques de l'Empereur Ming Houang fut la protection des Etats indigènes turcs ou aryens de la Transoxiane et du Haut Pendjab contre les attaques des Arabes et des Tibétains. Pour cela, il s'efforça constamment de maintenir libres les routes du Pamir vers les vallées du Syr Daria, du Caboul et du Cachemire.

Tous les petits princes des confins indo-iraniens à cette époque, clients séculaires de la Chine, et partageant avec elle la religion bouddhique et la culture gandharienne, n'avaient qu'un rêve : provoquer contre le péril musulman la mise en mouvement de l'immense Empire Jaune, broyer l'Islam sous les légions des Tang. Tous les Transoxianais, Turcs ou Tadjiks d'une part, tous les Indiens du Nord-Ouest d'autre part, se tournaient vers le Tang comme vers leur allié et protecteur naturel. Et le Tang, menacé comme eux par le double progrès de la religion arabe et des armées tibétaines, cherchait à les grouper autour de lui pour faire d'eux le rempart extérieur de l'Empire.

En Transoxiane, le roi de Samarkande s'était reconnu vassal de la Chine. Chassé par les Arabes, il se réfugia à la cour de Si-ngan. A deux reprises, en 713 et en 726, les rois

de Boukhara et de Tachkend envoyèrent une ambassade à l'Empereur Ming Houang pour lui demander d'organiser une expédition contre les Arabes. En 718, le prince iranien du Tokharestan (ancienne Bactriane) vint lui-même à Si-ngan pour se concerter avec Ming Houang en vue de la lutte commune contre les Arabes et les Tibétains. Même attitude de la part des principautés pamiriennes. Les roitelets de Gilgit, du Baltistan, de Wakhan, de Yasin, et du Gandhara, également menacés par les Arabes et les Tibétains, se rapprochèrent étroitement de la Cour impériale qui leur décerna des brevets d'investiture. Il n'est pas jusqu'au radjah de Cachemire, Lalitaditya, alors le plus puissant souverain de l'Inde septentrionale, qui n'ait sollicité et obtenu l'alliance de la Chine. Il proposa à Ming Houang d'établir des garnisons chinoises au Ladakh pour arrêter les incursions des Tibétains. Mais ceux-ci prévinrent ses desseins en prenant le Cachemire à revers. En 736, ils occupèrent le Baltistan, Gilgit et Yasin, coupant ainsi les communications de la Chine avec ses vassaux indo-iraniens.

L'invasion tibétaine dans les hautes vallées cachemiriennes, obligea l'empereur Ming Houang à tenter un grand effort. Par son ordre, le gouverneur de Koutcha, Kao Sien-tché, un des soldats les plus hardis qu'ait produits la Chine, partit pour le Cachemire à la tête d'une puissante armée. Kao Sien-tché remonta la rivière de Kachgar, traversa le Kizil Art, suivit les vallées pamiriennes du Rochan et du Wakhan, et, par le passage de Baroghil, descendit au Cachemire. Il surprit complètement les Tibétains installés au Yasin et les chassa de ce pays ainsi que de Gilgit et du Baltistan (747-748). Cette expédition eut en Orient un retentissement prodigieux. Désormais établie sur le plateau du Pamir, d'où elle surveillait à la fois le Tibet, le Turkestan, l'Iran et l'Inde, la Chine parut l'arbitre du continent tout entier (1).

Kao Sien-tché fut un moment une sorte de vice-empereur chinois de l'Asie Centrale. De sa résidence de Koutcha, il

(1) Cf. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue...*, p. 292 et sq.

faisait la loi jusqu'à la Caspienne et au Pendjab. Mais il ne sut pas se modérer dans son triomphe et se mit à traiter les rois vassaux comme de simples mandarins chinois. En 750, convoitant les richesses du roi de Tachkend, un des plus loyaux clients de l'Empire, il entra en Transoxiane, fit exécuter ce prince et mit Tachkend au pillage. Ce crime eut pour résultat immédiat de faire l'accord entre Arabes et Transoxianais. La population de Tachkend, jusque-là obstinément fidèle à la Chine, se révolta. Le fils de la victime se réfugia chez les Arabes qui, joyeux de ce prétexte d'intervention, se mirent en devoir de le venger. Kao Sien-tché rallia en hâte les garnisons chinoises de la Kachgarie et les auxiliaires ferghanais restés fidèles. Mais tandis qu'il s'avançait vers la Transoxiane pour faire face à l'invasion arabe, la tribu turque des Karluk se souleva derrière lui, au Tarbagataï. Cerné entre l'armée arabe et les bandes turques, il fut vaincu à la grande bataille d'Athlach, sur le Talas (juillet 751). Il échappa presque seul au désastre de son armée et s'enfuit à franc étrier à Koutcha, ayant perdu en un seul combat le résultat de quatre ans d'efforts (1). Dix ans ne s'étaient pas écoulés que la domination chinoise avait entièrement disparu en Asie Centrale.

Décadence de l'Empire Tang.
Désastres et Révoltes.

La même année, aux deux autres extrémités de l'Empire, les Chinois éprouvèrent coup sur coup de nouveaux désastres. En Mandchourie Méridionale, les Khitaï, nation turque du Liao-toung qui commençait alors sa descente vers le Golfe de Pe-tchi-li, détruisirent une armée chinoise. Et au Yun-nan, les Nan-tchao, peuple de race Thaï, c'est-à-dire siamoise, qui habitait la région de Tali, chassèrent les garnisons impériales. Une expédition chinoise ayant été dirigée contre eux, les Nan-tchao la surprirent dans les défilés des Alpes yunnanaises et la détruisirent sur les bords du Lac de Tali. Le Yun-nan était perdu pour l'Empire (751).

(1) Cf. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue Occidentaux*, p. 296.

Ces désastres répétés révélaient l'épuisement du peuple chinois. Le règne de l'Empereur Ming Houang finissait comme tant de grands règnes, dans l'angoisse. Depuis un siècle et demi, l'élite de la jeunesse allait périr misérablement dans les sables du Gobi, dans les neiges de l'Altaï, sur les plateaux glacés du Tibet, dans les gorges du Yun-nan. La conscription décimait le peuple. On était las de ces expéditions incessantes contre un ennemi toujours vaincu, jamais dompté. Les poètes de l'époque se sont faits les interprètes de cet état d'esprit. Les plus grands d'entre eux, Li Taï-pé et Thou Fou, ont peint en strophes poignantes les misères des guerres tartares. Dans sa *Chanson des frontières*, Li Taï-pé a décrit la morne vie des garnisons de Mongolie : « Au cinquième mois, la neige n'est pas encore fondue dans les Monts Tian-chan. Pas une fleur ne se montre sous un climat si rigoureux. On entend bien jouer sur la flûte l'air printannier de la *Chanson des saules*, mais la couleur du gai printemps ne s'offre nulle part aux yeux... Dès que l'aurore paraît, il faut combattre, attentif aux ordres pressés du tambour ou du gong. La nuit venue, on dort sans quitter sa selle, en tenant embrassée l'encolure de son cheval... »

A chaque automne, les attaques des Tibétains et des Tartares recommençaient. « L'automne, dit Li Taï-pé, c'est le temps que nos voisins des frontières choisissent pour descendre de leurs montagnes. Il faut passer la Grande Muraille et se porter au-devant d'eux. Le général se met en marche et ses soldats ne s'arrêteront plus que dans les sables du Gobi. Le croissant de la lune suspendu dans le vide, c'est tout ce qu'on aperçoit dans ce farouche désert où la rosée se cristallise sur le fer poli des sabres et des cuirasses. Bien des jours s'écouleront avant le jour du retour. Ne soupirez pas, jeunes femmes, il faudrait soupirer trop longtemps ! (1) »

Le poète Tou Fou a des accents encore plus âpres pour décrire la tristesse des guerres tartares. Voici *le départ des*

(1) Li-Taï-pé (*Traduction d'Hervey Saint Denys.*)

soldats et des chars de guerre : « Les chars crient, les chevaux soufflent. Les soldats marchent, ayant aux reins l'arc et les flèches. Les pères, les mères, les enfants leur font la conduite, courant confusément au milieu des rangs. La poussière est si épaisse qu'ils arrivent au pont de Hien-yang (1) sans l'avoir aperçu. Ils trépignent, ils pleurent. Ils s'attachent aux habits des hommes qui partent comme pour les retenir. Le bruit de leur plainte et de leurs gémissements s'élève véritablement jusqu'aux nuages... Les passants qui se rangent sur les côtés de la route interrogent les hommes en marche. Les hommes en marche n'ont qu'une réponse : « Notre destinée est de marcher toujours. » Certains d'entre eux avaient quinze ans quand ils partirent pour les frontières du Nord. Maintenant qu'ils en ont quarante, ils vont camper à la frontière de l'Ouest. Ils partirent adolescents à la noire chevelure ; ils sont revenus, la tête blanchie et ils ne sont revenus que pour repartir. Insatiable dans ses projets d'agrandissements, l'Empereur n'entend pas le cri de son peuple. En vain, des femmes courageuses ont saisi la bêche et conduisent la charrue. Partout les ronces et les épines ont envahi le sol désolé. Et la guerre sévit toujours et le carnage est inépuisable, sans qu'il soit fait plus de cas de la vie des hommes que de celle des poules et des chiens... Les soldats eux-mêmes ne craignent pas d'exprimer ce qu'ils ressentent d'un ton violemment irrité : Ainsi donc, disent-ils, l'hiver n'apporte pas même un moment de trêve et les collecteurs viendront encore réclamer l'impôt ! Mais cet impôt, de quoi pourrait-on le sortir ? N'en sommes-nous pas venus à tenir pour une calamité la naissance d'un fils ? car nos fils doivent aller dormir prématurément sans sépulture dans l'herbe de la steppe. Prince, vous n'avez pas vu les bords du Koukou-nor (2), où les ossements des morts blanchissent sans être jamais ensevelis, où les âmes des soldats tués im-

(1) Pont situé à une lieue de Si-ngan sur la route du Tibet.

(2) Les bords du Koukou-nor (le Lac Bleu) avaient été, sous le règne de Ming-Houang, le théâtre de nombreux combats entre les Chinois et les Tibétains.

portunent les vivants de leur plainte éternelle. Le ciel est sombre, la pluie est froide sur cette lugubre plage et des voix gémissantes s'y élèvent de tous côtés (1). »

Le mécontentement de l'armée et la lassitude du peuple finirent par provoquer une révolte où la dynastie des Tang faillit succomber. Un aventurier turc nommé Ngan Lo-chan, qui avait pris du service en Chine et reçu de l'Empereur Ming Houang le commandement de l'armée du Pe-tchi-li, se mit à la tête des mécontents et s'empara, en 755, de Lo-yang, la deuxième ville de l'Empire. L'année suivante, il s'empara de même de Si-ngan, la capitale impériale, obligeant la Cour à s'enfuir précipitamment au Se-tchouen. Pendant cette retraite, les prétoriens mutinés exigèrent de Ming Houang la mort de la favorite Yang Feï, rendue responsable de tous les désastres de l'Empire et que le malheureux souverain n'eut pas le courage de défendre. Brisé par ce drame, Ming Houang abdiqua en faveur de son fils, Sou Tsong, et se retira dans la solitude.

Les amis de Ming Houang, les poètes, les artistes, les philosophes et les jolies femmes qui avaient fait la gloire de la Cour de Si-ngan, fuyaient eux aussi à l'aventure. Le grand poète Thou Fou, l'ami le plus fidèle de l'Empereur déchu, a laissé trois poèmes d'une mélancolie poignante sur cette catastrophe qui apparaissait aux contemporains comme la fin d'un monde. Nous croyons devoir citer ici ces trois pièces, d'après la belle traduction d'Hervey Saint-Denys. Rien ne peut donner une idée plus exacte de cette époque troublée :

Sur la fuite de Ming Houang : « Hélas, elles sont fermées les mille portes du Palais qui se mirait dans les eaux limpides. Les jeunes saules et les roseaux de l'année, pour qui verdiront-ils maintenant? Les jeunes filles qui escortaient l'Empereur, où sont-elles maintenant ? Et où sont les prunelles brillantes, où sont les dents blanches de Yang Feï ?

(1) Une autre pièce de Thou-Fou sur *le Recruteur* est encore plus révélatrice de cet état d'esprit, franchement antimilitariste. (D'Hervey Saint Denys, *op. cit.*, p. 96.)

Son âme, souillée de sang, a quitté son beau corps pour n'y plus revenir. Et Celui qui la pleure, au fond de quel défilé s'est-il enfui ?... De telles infortunes arrachent des larmes à tout homme dont le cœur n'est point de fer. Hélas ! le règne de ces jardins verdoyants et fleuris est-il donc fini pour toujours ? Chaque soir s'abattent sur Si-ngan des nuages de poussière soulevés par les chevaux tartares. »

Dans un autre poème, Thou Fou évoque longuement ce qu'avait été la splendeur de Si-ngan, aux beaux jours de celle qui fut à la fois la Pompadour et la Marie-Antoinette chinoise : « Je songe aux palais de Si-ngan... à la beauté de ses femmes, à ses fêtes, à ses plaisirs... J'ai quitté tout cela pour des montagnes désertes et le soir de ma vie est arrivé. Partout s'étend le brouillard succédant aux derniers beaux jours. »

Maintenant, ce n'étaient à Si-ngan que combats et passages de mercenaires tartares appelés par Ngan Lo-chan ou par les Impériaux. « J'entends dire qu'à Si-ngan on semble toujours jouer aux échecs. Que d'événements depuis quelques années, tristes à en mourir ! Les palais des princes et des grands sont occupés sans cesse par de nouveaux maîtres. Aux frontières montagneuses du Nord retentissent les gongs et les tambours. Sur les routes d'Occident, ce ne sont que chevaux et chars de guerre. Ici (au Se-tchouen), c'est un silence glacé. Voici venir l'hiver. O mon pays ! ô souvenir des jours paisibles ! »

Cependant la situation de la dynastie Tang n'était pas aussi désespérée que semblaient le croire les contemporains. Si l'usurpateur Ngan Lo-chan était maître des provinces du Nord et de Si-ngan-fou, la capitale impériale, l'héritier légitime du trône, Sou Tsong, fils de Ming Houang pouvait compter sur l'armée du Kan-sou, dont les soldats, Turcs fédérés ou vétérans des vieilles guerres tartares, restaient dévoués à la race des Tang. Les chefs de cette armée, Kouo Tsé-y (1) et Li Kouang-pi, deux des plus valeureux paladins

(1) Sur ce personnage, mentionné par l'inscription de Si-ngan comme un protecteur du Christianisme, voir *Mémoires concernant les Chinois*, V. 405.

qu'ait produits la Chine, mirent leur épée au service de la cause impériale. Sou Tsong obtint en outre l'aide de tous les anciens vassaux de l'Empire, principalement des Oïgour qui lui envoyèrent un contingent, grâce auquel il put reprendre aux révoltés Si-ngan et Lo-yang (757). Mais la dynastie des Tang n'en avait pas fini avec l'insurrection. Malgré la mort de Ngan Lo-chan, ses lieutenants continuaient à tenir la campagne et en 759, ils s'emparèrent de nouveau de Lo-yang, la métropole du Ho-nan. Pour les réduire définitivement, il fallut encore faire appel aux Oïgour qui reprirent bien la grande cité pour le compte des Impériaux, mais, avant de se retirer, la mirent complètement au pillage (762-763) (1).

La révolte était écrasée, mais le prestige de la Chine avait disparu en Asie. Profitant du désordre causé par sept années de guerres civiles, les Tibétains se jetèrent à l'improviste sur la province de Chen-si, surprirent la capitale impériale, Si-ngan-fou, dégarnie de troupes et la pillèrent (novembre 763). Ils furent chassés par l'héroïque Kouo Tsé-y, mais pendant les années suivantes, ils ne cessèrent de ravager la province du Kan-sou et coupèrent toutes les communications entre la Chine et l'Asie Centrale. Le péril tibétain devint tel que, pour y faire face, les Chinois se rapprochèrent des Arabes. Des ambassades furent échangées dans ce but entre la Cour de Chine et le khalife Haroun el Rachid (798). En même temps les Chinois resserrèrent leur alliance avec les Oïgour, qui, maîtres de toute la Mongolie, se heurtaient aux Tibétains dans les oasis du Gobi méridional. Le Khan des Oïgour, auquel l'Empereur Té Tsong avait accordé la main d'une infante chinoise, remporta deux grandes victoires sur les Tibétains à Goutchen (789), puis à Ning-hia (791) et envoya une partie de son butin à la Cour de Si-ngan. Enfin, au Sud-Ouest de la Chine, le péril tibétain rapprocha également de la cour impériale les Nan-tchao, peuples thaï du Yun-nan. Les Nan-tchao, on se le rappelle, avaient en 751

(1) La reprise définitive de Lo-yang par les Tang se place sous le règne de Taï-Tsong II, empereur de 762 à 779.

rejeté la domination chinoise et avec l'aide des Tibétains, chassé du Yun-nan les garnisons impériales. Mais devant l'insolence de leurs sauvages alliés, ils ne tardèrent pas à régretter la tutelle débonnaire de la Chine. Les Tibétains venaient d'envahir la province de Se-tchouen, menaçant ainsi aussi bien le royaume Yunnanais que l'Empire (792). Le roi Nantchao Yiméousin fit donc sa paix avec l'Empereur Té Tsong (794) et prit les Tibétains à revers, tandis qu'un vaillant capitaine nommé Weï Kao les chassait de Se-tchouen.

Les Tibétains, malgré leur fougue sauvage, finirent par user leurs forces contre la coalition nouée par la Cour de Chine. En 821 ils firent définitivement leur paix avec l'Empire et cessèrent dès lors de constituer un péril pour leur voisins. Le rôle qu'ils abandonnaient, fut un moment repris par les Nan-tchao. Délivrés de la menace tibétaine, les Nan-tchao rompirent avec la Chine et en 863 envahirent la province chinoise du Tonkin. Ils furent chassés par le gouverneur impérial de cette province, Kao Pien ou Caobien dont les Annamites ont fait un de leurs héros nationaux. (866). Les Nan-tchao ayant ensuite attaqué le Se-tchouen, Kao Pien, rappelé de Hanoï à Tching-tou, les battit à nouveau et les força à lâcher prise (875). En 877 ils conclurent eux aussi leur paix avec les Chinois. (1)

De Kouo Tsé-y à Kao Pien la Chine des derniers Tang n'a donc cessé de produire toute une pleïade de capitaines énergiques qui ont fait face aux incroyables difficultés de la révolte cathaïque, tibétaine et yunnanaise. Si la dynastie de Li Che-min est tombée, ce n'est certes pas faute d'une puissante armature militaire. Belliqueuse et formidable, la Chine des derniers Tang, malgré de dramatiques revers, a repoussé toutes les invasions barbares et finalement maintenu intact

(1) L'Etat Nan-tchao, c'est-à-dire *le royaume thaï du Yun-nan*, connu par la suite sous le nom de Royaume de Tali, se maintint jusqu'au XIII[e] siècle. Il ne fut réuni à la Chine que par la dynastie mongole en 1275. Cf. E. Rocher, *Histoire des princes du Yun-nan*, Toung pao, 1899, 1-437. — Mathias Tchang, *Tableau des souverains de Nan-tchao*, B. E. F. E. O., 1901, 312. — Samson, *Nan-tchao yé-ché*, *Histoire particulière de Nan-tchao*, P. 1904.

le sol des Dix-Huit Provinces. C'est plutôt la puissance des grands chefs militaires qui a ruiné la dynastie. Les prétoriens à Si-ngan, les légions chargées de la défense des Marches, au Pe-tchi-li, au Chan-si, au Kan-sou, au Se-tchouen, se disputèrent le pouvoir, puis le trône. Leurs chefs s'attachèrent les troupes par un lien de fidélité personnelle et cherchèrent à se transmettre de père en fils le commandement. En Chine, comme en Europe, ce fut la féodalité. A cet égard l'Empire Tang finit comme l'Empire Carolingien.

D'autre part, tandis que la féodalité s'établissait dans les provinces, la cour tombait dans le byzantinisme. A Si-ngan comme à Constantinople le palais impérial finit par devenir un organisme démesuré qui écrasa jusqu'à la personne du souverain. Le *Fils du Ciel* comme le *basileus* devint l'esclave de ses dignitaires et de ses eunuques. Et il fallut que la dynastie fut bien forte et le loyalisme bien enraciné dans la population pour qu'avec un tel régime la famille des Tang ait conservé le pouvoir jusqu'au commencement du xe siècle.

La Monarchie Tibétaine et l'Église Bouddhique.

Tandis que l'Empire Chinois se débattait au milieu de ces difficultés intérieures, son grand ennemi, le Royaume du Tibet, sombrait dans une révolution religieuse.

La constitution de la monarchie au Tibet, au VIIe siècle avait coïncidé avec l'introduction du Bouddhisme dans ce pays. Le roi Srong-btsan-sgampo (630-650), le plus grand prince de la dynastie tibétaine, avait résolument orienté son peuple dans cette voie. En 632, il envoya dans l'Inde son ministre Tommi Sambhota qui, après avoir visité les Lieux Saints du Béhar, en ramena des religieux avec des Livres Sacrés. Cette mission eut les conséquences les plus importantes pour l'évolution de la civilisation au Tibet. Tommi Sambhota est regardé comme l'inventeur de l'écriture tibétaine. Srong-btsan-sgampo adopta officiellement le Bouddhisme comme religion d'Etat. Il épousa une princesse

du Népal, bouddhiste fervente qui travailla avec ardeur à la conversion de ses nouveaux sujets (1). De ce jour date l'influence décisive exercée sur le Tibet par le Bouddhisme népalais : C'est du Népal que les Tibétains reçurent tout leur art religieux. Tandis que la Chine se mettait, par l'intermédiaire de Khotan et de Koutcha, à l'école des modèles gréco-bouddhiques, ce furent les miniatures népalaises qui apprirent au Tibet les principes de l'iconographie. De là sortit l'école de peinture tibétaine, école très curieuse, malgré son manque d'originalité, parce qu'elle a conservé immuablement depuis des siècles les traditions de ses maîtres himalayens (2).

En même temps que la princesse népalaise, Srong-btsan-sgampo épousa une Chinoise, la princesse Wen Tcheng (*ou* Ouen Tcheng), bouddhiste elle aussi, dont l'action religieuse ne fit que seconder celle de sa rivale. Wen Tcheng devenue régente du Tibet après la mort de Srong-btsan-sgampo, favorisa de tout son pouvoir la propagande bouddhique. C'est grâce à elle que les grands pélerins chinois du VIIe siècle purent traverser le Tibet sans obstacle pour se rendre dans l'Inde d'où ils rapportèrent de nouveaux textes sacrés et de nouveaux modèles artistiques.

Tous les rois tibétains du VIIe siècle poursuivirent la même politique religieuse. Sous leur gouvernement le Tibet acheva de devenir *une province de l'Inde Extérieure*. L'un d'eux, le roi Khrisrong (755-780) (3) construisit les premiers monastères de Lhassa. Il prit énergiquement la défense des moines contre les seigneurs laïques. Il fit venir de l'Inde le docteur mahayaniste Santa Rakchita, supérieur du monastère de Nalanda au Béhar et le nomma grand pontife du Tibet. Santa Rakchita, à son tour, fit venir de l'Inde son parent, Padma Sambhava, moine de l'Oudyana dans la région gandharienne, qui était célèbre par sa science et sa pitié. L'influence de ces deux personnages fut consi-

(1) Cf. Sylvain Lévi, *Le Népal* I, 149 (P. 1905).

(2) Cf. Hackin et Bacot, *L'Art Tibétain*, Paris 1911.

(3) Chronologie d'après Ld. Specht. De Milloué (*Le Paradis des Moines*), donne une date différente pour ce règne : 740-786.

dérable. Tous deux catéchisèrent ensemble le Tibet, chacun y apportant d'ailleurs ses tendances particulières, Santa Rakchita la théologie de l'école *Madhyamika*, et Padma Sambhava le système mystique des *Tantras*. Le second de ces docteurs est considéré comme un des plus grands saints de la *Secte Rouge des Ourgyen*. Peu après, le roi Ralpachan (816-838) fit réunir les Livres Saints du Bouddhisme en deux grandes collections, le *Kandjour* et le *Tandjour*, encore canoniques aujourd'hui (1). Ainsi, pendant deux siècles, l'action de la royauté tibétaine s'exerça constamment en faveur de l'Eglise bouddhique, de ses dogmes et de son clergé.

En mettant leur puissance au service de la grande religion indienne, les rois du Tibet espéraient sans doute discipliner et domestiquer plus facilement leurs farouches sujets. Mais ils se trouvèrent avoir dépassé le but. Sous l'action des moines étrangers les Tibétains, comme tant de peuple barbares du haut Moyen Age, passèrent sans transition du paganisme le plus primitif à la ferveur religieuse la plus mystique. La royauté qui avait élevé l'Eglise jusqu'à son niveau, fut bientôt dépossédée par l'Eglise. Un prince que les Bouddhistes considèrent comme un Néron, Langdarma (838-842) aperçut le péril, voulut réagir. Prenant le contre-pied de ses prédécesseurs, il ferma les couvents, interdit la propagande bouddhique. Mais il était trop tard. Le persécuteur périt assassiné par un moine et le clergé, pour empêcher le retour de semblables crises, poussa au démembrement de la royauté. Le Tibet fut partagé entre les deux fils de Langdarma, qui eurent l'un le Ngari et le Dzang, l'autre le Oueï. Puis ces deux Etats eux-mêmes furent encore partagés en un grand nombre de principautés, de sorte qu'au XIe siècle les héritiers de Langdarma étaient réduits à la province de Ngari.

Le Tibet fut dès lors ce qu'il est resté jusqu'à nos jours : « *le paradis des moines* ». Ce pays qui, au VIIIe siècle avait fait trembler les Chinois, les Turcs, les Indiens et les Arabes,

(1) Cf. Feer, *Analyse du Kandjour et du Tandjour* (Mélanges du Musée Guimet, 2e série.)

n'eut plus d'autre histoire que celle de ses sectes religieuses, de ses conciles et de ses patriarches. Les véritables chefs du Tibet ne furent plus ses princes laïques réduits à l'impuissance, mais ses grands moines aussi influents et respectés que les moines de Byzance. Toute l'époque de l'An Mille est remplie par la prédication du pandit indien Aticha (980-1052). Aticha était originaire du Bengale. Il était devenu grand pontife de l'Eglise Mahayaniste de ce pays, quand en 1040, les Tibétains l'appelèrent chez eux pour réformer leur religion. Il eut pour disciple un moine tibétain nommé Bromston (né en 1002) qui fonda la secte rouge des *Kadampas*. Au siècle suivant, la prédication de Sakya Pandita (né en 1180) acheva de constituer l'Eglise tibétaine. La société tibétaine devint le type parfait des sociétés théocratiques. Toute tentative d'y restaurer la monarchie s'y heurta à l'opposition du clergé. C'est ce qui explique que le Tibet n'ait joué depuis le xe siècle qu'un rôle militaire presque nul. En revanche, son rôle religieux fut immense.

Les Oïgour
Leur rôle dans l'Histoire de l'Asie Centrale.

Les *Oïgour*, en Mongolie, profitèrent de l'affaiblissement simultané du Tibet et de la Chine pour accroître leur puissance.

La patrie des Oïgour était la région du lac Barkoul, à la limite de la Mongolie et du Turkestan. Leurs places prinpales au VIIIe siècle étaient Manas, Dsimsa, Bichbalik (Goutchen), Tourfan, Louktchan, Barkoul et Hami, villes auxquelles il convient d'ajouter celles de Koutcha, Karachar et Touen-houang qui, après la chute de la domination chinoise au Turkestan Oriental, tombèrent en leur pouvoir.

Les Oïgour sont un des peuples les plus remarquables de l'Asie médiévale. Comme le constate Von Le Coq « c'est la première tribu turque qui soit parvenue à un haut degré de civilisation ». D'ailleurs « si la langue oïgoure était un

dialecte turc, la race oïgoure n'était pas exclusivement turque. C'était une race mixte » (1). A côté de l'élément turc, on y remarquait un élément tokharien fort important, reste du passage des Yuetchi et de la civilisation Aryenne de Koutcha dont les Oïgour avaient hérité en occupant la ville. Cette complexité d'origine disposait naturellement les Oïgour à se montrer accessibles aux influences des civilisations les plus diverses. Leur culture leur venait à la fois de l'Iran, de l'Inde et la Chine. La majorité d'entre eux professait le Bouddhisme, comme l'ancienne population de Koutcha. Mais il y avait aussi chez eux beaucoup de chrétiens nestoriens, de manichéens (2) et même des mazdéens. C'était sans doute aux missionnaires nestoriens qu'ils devaient leur alphabet dérivé de l'alphabet syriaque, dit estranghélo. D'autre part vers 763, leur khan se convertit au Manichéisme. Durant tout le Moyen Age, ils furent les intermédiaires entre l'Orient chrétien ou iranien et l'Extrême-Orient (3). Ce fut par leur canal que les nations turco-mongoles connurent le christianisme, — notamment les Naïmanes de l'Altaï et les Kéraït du Gobi Oriental dont le roi (le Prêtre Jean) fut baptisé aux environs de l'An Mille par Ebed Jesu, métropolite nestorien de Merv. Avec tous ces éléments — syriaques, iraniens, manichéens, indiens, tokhariens, chinois —, les Oïgour élaborèrent une sorte de culture nationale qui joua un rôle considérable dans l'histoire de la civilisation en Asie Centrale. *Ils furent les éducateurs des autres peuples turco-mongols.*

A la fin du VIIIe siècle, les Oïgour devinrent très puissants. Ils s'emparèrent du royaume des Turcs Orientaux, c'est-à-dire du pays de la Sélinga, de l'Orkhon, de la Toula et du Kéroulène (747). Ils mirent alors leur capitale à Kara-Balgassoun, sur l'Orkhon, près des lieux où devait plus tard s'élever Karakoroum. Pendant un siècle, ils furent

(1) Von Le Coq, *Exploration archéologique à Tourfan*, Journal Asiatique, 1909, II, 325.

(2) Von Le Cocq croit avoir retrouvé en pays Oïgour, à Kaotchang, près de Tourfan, une fresque représentant Manès.

(3) Cf. Girard de Rialle, *Mémoire sur l'Asie Centrale*, p. 59 (P. 1875).

les maîtres de la Mongolie. On sait que les Chinois sollicitèrent à diverses reprises leur alliance contre les Tibétains. Durant cette période, les Oïgour furent les arbitres de l'Extrême-Orient. Ils intervinrent fréquemment dans les guerres civiles de la Chine et, comme on l'a vu, reprirent deux fois Si-ngan pour le compte des Impériaux. Ayant ainsi sauvé de la ruine la dynastie des Tang, ils traitaient d'égal à égal, avec le Fils du Ciel. En 787, leur khan obtint en mariage une fille de l'Empereur Té Tsong. En 813, un autre de leurs rois, en l'honneur de qui fut rédigée l'inscription chinoise, turque et sogdienne de Kara-Balgassoun (1), demanda également à la Cour des Tang la main d'une infante chinoise.

L'hégémonie des Oïgour en Mongolie se maintint de 747 à 840. A cette dernière date, elle s'effondra brusquement sous les coups des Khirgizes, nomades à demi-sauvages de la Sibérie Occidentale. Les Oïgour furent chassés de Kara-Balgassoun. Ils perdirent la région de l'Orkhon, en Mongolie, qui était la « terre impériale » du monde turc, et refluèrent vers leur ancien patrimoine du Gobi central, dans les oasis de Touen-houang, Hami, Barkoul, Tourfan, Bichbalik (Goutchen), Karachar, Koutcha et Almalik (Kouldja) (847). Leur race s'implanta si solidement dans ces régions que ce furent eux qui, vers l'époque qui nous occupe, dénationalisèrent le pays de Koutcha, de Tourfan et de Touen-houang et, de ce vieux sol tokharien, firent un pays turc (2).

Introduction de l'Islam dans le monde Turc.

Tandis que les Oïgour établissaient leur domination dans les oasis du Gobi Central, un autre peuple turc, le peuple Karluk s'empara de l'Ili et du Tarim où il allait introduire un facteur nouveau : l'Islam.

(1) Cf. Chavannes, *Le nestorianisme de l'inscription de Kara-Balgassoun*, Journal Asiatique, 1897, I, 43. — Pelliot, *Les Mo-ni et l'inscription de Karabalgassoun*, B. E. F. E. O. 1903, 467. — Bouillane de Lacoste, *Au pays sacré des anciens Turcs et des Mongols*, P. 1921, p. 75.

(2) Cf. Bretschneider, *The Uigurs*, in : *Medieval Researches*, I. 236 (1888).

Les Karluk habitaient primitivement le Tarbagataï. En 742, ils aidèrent les Oïgour à renverser l'Empire des Turcs de l'Orkhon ; en 751, ils écrasèrent à la bataille du Talas la grande armée chinoise de Kao Sien-tché, et se trouvèrent, grâce à cette double victoire, maîtres du Turkestan Oriental. Comme la plupart des peuples turcs, ils hésitèrent longtemps entre le Nestorianisme et le Bouddhisme. Mais, au commencement du xe siècle, une de leurs dynasties, celle des Karakhanides qui régnait à Kachgar, embrassa l'Islamisme (1). Un siècle après, les Karakhanides, ayant soumis Yarkand et Khotan, introduisirent là aussi la foi coranique (995). Toute la Kachgarie se trouva dès lors musulmane.

L'établissement de l'Islam dans cette antique région du Tarim que son attachement à la culture bouddhique comme à la langue tokharienne, avait fait jadis appeler si justement la *Sérinde*, marque une ère nouvelle dans l'histoire de l'Asie. Le souffle desséchant de l'Islam tarit à ses sources mêmes le fleuve indien qui avait jadis fécondé l'Extrême-Orient. Et la barrière de l'Islam arrêta les communications millénaires entre la Chine et l'Iran, entre la Chine et le Gandhara. Le temps était désormais passé des grandes chevauchées chinoises jusqu'au seuil des Pamirs, des expéditions d'un Pan-Tchao, d'un Wang Hiuan-tsé ou d'un Kao Sien-tché, qui, à travers le pays tokharien, avaient jadis mis les civilisations de l'Extrême-Orient en contact avec les civilisations indo-iraniennes. Le temps était passé aussi des grands pèlerinages d'un Fa Hien et d'un Hiouen Tsang. La Sérinde, lien entre l'Inde et la Sérique, entre le monde indo-européen et le monde jaune, n'existait plus. A sa place, l'Islam turc — la moins ouverte, la plus fanatique des formes de l'Islam — élevait désormais sa barrière (2). Jusqu'à la conquête mongole, l'Extrême-Orient allait se trouver de nouveau isolé de l'Occident.

(1) Cf. Grenard, *La légende de Satok Boghra khan*, J. A., 1900, I.

(2) La conversion des Turcs à l'Islam ne fut pas seulement un malheur pour l'Islam, comme nous l'avons montré ailleurs. Ce fut aussi un malheur pour les Turcs eux-mêmes : « L'introduction de l'Islam dans les tribus turques, dit M. Blochet, n'a pas été un progrès pour elles, bien

Chute de la Dynastie des Tang. L'Anarchie Militaire.

A l'heure où se modifiaient les données millénaires de l'histoire asiatique, la dynastie des Tang qui gouvernait la Chine depuis près de trois siècles, fut renversée.

En 875, une jacquerie terrible éclata au Pé-tchi-li et au Chan-toung ; sous la conduite d'un aventurier redoutable, nommé Hoang Tchao, les paysans révoltés parcoururent toute la Chine, poussant jusqu'à Canton qu'ils saccagèrent (879), puis remontant par la vallée du Yang-tsé moyen vers les capitales impériales Lo-yang et Si-ngan-fou dont ils s'emparèrent et qu'ils pillèrent (880-881). Le passage de ces jacques fit plus de mal au pays que l'invasion d'une horde barbare. Au Tché-kiang, notamment, ils saccagèrent le grand port de Kan-fou près de Ning-po, où les navigateurs arabes venaient acheter les soieries de Chine (1). Pareils aux Boxers du xx[e] siècle, ils détruisirent aveuglément tous les entrepôts étrangers, si bien que les Arabes renoncèrent pendant de longues années à fréquenter de nouveau les marchés de l'Extrême-Orient. Devant cette catastrophe, le gouvernement chinois fit, comme un siècle auparavant, appel aux

au contraire. Tout en gardant intacte leur incontestable valeur militaire, les Turcs ont rapidement perdu non seulement leurs traditions, mais leur esprit national. Les idées et les traditions qu'ils ont adoptées avec l'Islam étaient nées sous un ciel bien différent du leur et sous l'empire de circonstances qui ne seraient probablement jamais rencontrées en Mongolie. Elles étaient tout à fait étrangères aux Turcs en Haute-Asie, et c'est la raison pour laquelle l'adoption en a tué chez eux toute idée littéraire et poétique en les condamnant à une perpétuelle imitation, trop souvent mécanique, de la littérature arabe » (Blochet, *Les inscriptions turques de l'Orkhon*, p. 6)

Les véritables religions des Turcs, celles qui convenaient le mieux à leur génie, étaient une certaine forme indigène du Bouddhisme et surtout le *Nestorianisme* qui fut pendant longtemps la religion nationale des Kéraïtes, des Naïmanes, des Karluk, d'une partie des Oïgour et des premiers Seldjoucides. Autant le Nestorianisme, devenu chose spécifiquement turque, respectait l'originalité profonde de ces peuples, autant l'Islamisme les dénationalisa.

(1) Cf. Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine dans le IX[e] siècle*. P. 1845. — G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes et turks relatifs à l'Extrême Orient du VIII[e] au XVIII[e] s.*, P. 1913.

Turcs fédérés. Li Ké-yong, chef de la horde des Turcs Chato, qui cantonnait dans la Marche de Ta-tong, au Nord du Chan-si, répondit le premier à l'appel de la Cour. Il reprit à Hoang Tchao les deux capitales impériales, Si-ngan et Lo-yang et réduisit le rebelle à se donner la mort (883). En récompense de ses services, il reçut toute la province de Chan-si. Tchu Wen, lieutenant de Hoang Tchao sut passer à temps du côté des Impériaux. Lui aussi reçut une récompense princière, le fief de Caï-fong, au Ho-nan.

La création simultanée d'une principauté du Ho-nan en faveur de Tchu Wen et d'une principauté de Chan-si en faveur de Li Ké-yong sonnait le glas de l'Empire. Il s'agissait seulement de savoir qui, de l'ancien capitaine d'écorcheurs ou de l'ancien condottiere turc, recueillerait l'héritage de la dynastie régnante. Ce fut Tchu Wen qui l'emporta : En 907, il déposa le dernier Empereur Tang et se proclama Fils du Ciel, à Caï-fong, sa capitale, comme fondateur de la dynastie Héou-Léang.

Ce fut le signal d'une effroyable anarchie militaire. Chaque chef d'armée, imitant l'exemple de l'usurpateur, se proclama indépendant dans sa province. Le grand adversaire de Tchu Wen, le turc Li Ké-yong resta roi du Chan-si ; en 924, son fils Li Tsun-hiu, s'empara de Caï-fong, détrôna le fils de Tchu Wen, et fonda une nouvelle et éphémère dynastie, dite des Héou-Tang, qui eut Lo-yang (Ho-nan-fou) pour capitale. En 936, le dernier des Héou-Tang se jeta dans les flammes au moment où Lo-yang allait être pris par un autre aventurier turc nommé Ché King-tang. Ché King-tang fonda alors à Caï-fong une dynastie Héou-Tçin qui ne dura que dix ans (936-946), — juste le temps de céder aux Turcs Khitaï qui l'avaient aidée à s'emparer du trône, Pékin et Ta-tong, les places-frontières du Pe-tchi-li et du Chan-si. Puis un nouveau soudard turc, Liéou Tchi, fonda à Caï-fong une dynastie Héou-Han (947-950), aussitôt remplacée par de non moins éphémères Héou Tchéou (951-960). La Chine retombait dans une instabilité dynastique et un morcellement territorial pires qu'avant l'avènement des Tang.

Mais si l'édifice politique de Li Che-min s'était finalement écroulé, les trois siècles durant lesquels sa famille avait occupé le trône, avaient vu s'accomplir une œuvre définitive : La civilisation chinoise, sous l'action d'influences venues de l'Inde et de la Sérinde, avait achevé de se constituer pour l'éternité.

§ 3. — *LA CIVILISATION CHINOISE*
A L'EPOQUE DES TOBAS ET DES TANG

Le Bouddhisme sous les premiers Tang. Pèlerinages des Chinois dans l'Inde.

Le mouvement qui, à l'époque Toba, emportait l'âme chinoise vers le Bouddhisme, ne fit que croître sous les Tang. Cependant le traditionalisme confucéen commençait à relever la tête. Les lettrés dont l'opposition, sous les Tobas, avait presque disparu devant la première vogue du Bouddhisme, se mirent à combattre, au nom du positivisme national, la métaphysique indienne et le monachisme étranger (1).

En 624, sous le règne du fondateur de la Dynastie Tang, le grand lettré Fou Yi, président du Tribunal des Mathématiques et champion du parti confucéen, adressait à ce prince un mémoire où il disait : « La doctrine du Bouddha est pleine d'extravagances et d'absurdités. Ses disciples passent leur vie dans l'oisiveté sans se donner aucune peine. S'ils portent un habit différent du nôtre, c'est pour s'exempter des charges publiques et se délivrer de tout souci. Par leurs rêveries, ils font courir les simples après une félicité chimérique et leur inspirent le mépris de nos lois. Cette secte a aujourd'hui plus de cent mille bonzes et autant de bonzesses qui vivent dans le célibat. Il serait de l'intérêt de

(1) Cf. Giles, *Confucianism and its rivals*, L. 1915.

l'Etat de les obliger à se marier ensemble. Ils sont à la charge de tous par leur oisiveté et vivent au dépens de la société commune (1). » Le rude soldat qu'était l'Empereur Taï Tsong tenait le même langage au nom de la raison d'Etat: « L'Empereur Léang Wou Ti, remarquait-il, un jour, a si bien prêché le Bouddhisme à ses officiers que ceux-ci n'ont pas su monter à cheval pour le défendre contre les révoltés. L'Empereur Yuen Ti expliqua à ses officiers les textes de Lao Tsé au lieu de les faire marcher contre les Huns qui ravageaient son Empire. Ces faits en disent long à qui sait les entendre ! » En 626, un édit impérial interdit donc aux Bouddhistes d'avoir plus de trois temples à Si-ngan et plus d'un temple par grande ville.

Le voyage de *Hiouen Tsang* (2) contribua certainement à modifier les dispositions des Tang envers le Bouddhisme. L'Eglise bouddhique de Chine, combattue par la réaction confucianiste, avait besoin de se retremper aux sources de sa foi. En 629, le moine chinois *Hiouen Tsang* entreprit le pèlerinage de l'Inde, — la Terre Sainte du Bouddhisme, — pour en rapporter la collection complète des Ecritures Sacrées. Il ne crut pas devoir demander l'autorisation de partir à Taï Tsong, alors assez mal disposé envers l'Eglise, et sortit de Chine par le Kan-sou et la Marche de Touen-houang. En quittant Touen-houang, il se rendit d'abord à Tourfan, où il fut reçu par le roi du pays, bouddhiste fervent qui, plein d'admiration pour Hiouen Tsang, voulait à toute force le retenir à sa cour. Après un séjour d'un mois à Tourfan, le pèlerin chinois gagna Koutcha, ville dont la population, entièrement bouddhiste, suivait le rite de l'Hinayana. Hiouen Tsang qui appartenait au rite du Mahayana, considéré en Chine comme le seul orthodoxe, confondit en de longs colloques les docteurs des couvents de Koutcha.

(1) Mailla, VI, 29. — Les Annales chinoises rapportent une assez plaisante anecdote sur les derniers jours de Fou Yi. Comme il était au plus mal, l'Empereur Taïtsong envoya à son chevet un moine bouddhiste qui se faisait fort de lui conserver la vie en récitant des prières. Fou Yi se moqua du bronze et ce fut ce dernier qui mourut subitement au milieu de ses invocations (639).

(2) Cf. Stanislas Julien. *Vie et voyage du pèlerin Hiouen Thsang.* P. 1853-1858 — Beal, *Life of Hiuen Tsiang.*

En quittant Koutcha, Hiouen Tsang se dirigea vers l'Issik-Koul et atteignit sur la rive gauche de ce lac, dans la région de Tokmak, la résidence du khan des Turcs Occidentaux qui le reçut avec de grands honneurs, l'admit sous sa tente et se convertit à sa prédication. Lorsque Hiouen Tsang voulut repartir, le roi turc lui donna des guides qui le conduisirent jusqu'aux frontières de l'Inde par Samarkande, Balkh et le Caboul. Le prince de Samarkande, bien que mazdéen et sectateur de Zoroastre, prit le pèlerin chinois sous sa protection. De Samarkande, Hiouen Tsang se rendit à Balkh, l'antique cité de Bactres. Cette ville appartenait à un prince turc, qui, lui aussi, fit le meilleur accueil au pèlerin. Celui-ci visita à Balkh et à Bamian de nombreux couvents bouddhiques, appartenant tous au rite de l'Hinayana, puis, par la vallée du Caboul, il s'engagea dans les profondeurs de l'Inde (630) (1).

Pendant quinze ans, la Chine n'entendit plus parler du célèbre missionnaire. En 644, le bruit se répandit qu'après de prodigieux travaux, il allait être de retour dans sa patrie. Après avoir visité tous les royaumes de l'Inde, Hiouen Tsang revenait avec une énorme collection de Livres Sacrés, de statues et d'icones. En quittant l'Inde, par la route du Pamir il avait gagné Kachgar et Khotan, premières cités soumises du côté de l'Ouest à la suzeraineté de l'Empereur de Chine. Ces deux villes renfermaient chacune une centaine de couvents et environ 10.000 religieux bouddhistes, mais à Kachgar on était plutôt hinayaniste, tandis qu'on était plutôt mahayaniste à Khotan. Aussi est-ce dans cette dernière ville que Hiouen Tsang reçut le meilleur accueil : le roi du pays voulut que son propre fils lui servit de domestique. De Khotan, Hiouen Tsang gagna la frontière chinoise. A Chatchéou, près de Touen-houang, il écrivit à l'Empereur Taï Tsong pour lui annoncer son arrivée. Taï Tsong le manda aussitôt à sa cour.

Quelque peu favorable au Bouddhisme qu'ait pu être à

(1) Sur le séjour de Hiouen Tsang dans l'Inde, voir le Chapitre précédent : *L'Inde ancienne*, p. 108.

ses débuts la dynastie des Tang, l'arrivée d'un homme qui avait parcouru de part en part le Turkestan, l'Iran Oriental et l'Inde, n'en était pas moins pour le gouvernement impérial un événement extraordinaire. Hiouen Tsang apportait avec lui une infinité de manuscrits précieux, des peintures et des statues admirables, surtout des renseignements directs sur toutes ces contrées occidentales auxquelles l'ambitieuse politique de Taï Tsong portait tant d'intérêt. Non seulement Taï Tsong ne fit aucun grief au voyageur d'être parti de Chine sans son autorisation, mais il tint à entendre de sa bouche le récit de ses aventures. Et lorsque Hiouen Tsang eut terminé, Taï Tsong voulut le nommer ministre. Il fallut que Hiouen Tsang, pour éviter cette charge, alléguât sa complète ignorance de la science confucéenne, indispensable aux fonctions publiques. Taï Tsong lui permit alors de se retirer dans le *Couvent du Grand Bonheur*, aux portes de Si-ngan, à condition qu'il y rédigeât, avec la traduction des Livres Sacrés de l'Inde, le récit de ses voyages (645). Aussitôt que ce récit eût été écrit, Hiouen Tsang l'offrit à l'Empereur et tel en fut le succès à la Cour que le prince impérial, le futur Empereur Kao Tsong composa une préface pour ce livre (648).

A partir de ce jour, Taï Tsong et Hiouen Tsang restèrent en relations suivies. L'Empereur faisait fréquemment appeler le célèbre religieux pour s'entretenir avec lui des affaires de l'Etat. L'influence de Hiouen Tsang contribua à faire abroger en partie les lois de persécution édictées par Taï Tsong au commencement de son règne. Quand Taï Tsong mourut, la Chine ne comptait pas moins de 3.716 couvents bouddhiques et en une seule année 18.500 jeunes gens avaient pris l'habit monastique.

La rentrée du Bouddhisme en faveur fut officiellement consacrée par une grande cérémonie religieuse, à laquelle l'Empereur assista et qui eut lieu à l'occasion d'une ordination de novices, coïncidant avec la déposition au grand couvent de Si-ngan-fou, des manuscrits, statues et icones que Hiouen Tsang avait rapportés de l'Inde. Ce fut une fête splendide où la présence de la majesté impériale rehaussa

la pompe du rituel bouddhique. Les Livres Sacrés et les icônes étaient portés sur 1.500 chars ornés de dais de brocart, de mats et de banderoles ; on voyait s'avancer ainsi deux statues du Bouddha l'une en argent, l'autre en or massif, d'innombrables statuettes de Bodhisattvas dont plus d'une devait appartenir à l'Ecole gandharienne, deux cents images du Bouddha peintes sur soie par les maîtres les plus fameux de l'Inde, du Gandhara et de la Kachgarie, et sans doute analogues aux fresques retrouvées à Toumchouk et à Touen-houang. Devant ces saintes images marchaient des théories de religieux jetant des fleurs et chantant des hymnes. Au-dessus de leurs têtes flottaient dans l'air 500 bannières de soie brochée d'or et 300 parasols d'étoffes précieuses. La musique impériale, prêtée pour la circonstance, faisait entendre le fracas de ses tambours et de ses gongs et le tintement de ses clochettes. Les vieux soldats de Taï-Tsong, les vétérans des guerres tartares, faisaient la haie. Et l'Empereur installé avec toute sa cour sur un des pavillons de la porte de Si-ngan, brûlait des parfums dans une cassolette au passage du cortège.

Cette cérémonie, que nous avons décrite d'après la *Vie* de Hiouen Tsang, marqua la réconciliation du Bouddhisme et de la Dynastie des Tang. L'Empereur Kao Tsong qui succéda à Taï Tsong le Grand, montra toute sa vie des dispositions favorables aux bonzes. En 652, il fit élever un grand stoupa au couvent dont Hiouen Tsang était le supérieur, à Si-ngan. En 664, à la mort de Hiouen Tsang, il lui fit faire, aux frais de l'Etat, des funérailles magnifiques.

L'exemple de Hiouen Tsang fut suivi dans la seconde moitié du VII[e] siècle par un grand nombre d'autres pèlerins. Vers 651, le moine Hiuen Tchao, originaire du Chan-si, se rendit dans l'Inde par Touen-houang et le Tibet. La reine douairière du Tibet, la Chinoise Wen Tcheng, lui donna des guides pour le conduire au Pendjab. Hiuen Tchao passa quatre années à Jallandhar, au Pendjab, où il se perfectionna dans la connaissance du sanscrit. Il se rendit ensuite au Béhar, séjourna quatre ans au monastère de Bouddha Gaya et trois ans à l'Université de Nalanda où il étudia la

doctrine du *Dyana* et celle du Çataçastra sous la direction de deux maîtres illustres, Ratnasimha et Jinaprabha. Il revint par le Népal et le Tibet et fut de retour à Lo-yang en 664. Sur l'ordre de l'Empereur Kao Tsong, il retourna l'année suivante dans l'Inde pour en ramener un ascète célèbre. Au cours de ce second voyage, il visita la Bactriane et le Gandhara et finit par s'établir au Béhar où il mourut (1).

Dans la seconde moitié du VIIe siècle, à la suite des guerres tibétaines, les pèlerins chinois empruntèrent de préférence la voie de mer. Ce fut notamment le cas d'un moine du Hou-pé nommé Wou Hing et de son compagnon de voyage, Tché Hong —, ce dernier, neveu du célèbre Wang Hiuan-tsé qui avait accompli, pour le compte de l'Empereur Taï Tsong, plusieurs missions diplomatiques dans l'Inde. Tché Hong et Wou Hing s'embarquèrent au Kouang-toung, relâchèrent au Sud de Sumatra, où existait à cette époque un centre bouddhique important, et abordèrent sur la côte du Carnate à Négapatam. Ils visitèrent toute l'Inde, de Ceylan au Gandhara, s'initiant à l'enseignement des diverses écoles bouddhiques. Un autre moine, Tao Lin, originaire du Hou-pé, visita Java, et aborda dans l'Inde par le port de Tamralipti (Tamluk) au Bengale ; il fit un long séjour à Nalanda et parcourut, lui aussi, l'Inde entière, de Ceylan au Gandhara. Citons encore le Setchouanais Ming Youen, qui prit la mer au Tonkin, fit escale à Java et alla étudier la religion à Ceylan ; I Lang, un autre Setchouanais, qui se rendit par mer au Cambodge et de là à Ceylan ; et enfin le plus célèbre de ces pèlerins, le moine *I Tsing*, à qui nous devons le récit du voyage des autres (2).

I Tsing, naquit au Pe-tchi-li en 634. Il avait une trentaine d'années quand les récits de Hiouen Tsang lui inspirèrent le

(1) Il ne faut jamais oublier cette facilité de circulation à travers l'Asie Centrale au haut Moyen Age, quand on veut étudier la pénétration des influences indiennes et même gréco-bouddhiques (art gandharien) jusqu'en Corée et au Japon.

(2) Ryaujon Fujishima, *Extrait des Mémoires d'Itsing sur ses voyages dans l'Inde*, Journal Asiatique, 1888, II, 411. — Itsing, traduction Chavannes, *Mémoire sur les religieux éminents qui allèrent chercher la Loi dans les pays d'Occident*, 1894 ; — M. Cœdès, *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême Orient*, 1918, t. XVIII, fascicule 6.

désir de visiter, comme l'illustre pèlerin, la *Terre Sainte* du Bouddhisme. Il s'embarqua à Canton en 671 et fit une longue escale dans l'Insulinde qui était alors le vestibule de l'Inde bouddhique. Il resta six mois à Çri Bhodja, dans le Sud de Sumatra, deux mois à Palembang, quelque temps à Atchin. Ce fut à Sumatra qu'il apprit le sanscrit dont la connaissance lui était indispensable pour étudier les Ecritures indiennes. En 673, il débarqua à Tamralipti ou Tamluk sur la côte du Bengale. Il se rendit de là au Béhar, visita les Lieux Saints de la vie du Bouddha, puis séjourna jusqu'en 685 à l'Université de Nalanda. Il reprit la mer à Tamluk en 685 et, après un nouveau séjour d'une dizaine d'années à Sumatra, il rentra définitivement en Chine par Canton vers 694. Il était de retour à Si-ngan en 695. L'Impératrice Wou Héou qui, en dépit de ses crimes, était très favorable au Bouddhisme, fit le meilleur accueil au pèlerin. Il fut placé par elle à la tête du bureau impérial des traductions indiennes et l'Empereur Tchao Tsong composa lui-même la préface d'une des œuvres de son recueil. Quand I Tsing mourut en 713, il ne laissait pas moins de 69 traductions.

Les relations religieuses de la Chine et de l'Inde continuèrent au VIIIe siècle. En 716 arriva à Si-ngan le moine indien Subhakara qui mourut en 735 et fut enterré dans les catacombes de Long-men. En 719, son compatriote Vajrabodhi vint également s'établir en Chine. Cet apôtre était né en 661 dans l'Inde méridionale. Il avait fait ses études à l'Université de Nalanda. On citait de lui des miracles fameux, comme d'avoir, à Kantchi, près de Madras, lors d'une terrible sécheresse, obtenu la pluie à force de prières. Il appartenait à l'Ecole *Yoga* dont les doctrines représentaient une synthèse du Bouddhisme primitif et des croyances hindouistes, — école mystique d'ailleurs qui admettait notamment le dogme de la communion des saints et célèbrait des offices pour le repos de l'âme des défunts. Bien qu'appartenant aux sectes du Nord, Vajrabodhi fit deux séjours, en 705 et en 715, dans la patrie du Bouddhisme Méridional, à Ceylan. De Ceylan il s'embarqua pour la Chine. Il aborda à Canton et se rendit de là à la Cour

des Tang, à Si-ngan, où il parvint en 720. Vajrabodhi mourut en Chine en 732. A son lit de mort il fit promettre à son disciple Amogavarsha ou Amogavajra, religieux indien qui l'avait suivi en Chine, de retourner dans l'Inde chercher de nouveaux Textes Sacrés. Conformément à cette promesse, Amogavarsha s'embarqua à Canton pour Ceylan en 741, sur un vaisseau malais. Le roi de Ceylan Cilamégha lui remit plusieurs collections de Livres Sacrés (1) et en 746 Amogavarsha revint en Chine avec ce précieux fardeau. Il mourut en 774 après avoir contribué plus que quiconque à la diffusion du système Yoga et du mysticisme tantrique en Extrême Orient.

A la même époque un Chinois illustre, Wou Kong (730-790), qui descendait des anciens rois Tobas de Weï, fit le pèlerinage de l'Inde (2). Wou Kong qui n'était encore qu'un pieux laïc, partit pour l'Inde, en 751, dans une ambassade envoyée par l'Empereur Ming Houang au roi de Gandhara. Etant tombé malade au Gandhara, il resta dans ce pays et s'y fit moine (757). Il passa onze ans au Gandhara et au Cachemire, puis en 764, alla visiter les Lieux Saints de la vallée du Gange : Kapilavastou, Bénarès, Sravasti, Kouçinagara. Il séjourna trois ans à l'Université de Nalanda et rentra en Chine en 789 par Kachgar et Koutcha (3), rapportant avec lui toute une collection de Livres Sacrés, de nombreuses traductions et une relique du Bouddha. Il offrit ses traductions et sa relique à l'Empereur Té Tsong qui le combla d'honneurs et qui lui donna comme résidence un des couvents de Si-ngan (790).

Ces voyages eurent une influence incalculable sur l'évolution de la pensée chinoise. Les pèlerins ramenaient de l'Inde tout un peuple de divinités mystérieuses et consolatrices :

(1) Cf. Sylvain Lévi, *Ceylan et les Chinois*, Journal Asiatique, 1900, I, 411.

(2) Cf. Sylvain Lévi et Chavannes, *L'itinéraire d'Oukong*, *Journal Asiatique*, 1895, II, 341-384.

(3) Wou Kong, à son retour, resta un an dans un couvent de Koutcha. Le supérieur de ce couvent, dit la biographie du pélerin, « parlait avec une égale facilité la langue du pays, celle de l'Inde et celle de la Chine ». Ce détail montre à quel point la *Sérinde* était au haut Moyen Age, l'intermédiaire naturelle entre l'Inde et la Chine.

Maitréya, appelé en Extrême-Orient *Mi-li-fô* et qui est le Bouddha de l'Amour ; Avalokiteçvara, le Maître de la Pitié, devenu en Chine la déesse *Kouan-yin* et au Japon Kwannon la divinité secourable ; Amita le créateur des *Paradis d'Occident*. Les paraboles bouddhiques rapportées par Fa Hien, par Hiouen Tsang ou par I Tsing, renfermaient une poésie délicieuse qui séduisait les âmes les plus élevées. Sous l'influence de ces leçons l'esthétique chinoise acquit les qualités qui la caractérisent encore : le sens de la nature poussé jusqu'à l'impressionnisme le plus subtil, le sentiment de la poésie universelle le plus mystique qui ait été. Si dans l'art de l'Extrême-Orient les choses ont vraiment une âme, n'est-ce pas que le vieux rêve mahayaniste est passé en elles ?

Le Monachisme Bouddhique sous les derniers Tang et la réaction confucéenne.

La crise de mysticisme bouddhique à l'époque des Tang se traduisit par une augmentation considérable du nombre des couvents. En 740, la ville de Si-ngan comptait 64 couvents de moines et 27 couvents de religieuses. La faveur dont les religieux jouissaient auprès de la dynastie accroissait sensiblement leur influence. Leur situation parut à son apogée lorsqu'en 819 l'Empereur Hien Tsong, entouré de toute sa cour, reçut par des fêtes solennelles une relique du Bouddha qui lui était envoyé de l'Inde. Mais dès cette date et malgré les sentiments personnels du monarque, le traditionalisme chinois relevait la tête. L'opposition des milieux lettrés qui n'avait jamais désarmé qu'en apparence, se manifestait de nouveau au grand jour contre la religion étrangère. Au commencement du IXe siècle, le chef de cette opposition était le philosophe Han Yu ou Han Wenkuong, un des hommes qui ont eu le plus d'influence sur l'évolution de la pensée chinoise (768-824).

Disciple de l'antique Mencius, en réalité penseur éclectique, Han Yu combattit le Bouddhisme au nom du *néo-con-*

fucianisme, synthèse des diverses écoles indigènes. Il représentait la réaction de l'esprit chinois contre toutes les importations indiennes. Pour mieux renouer la chaîne de la tradition nationale, il se fit historien et composa un abrégé de l'Histoire de Sséma Tsien. Cet abrégé, continué depuis, de siècle en siècle, est devenu le *Tong-kien-kang-mou*, compilation colossale qui constitue la base des annales chinoises (1). En présence des honneurs extraordinaires rendus par Hien Tsong aux reliques du Boudha, Han Yu ne put taire son indignation. Il adressa à l'Empereur un placet qui renfermait une attaque véhémente contre l'Eglise de Çakyamouni, en particulier contre le monachisme (819). « Le Bouddhisme, disait-il, n'a pas compris la valeur des liens qui unissent le père et le fils . » (2) Parole profonde dans sa simplicité, qui opposait les droits de la famille et de la société aux extravagances de la mystique individuelle (3). Han Yu faillit payer sa franchise de sa tête. Il fut exilé à Tchao-tchéou dans le Kouang-toung, pays encore à demi-barbare qu'il civilisa. Rappelé à l'époque suivante, il fut rétabli dans tous ses honneurs et reçut le titre de Prince de la Littérature (4).

L'Empereur Wou Tsong qui régna de 841 à 846, était partisan du Taoïsme et hostile aux Bouddhistes. Taoïstes et Confucianistes s'unirent pour obtenir de lui un édit contre le Bouddhisme. Cet édit qui est un véritable édit de *laïcisation*, fut promulgué en 845. « Quiconque, proclamait-il, ne travaille pas, doit souffrir de la faim et du froid. Seuls les moines et les religieux de Bouddha reçoivent sans rien faire, des

(1) Il est à remarquer que le *Tong-kien-kang-mou* est resté, jusque dans la traduction des Missionnaires Jésuites, violemment hostile au Bouddhisme et tout dévoué aux thèses confucéennes.

(2) Cf. Giles, *History of chinese literature*, p. 160.

(3) Han-Yu trouva parmi les Bouddhistes un contradicteur remarquable dans la personne de Tsong-Mi (779-841). Tsong-Mi chercha à démontrer que la morale bouddhique était en complète harmonie avec les préceptes de Confucius, et que la métaphysique bouddhique concordait avec celle de Lao Tsé. Il y eut là une tentative d'apologétique fort curieuse pour donner à la grande religion indienne ses lettres de naturalisation chinoise. Cf. Paul Masson-Oursel, *Le Yuan jên louen*, Journal Asiatique, 1915, I, 299.)

(4) Cf. *Mémoires concernant les Chinois*, V, 434-449.

vêtements et de la nourriture... Aussi avons-nous décidé de mettre fin à de pareils abus (1). » L'édit ordonna la fermeture de 4.600 monastères, la destruction de 40.000 temples, la laïcisation de 260.500 moines ou religieuses. Il n'autorisa pour toute la Chine que 44 couvents ou temples et 500 religieux. Ces mesures, d'ailleurs, n'étaient pas dirigées contre la foi bouddhique elle-même, mais contre la multiplication des congrégations et l'accroissement des biens de mainmorte. Deux ans après, cet édit fut révoqué par un nouvel Empereur, Siuen Tsong (847-859), qui restaura les pagodes bouddhiques et rouvrit les couvents. Les Taoïstes qui s'étaient associés à la persécution de 845, furent punis. Aussitôt couvents et pagodes se multiplièrent de nouveau au point qu'en 847 Siuen Tsong lui-même dut aviser. Un placet confucianiste de l'an 851 dénonçait la cause du mal : « Le peuple voit avec indignation les bonzes et les bonzesses avoir tout à souhait pour leur nourriture, leur vêtement et leur logement, sans être d'aucune utilité pour l'Empire. Il serait préférable que les bonzesses travaillassent à l'élevage des vers à soie et que les bonzes cultivassent la terre. » Sans revenir à l'édit de laïcisation de 845, Siuen Tsong interdit d'entrer en religion sans l'autorisation des magistrats. L'Empereur Yi Tsong qui régna ensuite (860-873), fut un bouddhiste dévôt ; en 861, il promulgua une réglementation des couvents très favorable aux désirs des moines. En 873, il afficha ses sentiments en recevant à Si-ngan, au milieu de fêtes magnifiques des reliques du Bouddha.

Après la chute des Tang, le Bouddhisme perdit une grande partie de son influence. Les sectes bouddhiques affranchies de toute discipline intérieure après la mort de Houeï Neng et la disparition du Patriarcat, étaient devenues si turbulentes qu'en 955, l'Empereur Chi Tsong, de la Dynastie Héou-Tchéou, dut publier un nouvel édit contre elles. Aux termes de cet édit, toute personne qui voulait entrer en religion, devait avoir obtenu le consentement de sa famille. Tout religieux fut tenu à déclarer aux magistrats son nom,

(1) Cf. Bazin, *Recherches sur l'origine, l'histoire et la constitution des ordres religieux chinois*, J. A., 1865, II, 135.

son âge, sa situation de famille, ses moyens d'existence, etc. La pratique des macérations et mutilations volontaires fut interdite et punie par la loi. L'édit de 955 ferma 30.000 chapelles ou monastères et n'autorisa pour tout l'Empire que 3.700 pagodes et 60.000 religieux — chiffre d'ailleurs encore respectable. Le vieil esprit confucéen, l'esprit traditionaliste et rationaliste de Han Yu, finit donc par prévaloir contre la grande religion indienne. Autant l'âge des Tobas et des Tang avait été marqué par les succès du Bouddhisme, autant l'époque suivante, celle des Soung, devait être favorable au Néo-Confucianisme indigène.

Cependant, l'œuvre des grands apôtres bouddhistes du haut Moyen Age n'avait pas été perdue toute entière. Quelque conservatrice que s'affirmât en définitive la société chinoise, il était trop tard pour qu'elle put éliminer toutes les importations étrangères de l'époque Toba et de l'époque Tang. Or, dans le domaine de l'art, ces importations avaient joué un rôle décisif. Au x[e] siècle, il n'était plus de réaction indigène qui put arracher les artistes de l'Extrême-Orient à l'influence de leurs maîtres bouddhiques.

Le Manichéisme en Chine à l'Époque des Tang.

Les conquêtes de l'Empereur Taï Tsong en Asie Centrale avaient mis la Chine en contact direct avec l'Iran. A la faveur de ce rapprochement, le Parsisme, le Manichéisme et le Christianisme, ce dernier sous la forme nestorienne, passèrent de la Perse dans l'Empire Chinois.

Le *Parsisme* était connu des Chinois depuis l'antiquité. Mais il ne pénétra en Chine qu'au VII[e] siècle, à la suite des rapports diplomatiques des Tang avec les Sassanides et surtout après l'invasion musulmane qui força un grand nombre de Perses à se réfugier en Extrême-Orient. Dès 631, un mage perse construisit à Si-ngan, avec l'autorisation de l'Empereur Taï Tsong, un pyrée mazdéen. Quand l'héritier des Sassanides, Firouz III, reçut asile à la cour de Chine, il amena avec lui un certain nombre de mages, qui construisirent un nouveau pyrée à Si-ngan (677). Cependant,

le Parsisme était une religion trop exclusivement iranienne pour pouvoir jamais faire beaucoup d'adeptes en Extrême-Orient.

Le *Manichéisme*, cette religion mixte formée d'éléments mazdéens et chrétiens (1), eut son heure de vogue en Chine. Il avait été introduit dans ce pays en 694. En 717, un prêtre manichéen, nommé Tamouché, qui était en même temps astronome ou astrologue, fut envoyé à la Cour de Si-ngan-fou par le roi iranien du Tokharestan. Ce personnage dut faire un certain nombre de prosélytes, car, en 732, le gouvernement chinois, tout en permettant aux Manichéens étrangers de conserver leurs croyances personnelles, leur interdit de prêcher leur doctrine. Mais quelques années après, se produisit un événement considérable : le roi des Oïgour, Tengri Pikia, pendant son séjour à Lo-yang en 763, entra en rapports avec un missionnaire manichéen de cette ville et se convertit au Manichéisme (2). Une grande partie de son peuple l'imita et le grand Empire Oïgour qui dominait toute la Mongolie, devint le protecteur officiel du Manichéisme dans le monde (765). Les Oïgour demandèrent alors à la Cour de Chine d'autoriser l'ouverture de temples manichéens à Si-ngan et à Lo-yang. La dynastie des Tang que les Oïgour avaient deux fois sauvée de la révolution, leur accorda tout ce qu'ils voulurent (768). En 806, on vit un prêtre manichéen figurer dans une ambassade envoyée par les Oïgour à la Cour de Si-ngan. Sur la demande de cette ambassade, de nouveaux temples manichéens furent ouverts à Taï-yuan, à Si-ngan, à Lo-yang et jusque dans

(1) Et même d'éléments bouddhiques : Dans les textes manichéens découverts à Tourfan par la Mission Pelliot, se trouve l'histoire d'un saint manichéen nommé Bodhisaf, fils de Satudan, qui n'est autre que Bouddha fils de Suddodhana. Par les Manichéens, cette histoire est parvenue aux chrétiens d'Orient. C'est ainsi que Saint-Jean Damascène raconte la vie d'un Saint Joasaph ou Josaphat qui est un écho de la vie de Çakyamouni, d'après le *Lalita Vistara*. (Cf. Alfaric, *La vie chrétienne du Bouddha*, Journal Asiatique, 1917, II, 269).

(2) Cf. Chavannes, *Le nestorianisme de l'inscription de Kara-Balgassoun*, Journal Asiatique, 1897, I, 43. — Dévéria, *Musulmans et Manichéens chinois*, Journal Asiatique, 1897, II, 454. — Pelliot, *Les Mo-ni et l'inscription de Karabalgassoun*, Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 1903, 467. — Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine*, Journal Asiatique, 1911, II, 499 et 1913, I, 190.

les ports de la Chine Méridionale. Les Manichéens profitèrent avec d'autant plus d'empressement de l'hospitalité des Oïgour et des Chinois, qu'à la même époque (785-809), ils étaient chassés de Perse par les Abbassides. Mais le Manichéisme, lié à la fortune politique des Oïgour, ne survécut pas à leur chute. Après l'effondrement de l'Empire Oïgour sous les coups des Khirgizes, en 840, le gouvernement chinois ne se gêna plus envers les Manichéens : Dès l'an 843, il proscrivit leur culte, confisqua leurs biens et ferma leurs sanctuaires. Le Manichéisme chinois ne se releva jamais de cette catastrophe.

Le Nestorianisme en Chine sous les Tang.

Les *Nestoriens* avaient, dès le IVe siècle, des communautés florissantes au Khorassan et en Transoxiane (1). L'évêque nestorien Barsaba qui occupait le siège de Merv en 334, commença l'œuvre d'apostolat dans la région de l'Oxus. En 420, l'évêché de Merv fut érigé en siège métropolitain. En 503, des évêchés furent fondés à Hérat et à Samarkande. En 635, un moine nestorien connu sous le nom chinois d'*Olopen*, ou mieux Alopun (transcription chinoise du mot syrien Rabban = le Maître) (2) arriva à Si-ngan. « L'Empereur Taï Tsong, dit l'inscription de Si-ngan (3), envoya le ministre Fang Hiuen-ling à la tête d'une escorte au faubourg de l'Ouest, pour accueillir le visiteur et l'introduire. On traduisit les livres dans les salles de la bibliothèque ; on examina la doctrine, on en connut la rectitude et la vérité, et un édit spécial donna la faculté de la prêcher et de la transmettre. » L'édit par lequel Taï Tsong autorisa la prédication du Christianisme, parut en 638. Ses considérants nous révèlent le génie politique du grand Empereur : « La vérité, dit en substance ce texte, n'a pas qu'un nom.

(1) Cf. Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, Toung pao, 1914, p. 633.

(2) F. Nau, *L'expansion nestorienne en Asie*, Conférences du Musée Guimet, 1913, p. 361.

(3) Traduction Havret.

Les saints n'ont pas de résidence fixe ; ils courent le monde, répandant la vérité et exhortant le peuple. Olopen, homme d'une grande vertu, est venu du royaume de Syrie, pour nous offrir des Livres Sacrés dont il nous a expliqué le sens. En parcourant ces livres, en examinant cette doctrine, on reconnaît qu'elle est profonde, merveilleuse, parfaite..., qu'elle est particulièrement profitable à l'homme. Il convient de la propager dans tout l'Empire. Les magistrats devront désigner, dans le quartier Yn-yn-fang (quartier central de Si-ngan), un endroit pour la construction d'une église syrienne, qui sera desservie par vingt et un prêtres. »

A l'exemple de son père, l'Empereur Kao Tsong (650-684) protégea Olopen, à qui il conféra le titre de « chef de la Grande Doctrine », et ordonna la construction d'une église nestorienne dans chaque province. Mais après la mort de Kao Tsong, la situation des chrétiens changea. Les Bouddhistes ne voyaient pas sans jalousie les progrès de la nouvelle religion. Ils profitèrent, pour s'y opposer, de leur influence sur l'Impératrice Wou Héou, Bouddhiste fervente elle-même et qui avait un Bonze pour favori. A leur instigation, une persécution éclata contre les Chrétiens en 699, particulièrement au Ho-nan et au Chen-si.

La chute de Wou Héou et l'avènement de Ming Houang sauvèrent les Chrétiens. En même temps, de nouveaux missionnaires nestoriens, venus de Bactriane, les religieux Lo Han et Ki Lié, arrivèrent en Chine et ranimèrent le courage de leurs frères. Le patriarche nestorien, Saliba Zacha (714-728), comprenant l'importance de l'évangélisation de la Chine, érigea l'évêché de Si-ngan en siège métropolitain. L'heure était de nouveau propice, car Ming Houang témoignait, en toute circonstance, sa sympathie aux Chrétiens. « Il prescrivit, dit la stèle de Si-ngan, à cinq princes de sa famille de se rendre personnellement à l'église chrétienne. Des autels furent ensuite érigés. Les colonnes de la religion qui étaient sur le point de s'écrouler, furent relevées et les pierres de la foi qui menaçaient de tomber, furent consolidées. En 742, ce même Empereur offrit aux prêtres chrétiens cent rouleaux de soie comme témoignage de son res-

pect et de sa vénération. » Acte capital pour un Chinois, il fit placer dans l'église chrétienne les portraits de ses ancêtres. En 744, un nouveau missionnaire nestorien étant arrivé en Chine, fut reçu en audience par l'Empereur. Ming Houang publia alors un édit pour autoriser « le prêtre Lo Han, le prêtre Po Lun, le très vertueux Kié Ho, et cinq autres prêtres », à pénétrer dans la partie réservée du Palais Impérial et à y exercer librement leurs cérémonies religieuses (744). « En même temps, ajoute la stèle de Si-ngan, des tablettes de bois furent suspendues aux murs de l'église chrétienne, tablettes comprenant des inscriptions élogieuses tracées de la main de l'Empereur et revêtues de l'empreinte du sceau impérial. » L'Empereur Sou Tsong, fils et successeur de Ming Houang (756-762), fit bâtir des églises chrétiennes dans la ville de Ling-tchéou, au Kan-sou, et dans cinq autres villes de la Chine Occidentale. Taï Tsong II qui régna ensuite (762-779), continua la même politique. « A chaque anniversaire de sa naissance, il envoyait aux prêtres de la religion nestorienne des parfums du Palais pour remercier Dieu de ses bienfaits, et des mets de sa table pour montrer l'estime qu'il avait pour les membres de cette religion (1). »

L'Empereur Té Tsong, fils de Taï Tsong II (780-805), promulgua plusieurs édits en faveur du Christianisme. C'est sous son règne que fut gravée en 781 la célèbre *Inscription nestorienne de Si-ngan-fou* (2). Cette inscription bilingue, rédigée en chinois et en syriaque, contient l'exposé de la doctrine chrétienne, l'historique des missions nestoriennes en Chine et l'éloge des Empereurs Tang protecteurs de la foi depuis Taï Tsong le Grand jusqu'à Taï Tsong II. Elle se

(1) F. Nau. *La stèle nestorienne de Si-ngan-fou*, in : *L'expansion nestorienne en Asie* (Conférences du Musée Guimet en 1913), p. 347-383.

(2) Voir : G. Pauthier, *L'Inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou, monument nestorien de l'an* 781 (1858). — Huc, *Le Christianisme en Chine*, I (1857). — Dabry de Thiersant, *Le catholicisme en Chine* (1877). — Du Harlez, *Le prétendu nestorianisme de l'Inscription de Si-ngan.* — Gueluy, *Le monument chrétien de Si-ngan-fou*, Bruxelles, 1897. — Havret, *La stèle chrétienne de Si-ngan-fou* (*Mélanges sinologiques*), 1895-1902. — F. Nau, *L'expansion nestorienne en Asie* (*Conférences du Musée Guimet en* 1913, p. 346).

termine par l'énumération des principaux dignitaires de l'Eglise nestorienne : le Patriarche Mar Hanan, Adam métropolite de Chine, Mar Yezbouzid, chorévêque de Si-ngan, (qui était le fils d'un certain Millésius de Balkh), et plus de 70 évêques, diacres ou catéchistes nestoriens établis dans l'Empire Tang. Au nombre des protecteurs chinois du Christianisme, l'inscription mentionne un grand personnage de la Cour qui n'est autre que l'illustre général Kouo Tsé-y, dont nous avons plus haut raconté l'histoire.

L'Inscription de Si-ngan témoigne de l'activité de l'Eglise nestorienne à la fin du VIII[e] siècle. A l'époque où elle fut gravée, le siège patriarcal nestorien était occupé par un personnage remarquable, Timothée I[er] (779-823), qui donna une expansion nouvelle aux Missions de l'Extrême-Orient. Sous son patriarcat, toute une pléiade de missionnaires sortit du monastère de Beit-Abé en Assyrie qui était le principal foyer de l'enseignement nestorien, pour aller prêcher l'Evangile au Mazendéran, en Bactriane, au Turkestan, en Mongolie et en Chine. On connaît les noms de plusieurs de ces apôtres : Subkhal Jésu, Khardage, Jaballah, Thomas, Zaché, Sem, Ephrem, Siméon, Ananias, David. Ce dernier fut nommé métropolite de Chine par Timothée.

Les *Musulmans* pénétrèrent en Chine à peu près en même temps que les Nestoriens, mais ils empruntèrent de préférence la voie de mer (1). D'après une légende musulmane, c'est le Saad Ibn Abou Wakkas, oncle maternel de Mahomet, qui aurait construit en 629, la première mosquée à Canton. Ce qui est vrai, c'est que par la route maritime, comme par les caravanes de l'Asie Centrale, la foi suivit le commerce. Au VIII[e] siècle, des marchands arabes de Bagdad, de Bassorah et de Sirâf, s'établirent en grand nombre dans les ports de la Chine Orientale, notamment à Kan-fou (près de Ning-po, au Tché-kiang), à Hang-tchéou et à Canton, où ils faisaient le commerce de la soie et des épices. A Kanfou, ils construisirent plusieurs mosquées. Ils étaient assez nombreux dans ces ports pour y fomenter une émeute en

(1) Voir Dabry de Thiersant, *Le Mahométisme en Chine*.

758 (1). Mais les troubles qui agitèrent la Chine sous l'Empereur Hi Tsong et surtout la jacquerie de Hoang Tchao, portèrent un coup mortel à cette prospère colonie musulmane. En 879, les bandes de Hoang Tchao saccagèrent les comptoirs étrangers, ruinèrent pour un siècle Kan-fou et Canton et massacrèrent indistinctement tous les hôtes de l'Empire : Musulmans, Juifs, Chrétiens ou Mages.

La chute de la Dynastie Tang fut un catastrophe analogue pour les communautés étrangères de la Chine du Nord. Les Nestoriens, surtout, paraissent avoir perdu à ce changement. La dynastie tombée avait été leur meilleure protectrice. Jusqu'à la dynastie mongole, ils ne retrouvèrent plus semblable protection. D'ailleurs, l'évolution de la penche chinoise leur était maintenant contraire. A la Chine des Tobas et des Tang, si largement accueillante, si ouverte à toutes les importations indiennes, persanes ou syriennes, allait succéder la Chine des Soung traditionaliste, nationaliste et conservatrice : L'Extrême-Orient se refermait.

Le nestorianisme, inquiété en Chine, se replia en Mongolie, chez les Kéraït du Tsetsen-khan actuel, chez les Oïgour du Barkoul, chez les Naïmanes de l'Altaï et du Khangaï. Les Oïgour, bien qu'en majorité Bouddhistes et Manichéens, possédaient de nombreuses communautés nestoriennes. Ils empruntèrent aux nestoriens leur écriture, dérivée de l'écriture syriaque. Sous le patriarche Jean, qui occupa le siège nestorien de Bagdad de 1001 à 1012, se produisit un événement décisif : Ebed-Jésu, métropolite de Merv, baptisa le puissant roi des Turcs Kéraït, — celui qui devait devenir le fabuleux « *Prêtre-Jean* » des légendes médiévales (1009). Lorsqu'en 1046, les Kéraït s'avancèrent jusqu'à Kachgar, le Khalife trembla, tandis que le Métropolite de Samarkande expédiait de joyeux messages au Patriarche de Bagdad. Ce qui échoua alors devait réussir deux siècles après : la prise de la capitale musulmane par les nestoriens turco-mongols.

(1) Les marchands musulmans — particulièrement les Persans, — étaient aussi très nombreux dans l'île Haï-nan, au milieu du VIII[e] siècle. Cf. Takakusu, *Le voyage de Kanshin au Japon*, Premier Congrès des Etudes d'Extrême-Orient, Hanoï, 1902, p. 58.

Caractères généraux de l'Art Bouddhique en Extrême-Orient.

La Chine, on l'a vu, a reçu le Bouddhisme à la fois par l'Asie Centrale et par la route maritime. L'art indien lui est parvenu de même sous des aspects divers, suivant qu'il venait du Bengale et de l'Indo-Chine ou de la région gandharienne, suivant qu'il était apporté par les jonques qui cabotaient du Dékan à Canton, ou par les caravanes qui cheminaient de Péchaver à Touen-houang à travers la Kachgarie et les oasis de l'Asie Centrale. Les types iconographiques introduits par ces deux voies, étaient essentiellement différents les uns des autres. D'une part, c'étaient les Bouddhas bengalis ou cinghalais, à la robe collante, à l'épaule droite découverte, aux oreilles allongées par les pendants, au crâne protubérant, au visage arrondi, aux cheveux stylisés, aux yeux mi-clos, au sourire vague et figé. C'étaient d'autre part les Bouddhas du Pendjab au type nettement aryen, à l'ovale régulier, au noble et fin profil, à l'élégante chevelure, personnages d'une beauté sereine, d'un calme olympien dans le jeu souple des draperies (1).

Dans les deux cas et particulièrement en ce qui concerne les œuvres gandhariennes, ce fut là pour l'Extrême-Orient une révélation. Malgré leurs mérites incontestables (2), les œuvres pré-bouddhiques sont en Chine raides et gauches. « C'est le Bouddhisme, dit M. Paléologue (3), qui a créé l'art pittoresque de l'Empire du Milieu, en y apportant les principes et les modèles d'une esthétique neuve. Il donna,

(1) Foucher : *L'art bouddhique dans l'Inde*, p. 25 et sq. (*Revue de l'Histoire des Religions*, 1895). Sur l'art bouddhique en général, voir la Revue *L'Art Décoratif, numéro* 192, *juin* 1913, *Article de M. d'Ardenne de Tizac.* et Focillon, *L'Art Bouddhique*, P. 1921. — Sur les influences étrangères en Chine, Hirth, *Fremde Einflusse in der chinesischen Kunst*, Leipzig 1896. — Munsterberg, *Influences occidentales sur l'Art de l'Extrême-Orient* (*Rev. des Etudes ethnologiques et sociologiques*, 1908).

(2) Sur l'art prébouddhique en Chine, voir : Chavannes, *La sculpture sur pierre au temps des deux dynasties Han* (P. 1893).

(3) Paléologue, *L'Art Chinois*, p. 248 (Crès éd.).

en outre aux Chinois la matière morale sur laquelle s'exerça par la suite leur génie naturel. Les premiers peintres qui furent pour la plupart des moines, des bonzes, des cénobites, s'adonnèrent à la peinture comme à une tâche pieuse et les œuvres qu'ils créèrent, toutes empreintes de sentiment religieux, de piété sincère et de candeur mystique, furent presque des actes de foi. Dans le genre religieux, ils arrivèrent ainsi jusqu'au style poétique, ils pénétrèrent très avant dans le monde moral par la sincérité des émotions, l'élan de leur cœur, la noblesse et le détachement de leur pensée. » La nouvelle religion apportait, en effet, un monde de symboles, un trésor de sentiments tendres ou surhumains, de légendes gracieuses ou mystiques, qui enrichirent singulièrement le domaine de l'art. « Derrière les changements de l'univers, dit M. Petrucci (1), le Bouddhiste aperçoit la pure essence que tout porte en soi. Il en résulte une familiarité avec les choses qu'aucune croyance n'a comportée. Celle-ci répand, depuis le monde inerte des pierres jusqu'à l'être le plus développé, un sentiment de confiance, qui donnera à l'interprétation plastique de la nature, je ne sais quoi d'émouvant et de fraternel. » Avec les peintures et les statues mahayanistes, c'est une âme nouvelle que les missionnaires indiens et les pèlerins chinois apportaient au monde jaune.

Non que l'Extrême-Orient se soit contenté de copier les modèles gréco-indiens. Ces modèles, le génie si original de la race chinoise les marqua de son empreinte propre, les transforma et les varia à l'infini. Et pourtant que de fois, jusque dans les bibelots d'étagère de Shangaï ou de Yokahama, on devine l'influence lointaine du canon classique ! « Cette influence apparaît frappante dans les figures bouddhiques de bronze : Elles sont généralement de contours gracieux avec une draperie flottante. Leur physionomie aryenne contraste étonnamment avec les traits touraniens et les lignes épaisses du type taoïste. » (2) Dans la statuaire,

(1) Petrucci, *La Philosophie de la nature dans l'art de l'Extrême-Orient.* (Laurens édit.).

(2) Bushell, *L'Art Chinois, trad. d'Ardenne de Tizac*, p. 114 (Laurens édit.).

jamais le Bouddha chinois — *Fô*, comme on l'appelle en Extrême-Orient, — ne perdit entièrement la pureté du type indo-européen et l'arrangement classique de la draperie qu'il devait aux vieux maîtres gandhariens. « Quelque différence qu'il y ait entre le type classique du Bouddha et les types de la race jaune, et si étrange que dût paraître aux artistes chinois l'esthétique aryenne, ils en ont cependant saisi tout de suite le caractère. Ils ont su rendre admirablement les formes presque féminines du Maître et tous les traits physiques de sa personnalité sacrée. Mais ce qui est plus singulier, c'est qu'ils aient su comprendre et exprimer aussi la beauté morale de sa figure pensive, la sérénité rêveuse, le majestueux recueillement du héros divin sur son lit de lotus. Pour la première fois dans les œuvres chinoises, on aperçoit une âme et la physionomie qui manifeste cette âme : L'art chinois doit au Bouddhisme la révélation d'un idéal plus élevé, une conception plus haute de son objet, un peu de ce qui fait la noblesse et la grandeur des arts occidentaux. » (1) Combien de ces « *Fô* » et de ces « *Ta-mo* », — Boudha et Bodhidharma —, d'une chasteté mélancolique et douce, dégagent un charme indéfinissable, immatériel ! Les bronzes taoïstes, vulgaires et tourmentés, n'ont rien qui égale les statuettes de Mi-li-Fô, le Maître du mystique amour, ou de Kouan Yin, la déesse de la Pitié Universelle. Et n'est-il pas touchant que l'art sino-japonais ait incarné dans cette gracieuse figure féminine l'Avalokiteçvara en qui se résume toute la miséricorde bouddhique ? Rien de monotone d'ailleurs dans les bronzes sino-bouddhiques. Tel ascète méditant, de la collection Cernuschi, émacié, décharné, absorbé dans son attitude de résignation douloureuse, est un morceau d'un admirable réalisme.

Les brûle-parfums et les cassolettes bouddhiques se distinguent des œuvres analogues par une fantaisie plus libre, un galbe plus pur, plus de souplesse et d'harmonie dans la forme, plus de variété dans l'ornementation. Les branchages et les guirlandes de fleurs qui courent sur la panse des

(1) D'après Paléologue, *L'Art Chinois*, page 48.

vases, dénotent un sentiment de la nature tout nouveau. « La sève végétale, dit Paléologue, circule dans la pulpe des feuilles, dans les fibres des tiges, dans les lobes épanouis des lotus. Des animaux réels ou surnaturels, si finement modelés qu'ils semblent moulés, serpentent sur l'anse des vases où se dressent sur le couvercle. On ne saurait trop le répéter, c'est le Bouddhisme qui a appris aux Chinois à voir et à comprendre la nature. »

L'Art au Turkestan oriental :
Toumchouk et Touen-houang.

L'éducation artistique de l'Extrême-Orient s'effectua par l'intermédiaire du Turkestan Oriental. L'archéologie chinoise resterait lettre close sans l'étude préalable des antiquités de ce pays.

On connaît le rôle considérable qu'a joué, au Moyen Age le Turkestan Oriental, l'antique *Sérinde*. Ce pays, aujourd'hui ruiné, était alors un des jardins de l'Asie. Kachgar, au pied du Transalaï, était célèbre par ses pâturages, ses champs d'arbres fruitiers et de céréales. C'était le point de départ des routes qui s'en allaient vers le Ferghana et la Sogdiane ou vers le Badakchan et la Bactriane. « De cette contrée, dit Marco Polo, sortent maints marchands qui vont par le monde faisant marchandises. » Yarkand était entouré de canaux qui arrosaient des vignobles et des vergers vantés par Hiouen Tsang. Cette ville était en relations directes avec le Cachemire et le Gandhara. Khotan, qui était également en rapports suivis avec l'Inde, pratiquait l'élève des vers à soie et le tissage des tapis et des brocarts d'or. Ces riches oasis devinrent au moment de la prédication bouddhique. des centres religieux fort importants. Fa Hien et Hiouen Tsang y virent de nombreux couvents et d'innombrables stoupas. Plus au Nord, la ville de Koutcha fut plus considérable encore. Elle conservait jalousement en plein monde jaune son caractère aryen, indo-européen, garanti par sa langue, dialecte dérivé du *tokharien* primitif, par sa religion bouddhique, et par ses relations étroites

avec l'Inde : *Koutcha était alors une province de l'Inde Extérieure.* « Dès la fin du IIIe siècle, dit Chavannes (1), Koutcha était une des grandes cités du Bouddhisme. On y comptait plus de mille édifices religieux. Les couvents de Koutcha étalaient les splendeurs des arts. Les sciences sacrées y étaient cultivées avec zèle, les plus ardents n'hésitaient pas à se rendre dans l'Inde pour y compléter leurs recherches. Ces traditions se maintinrent jusqu'au IXe siècle. On continua à lire les originaux sanscrits, à les traduire pour les nations voisines. Sous l'impulsion du Bouddhisme, une littérature Koutchéenne surgit, abondante et variée. Elle emprunta ses modèles à l'Inde, mais sans les copier servilement. Le dialecte aryen de Koutcha servit de véhicule à la doctrine bouddhique pour pénétrer en Chine. » Les deux sectes bouddhiques se partageaient le pays. A l'époque de Koumarajiva (344-413), les dix mille moines du Royaume de Koutcha étaient encore hinayanistes, mais le Mahayana faisait chaque jour des progrès : Koumarajiva, lui-même, fut converti à cette doctrine par le prince Suryasôma, fils du Roi de Yarkand.

La *Sérinde* au haut Moyen Age, était donc naturellement préparée à être le point de rencontre — et de fusion — de toutes les influences politiques, religieuses et artistiques. De fait, les fouilles d'Aurel Stein à Khotan, de Grünwedel à Idikout. Chahri et à Koutcha (2), de Von Le Coq à Tourfan, de Pelliot à Toumchouk, entre Kachgar et Koutcha, à Douldour Agour, à Kyzil et à Koumtoura près de Koutcha, dans les grottes des *Ming-uï* (3) ou « Mille Bouddhas » qui remplissent la région de Koutcha et de Soubachi, ainsi que les découvertes de Pelliot (4) et d'Aurel Stein à

(1) Chavannes, *Le Tokharien B, langue de Koutcha*, p. 69.

(2) Cf. Aurel Stein, *Sandburied ruins of Khotan*, L. 1903. — *Ancient Khotan*, Oxford, 1907. — *Ruins of desert Cathay*, L. 1912. — Grünwedel, *Arch. Arb. in Idikutshari*, Munich 1906. — Grünwedel, *Alt Kutscha*, 1920.

(3) Les *ming-ui* ou « Grottes de Mille Bouddhas » (en chinois *Tsien-fo-tong*), sont des grottes artificielles, ornées de peintures murales et aménagées en sanctuaires bouddhiques, des sortes de catacombes bouddhiques.

(4) Cf. Pelliot, *Mission en Asie Centrale*, Bulletin de la Société de Géographie, t. XVII, 6, juin 1908. — *Rapport de M. Pelliot sur sa mission*

Touen-houang (1), nous ont rendu des bibliothèques entières de manuscrits bouddhiques, manichéens ou nestoriens, écrits en caractères oïgour, brahmis, kharosthis, chinois et tibétains ou en sogdien, des monnaies chinoises, iraniennes, etc., des sculptures et des peintures d'inspiration gandharienne, indienne, sassanide, gréco-romaine et chinoise.

Naturellement l'influence bouddhique était prédominante : Ce fut le Bouddhisme qui servit de point de contact à ces éléments divers. Du ve au xe siècle, la *Sérinde* se couvrit de monuments du Mahayana et de l'Hinayana, viharas, stoupas, grottes, mausolées de toute sorte. Nous avons vu les rapports étroits qui unissaient les couvents de ce pays aux communautés bouddiques du Gandhara et du Cachemire. *Il n'est donc pas étonnant que le Turkestan Oriental ait été la première étape de l'art gandharien dans sa marche vers l'Extrême-Orient.*

Les fouilles récentes ont permis de suivre le cheminement de l'influence indo-greeque depuis la région de Péchawer jusqu'à Touen-houang. Mais l'art gandharien n'arriva pas seul au Turkestan Oriental. En même temps que lui, avec lui, y pénétrèrent, bien qu'à un moindre degré, l'art proprement indo-bouddhique de l'Inde gangétique, l'art sassanide, l'art romain lui-même.

Les traces de ces diverses influences sont faciles à reconnaître : « Tantôt comme à Khotan, dit Petrucci, ce sont des formules plus indiennes. Tantôt comme à Miran, ce sont des types sémitiques et des éléments élaborés en Asie Mineure. Tantôt comme à Touen-houang, ce sont des types entièrement chinois. » Mais l'aire géographique des diverses influences est loin d'être aussi nettement délimitée que semble l'affirmer l'éminent critique. En réalité, on retrouve

au Turkestan Chinois, Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions, 1910. — Pelliot, *Trois Ans dans la Haute-Asie*, Bulletin du Comité de l'Asie Française, janvier 1910. — Maybon, *L'Art bouddhique au Turkestan Oriental, la Mission Pelliot* (L'Art Décoratif, août 1910).

(1) Les *Tsien-fo-tong* ou Grottes de Touen-houang se trouvent à 20 kilomètres au sud-est de cette ville.

presque partout bien qu'à des degrés divers, l'inspiration hellénistique, indienne et chinoise (1).

L'art gandharien est abondamment représenté, surtout, comme on pouvait s'y attendre, en Kachgarie et à Koutcha. C'est lui qui a fourni aux artistes de la Sérinde leurs modèles et leur technique. « L'art gréco-bouddhique, dit Maybon, art qui a monopolisé la représentation de la figure du Prédestiné, a fait connaître par les chemins du Nord, dans un pays dont le Panthéon contenait des monstruosités, la figure purement humaine des dieux. A Toumchouk, entre Kachgar et Koutcha, la Mission Pelliot a trouvé des figurines bouddhiques du VIIe et du VIIIe siècles, qui sont d'affinités nettement gandhariennes ». Et comme toujours derrière le Gandhara, c'est la Grèce qui apparaît. « Une fresque d'Idikout-Chahri, actuellement au Musée de Berlin, montre une femme à la coiffure grecque, drapée dans le peplum et la palla grecs, et que l'on pourrait croire d'une fresque de la basse antiquité si, derrière elle, ne s'échelonnaient trois donateurs turcs (2). » Plusieurs panneaux polychromes de terre cuite séchée au soleil, à Toumchouk, sont d'une allure décorative qui rappelle l'Orient hellénistique. « Les scènes, dit M. Maybon, sont vivantes et animées, et les personnages sont traités avec ce réalisme des ateliers hellénistiques qui parut plaire aux copistes de l'Inde du Nord-Ouest. » Ailleurs, on ne peut s'empêcher d'évoquer l'art romain lui-même : « Ce n'est pas une mince surprise, dit Petrucci, de découvrir dans les éléments rapportés à Londres par la Mission Stein, des fragments de fresques trouvés en plein Lobnor, représentant des figures ailées qui ne seraient pas déplacées dans les Catacombes romaines. »

Les fragments de fresques rapportés par M. Pelliot de

(1) Les peintures du Turkestan Oriental accusent d'ailleurs la simultanéité de ces influences par l'assemblage côte à côte des types ethniques les plus divers. Une des grandes fresques de Mourtouk présente des moines chinois glabres, à côté de moines indiens au torse nu et à la fine moustache, et plus loin des donateurs tokhariens, à barbe rousse, aux yeux bleus, au facies indo-européen.

(2) Cf. Petrucci, *L'Art bouddhique en Extrême-Orient, d'après les découvertes récentes*, Gazette des Beaux-Arts, juillet-déc. 1911, p. 200. — Grünwedel, *Archeol. Arbeiten in Idikutshari*, Mun. 1906.

Toumchouk et de Douldour Agour au Louvre, permettent de se faire une idée de cet art composite : On se croirait par moments devant les peintures de Pompeï. Les formes musculaires sont fortement dessinées et vont jusqu'à évoquer l'apparence schématique de l'écorché. Parfois, il est vrai, on se croirait aussi dans l'Inde. Comme à Adjanta, la teinte des chairs est rouge brique, mais à côté d'une tête de Bodhisattva, purement indienne, on rencontre un personnage à la barbe grise et qui pourrait être un Zeus. Dans la même salle du Louvre, des génies ailés, — de bons génies, à en croire la douceur et la placidité de leur physionomie, s'apparentent curieusement aux anges de notre sculpture romane. Voici, toujours au Louvre, un torse hellénistique, provenant de Toumchouk, souple statuette dégagée de tout hiératisme, à la grâce purement classique. — Et voici à côté de l'influence gandharienne, l'influence indienne proprement dite. Toujours dans la même salle du Louvre, un torse de déesse où s'accusent, comme dans les statuettes de la Lakmé dravidienne, la rondeur exagérée des seins et la ténuité invraisemblable de la taille. — Les influences grecques et indiennes persistent jusqu'aux frontières chinoises. A Touen-houang, M. Petrucci range entre autres parmi les images nettement gandhariennes trois peintures sur soie reproduisant l'une le Bouddha en robe de moine, debout sur le lotus, dans le Parc de Bénarès, l'autre, le Najrasana du Temple de Maha-Bodhi à Bouddha-Gaya, et la troisième, une image d'argent du Kapiça (1). Et voici, non loin, les influences iraniennes : Sur une bannière de Touen-houang, découverte par Aurel Stein, on voit un Kuvera portant, avec une armure à demi-chinoise, une tiare sassanide. Une fresque manichéenne d'Idikout Chahri, rapportée par Von Le Coq, montre de même des musiciennes au costume presque entièrement persan. La décoration trahit les mêmes influences que la peinture et la sculpture. « La plupart des motifs dérivés de la flore, dit M. Maybon, et tout le matétiel ornemental en usage dans l'art du Turkestan provien-

(1) Petrucci, *Les peintures bouddhiques de Touen Houang, Mission Stein*, Conférences du Musée Guimet, 1914, p. 122.

nent de l'Occident, de la Perse (1), de l'Assyrie et de la Grèce. » M. Pelliot a remarqué la ressemblance existant entre les plafonds bouddhiques de Kyzil, près de Kachgar, et le plafond du vihara de Padrenthan, au Gandhara. Certaines grottes des *Mille Bouddhas* du VIIe siècle à Kyzil, ont des pilastres indo-persans. Une des plus belles statues du Bouddha, à Touen-houang, est accroupie sur un trône dont la décoration rappelle à s'y méprendre les œuvres de l'ébénisterie occidentale à la même époque. On pourrait multiplier les exemples analogues. Ils prouvent tous que l'art de la *Sérinde* au haut Moyen Age fut une synthèse de toutes les influences indiennes, persanes, alexandrines et byzantines.

Cet art composite atteignit parfois, abstraction faite de son intérêt archéologique, un véritable caractère de beauté. Plusieurs des fresques de Touen-houang, — comme celle (reproduite par M. Pelliot) qui représente *le Char de la lune traîné par des oiseaux* ou telle autre fresque du xe siècle figurant un Groupe de Donatrices —, peuvent compter parmi les plus charmantes productions esthétiques de l'Extrême-Orient.

Parmi les peintures sur soie découvertes à Touen-houang, par Aurel Stein, on remarque des compositions d'une magnificence décorative, des groupements d'une ordonnance fastueuse jamais dépassées. Voici « Amitabha entouré de Bodhisattvas, trônant dans un Paradis d'Occident et regardant éclore, dans le cœur en fleur des lotus, les âmes libérées, les âmes toutes blanches qui ont obtenu de renaître dans son paradis de pureté ». Plus loin, « une charmante et très somptueuse Kouan Yin, sous la forme de Celle qui montre le bon chemin. Elle passe sous une pluie de fleurs, portant la cassolette à encens et la bannière, suivie d'une âme fidèle. En haut, parmi les nuages, surgissent

(1) Il n'y a pas lieu de s'étonner de l'apparition d'influences iraniennes au Turkestan Chinois. M. Pelliot rappelle qu'à l'époque des Soueï (commencement du VIIe siècle), une colonie d'émigrés sogdiens vint de Samarkande, se fixer dans la région du Lobnor. (Pelliot, *Le Chatchéou fou tou king et la Colonie sogdienne du Lobnor*, J. A. 1916, I, 120) et : *Influences iraniennes en Asie Centrale et en Extrême-Orient*, Rev. d'Hist. et de Litt. rel. 1912.

les édifices du Paradis d'Occident (1). » — Le grand public, en France, connaît déjà par les photographies de M. Pelliot, au Louvre, plusieurs des chefs-d'œuvre de Touen-houang (2). Tantôt, ce sont des visions d'épopée : combats de fantassins dont l'armement rappelle un peu celui de nos guerriers carolingiens et qui donnent l'assaut à des châteaux forts puissamment défendus (vers l'an 600) ; cortèges de donateurs défilant en brillante cavalcade (vers l'an 760). Tantôt, ce sont des scènes religieuses comme ce *Nirvana du Bouddha* où l'artiste a groupé autour du Maître inanimé, des figures de saints d'une poignante douleur (vers 800). Ou bien ce sont des portraits contemporains, mais des portraits tout empreints de mysticisme à la manière du grand peintre japonais Kosé Kanaoka, comme dans cette admirable fresque de Touen-houang, photographiée par M. Pelliot et qui représente un roi de Khotan du commencement du xe siècle (3). On est tout étonné de découvrir dans ces vieilles peintures oubliées au fond du désert, le témoignage d'une vie intérieure intense, de véritables études d'âmes, gauches encore mais de la gaucherie émouvante et sincère d'un Giotto ou d'une Lippo Memmi...

La floraison de cet art s'étend du vi^e^ au xe siècle, de l'époque Weï à l'époque Soung, et son aire d'expansion va de Kachgar à Touen-houang. Il est évident que dans un domaine aussi vaste et pendant un laps de temps aussi long, l'art gandharien qui avait fourni leurs premiers modèles aux artistes de la Sérinde, ne fut pas sans subir une évolution profonde. En cheminant du Caboul au Kan-sou, l'esthétique grecque comme la mystique indienne ne cessa de se transformer pour s'adapter au génie des races jaunes. Les éléments empruntés par le Bouddhisme du Nord à l'Olympe hellénique allèrent sans cesse en s'altérant.

(1) R. Petrucci, *Les peintures bouddhiques de Touen-Houang*. Conférences du Musée Guimet 1914, p. 122, planches III et IV.

(2) *Photographies de fresques du Tsien-fou-tong de Touen-Houang rapportées au Louvre par M. Pelliot.* Cf. Paul Pelliot, *Les Grottes de Touen-Houang*, Geuthner, 1920.

(3) *Rapport de M. Pelliot sur sa mission au Turkestan Chinois*, Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions, 1910, p. 62.

Naturellement cette évolution est d'autant plus visible qu'on s'éloigne du VIe siècle dans le temps et qu'on se rapproche, dans l'espace, des frontières chinoises. « A Touen-houang, dit M. Maybon, le Bouddha a de nombreux autels d'une surcharge ornementale que n'aurait pas toujours approuvée l'Occident. Une des grottes nous montre une scène assise : Çakyamouni prêchant sa loi. Le Bienheureux est toujours le même dans un décor classique, mais combien la physionomie, l'allure, le geste même des statuettes placées à ses côtés, diffèrent de ce qui caractérise encore les figurines de Toumchouk ! Dans une autre grotte, on voit une scène à peu près pareille, traitée dans le goût chinois. De même dans tel Paranirvana, le Bouddha garde l'attitude des scènes de même genre, il est couché sur le côté droit, une jambe reposant sur l'autre, le bras gauche étendu le long du corps et le bras droit replié sous la tête, mais les assistants laïques ou religieux ont des expressions qu'on n'eût pas comprises au Gandhara où la douleur devant le Bienheureux mort nous parait plus digne, plus naturelle, plus sentie. Il y a ici un grotesque qui nous choque... En somme, l'art du Turkestan a décliné quand a diminué la production gréco- bouddhique du Nord-Ouest indien, et sur les frontières de la Chine septentrionale il s'est laissé pervertir par les influences étrangères ».

Tel est aussi le jugement que porte sur l'art du Turkestan Oriental M. Pelliot, le meilleur juge en ces matières. « Avec l'époque des Weï, dit-il, l'art (de Touen-houang) atteint un degré qu'il ne dépassera pas. Sous les Tang aux VIIe et VIIIe siècles, les traits sont plus épais, les contours s'alourdissent... Dans les œuvres populaires de l'époque Tang, on ne retrouvera pas la spontanéité, la vigueur des œuvres similaires dues à l'époque des Weï. L'art des Weï est un art de Primitifs. La foi est alors naïve et s'exprime par des moyens simples dont la gaucherie même n'est pas sans charme... On pourra sous les Tang faire des « *tableaux de maître* », on ne retrouvera plus les œuvres qui ont « *décoré les cathédrales* » (1).

(1) Pelliot, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1909, p. 63.

La flamme de l'Art Gandharien, — cette flamme pre cieuse ravie au double foyer du mysticisme indien et de la beauté hellénique pour être transportée jusqu'aux frontières chinoises — , a donc fini par vaciller sous le vent du désert. Mais avant de s'éteindre, voici qu'elle avait, là-bas, aux Marches de Chine, allumé un foyer nouveau, immense, dont la haute lumière devait éclairer jusqu'à la fin du Moyen Age l'Extrême-Orient tout entier : C'est à Khotan, à Koutcha et à Touen-houang qu'est né, sous l'action des influences gréco-bouddhiques, au VI[e] et au VII[e] siècles de notre ère, tout l'art religieux de la Chine et du Japon.

Tout l'art religieux de l'époque Tang et de l'époque Soung se trouve contenu en germe dans les œuvres des maîtres Sérindiens. Sujets, inspiration, technique, tout vient de là, et bien des données que l'on attribuait à l'invention des artistes sino-japonais, doivent en définitive être restituées aux vieux maîtres du Turkestan Oriental. « La documentation fournie par les fresques de Touen-houang et de Mourtouk, dit Petrucci, a montré que le type de l'ermite bouddhique méditant dans la solitude (l'*Arhat* en extase), dont la constitution avait été attribuée à Li Long-mien (1106) remonte en réalité à l'art du Turkestan et peut-être à l'Inde.

« C'est de là que dérivent ces figures magnifiques où Li Long-mien a exprimé la méditation. » Le type du bon Jizo, sauveur de l'enfance, le dieu si populaire parmi les Japonais, apparaît pour la première fois à Idikout Chahri et à Mourtouk près de Tourfan. Une grande broderie découverte par la Mission Stein à Touen-houang, nous présente un tableau devenu classique au Japon : Amitabha surgissant des montagnes entre Avalokiteçvara et Mahasthana : C'est l'image d'Amida surgissant entre Kwannon et Seichi, image si populaire au Japon et dont on attribuait l'invention au peintre japonais Eishin (1). « Rien, conclut Pétrucci, n'est plus proche de la fresque du Kondo de Horiud-

(1) Cf. Petrucci, *L'Art bouddhique en Extrême-Orient, d'après les découvertes récentes*, Gazette des Beaux Arts, juillet-décembre 1911, p. 204.

ji, que les fresques photographiées par la Mission Pelliot au Turkestan Oriental (1) ».

En résumé, des découvertes récentes il résulte que le *Turkestan Oriental fut le creuset où, sous l'action des influences gandhariennes, s'élabora à partir du* VIe *siècle, l'esthétique du Bouddhisme sino-japonais.*

L'Art des Tobas et des Tang. Ta-Tong et Long-Men.

De Touen-houang, les pistes de caravanes conduisent à Ta-tong-fou, dans le Chan-si, et à Long-men, au Ho-nan, c'est-à-dire au groupe archéologique de l'époque Toba, si remarquablement étudié par Chavannes (2).

La région de Ta-tong dans la partie la plus septentrionale du Chan-si, aux abords de la Grande Muraille fut à partir de 386, le siège de la royauté Toba. On a vu que les Tobas adoptèrent le Bouddhisme comme religion d'Etat. Rien d'étonnant à ce que les témoignages de leur piété aient été particulièrement nombreux autour de leur résidence. C'est en effet à 15 kilomètres à l'ouest de Ta-tong, dans la localité de Yun-kang (autrefois Wou-tchéou du Chan-si), que la Mission Chavannes a retrouvé toute une série de grottes qui se rattachent à cette période. Ces grottes — généralement désignées sous le nom de « Grottes de Ta-tong, » — furent creusées, aménagées en sanctuaires et couvertes de sculptures et d'ex-votos par la piété des princes Tobas et de leurs sujets, depuis 414 jusqu'à 520 de notre ère. Les plus importantes d'entre elles furent aménagées par le roi toba Toba Tsoun (452-466). En 494, la Cour des rois Tobas fut transférée de la région de Ta-tong à Lo-yang (Ho-nan-fou),

(1) Petrucci, *Les documents de la Mission Chavannes*, Revue de l'Université de Bruxelles, avril-mai 1910, p. 508.

(2) Cf. Chavannes, *Mission archéologique dans la Chine Septentrionale*, P. 1909-1915. — Chavannes, *Voyage archéologique dans la Mandchourie et la Chine septentrionale*, Toung pao, 1908, 503-528. — Chavannes, *Le défilé de Long-men*, Journal Asiatique, 1902, II, 133-158. — Chavannes, *Six monuments de la sculpture chinoise*, « Ars Asiatica », II, P. 1914.

où le Patriarche indien Bodhidharma fixa peu après le Saint-Siège mahayaniste (ou plutôt le siège d'une des sectes mahayanistes). Là encore les Tobas signalèrent leur présence par de grands travaux religieux. C'est à 15 kilomètres au Sud de Lo-yang, dans le *Défilé de Long-men*, que se trouve un groupe très important de grottes creusées et aménagées en cryptes bouddhiques par les rois Tobas du VIe siècle. Les Soueï et les Tang qui succédèrent aux Tobas sur le trône, continuèrent après eux à enrichir les Grottes de Long-men. Durant tout le VIIe et le VIIIe siècles, les Tang ne cessèrent d'aménager de nouvelles chapelles à Long-men.

A Ta-tong comme à Long-men, la sculpture des Tobas trahit curieusement ses origines classiques. De l'un des grands Bouddhas de Ta-tong, remontant au Ve siècle, M. Chavannes a pu écrire : « Malgré ses proportions énormes, cette statue a des traits réguliers et harmonieux. Elle a ce sourire serein dans lequel la religion bouddhique a su exprimer le renoncement aux choses de ce monde et l'indulgente compassion aux misères humaines. » Dimensions à part, n'est-ce pas la formule même de l'art gandharien ? — Dans plusieurs autres statues de Ta-tong et de Long-men, on retrouve de même, dit encore Chavannes « une douceur de l'expression, une grâce de la pose que les autres époques n'ont pas su rendre avec autant de bonheur. Plusieurs sont assises sur un siège et tiennent leurs pieds croisés l'un devant l'autre. Cette posture ne se retrouve plus dans les Bouddhas sculptés à l'époque Tang, tous assis ou accroupis à même le sol. Elle est caractéristique de l'art des Tobas. Comme d'autre part on la signale dans les statuettes du Gandhara, dont l'une au moins a été transportée jusqu'à Tourfan, nous avons ici la preuve *que l'art des Tobas s'inspire de l'art du Gandhara* qui s'était transmis à travers l'Asie Centrale où les Tobas purent le connaître, puisque leurs succès militaires les mirent en relation avec les peuples du Turkestan Oriental. » Certains Bouddhas de Ta-tong, d'une pureté de lignes et d'une noblesse d'expression tout aryennes, sont en effet dignes de figurer à côté des chefs-d'œuvre gréco-bouddhiques de Péchawer ou de Lahore.

L'influence gandharienne est encore visible dans la disposition générale des scènes de la vie de Bouddha, dans l'interprétation des principaux épisodes, dans l'ordonnance des personnages : pour tous ces détails, les artistes de Ta-tong et après eux ceux de Long-men se sont contentés de recopier fidèlement le canon traditionnel, fixé une fois pour toutes par les vieux maîtres gandhariens. Chavannes cite notamment un bas-relief de Yun-kang, représentant les adieux du prince Siddharta à son cheval, et qui est la réplique exacte d'un bas-relief du Musée de Lahore.

Cette influence persistante de la lointaine Hellade amène d'étranges rencontres. Voici à Yun-kang des chapiteaux à feuilles d'acanthe ; voici des figures d'Atlantes gandhariens. « Un des personnages retrouvés dans les chapelles tobas de Yun-kang ne porte-t-il pas à son bonnet les ailes de Mercure, ne tient-il pas le trident de Neptune, et l'objet qu'il appuie sur son épaule ne serait-il pas le thyrse de Bacchus ? N'est-il pas lui-même une divinité Panthée ? Cette figure paraît n'avoir pu être conçue que par des sculpteur ayant connaissance de quelques-unes de ces œuvres de l'art gréco-romain qui, aux premiers siècles de notre ère se répandirent en Asie et exercèrent une influence si profonde sur l'art du Gandhara... Par quelle série d'imitations transmises à travers toute l'Asie Centrale, des modèles gréco-romains ont-ils pu avoir pour aboutissement cette figure sculptée au ve siècle dans l'Extrême-Nord de la Chine (1) ? » Les types de dieux gardiens à la musculature puissante, à l'aspect menaçant,qui entourent Vairocana ou qui défendent l'accès des portes aux catacombes de Long-men, dérivent de même, d'après Chavannes, du Vajrapani des bas-reliefs gandhariens. De Long-men, ce type est passé au Japon où il a donné naissance aux célèbres Niwan ou Rois Célestes du Todaidji de Nara (2).

(1) Chavannes, *Voyage archéologique*, in : Toung pao, 1908, p. 519-520 et : *Note préliminaire sur les résultats archéologiques de la Mission accomplie en 1907 dans la Chine du Nord par M. Ed. Chavannes*. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, 1908, p. 193.

(2) Chavannes, *Bulletin du Comité de l'Asie Française*, 1908, p. 24-25, et *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1908, p. 198, pl. X et XI.

On a longtemps cherché l'origine d'un type de monstres qu'on retrouve fréquemment devant les sépultures de Soung à Caï-fong et devant celles des Ming à Pékin. M. Chavannes a prouvé que ce type dérive de celui du Pégase hellénique, adapté et transformé par les Tang. Le tombeau du prince Wou Ssan-ssé, élevé en 707 à Hien-yang-yen du Chansi au Nord de Si-ngan, est gardé par un cheval ailé d'inspiration encore classique, mais qui, par l'aspect bizarre des membres et la stylisation des ailes, se rapproche surtout des animaux étranges des tissus sassanides et byzantins (1). Du VIIIe au XIe siècle, les sculpteurs chinois modifient au gré de leur fantaisie ce type de cheval ailé, atrophient graduellent ses ailes qu'ils réduisent à une mince frange bordant l'épaule, empâtent les formes de l'animal, lui prêtent une expression grimaçante et féroce jusqu'à en faire la bête fantastique moitié crapaud, moitié hippopotame, qui garde le tombeau de l'Empereur Soung Jen Tsong (1063) : Pégase chinoisé s'était transformé en Dragon. Le lion des Tang, de si fière allure au tombeau de Wou Ssan-ssé (2), subit une déformation analogue. Les séries d'animaux et de personnages qui décorent les tombeaux des Soung, des Ming et des Tsing, dérivent toutes de cette adaptation chinoise des types gandhariens dont les Tang ornaient les avenues de leurs mausolées.

La Sculpture religieuse des Tobas et des Tang.

L'exposition d'Art Bouddhique du Musée Cernuschi, en 1913, dont MM. d'Ardenne de Tizac et Goloubew ont dressé un savant catalogue, a permis au public de se faire une idée du magnifique art religieux de l'époque toba (3). Parmi le peuple de statues et de bas-reliefs rapportés de Long-men dans les collections européennes, on comprend mieux l'im-

(1) *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1908, p. 202, pl. XIV et *Toung pao* 1908, p. 522, fig. 9.

(2) *Toung pao* 1908, p. 525, fig. 11.

(3) Cf. d'Ardenne de Tizac, *L'Art bouddhique au Musée Cernuschi* (*L'Art Décoratif*, juin 1913).

mense mouvement mystique qui, du ve au xe siècle de notre ère, emporta la Chine vers des conceptions nouvelles.

Souvent, dans ces œuvres, l'attention est attirée par d'incontestables reminiscences gandhariennes. Le traitement de la draperie, dans l'art de Long-men, est d'ailleurs caractéristique : C'est la technique grecque appliquée au costume indien, mais aboutissant, avec la stylisation médiévale, à la même rigidité de plis que dans les ivoires byzantins ou les statues romanes. L'impression produite est assez étrange. Malgré la gaucherie des procédés, une certaine grâce se dégage de l'œuvre. Parfois même toute gaucherie disparaît pour faire place à une souplesse inattendue, à une nervosité, à une simplicité délicieuses. Même quand l'attitude hiératique est respectée, l'allongement invraisemblable des figures et la stylisation des motifs prêtent aux divinités et aux saints un caractère de mysticisme très curieux. Cet art, affranchi de toute préoccupation sensuelle, un peu sec, mais traduisant une vie intérieure intense, est bien celui qui convenait à la ferveur du vi^e siècle chinois. C'est un acte de foi et l'âme brûlante des grands moines d'alors se retrouve en lui. Rapprochement inattendu, mais qui s'impose à tout visiteur : l'art indo-grec aboutit, dans la Chine du haut Moyen Age, à donner par instant l'illusion de notre première sculpture gothique. L'art toba et l'art gothique ont parfois de bizarres, d'invraisemblables affinités. Au reste, leurs sources ne sont-elles pas communes ? L'un et l'autre ne sont-ils pas dérivés de l'art classique, détourné de la contemplation de la beauté matérielle pour traduire les mystères d'une religion purement idéaliste ? (1)

Le style des ex-voto d'époque Tang ne diffère guère de ceux de l'âge toba. Tout, dans ces vieilles œuvres, concourt à produire la même impression, la sincérité et quelquefois la mélancolie des prières gravées sur le socle de la statue ou du bas-relief, le caractère recueilli des attitudes, dont l'élégance sèche et allongée semble d'un autre monde, le choix de certains attributs, comme ces étranges auréoles en pointe,

(1) Cf. *Note préliminaire sur les résultats de la Mission Chavannes*, in : *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1908, p. 192.

aussi grandes que les personnages et qui semblent les envelopper d'une immense flamme mystique... L'art parfait d'une époque est celui qui en traduit les aspirations et le caractère. A ce titre, la sculpture bouddhique des Tobas et des Tang mérite de rester, car elle a surgi, comme l'architecture gothique, de la piété des foules, de l'âme même des peuples. Malgré la gaucherie de ses moyens et la raideur de sa technique, elle dit bien ce qu'elle veut dire : l'élan de l'âme et l'ardeur de la foi. C'est, par delà toute considération de race et de temps, du très grand art religieux.

La Chine et l'influence Gréco-Bouddhique.

Les bas-reliefs et les fresques murales dont la piété des Tobas et des Tang a couvert les catacombes de la Chine du Nord ne constituent pas seulement des documents inestimables pour l'étude de la pensée chinoise. Ils présentent encore, pour l'histoire générale de l'art, un intérêt vraiment exceptionnel. Leur découverte nous permet d'établir un lien de continuité là où on ne voyait que des centres de culture autonome. Continuité dans l'art toba entre le groupe de Ta-tong au Chan-si (ve siècle) et celui de Long-men au Ho-nan (vi^e^ siècle). Continuité dans le groupe de Long-men entre les œuvres d'époque Toba (vi^e^ siècle) et les œuvres d'époque Tang (viie et viiie siècles). Continuité entre l'art gréco-bouddhique, c'est-à-dire l'art indo-européen ou indo-méditerranéen, et l'art de l'Extrême-Orient. « L'art des Tobas et des Tang, dit M. Chavannes, par ses réminiscences de l'art du Gandhara et même de l'art gréco-romain, par ses affinités avec l'art de l'ancien Japon, nous apparaît comme l'anneau qui relie l'art de l'Extrême-Orient à celui de l'Occident. Il nous montre sous quelle forme l'art bouddhique a été introduit en Chine. C'est la dynastie Toba, issue de Mandchourie, mais ayant étendu sa puissance jusqu'en Asie Centrale où s'épanouissait la religion bouddhique venue du Gandhara, c'est cette dynastie étrangère qui, la première, sculpta les rochers de Ta-tong à l'extrémité nord de la Chine,

et c'est elle encore qui, par le droit de ses conquêtes, transporta au VIe siècle son esthétique religieuse, jusqu'à Lo-yang (Honan-fou). Dans le centre même de la vieille Chine, l'art nouvellement acclimaté devint une plante vivace et prospère qui ne cessa plus de se développer. » (1)

Sous les Tang qui conservèrent toutes les traditions de leurs prédécesseurs et qui furent les plus novateurs des souverains chinois, l'éducation gréco-boudhique de l'Extrême-Orient se poursuivit sans interruption et fut même renforcée d'influences syriaques et persanes. L'éducation occidentale de la Chine fut bientôt suffisante pour que l'art put se laïciser et, après avoir célébré la grande religion indienne, servir à commémorer la gloire militaire de l'Empire et l'épopée chinoise en Asie.

L'Art des Tang. La sculpture laïque

Dans la sculpture religieuse, les artistes chinois devaient suivre les traditions indiennes. Types et costumes étaient immuablement reproduits d'après les modèles étrangers. Au contraire, l'art laïque put être franchement réaliste et s'inspirer directement des scènes et des types de la vie de l'époque. Aussi bien les œuvres qu'il nous a laissées ressuscitent-elles pour nous les rudes compagnons de Taï Tsong le Grand et de Kouo Tsé-y.

Nos collections européennes possèdent quelques bons exemples de cet art. Voici à la collection Goloubew une statuette d'homme debout (o m. 22), qui représente un des auxiliaires turcs, si nombreux dans les armées impériales. Le bonnet relevé sur le front, le caftan noué à la taille, c'est un de ces reîtres de l'Orkhon ou de l'Ili qui suivaient qui les payait, aujourd'hui avec Asséna Tanaï serviteurs dévoués de l'Empire, demain ses adversaires implacables avec Ngan Lo-chan, — demi-barbares aux traits accusés, à la physionomie ridée, sournoise et caricaturale. Le *Guerrier Tang* offert au Musée Cernuschi par M. Jessé Curély est un

(1) Chavannes, *Voyage Archéologique*, Toung pao, 1908, p. 528.

chef-d'œuvre d'un autre genre : Cette fois, c'est la race impériale qu'il s'agit de glorifier. Cette statue respire la force, et le soin avec lequel sont traités tous les détails de l'armure, révèle les goûts belliqueux du VIIe siècle chinois. Avec son casque formant bec d'aigle sur le front, ses appliques de métal se terminant en forme de dragon sur les épaules, ses brassards et ses jambières, ce guerrier bardé de cuir et de fer, semble, comme le samouraï de Hérédia, « un crustacé gigantesque et vermeil ». C'est le type de ces vétérans des grandes guerres d'Asie qui, à la suite de Taï-Tsong, avaient écrasé la puissance turque et tout sabré de la Corée aux Pamirs, du Turkestan à l'Annam. Du même style est la statue funéraire de guerrier Tang offert par M. Wannieck au Musée Cernuschi. C'est le portrait d'un magnifique légionnaire, à la tête énergique, au torse puissant, à l'armure complète. Citons encore une statuette de 0 m. 39 de la collection Goloubew, représentant un fantassin barbu et casqué, d'aspect formidable dans ses formes trapues, et qui se tient debout, un bras levé comme pour maintenir un cheval rebelle. Toutes ces statues, d'une allure superbement martiale, traitées avec un réalisme sobre et large, n'ont rien de l'aspect grimaçant prêté par les artistes postérieurs aux représentations de guerriers. On est ici en présence d'un art sûr de lui-même et parvenu à la complète maîtrise de ses moyens.

Les statues équestres d'époque Tang sont encore plus remarquables. Deux grandes statues funéraires de cavaliers, en terre cuite émaillée, don de M. Tsang au Musée Cernuschi, donnent une idée de ce genre d'œuvres : Les coursiers blonds-roux et blancs, sont d'une facture absolument classique. La tête des deux bêtes témoigne d'une précision anatomique et musculaire, allant jusqu'à l'expression de la physionomie chevaline ; l'encolure et la croupe sont puissantes, avec cette tendance à l'empâtement des formes qui s'exagèrera encore chez les animaliers de l'époque Soung et de l'époque Ming. Les selles et les harnachements, coloriés en tons verts, sont très soigneusement traités. Un des cavaliers, admirablement campé, se penche sur sa selle en un geste

plein d'élégance et de naturel ; le second cavalier est droit sur sa monture qui tourne légèrement la tête à gauche. — Un autre cavalier Tang, statuette en terre cuite, acquise par la Ville de Paris, fait le geste de l'arrêt brusque, l'homme rejetant le buste en arrière pour mieux tirer sur les rênes, tandis que le cheval, ramassé sur lui-même, s'arc-boute et retient son élan. — Notons enfin, parmi les récentes acquisitions du Musée Cernuschi exposées en 1921, une statue en terre cuite, représentant une amazone, offerte par M. Tsang Jeu-tsié, et qui est un pur chef-d'œuvre. Le cheval, au pelage d'un blond franc, est traité avec un réalisme large et sobre qui rappelle les meilleures statues équestres de l'époque romaine. Comme toujours chez les animaliers Tang, le coursier a le corps trapu et robuste, la tête longue, étudiée dans tout le détail des muscles, notamment des muscles de la bouche dont le jeu donne à l'animal une sorte de physionomie particulière. Quant à l'amazone, vêtue d'un costume orange et vert, elle se penche sur sa monture en une pose infiniment gracieuse. Jamais en aucun temps, on n'a modelé avec plus de vigueur, de sobriété et d'élégance.

Des statues équestres, les sculpteurs chinois ont rapidement passé aux simples études d'animaux. Toute une école d'artistes se consacra, sous les Tang, à la reproduction des formes chevalines, — ainsi qu'il était naturel à une époque où le Fils du Ciel conduisait de la Corée à la Caspienne le galop de ses escadrons. L'Empereur Taï Tsong avait donné l'exemple : On a vu que le Conquérant fit sculpter sur les six dalles de sa tombe, à Li-tsiuan, au Chen-si, l'image de ses six chevaux de guerre, en relief de 10 cm. d'épaisseur, à plus de la moitié de la grandeur naturelle (1). Ce sont de superbes bêtes de race mongole, résistantes et trapues, cri-

(1) Cf. Chavannes, *Voyage Archéologique dans la Mandchourie et la Chine septentrionale*, Toung pao, 1908, p. 526. — Chavannes, *Note préliminaire sur les résultats archéologiques de sa mission*, Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, 1908, p. 203, planche XIII. — Bushell, *L'Art Chinois*, trad. d'Ardenne de Tizac, 1910, fig. 18, p. 36-37. — Henri Cordier, *La sculpture sur pierre en Chine*, Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, 1914, p. 679-680. — H. Cordier, *Edouard Chavannes*, Journal Asiatique, 1918, I, 220.

nière tressée en trois mèches, queue nouée, harnachement et sellerie traités dans tous leurs détails. Trois des coursiers sont lancés au galop, les étriers flottants ; deux autres vont au pas ; le sixième a reçu une flèche au poitrail ; il est pansé par un guerrier armé de l'arc, du carquois et de l'épée. « L'inscription qui accompagne chaque cheval, mentionne son nom, sa couleur, les victoires auxquelles il a pris part, le nombre de traits dont il a été blessé. » C'est ainsi que nous apprenons que le cheval blessé d'une flèche au poitrail, était un bai-brun, nommé *Rosée d'Automne* qui, en 621 avait porté Taï Tsong à la conquête du Ho-nan. L'ensemble est d'une allure superbe, admirable de largeur classique, de vigueur, de robustesse sobre.

Le fils de Taï Tsong, l'Empereur Kao Tsong, fit de même orner sa tombe, à Kien-tchéou, au Chen-si, d'une statue de cheval-dragon qui est un des plus magnifiques spécimens de la sculpture de tous les temps (683). Cette statue, découverte en 1908 par la Mission Chavannes, a été visitée de nouveau et photographiée en 1914 par la Mission de Voisins, Lartigue et Ségalen. Dans cette statue, dit le compte rendu de la Mission de Voisins, « l'archaïsme des Han a disparu pour faire place à une science parfaite du modelé. Les cannelures du chanfrein, le port de la tête, l'attache de l'aile à la jointure des membres antérieurs et le développement des larges volutes, sont autant d'exemples d'un art désormais accompli (1). » Plus étonnantes encore sont deux statues en terre cuite, de chevaux arabes piaffant, récemment acquises par le Musée Cernuschi (Exposition de 1921). L'une de ces statues, notamment, est prodigieuse de fougue, de vie contenue et tumultueuse : la jambe droite de devant levée, le coursier laboure le sol de son sabot ; sa tête, sans mors ni bride, est ployée vers la gauche en un gracieux mouvement du col ; la bouche, largement ouverte, semble laisser échapper un hennissement d'impatience. On a pu, sans proférer de blasphème, rapprocher ces études de chevaux de celles qui figurent à la *Frise des Panathénées*.

(1) Cf. *Résultats archéologiques de la Mission de Voisins, Lartigue et Ségalen en* 1914, Journal Asiatique, 1915, I, 485 (planche page 488).

On peut voir au Louvre, parmi les figurines en plâtre modelé, provenant des tombes de Paï‑cha, près de Kong-hien, au Ho-nan, d'excellents spécimens de l'œuvre des animaliers de l'époque *Tang* : entre autres deux Chimères ailées assises, dont l'une a une tête humaine, l'autre une tête de lion cornu avec de robustes membres de sphinx (30 cm.) ; un chameau accroupi aux lignes harmonieuses (22 cm.), et une statuette de cheval debout, sellé et harnaché, aux formes simples, mais remplies et correctes (36 cm. de hauteur) (1). La Collection Goloubew possède aussi quelques bonnes statuettes d'animaux de la même époque : Un cheval debout, de 0 m. 57, émail gris et rose, les sabots et les naseaux peints en jaune, la bouche entr'ouverte, tête d'un réalisme saisissant ; puis un autre cheval debout, terre cuite brune de 0 m. 29, crinière et queue tressées, harnachement et sellerie très détaillés; enfin (toujours à la même Collection) plusieurs statuettes de chameaux, remarquables par la sinuosité élégante des formes et par le réalisme caricatural de la tête, où l'artiste semble avoir voulu esquisser une grimace. Signalons encore un bélier blanc couché, de la Collection Bouasse-Lebel, et un bœuf trapu, massif de charpente mais solidement campé, don Langweil au Musée Cernuschi. Dans ces œuvres, la vigueur et la robustesse naturelle de l'art Tang se donnent libre cours. Enfin le Musée Cernuschi a, depuis la guerre, acquis tout un lot de statuettes d'animaux plus prodigieuses encore : taureaux beuglant, chameaux chargés de leur fardeau, sangliers couchés ou debout, élégants levriers assis, canards, — toutes œuvres dignes de soutenir la comparaison avec celles d'un Barye.

Mais ce n'est encore là qu'un des nombreux aspects de l'esthétique chinoise à cette époque. A côté de la sculpture religieuse, stylisée et idéaliste, à côté des statues guerrières ou des études d'animaux, réalistes et puissantes, les fouilles contemporaines ont exhumé du sol chinois tout un peuple de statuettes féminines d'une grâce et d'une légèreté inexprimables.

(1) Cf. *Bulletin des Musées de France*, 1908, p. 49-51.

Quelque inattendue que soit cette découverte, on est obligé de se rendre à l'évidence : la Chine des Tang a possédé une école de modeleurs de terre cuite dont les œuvres rappellent à s'y méprendre celles des artistes de Tanagra et de Myrina. C'est ce qui ressort de la visite des collections Desmazières, offerte en 1914 au Musée Cernuschi, et Goloubew. La Collection Desmazières possède notamment un « *cortège de danseuses de l'Epoque Tang* », qui est une véritable révélation (1). Cet ensemble de personnages féminins, dont aucun ne se répète, comprend plusieurs groupes qui se complètent entre eux : 1° trois grandes statuettes debout, à la démarche aisée et souple, corsage orange, jupe serrée autour des genoux, coiffure haute dégageant le front ; 2° cinq petites musiciennes accroupies, corsage rose, jupe rayée de rouge, geste gracieux et coquets, modelé exquis des formes féminines; une de ces musiciennes semble guider l'orchestre, une autre frappe dans ses mains comme pour marquer la cadence, et cette figurine qui a peut-être treize siècles, répand un charme qu'on dirait tout proche de nous ; 3° trois danseuses à la taille légèrement infléchie, aux bras harmonieusement balancés, dignes des plus élégantes Tanagra ; un Eros demi-nu les accompagne en dansant ; 4° enfin quatre délicieuses jeunes femmes debout, portant des vases ou des corbeilles et dont la coiffure rappelle le hennin à cornes de nos châtelaines; une de ces canéphores, ceinte d'une écharpe verte, joint à l'eurythmie d'une terre cuite grecque, la candeur simple d'une figurine gothique. — Le Musée Cernuschi a acquis en outre, depuis la guerre, d'autres statuettes de danseuses au buste renversé, au geste tout d'eurythmie et de rêve, et de prodigieux danseurs drapés dans une chlamyde rouge. — La Collection Goloubew possède, dans le même style, une « joueuse de flûte », accroupie et portant de ses deux mains à ses lèvres carminées un instrument à plusieurs roseaux (hauteur, 0 m. 17) (2). On peut

(1) Cf. D'Ardenne de Tizac, *La cinquième exposition des Arts de l'Asie au Musée Cernuschi*, in Parisia, 3e année, figures 2 et 3.

(2) Cf. *Catalogue de la Collection Goloubew*, par d'Ardenne de Tizac, 1913-1914, n° 117.

encore admirer à la Collection Goloubew une statuette dite « la femme à silhouette mince », reconnaissable à sa coiffure relevée sur le sommet de la tête et à ses deux mains croisées sur une écharpe ; rapprochements étranges, mais qui s'imposent à l'esprit : comme la « joueuse de flûte » rappelle, par sa grâce juvénile, la célèbre Joueuse d'osselets de l'art hellénique, la femme à la silhouette mince évoque l'élégance nonchalante d'un modèle du Directoire. La Collection Camondo, au Louvre, renferme, elle aussi, quelques spécimens de cet art, dont une exquise statuette de prêtre debout, en faïence émaillée, d'une gracilité un peu sèche rappelant l'égyptien. Nous terminerons en parlant du Cortège de personnages masculins debout, ornés de glaçures brunes ou vertes et de couleurs rouges, vertes et noires, offerts par M. Desmazières au Musée Cernuschi. « Une première qualité, dit M. d'Ardenne de Tizac, nous frappe dans ces statuettes, c'est le caractère d'extrême aisance, le naturel de leurs gestes, la justesse de leurs attitudes ; deux maîtres des cérémonies semblent écarter la foule et montrer le chemin à huit porteurs ; ceux-ci ont la marche alourdie par le palanquin, aujourd'hui disparu. Quand à ceux qui tiennent des livres, des tasses, des serviettes, un recueillement de commande se lit sur leur visage ; la vérité psychologique de ces personnages, l'esprit d'observation dont ils témoignent, en font une série exceptionnelle. »

La Peinture Chinoise : les Primitifs.

Pour la peinture comme pour la sculpture, les religieux indiens restèrent longtemps les professeurs des Chinois. Durant les invasions du Haut Moyen Age, les monastères bouddhiques furent les refuges de l'art et les foyers des grandes écoles de peinture. Comme les moines florentins du Couvent de Saint-Marc, les bonzes peignaient par piété, pour toucher les cœurs et louer le Bienheureux. Ils illustraient les Saintes Ecritures en reproduisant les scènes de la vie du Maître, depuis Kapilavastou et Ourouvêla jusqu'au dernier

voyage de Kousinâra. « Il faut, dit M. Paléologue, se reporter aux historiens contemporains, pour se rendre compte de l'ampleur du mouvement religieux qui s'empara des consciences chinoises à partir de l'an 25o environ, et pour comprendre ce qu'il y eut de piété fervente et sincère, de mysticisme délicat et élevé, de foi enthousiaste et naïve chez les premiers adeptes du culte indien. Les néophytes peignaient pour traduire les passions de leur cœur et faire passer dans leur œuvre, un reflet de cette flamme intérieure, de cette vie intime qui est l'âme des êtres. » (1) — « Les premiers artistes, dit de même M. Bushell, retraçaient sur la soie cette contrée des songes mystiques à travers laquelle erraient leurs pensées, terre peuplée d'apparitions divines que les ancêtres de leur race n'avaient pas connues. » (2).

En 315, un fidèle Chinois, Weï Sié, se rendit célèbre par son tableau des *Sept-Bouddhas*. Mais longtemps encore les maîtres de l'art furent des étrangers comme Mara Bodhi (Mo-lo-Pou-ti), venu de l'Inde vers 520, — Tsao Tchong-ta, originaire de la Sogdiane et qui florissait vers 560 —, et, vers 580, les trois moines indiens : Dharma Koukcha (Tan-mo Tcho Tcha), Bhikkou Bhatchina (Weï Tché) et Kabodha (Ka Fo-to), dont le dernier fut le peintre officiel des derniers Tobas et des Soueï. Mentionnons encore parmi ces primitifs, Tchang Seng-yu qui décora les couvents fondés par l'Empereur Léang Wou Ti (3).

Il est à remarquer que les différentes écoles indiennes contribuèrent également à la formation de l'esthétique chinoise. L'art religieux de l'époque Tang eut notamment pour inspirateurs deux moines de Khotan, Weïtché Potchéna (4) et Weïtché Yiseng, et un moine de Ceylan, Vadjra Tripitaka (Seng Kin-kang). Les influences sérindiennes et gandha-

(1) Paléologue, *L'Art Chinois*, p. 256. *Cf.* Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, p. 64.

(2) Bushell, *L'art chinois p*. 324.

(3) Le British Museum croit posséder une peinture d'un primitif chinois, Kou Kai-tché, qui vivait dans la seconde moitié du IVe siècle. *Cf.* Chavannes, *Biographie de Kou Kai-tché*, Toung-pao, 1904, p. 325 et : *Note sur la peinture de Kou Kai-tché*, Toung-pao, 1909, 76-86.

(4) Weïtché Potchéna peignit des fresques à Lo-yang à l'époque Soueï.

riennes, chaloukyas et tamoules coopérèrent de la sorte à la formation artistique du monde jaune. Adjanta et Toumchouk servirent à la fois de modèles aux vieux-maîtres de Si-ngan-fou. L'art de l'Extrême-Orient profita ainsi de l'expérience acquise par toutes les écoles bouddhiques antérieures. Il n'est donc pas étonnant que les inspirations les plus diverses et parfois les plus opposées s'y rencontrent. Un seul sentiment commun s'y retrouve : la sincérité de l'émotion religieuse. Comme les œuvres de l'Angélico, combien de tableaux de ces vieux maîtres ont dû être peints dans le ravissement de l'extase !

Lorsqu'à la fin de l'époque Tang, l'art de l'Extrême-Orient se laïcisa pour exprimer un épicurisme délicat et érudit, à l'heure où, avec les Soung, les ateliers bouddhiques cédèrent le pas aux écoles confucianistes, l'éducation de l'âme chinoise était terminée. Sans s'en douter, l'esthétique populaire restait imprégnée de Bouddhisme. « Le sentiment passionné que la nature a inspiré aux Chinois, dit Bushell, le charme délicat, la poésie sincère avec laquelle ils en ont interprété les aspects, c'est en grande partie au Bouddhisme qu'ils le doivent. » Les descriptions et les paraboles champêtres, dont les Ecritures boudhiques sont pleines, les récits des pèlerins sur l'Inde des grandes palmes, le sentiment de la vie universelle qui anime l'insecte et le brin d'herbe —, toute cette éducation fit des Chinois et des Japonais les paysagistes exquis, les peintres d'oiseaux et de fleurs en qui nous reconnaissons nos maîtres (1).

La Peinture sous les Tang. L'École du Nord et l'École du Sud.

La peinture religieuse parvint à son apogée sous les Tang. Les maîtres chinois ajoutèrent alors au caractère de haute spiritualité dû à l'inspiration bouddhique, les qualités propres à l'art des Tang : la vigueur du trait, la recherche du mouvement, le sens des compositions grandioses.

(1) Cf. Petrucci, *La philosophie de la nature dans l'art de l'Extrême-Orient*. P. 1911.

Le représentant le plus illustre de cette manière fut *Wou-Tao-tseu*. Cet artiste, né à Lo-yang et dont la production se place entre 720 et 750, fut le peintre attitré de l'Empereur Ming Houang et de la brillante société de Si-ngan. Jusqu'à ces dernières années, l'Europe ne connaissait son œuvre que d'après les descriptions des historiens chinois ou les copies des artistes postérieurs. Les récentes découvertes en Asie Centrale et l'ouverture des collections japonaises ont permis de combler cette lacune. On peut attribuer au célèbre peintre un tableau rapporté par la Mission Pelliot au Musée du Louvre et figurant Maitréya, la grande divinité bouddhique : le dieu vêtu d'une robe rouge, est entouré de saints et de donateurs ; un donateur en robe noire est un véritable portrait de l'époque ; une donatrice qui offre des fruits, a gardé une fraîcheur de coloris digne de nos enlumineurs du xv[e] siècle. Mais c'est au Japon et en Amérique qu'on peut admirer les œuvres les plus puissantes de Wou Tao-tseu. Le Tofoukoudji, à Kyoto, possède de ce maître un tryptique représentant Çakyamouni entouré de Monjou sur le lion et de Fougen sur l'éléphant. « Dans ce Monjou, dit Fenellosa, nous avons de Wou Tao-tseu la plus exquise figure, la jeunesse d'une belle tête grecque, les superbes lignes d'une souple draperie (1). » Quant à la figure même de Çakyamouni, telle que la conçut Wou Tao-tseu, on peut s'en faire une idée non seulement par le tryptique de Kyoto, mais encore d'après l'admirable peinture de l'ancienne Collection de Zeshin, aujourd'hui à la Collection Ch. Freer, à Détroit (Etats-Unis), et qui est sinon une œuvre originale, du moins une copie ancienne d'un tableau du maître (2). Le Bouddha nous y apparaît avec une physionomie purement indo-européenne, empreinte à la fois de noblesse humaine et de majesté divine, qui évoque les plus beaux types de Christ de Titien ou de Vélasquez. La Collection Freer possède aussi une très belle Kwannon descendant du ciel, copie ancienne d'un Wou Tao tseu (3). Enfin, les critiques japonais attri-

(1) Fenellosa, *L'art en Chine et au Japon*, p. 103.
(2) Fenellosa, *op. cit.*, planche 36, page 98.
(3) *Ibid.*, p. 100.

buent encore à Wou Tao-tseu un beau paysage conservé au Temple Daitokoudji, à Kyoto (1).

L'influence de Wou Tao-tseu se fit sentir dans l'Extrême-Orient tout entier et fut aussi considérable au Japon qu'en Chine. Connu des Japonais sous le nom de *Godoshi*, il exerça une action décisive sur la formation de leur art national. C'est de lui que les vieux maîtres de Nara et de Kyoto apprirent notamment à situer dans de gracieux paysages les scènes de la vie des saints bouddhiques.

Wou Tao-tseu était un génie trop hardi, trop original pour entrer complètement dans les cadres d'un cénacle. Mais à côté de cette personnalité hors pair, l'époque des Tang vit en Chine la création de deux écoles de peinture bien différenciées, l'*Ecole du Nord* et l'*Ecole du Sud*. « Le style, dit pour les caractériser M. Petrucci, est violent, puissant et rude dans l'Ecole du Nord, mélancolique et rêveur dans l'Ecole du Sud. Il oppose l'idéal de la Chine septentrionale, mêlée d'éléments barbares, à la Chine méridionale, héritière d'une civilisation déjà vieille, bercée par les légendes taoïstes et le rêve éperdu de ses philosophes (2). »

Les fondateurs de l'Ecole du Nord furent Li Sseu-hiun (651-715), Li Tchao-to (v. 700) et Han Kan (v. 750). « Les peintures qui leur sont attribuées, dit M. Petrucci, présentent ce caractère d'énergie que le style septentrional accentua plus tard jusqu'à la brutalité sous certains maîtres de l'époque Yuen. » — « Leur art, dit de même M. Bushell, se distinguait non seulement par la vigueur toute virile du dessin, mais par une recherche de l'action et du mouvement qui semble s'être perdue dans l'art chinois postérieur, pour passer chez les grands peintres primitifs du Japon. Han-Kan fut pour les Japonais un maître qui correspondait à leur génie (3). » C'est Han Kan qui disait à l'Empereur : « Les chevaux des écuries de Votre Majesté seront mes maîtres. »

(1) *Ibid.* Planche 38. Voir aussi sur Wou Taotseu : Hackin et Tchang Yi-Tchou, *La peinture chinoise au Musée Guimet*, p. 19, et Chavannes, *La peinture chinoise au Musée du Louvre*, Toung-pao, 1904, p. 311.

(2) R. Petrucci. *Les Peintres chinois*, p. 43.

(3) Bushell, *Art. chinois*, p. 338.

Cet artiste, au talent probe et sincère, inspira en Chine même toute une école d'animaliers et particulièrement de peintres de chevaux, dont le dernier et le plus brillant représentant fut, au XIVᵉ siècle, le célèbre Tchao Mong-fou.

« En opposition avec l'Ecole du Nord, le style du Sud est fait de demi-teintes avec un sens de réserve, de sobriété voulue qui lui prête un charme plus prenant. En face des affirmations presque brutales du Nord, la couleur y est faite de clair-obscur et d'harmonies cachées. » (1) Le fondateur de l'Ecole du Sud, *Wang Weï* ou Ouang Oueï (699-759), aussi célèbre comme poète que comme peintre, créa la peinture monochrome à l'encre de Chine. On connaît de lui une « Chute d'eau » au Temple de Chishakoïn, à Kioto : c'est déjà tout le mouvement des vagues et des cascades d'Hokousaï (2). Les paysages de Wang Weï, aux lointains noyés de brumes bleues, aux montagnes doucement estompées et formant écran dans le fond, révèlent chez ce maître, un théoricien de l'art et un philosophe d'une haute intellectualité (3). « Ses poèmes, dit la tradition, étaient des tableaux et ses tableaux, des poèmes. » La culture chinoise a créé, à cette époque, l'artiste complet : du même pinceau, la même main calligraphiait une strophe ou un paysage. — A la fin de sa vie, Wang Weï se retira dans la solitude pour s'adonner tout entier à la peinture, à la poésie et à la dévotion bouddhique.

L'Ecole de peinture du Sud eut une influence considérable non seulement sur l'art, mais aussi sur la littérature et même sur la philosophie chinoise. « Les peintres de la lignée de Wang Weï, dit M. Petrucci, vécurent pour la plupart dans l'intimité de la nature. Fuyant les charges de la Cour, ils se retiraient dans la solitude... Ils représentaient dans leurs compositions les montagnes enveloppées de bru-

(1) R. Petrucci, *Peintres chinois*, p. 43.

(2) Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, pl. 39, p. 106.

(3) « Wang Weï, dit Petrucci, eut ce sens profond des formes qui, dans ses peintures, faisait palpiter les roseaux sous le souffle du vent, et qui ouvrait l'espace infini des mers au pied des montagnes voilées de brumes impalpables ». (*Philosophie de la nature dans l'art de l'Extrême-Orient*, page 114).

mes ; du fond des vallées montaient des vapeurs humides ; des cèdres ou des pins gigantesques déployaient leurs formes puissantes et sur quelque plateau rocheux, au seuil d'une cabane de chaume, un solitaire en méditation contemplait l'immensité d'un paysage grandiose. » L'Ecole de Wang Weï exerça une action d'autant plus durable sur la formation du goût chinois qu'à l'époque suivante, sous les Soung, la Chine Méridionale devait devenir le refuge de l'Empire, le Nord étant submergé par de nouvelles invasions tartares. Hang-tchéou et les villes du Yang-tsé se substituèrent alors à Si-ngan et à Lo-yang comme capitales de la civilisation. Du coup, l'Ecole du Sud passa au premier rang, et ce fut elle qui inspira l'art des Soung et des Ming. L'esthétique chinoise y gagna en délicatesse ce qu'elle perdit en force. Quant aux grandes traditions de l'art du Nord, ce fut le Japon qui en hérita. Toutefois cet art retrouva en Chine même un regain de faveur au XIVe siècle, sous les Empereurs Mongols dont les goûts guerriers et les relations avec l'Asie Centrale et avec la Perse, créèrent des conditions analogues à celles qui avaient prévalu sous les Tang.

La poésie Chinoise sous les Tang. Les auteurs du VIIe siècle.

L'époque des Tang fut l'âge d'or de la littérature chinoise. La paix intérieure qui marqua l'avènement de cette dynastie permit au génie chinois de se développer puissamment. Cette floraison littéraire commença dès le VIIe siècle avec les poètes : Lo Pin-wang, Tchin Tseu-ngan et Song Tchi-wen. Nous citerons quelques-unes de leurs œuvres d'après la belle traduction du marquis d'Hervey Saint-Denys.

Le poète Lo Pin-wang qui avait été un des principaux mandarins de la Cour de l'Empereur Kao Tsong périt victime des proscriptions de l'Impératrice Wou Héou. Avant de mourir il composa dans sa prison un petit poème qui est aussi célèbre en Chine qu'en France la dernière poésie d'André Chénier : « C'est l'automne. La voix de la cigale a résonné dans ma prison. Cette voix me jette dans une rêverie

profonde. Le frêle insecte vient tout près de ma tête blanche répéter son chant douloureux. La rosée trop lourde pour ses ailes l'empêche de prendre son vol et le vent qui souffle avec violence emporte ses cris étouffés. »

On est étonné de trouver chez ces vieux auteurs des sentiments d'une essence si précieuse. Tous les thèmes éternels du lyrisme moderne ont été traités par eux, mais traités à la manière chinoise, avec une légèreté de touche qui témoigne d'un sens artistique raffiné en même temps que d'une sorte de pudeur intellectuelle. Voici, par Tchin Tseu-ngan (1) une méditation sur l'immortalité de l'âme, mais où le sujet principal est voilé sous un symbole et ne se révèle qu'au dernier vers. On dirait, par la délicatesse de l'allusion, une poésie de Sully-Prudhomme. La pièce est écrite *au sujet de la mort d'une femme aimée* : « Chaque beau jour qui s'écoule s'en va pour ne plus revenir. Le printemps suit son cours rapide et déjà touche à son déclin. Abîmé dans une rêverie sans fond, je ne sais où se perdent mes pensées. Je suis couché sous de grands arbres et je contemple l'œuvre éternelle. Hélas ! toute fleur qui s'épanouit doit mourir en son temps. Les chants plaintifs des oiseaux en avertissent mon oreille attristée. Que d'êtres anéantis depuis l'âge antique des grands vols d'oies sauvages ! L'homme le plus fameux des siècles passés, s'il revenait aujourd'hui, qui donc le reconnaîtrait ? Les fleurs croissent du printemps à l'été. Solitaires au plus profond des bois, elles développent leur beauté dans le bosquet désert. La fleur entr'ouvre sa corolle odorante et s'élance sur sa tige dans tout l'éclat de ses vives couleurs. Cependant le soleil s'éloigne et s'affaiblit peu à peu. Le vent d'automne surgit au milieu des feuilles tremblantes ; les fleurs de l'année s'épuisent et retombent entraînées par lui. Mais l'âme des fleurs, enfin, que devient-elle ? »

Voici encore, de Tchin Tseu-ngan, de beaux vers d'une pureté classique qui évoquent aux oreilles françaises les vers de Lamartine :

A la molle clarté de la voûte sereine...

(1) Poète qui se fixa à la Cour des Tang en 684.

« La lampe d'argent laisse échapper une fumée bleue. Des vases d'or étincellent sur une table magnifiquement servie. Ne pensons qu'à l'accord harmonieux de nos luths, tandis que nous sommes réunis dans cette charmante demeure. Je ne veux songer aux routes qui m'attendent qu'à l'heure où il faudra nous séparer, quand cette lune brillante aura disparu derrière les grands arbres et que les premières lueurs du jour effaceront la voie lactée. »

Le sentiment de la nature qui se traduit dans toutes ces œuvres,a une double origine. D'une part l'espèce de rêverie vague et triste propre au caractère chinois ; puis le mysticisme bouddhique. L'influence bouddhique a inspiré directement plusieurs écrivains de cette époque. Voyez cette pièce de Song Tchi-wen, poète qui fut le contemporain et l'ami de l'Empereur Tchong Tsong : *Visite à l'ermitage du Mont Kichan* : « Je me dirigeai vers la demeure sainte où j'eus le bonheur qu'un bonze vénérable me fit un accueil bienveillant. Je suis entré profondément dans les principes de la Raison sublime, et j'ai brisé le lien des préoccupations terrestres. Le religieux et moi nous nous sommes unis dans une même pensée. Nous avons épuisé ce que la parole peut rendre et nous demeurions silencieux. Je regardais les fleurs immobiles comme nous. J'écoutais les grands oiseaux suspendus dans l'espace, et je comprenais la Grande Vérité... »

Le Poète Li Taï-pé.

La littérature de l'époque des Tang atteignit son apogée sous le règne de l'Empereur Ming Houang. Ce règne correspond pour la Chine à ce que furent pour l'Italie le pontificat de Léon X, pour la France le règne de Louis XIV. C'est alors que vécurent les deux plus grands poètes de l'Extrême-Orient, Li Taï-pé et Thou Fou (1).

(1) Sur Li-Taï-pé et Thou-Fou, voir les notices et les notes consacrées à ces deux poètes dans la traduction du Marquis d'Hervey Saint Denys, que nous citons ou résumons ici. Cf. Bruno Belpaire, *Quarante poésies de Li-Taï-pé*, P. 1921. — Li Tai Po, *Gedichte*, trad. Hauser, 1912.

Li Taï-pé, « le solitaire du Lotus Bleu » n'est pas seulement le plus puissant génie de l'Extrême-Orient, mais un des plus plus grands écrivains de tous les pays. Il naquit au Sé-tchouen en 702. Il était apparenté à la famille impériale des Tang. En 742 il se rendit à la Cour de Si-ngan-fou où l'Empereur Ming Houang l'admit dans son intimité. Li Taï-pé avait un grave défaut : il aimait trop le vin, mais l'indulgent monarque ferma les yeux sur ce penchant, et fit de lui son favori. Il donna à Li Taï-pé dans les jardins impériaux un kiosque où il venait s'entretenir fréquemment avec lui. Plusieurs fois le Fils du Ciel tint même à servir de secrétaire au poète. La belle Yang Feï, la favorite de Ming Houang, accorda d'abord, elle aussi, toute sa protection à Li Taï-pé. Mais ayant eu connaissance d'une épigramme que le poète avait composé sur elle, elle se fâcha et demanda sa disgrâce. Ming Houang qui ne pouvait rien refuser à sa maîtresse, se sépara de Li Taï-pé, non sans l'avoir comblé de cadeaux. Le poète se retira alors à la campagne, cherchant dans le vin et les vers l'oubli de sa chute. Par la suite, il fut soupçonné d'avoir conspiré avec Ngan Lo-chan et jeté en prison.

Il fut gracié par l'empereur Sou Tsong et il se préparait à revenir à la Cour, lorsqu'il mourut. Il mourut comme il avait vécu, en ivrogne et en rêveur : Il soupait une nuit dans une barque sur le Fleuve Bleu ; la lune brillait comme en plein jour et son disque se mirait dans les flots ; le poète qui avait toujours été un amant passionné de cet astre, se pencha pour en embrasser l'image ; mais il avait bu plus que de coutume ; il tomba dans le fleuve et se noya (763). Ainsi fut-il jusqu'au bout fidèle aux deux grandes amours de sa vie : le vin et la lune.

L'œuvre de Li Taï-pé est aussi variée que son génie. Une partie de ses pièces a trait à la vie élégante au siècle de Ming Houang. Ce sont de petites scènes gracieuses et légères comme des Watteau. Deux d'entre elles ont trait à une des fêtes les plus célèbres de la vie chinoise, *la Cueillette des nénuphars,* fête qui avait lieu au printemps et qui permettait aux jeunes filles de faire assaut de coquetterie. Les plus beaux nénuphars se trouvaient au Tché-kiang sur la rivière

Jo-yeh (1) ou dans le lac King-ho : « Sur le lac King-ho quand les fleurs de nénuphars s'épanouissent, les jeunes filles vont les cueillir et si nombreux sont les spectateurs que la rive en paraît étroite. Les bateaux n'attendent plus la lune pour guider leur retour. Ils reviennent en plein jour au palais... » Voici, pris sur le vif un autre tableau de ces fêtes poétiques qu'on croirait tiré d'une estampe de Kiyonaga ou d'Outamaro : « Des groupes de jeunes filles en bateau cueillent des nénuphars sur les bords du Jo-yeh. Cachées par des touffes de fleurs et des rideaux de feuilles, elles échangent, invisibles, de gais propos, perlés de rires et de chansons. Dans l'éclat du soleil, l'eau reflète comme un miroir leurs bustes coquets. Et le vent qui se parfume aux branchages, soulève le tissu léger de leurs parures. Mais des groupes de jeunes cavaliers ont apparu sur la rive entre les saules pleureurs. Tout à coup, foulant aux pieds une gerbe de fleurs tombées, un des chevaux hennit et s'éloigne, cependant qu'une des jeunes filles, toute décontenancée, regarde et laisse deviner le trouble de son cœur. »

A côté de ces visions gracieuses, on trouve chez Li Taï-pé un sentiment de la nature d'une puissance toute romantique. Voyez ce récit d'excursion au Mont Tchong-nan (2) : « Voici le soir. Je descends de la montagne aux teintes bleuâtres. La lune de la montagne semble accompagner le promeneur, et s'il se retourne pour voir la distance qu'il a parcourue, son regard se perd dans les profondeurs de la nuit. Nous arrivons en nous tenant par la main, au seuil d'une rustique demeure. Un jeune garçon nous ouvre la barrière formée de rameaux entrelacés. Nous passons par un étroit sentier dont les bambous touffus rendent l'entrée mystérieuse et les hautes herbes verdoyantes frôlent gaiement la soie de nos vêtements. Notre joie éclate de nous trouver ensemble dans une retraite charmante. Nous nous versons l'un à l'autre du vin d'une saveur exquise. Je chante, je chante

(1) Affluent du fleuve Tsien-tang qui se jette dans le lac King-ho.
(2) Montagne pittoresque située près de Si-ngan.

la chanson du vent qui souffle à travers les pins et ma verve ne s'épuise qu'à l'heure où pâlit la Voie Lactée. » — Et voici un paysage du même poète : « L'aurore glacée d'un jour d'automne éclaire faiblement le Lac Toung-ting où se réfléchit encore la lune brillante. Les eaux de la rivière Siang ondulent comme un satin moiré. Un vol de cygnes passe au-dessus de nous. Dans notre barque, les rêveurs célèbrent la beauté des nénuphars blancs sans remarquer le givre qui couvre leurs manteaux. » — Ne dirait-on pas une estampe japonaise dans la manière impressionniste d'Hiroshigé ? Mais si les peintres japonais ont eu plus tard une telle magie d'évocation, n'était-ce point que les vieux poètes chinois, ces amants passionnés de la Nature, leur avaient transmis leur vision de l'univers ?

Et maintenant quelle fut la philosophie de ce grand artiste ? L'idéal de Li Taï-pé semble à première vue celui de tous les poètes anacréontiques, des poètes bachiques de tous les temps : « Un bateau de bois léger avec des rames de bois dur, de jeunes musiciennes sur les bancs avec des flûtes d'or et de jade. Du vin exquis dans des coupes mille fois remplies, — emmener avec soi le plaisir et se laisser porter sur les flots. » Cependant, il ne faut pas s'y tromper. La gaieté insouciante de Li Taï-pé, comme celle du pauvre Lélian, cache une incurable mélancolie. Une de ses plus célèbres chansons à boire dit : « Seigneur, ne voyez-vous donc point les eaux du Fleuve Jaune ? Elles descendent du ciel et coulent vers la mer sans jamais revenir. Seigneur, ne voyez-vous point dans les miroirs vos cheveux qui étaient noirs ce matin comme des fils de soie et qui sont maintenant couleur de neige ? Allons ! buvons d'un seul coup trois cents tasses de vin ! Tout s'écoule à la fois, les événements et les hommes, comme les flots du fleuve qui vont se perdre dans la mer. » — Et plus loin : « Le jour d'hier qui m'abandonne, je ne saurais le retenir. Le jour d'aujourd'hui qui trouble mon cœur, je ne saurais en écarter l'amertume. Les oiseaux de passage arrivent déjà par vols nombreux que nous ramène le vent d'automne. Je vais monter au belvédère et remplir une tasse en regardant au loin et en son-

geant aux grands poètes des générations passées. » La philosophie de ce joyeux buveur est incroyablement triste : « Si la vie est comme un grand songe, à quoi bon tourmenter son existence ? Pour moi je m'enivre tout le jour et le soir je m'endors au seuil de ma maison ! »

Il n'existe peut-être pas dans la littérature universelle de page plus poignante que la *Chanson du Chagrin*, de Li Taï-pé. C'est un éclat de rire douloureux qui finit comme un sanglot : « Le maître de céans a du vin, mais ne le versez pas encore. Attendez que je vous aie chanté la Chanson du chagrin. Quand le chagrin vient, si je cesse de chanter ou de rire, personne en ce monde ne peut connaître le sentiment de mon cœur. — Seigneur, vous avez quelques mesures de vin, et moi je possède un luth long de trois pieds. Jouer du luth et boire du vin sont deux choses qui vont bien ensemble. Une tasse de vin vaut mille onces d'or... — Combien pourra durer pour nous la possession de l'or et du jade ? Cent ans au plus : Voilà le terme de la plus longue espérance ! Vivre et mourir une fois, voilà ce dont tout humain est assuré... Ecoutez là-bas, sous les rayons de la lune, écoutez le singe accroupi qui pleure tout seul sur les tombeaux... Et maintenant, remplissez ma tasse de vin ! Il est temps de la vider d'un trait ! »

Ce rêveur qui affectait de tout terminer dans un éclat de rire et dans une beuverie, n'a pu dissimuler sa sensibilité frémissante envers les malheurs de son temps. Plusieurs de ses poèmes évoquent les tristesses de la guerre tartare, la longue attente et l'angoisse des femmes dont l'époux était parti là-bas, aux Marches du Turkestan : « La lune ne jette qu'une lueur incertaine. Les coups mille fois répétés que frappe le battoir des laveuses, se mêlent au gémissement du vent d'automne. Cette triste harmonie accompagne de tristes pensées. Hélas ! quand aura-t-on pacifié les Barbares ? Quand donc l'époux bien-aimé cessera-t-il de combattre au loin ? » — Quelquefois un courrier impérial part pour le théâtre de la guerre, et les femmes se hâtent de lui confier leurs commissions pour l'absent : « Un courrier part demain, de grand matin, pour la frontière. La nuit de

la jeune femme se passe à doubler chaudement des vêtements de campagne. De jolis doigts ont pris bravement l'aiguille glacée. Mais ces ciseaux, plus froids encore, que de courage pour les saisir ! Enfin tout est taillé, tout est cousu, l'ouvrage est confié au courrier qui s'éloigne. Mais combien de jours lui faudra-t-il pour arriver à la frontière tibétaine ? »

Et voici dans la même note une pièce sur *les Cris des corbeaux à l'approche de la nuit* qui est peut-être le chef-d'œuvre de Li Taï-pé : « Dans les nuages de poussière soulevés par les chevaux tartares, les corbeaux se cherchent pour passer la nuit. Ils s'appellent de la ville enveloppée de nuages, et, déployant leurs ailes au-dessus des arbres, font entendre leur croassement. La femme du héros parti à la guerre fait courir la navette sur la soie brodée du métier. Les appels des corbeaux parviennent à ses oreilles à travers la pourpre que le soleil couchant pose aux stores des fenêtres. Et à ces appels la navette ne court plus. Et lasse, l'épouse songe à l'absent qui ne revient pas. Et silencieuse elle gagne sa couche solitaire et ses pleurs tombent comme les gouttes d'eau d'une pluie d'orage. »

Par de tels vers, Li Taï-pé mérite de prendre place à côté des plus grands poètes d'Occident, dans la littérature universelle. Son génie n'appartient pas seulement à la Chine qui depuis douze siècles redit ses œuvres, il appartient à l'humanité.

Le Poète Thou-Fou.

Les Chinois discutent pour savoir si le poète *Thou Fou* l'ami et l'émule de Li Taï-pé ne lui est pas supérieur. — Thou Fou naquit en 714 à Siang-yang dans la province de Hou-pé. Il se rendit en 742 à la Cour de l'Empereur Ming Houang, à Si-ngan. Ce prince le prit en affection et voulut même lui donner le gouvernement du Se-tchouen, charge que Thou Fou refusa. Le poète préféra rester dans les cercles de la Cour, à côté de Li Taï-pé dont il devint l'ami. Il avait d'ailleurs le même idéal poétique que Li Taï-pé, mais

avec plus de dignité de mœurs et de sobriété. Cette époque de sa vie est celle de la jeunesse dorée de Si-ngan, l'époque de *la Vie inimitable* à la Cour de Ming Houang. Thou Fou en a laissé quelques peintures pleines de grâce comme celle-ci : *Avec de jeunes seigneurs et de galantes jeunes filles, le poète va respirer la fraîcheur du soir.* « Au coucher du soleil, il fait bon monter en bateau et pousser au large. Un vent léger s'élève, qui fait onduler au loin la surface de l'eau. Bientôt des bambous touffus invitent les promeneurs à s'arrêter sous leur feuillage. Les nénuphars en cet endroit tranquille embaument l'air de leurs fraîches senteurs. Les jeunes seigneurs s'occupent à préparer des boissons glacées, tandis que les jolies filles lavent pour les préparer les racines comestibles des fleurs de nénuphars. »

Les poètes de la Cour profitaient de ces parties de plaisir pour rivaliser en harmonieuses joutes : « Une nuit de loisir. Les feuilles bruissent, agitées par le vent ; la jeune lune est déjà couchée ; la rosée répand sa fraîcheur bienfaisante. Accordons nos luths au son pur. Les ruisseaux se glissent dans l'ombre, caressant les fleurs de leurs rives. Les constellations silencieuses étendent sur nos têtes un dais étoilé. Voici venir l'inspiration, les vers se pressent sous le pinceau des poètes. Puis chacun chante ce qu'il a composé et chacun regagne en bateau sa demeure, emportant un long souvenir. »

Le pinceau de Thou Fou rivalise ici de grâce légère avec celui de Li Taï-pé. Il peint en quelques touches délicates la beauté des fleurs, la mobilité des nuages, *la bonté de la pluie de printemps.* Quelle tendresse universelle chez lui, quel amour à la fois amusé et ému pour l'insecte, la goutte d'eau et le brin d'herbe ! A côté de ces tableautins tout de grâce, voici des visions plus larges, paysages évoqués en quelques lignes : *Au coucher du Soleil* ou une *Excursion en montagne à l'automne.* « Le vent est vif, les nuages sont hauts, le singe pousse ses cris lamentables. Aux bords argentés d'une rivière transparente, des oiseaux rasent le sable en tournoyant. De tous côtés, le bruissement des feuil-

les qui tombent, et devant soi les vagues enflées du fleuve qui viennent, qui viennent sans jamais s'épuiser. »

Dans ce genre, Thou Fou atteint parfois à des effets d'impressionnisme prodigieux, rendus dans une forme d'une pureté vraiment classique. Ecoutez ce nocturne que l'on pourrait appeler *Variations au fil de l'eau* : « Très rapide ma barque suit le fil de l'eau et mes yeux suivent le cours du fleuve. Là-haut dans la nuit claire courent de fins nuages. La nuit claire est aussi dans l'eau. Lorsqu'un nuage glisse sur la lune, je le vois glisser sur le fleuve, et il me semble que ma barque vogue sur le ciel. »

Déjà la pensée de Thou Fou se voilait de mélancolie. La beauté des choses ne pouvait dissimuler à ses yeux leur nature éphémère. Un de ses poèmes les plus connus est consacré à la brièveté de la vie humaine et à l'isolement inguérissable des âmes individuelles. C'est le thème qu'a repris depuis Sully-Prudhomme :

« Aux étoiles j'ai dit un soir... »

« Les hommes, dit de même Thou Fou, passent leur vie isolés les uns des autres. Ils sont comme des étoiles qui se meuvent sans se rencontrer... Aujourd'hui nous sommes réunis pour quelques heures, demain l'avenir, pour nous deux, redeviendra la mer sans limites. »

Et voici *Sur les ruines d'un palais* une page qui est aussi de Thou Fou et qui pourrait être de Chateaubriand, tant une mélancolie romantique l'inspire : « Le ruisseau s'éloigne en bouillonnant, le vent mugit avec violence à travers les pins. Des rats gris s'enfuient à notre approche et vont se cacher sous les tuiles écroulées. Sait-on quel prince éleva jadis ce palais ? Sait-on qui nous légua ces ruines auprès de cette montagne ? Sur la route on entend des bruits qui ressemblent à des gémissements. Ces voix de la nature forment un ensemble plein d'harmonie et le spectacle de l'automne s'harmonise aussi à ce triste tableau. Le prince qui régnait ici avait de belles jeunes femmes ; elles ne sont plus que poussière. Il avait des satellites pour accompagner son char doré et, de tant de splendeurs passées, ce cheval de

pierre est tout ce qui reste... Je me sens ému d'une tristesse profonde ; je m'assieds dans l'herbe épaisse. Hélas, dans ce chemin de la vie que chacun parcourt à son tour, qui donc pourrait marcher longtemps ? »

Les révolutions de la Cour de Si-ngan allaient fournir à Thou Fou de nouveaux thèmes de mélancolie. Le poète attaché à la personne de l'empereur Ming Houang fut enveloppé dans la chute de ce prince, au moment de la révolte de Ngan Lo-chan en 755. Toujours fidèle à son devoir et à son maître, il se réfugia alors sous un déguisement dans les montagnes du Chen-si. Il revint à Si-ngan après la défaite des rebelles. Ce *Retour de l'exil* nous a valu une de ses plus belles poésies : « Je reviens de l'exil ; personne ne m'attend au seuil de ma porte. La rive n'a pas changé, mais qui donc a brisé la palissade de mon enclos ? J'avais pourtant interdit d'y toucher ! J'ai peur que l'on ait tout bouleversé. Voici la maison avec ses deux ailes, sous le grand arbre qui la couvre de ses branches. Debout à l'entrée ma vue s'étend sur le fleuve. A mes pieds les iris sont fleuris... La nature de l'homme est d'aimer les choses du passé, du passé qui, joyeux ou triste, laisse au cœur une étrange mélancolie. »

Le loyalisme de Thou Fou durant les mauvaises heures de la révolution, lui valut un poste de choix lorsque les Tang furent restaurés. Ce fut l'époque la plus brillante de sa vie. L'empereur Sou Tsong le nomma premier censeur d'empire. Mais dans ce poste élevé, Thou Fou se fit des ennemis par son honnêteté intransigeante. Les courtisans obtinrent sa disgrâce. Le poète, blessé de tant d'ingratitude refusa les compensations qu'on voulait lui accorder, et alla finir ses jours dans les montagnes du Se-tchouen. Pour se dérober aux sollicitations des mandarins qui voulaient tous le fixer parmi eux, il vivait sous un déguisement avec les bûcherons et les pâtres de la montagne. Le gouverneur du Se-tchouen qui était son ami réussit enfin à lui faire partager son palais. Il mourut en 774, à l'âge de 59 ans, à l'heure où de puissantes influences allaient le faire rappeler à la Cour.

L'exil de Thou Fou, qu'on a comparé à l'exil d'Ovide en diffère sur plus d'un point. Ce n'est pas la légèreté de ses

mœurs mais la rigueur de son honnêteté qui était cause de sa disgrâce. Aussi refusa-t-il jusqu'au bout de s'abaisser aux supplications qui déshonorent les *Tristes*. « J'ai rempli mon devoir », répétait-il. Ces fières paroles furent tout ce qu'on put obtenir de lui à l'adresse de l'empereur. Mais l'exil de Thou Fou, comme celui d'Ovide, nous a valu des pages admirables comme ce *Chant d'automne*, composé un soir, au fond des montagnes du Koueï-tchéou : « Les feuilles se détachent flétries sous les cristaux de la gelée blanche. Un vent froid sort des montagnes, soufflant et bruissant dans les arbres. Rapides et agités, les flots toujours croissants du Yang-tsé semblent vouloir monter jusqu'au ciel. Les nuages de la montagne s'unissent et se confondent avec les brumes de la prairie. Aujourd'hui fleurissent encore les chrysanthèmes. Demain les dernières fleurs seront tombées. Je suis comme un frêle bateau qu'une chaîne retient à la rive ; mes pensées reviennent vers mon pays. Je vois l'hiver qui s'approche, j'entends monter de la vallée le bruit des coups que frappent les laveuses, pressées d'accomplir leur tâche avant le déclin du jour. Du bout de la forteresse isolée de Koueï-tchéou (1), à l'heure où le soleil a disparu à l'horizon, que de fois, les yeux guidés par les constellations du Nord, j'ai tourné mes regards vers notre belle capitale, ayant le cœur serré par le cri déchirant des singes, et me consumant dans l'attente vaine d'un retour inespéré. Autrefois, j'étais en faveur dans un palais orné de riches peintures ; on brûlait des parfums devant moi et je couchais sur des coussins soyeux. Maintenant derrière les créneaux d'une tour, dont les sentinelles poussent des appels sinistres, je contemple la sauvage végétation des rochers que la lune éclaire et, plus bas, dans la demi-clarté qu'ils reflètent, les îles sablonneuses du grand fleuve avec leurs roseaux déjà flétris... Une morne tranquillité pèse matin et soir sur Koueï-tchéou triste et désert. Je m'assieds en cent endroits, toujours au milieu de la brume et des nuées. Chaque nuit ressemble à celle qui l'a précédée. Toujours les pêcheurs

(1) Koueïtchéou-fou où se trouvait à ce moment le poete.

dans leur barque, accomplissant toujours le même labeur. Et voilà les hirondelles qui voltigent par troupes : elles sont heureuses, elles vont partir. »

Les Poètes secondaires de l'époque des Tang.

A côté de Li Taï-pé et de Thou Fou, un grand nombre d'écrivains de talent illustrèrent l'époque de Ming Houang et des dérniers Tang. Jugés de second ordre parce qu'ils se trouvèrent éclipsés par la gloire de ces deux génies, la plupart de ces écrivains eussent cependant suffi à immortaliser un siècle moins bien partagé. Citons notamment Wang Weï ou Ouang Oueï, Wen Ting-houan, Mong Koa-jên, Tchang Kien, Tchao Han, Wang Tchang-ling, Tsin Tsan, Tchangtsi, Pé Kiu-y, Tchang Jo-hou, Pé Lo-yé et Kheng Tsin.

Wang Weï (699-759), dont nous avons déjà parlé comme peintre, était ainsi que Thou Fou et Li Taï-pé, un des favoris de l'Empereur Ming Houang. Ngan Lo-chan, lorsqu'il usurpa l'Empire, força Wang Weï à rester à sa cour. Mais celui-ci n'en demeura pas moins fidèle à la dynastie légitime et, même à la table de l'usurpateur, continua à chanter la gloire de Ming Houang. A la restauration des Tang, l'Empereur Sou Tsong nomma Wang Weï gouverneur de Soutchéou. Mais le poète renonça aux honneurs pour mener la vie contemplative : Il avait adhéré aux doctrines bouddhiques et désirait consacrer ses derniers jours à la méditation. Les poèmes qui datent de cette époque de sa vie témoignent d'un sentiment de la nature puisé directement dans les soutras bouddhiques, comme cette *Rêverie* : « Des arbres verts tombe un voile d'ombre qui couvre tout autour de moi. La mousse sous cet ombrage est chaque jour plus épaisse, toujours fraîche et sans poussière. La tête découverte, je suis assis sous les grands pins et devant mes yeux qui ne fixent rien, défilent un par un les hommes célèbres du temps passé. »

Voici dans la même note un poème bien curieux de Wen

Ting-houan : *Matinée d'automne en montagne.* « Les sommets dorment encore dans le froid du matin, mais les herbes couvertes de givre étincellent sous les premiers rayons du jour. Les arbres laissent passer le soleil dans le réseau de leurs branches dépouillées. Les feuilles sèches bruissent sous les pas légers du chevreuil. Mes doigts, cédant aux sentiments qui m'animent, font résonner le luth harmonieux. Je chante les adieux de la nuit profonde à la source claire. »

La plupart des poèmes de cette époque cherchaient à traduire le même sentiment de la nature, profond et vague, dû à l'influence directe du bouddhisme indien. Les poètes, à l'exemple de Wang Weï abandonnaient le séjour des villes pour se retirer dans la paix des montagnes, auprès des sources, sous le dôme religieux des forêts de pins. Mong Kao-jên, ami de Wang Weï et bouddhiste comme lui, se retira lui aussi dans un ermitage, au Mont Nan-chan : « On a pour horizon des montagnes bleues et des pins se découpant sur le ciel lumineux, et à l'automne on contemple les chrysanthèmes. » Voici une pièce de cet auteur (*Coucher de soleil* : « Le soleil a franchi pour se coucher la chaîne des hautes montagnes et bientôt toutes les vallées se sont perdues dans les ombres du soir. La lune surgit au milieu des pins, amenant la fraîcheur avec elle. Le vent qui souffle et les ruisseaux qui coulent remplissent mon oreille de sons purs. Le bûcheron regagne son gîte pour réparer ses forces épuisées. L'oiseau a choisi sa branche, il perche déjà dans l'immobilité du repos. Un ami m'a promis de venir en ces lieux jouir avec moi d'une nuit si belle. Je prends mon luth et, solitaire, je vais l'attendre dans le sentier herbeux. »

Le poète Tchang Kien qui se retira lui aussi dans les montagnes, nous a laissé une prodigieuse *Rêverie* romantique qui pourrait être signée de Chateaubriand ou de Lamartine : « Assis sur le versant de la montagne, je suivais des yeux une barque fragile, image de notre destinée, qui flottait, légère sur les flots profonds. Elle fuyait, mon regard la perdit; elle se fondit dans le ciel immense, tandis que le soleil affaibli s'éteignait à l'autre horizon. Tout ce qui se déroulait à ma vue rentra subitement dans le demi-jour d'une

lumière indécise. Les derniers rayons du soleil n'illuminaient plus que la cime des arbres et le sommet des rochers. De scintillante et d'azurée qu'elle était, la surface des eaux devint de plus en plus sombre. Bientôt quelques nuages rouges indiquèrent seuls où l'astre brillant avait disparu... »

Les monastères établis par les religieux bouddhistes au sein des paysages les plus pittoresques, ont exercé une influence puissante sur la formation de l'esthétique chinoise. La paix des bonzeries solitaires, c'est un thème sur lequel les écrivains de l'époque Tang reviennent souvent : Le poète Tchao Han, qui n'appartenait pourtant pas à la religion de Çakyamouni, nous avoue dans une sorte d'*élévation* lamartinienne l'attrait mystérieux de ces couvents : « Les pins et les cyprès cachent la gorge de la montagne. Mais à l'Occident, j'avais découvert un étroit sentier : Le ciel s'ouvre, un pic se montre, et, comme s'il était né dans le vide, un couvent surgit à mes yeux. L'édifice semble assis sur une terrasse de nuages. Il lance ses pavillons dans l'air au milieu des rochers abrupts. La nuit vient. Les singes et les oiseaux se taisent. Le son des cloches et le chant des bonzes pénètre au delà des nuages. Je contemple les pics bleus et la lune qui se mire dans les eaux du lac. J'écoute le bruit des sources et le vent qui tourmente les feuilles au fond du torrent. Mon âme s'est élancée en dehors des choses visibles, errante et captive tout à la fois, dans un ravissement merveilleux. »

La charité universelle prêchée par les missionnaires bouddhistes anime presque tous les poètes de la fin de l'âge Tang. Ce sentiment leur a parfois inspiré des merveilles de délicatesse comme ces vers de Tsin Tsan qui rappellent *le Vase Brisé* de Sully-Prud'homme : « Les fleurs de cette année succèdent aux fleurs de l'année passée. Des hommes de l'année passée, ceux qui ont atteint cette année, ont déjà vieilli. Les hommes vieillissent et les fleurs ne vivent guère. Ayez pitié des fleurs tombées, seigneur, ne les balayez pas ! »

On arrive ainsi à des sentiments véritablement franciscains, comme dans certains poèmes de *Po Kiu-yi*. Po Kiu-yi, appelé aussi Po Yo-tien (772-846), fut peut-être plus populaire

encore que Li Taï-pé et Thou Fou. La brillante civilisation qu'avaient chantée ces deux poètes était à son déclin. Dans un monde en décadence, Po Kiu-yi maintint la grande tradition classique. Son purisme littéraire, sa tendresse universelle, son épicurisme délicat firent de lui un des représentants les plus parfaits de l'humanisme Tang. Telles de ses strophes sur l'herbe nouvelle évoquent les humbles et divines improvisations du Poverello d'Assise à la louange de sa sœur l'eau et de son frère le soleil. C'est le même Po Kiu-yi qui composa ces vers puissants *Sur le murmure des sapins* : « Quand la lune est dans toute sa beauté, j'aime à demeurer seul, étendu sous les deux sapins qui s'élèvent devant l'étang. Un vent léger souffle du Sud-Ouest. Il pénètre entre les aiguilles touffues et murmure mélodieusement comme une flûte aux sons indistincts. La moitié de la nuit est passée. A la clarté lunaire, j'aperçois les montagnes glacées enveloppées de brumes. Les harpes de l'automne vibrent dans l'air avec mélancolie... » Ne peut-on dire de telles pages ce qu'on a dit des vers de Lamartine, qu'elles ne sont pas seulement infiniment poétiques, mais encore qu'elles sont la poésie même?

A la fin de sa vie, Po Kiu-yi qui était bouddhiste, — mais un bouddhiste plein de mesure, quelque chose comme un stoïcien qui aurait reçu les leçons d'Horace —, se retira avec huit mandarins de ses amis, dans les bois du Mont Hang-chan, près de Long-men, loin du monde et de la cour. Chacun des neuf ermites avait sa maisonnette de branchages, construite dans un site pittoresque. Ils se réunissaient chaque soir chez l'un d'entre eux pour faire des vers, jouer du luth et boire — avec modération — des crus vénérables. Leur épicurisme plein de sagesse rejoignait la philosophie souriante des soutras bouddhiques. Ils vivaient dans une égalité parfaite et signaient leurs poèmes d'un nom collectif : « Les neuf vieillards du Mont Hang-chan ». Malgré cette précaution, leur identité fut découverte; l'Empereur Wou Tsong, rempli d'admiration pour eux, força les neuf amis à s'établir à sa cour et nomma Po Kiu-yi président du Tribunal suprême.

La philosophie à l'Époque des Tang.

La contemplation de la Nature amena les poètes de l'Epoque Tang à une philosophie très simple et très profonde, tantôt d'un pessimisme désespéré, tantôt d'un mysticisme puissant. « Les hommes, dit Tchang Jo-hou, naissent et passent ; les générations se succèdent sans repos et sans fin. La lune accomplit ses phases. Les siècles s'écoulent sans y apporter de changement. J'ignore combien de générations la lune peut avoir éclairées, mais je sais que les flots du Yang-tsé s'en vont sans jamais revenir... » Un autre poète de la même époque, Pé Lo-yé, prêchait une sorte d'union transcendante avec le Divin : « C'est en isolant le corps du monde qu'on se prépare à en isoler son esprit. Je vais seul, je m'enivre de la contemplation du ciel bleu, de la lune brillante et des étoiles sans nombre. Je perds la notion de l'espace et du temps... »

A côté des poètes philosophes, l'Epoque des Tang vit fleurir toute une Ecole de philosophie proprement dite. Ses représentants les plus célèbres furent Han Yu (768-824) et Liu Tsung-yuan (773-819).

Contrairement à un vieux préjugé qui veut que les Chinois soient indifférents à la Métaphysique, Liu Tsung-yuen chercha à approfondir le problème de la Divinité. Au retour d'une excursion où il avait admiré dans une gorge sauvage « les arbres séculaires qu'on dirait disposés par la main d'un artiste », il écrivait : « Moi qui ai toujours douté de l'existence de Dieu, un tel spectacle me fait croire qu'il doit réellement exister. Mais en même temps, je m'étonne qu'il ait placé pareil spectacle dans une région déserte où, pendant des siècles, nul n'a pu en goûter la beauté. Tant de labeur vain me fait de nouveau douter qu'il y ait vraiment un Dieu. » Han Yu était l'ami de Liu Tsung-yuan ; nous avons déjà parlé de son action comme chef du parti confucéen et adversaire du Bouddhisme. En philosophie, il affronta comme Liu Tsung-yuan le grand problème de l'origine des choses et des destinées de l'âme. Une de ses plus

belles pages est le discours qu'il prononça sur la tombe de Liu Tsung-yuan : « Mort, mort ! O fou qui s'en étonne ! Mais les hommes naissent-ils pour autre chose que pour mourir? La vie de l'homme n'est qu'un rêve. A quoi bon y tenir le compte des profits et des pertes ? Tant que dure le rêve, qu'on se lamente, qu'on se réjouisse, soit ! Mais à l'heure du réveil, pourquoi se cramponner à son rêve ? »

Fin de l'Époque des Tang.

La brillante civilisation qui avait donné naissance à ces artistes et à ces sages, ne survécut pas aux révolutions du x[e] siècle. L'abandon définitif de Si-ngan comme capitale après la mort du dernier souverain de la Dynastie Tang, marqua la fin d'un monde. Une phase de l'histoire était close.

L'heure était venue où, devant les invasions tartares qui submergeaient les provinces du Nord, la civilisation chinoise allait chercher un refuge dans les provinces méridionales. Là, repliée sur elle-même et dégagée des influences continentales qui s'étaient exercées sous les Tang, elle allait fournir une nouvelle carrière. C'est même alors, sous la Dynastie des Soung, que cette civilisation atteignit son raffinement le plus exquis et produisit ses œuvres les plus délicates.

§ 4. — *LA CHINE A L'EPOQUE DES SOUNG*

La Chine à l'avènement des Soung.

« L'anarchie militaire » où tomba la Chine après la disparition de la Dynastie Tang, permit à un peuple nouveau, celui des Khitaï, de se faire une place de premier ordre en Extrême-Orient. Ces Khitaï ou Liao étaient une horde turque établie dans la Mandchourie Méridionale, au pays qui

reçut d'eux le nom de Liao-toung. Au commencement du xe siècle, leur roi Yélou Apaoki (907-927) enleva aux Chinois la côte septentrionale du Golfe de Pe-tchi-li. Son successeur Yélou Tékouang (927-947) aida le prétendant chinois Ché King-tang, à s'emparer en 936 du trône de Chine. En reconnaissance, ce dernier lui céda le Nord du Pe-tchi-li et du Chan-si, y compris Pékin et Ta-tong. En 938, Tékouang transporta sa capitale à Pékin, bourgade longtemps obscure qui commença ainsi son rôle historique (1). Les Marches de Pékin et de Ta-tong constituaient les principaux bastions de l'Empire du côté de la Mongolie. Une fois en possession de ces deux districts, les Khitaï purent à leur guise déchaîner leurs invasions dans la Chine du Nord. En 946, comme la dynastie qu'il avait aidée à monter sur le trône de Chine se montrait rebelle à ses exigences, Yélou Tékouang passa le Hoang-ho, descendit au Ho-nan, entra à Caï-fong, la capitale impériale et fit l'Empereur prisonnier. Satisfait de ce triomphe, il évacua peu après le Ho-nan, mais depuis lors la menace des invasions cathaïques pesa sans cesse sur les dynasties qui se succédèrent sur le trône de Caï-fong (2).

Le péril que les Khitaï faisaient courir à la Chine était d'autant plus grave que, depuis la chute des Tang, ce pays était divisé en plusieurs royaumes ennemis. Lorsque la dynastie des Soung monta sur le trône impérial en 960, on ne comptait pas moins de sept de ces royaumes qui, tous, ne reconnaissaient que d'une façon fort théorique la suzeraineté du Fils du Ciel. Le domaine impérial, en effet, ne comprenait plus, autour de Caï-fong, la capitale, que les provinces du Ho-nan, du Chen-si et du Chan-toung. Tout le reste de l'Empire appartenait à des dynasties locales, savoir : 1° les Han du Nord (952-978) qui possédaient le Chan-si, avec Taï-yuan pour capitale ; 2° les Tang du Kiang-nan (937-975), maîtres du Kiang-sou, du Ngan-hoeï et du Kiang-si, avec capitale à Nankin ; 3° les Nan-Ping au Hou-pé (907-963) ; 4° les Rois de Tsou, maîtres du Hou-nan,

(1) Cf. Bretschneider, *Recherches archéologiques et historiques sur Pékin*, P. 1879.

(2) Dynasties des Héou-Han (947-950), et des Héou-Tchéou (951-960).

avec capitale à Tchang-cha (896-963) ; 5° les Wou-yueh, au Tché-kiang avec capitale à Hang-tchéou (894-978) ; 6° les Han du Sud au Kouang-toung et au Kouang-si, avec Canton pour capitale (907-971) ; 7° les rois des Se-tchouen, maîtres de cette province et du Koueï-tchéou avec Tching-tou pour capitale (891-965). Chaque fois que la Cour Impériale tentait de les ramener dans l'obéissance, ces dynasties locales se coalisaient contre elle ou même n'hésitaient pas à faire appel aux Barbares, comme les Han du Chan-si qui, à diverses reprises, appelèrent les Khitaï à leur secours.

Telle était la situation de la Chine lorsqu'à la mort du dernier souverain Héou-Tchéou, l'armée proclama Empereur son général Tchao Kouang-yin qui prit sur le trône le nom de Taï Tsou et fut le fondateur de la grande dynastie nationale des Soung (960).

La dynastie des Soung à l'Époque de Caï-fong. Reconstitution de l'unité Chinoise.

Une fois sur le trône de Caï-fong, l'Empereur Taï Tsou (960-976), n'eut qu'un but : refaire l'unité chinoise en abattant les dynasties locales et en chassant les Khitaï, leurs alliés.

Le monarque qui entreprenait cette œuvre ingrate et difficile, nous est décrit par tous les annalistes contemporains comme une sorte de Henri IV chinois, prince à la fois guerrier et pacificateur, énergique et sage, vaillant et bon. Général, il était avant son avènement l'idole de l'armée. Empereur, il effaça la trace des dernières guerres civiles et fit plus pour le soulagement du peuple que toutes les dynasties qui l'avaient précédé. Quoique sans instruction personnelle, il fit refleurir la culture classique, réorganisa l'Académie des Han-lin et contribua à ramener la pensée chinoise au Confucianisme traditionnel. Il réalisait lui-même le type du héros confucéen (1). Après l'anarchie militaire du xe siècle

(1) *Cf. Mémoires concernant les Chinois*, VIII, 3-35.

cle, la famille des Soung aurait pu partager le sort de toutes les éphémères dynasties qui se succédaient depuis la chûte des Tang. Ce fut le caractère profondément moral de l'Empereur Taï Tsou qui fit de sa maison la dynastie nationale par excellence. Pour la première fois depuis un siècle, les paysans cessèrent de trembler devant la soldatesque. Avec Taï Tsou plus de pillage de ville. Il préférait, après l'assaut, dédommager ses troupes sur sa cassette privée. Vertu plus rare : ce Chinois ne commit jamais de félonie. Un jour qu'il offrait une coupe de vin à des princes prisonniers, ceux-ci se crurent condamnés au poison,— soupçon qu'autorisaient les mœurs du siècle —, et se jetèrent à ses genoux. L'Empereur sourit et vida la coupe d'un trait.

Comme Henri IV, le fondateur de la dynastie Soung passa les meilleures années de son règne à conquérir son royaume. En 963, il annexa les principautés dissidentes du Hou-pé et du Hou-nan. En 965, il réunit à l'Empire le Se-tchouen. En 971, ses armées entrèrent à Canton et mirent fin au royaume des Han du Sud. En 975, elles prirent Nankin et détruisirent le royaume Tang du Kiang-nan. Trois ans après, ce devait être le tour des princes du Tché-kiang. Seuls, les Han du Nord, au Chan-si résistèrent à toutes les attaques, grâce à l'aide des Turcs Khitaï qu'ils appelèrent à leurs secours. Taï Tsou mourut au cours d'une dernière campagne dirigée contre eux (976).

Taï Tsong, frère de Taï Tsou et qui lui succéda (976-997), continua son œuvre. A l'intérieur, il améliora la situation des paysans, encouragea les lettres, réunit une bibliothèque de 80.000 volumes, et remit en honneur le confucianisme érudit. Au dehors, il poursuivit la lutte entreprise contre les Han du Nord ; il les vainquit, mit le siège devant Taï-yuan, leur capitale, s'empara de la ville malgré l'intervention d'une armée khitaï, et annexa à l'Empire tout le territoire de cette maison, c'est-à-dire les trois quarts de la province du Chan-si (978).

Comme à l'époque des Han et des Tang, la Chine, sous le sceptre des Soung, se trouvait de nouveau unifiée. Comme les Han et les Tang, les Soung se préoccupèrent alors de

soumettre les Tartares. Seulement, depuis un siècle, un fait nouveau était intervenu. Les Tartares, — en l'espèce les Khitaï, — devenus maîtres de Pékin, se trouvaient installés en plein territoire chinois, avantage que les Hioung-nou et les Tou-kioue de jadis n'avaient point possédé.

Les Chinois tournèrent donc toutes leurs forces contre les Khitaï. Ils parvinrent d'abord jusqu'à Pékin, mais se laissèrent battre à Tchang-ping, entre cette ville et la Grande Muraille, puis de nouveau à Ho-kien-fou et durent se retirer (983). Ils recommencèrent la lutte deux ans après. Deux armées chinoises envahirent le pays khitaï, l'une par le Chan-si, l'autre par le Pe-tchi-li. La première s'empara de Ta-tong, son objectif, mais la seconde, fut défaite par les Khitaï à l'Ouest de la ville actuelle de Tien-tsin ; poursuivie pendant sa retraite, elle fut de nouveau culbutée au passage de la rivière Cha-ho, entre Pékin et Pao-ting, et l'expédition tourna à la déroute (986).

Les affaires des Soung se gâtaient, C'est qu'ils ne retrouvaient plus derrière eux la Chine militaire des Tang. Les provinces, auxquelles ils demandaient une levée en masse, se dérobaient. Du moins, le paladin chinois Yang Yé se faisait héroïquement massacrer pour couvrir la retraite et sa mort jetait un dernier reflet de gloire sur la ruine des espérances nationales...

Les embarras des Chinois furent accrus par l'apparition d'un nouvel ennemi sur leur frontière orientale. Les Hia ou Tangoutes, peuplade d'origine tibétaine établie au Koukounor, se jetèrent sur la province du Kan-sou et en chassèrent les garnisons chinoises. Pendant ce temps, les Khitaï, mettant leur victoire à profit, envahissaient à leur tour la partie chinoise du Pe-tchi-li, occupaient les places de cette région (Kouang-ping, Chun-té, Ta-ming) atteignaient le Hoang-ho et menaçaient, de l'autre côté du fleuve, Caï-fong, la capitale impériale. L'Empereur Tching Tsong qui venait de monter sur le trône (998-1022), se résigna alors à traiter. La paix fut conclue à Tchen-tchéou en 1004. Elle consacra le retour au *statu quo* d'avant la guerre. Les Khitaï cessèrent leurs attaques et la Cour impériale leur reconnut la partie

septentrionale du Pe-tchi-li et du Chan-si, avec Pékin et Ta-tong (1).

Après quarante ans d'efforts inutiles, la dynastie des Soung abandonna donc tout espoir de recouvrer Pékin. Le dualisme politique subsista. Il y eut désormais deux Chine : Une Chine chinoise, celle du Centre et du Sud, le *Manzi* de Marco-Polo, qui eut pour capitale Caï-fong, au Ho-nan ; et une Chine tartare, au Nord, qui eut Pékin pour capitale (2) et qui, du nom de ses maîtres Khitaï, fut connue des Occidentaux comme le royaume de *Cathay*. La différentiation entre les provinces du Nord, d'affinités turques et panasiatiques, et les provinces du Sud, de caractère purement indigène, s'accrut de cette longue existence séparée : La Chine des Soung, coupée par les Khitaï et les Tangoutes de tous rapports avec le reste de l'Eurasie, acheva de se replier sur elle-même, de se recueillir, *de s'isoler*. Quant aux Khitaï, ils étaient incapables de rompre cet isolement, car, bien loin d'influer sur le développement de la civilisation chinoise, ils acceptèrent intégralement cette civilisation. On peut même dire que parmi les nombreux maîtres étrangers que dut, au cours de l'histoire, subir la Chine du Nord, ils furent les seuls, avec les Tobas du v[e] siècle, qui se soient entièrement adaptés. Des Khitaï comme Yélou Tchou-tsaï dont nous raconterons plus loin la vie, comptent parmi les héros les plus chers des annales chinoises (3).

L'adoption rapide de la civilisation chinoise par les Khitaï se manifesta avec éclat lorsque l'Empire des Soung se trouva aux prises avec les Tangoutes. On a vu que cette horde,

(1) La frontière entre les deux Etats passa par la localité de Pé-kéou entre Pao-ting et Pékin. Pao-ting ,au Pe-tchi-li, et Taï-yuan, au Chan-si, restèrent donc à l'Empire Chinois Cf. Chavannes, *Voyageurs chinois chez les Khitan et les Joutchen*, J. A., 1897, I, 414. — Bretschneider, *Medieval Researches*, I, 209. — Ed. Biot, *Mémoire sur les colonies militaires et agricoles des Chinois*, J. A. 1850, I, 532.

(2) La cité de Pékin, à l'époque Khitaï, était située au sud-ouest de la ville actuelle. Cf. Chavannes, *Voyageurs chinois...* J. A., 1897, I, 415.

(3) Sur les Khitaï, consulter : Von der Gabelentz, *Geschichte der grossen Liao*, Petersbourg, 1877. — Howorth, *The Khitaï or Khitans*. Journ. of. the roy. As. Soc., new-series, t. XIII, 121-182 (1881). — Bretschneider, *Medieval Researches*, I, 209 (Londres 1888).

d'origine tibétaine, avait à la fin du xe siècle, fondé dans les gorges du Koukou-nor et du Kan-sou une sorte d'Etat brigand, le Royaume de Hia qui eut Ning-hia pour capitale (1). En 1041, la Chine dont les Tangoutes ne cessaient de piller les frontières, envoya une expédition pour les châtier. Mais l'armée chinoise se laissa surprendre par eux, du côté de Ping-léang, dans les défilés de la montagne, et fut entièrement détruite. Si, à ce moment les Khitaï avaient profité des embarras de la Chine pour intervenir, la situation de celle-ci eût été extrêmement critique. Mais il suffit que la Cour des Soung fit appel à leurs sentiments de solidarité chinoise pour qu'ils conservassent une attitude amicale. Aussi bien Chinois de Caï-fong et Turcs chinoisés de Pékin, partageant une civilisation commune, se trouvaient également intéressés à la défense de cette civilisation contre les Barbares.

Le Socialisme en Chine.
Les réformes de Wang Ngan-chi.

En sécurité du côté des Khitaï, la Chine des Soung put se consacrer aux arts de la paix. C'est l'époque des grandes discussions d'idées auxquelles restent attachés les noms de Sséma Kouang et de Wang Ngan-chi (2).

La vie de Sséma Kouang, le plus grand lettré de la Chine médiévale, est d'une belle unité et d'une admirable tenue (1018-1086). Ce descendant de l'antique famille des Sséma qui avait donné une dynastie à la Chine, naquit au Chen-si, dans le district de Si-ngan. Adolescent, il consacrait ses nuits à l'étude. L'Empereur Gin Tsong, le même qui mérita le nom de Bon, prit Sséma Kouang en affection et lui donna

(1) Cf. Howorth, *Hia or Tangut*. Journ. of Roy. As. Soc. 1883, 438. — Bushell, *The Hsi Hia dynasty*, *Ibid.*, 1895-1896. — Dévéria, *L'écriture du Royaume de Si-hia ou Tangout*, Acad. des Inscriptions 1901, p. 19.

(2) Sur Sséma-Kouang, voir *Mémoires concernant les Chinois*, X, 1-70.

un poste de secrétaire à la Cour. Sséma Kouang empêcha son maître de devenir, comme tant de souverains chinois, le jouet des sorciers et des eunuques. Gin Tsong le nomma successivement Gouverneur de Sou-tchéou, bibliothécaire impérial, et gouverneur de Ping-tchéou au Chen-si. Sséma Kouang remplit ensuite les importantes fonctions de Gouverneur de Caï-fong et de premier censeur de l'Empire. Inaccessible à la flatterie et d'une sincérité quelquefois héroïque, il ne fit servir sa faveur qu'au bien général. Gin Tsong étant à l'agonie, Sséma Kouang eut seul le courage de l'exhorter au choix d'un successeur. Après la mort du souverain (1063), le nouvel Empereur, Ying Tsong, prince faible et maladif, resta quelque temps sous la tutelle de l'Impératrice douairière qui conserva Sséma Kouang aux affaires. Mais lorsque Ying Tsong eut pris le pouvoir, Sséma Kouang, dont la franchise lui avait déplu, fut disgracié. C'est alors que le grand homme se retira à la campagne pour commencer ses Mémoires. L'Empereur Chin Tsong qui régna ensuite (1068), penchait vers les idées socialistes de Wang Ngan-chi, mais il ne cessa point pour cela d'estimer le mérite de Sséma Kouang. Dans le même temps où il prenait Wang Ngan-chi comme conseiller, il nomma Sséma Kouang président de l'Académie des Han-lin. Toutefos ce dernier, fatigué de voir ses conseils méconnus, se retira à Lo-yang, dans l'antique palais des Empereurs Han, où il composa une histoire générale de la Chine depuis le IVe siècle avant J.-C. jusqu'au Xe siècle de notre ère. Cet ouvrage admirable, refondu au XIe siècle par Tchou Hi, est devenu le *Tong-kien-kang-mou* qui reste encore aujourd'hui la base de toute l'historiographie chinoise.

La retraite de Sséma Kouang laissa la place libre à *Wang Ngan-chi*. C'est une bien curieuse figure que celle de ce socialiste chinois de l'An Mille (1021-1086). Les historiens classiques de l'Extrême-Orient ont été sévères pour lui. En réalité, ils l'ont jugé d'après ses pires adversaires. Mais les mandarins qui ont écrit son histoire après avoir renversé sa politique, ont dû lui reconnaître une intelligence très vive et une grande faculté de séduction. Dehors brillants qui, à

les entendre, cachaient l'esprit le plus subversif. Or il faut savoir ce qui les scandalisait si fort : Un jour, qu'à la suite d'un tremblement de terre, l'Empereur Chin Tsong se croyait obligé de jeûner, Wang Ngan-chi eut l'audace de lui dire : « Les malheurs qui arrivent sur terre ont des causes fixes et déterminées qui font qu'ils arrivent nécessairement. Les tremblements de terre, sécheresses et inondations n'ont aucune liaison avec les actions des hommes. » Sur quoi, les mandarins bien pensants se voilèrent la face. Mais l'Empereur, soit qu'il appréciât la sérénité de ce rationalisme, soit qu'il fût bien aise de manger à sa faim, donna sa confiance à l'audacieux.

Wang Ngan-chi put alors appliquer ses théories économiques. Le crédit agricole et le crédit commercial furent créés, un véritable impôt sur le revenu fut établi ; des fonctionnaires spéciaux furent chargés de régulariser le mécanisme de la vie sociale, inspectant les marchés, surveillant ventes et achats, réglementant le prix des denrées, surtaxant les riches, dégrevant les pauvres, Pour ensemencer les terres incultes, l'Etat avança des grains aux cultivateurs. Bientôt il leur distribua les terres elles-mêmes. L'assiette de l'impôt varia annuellement selon la valeur de la récolte et la situation du marché. Le système monétaire fut unifié et la frappe définitivement réservée à l'Etat. Les lettrés et le mandarinat regimbant, Wang Ngan-chi destitua en masse l'ancien personnel. Fort de la confiance impériale, imperturbable au milieu des pires attaques, le réformateur allait jusqu'au bout de son système. A chaque printemps, les greniers publics fournissaient les semences aux cultivateurs qui rendaient l'équivalent à la moisson. Bientôt l'Etat se posa comme seul acheteur et seul vendeur, cédant sans bénéfice aux consommateurs toutes les marchandises de première nécessité. « L'égalité fut établie sur les terres et les marchandises suivant les récoltes et les pays. » L'éternelle guerre contre les Khitaï menaçait de se rallumer à propos de quelque bourgade ; Wang Ngan-chi qui comprenait qu'à la longue les Khitaï deviendraient Chinois, proposa de leur abandonner l'enclave contestée.

Wang Ngan-chi avait deux sortes d'adversaires : le parti militaire et les mandarins. Le chef du parti militaire, le vieux général Han Ki, protestait contre le gouvernement d'un intellectuel. « Wang Ngan-chi, disait-il, est fait pour disserter à l'Académie des Han-lin, mais non pour gouverner les hommes. » Les mandarins conservateurs ne s'opposaient pas avec moins d'entêtement à toute réforme. Le plus grand d'entre eux, Sséma Kouang, critiquait âprement le système de son successeur : « Rien de plus spécieux, disait-il, rien de plus beau en théorie, rien de plus préjudiciable à l'Etat dans la réalité ! On prête des grains au peuple et il commence par en consommer une partie. On lui prête des grains et il les vend et son industrie cesse. Il devient paresseux. » A quoi Wang Ngan-chi répondait sèchement : « Les mandarins ne veulent marcher que sur des routes battues par leurs ancêtres. Qu'on leur en offre de plus sûres, de plus commodes, de plus utiles, ils ne daignent même pas faire un pas pour s'assurer si elles sont telles ! » C'est, posée entre Chinois de l'An Mille, la grande querelle qui, dans les sociétés modernes, divise encore les socialistes et les économistes libéraux.

Le pire grief que les mandarins faisaient à Wang Ngan-chi, c'est qu'il s'inspirait des principes bouddhiques, alors en complète défaveur. Wang Ngan-chi se défendait énergiquement contre cette insinuation. Il affirmait que tout son système était tiré de Confucius et des philosophes archaïques, et en effet, l'antique sagesse confucéenne était assez compréhensive pour qu'on ait pu en faire sortir les systèmes les plus opposés. Mais en même temps, il n'est pas impossible que les idées du réformateur chinois aient été indirectement inspirées par la charité et la pitié bouddhiques. Il y a là un point encore mal connu et qui mériterait une étude plus complète.

Wang Ngan-chi mourut en 1086. L'Empereur Chin Tsong qui l'avait couvert de sa protection, l'avait précédé de quelques mois dans la tombe. L'Impératrice douairière qui prit la régence au nom du jeune Empereur Tchi Tsong,

était acquise au parti conservateur. Elle rappela *Sséma Kouang* aux affaires.

Le retour de Sséma Kouang à la Cour de Caï-fong, fut une marche triomphale. Sur tout le parcours, le peuple se pressait pour voir le grand homme. Sséma Kouang, devenu premier ministre, rétablit l'ancien régime, non sans avoir apaisé, par des concessions de détail, le mouvement réformiste. Avant de mourir, le vieux savant rendit un dernier service à son pays. Les Hia du Koukou-nor violèrent les traités en occupant plusieurs villes-frontières, au Kan-sou. Bien qu'ami de la paix, Sséma Kouang n'hésita pas à préparer la guerre. Mais avant de commencer les hostilités, il résolut d'entreprendre une suprême démarche. Avec un courage admirable, ce vieillard de soixante-quinze ans partit en ambassade chez le peuple-bandit. Sa fermeté et sa grandeur d'âme en imposèrent aux Barbares. Sséma Kouang survécut peu à ce dernier exploit. Le peuple et l'armée l'entourèrent jusqu'à la tombe d'une affectueuse vénération. Ce vieillard érudit et charitable semblait à tous le modèle achevé de l'idéal confucéen. Il eut pour successeur à la tête du parti conservateur et du gouvernement son disciple Sou Tong-po, déjà connu comme le plus grand poète de l'Extrême-Orient.

Sou Tong-po ou Sou Ché était né en 1036. Il fut présenté à la Cour en 1057. L'Empereur Chin Tsong, charmé de son éloquence et de la beauté de ses vers, voulut lui donner rang parmi ses ministres. Mais Wang Ngan-chi qui savait le poète attaché aux idées conservatrices, fit écarter sa candidature. Sou Tong-po fut éloigné de la Cour comme gouverneur de Siu-tchéou. Il se signala par son héroïsme lors d'une inondation terrible qui ravagea cette ville. Mais il publia contre Wang Ngan-chi plusieurs poèmes satiriques qui entraînèrent sa disgrâce : « Les enfants, disait-il dans une de ces pièces, oublient tout pour un cadeau, et le peuple pour une distribution de grains. » Wang Ngan-chi, alors à l'apogée de sa puissance, obtint que Sou Tong-po fût jeté en prison. Relâché bientôt après, le poète alla vivre comme simple particulier à Hoang-tchéou, sur les bords du

Fleuve Bleu, où il se consola de ses malheurs en faisant de la philosophie et en composant des vers. En 1072, l'Empereur Chin Tsong le rappela à la Cour, malgré l'opposition de Wang Ngan-chi et le nomma historiographe de la Cour. Cette fois encore, Wang Ngan-chi exigea son éloignement. Chin Tsong, dominé par son ministre, n'osa pas s'opposer à cette mesure, et le pauvre Empereur fut réduit à avoir avec le poète des entrevues secrètes. Des bords du Yang-tsé où celui-ci s'était retiré, il faisait parvenir sous le manteau ses poésies au monarque. Sou Tong-po ne rentra définitivement en faveur qu'en 1086 après la mort de Wang Ngan-chi et de Chin Tsong. L'Impératrice régente l'appela aux affaires avec son ami Sséma Kouang, de vingt-sept ans plus âgé que lui. Après la mort de Sséma Kouang, Sou Tong-po devint premier ministre. La régente qui admirait son talent et sa vertu, le chargea de l'éducation du jeune Empereur Tchi Tsong.

Mais Sou Tong-po, conscient de son génie et ignorant l'art du courtisan, le prit avec le jeune prince sur un ton d'autorité qui fatigua bientôt celui-ci. Aussi, quand la Régente mourut en 1093, et que Tchi Tsong prit à dix-huit ans les rênes du gouvernement, Sou Tong-po ne put conserver longtemps son crédit. Le jeune prince, las de ses remontrances, et d'ailleurs séduit par les doctrines socialistes, éloigna son ancien précepteur comme gouverneur de Hang-tchéou, au Tché-kiang. Dans ce poste d'exil, Sou Tong-po mérita la reconnaissance éternelle de ses concitoyens : Il nettoya et recreusa les canaux de la Venise chinoise, dessécha les marécages de la région et endigua le lac Taï-hou. Le poète reparaissant à côté de l'administrateur, il construisit au milieu du lac une chaussée plantée d'arbres magnifiques qui forma une des promenades les plus pittoresques de la région. Grâce à lui, Hang-tchéou devint la ville d'art qui, deux siècles après faisait l'admiration de Marco-Polo. Mais cette fois encore Sou Tong-po ne sut pas retenir son pinceau. Il publia de nouvelles poésies satiriques contre les tendances socialistes qui triomphaient à la Cour de l'Empereur Tchi Tsong. Cette imprudence amena sa disgrâce défi-

nitive. Il fut exilé à Yang-tchéou, puis envoyé dans l'île de Haï-nan. Il était dans le dénument le plus complet. Les mandarins de Haï-nan lui refusèrent même un abri. Il s'établit alors dans un champ avec une pancarte qui disait : « Sou Tong-po sans feu ni lieu, voudrait se construire ici une cabane. » Le peuple prenant en pitié sa misère, lui bâtit une maisonnette où le poète coula quelques années de calme. En 1100 il profita d'une amnistie pour rentrer en Chine. Il mourut l'année suivante à Tchang-tchéou (1).

Dès que l'Empereur Tchi Tsong eût été débarrassé de la tutelle de Sou Tong-po, il prit pour ministre un certain Tchang Tun qui rétablit le système des Wang Ngan-chi (1094). Les partisans de l'ancien régime furent révoqués ; les amis de la défunte régente, privés de leurs dignités, et Tchang Tun s'attaqua même à la mémoire de cette princesse. Les passions étaient si excitées que Tchang Tun fit flétrir par un édit le nom de Sséma Kouang 1097).

Quelques années plus tard, un nouvel Empereur, Hoeï Tsong réhabilita la mémoire de Sséma Kouang (1101). Cependant malgré cette concession au parti conservateur, Hoeï Tsong resta fidèle aux principes réformistes et en 1104, il prit comme ministre un des partisans de Wang Ngan-chi. Ce ne fut qu'en 1126, au moment de l'invasion mandchoue, que l'Empereur Kin Tsong restaura définitivement l'ancien régime.

Le socialisme disparut avec la société disputeuse de Caï-fong. Les historiens classiques ne se firent pas faute d'associer son souvenir à celui de la grande catastrophe nationale. D'ailleurs, les Soung de Hang-tchéou, toujours menacés par l'invasion mandchoue ou mongole, n'eurent pas le loisir de se livrer aux expériences qu'avait pu se permettre la Cour de Caï-fong, tant qu'elle n'avait eu pour voi sin que le peuple policé et entièrement chinoisé des Khitaï. L'invasion niutchi marqua un arrêt brusque dans l'évolution de la société chinoise.

(1) Sur Sou-Tong-po comme homme politique, voir *Mémoires concernant les Chinois*, X, 70-108. Sur son œuvre littéraire, cf. Giles, *History of Chinese Literature*, 222-227.

Invasion des Niutchi.
Le Royaume d'Or.
Les Soung de Hang-tchéou.

L'Empereur Hoeï Tsong (1101-1125) fut un des représentants les plus complets de l'humanisme chinois (1). Peintre de talent, on lui attribue entre autres des oies sauvages en plein vol d'une admirable facture. Il était collectionneur de tableaux et d'objets d'art de toute sorte, et le palais qu'il fit construire à Caï-fong devint un véritable musée. Mais cet artiste délicat fut un lamentable souverain. En voulant, pour détruire les Khitaï, reprendre la grande politique des Empereurs de jadis, il provoqua une des plus terribles catastrophes de l'histoire chinoise : l'invasion des Niutchi.

« Aider les Barbares à s'entre-détruire », — c'était là une des traditions les plus constantes de la politique chinoise ; mais elle exigeait un tact infini, car on jouait proprement avec le feu. — Derrière les Turcs Khitaï, maîtres depuis deux siècles du Pe-tchi-li septentrional et du Liao-toung, erraient dans les forêts glacées de l'Amour et du Soungari, les tribus toungouses ou mandchoues, les Niutchi, comme les appelaient les Chinois. C'étaient de pauvres nomades, vivant de chasse et de pêche, sans ville, sans écriture, sans numéraire, et dont les Khitaï chinoisés, leurs voisins du Sud, venaient contempler avec curiosité les danses barbares. Or, en 1113, les chefs niutchi reçurent une ambassade de l'Empereur Hoeï Tsong, leur proposant des subsides pour attaquer les Khitaï. L'offre fut acceptée d'enthousiasme.

A la vérité, de la part du gouvernement de Caï-fong, cette démarche était une folie. Depuis un siècle les Khitaï, repus et pacifiés, étaient devenus entièrement Chinois. Yélou Taché, un de leurs chefs, passait en ce temps-là pour une des lumières de l'Académie des Han-lin. On avait tout à perdre à déchaîner les tribus faméliques de Mandchourie. Les Coréens, bien placés pour juger les uns et les autres, dépè-

(1) Cf. Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, p. 174.

chèrent une ambassade à Caï-fong : « Tant que les Khitaï subsisteront, mandaient-ils au Fils du Ciel, l'Empire conservera ses frontières septentrionales. Mais les Niutchi sont pires que des loups et des tigres. Loin de les attirer, il faut les repousser à tout prix ! » Rien n'y fit, le désir de recouvrer Pékin l'emporta sur les conseils de la prudence, — et la fatalité s'accomplit.

La conquête du Royaume Khitaï par les Niutchi ne demanda pas dix ans. En 1116 ils prirent Liao-yang, l'ancienne capitale du Khitaï primitif. En 1122 ils s'emparèrent de Ta-tong, la grande forteresse du Chan-si septentrional, et en 1123, leur chef, Akouta entra à Pékin où il établit sa capitale. Le dernier roi khitaï qui errait sur la lisière du Gobi, fut fait prisonnier en 1125 et son royaume tomba tout entier au pouvoir des Niutchi.

Les Khitaï prirent vite leur parti de leurs malheurs. Gens de la steppe ils étaient avant leur établissement en Chine, gens de la steppe ils se retrouvèrent après leur expulsion. Un de leurs chefs, Yélou Taché, — le même qui s'était signalé comme académicien chinois —, réunit les survivants de la catastrophe et partit avec eux chercher fortune en Asie Centrale (1). La principale tribu turque de cette région, celle des Oïgour de Tourfan et du Lac Barkoul, avait toujours reconnu aux rois khitaï de Pékin une sorte de suzeraineté morale. Aussi accueillit-elle avec de grands égards l'héritier fugitif de ces princes. Le roi des Oïgour le reçut dans sa capitale de Bichbalik (Goutchen), se déclara son vassal et lui offrit une armée pour continuer sa marche. Avec ce renfort, Yélou Taché franchit les Tian-tchan et entra en Transoxiane. Le sultan seldjoucide Sandjar qui régnait sur l'Iran Oriental, voulut l'arrêter. Mais il fut vaincu par Yélou Taché au Nord de Samarkande, et rejeté au Sud de l'Oxus. Dans un plaid solennel tenu entre Samarkande et Boukhara, le vainqueur fut proclamé Gourkhan ou Empereur de toutes les nations turques. Il justifia son titre en soumettant les Turcs Karluk de la Kachgarie et de l'Ili et les Khirgizes de

(1) Cf. Gaubil, édit. H. Cordier, *Toung-pao*, 1893, 47-60.

la steppe aralo-caspienne. De Belghassoun sur le Tchou, où il avait établi sa capitale, il régna alors sur les deux Turkestan, depuis le Tarbagataï au Nord jusqu'au Kouen-lun et à l'Oxus au Sud et depuis l'oasis de Hami à l'Est jusqu'à la Caspienne à l'Occident. Ce vaste royaume khitaï de l'Ouest, — l'Empire Kara-Khitaï, comme on l'appela —, se maintint pendant près d'un siècle, de 1125 à 1213 (1).

Pendant que le peuple khitaï se consolait de la perte du Pe-tchi-li par la conquête d'un empire au Turkestan, les Chinois subissaient les conséquences de la catastrophe qu'ils avaient provoquée. Après la destruction du royaume khitaï, ils invitèrent les Niutchi, en qui ils ne voyaient toujours que des mercenaires à leur solde, à leur remettre les places conquises. Les Niutchi répondirent en envahissant l'Empire chinois. En 1126, ils passèrent le Hoang-ho et vinrent assiéger la capitale impériale, la grande ville de Caï-fong. L'Empereur Hoeï Tsong, qui n'avait rien su prévoir, se laissa bloquer dans la place avec toute sa famille et ses trésors. Les diversions tentées pour le dégager échouèrent, et il dut capituler avec tous les siens. Les Niutchi entassèrent sur leurs chariots les richesses millénaires de la grande cité et reprirent le chemin du Pe-tchi-li, suivis par le monarque prisonnier et par la famille impériale chargée de chaînes (1127).

De toute la race des Soung, il ne restait qu'un cadet, qui ne se trouvant pas à Caï-fong au moment du désastre, avait échappé à la captivité. En 1127, ce prince fut proclamé Empereur sous le nom de Kao Tsong, à Nankin, à l'abri de la ligne du Yang-tsé. Mais les Niutchi, — dont la dynastie venait de s'installer sur le trône de Pékin sous le nom de Dynastie des Kin ou *Rois d'Or*, — entendaient maintenant soumettre la Chine entière. En 1129 les « Kin » franchirent le Yang-tsé et entrèrent à Nankin d'où le nouveau Fils du Ciel venait de s'enfuir sur une jonque de fortune. Ils brû-

(1) Cf. Howorth, *The Kara Khitaï*, Journ. of Roy. As. Soc. 1876, 262-290. — Schott, *Kitaï und Karakitaï*, Abhand. d. k. Akad. der Wiss. z. Berlin, 1879, 1-20. — Bretschneider, *Medieval Researches*, I, 208-235 (1888).

lèrent ensuite la grande ville de Hang-tchéou, au Tché-kiang, le port le plus important de la Chine Centrale, et pillèrent les populeuses cités de la région du lac Po-yang, au Kiang-si. Mais alors la chance tourna. Coupés de leurs bases, isolés au milieu de ces ruches humaines du bas Yang-tsé, les escadrons Kin, malgré leurs succès, furent obligés à une retraite rapide. Ils eurent grand'peine à repasser le Fleuve Bleu et à regagner le Ho-nan (1131). Un vaillant capitaine chinois, nommé Yo Feï, profita de leur échec pour envahir le Ho-nan à leur suite, si bien que les Kin, découragés, furent sur le point d'abandonner cette province (1139). Mais la Chine, elle aussi, était lasse de tant de luttes et ne désirait que le repos : En 1141, l'Empereur Kao Tsong conclut la paix avec le Roi d'Or Holoma.

La paix de 1141 consacra les graves pertes territoriales subies par l'Empire Chinois depuis l'invasion niutchi. La frontière septentrionale de l'Empire ne passa plus comme au temps des Khitaï par le milieu du Pe-tchi-li et du Chan-si. Reculant bien au Sud du Hoang-ho, elle suivit le cours de la rivière Han, depuis Han-tchong jusqu'à Siang-yang, puis le cours du Hoaï-ho jusqu'à l'ancienne embouchure du Fleuve Jaune. Le Royaume Kin engloba ainsi, en plus du Pe-tchi-li et du Chan-si, qui avaient déjà en partie appartenu aux Khitaï, tout le Chan-toung, presque tout le Chen-si et le Ho-nan et même quelques districts du Kiang-nan. Pékin et Caï-fong furent les capitales de ce royaume mandchou de de la Chine du Nord, qui dura pendant tout le XIIe siècle (1). Quant à la dynastie nationale des Soung, elle conserva toutes les autres provinces, — Chine Centrale et Chine Méridionale —, avec, pour capitale, la ville maritime de Hang-tchéou, au Tché-kiang.

La paix se maintint tant que dura le règne du Roi d'Or Holoma. L'héritier de ce prince, Tikounaï, abominable tyran qui déshonora par ses débauches le trône de Pékin, re-

(1) Cf. Du Harlez, *Histoire de l'Empire Kin ou Empire d'Or*, trad. de l'Aïsin Gurun, P. 1886. — Du Harlez, *Constitution de l'Empire Kin*, J. A. 1886, I, 469. — Du Harlez, *Niuthis et Mandchous*, J. A. 1888, I, 220. — Howorth, *The Kins or Golden Tatars*, Journ. of Roy. As. Soc. 1877, 243-290.

commença la guerre en 1161. Mais ayant commis la faute d'attaquer les cantons de l'embouchure du Yang-tsé, véritables Pays-Bas chinois où sa nombreuse cavalerie ne pouvait lui être d'aucun secours, il fut repoussé avec de lourdes pertes et massacré par ses propres soldats. Son successeur, le Roi d'Or Oulo se hâta de faire la paix avec la Cour impériale (1165) (1).

La pensée Chinoise à l'Époque des Soung. Philosophie de Tchou Hi.

La paix conclue avec les Rois d'Or permit à la société chinoise de reporter toute son activité sur les lettres et les arts. L'époque des Soung de Hang-tchéou marqua en effet le triomphe de l'humanisme confucéen, du dilettantisme érudit. Jamais, à aucune époque, en aucun pays, la culture ne fut plus répandue et plus affinée. Tout manant savait apprécier une belle porcelaine ou un coffret de laque. Tout homme d'Etat était poète, céramiste, peintre, métaphysicien : l'un des principaux ministres chinois du XII[e] siècle fut le philosophe Tchou Hi (2).

Tchou Hi, né au Ngan-hoeï, en 1130, fut le plus puissant génie métaphysique de l'Extrême-Orient. Avec lui, la pensée chinoise, jusque là tournée vers les problèmes politiques et moraux, construisit un système complet, au sens européen du terme. A cet égard, Tchou Hi dépassa singulièrement les sages de la Chine archaïque, Confucius et Mencius, qui avaient été presque exclusivement des moralistes et des sociologues. Avec son système de l'*Y-king*, il ne prétendit à rien moins qu'à retracer la genèse logique et ontologique du monde et de l'esprit.

(1) Le Roi d'Or Oulo (1161-1189) et son successeur Madakou (1190-1208) travaillèrent à gagner leur peuple à la civilisation chinoise. Ils firent traduire en mandchou les classiques chinois.

(2) Cf. Du Harlez, *Résumé des principes de Tchou-hi*, J. A. 1886, II, 39. — Le Gall, *Le philosophe Tchou-hi, sa doctrine, son influence*, Changhaï 1894 (*Variétés Sinologiques des Missionnaires Jésuites*). — F. Farjenel, *La métaphysique chinoise*, J. A. 1902, II, 113-131.

A l'origine de tout, Tchou Hi place le Non-Etre (*Wou-ki*) et l'Absolu (*Tai-ki*). Son Non-Etre, d'ailleurs, n'est pas le néant pur des Indiens. C'est plutôt l'état potentiel de la matière, le cosmos à la phase nébuleuse, avant la condensation de l'éther en atomes. En même temps que le Non-Etre et s'opposant à lui, se pose l'Etre (*Tai-ki*). Ou plutôt, en face de la matière à l'état potentiel se pose l'Esprit, absolu, infini, qui est l'être pur, la substance dans sa plénitude. Cette notion du *Tai-ki* est la clé de voûte du système. Il est à remarquer que cet Absolu du métaphysicien chinois se rapproche davantage du Dieu transcendant de Saint Thomas que du Brahma des Védantistes. C'est un principe éternel, spirituel, qui est la perfection dans son essence et qui anime le monde physique et le monde moral. Ses attributs sont bien les attributs de Dieu selon la sçolastique : « Le Tai-ki est partout présent, extrêmement élevé, extrêmement admirable, extrêmement excellent, *extrêmement esprit* (1) ». Et ce n'est pas une intelligence aveugle, à la manière de l'Absolu du panthéisme : « Il est lui-même une âme consciente — qui se connaît et connaît ses opérations (2) ».

Cet Absolu, antérieur sinon à la matière à l'état potentiel, du moins à la matière organisée, crée le monde en faisant sortir la seconde de la première. Il opère cette création par l'intermédiaire d'un principe nouveau, *Li* qui correspond à ce que nous appelons les Lois de la Nature, lois immuables, nécessaires, valables pour tous les règnes et dans tous les mondes. Ces lois sont le moule permanent dans lequel viennent se modeler les formes éphémères. C'est ce que Tchou Hi exprime en ces termes : « *Li* est comme le maître de la maison qui reçoit et demeure ; il est éternel ; ses hôtes passent. » Et toutes ses gloses insistent sur ce fait que *Li* n'est pas substance, mais loi. Ces lois de la nature sont à la fois immatérielles et aveugles, logiques et fatales. Elles préexistent à la création. « Certainement, avant le ciel et la terre *Li* existait, et c'est lui qui, mettant la matière

(1) Farjenel, *Article cité*, p. 117.
(2) *Farjenel, ibid.*, p. 126.

en mouvement, produisit le monde ». Ces Lois remplissent en effet, le rôle du démiurge et du *Logos* des Alexandrins. C'est par leur intermédiaire que l'Absolu crée le monde. En jouant elles donnent le branle à l'énergie cosmique qui dormait à l'état latent dans *Wou-ki*, dans l'étendue nébuleuse. Elles éveillent, elles libèrent cette énergie que les Chinois appellent *Ki* et qu'on peut considérer comme étant aussi la matière concrète. Car, dans le système de Tchou Hi, la matière est conçue non comme quelque chose d'inerte, mais comme Energie et Force : le Cosmos tout entier est animé d'un moteur mécanique interne, l'Energie universelle, le souffle de la nature, le meneur intérieur, le devenir, l'élan des choses. Le monde en acte sort ainsi du monde en puissance, en engendrant comme dans Hégel, par la combinaison des contraires (terre et ciel, principe mâle et principe femelle, etc.) la série des choses. En d'autres termes, la mise en branle de l'énergie cosmique sous l'action des lois de la nature produit l'évolution infinie de la matière, les étoiles, les planètes, les formes minérales, végétales et animales.

Quels sont les rapports du monde ainsi créé et du *Tai-ki* créateur ? Nous avons vu qu'en organisant les êtres, Li communique à chacun d'eux et à tous ensemble les formes conçues par *Tai-ki*, par le principe spirituel primordial. « Il sert de véhicule pour transvaser les formes particulières du sein du *Tai-ki* où elles existaient en puissance dans la matière où elles se réalisent en acte. » (1). Ainsi chaque être en particulier et tous les êtres en général sont un reflet et une émanation de l'Absolu. « En principe, il n'y a qu'un *Tai-ki*, mais lorsqu'un être le reçoit, il est lui-même le *Tai-ki* tout entier. » Cet Etre infini, éternel, qui remplit tout, comment peut-il devenir présent en chaque point, descendre tout entier dans chaque être ? Tchou Hi répond par une image : « C'est comme la lune qui éclaire la nuit ; elle est une au ciel, et lorsqu'elle répand sa douce lumière sur les fleuves et sur les lacs, on la voit reflétant partout son disque, sans que l'on puisse dire pour cela que la lune est divi-

(1) Le Gall, *op. cit.*, p. 120.

sée et perd son unité (1) » En somme, le système de Tchou Hi se tient à égale distance du panthéisme et du déisme. Il n'est pas à proprement parler panthéiste, puisqu'il admet à l'origine deux principes co-éternels : l'Esprit absolu d'une part et d'autre part la Matière à l'état potentiel, puisqu'il se défend d'avoir fait sortir l'Etre du Néant. Mais il affirme en même temps l'immanence de l'Absolu dans les créatures, à tous les degrés de l'évolution : « Tai-ki est semblable à une racine qui germe et monte, qui se divise en plusieurs branches, puis se divise encore et produit des fleurs et des feuilles et ainsi de suite sans interruption. (2) » En d'autres termes, le *Tai-ki* est l'âme universelle présente dans chaque âme individuelle : « De même que le *Tai-ki* est le principe de toute vie, il est le principe de toute bonté, de tout bien, de toute vertu ; la sagesse des sages, la vertu des saints ne sont qu'une participation à sa sagesse et à sa vertu suprême. (3) » Toute créature porte le *Tai-ki* en elle. Il est caché au fond de l'âme humaine comme le feu sous la cendre —, la cendre des passions et de la matière que le sage doit écarter pour retrouver en lui l'étincelle divine.

Telle est en résumé la philosophie de Tchou Hi. Pas plus que la Logique hégélienne, celle du penseur chinois n'arrive à saisir le processus total de l'évolution qu'elle prétendait embrasser en entier. Mais dans sa dialectique audacieuse, elle n'en constitue pas moins une tentative d'une vigueur admirable, et ce grand système inachevé reste somme toute, malgré les obscurités inévitables de sa terminologie, une des œuvres qui font le plus d'honneur à l'esprit humain.

— La publication de ce système, divisa la société chinoise en deux camps. Les uns, les Néo-Confucianistes, virent dans les doctrines de Tchou Hi le complément naturel des enseignements, par trop élémentaires, de la sagesse archaïque. Les autres, les traditionalistes intransigeants, s'en tenant aux livres canoniques, déclarèrent que Tchou Hi, loin d'y

(1) Le Gall, *op. cit.*, p. 33.
(2) *Ibid.* p. 111.
(3) Farjenel, *article cité*, p. 126.

avoir puisé son système, en dénaturait l'esprit par des emprunts à la philosophie indienne, notamment, — vice impardonnable à cette époque de réaction confucéenne —, au Bouddhisme. De fait, en faisant consister tout le Confucianisme dans la doctrine de la charité, Tchou Hi volontairement ou non, rapprochait de la grande religion indienne. la vieille sagesse nationale. En outre, il en arrivait aux mêmes applications sociales que Wang Ngan-chi et les réformateurs du XI[e] siècle. En 1179, à l'occasion d'une sécheresse terrible, il osa, dans un placet, dénoncer à l'Empereur Hiao Tsong la misère des peuples : « Licenciez, disait-il, la moitié de l'armée, distribuez aux soldats les terres incultes pour qu'ils les défrichent : vous aurez plus de grains à récolter et moins de mercenaires à payer. Pour ce qui est de la défense du pays, il suffira d'exercer les paysans au métier des armes. » L'Empereur chargea alors Tchou Hi de procéder à la répartition du riz, du thé et du sel dans la province de Kiang-si.

En 1188 Tchou Hi se rendit à la Cour pour protester contre les intrigues de la camarilla. L'Empereur Hiao Tsong fut si charmé de sa franchise qu'il le garda comme conseiller. Malheureusement ce prince, parvenu à un âge très avancé, abdiqua l'année suivante, et son successeur, Kouang Tsong, prince indolent et sans lumière, éloigna Tchou Hi dans un petit gouvernement du Hou-nan. La déposition de Kouang Tsong et l'avènement de Ning Tsong en 1195, ramenèrent un moment le philosophe en faveur. Puis de nouvelles intrigues le firent de nouveau exiler de la Cour.

La querelle entre traditionalistes et partisans de Tchou Hi, avivée par des rivalités politiques, devint alors si violente qu'elle finit par troubler la société chinoise. La question posée était d'ailleurs d'importance. Il ne s'agissait de rien moins que de savoir si le Confucianisme resterait une doctrine positiviste, un cours de morale, un enseignement de sagesse socratique, ou si, à l'imitation du Brahmanisme et du Bouddhisme, il s'enrichirait d'une métaphysique et d'une théosophie. La méfiance des lettrés conservateurs alla si loin que l'empereur Ning Tsong finit par interdire tout

commentaire des textes de Confucius. Tchou Hi, vieilli et attristé par ces attaques, mourut pauvre et presque abandonné en 1200 (1).

La Poésie sous les Soung.

Parmi les écrivains de l'âge Soung, deux noms se placent hors de pair, à côté de ceux des poètes de l'âge Tang : les noms de Wou Yang-hsiu et de Sou Tong-po.

Wou Yang-hsiu (2) (1017-1072) a laissé plusieurs poèmes d'un impressionnisme infiniment nuancé. Voici, entre autres, un *Nocturne* qui donne bien sa manière : « C'est la nuit. Je travaille. Une rumeur étrange attire mon attention. Cette rumeur vient du Sud-Ouest. On dirait d'un vent léger. Elle grandit, semble la voix lointaine de la mer, puis le bruit d'une armée en marche. — Enfant, cours voir ce qui se passe. — Rien ne se passe. La nuit est claire, les étoiles brillent. Je ne vois personne. Vous entendez le bruit des arbres, le bruit de l'automne cruel et froid. »

En 1057, Wou Yang-hsiu remplissait les fonctions d'examinateur au « tribunal littéraire », quand Sou Tong-po, alors âgé de vingt et un ans, se présenta devant lui. Le maître fut si charmé du savoir de l'élève, de l'élégance de sa parole et de son pinceau, qu'il courut chez l'empereur Gin Tsong lui annoncer qu'un nouveau Li Taï-pé venait d'apparaître. L'Empereur fit appeler Sou Tong-po, fut séduit à son tour, et lui donna une place au Palais.

Nous avons parlé de *Sou Tong-po* (1036-1101) comme homme d'Etat. Il nous reste à étudier en lui l'écrivain et

(1) Le triomphe du Conservatisme chinois sur les disciples de Wang-Ngan-chi d'abord, sur Tchou-Hi ensuite, ne fut pas sans danger pour l'évolution de la pensée et de la Société chinoises. L'époque des Yuan et celle des Ming, dit Petrucci, ne firent « qu'achever l'œuvre poursuivie par les conservateurs victorieux du XII° et du XIII° siècles. On cherchait une Chine tirée au cordeau, dans laquelle tous les élans et les tumultes fussent maîtrisés. On l'a eue. On l'a eue d'une façon si parfaite que les Européens qui l'ont connue au XVII° siècle, l'ont crue immobilisée ainsi depuis deux mille ans ».

(2) Cf. Giles, *Chinese literature*, 212-216.

le poète (1). Quelques traductions, empruntées à M. de La Mazelière, (2) permettront de caractériser son génie. Voici d'abord de lui des impressions de voyage d'un romantisme qu'on croirait d'hier : « C'était dans l'été de 1081. Je fis avec un ami une excursion à la Montagne Rouge. Une brise légère soufflait. Le fleuve en était à peine ridé. La lune se leva au-dessus des collines de l'Est, sa lumière d'argent semblait fondre les eaux et le ciel. Nous prîmes un bateau. Le vent nous poussait. Je remplis mon verre et chantai : « D'une rame joyeuse nous fendons la vague brillante ; mon cœur se sent grave et triste. Héros du passé, qu'êtes-vous devenu ? » Mon ami m'accompagnait sur le flageolet. Tout, jusqu'aux monstres de l'abîme paraissait charmé de la musique et notre batelière qui venait de perdre son mari, fondit en larmes. Mon ami dit alors : « La vie n'est qu'un moment du temps. Ah ! si j'étais le Yangtsé, à la source jamais tarie ! Si je pouvais m'attacher aux ailes d'un ange et, planant avec lui, presser la lune d'un embrassement sans fin ! Une seule consolation nous reste : Envelopper nos regrets de la tendre mélodie des sons ! » — « Mais comprenez-vous, demandai-je, le mystère de la lune et du fleuve ? L'eau coule et ne disparaît pas. Si la lune décroît, c'est pour augmenter aussitôt. Le temps n'est qu'un instant du temps. Vous et moi ne sommes qu'un avec la matière. Comme elle nous vivrons éternellement. Pourquoi désirer ce que nous possédons déjà ? »

Du même auteur : « La dixième lune était dans son plein. Je retournai à la Muraille Rouge. Deux amis m'accompagnaient. Quand nous passâmes la colline, la gelée avait fait de tout le paysage un blanc miroir que rayaient les ombres des arbres sans feuilles. La lune brillait au ciel et nous ne pouvions nous empêcher de chanter en mar-

(1) En même temps qu'homme d'Etat, poète et historien, Sou-Tong-po fut encore un peintre et un critique d'art distingué. « Ses études de bambous en blanc et noir sont très estimées ; ses notes sur la peinture constituent pour les études d'art chinois un élément documentaire de premier ordre. » (Tchang Yi-tchou et J. Hackin, *La peinture chinoise au Musée Guimet*, p. 32).

(2) *Le Japon* (Plon, éd.).

chant... Au pied de la Montagne Rouge, le fleuve coulait bruyamment, mais son lit s'était rétréci. La lune apparaissait à peine au-dessus des montagnes plus hautes en cet endroit, et comme la marée baissait, des cailloux brillaient sous l'eau. Il n'y avait pas trois mois que j'étais venu là, et c'est à peine si je reconnaissais l'endroit... Tout à coup, ce fut une rumeur sourde et puissante. Arbres et plantes se mirent à trembler, des sons retentissaient par les montagnes, que se renvoyaient les échos des vallées, le vent soulevait les vagues sur l'eau. Je courus à mon bateau et je le dirigeai au milieu du fleuve où je l'abandonnai au courant... — C'était minuit. Tout était redevenu tranquille. Une grue solitaire, venant de l'Est, traversa la rivière en frappant ses grandes ailes de soie grise. Elle effleura notre bateau et poussa un long cri perçant. »

Cette page a été écrite aux environs de l'an mille. Quel lettré d'Occident ou de Byzance eût pu, à cette date, noter des impressions aussi fugitives et les traduire dans un langage aussi nuancé ?

La peinture sous la dynastie des Soung. L'Époque de Caï-fong.

La peinture de l'époque des Soung traduisit les mêmes états d'âme que les poèmes de Sou Tong-po. Ce qui plaisait aux artistes de cette époque, c'était, dit M. Paléologue, « les aspects adoucis, tendres et mélancoliques dont la nature se revêt à certaines heures du jour ou à certaines saisons de l'année,... les fraîcheurs délicates et vaporeuses du printemps, les floraisons gracieuses d'avril, les mélancolies pénétrantes d'automne, les brumes légères qui se lèvent sur les rizières aux soleils couchants d'été, les pâles clairs de lune d'octobre, les tristesses intimes des paysages d'hiver sous leur manteau de neige. (1) »

Parmi les peintres de l'époque de Caï-fong, Tong Yuan et

(1) Paléologue, *L'Art chinois*, p. 268 (Crès édit.).

Kiu Jan (xe siècle) laissèrent des paysages dans la manière impressionniste. Le plus grand des impressionnistes fut *Mou Chi* (xie siècle) : Ce maître, que M. Petrucci compare à Rembrandt, se consacra à la peinture monochrome à l'encre de Chine, genre déjà mis en honneur à l'époque Tang par Wang Weï et l'Ecole du Sud. Mou Chi, connu au Japon sous le nom de Mokkeï, y exerça une influence considérable sur l'art de Kano. C'est sa manière qui inspira toute une série de thèmes devenus classiques : cigognes dans les bambous, groupes de hérons dans des lotus, hérons sous une averse, etc., etc. Le Daitakoudji de Kyoto possède deux kakémonos attribués au vieux maître chinois : D'abord un tableau d'inspiration romantique représentant un Arhat à la maigreur ascétique, entouré d'un serpent sacré et qui se trouve ravi en extase au-dessus d'un prodigieux paysage de cimes et de précipices. Puis une Kwannon blanche, assise au seuil d'une caverne rocheuse ; un torrent gronde aux pieds de la déesse; des buées traînent dans l'espace ; la figure de Kwannon, à l'expression méditative, à la fois douce et grave, est d'une beauté parfaite et tout le personnage infiniment gracieux dans sa pose un peu inclinée (1).

Fan Kouan (ou Han-Kwan) qui peignait vers 1020, appartenait à la même école. « Vivant au milieu des montagnes et des fôrêts, nous dit son biographe, il passait des journées entières, assis sur un roc escarpé, à jouir de la beauté du paysage. Par les nuits de neige, lorsque la lune donnait, il cherchait l'inspiration dans le silence des campagnes. » Fan Kouan a laissé des effets de forêts pleins d'échappées profondes, de fumées solitaires et de brumes mélancoliques, notamment un vaste paysage traversé par un cours d'eau avec, au premier plan, un buffle couché et un pêcheur.

Kouo Hsi (en japonais, Kakki) qui florissait vers 1068, représentait de larges espaces noyés de brouillards, des coins de forêts en hiver, branches mortes sous le givre et boqueteaux sous la neige.

Li Long-mien que les Japonais appellent Riryomin, était

(1) Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, p. 187 (Hachette).

originaire du Ngan-hoeï. Il renonça aux fonctions publiques pour aller peindre au sein des montagnes et mourut en 1106. « Génie aisé comme Raphaël », dit Fenellosa, il laissa de magnifiques portraits d'ermites méditant dans la solitude, visages émaciés, corps desséchés, mais figures paisibles et recueillies. « Il s'attachait à dégager l'esprit des apparences et au delà du réel, voyait l'essence immatérielle qui anime le monde (1). » Dans son magistral ouvrage sur l'art chinois, traduit et adapté par M. Migeon (2), Fenellosa reproduit plusieurs des tableaux attribués à Li Long-mien : « Le moine Oupasaka Yuima, visité par le bienheureux Ananda » (3), figure pleine de spiritualité ascétique, une des plus belles scènes religieuses de tous les temps — un Arhat de la collection Freer présentant les mêmes caractères —, le « Rominzan », maison de campagne de l'artiste, dont les collections japonaises possèdent de nombreuses répliques ; — « Hoteï dormant », portrait de poussah obèse, d'un puissant réalisme. — Enfin un délicieux dessin représentant un buste de jeune femme qui rappelle par sa grâce naïve les Madones de Filippo Lippi ou de Ghirlandajo (4).

L'Empereur Hoeï Tsong (1101-1125) fondateur d'une académie de peinture et grand collectionneur d'antiquités, fut, en même temps qu'un Mécène averti, un peintre de talent. Il se consacra longtemps à la peinture des oiseaux de proie. On lui attribue plusieurs kakémonos représentant des aigles, des faucons, des éperviers, ou des oies sauvages en plein vol (5). Puis il s'adonna aux grandes compositions impressionnistes dans la manière de Li Long-mien. Le Daitakoudji de Kyoto possède de Hoeï Tsong deux prodigieux paysages romantiques que Fenosella décrit ainsi : « Un

(1) R. Petrucci, *Les peintres chinois*, p. 63 (Laurens).

(2) Fenellosa, *L'art en Chine et au Japon*, p. 172.

(3) Fenellosa, *op cit.*, planche 47, p. 160.

(4) Fenellosa, *op. cit.*, planche 46.

(5) Le *British Museum* croit posséder une de ces peintures. Cf. Bushell, *L'Art chinois*, trad. d'Ardenne de Tizac, planche 234. D'autre part, il semble bien qu'un faucon blanc, de la collection Stoclet, soit également de l'empereur Hoeï Tsong. Cf. Chavannes et Petrucci, *Peinture chinoise au Musée Cernuschi*, Ars Asiatica, 1914, pl. VIII, p. 23.

poète, dans un décor de montagnes, assis au pied d'un cèdre. Au premier plan un roc abrupt, plus loin une chaîne de pics rudes. De blancs nuages flottent dans une atmosphère lourde et une cigogne sauvage vole et semble s'abandonner à l'infini. La pose du poète que la nature a repris tout entier et qui rêve, appuyé au cèdre, est d'une beauté sans égale. » — « Le second kakémono de Hoeï Tsong, au Daïtakoudji, représente un paysage de rocs et de bambous au bord d'une cascade qui s'échappe d'un défilé. Au milieu des rocs écroulés, une figure se tient debout, contemplant les abîmes. C'est au petit matin, alors que les brumes de la nuit rôdent lourdement autour des rochers (1). »

L'artiste charmant qu'était Hoeï Tsong n'était guère fait pour les cataclysmes dont il fut témoin. Nous avons raconté le désastre qui termina son règne. Caï-fong, la cité prodigieusement riche et lettrée où il avait accumulé tant de trésors, vit les Barbares dans ses murs. Les hordes de Mandchourie s'installèrent sur les rives où le sage Sséma Kouang avait médité, où Mou Chi avait conçu ses tableaux romantiques, Fan Kouan ses paysages impressionnistes, Li Longmien ses grandes compositions religieuses et Kouo Hsi ses poignantes études de lointains. Un moment, on put croire flétrie la fleur délicate de la civilisation céleste. Mais avec une admirable vitalité, l'âme chinoise se ressaisit et la splendeur de Hang-tchéou, la nouvelle capitale impériale (1127-1278), fit bientôt oublier la gloire de Caï-fong.

La Peinture sous la dynastie des Soung. L'Époque de Hang-Tchéou.

Les peintres de Hang-tchéou, poussèrent jusqu'au plus exquis raffinement l'impressionnisme du XI[e] siècle. C'est alors que vécut *Ma Yuan* (vers 1200) qui fut un des plus grands paysagistes de l'Extrême-Orient. « Ses fonds montagneux, dit M. Petrucci, s'élèvent dans une puissance farou-

(1) Fenellosa, *op. cit.*, page 175.

che. Dans ses pins séculaires aux branches enlacées de lianes, la force végétale et le défi orgueilleux du vieil arbre sont admirablement exprimés. » Ma Yuan, connu au Japon sous le nom de Bayen, y inspira Kano Masanobou et toute l'Ecole de Kano. C'est à lui que cette école emprunta la plupart de ses thèmes : villas en hiver sous les bambous ou sous les pins ; groupes de cyprès ou de cèdres perdus sur quelque rocher abrupt ; effets de brume, noyant les plaines de novembre ; jonchées de feuilles mortes en quelque parc à l'abandon ; arbres solitaires tordus par le vent dans la campagne dénudée... Ma Lin, fils de Ma Yuan et héritier de son génie, travailla sur les mêmes motifs : « Il aimait, dit M. Petrucci, à rendre la mélancolie de l'automne, la tristesse des vols d'oiseaux qui tournoient dans la lumière du soir, le sentiment du recueillement et du silence. »

Hia Kouei (ou Kakeï) le maître du clair-obscur et de la perspective aérienne, qui vécut lui aussi vers 1200, eut une influence considérable sur les artistes japonais. Par les copies japonaises de son œuvre, — notamment les cascades de Kano Tanyou et les marines de Seshou —, nous pouvons deviner la manière du vieux maître chinois. On croit d'ailleurs posséder quelques-unes de ses peintures originales. Fenellosa lui attribue un portrait du poète Rinnaseï méditant au milieu d'un paysage plein de rêve. M. Hackin donne également comme de Hia Koueï plusieurs paysages du Musée Guimet : « Brumes flottant sur des plaines marécageuses et d'où se dégage çà et là quelque arbre tordu ; — pavillons se détachant sur un fond de montagne dans le brouillard, derrière une baie que bordent des bouquets de pins, de chênes et de saules ; — ancrage d'une barque le soir près de la rive d'où s'élèvent les fumées d'un village de pêcheurs (1). »

L'Ecole de Hang-tchéou produisit également des animaliers de valeur. *Mao Y* (+ 1170) dessinait des chats et des tigres admirables de souplesse féline et dont la fourrure est traitée avec ce fini qu'imitèrent les artistes nippons. — De *Riteiki* (XIIe siècle), le Musée du Louvre possède des biches

(1) Tchang Yi-Tchou et J. Hackin, *La peinture chinoise au Musée Guimet*, p. 36.

d'une élégante légèreté paissant dans un paysage de miniature persane ; enfin *Li Ngan-Chung* (Rianchiu) nous a laissé un « cavalier kin poursuivant un daim » reproduit par Fenellosa (1) et dont la facture vigoureuse et le mouvement annoncent Tchao Mong-fou et les grands animaliers de l'époque mongole.

A l'époque où cette pléiade d'artistes développait jusqu'au raffinement les principes esthétiques de Wang Weï, et où Tchou Hi conviait aux plus hautes spéculations l'élite de la société chinoise, Hang-tchéou, la nouvelle capitale des Empereurs Soung apparaissait, même en regard de Bagdad et d'Ispahan, de Delhi et de Kyoto, comme le plus éclatant foyer de la civilisation asiatique. Assise sur les bords pittoresques du Fleuve Bleu, près du beau lac Sihou, aux derniers contreforts des montagnes du Ngan-hoeï, Hang-tchéou, Cité des Eaux, devint, avec ses canaux et ses bassins, ses arches et ses ponts innombrables, la Venise d'Extrême-Asie. Ses palais s'élevaient sur une langue de terre qui séparait le lac de la rivière Sentô, vaste estuaire ouvert sur la mer. Une délicieuse vallée conduisait aux rives enchanteresses du Lac Tahou. Toute la contrée était d'ailleurs pleine de sites pittoresques chantés à l'envi par les écrivains de cette époque : Bassins artificiels pleins de jonques joyeuses dont les rires et les musiques allaient se perdre dans la paix des canaux endormis ; villas de poètes, d'artistes ou de grands seigneurs, surgies au bord des lacs et des fleuves côtiers ; temples coquets apparus dans l'anse des criques ou cachés dans les détours de la montagne ; monuments funéraires aux toits et aux murs peints en bleu, aux blanches colonnades, construits sur la déclivité des collines, parmi les bosquets de cyprès centenaires ou sous les ombrages de quelque allée romantique ; terrasses de rêve d'où le regard embrassait les jardins étagés sur les collines du Tché-kiang « et la Mer Pacifique et l'horizon divin. »

Le vieux poète Tsoui Hao nous a laissé le récit de son voyage dans les environs de Hang-tchéou, cette Terre Sainte

(1) Fenellosa, *op. cit.*, planche 53.

de l'esthétique chinoise : « Nous voici dans le pays charmant des blanches vapeurs et des vastes forêts. Notre barque avance ou se repose toujours au milieu des oiseaux et des nuées, tandis que l'image tremblante des montagnes suit dans les eaux limpides tous les mouvements du bateau. Tantôt l'écho nous répond, sortant de quelque roche profonde, tantôt on arrive à quelque vallon tranquille dont le silence même invite à élever la voix. Ici tout semble fait pour inspirer à l'homme l'amour de la solitude. Laissons là nos rames, jouissons de ce site admirable dont nous avons à peine entrevu la beauté... »

En bon Vénitien, Marco Polo qui visita Hang-tchéou dans les dernières années du XIIIe siècle, ne pouvait pas ne pas être séduit par cette cité maritime qui, comme sa patrie, était à la fois une énorme maison de commerce et une merveilleuse ville d'art. « La cité de *Quinsay* (1), note-t-il, est si grande qu'elle a bien cent milles de tour. Et il y a douze ponts de pierre si hauts que par-dessous passerait bien un grand navire. Et ne s'émerveille nul s'il y a tant de ponts, car je vous dis que la cité est toute en eau et environnée d'eau. Et il y a dans la cité un grand lac qui a bien trente milles de tour. Et tout autour de ce lac, il y a moult beaux palais et belles maisons et riches qui sont de gentilshommes. Et au milieu de ce lac, il y a deux îles, et sur chacune un palais bel et moult riche et grand qui semble être palais d'Empereur... C'est le palais du Roi de *Manzy* (2), qui est le plus grand qui soit au monde. Sachez qu'il est si grand qu'il a dix milles de tour et tout muré de hauts murs et tout crénelé. Et dedans les murs, sont les plus beaux jardins et les plus délectables qui soient au monde et tous pleins de mille fruits. Et il y a mainte fontaine et maint lac qui sont pleins de poissons. Au milieu est le palais et dans ce palais, il y a bien mille chambres toutes peintes d'or et de diverses couleurs (3). »

Dans ce décor unique se développa une des plus bril-

(1) Nom que les Occidentaux donnaient à Hangtchéou.
(2) C'est-à-dire de l'Empereur Soung.
(3) D'après Marco Polo, édition Pauthier, p. 493 et sq.

lantes sociétés dont l'Extrême-Orient ait gardé la mémoire. « La vie à Hang-tchéou, dit Fenellosa, fut sous les *Soung* un miracle d'épanouissement idyllique. Hommes d'Etat, artistes, poètes, prêtres bouddhistes, vivaient sur un pied de totale égalité spirituelle. Les journées et les soirées se passaient sur les lacs, sur les terrasses, sur les degrés des temples... On vit alors ce prodige d'un peuple entier exprimant par l'art ses plus intimes émotions, ses méditations et ses rêves, comme cela eût lieu pour le *Cinquecento* italien et pour l'époque des Foujiwara à Kyoto. Mokkeï était digne d'entrer dans la société de Fra Angelico et de Yeïshin Sodzou. » (1)

Hang-tchéou, au début du XIIIe siècle, est la fleur suprême des civilisations de l'Extrême-Orient à la veille de la grande tourmente prochaine. Tandis que méditait Tchou Hi, que Ma Yuan et Hia Kouei peignaient leurs paysages, voici que là-haut dans la steppe inculte, les escadrons de Tchinkkiz-Khan préparaient leur chevauchée homicide. Et sans doute, l'historien doit se dire que, finalement, de ces grands bouleversements où les contemporains n'ont vu que des larmes et du sang, sortit le germe de cultures nouvelles. Il se souvient que sans la conquête mongole, la Perse, l'Occident et la Chine ne se fussent jamais pénétrés, alors que leur pénétration réciproque devait faire naître de nouvelles formules artistiques et que Tchinkkiz-Khan rendit possible Marco Polo. Mais ce n'est pas sans une certaine tristesse qu'on prend congé de cette savante société chinoise de Caï-fong et de Hang-tchéou, une des plus douces, une des plus sages que le vieux monde ait connues, — société dont on peut vraiment dire que rien d'humain ne lui était étranger.

(1) Fenellosa, *op. cit.*, p. 180 et 179.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE II

BIBLIOGRAPHIE

H. Cordier, *Bibliotheca Sinica*, P. 1875-1907.

HISTOIRE GÉNÉRALE

De Mailla, *Histoire générale de la Chine, traduite du Tong-kien-kang-mou*, P. 1777-1785. — *Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Pékin*, P. 1776-1814. Les tomes XV et XVI de cet ouvrage contiennent l'*Histoire de la Dynastie des Tang*, par le Père Gaubil. — Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie* (avec atlas), P. 1827. — Pauthier et Bazin, *La Chine* (Univers pittoresque), P. 1853. — Richtofen, *China*, Berlin 1877 et sq. — Williams, *The Middle Kingdom*, L. 1883. — Bretschneider, *Mediœval Researches*, L. 1888. — D. Boulger, *History of China*, 2e éd., L. 1898. — H.-A. Giles, *Chinese biographical dictionnary*, L. 1898. — Oxenham, *Historical Atlas of the Chinese Empire*, 2e éd., L. 1898. — Douglas, *China*, L. 1899. — Hannah, *A brief history of Eastern Asia*, L. 1900. — M. Courant, *En Chine, mœurs et institutions*, P. 1901. — O. Reclus, *L'Empire du Milieu*, P. 1902. — Farjenel, *Le peuple chinois*, P. 1904. — Mathias Tchang, *Synchronismes chinois ; chronologie et concordance avec l'ère chrétienne de toutes les dates concernant l'histoire de l'Extrême-Orient*, Changhaï 1905. — D' Ollone, *La Chine novatrice et guerrière*, P. 1906. — H.-A. Giles, *China and the Chinese*, New-York, 1912. — Li Ung Bing, *Outlines of chinese history*, Changhaï 1914. — S. Couling, *Encyclopedia Sinica*, Oxford 1917. — G. Maspéro, *La Chine*, 2e éd., P. 1918. — E. Hovelaque, *La Chine*, P. 1920. — L. Wieger, *La Chine à travers les âges*, Ho-kien-fou 1920. — H. Cordier, *Histoire générale de la Chine*, P. 1920-1921.

HISTOIRES PARTICULIÈRES

Terrien de Lacouperie, *Western origin of the early chinese civilization*, L. 1894. — Terrien de Lacouperie, *Les langues de la Chine avant les Chinois*, P. 1888. — Ross, *Origin of the chinese people*, L. 1916. — Hirth, *The ancient history of China*, New-York 1908. — Tschepe, *Histoire du Royaume de Ts'in*, Changhaï 1909. — Ed. Chavannes, *Les mémoires de Ssé-ma Tsien, traduits et annotés*, P. 1895-1898. — Ed. Chavannes,

Trois généraux chinois de la Dynastie des Han, Leyde 1906. — Ed. Chavannes, *Les pays d'Occident d'après le Héou-Han Chou*, Leyde 1907. — Sylvain Lévi, *Le Tokharien B, langue de Koutcha*, P. 1913. — Hirth, *China and the Roman Orient*, Leipzig 1885. — Vidal Lablache, *Les voies de commerce dans la géographie de Ptolomée*, P. 1896. — Vidal Lablache, *Note sur l'origine du commerce de la soie par voie de mer*, P. 1897. — Cœdès, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient*, P. 1910. — Drouin, Article : *Huns*, Grande Encyclopédie. — Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-kioue*, P. 1877. — Ed. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, Pétersbourg 1903. — G. Ferrand, *Relations de voyages et textes arabes et turcs relatifs à l'Extrême-Orient du* VIII[e] *au* XVIII[e] *siècle*, P. 1913. — Sainson, *Nan-tchao Yé-ché, Histoire particulière de Nan-tchao*, P. 1904. — Longford, *History of Korea*, L. 1911. — Gabelentz, *Geschichte der grossen Liao*, Pétersbourg 1877. — Du Harlez, *Histoire de l'Empire Kin ou Empire d'Or*, P. 1886. — Bretschneider, *Notes on chinese mediæval travellers*, Changhaï 1875. — Bretschneider, *Mediæval researches*, L. 1888. — Bretschneider, *Recherches archéologiques et historiques sur Pékin*, P. 1879. — Pauthier, *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, P. 1859. — Ed. Specht, Article *Tibet*, Grande Encyclopédie. — Ibid. Article *Turcs*, par Zaborowski.

RELIGIONS ET PHILOSOPHIE.

Pauthier, *Confucius et Mencius*, P. 1846. — De Lanessan, *La morale des philosophes chinois*, P. 1896. — Suzuki, *Brief history of the early chinese philosophy*, L. 1914. — Stube, *Das Zeitalter des Confucius*, Tubingue 1913. — P.-L. Couchoud, *Sages et poètes d'Asie*, P. 1916. — Le Gall, *Le philosophe Tchou-hi*, Changhaï 1894. — Farjenel, *La métaphysique chinoise*, P. 1902. — L. Wieger, *Taoïsme*, Ho-kien-fou 1911-1913. — Parker, *Studies in chinese religion*, 1910. — Edkins, *Chinese buddhism*, L. 1880. — De Groot. *Le code du Mahayana en Chine*, Amsterdam 1893. — Johnston, *Buddhist China*, L. 1913. — L. Wieger, *Le Bouddhisme chinois*, Ho-kien-fou 1910-1914. — L. Wieger, *Histoire des croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine*, Ho-kien-fou 1917. — Stanislas Julien, *Vie et voyages du pèlerin Hiouen Thsang*, P. 1853-1858. — I-tsing, traduction Chavannes, *Mémoire sur les religieux éminents qui allèrent chercher la Loi dans les pays d'Occident*, P. 1894. — Chavannes, *Voyages des pèlerins bouddhistes*, P. 1895. — Pauthier, *L'inscription de Si-ngan-fou*, P. 1858. — Huc, *Le christianisme en Chine*, P. 1857-1858. — Dabry de Thiersant, *Le catholicisme en Chine*, P. 1877. — Havret, *La stèle chrétienne de Si-ngan-fou*, Changhaï 1895-1902. — Farjenel, *La morale chinoise, fondement des sociétés d'Extrême-Orient*, P. 1906. — Giles, *Confucianism and its rivals*, L. 1915.

— Giles, *Religion of ancient China*, 1905. — Groote, *Religious systems of China*, Leyde 1892-1910. — Beal, *Chinese Buddhism*.

LITTÉRATURE

H.-A. Giles, *Chinese Literature*, L. 1901. — W. Grube, *Geschichte der chinesischen Litteratur*, Leipzig 1902. — G. Soulié, *Essai sur la littérature chinoise*, P. 1912. — D'Hervey Saint-Denys, *Poésies chinoises de l'époque des Thang*, P. 1862. — Judith Gautier, *Le Livre de Jade*, P. 1867. — Franz Toussaint, *La flûte de Jade*, P. 1920. — Hans Heilmann, *Chinesische Lyrik*, Münich, 1905. — Bruno Belpaire, *Quarante Poésies de Li Taï Pé*, P. 1921. — Forke, *Blüthen chinesischer Dichtung*, 1899. — Otto Hauser, *Die chinesische Dichtung*, B. 1909. — A. Waley, *Hundred and seventy chinese poems*, L. 1918. — Li Tai Po, *Gedichte*, trad. Hauser, Weimar 1912.

L'ART CHINOIS.

Paléologue, *L'Art Chinois*, P. 1877. — Bushell, *L'Art Chinois*, trad. D'Ardenne de Tizac, P. 1910. — O. Munsterberg, *Chinesische Kunstgeschichte*, Essling, 1910-1912. — Fenellosa, *L'Art en Chine et au Japon*, trad. Migeon, P. 1913. — A. Stein, *Ancient Khotan*, Oxford 1907. — A. Stein, *Ruins of desert Cathay*, L. 1912. — Ed. Chavannes, *La sculpture sur pierre au temps des deux dynasties Han*, P. 1893 et sq. — Chavannes, *Mission archéologique dans la Chine septentrionale...*, P. 1909-1915. — Grünwedel, *Altbuddhist. Külstætten in chines. Turkestan* B. 1912.— Ségalen, *Premier exposé des résultats de la Mission des Voisins, Lartigue et Ségalen*, P. 1915. — Pelliot, *Mission Pelliot en Asie centrale. Les grottes de Touen-houang*, P. 1920. — Münsterberg, *Influences occidentales dans l'Art de l'Extrême-Orient*, P. 1910. — R. Petrucci, *Les peintres chinois*, P. 1913. — R. Petrucci, *Philosophie de la nature dans l'art de l'Extrême-Orient*, P. 1911. — *Kiai Tseu Yuan Houa Tchouan, Encyclopédie de la peinture chinoise*, trad. Petrucci, P. 1918. — Otto Fischer, *Chinesische Landschaftsmalerei*, Munich 1920. — Tchang-yi Tchou et Hackin, *La peinture chinoise au Musée Guimet*, P. 1910. — Ed. Chavannes et R. Petrucci, *La peinture chinoise au Musée Cernuschi*, Ars Asiatica, 1914. — Hirth *Fremde Einflusse in chinesischen Kunst*, Leipzig 1896. — Binyon, *Painting in the Far East*, L. 1908. — H. Salmony, *Chinesische Landschaftsmalerei*, B. 1921. — Otto Kümmel, *Kunst Ostasiens*, B. 1921. — H. Focillon, *L'Art Bouddhique*, P. 1921. — *Bulletin archéologique du Musée Guimet, Salles Ed. Chavannes, Asie Centrale et Tibet* (Missions Chavannes, Segalen, de Voisïns, Lartigue, Pelliot et Bacot), P. 1921. — Grünwedel, *Archaeologische Arbeiten in Idikutschari*, Munich 1906. — Grünwedel, *Alt Kutscha*, Berlin 1920. — Giles, *Introduction to history of chinese pictorial art*, Changhaï 1905.

CHAPITRE III

L'INDO-CHINE

§ 1. — *L'INFLUENCE INDIENNE EN INDO-CHINE : KHMERS ET TCHAMS*

Géographie de l'Indo-Chine.

Trois grands faits dominent la géographie humaine de l'Indo-Chine.

Cloisonnée en quatre vallées longitudinales qui communiquent mal entre elles, l'Indo-Chine est dépourvue de centre géographique. Chacune de ses vallées a servi de siège à un Empire distinct : la vallée de l'Iraouaddy à l'Empire Birman ; la vallée de la Ménam au Royaume de Siam, celle du Mékong à l'Empire Khmer, celle du Fleuve Rouge au Royaume Annamite.

En second lieu, la longue péninsule indo-chinoise, étendue sur 27 degrés de latitude comprend une région septentrionale et montagneuse, et une région méridionale de basses plaines maritimes. Dans chacun des compartiments parallèles qui composent l'Indo-Chine, les riches plaines tropicales du Sud ont vu fleurir d'anciennes civilisations : La civilisation des *Pégouans* sur l'Iraouaddy inférieur, celle des *Khmers* au Cambodge, celle des *Tchams* (1) dans l'Annam méridional et la Cochinchine. Ces civilisations méridionales ont été partout détruites par les montagnards des-

(1) Prononcez *Tiams*, *Tiampa*.

cendus du Nord : *Birmans*, venus des frontières du Yunnan vers le delta de l'Iraouaddy, *Siamois* émigrés de la haute Ménam jusqu'aux rives du Tonlé-Sap, *Annamites* du Tonkin en marche vers le Tchampa.

Enfin, les côtes occidentales et méridionales de l'Indo-Chine, — Pégou, Cambodge et Tchampa —, regardent l'Inde et l'Insulinde. Elles furent conquises par la civilisation brahmanique et bouddhique et devinrent autant de provinces de l'*Inde Extérieure*. Au contraire, le bassin du Fleuve Rouge et les côtes septentrionales de l'Annam sont le prolongement des terres chinoises. Aussi la civilisation confucéenne a-t-elle, dès l'antiquité, conquis et assimilé le Tonkin : L'histoire de l'Indo-Chine est remplie par la lutte des influences indiennes et chinoises qui se disputaient la péninsule.

Ethnographie de l'Indo-Chine.

Les premières populations historiques de l'Indo-Chine furent les *Tchams*, les *Khmers* et les *Pégouans*. Les Tchams, peuples de marins apparentés aux Malais, occupèrent jadis non seulement le Tchampa proprement dit (Annam méridional) mais toute la côte orientale de l'Indo-Chine, depuis le Cap Boung-Quioua jusqu'à l'embouchure du Mékong. — Les Khmers ou Cambodgiens, venus de Birmanie, enlevèrent aux Tchams le bassin du Tonlé-Sap et le cours inférieur du Mékong, de Bassac à Mytho. Enfin les Môn ou Pégouans, de même race que les Khmers, dominèrent longtemps la vallée de l'Iraouaddy.

A cet élément ancien est venu se superposer beaucoup plus tard un élément nouveau, originaire des montagnes du Tibet, du Yun-nan et du Kouang-toung et représentant les populations aborigènes de la Chine Méridionale chassées vers le Sud par la conquête chinoise. Ce sont : les *Annamites*, les *Siamois* et les *Birmans*. Les Annamites ou Giaotchi, descendus de la province de Canton vers le Tonkin, refoulèrent toujours plus au Sud les Tchams de la côte orientale jusqu'à ce que le Tchampa fût devenu le Pays

d'Annam. — Les Siamois ou Thaï, venus du Yun-nan en suivant le haut Mékong et la Ménam, repoussèrent les Khmers au Sud du Tonlé-Sap. Enfin, les Birmans, originaires du Tibet Oriental et appartenant à la même race que les Pégouans, enlevèrent à ces derniers la domination de la vallée de l'Iraouaddy.

Diffusion de la civilisation indienne à travers l'Indo-Chine.

La civilisation de l'Indo-Chine ancienne, — celle des Pégouans, des Khmers et des Tchams —, fut presque entièrement empruntée à l'Inde. Au premier siècle de notre ère, des colons indiens venus des Circars et du Carnate s'établirent sur les côtes de la grande péninsule orientale qui était alors connue sous le nom de Terre d'Or (1). Le Pégou ou Basse Birmanie, que les Indiens appelaient Ramania, fut colonisé le premier, par des Brahmanes du Carnate. De la Birmanie, l'Hindouisme gagna le Cambodge et le Tchampa où les indigènes adoptèrent ses institutions religieuses et politique, sa littérature et son art. Au v[e] siècle de notre ère, l'indianisation des côtes occidentales et méridionales de la péninsule était achevée. Les cultes brahmaniques et la littérature sanscrite dominaient sans conteste dans les vallées de l'Iraouaddy et du Mékong et même sur la côte orientale, depuis la pointe de Camau jusqu'au Cap Boung-Quioua.

Naturellement, le Bouddhisme qui disputait aux Brahmanes le sol indien, voulut étendre ses conquêtes à l'Inde Extérieure. Dès le Concile de Patalipouthra (III[e] siècle avant Jésus-Christ), deux moines bouddhistes, Sòna et Outtara reçurent de leurs frères la mission d'aller évangéliser l'Indo-Chine. Toutefois, ce ne fut qu'au v[e] siècle de notre ère que le bouddhisme réalisa de sérieux progrès dans ce pays. Vers 450, le moine Bouddhagosha vint de Ceylan au Pégou, où

(1) M. Ferrand estime que l'indianisation de l'Indochine et de l'Insulinde commença beaucoup plus tôt, au III[e] ou même au IV[e] siècle avant notre ère (*Le Kouen-louen et les anciennes migrations*, J. A. A.1919, I, 239).

il propagea le rite singhalais de l'*Hinayana*. Du Pégou, l'Hinayana gagna la Haute Birmanie et le Siam. D'autre part, M. Pelliot a prouvé (1) que le Bouddhisme existait chez les Khmers dès l'an 484 de notre ère. Depuis cette époque jusqu'au XIIIe siècle, le Bouddhisme, représenté en l'espèce par l'Eglise Mahayaniste, subsista au Cambodge à côté du Brahmanisme officiel. Il en fut de même au Tchampa.

Le Royaume de Tchampa.

Le Tchampa était un royaume indigène, de race malaise, que l'influence indienne avait entièrement transformé (2). Le Tchampa primitif embrassait toute la côte de l'Annam actuel au Sud du Col des Nuages et de la Baie de Tourane (3), c'est-à-dire les provinces modernes de Quang-ngaï, Binh-dinh, Phu-yen, Khanh-hoa, Phan-rang et Binh-thuan. Aux environs de l'ère chrétienne les Tchams reçurent en même temps que les Khmers la civilisation indienne. Comme les Khmers, ils empruntèrent à l'Inde leur religion qui fut le Brahmanisme, la langue de leurs inscriptions qui fut le sanscrit, leur alphabet, dérivé de ceux du Dékan et jusqu'aux noms de leurs rois qui furent des noms de radjahs hindous. Leur sanctuaire national fut le temple de Siva, à Po-nagar, au Nha-trang (4). Leurs capitales successives portèrent aussi des noms de cités indiennes : ce furent d'abord jusqu'au commencement du XIe siècle Indrapoura, la ville actuelle de Dong-duong au Quang-nam, puis après l'An Mille, Vijaya ou Chaban, près de Binh-dinh.

Pendant tout le haut Moyen Age, les radjahs Tchams

(1) *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, III, 294 (1903).

(2) Pour l'histoire du Tchampa, je suis la chronologie et les données générales de M. G. Maspéro, *Histoire du Champa* Toung-pao, 1910-1913. — Voir aussi la liste chronologique des rois tchams, proposée par M. Louis Finot, *B. E. F. E. O.*, 1915, n° 2, p. 181.

(3) C'est à 33 kilomètres au sud-est de Tourane que se trouvent les célèbres monuments tchams de Mi-son. Cf. Parmentier, *Les monuments du cirque de Mi-son*, B. E. F. E. O., 1904, 805. — Louis Finot, *Les inscriptions de Mi-son*, *ibid.*, p. 895. — Parmentier, *Catalogue du Musée Cam de Tourane*, B. E. F. E. O., 1919, 3.

(4) Cf. Parmentier, *Le Sanctuaire de Po Nagar*, B. E. F. E. O., 1902-1908.

guerroyèrent contre l'Empire Chinois qui, comme on l'a vu plus haut, possédait tout le pays annamite (Tonkin et Annam actuel jusqu'à Tourane). L'enjeu de ces luttes était la province actuelle du Thua-tien (pays de Hué) que les Tchams disputaient à la Chine. En 605, l'Empereur de Chine Yang Ti envoya contre eux une puissante armée qui les battit et pénétra jusqu'à leur capitale, Indrapoura ou Dong-duong, au Quang-nam. Le Tchampa dut alors se reconnaître vassal de la Chine et le resta jusqu'au milieu du VIII[e] siècle.

Ces luttes obscures entre « Maharadjahs » tchams et gouverneurs chinois du Tonkin, dépassaient déjà le cadre de l'histoire locale. Il ne s'agissait pas seulement du sort de la région de Hué, disputée entre les deux partis. L'enjeu était plus vaste. Il s'agissait de savoir si l'Indo-Chine relèverait de la civilisation chinoise ou de la civilisation indienne, regarderait vers Si-ngan ou vers Bénarès, si son âme serait aryenne ou mongole...

En 774, le Tchampa fut envahi par des pirates malais qui pillèrent le sanctuaire national de Po-nagar, à Nha-trang. Du Tchampa, ces corsaires passèrent au Cambodge qu'ils ravagèrent également (780). Ce ne fut d'ailleurs là qu'un épisode sans conséquence. La tourmente passée, les Tchams se relevèrent rapidement. A leur frontière septentrionale, l'Empire Chinois était tombé en décadence. Ils en profitèrent pour enlever à la Chine les provinces annamites de Thua-tien, Quang-tri et Quang-binh, éternel objet de leurs convoitises (780 ?) (1). Le Tchampa s'étendit alors de la Basse Cochinchine au cap Boung-Quioua.

Il faut nous représenter à cette époque la cour des rois tchams comme une cour toute indienne. Toutes les idées qui agitaient le monde gangétique et le Dékan avaient leur répercussion au Tchampa, les diverses écoles bouddhiques et brahmaniques se partageaient la population : le roi tcham Indravarman III (+959) ne se vante-t-il pas sur ses

(1) Cf. Cadière, *Géographie historique du Quang-binh*, B. E. F. E. O. 1902, 57 et sq.

inscriptions de « se jouer dans les belles ondes des six systèmes de philosophie indienne » ?

A la fin du x[e] siècle, la politique traditionnelle des rois tchams se trouva modifiée par les événements. Les Annamites, jusque-là sujets de la Chine, se rendirent indépendants en 968. Chinois et Tchams eurent, dès lors, un ennemi commun, le nouveau royaume d'Annam, contre lequel, durant deux siècles, ils ne cessèrent d'unir leurs efforts. De fait, le voisinage de cet ennemi jeune et belliqueux, était autrement redoutable pour le Tchampa que celui de la Chine lointaine et pacifique. En 982, les Annamites pillèrent la capitale tchame, Dong-duong, au Quang-nam. En l'an mille, le roi de Tchampa, trouvant cette ville trop proche de la frontière annamite, transporta sa Cour plus au Sud, à Vijaya ou Chaban, près de Binh-dinh. Chaban resta capitale jusqu'à la chute du Tchampa en 1471. Cependant, pas plus que Dong-duong, elle n'était à l'abri des surprises de l'adversaire. En 1044, les Annamites ayant débarqué près de Hué et vaincu le roi de Tchampa Jaya Sinhavarman II, parvinrent jusqu'à Chaban et ne se retirèrent qu'après l'avoir mise au pillage. En 1069, nouvelle invasion annamite qui brûla Chaban et fit prisonnier le roi tcham Roudravarman III. A la suite de ce désastre, les Tchams durent céder aux Annamites la province de Quang-binh (1070).

A partir de cette époque, les Tchams, faisant trêve à leurs guerres contre les Annamites, tournèrent leurs armes contre les Khmers avec lesquels ils luttèrent presque sans interruption pendant deux siècles. L'histoire du Tchampa se confond dès lors avec celle du Cambodge.

L Empire Khmer.

Les Khmers ou Cambodgiens étaient, à ce qu'il semble, originaires de Birmanie (1). Une fois établis dans le bassin du Tonlé-Sap, ils reçurent, à partir du 1[er] siècle de notre

(1) Sur l'histoire du Cambodge, consulter : Aymonier, *Le Cambodge*, t. III, P. 1904. — G. Maspéro, *L'Empire Khmer*, Pnom Penh, 1904. — Adhémar Leclère, *Histoire du Cambodge*, P. 1914. — Louis Finot, *Liste chro-*

ère, une immigration indienne qui les transforma entièrement. Toutefois il ne faut pas se représenter cette immigration comme l'arrivée de tribus indiennes compactes, mais seulement comme la pénétration continue du pays cambodgien par les Brahmanes, les aventuriers et les artistes de l'Inde. Les nouveaux venus, dont la majeure partie provenait du Carnate ou de la côte des Circars, s'établirent au Cambodge à l'état d'aristocratie dominante, — aristocratie religieuse des Brahmanes, aristocratie militaire des Kchatriyas. Les premiers Etats Cambodgiens furent fondés par les descendants de ces colons. Un brahmane nommé Kaundinya fonda au ve siècle de notre ère (435-495?) un royaume sur le bas Mékong, à Vyadhapoura, depuis Angkor-Boreï, près de Chaudoc (1). Vers la même époque, un autre Brahmane, le légendaire Kambou fonda une principauté analogue, plus au Nord, à Sambhoupoura ou Sambor près de Kratié (2). L'histoire ancienne du Cambodge est remplie par la rivalité de ces deux royaumes jumeaux qui se disputaient l'hégémonie. Au vi[e] siècle, les princes de Vyadhapoura étaient les plus forts. A partir du vii[e] siècle, la première place passa à ceux de Sambhoupoura qui finirent par unifier sous leur sceptre tout le pays cambodgien. De 610 à 630, régna à Sambhoupoura un puissant prince, Içanavarman I[er] qui se reconnut vassal de la dynastie chinoise des Tang. En 667, le Cambodge se partagea de nouveau en deux principautés rivales, l'une près du Delta du Mékong, à Vyadhapoura, l'autre à l'intérieur des terres, à Sambor. Cette division se perpétua pendant tout le vii[e] siècle.

En 802, les deux principautés cambodgiennes furent réunies sous le même sceptre par un roi nommé Jayavarman II (802-869), que l'on peut considérer comme le fondateur de

nologique des rois Khmers, *B. E. F. E. O.*, 1915, n° 2, p. 183. — Parmentier, *Cartes de l'Empire khmer d'après les inscriptions*, B. E. F. E. O. 1916, n° 3, 69-73.

(1) Cf. Pelliot, *Le Founan*, B. E. F. E. O., 1903, 248-303.

(2) Cette principauté s'étendit très au nord, sur tout le Laos, jusqu'à Lakhon et Louang-Prabang. Cf. H. Maspéro, *B. E. F. E. O.*, 1918, n° 3, p. 29.

l'Empire Khmer (1). Avec lui, en effet, commença la lignée des grands monarques cambodgiens qui, pendant quatre siècles, exercèrent leur hégémonie sur les trois quarts de l'Indo-Chine et firent de leur capitale, Angkor Thom, une des merveilles de l'Extrême-Orient. — Jayavarman II établit sa résidence à un kilomètre au Nord de l'enceinte d'Angkor, à Prah-khan, « l'Epée Sacrée », dont les constructions datent de son règne (2).

En 877, la dynastie de Jayavarman II fut remplacée par une nouvelle famille royale dont le fondateur fut Indravarman Ier. Le règne de ce prince (877-889) fut un des plus brillants de l'histoire cambodgienne. Il éleva notamment les temples de Bakou et de Bakong et creusa le bassin du temple de Loley (3). Son fils Yaçovarman Ier « l'émule du soleil, le roi aux yeux de lotus » (889-908), acheva la construction de la nouvelle capitale cambodgienne, Angkor Thom, immense cité plus vaste que la Rome des Césars et qu'on ne peut comparer qu'à la Babylone de l'époque sargonide (4). Yaçovarman acheva en outre le temple sivaïte du Bayon, un des plus beaux d'Angkor et peut-être le chef-d'œuvre de l'architecture khmère (5). Son fils Içanavarman II (908-928) inaugura le célèbre temple brahmanique du Phiméanakas « le palais céleste », dont l'élégante pyramide est un des spécimens les plus heureux du style de cette époque. Chaque règne était marqué par une nouvelle merveille ajoutée à cette magnifique floraison architecturale. Radjendravarman (944-968) construisit au Sud-Est d'Angkor les grands temples de Ta-Prohm et de Bantéai-Kédeï et dans la banlieue de la ville le temple de Mébôn. Enfin Jayavarman V, fils et successeur de Radjendravarman, éleva le temple d'Eynkoseï à Siémréap et le temple du Baphuon, dont les bas-reliefs, les plus beaux sans doute de l'ancien

(1) Sur la prétendue origine javanaise de ce prince, cf. L. Finot, *J. A.* 1919, I, 345.

(2) Cf. Rœské, *Inscription... du Mont Koulèn*, J. A., 1914, I. 637.

(3) Cf. H. Parmentier, *L'Art d'Indravarman*, B. E. F. E. O., 1919, 1.

(4) Cf. Commaille, *Guide aux ruines d'Angkor*, P. 1912.

(5) Cf. Henri Dufour et Ch. Carpeaux, *Le Bayon d'Angkor Thom*, P. 1910.

Cambodge, représentent les épisodes du Ramayana ainsi que les exploits de Krichna et de Vichnou.

L'Empire Khmer, à cette époque, faisait vraiment partie intégrante de l'Inde, dont il n'était qu'une province extérieure. Les rapports étaient incessants et intimes entre le monde gangétique et le Cambodge. C'est ainsi que Jayavarman V compta parmi ses conseillers un Brahmane venu de Delhi, Dévakara, dont il fit son beau-frère. A côté du Brahmanisme, resté jusqu'à la fin la religion d'Etat des Empereurs khmers, le Bouddhisme prospérait au Cambodge. Plusieurs rois choisirent même leurs vizirs parmi leurs sujets bouddhistes (1).

La maison d'Indravarman I[er] qui occupait le trône khmer depuis 877, fut renversée en 1002 par une nouvelle dynastie, dont le premier souverain fut Souryavarman I[er] (1002-1050). Les inscriptions sanscrites nous parlent de ce prince comme d'un souverain « protecteur des lettres, profondément versé dans les Védas », et qui « fonda un collège voué au culte du Vrai et du Bien à l'intérieur et du Beau à l'extérieur » (2). Sa cour, où il attira plusieurs poètes indiens, participa à la brillante floraison lyrique qui s'épanouissait alors à Oudjeïn et à Kanaudje.

Dans la seconde moitié du XI[e] siècle, la guerre se ralluma entre les Khmers et les Tchams, généralement malheureuse pour les premiers. En 1078, les Tchams infligèrent à l'armée khmère une grave défaite, à Someçvara. En 1081, ils pillèrent au Cambodge l'antique cité de Sambor, sur le Mékong.

Le Cambodge se releva de ces échecs militaires avec l'avènement d'une nouvelle dynastie, fondée par le roi Jayavarman VI et qui régna deux siècles (1090-1290). Le troisième prince de cette dynastie, Souryavarman II (1112-1152) fut un des plus glorieux souverains de l'histoire khmère. A l'intérieur, il reprit la tradition des grands rois bâtisseurs du X[e] siècle. Ce fut sous son règne, que le pandit

(1) Cf. Sénart, *Revue Archéologique*, 1883, 182-192, et Aymonier, *Le Cambodge, III*, 493.

(2) Aymonier, *op. cit.*, III, 499.

Divakara éleva le temple d'Angkor-Vat, « le Parthénon cambodgien », le plus vaste, le mieux conservé et le plus classique des temples khmers (1). Au dehors, Souryavarman II, ayant conclu une alliance avec la Chine et le Tchampa, attaqua, de concert avec les Tchams, les Annamites dont l'ambition devenait un danger pour tous les Etats voisins. En 1128, il envoya une armée contre la province annamite du Nghé-an et en 1132 sa flotte vint menacer les ports du Thanh-hoa. Après l'Annam, il envahit le Tchampa. En 1145, il s'empara de la capitale tchame, Chaban près de Bin-dinh, fit le roi de Tchampa prisonnier et voulut annexer le pays. Mais les Tchams, s'étant soulevés contre sa domination, défirent son armée à Chaklaing près de Phan-rang, et rétablirent leur indépendance (1149) (2). Quelques années après, ils prirent même une revanche éclatante de l'invasion khmère. Leur roi Jaya-Indravarman IV équipa une flotte qui se présenta à l'improviste devant le Delta du Mékong, remonta le fleuve jusqu'au Tonlé-sap, surprit la ville d'Angkor Thom et la livra au pillage (1177).

Le duel du Cambodge et du Tchampa prit alors un caractère inexpiable. Le roi de Cambodge Jayavarman VII (1182-1201) (3) jura de tirer vengeance du sac d'Angkor. En 1190, il conclut une alliance avec les Annamites, comme lui ennemis héréditaires des Tchams, puis il attaqua ces derniers. Il s'empara de Chaban, leur capitale, fit leur roi prisonnier et le remplaça par un simple gouverneur khmer. Ce fut l'apogée de l'Empire Khmer : Le Tchampa subissait sa domination, le Laos jusqu'à Louang-Prabang reconnaissait sa suzeraineté ; le Siam actuel jusqu'à la Ménam lui était soumis. Jayavarman VII fut un moment l'arbitre de l'Indo-Chine. Mais cette situation exceptionnelle ne dura que peu d'années. Dès 1191, les Tchams se révoltèrent et chassèrent

(1) Cf. G. Cœdès, *A propos de la date d'édification d'Angkor-Vat*, J. A. 1920, I, 96.

(2) Cf. L. Finot, *Le Pandouranga*, B. E. F. E. O., 1903, 639.

(3) Ce prince était très favorable au Bouddhisme. La stèle de Ta-Prohm énumère les fondations charitables que, sous l'influence du Bouddhisme, il multiplia dans ses Etats. Cf. Cœdès, *La stèle de Ta-Prohm*, B. E. F. E. O., 1906, 44-81.

leur vice-roi cambodgien. Une nouvelle armée khmère ayant été envoyée contre eux, ils la mirent en déroute (1193), si bien qu'à la mort de Jayavarman VII, le fruit de ses premières conquêtes était perdu. Le successeur de Jayavarman, Indravarman II (1201-1220) reprit son œuvre. En 1203, il réussit à soumettre de nouveau le Tchampa qui jusqu'en 1220 ne fut plus qu'une vice-royauté cambodgienne. Du Tchampa, ses troupes allèrent même attaquer les Annamites au Nghé-an. Enfin au Laos, il s'avança jusqu'au Nord de Louang-Prabang (1).

Caractères de l'Art Khmer.

Les historiens se sont souvent demandé comment le peuple khmer, aujourd'hui si misérable qu'il est à peine conscient de sa grandeur passée, a pu assumer jadis un tel rôle historique. Sans doute, y a-t-il là une question ethnique. L'Etat khmer, nous l'avons vu, avait été fondé par des immigrants aryens venus de l'Inde. A ce titre, le peuple indo-khmer peut-être considérée comme le dernier rameau de cette grande famille indo-européenne qui, partie de la région lithuanienne à l'aube des temps historiques, vint de migration en migration, à travers la Russie, l'Iran et l'Inde, aboutir aux rives des mers océaniennes. L'histoire du peuple khmer fait partie de l'histoire de notre race : C'est l'épopée des derniers Aryens au fond du plus Extrême Orient. Tant que, au milieu des races primitives le sang des conquérants indiens maintint sa pureté, la civilisation khmère brilla d'un vif éclat. Mais avec les siècles, la fusion devenait inévitable. « Les qualités que les Khmers devaient aux Indiens, disparurent. Il ne resta de cette prodigieuse civilisation, digne d'Athènes et de Rome, que des ruines grandioses. »

L'action exercée en Asie par les civilisations de l'Inde se révèle chaque jour plus considérable. On a vu, à un cha-

(1) Sur l'étendue des possessions cambodgiennes de ce côté, consulter H. Maspéro, *Frontières de l'Annam et du Cambdoge du* VIII au XIVe *siècle*, B. E. F E. O.,1918, n° 3, p. 28.

pitre précédent, que l'art gandharien a, à divers titres, inspiré tous les pays de l'Asie Centrale et Orientale au-dessus du Tropique du Cancer : Bas-reliefs du Turkestan Oriental, sculptures chinoises des Weï et des Tang, premières œuvres japonaises, ont un curieux air de famille avec les œuvres gréco-bouddhiques du Pendjab. *Il y eut de même une vie commune aux terres de l'Asie méridionale.* L'Hindouisme et particulièrement le Sivaïsme en furent les agents de transmission. Les monuments du Dékan, dravidiens, chaloukyas ou tamouls, ceux de Ceylan, ceux de Java (comme le groupe de Borobodour qui inspira les architectes d'Angkor), et enfin les monuments du Cambodge, témoignent tous, malgré les différences locales, de l'existence de ce *courant sud-indien*.

Ce n'est pas que chaque pays n'ait eu son esthétique propre. Il existe un *Art Khmer* aussi distinct que possible de l'art dravidien et de l'art chaloukya. Tout en maniant des blocs pareils à ceux de l'Egypte pharaonique, les Khmers ont évité la lourdeur massive, l'aspect trapu et comme écrasé, qui déparent trop souvent les monuments de l'Inde. Dans les bas-reliefs comme dans la distribution architecturale des masses, cette différence est remarquable. Malgré la richesse des détails, l'Art Khmer paraît plus ordonné que l'Art Indien, plus classique en dépit de ses dimensions colossales. « Correction des plans, harmonie des parties, élégance de l'ornementation — autant de qualités propres aux monuments cambodgiens ». Pour des yeux européens, le style khmer semblera toujours moins barbare, infiniment plus voisin de notre idéal que les styles de l'Inde.

Cette originalité de l'esthétique cambodgienne est un point sur lequel on ne saurait trop insister. « L'art khmer, dit dans le même sens M. de Pouvourville, emprunte à l'Inde son amour du gigantisme. Mais le caractère tout spécial de la race imprégna les conceptions indiennes, même les plus fantastiques, d'une régularité et d'une noblesse singulières. Et le génie khmer, brodant sur le canevas indien un ouvrage personnel et supérieur, atteignit cette perfection inimitable qui fait que ses œuvres laissent bien loin en

arrière celles des Indiens, des Chaldéens et des Egyptiens, pour se rapprocher de ce que le génie occidental a produit de plus merveilleux et de plus achevé (1). » On chercherait vainement ailleurs en Asie quelque chose d'analogue aux poèmes de pierre que sont le *Bayon*, le *Baphuon* ou *Angkor-Vat*. « La merveilleuse entente, la hardiesse et le bon goût de l'architecte au milieu de la profusion des détails, c'est ce critérium du génie khmer qui manque à tous les peuples de l'Orient chez lesquels le peuple khmer prit des conseils et des exemples. En utilisant les motifs indiens, — pyramide, pilier carré, colonnette octogonale, moulure en plate-bande, ogive surmontée de dessins fantastiques, — les Khmers l'ont fait avec une originalité puissante qui fait de ces emprunts une véritable propriété (2). » Ils n'ont pas adapté avec moins de bonheur les éléments empruntés aux Chinois comme la construction et l'ornementation des toitures.

De même dans le domaine de la sculpture (3). « Tandis que les Indiens, dit Delaporte, possédés par leur art bien plus qu'ils ne le possédaient, se laissaient dominer par la tyrannique préoccupation d'une mythologie monstrueuse, les Khmers n'hésitaient généralement pas à supprimer les difformités ou à les dissimuler heureusement. La seule difformité qu'ils semblent avoir admise est, pour symboliser la force, la multiplicité des bras. Quant aux têtes multiples et superposées, elles sont généralement traitées en grotesque et réservées aux divinités inférieures. Dans les bas-reliefs sculptés, la débauche hindoue semble s'être rangée. Il y a plus de dignité et de vérité dans l'exécution, plus d'étude et de vraisemblance dans les attitudes et dans la composition des scènes, une science plus grande du corps humain. Enfin les raccourcis traités avec un art véritable, les difficultés abordées de front, avec une grande hardiesse et résolues avec autant de bonheur que de sobriété élégante

(1) Pouvourville, *L'Art Indo-Chinois*, p. 40 (Crès, éd.).
(2) Pouvourville, *op. cit.*, p. 44.
(3) Cf. H. Marchal, *La sculpture khmère* (L'Amour de l'Art, juin 1921).

— tels sont les caractères distinctifs des bas-relief khmers, caractères qu'on ne rencontre nulle part ailleurs en Asie (1). » Les plus connus de ces bas-reliefs, ceux d'Angkor-Vat, reproduisent les principaux épisodes de l'Epopée indienne, la guerre des Kourous et des Pandavas ou les exploits de Rama — mais l'interprétation en est bien supérieure à toutes les figurations indo-aryennes ou dravidiennes. Un combat des singes d'Hanumat contre les Rakhsasas, sur la façade occidentale d'*Angkor-Vat*, est notamment un chef-d'œuvre de mouvement et de vie : « Jamais, dit Delaporte, le poète Valmiki, si souvent interprété dans l'Inde, n'a rencontré d'artistes aussi puissants que les sculpteurs d'Angkor. »

Le Siam et la Birmanie.

Véritable Inde Extérieure, prolongement du monde aryen au delà du Gange, le Cambodge semblait destiné par la seule supériorité de sa civilisation à dominer l'Indo-Chine, lorsqu'il succomba devant l'invasion des Barbares descendus du Nord, — les Thaï ou Siamois : Les Thaï jouèrent envers l'Empire Khmer le même rôle que les Germains envers Rome (2).

La race thaï, qui a donné naissance aux Shans, aux Siamois et aux Laotiens, était originaire du Yun-nan, où une de ses tribus fonda au VIIIe siècle de notre ère le puissant royaume de Nan-tchao ou de Tali. Au commencement du Moyen Age, une partie des tribus Thaï descendit le couloir du haut Mékong, jusqu'au bassin supérieur de la Ménam. Pendant longtemps les Thaï de la Ménam, que nous désignerons désormais sous leur nom historique de Siamois, restèrent sujets de l'Empire Khmer. Au XIIIe siècle, ils se révoltèrent et leurs attaques, prenant le Cambodge à revers, forcèrent les Khmers à évacuer par contre-coup le Laos et le Tchampa (1220). Au siècle suivant, un chef siamois,

(1) L. Delaporte, *Voyage au Cambodge*, p. 332 et sq.

(2) Cf. Pierre Lefèvre-Pontalis, *L'invasion thaïe en Indochine*, Toung pao, 1897, p. 53 et 1909, p. 494.

Rama Kamheng (1275-1324), prince de Sokhotaï, sur le cours moyen de la Ménam, chassa du pays siamois les dernières garnisons khmères (1). Toutefois, la gloire de faire l'unité du Siam, n'était pas dévolue aux princes de Sokhotaï, mais à une autre principauté de même race, celle de Xiengmaï, située sur la Ménam supérieure (2). Au commencement du XIV[e] siècle, les princes de Xiengmaï acquirent le pays de Lovbouri (Lovo) sur la basse Ménam, où ils transportèrent leur résidence. L'un de leurs descendants, le prince de Lovbouri, Rama Dhipati (1351-1371), fonda, en se subordonnant les autres seigneuries thaï, le royaume de Siam historique. Enfin Phya Utong, successeur de Rama Dhipati (1383) abandonna Lovbouri pour une nouvelle capitale, Ayouthia.

Comme le fait observer M. Aymonier, Ayouthia et Angkor, la nouvelle capitale siamoise et l'ancienne capitale khmère étaient trop rapprochées l'une de l'autre pour pouvoir coexister longtemps. A quatre reprises en un siècle, en 1357, en 1394, en 1420 et en 1460, les Siamois occupèrent Angkor et la pillèrent. Leurs invasions répétées finirent par ruiner l'antique métropole. A partir du XVI[e] siècle, les rois de Cambdoge, abandonnant ce pays du Tonlé-sap qui avait été le siège de la grandeur khmère, transportèrent leur résidence sur le bas Mékong, à Lovek, à Oudong et à Pnom-Penh, aux frontières de la Cochinchine (3).

Quand ils eurent détruit l'Empire Khmer et conquis une partie de ses provinces, les Siamois se laissèrent gagner à sa civilisation. Au contact des vaincus, les tribus jaunes descendues des montagnes du Yun-nan commencèrent à s'indianiser. Angkor-la-Grande resta le prestigieux modèle que les Barbares, qui l'avaient détruite, cherchèrent toujours à imiter. Ayouthia et Bangkok, leurs éphémères et fragiles

(1) Cf. Petithuguenin, *Notes critiques pour servir à l'histoire du Siam*, B. E. F. E. O., 1916, 3, 13. (Voir page 21 la chronologie des rois de Sokhotaï).

(2) Cf. Pierre Lefèvre-Pontalis, *Les Younes du Royaume de Lanna ou de Pape*, Toung pao, 1910, 104 et 1911, 177.

(3) Cf. Cœdès, *La fondation de Pnom Penh*, B. E. F. E. O., 1913, n° 6, 6-11.

cités de torchis et de bois, ne furent que de pâles copies de la grande cité de marbre. Ainsi les peuples germains du IXe siècle se mettant gauchement à l'école de cette Rome que leurs aïeux avaient abattue.

Il est un point, toutefois, sur lequel les Siamois, loin de se mettre à l'école des Khmers, modifièrent profondément la mentalité de ces derniers : la religion. Les Khmers n'avaient jusque-là connu d'autres religions que l'Hindouisme et le Bouddhisme du Mahayana. Les Siamois qui, au contact des Birmans, avaient adopté le Bouddhisme hinayaniste (canon pâli) y convertirent à leur tour les Cambodgiens.

La Birmanie, dont l'influence religieuse se faisait ainsi sentir jusqu'à l'autre extrémité de l'Indo-Chine, avait eu une histoire analogue à celle du Cambodge et du Tchampa (1). Au premier siècle de notre ère, la partie méridionale du pays, le Pégou, avait été colonisée par des émigrants indiens. Vers 450, le docteur bouddhiste Bouddhagosha vint de Ceylan au Pégou et y apporta les doctrines hinayanistes, Du Pégou, la civilisation indienne — et en particulier, l'influence singhalaise, — gagnèrent la Birmanie proprement dite. C'est à Ceylan que les Birmans comme les Pégouans empruntèrent avec le rite de l'Hinayana leur langue sacrée, le pâli, et leur art, dont les Pagodes de Pagan attestent la splendeur. La Birmanie et le Pégou constituaient donc deux Etats jumeaux, participant à la même civilisation et soumis aux mêmes influences. Ils n'en furent que plus acharnés à se combattre, chacun essayant de dominer l'autre pour unifier le pays. Dans ce long duel, chacun d'eux l'emporta tour à tour (2). Les rois de Birmanie de la dynastie de Pagan subjuguèrent le Pégou pendant plus de deux siècles (1050-1273). Trois siècles plus tard, le roi de Pégou, Bureng Naung (1550-1581), soumit à son tour la Birmanie. Il se trouva alors

(1) Ainsi que nous l'avons déjà exposé, les Môn ou Birmans étaient de même race que les Cambodgiens primitifs et, comme eux, originaires du Tibet.

(2) Cf. Phayre, *History of Burmah*, Londres 1883. — Sur l'art birman, consulter De Beylié, *L'architecture hindoue en Indochine*, et : *Prome et Samara*, P. 1907.

si puissant qu'il attaqua les Siamois, les vainquit et entra à Ayouthia leur capitale (1555). Mais l'Empire qu'il avait fondé ne lui survécut pas. Après sa mort, le pays birman se divisa de nouveau en deux royaumes : Birmanie et Pégou.

Un moment accablés par l'invasion birmane, les Siamois ne tardèrent pas à se rassaisir. Un guerrier valeureux nommé Phra Naret chassa les Birmans et restaura le Royaume de Siam, de Xiengmaï à la mer (1567). Les Cambodgiens ayant profité de l'invasion birmane pour recouvrer une partie de leurs territoires perdus, Phra Naret envahit leur pays, et le subjugua (1587). Par la suite, le Cambodge réussit à recouvrer son indépendance, mais ce fut pour mener désormais une existence précaire, lamentable, bouleversée pendant tout le XVIIe siècle par de périodiques invasions siamoises. Quant au Siam, devenu l'Etat le plus puissant de l'Indo-Chine, il reprit dans cette péninsule le rôle dévolu jadis à l'Empire Khmer. Le roi de Siam Phra Naraï (1656-1688), qui fut en relations d'ambassades avec Louis XIV, et eut pour ministre l'aventurier grec Phaulkon, commença l'européanisation de son pays.

La fortune du Siam fut remise en question vers le milieu du XVIIIe siècle par un grande révolution survenue sur sa frontière occidentale : la fondation de l'Empire Birman moderne. Les Pégouans avaient, en 1751, envahi la Birmanie et pris Ava, la métropole birmane. Un héros birman nommé Alompra les chassa, envahit à son tour le Pégou et le soumit. L'unité de la Birmanie étant, — et cette fois pour toujours —, reconstituée, Alompra, comme deux siècles auparavant Bureng Naung, tourna ses armes contre le Siam. Les Siamois furent écrasés et leur capitale, Ayouthia, subissant le sort qu'elle avait infligé à Angkor, fut prise et détruite (1767).

Pour la seconde fois au cours de son histoire, le Siam semblait anéanti lorsqu'un aventurier énergique nommé Phyatak ranima le courage de son peuple et chassa les Birmans. Reconnu roi par ses compagnons d'armes, Phyatak établit sa capitale à Bangkok, ville qui remplaça l'ancienne Ayouthia. Sa dynastie occupe encore aujourd'hui le trône de Siam.

§ 2. — *L'INFLUENCE CHINOISE EN INDO-CHINE*

LES ANNAMITES

L'Annam ancien.

Si la civilisation indienne s'imposa à tous les peuples de l'Indo-Chine Occidentale et Méridionale, — Tchams, Khmers, Siamois et Birmans —, les habitants du Nord-Ouest de la péninsule, les Annamites, subirent à un égal degré l'influence de la civilisation chinoise.

Les Annamites sont un des peuples « aborigènes », qui occupaient la Chine méridionale avant l'arrivée des Chinois. Ils habitèrent longtemps les provinces chinoises du Kouang-si et du Kouang-toung. Sous la pression des Chinois, ils descendirent au Tonkin et occupèrent ce pays ainsi que les provinces septentrionales de l'Annam actuel jusqu'au Cap Boung-quouia d'abord, puis jusqu'à la baie de Tourane qui resta pendant plusieurs siècles leur extrême frontière méridionale. Dans ce nouveau domaine ils furent relancés par les Chinois. En 214, avant Jésus-Christ, ceux-ci subjuguèrent le Tonkin (1) mais sept ans après, un général chinois nommé Tchao To ou Trieu-da se rendit indépendant de l'Empereur son maître et fonda à Canton et au Tonkin un Etat particulier, le royaume de Nan-youeh ou de Nam-viet. Cet Etat mixte, sino-annamite, fut annexé à l'Empire Chinois en 112 avant J.-C. Depuis lors, jusqu'en l'an 968 de notre ère, l'Annam, — c'est-à-dire le pays situé entre Lang-son et la Baie de Tourane —, resta province chinoise (2). Durant ces dix siècles de vie commune, à peine entrecoupés de brèves révoltes (3), la Chine exerça sur le peuple annamite une influence ineffaçable. Si elle ne réussit point à

(1) Cf. Dumontier, *Etude sur le Co-loa*, Nouvelles Archives des Missions scientifiques, III, 1892.

(2) H. Maspéro, *La commanderie de Siang*, B. E. F. E. O., 1916, I, 53.

(3) Cf. H. Maspéro, *La dynastie des Li Antérieurs*, B. E. F. E. O., 1916, n° 1, 1-26

l'assimiler, à le dénationaliser, elle fut sa tutrice, son éducatrice, son guide, son modèle ; elle lui donna ou lui inspira sa littérature, ses institutions, sa religion bouddhique, sa philosophie confucianiste, son idéal et son art (1). En outre, la Chine défendit le pays contre diverses invasions barbares sous lesquelles la jeune nation annamite eut pu succomber. En 767, notamment, les côtes du Tonkin furent assaillies par des pirates malais qui remontèrent le Fleuve Rouge jusqu'à Hanoï ; le gouverneur chinois Truong Ban-nghi les repoussa et construisit pour prévenir leur retour la citadelle de Daïla, à l'angle Nord-Ouest de Hanoï (785). De même au siècle suivant les Nan-tchao ou montagnards du Yun-nan ayant envahi le Tonkin, le général chinois Kao-Pien ou Cao-Bien réussit, après une longue lutte, à les chasser (866). Enfin, durant tout le cours de cette période, les gouverneurs chinois du Tonkin ne cessèrent de guerroyer contre les Tchams (2).

L'enjeu des luttes entre les Sino-Annamites et le Tchampa était, comme on l'a vu plus haut, la région comprise dans les provinces actuelles de Thua-tien, Quang-tri et Quang-binh, autour de la ville de Hué. Pendant longtemps les Chinois défendirent avec succès ces trois provinces contre les Tchams qui ne réussirent à s'en emparer que lors de la décadence militaire de la Chine, à la fin du VIIIe siècle.

La descente annamite. Duel de l'Annam et du Tchampa.

En 939, les Annamites profitèrent des révolutions intérieures de la Chine pour se rendre indépendants (3). Leurs deux premières dynasties nationales, celles des Dinh (968-

(1) Cf. H. Maspéro, *Le Royaume de Van-lang*, B. E. F. E. O. 1918, n° 3, p. 1-10.

(2) Cf. H. Maspéro, *Le protectorat d'Annam sous les Tang*, B. E. F. E. O., 1910. — Pelliot, *B. E. F. E. O.* 1904, 135 et 141.

(3) Pour la chronologie des dynasties annamites, voir : G. Maspéro, *Tableau chronologique des souverains de l'Annam*, Toung-pao, 1894, p. 43. — Cadière, *Tableau chronologique des dynasties annamites*, B. E. F. E. O., 1905, 77-145. — Des Michels, *Les Anrales impériales de l'Annam*, P. 1889.

979) et des Lé (980-1009) ne se maintinrent que trop peu d'années pour exercer une action suivie ; du moins, les Lé se signalèrent-ils en reprenant à leur compte la lutte des anciens gouverneurs chinois contre les Tchams, ennemis héréditaires des Annamites. Des deux côtés, c'était une lutte inexpiable qui commençait. Les Tchams, ce peuple malais devenu le défenseur de la civilisation indienne, et les Annamites qui étaient comme l'avant-garde de la civilisation chinoise en marche vers les mers du Sud, représentaient deux univers différents. C'était le grand duel du monde indo-européen et du monde touranien qui se poursuivait jusqu'aux mers de l'Océanie. Dans cette lutte, les Annamites remportèrent d'abord un succès décisif : en 982, leur roi Lê-Hoan saccagea la métropole tchame, Duong-duong, au Quang-nam, et obligea les Tchams à reporter leur capitale beaucoup plus au Sud, à Chaban dans la province de Binh-dinh (1).

En 1009, une nouvelle dynastie, celle des Ly, monta sur le trône d'Annam qu'elle occupa jusqu'en 1225 (2). Les princes de cette maison poussèrent avec énergie la lutte nationale contre le Tchampa. A deux reprises en un siècle, en 1044 et 1069, ils pénétrèrent jusqu'à la nouvelle capitale tchame, Chaban, et la pillèrent ; la seconde fois, le roi d'Annam Ly Thanh-ton (1054-1072) ramena le roi de Tchampa prisonnier. Pour rendre sa liberté à ce prince, il le força à céder la province de Quang-binh, qui fit dès lors partie du domaine annamite (3). La dynastie des Tran qui succéda aux Ly sur le trône d'Annam (1225-1400), poursuivit la même politique. Le fondateur de cette dynastie, Tran Thaï-ton (1225-1258), envahit et pilla le Tchampa en 1252. Aussi bien la « descente annamite » vers les mers de la Sonde constitua-t-elle dès lors une des données les plus cons-

(1) A cette époque la frontière entre l'Annam et le Tchampa était située soit dans la région du Cap Boung-quioua et du Mont Hoan-son, soit un peu plus au sud vers le Song-giang et le Mur de Bo-chanh, entre les provinces de Ha-tinh et de Quang-binh.

(2) Cf. H. Maspéro, *Géographie politique de l'Annam sous les Ly, les Tran et les Ho*, B. E. F. E. O. 1916, I, 27-48.

(3) Cadière, *Géographie historique du Quang-binh*, B. E. F. E. O., 1902, 59.

tantes de l'histoire de la péninsule. Les circonstances purent la ralentir, la retarder, elles ne l'enrayèrent jamais complètement.

Un des événements qui entravèrent ainsi la poussée des Annamites vers le Midi fut l'invasion mongole. Les Mongols qui venaient de conquérir la Chine, ne pouvaient manquer de convoiter aussi l'Indo-Chine. En 1257, ils descendirent du Yun-nan au Tonkin et pénétrèrent jusqu'à Hanoï, la capitale annamite. Toutefois, décimés par le climat et rappelés en Chine par leurs grandes guerres continentales, ils évacuèrent presque aussitôt le Tonkin. En 1283, sous la conduite d'un général nommé Sagatou, ils s'attaquèrent au Tchampa, qui, plus riche et plus prospère, les tentait d'avantage (1). Ils envahirent ce pays par mer, débarquèrent sur la côte de Binh-dinh et s'emparèrent de Chaban, la capitale tchame. Mais le roi de Tchampa Indravarman VI, — le même que Marco-Polo connut sous le nom d'Accambale —, entreprit dans la montagne une guerre de guerillas si épuisante pour eux qu'au bout de quelques mois ils se rembarquèrent. Le grand-khan mongol Koubilaï organisa alors une nouvelle expédition, plus importante que les précédentes, pour conquérir l'Indo-Chine en commençant cette fois par l'Annam. En 1285, deux armées mongoles attaquèrent ce pays : l'une, sous le prince Toghan, envahit le Tonkin par la route de Lang-son et occupa Hanoï. L'autre, sous Sagatou, débarqua au Quang-binh et remonta vers le Nord pour encercler les Annamites. Mais ceux-ci, après une première panique, se ressaisirent. Ils vainquirent l'armée de Toghan à Chuong-duong, dans le Delta, la chassèrent de Hanoï, et la rejetèrent en Chine. Puis ils se retournèrent contre Sagatou, l'écrasèrent sous des forces supérieures et le tuèrent. Une nouvelle expédition mongole en 1287 n'eut pas un meilleur succès ; elle occupa un moment Hanoï, mais ne put s'y maintenir et dut évacuer le pays. Le roi d'Annam, Tran Nhon-ton (1278-1293) rentra en triomphateur dans sa capitale.

Les Tchams et les Annamites avaient lutté ensemble con-

(1) G. Maspéro, *Histoire du Champa*, Toung-pao, 1911, 462.

tre l'invasion mongole. Ayant partagé les mêmes périls, ils restèrent quelque temps unis après la paix. Une alliance de famille cimenta cette entente. Le roi d'Annam Tran Anh-ton donna en mariage au roi de Tchampa Jaya Sinhavarman III sa sœur Perle-de-Jais. Mais pour obtenir la main de cette princesse, Sinhavarman commit la faute irréparable de céder aux Annamites les provinces de Quang-tri et de Thua-tien, c'est-à-dire la région de Hué. La frontière annamite qui jusque-là ne dépassait pas le Cap Lay, descendit alors jusqu'au Col des Nuages, près de la Baie de Tourane (1306). Les Tchams ne tardèrent pas à regretter amèrement cette cession. Ils essayèrent de reconquérir les provinces perdues, mais le roi d'Annam Tran Minh-ton les vainquit et les réduisit en servitude (1312). Pendant dix ans, le Tchampa ne fut qu'une vice-royauté annamite. Les Tchams se tournèrent alors vers la Chine, qui, depuis l'aube de l'histoire, exerçait une sorte de suzeraineté morale sur toutes les nations indo-chinoises. Cet appel fut entendu. Un ultimatum de la cour de Pékin exigea et obtint l'évacuation du Tchampa par les Annamites (1324).

Malgré cette intervention, le Tchampa déclinait chaque jour, lorsqu'un héros extraordinaire, le roi Ché-bong-nga (1360-1390) restaura la puissance de ce pays et faillit terminer à son profit le duel séculaire des Tchams et des Annamites. Corsaire audacieux et soldat infatigable, Ché-bong-nga attaqua l'Annam au siège même de sa puissance, au Tonkin. En 1371, il débarqua dans le Delta du Fleuve Rouge, marcha droit sur la capitale ennemie, Hanoï, et la livra au pillage. Les Annamites ripostèrent par une invasion au Tchampa. Leur roi, Tran Dué-ton pénétra jusqu'à Chaban, la métropole tchame, mais il y tomba dans un piège et périt avec toute son armée (1377). Après cette grande victoire, Ché-bong-nga se trouva maître de la situation. Non seulement, il recouvra toutes les anciennes provinces perdues, mais il occupa le Ha-tinh, le Nghé-an et le Thanh-hoa, et entama même le Tonkin. En 1377, il pilla de nouveau Hanoï et en 1384, il assiégea pendant six mois la citadelle de cette ville. Monté sur une escadre légère, il dirigeait une

quatrième invasion contre le Tonkin lorsqu'il fut tué par trahison, dans le Delta du Fleuve Rouge (1390).

La mort du héros tcham entraîna la décadence irrémédiable de son peuple. Le Tchampa reperdit pour toujours les provinces contestées et ne dépassa plus au Nord la baie de Tourane. Lui qui avait jadis disputé aux Annamites toute la côte orientale, il ne fut plus qu'un satellite de leur royaume, ne subsistant que par leur tolérance en attendant l'inévitable annexion. La *descente annamite* vers le Sud recommença, irrésistible. Pour bien signifier la reprise de ce mouvement, la cour annamite transporta sa résidence de Hanoï à Tay-dô, au Thanh-hoa (1398), et plus au Sud, fortifia Hué, ville destinée à commander le pays tcham.

L'Invasion Chinoise. Dynastie des Lê.

Les Annamites devaient en grande partie leurs succès sur les Tchams à un de leurs généraux, nommé Lé-qui-ly. Après la victoire, cet énergique et ambitieux personnage profita de son prestige pour déposer la dynastie des Tran et usurper le trône (1400). Mais les partisans de la famille détrônée implorèrent l'aide de la Chine, suzeraine traditionnelle de l'Annam. Les Chinois qui n'avaient pas vu sans inquiétude l'accroissement récent de la puissance annamite, profitèrent avec joie de cette occasion pour intervenir. En 1406, ils envahirent le Tonkin, entrèrent à Hanoï et firent l'usurpateur prisonnier. Alors, au lieu de restaurer la dynastie légitime, ainsi qu'ils l'avaient annoncé, ils annexèrent le pays (1407).

Les Chinois restèrent pendant vingt ans maîtres de l'Annam. S'ils avaient su ménager les sentiments des indigènes, peut-être eussent-ils réussi à prolonger plus longtemps leur domination. Mais ils voulurent assimiler de force la population, lui imposer leurs mœurs, leur langue, leurs institutions, leurs lois. Le peuple annamite réagit vigoureusement. Depuis quatre siècles d'indépendance, sa nationalité avait achevé de se constituer et il n'était plus au pouvoir de personne de la faire disparaître. Bientôt la révolte contre la

domination chinoise fut générale, particulièrement dans les provinces du Midi. Un vaillant seigneur annamite nommé Lê Loï prit la direction du mouvement (1425). Etabli à Hué et dans le Quang-nam, il refoula progressivement les Chinois vers le Nord, ameutant contre eux la population rurale et les réduisant à s'enfermer derrière les murs des grandes villes. En 1427, l'armée chinoise, harcelée par cette guerre de partisans où ont toujours excellé les Annamites, n'occupait plus que la place-forte de Hanoï, ilôt perdu au milieu d'un peuple en révolte. Lê Loï entreprit le siège de cette place, — siège pénible, car Hanoï avec ses deux citadelles, Daïla et Dong-quan, passait pour imprenable et, d'autre part, une armée de secours descendait de Chine. Mais Lê-Loï détruisit cette armée au débouché des montagnes. La garnison de Hanoï se décida alors à capituler et les Chinois, dérouragés, renoncèrent à leur entreprise (1428).

Libérateur de son pays, Lé Loï se proclama roi d'Annam, comme fondateur d'une nouvelle dynastie, la dynastie des Lê (1428). La Cour de Chine, dont il eut l'habileté de se déclarer le vassal, finit par reconnaître son élévation. Sa maison resta en possession du trône, de 1428 à 1788.

Une fois délivré de la menace chinoise, le peuple annamite reprit son expansion vers le Sud. En 1471, le roi d'Annam Lê Thanh-ton détruisit Chaban, la capitale du Tchampa, fit périr le dernier roi tcham, cloua la tête de ce prince à la proue de sa jonque, et annexa le pays. L'antique royaume méridional qui, depuis treize siècles maintenait la civilisation indienne au bord des mers de Chine, disparut sans retour. Toutes les provinces du Tchampa, — Binh-dinh, Khanh-hoa, Phan-rang et Binh-tuan —, furent repeuplées d'immigrants annamites (1).

La dynastie des Lê, après cette annexion qui portait le comble à sa gloire, semblait sûre de l'avenir, lorsqu'elle faillit succomber à une révolte terrible. Un ministre audacieux, mettant à profit le mécontentement causé par le règne d'un

(1) Une petite principauté tchame se maintint cependant quelque temps encore dans le Khanh-hoa, le Phan-rang et le Binh-thuan sous la suzeraineté annamite.

souverain à moitié fou, déposa le successeur de ce prince et s'empara du trône (1527). La famille de l'usurpateur, la famille des Mac, demeura en possession de Hanoï et du Tonkin pendant soixante-cinq ans.

Toutefois, si le Tonkin reconnut l'autorité de l'usurpateur, les partisans de la dynastie légitime restèrent maîtres des provinces méridionales, l'Annam actuel. Leur chef, le vaillant Nguyen Câm chassa les Mac du Nghé-an et du Thanh-hoa (1540-1541), et il avait entrepris la reconquête du Tonkin lorsqu'il fut assassiné (1545). Les fils de Nguyen Câm étant trop jeunes pour prendre part aux affaires, ce fut son gendre, l'habile Trinh Kiem qui lui succéda comme chef du partie légitimiste et aussi comme ministre tout puissant des souverains Lê. En effet, à partir de cette époque jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, la dynastie Lê régna, mais ne gouverna plus. Rois pontifes et rois fainéants, ses princes ne furent que des figurants, qui abandonnèrent l'autorité effective à leurs maires du palais de la famille Nguyen ou de la famille Trinh.

Les deux seigneuries annamites. Rivalité des Trinh et des Nguyen.

Trinh Kiem avait écarté du pouvoir son neveu, le prince Nguyen Hoang, fils du grand Nguyen Câm. Pour le dédommager, il lui fit donner en fief les provinces méridionales de l'Annam : le Quang-binh, le Quang-tri, le Thua-tien (Hué) et le Quang-nam (Tourane), avec le protectorat de l'ancien Tchampa (1558,1570). Satisfait d'avoir éloigné de la cour un rival éventuel, il ne s'aperçut pas qu'il constituait au profit de la famille Nguyen une seigneurie particulière. Le domaine annamite, en effet, se trouva ainsi partagé entre trois pouvoirs : 1° à Hanoï les usurpateurs Mac, maîtres du Tonkin; 2° A Tay-do, les maires du palais Trinh qui gouvernaient, au nom des rois fainéants de la dynastie

Lê, le Thanh-hoa, le Nghé-an et le Ha-tinh; 3° à Hué (1), les Nguyen, également vassaux des Lê, et qui gouvernaient tout le Sud de l'Annam.

Dans les dernières années du XVIe siècle, ces trois Etats furent réduits à deux par l'expulsion des Mac. En 1592, le maire du palais Trinh Tong, fils et successeur de Trinh Kiem envahit le Tonkin, s'empara de Hanoï et força les Mac à se réfugier en Chine (2). L'année suivante, Trinh Tong ramena son maître, le souverain Lê, dans sa bonne ville de Hanoï qui redevint le siège de la cour. En réalité, c'étaient les Trinh qui, par la reconquète du Tonkin, assuraient définitivement leur pouvoir. Il y eut depuis lors, sous la fiction de la dynastie unique des Lê, deux Annam indépendants et rivaux : Une Seigneurie du Nord ou du Tonkin, celle des *Trinh*, embrassant le Tonkin, le Thanh-hoa, le Nghé-an et le Ha-tinh, avec Hanoï pour capitale. Et une Seigneurie du Sud ou de Cochinchine, celle des *Nguyen*, qui eut pour capitale Hué et comprit le Quang-binh, le Quang-tri, le Thua-tien, le Quang-nam, le Quand-ngaï et les provinces de l'ancien Tchampa. La frontière entre ces deux Etats était située dans le Nord du Quang-binh, sur la rive droite du fleuve Song-giang.

Tout le XVIIe siècle fut rempli par la rivalité des deux principautés annamites (3). En 1627, le seigneur du Nord Trinh Trang, s'avança sur le territoire des Nguyen jusqu'à la ville de Dong-hoï, au Quang-binh ; il occupa la partie de cette province située entre les fleuves Song-giang et Lé-cô, mais dut l'évacuer presque immédiatement. Le Seigneur du Sud, Nguyen Saï-vuong construisit alors pour prévenir de nouvelles attaques, une muraille qui joua un rôle considérable

(1) En réalité les Nguyen n'établirent définitivement leur résidence dans la région de Hué qu'en 1626. Nguyen Hoang s'était d'abord établi dans le Quang-tri. Cf. Cadière, *La résidence des premiers seigneurs de Cochinchine*, Bull. de la Comm. archéol. d'Indochine, 1914-16, p. 103-185.

(2) Cf. Dévéria, *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam, du XVIe au XIXe siècle*, P. 1880.

(3) Cf. Cadière, *Géographie historique du Quang-binh*, B. E. F. E. O., 1902, p. 68. — Cadière, *Les lieux historiques du Quang-binh*, B. E. F. E. O., 1903, p. 164. — Cadière, *Le mur de Dong-hoï, étude sur l'établissement des Nguyen en Cochinchine*. B. E. F. E. O., 1906, p. 87.

dans l'histoire annamite : le Mur de Tran-ninh ou de Dong-hoï qui partait des deux localités de même nom, au Quang-binh, et longeait le fleuve Lé-co jusqu'à la mer. En 1648, Trinh Trang força les premiers bastions de cette défense et crut tenir l'adversaire à sa merci, — espérance vaine, car il fut ensuite arrêté sur la seconde ligne, vaincu et rejeté dans ses Etats. Le seigneur du Sud, Nguyen Hien-vuong (1648-1687) prit à son tour l'offensive. Il enleva aux Trinh et occupa pendant cinq ans (1655-1660) les provinces de Ha-tinh et de Nghé-an, mais ne put s'y maintenir et rentra dans ses frontières (1). Ce fut alors aux Trinh d'attaquer : En 1661, ils essayèrent inutilement de forcer le Mur de Tran-ninh. Leur chef Trinh Tac revint à la charge en 1672, et, malgré de furieux assauts, échoua encore. Ce fut la dernière guerre sérieuse entre les Trinh et les Nguyen. Aucune des deux principautés annamites n'ayant réussi à détruire l'autre, les cours de Hanoï et de Hué finirent par s'entendre sur les bases du *statu quo*.

Sous le régime des deux seigneuries, l'expansion de la race annamite continua. Elle fut l'œuvre des seigneurs du Sud, des Nguyen de Hué, qui reprirent à leur compte le programme des anciennes dynasties du Moyen Age : la descente vers les mers du Sud, l'absorption et la colonisation méthodiques du Tchampa et du Cambodge. Une principauté tchame subsistait encore dans les provinces de Khanh-hoa, Phan-rang et Bin-thuan, misérable débris du grand royaume hindouiste de jadis. Dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, le seigneur du Sud Nguyen Hien-vuong annexa ces provinces, refoula les derniers Tchams dans la montagne et repeupla le pays avec des immigrants annamites. Il se trouva dès lors le voisin immédiat du Cambodge. Les guerres civiles qui désolaient ce pays lui fournirent un prétexte d'intervention : Le roi de Cambodge Ang-chant II s'étant converti au Mahométisme sous le nom d'Ibrahim, ses sujets bouddhistes appelèrent les Nguyen. Hien-vuong envahit le Cambodge, fit Ibrahim prisonnier et se fit céder

(1) Cf. Truong Vinh ky, *Cours d'histoire annamite*, II, 128.

par lui les villes de Bien-hoa et Baria, en Basse Cochinchine (1658). Quelques années après, intervenant encore dans les querelles intérieures des Cambodgiens, il partagea leur pays entre deux rois qui eurent l'un Pnom-Penh, l'autre Saïgon ; ce dernier fut remplacé en 1698 par un simple préfet annamite (1).

En 1680, on vit arriver à Tourane un grand nombre de familles chinoises, chassées de leur patrie par la conquête mandchoue. Hien-vuong établit ces émigrants dans ses nouvelles possessions de la Basse Cochinchine, à Baria et à My-tho, où ils formèrent comme l'avant-garde de la colonisation annamite. En 1715, de nouveaux émigrants chinois vinrent s'établir comme sujets des Nguyen en Cochinchine, dans les districts de Ha-tien, de Rach-gia et de Ca-mau.

L'acquisition de la Cochinchine doublait le territoire des Seigneurs du Sud. Ceux-ci établirent un gouverneur à Vinh-long, au centre du Delta, et favorisèrent la colonisation du pays par des agriculteurs venus de tous les points de l'Annam. Cette immigration continue transforma entièrement le caractère de la contrée. Le paysan « giaotchi », laborieux et tenace, prit si bien possession de ces rizières opulentes, de ces arroyos poissonneux, qu'aujourd'hui, il n'est pas de terre plus profondément annamite que l'ancien « Cambodge maritime ».

Les Tay son, Gia-Long et la fondation de l'Empire des Nguyen.

Les deux principautés annamites se partageaient depuis deux siècles le pouvoir, lorsqu'elles furent détruites l'une et l'autre par une révolution terrible, — celle des Tay-son.

(1) Cf. Maybon, *Histoire moderne du Pays d'Annam*, p. 121 (P. 1920). — Au cours du XVIII[e] siècle les Annamites et les Siamois ne cessèrent de se disputer le protectorat du Cambodge. Il y eut toujours à Pnom Penh un parti siamois et un parti annamite qui faisaient sans cesse appel à la Cour de Bangkok ou à celle de Hué. Le malheureux royaume khmer ne fut plus qu'un champ de bataille où les deux peuples voisins vinrent vider leurs querelles et qui, suivant que les uns ou les autres l'emportaient, relevait des premiers ou des seconds.

Les Tay-son étaient un clan de bandits établis sur le territoire des Nguyen, dans la région de Qui-nhon, sur la côte de l'ancien Tchampa. Ils se révoltèrent en 1770 contre les Nguyen et, grâce à une série de coups de main heureux, finirent par leur enlever toute la Basse Cochinchine (1776). Pendant ce temps, les Seigneurs du Nord avaient profité des embarras de la maison rivale pour s'emparer de Hué (1774). La Principauté Nguyen se trouva ainsi partagée entre les Trinh et les Tay-son, mais pour bien peu de temps, car ces derniers, après avoir détruit la Principauté du Sud, ne tardèrent pas à s'attaquer à celle du Nord. En 1781 donc, ils rompirent avec les Trinh et les chassèrent de Hué ; quatre ans après ils les relancèrent au Tonkin, leur enlevèrent Hanoï et les détrônèrent (1785). L'ancienne compagnie de brigands se trouva alors maîtresse de tout le territoire annamite.

Des trois dynasties légitimes de l'Ancien Annam, il ne restait plus qu'un membre de la famille des Seigneurs du Sud, le prince Nguyen Anh qui avait échappé à la catastrophe des siens en se réfugiant au Siam. Mais ce banni avait l'âme d'un héros. Ayant rassemblé les derniers serviteurs de sa maison et obtenu quelque secours des Siamois, il entreprit d'arracher aux Tay-son la Basse Cochinchine. Pendant seize ans de l'existence la plus romanesque, il tint la campagne avec une poignée de fidèles, dans les rizières du Delta. Un jour maître de provinces entières, le lendemain réduit à se cacher pour éviter le supplice, il finit, après les plus extraordinaires péripéties, par obtenir la récompense de ses efforts. En 1787, il reconquit Saïgon ; en 1798, il s'empara, après un siège mémorable, de la place forte de Qui-nhon, boulevard des Tay-son dans l'ancien Tchampa ; en 1800, il reprit Tourane et Hué ; enfin en 1801, il pénétra au Tonkin et fit son entrée à Hanoï au milieu de l'enthousiasme universel. Tous les Tay-son furent massacrés ou obligés de fuir en Chine.

Après vingt ans de révolution et de guerre civile, il ne pouvait plus être question de restaurer l'état de choses du XVIII[e] siècle, avec ses deux seigneuries ennemies et ses rois

fainéants. Les maires du palais Trinh et la dynastie des Lê avaient à la fois disparu dans la tourmente. Un seul pouvoir avait survécu, celui de l'héritier des Nguyen qui, au prestige deux fois séculaire de sa maison, joignait le rayonnement de son héroïsme personnel. Nguyen Anh, à la fois héritier et vainqueur de la Révolution, se trouvait en 1801 dans une situation analogue à celle de Bonaparte, — un Bonaparte qui, de naissance, aurait déjà été prince du sang. Il fit comme Napoléon : En 1802, il ceignit la couronne impériale sous le nom de règne de Gia Long. L'Empire unitaire d'Annam était fondé.

Évolution de la civilisation en Indo-Chine.

Ainsi au commencement du XIXe siècle, les anciens empires qui avaient autrefois civilisé l'Indo-Chine, avaient été remplacés par des empires nouveaux, de fondation relativement récente. Le Tchampa avait été détruit par les Annamites ; le Pégou, conquis par les Birmans. Le Cambodge n'avait échappé qu'en apparence au même sort. Dépouillé par les Siamois de la région d'Angkor et par les Annamites du Delta du Mékong, ce n'était plus qu'un champ de bataille où les deux peuples voisins venaient périodiquement vider leurs querelles, jusqu'au jour où ils établirent sur lui une sorte de condominium.

De la prodigieuse civilisation brahmanique qui s'était épanouie dans le bassin du Mékong, il ne restait que des ruines. Les tribus jaunes, descendues des montagnes de la Chine Méridionale, avaient vaincu les derniers Aryens. L'influence chinoise remplaçait l'influence indienne.

L' « *Inde au delà du Gange* » des géographes anciens était devenue l'*Indo-Chine*.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE DU CHAPITRE III

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.

H. Cordier, *Bibliotheca Indo-Sinica*, Paris 1913. — Cœdès, *Bibliographie raisonnée des travaux relatifs à l'Archéologie du Cambodge et du Champa*, Paris 1909.

CAMBODGE.

Delaporte, *Voyage au Cambodge*, Paris 1880.— Moura, *Le Royaume du Cambodge*, Paris 1883. — Fournereau, *Les ruines Khmères*, et : *Les ruines d'Angkor*, Paris 1890. — Lunet de Lajonquière, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, Paris 1902-1911. — Lunet de Lajonquière, *Atlas archéologique de l'Indo-Chine. Monuments du Champa et du Cambodge*, Paris 1901. — Lunet de Lajonquière, *Carte archéologique du Cambodge*, Paris 1910. — Fournereau, *L'Art Khmer*. — A. Pavie, *Mission Pavie*, 1898-1904. — Pelliot, *Le Founan*, Paris 1903. — E. Aymonier, *Le Cambodge*, t. III, *Le Groupe d'Angkor et l'histoire*, Paris 1904. — Georges Maspéro, *L'Empire Khmer*, Pnom-Penh 1904. — De Beylié, *L'Architecture hindoue en Extrême-Orient*, Paris 1907. — Ch. Carpeaux, *Les ruines d'Angkor*, Paris 1908. — Commaille, *Guide aux ruines d'Angkor*, Paris 1912. — Adhémar Leclère, *Histoire du Cambodge*, Paris 1914. — Mission Dufour et Ch. Carpeaux, *Le Bayon d'Angkor Thom*, P. 1910 et sq. — L. Finot, *Liste Chronologique des rois Khmers*, in : *Notes d'épigraphie*, Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 1915, nº 2, p. 181. — H Parmentier, *Cartes de l'Empire Khmer d'après les inscriptions datées*, Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 1916, nº 3, p. 69-73. — G. Groslier, *Recherches sur les Cambodgiens*, P. 1921. — Aymonier, *Histoire de l'ancien Cambodge*, P. 1920. — Tchéou Ta-kouan, *Mémoire sur les coutumes du Cambodge*, trad. Pelliot, B. E. F. E. O., 1902. — A. Leclère, *Le Bouddhisme au Cambodge*, P. 1898. — A. Pavie, *Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, P. 1898. — H. Russier, *Histoire sommaire du Cambodge*, Saïgon 1914. — Loti, *Un pèlerin d'Angkor*.

TCHAMPA.

Bergaigne, *L'Ancien royaume de Campa*, Paris 1888. — E. Aymonier, *The History of Tchampa*, 1893. — Cabaton, *Nouvelles recherches sur les Chams*, Paris 1901. — G. Maspéro, *Histoire du Champa*, Toung-pao 1910-1913. — A. Maybon, *L'Art Cham* (L'Art décoratif, avril 1911). — L. Finot, *Liste chronologique des dynasties chames*, Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 1915, n° 2, p. 181. — H. Parmentier, *Caractères généraux de l'architecture chame*, B. E. F. E. O. 1901. — H. Parmentier, *Inventaire descriptif des monuments chams de l'Annam*, Paris 1909. — H. Parmentier, *Catalogue du Musée Cam de Tourane*, P. 1919.

BIRMANIE

Phayre, *History of Burma*, L. 1883. — Fielding, *The soul of a people*, L. 1898. — E. Gallois, *Au pays des pagodes et des monastères*, P. 1899. — Nisbet, *Burma under british rule and before*, Westminster 1901. — O. Connor. *Mandalay and cities ofthe past*, L. 1907. — De Beylié, *Prome et Samara*, P. 1907. — M. H. Bode, *Pali literature of Burma*, L. 1909. — Metteyya, *Religion von Burma*, Breslau 1911.

SIAM

Turpin, *History of the Kingdom of Siam*, trad. angl. Bangkok 1908. — Fournereau, *Le Siam ancien*, P. 1895-1908. — Lunet de Lajonquière, *Le Siam et les Siamois*, P. 1906. — Lefèvre Pontalis, *Les Younes du royaume de Lan na ou de Pape*, P. 1910. — Lanier, *Relations de la France et du Royaume de Siam*, 1662-1703, P. 1883. — Séauve, *Relations de la France et du Siam* 1680-1907, P. 1908.

ANNAM

Truong Vinh ky, *Cours d'histoire annamite*, Saïgon 1877-1879. — Dévéria, *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Vietnam*, Paris 1880. — Adrien Launay, *Histoire ancienne et moderne de l'Annam*, Paris 1884. — Des Michels, *Les Annales impériales de l'Annam*, traduites et annotées, Paris 1889. — Russier et Maybon, *Notions d'histoire annamite*, Hanoï 1909. — H. Maspéro, *Etudes d'histoire d'Annam*, P. 1916-1918. — Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam*, Paris 1920. — Cadière et Pelliot, *Les sources annamites de l'histoire d'Annam*, Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 1904, 617. — G. Maspéro, *Tableau chronologique des souverains de l'Annam*, *Toung pao*, 1894, p. 43. — Cadière, *Tableau chronologique des dynasties annamites*, *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, 1905, p. 77-145. — Pouvourville, *L'Art*

Indo-Chinois (Collection de l'Enseignement des Beaux-Arts), Paris 1894. — Maybon, *L'Art Annamite* (L'Art Décoratif, avril 1912). — P. Giran, *Psychologie du peuple annamite*, P. 1904. — Diguet, *Les Annamites*, P. 1906. — Parmentier, *Les religions anciennes de l'Annam*, P. 1907. — Pasquier, *L'Annam d'autrefois*, P. 1907. — L. Cury, *La société annamite*, P. 1902-1910. — Langlet, *Le peuple annamite*, P. 1913. — G. Cordier, *Essai sur la Littérature annamite*, Hanoï 1914.

JAVA

Raffles, *History of Java*, Londres 1830. — Leemans, *Borobodour*, Leyde, 1874. — W. P. Groeneveldt, *Notes on the Malay Archipelago and Malacca*, Batavia 1877. — Gallois, *Ruines et antiquités javanaises*, P. 1897. — Rockhill, *Relations and trade of China with the Eastern Archipelago and coast of India during the* XIVe *century*, Toung pao 1915. — P. J. Veth, *Java*, Harlem 1896-1903. — Chailley Bert, *Java*, P. 1900. — Gonnaud, *La colonisation hollandaise à Java*, P. 1905.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre premier

L'INDE

1. — *Le Brahmanisme et le Bouddhisme.*

2. — *L'époque gréco-bouddhique.*

3. — *Les empires de l'Inde aryenne au haut Moyen Age.*

Chapitre II

LA CHINE

CHAPITRE III

L'INDO-CHINE

TABLE DES CARTES

ERRATA ET ADDENDA

Page 5, ligne 32, ajouter en note : Il est bien entendu que ce n'est qu'à titre d'hypothèse que l'on présente ici les peuples de langue indo-européenne comme formant une race commune. En réalité, la science ne connaît pas de « *races indo-européennes* », mais seulement des « *langues indo-européennes* » classées, indépendamment de toute considération historique ou géographique, et suivant les seules affinités philologiques, en huit groupes ou familles : indo-iranien, grec, italo-celtique, germanique, balto-slave, albanais, arménien et tokharien. Cf. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 57-58

Page 21, ligne 19, cinq lignes omises. Lire : des brises fraîches. » Cette dernière recommandation est d'autre part la conséquence de l'un des principes les plus essentiels de la doctrine bouddhique : le respect de la vie animale, principe par lequel le Bouddhisme se distingue du Christianisme et de toutes les autres religions de l'Occident, pour se rapprocher du Tol-

stoïsme russe C'est que la pitié bouddhique embrasse l'univers. (etc., texte).

Page 24, note 2, ajouter à la bibliographie du Djaïnisme : Guerinot, *Répertoire d'épigraphie jaïna, précédé d'une esquisse du Jaïnisme*, P. 1908. — J. Jaini, *Outlines of Jainism*, L. 1916. — Ménant, *Pèlerinage aux temples jaïnas de Girnar*, Conférences du Musée Guimet, 1914.

Page 50, note 2. Ajouter : G. N. Banerjee, *Hellenism in ancient India*, Calcutta, 1919.

Page 57, ligne 6, *de la note* 1. Au lieu de : Chronologie des Kanerques, lire : chronologie des Yuetchi.

Page 58, compléter ainsi la note 3 : Dans son dernier ouvrage (*Oxford history of India*, p. 129-130), V. Smith émet l'avis que Kanichka n'aurait pas appartenu à la même famille que ses prédécesseurs. Ce serait un Yuetchi de la petite horde (Yuetchi de Khotan), tandis que les Kadphisès étaient des Yuetchi de la grande horde (Yuetchi de Bactres). — Mais tout n'est-il pas incertitude dans le problème ou, comme le dit M. Smith, dans « le puzzle de Kanichka » ?

Page 97, l. 19, au lieu de Kanerques, lire Yuetchi.

Page 102, l. 15-16. Lire : de la situation *du Bouddhisme* dans l'Inde.

Page 114, l. 21. Lire : Thaneswar (au lieu de Thameswar).

Page 144, note. Lire : et aboutissait à la côte (etc.).

Page 157, l. 4. *Au lieu* de : infiniment, lire : singulièrement.

Page 157, ligne 27, note. Radem Vijaya se fit d'abord l'auxiliaire des Mongols dont la présence l'aida à triompher de ses rivaux. Mais quand les Mongols, ayant occupé Soérabadja, voulurent s'établir dans l'île, il se retourna contre eux, les attira dans un guet-apens et les força à se rembarquer.

Page 162, ajouter à la bibliographie de l'histoire de l'Inde : H. G. Rawlinson, *Intercourse between India and the western World*, Cambridge 1916.

Page 162-163, ajouter à la bibliographie des religions indiennes : Annie Besant, *La Sagesse Antique*, 1905. — *Le Soi et ses enveloppes*, 1908. — *Introduction à la Yoga*, 1912. — R. Guénon, *Le Théosophisme*, P. 1921. — Ch. Eliot, *Hinduism and Buddhism, an historical sketch*, 1921 — Carpenter, *Theism in medieval India*, 1921.

Page 168, l. 19. Lire : énéolithique.

Page 178, ajouter à la référence de la note 1 : Groot (J.-J.-M. de), *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit, chinesische Urkunden zur Geschichte Asiens*, 1921.

Page 185, ajouter à la citation de la note 3 : Sieg et Siegling, *Tocharische Sprachreste*, 1921 et Meillet, *Les nouvelles langues européennes trouvées en Asie Centrale*, Revue du Mois, T. XIV.

Page 261, ligne 5 de la note : Lire bonze au lieu de bronze.

Page 272. Note 2. Ajouter à cette bibliographie : P. Monceaux, *Le Manichéisme*, Journal des Savants, nov. 1921, 249.

Page 299, l. 16. Note. Le cheval-dragon du Tombeau de Kao-Tsong représentait vraisemblablement une licorne. Cf. Hackin, *Les nouvelles salles du Musée Guimet*, Asie Française, novembre 1921.

Page 331. Note 2. Ajouter à cette note : C. Aymard, *Une expérience bolchéviste en Chine il y a mille ans*, Revue de France, 1er février 1922, p. 537.

Page 358, ligne 25, ajouter à cette bibliographie : Schlagintweit, *Die Könige von Tibet*, Munich, 1866. — Rockchill, *Tibet*, J. R. A. S., XXIII. — H. Cordier, *Mélanges d'histoire et de géographie orientales*, P. 1914-1920.

Page 359, ligne 3, ajouter à la bibliographie des religions en Chine : Mac Govern, *Introduction to Mahayana Buddhism, with references to its Chinese and Japanese phases*, 1921. — Farjenel, *La morale chinoise, fondement des sociétés d'Extrême-Orient*, P. 1906.

Page 359. Ajouter à la bibliographie de l'Art Chinois : Aurel Stein, *Serindia*, L. 1921. — J. C. Fergusson, *Outlines of chinese art*, 1918. — Seigaï Omura, *Histoire de la sculpture chinoise* (en japonais, mais avec atlas de 400 planches) 1919. — Hetherington, *The early ceramic wares of China*, 1922. — Marquet de Vasselot et Ballot, *La Céramique chinoise*, 1922.

Page 363, note. Rectifier : *Le Kouen-louen et les anciennes navigations.*

Page 364, ligne 20, note. Un roi tcham du Ve siècle, Gangaradjah (413) est célèbre pour avoir fait un pèlerinage dans la Terre-Sainte brahmanique, la vallée du Gange.

Page 368, note 5. Ajouter : Plusieurs auteurs croient reconnaître un portrait de Yaçovarman dans la belle statue dite du « Roi Lépreux » qui orne à Angkor un des belvédères voisins du Phiméanakas .(Cf. Mouhot, *Voyage au Siam et au Laos*, p. 202).

Page 370, ligne 32, au lieu de : peu d'années, lire : peu de temps.

Page 378, l. 3, au lieu de Nord-Ouest, lire Nord-Est.

Page 391, ajouter à la bibliographie du Cambodge : Delaporte, *Les monuments du Cambodge. Etudes d'architecture khmère* (T. III, 1921). — G. Cœdès, *Etudes cambodgiennes*, Hanoï, 1918.

Page 392, ajouter à la bibliographie du Siam : E. Young, *The Kingdom of Yellow Robe*, 1907.

Page 393, ajouter à la bibliographie de l'Annam : C. Régismanset, *Le miracle français en Asie*, P. 1922 (Crès, éd.).

61821. — Paris, Imprimerie du Palais, 20, rue Geoffroy-l'Asnier.